LIBRARY
Presentation Academy
Addison and California Streets
BERKELEY

ONVENT

# SERMONS

POUR TOUS

# LES DIMANCHES

ET POUR LES

PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

—

TOME I.

## PROPRIÉTÉ.

---

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI CHEZ LES LIBRAIRES SUIVANTS :

| | |
|---|---|
| ANGERS, | Barassé. |
| — | Lainé. |
| ARRAS, | Brunet. |
| BESANÇON, | Turbergue. |
| BORDEAUX, | Coderc et Poujol. |
| BREST, | Lefournier. |
| DIJON, | Hémery. |
| LILLE, | Lefort |
| — | Quarré. |
| LIMOGES, | Dilhan. |
| LYON, | Briday. |
| — | Girard et Josserand. |
| — | Périsse frères. |
| LE MANS, | Le Guicheux - Gallienne. |
| MARSEILLE, | Chauffard. |
| — | Laferrière. |
| METZ, | Mme Constant Loïez. |
| — | Rousseau-Pallez. |
| MONTPELLIER, | Malavialle. |
| — | Séguin |
| NANTES, | Mazeau. |
| NANTES, | Poirier-Legros. |
| NANCY, | Thomas et Pierron. |
| — | Vagner. |
| POITIERS, | Bonamy. |
| REIMS, | Bonnefoy. |
| RENNES, | Hauvespre. |
| — | Thébault. |
| ROUEN, | Fleury. |
| TOULOUSE, | Ferrère. |
| TOURS, | Cattier. |
| ANNECY, | Burdet. |
| CHAMBÉRY, | Perrin. |
| BRUXELLES, | Goemaere. |
| DUBLIN, | Miss Dowling. |
| GENÈVE, | Marc Mehling. |
| GÊNES, | Fassi-Como. |
| LONDRES, | Burns et Lambert. |
| MADRID, | Bailly-Baillière. |
| MILAN, | Dumolard. |
| — | Boniardi-Pogliani. |
| ROME, | Merle. |
| TURIN, | Marietti (Hyacinthe). |

---

Typographie de H. Firmin Didot. — Mesnil (Eure).

Schellens, Henri Martin

# SERMONS

POUR TOUS

# LES DIMANCHES

ET POUR LES

## PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE,

SUIVIS DE MÉDITATIONS
SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST,

PAR

M. L'ABBÉ SCHELLENS,

traduits du flamand

SUR LA DEUXIÈME ÉDITION ORIGINALE,

Approuvée par S. Ém. Mgr le cardinal archevêque de Malines,

ET PUBLIÉS AVEC AUTORISATION DE L'AUTEUR.

DEUXIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.

SOUTH EASTERN THEOLOGICAL UNION LIBRARY 1962

PARIS,
GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS,
RUE CASSETTE, 4.
1862.

Tous droits réservés.

BX
1756
S35
S4
1862
v.1-2

# PRÉFACE.

CHERS LECTEURS,

Voilà mes Sermons pour tous les dimanches et pour les principales fêtes de l'année, suivis de méditations sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

En les faisant paraître, je n'ai cherché que la gloire de Dieu et le salut des âmes. J'ose espérer que mon travail vous sera agréable.

Je compte sur votre bienveillance. Couvrez les défauts avec le manteau de la charité; le bon et le louable, référez-le à Dieu, l'auteur de tous biens. Recevez ce livre avec le même sentiment qui me le fait publier : lisez-le fréquemment et attentivement, afin qu'il vous

soit utile, ainsi qu'à ceux qui vous écoutent, pour la vie éternelle. Cette grâce, je la demande instamment à Dieu; daignez aussi vous souvenir de moi dans vos prières.

Pour tout ce que mon ouvrage contient, je me soumets humblement au jugement infaillible de notre Mère, l'une, sainte, catholique et apostolique Église, prêt à amender et rétracter tout ce qui pourrait, à mon insu, s'y être glissé de contraire à sa pure et sainte doctrine.

M. H. Schellens.

# SERMONS

## POUR TOUS LES DIMANCHES

### ET POUR LES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

---

## Ier SERMON

### POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

*Tum videbunt Filium Hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate.*
Alors on verra le Fils de l'Homme venir dans un nuage, avec une grande puissance et une grande majesté. (Luc., xxi, 27.)

A la fin du monde, en un jour ignoré de la créature, Jésus-Christ viendra juger tous les hommes, Mes Frères. Ni couronne, ni sceptre, ni état, ni rang, ni opulence, ni pauvreté ne pourront exempter personne : nous devrons tous paraître un jour au tribunal du Christ, afin que chacun y reçoive selon ce qu'il aura fait dans son corps[1]. Quelques signes précéderont le jugement universel : il y aura d'abord d'épouvantables ca-

[1] II Cor., v, 10.

lamités, des guerres, des maladies, des famines, des tremblements de terre[1]. Les peuples seront détournés du bon chemin par de faux prophètes et des imposteurs[2]! La foi et la charité subiront un grand affaiblissement[3]. L'Antechrist suscitera une persécution de trois ans et demi, si terrible que les anges même, s'il était possible, seraient entraînés au péché[4]. Hénoch et Élie, qui furent jadis enlevés de la terre, et qui resteront dans le Paradis jusqu'à ce jour, prêcheront contre lui : ils convertiront les Juifs, ils fortifieront les bons chrétiens, et s'efforceront de ramener les apostats à la pénitence. Élie et Hénoch seront mis à mort par l'ordre du cruel Antechrist, et leurs cadavres resteront trois jours étendus dans les rues de Jérusalem. Peu après, dit l'Apôtre, le Seigneur Jésus réduira l'Antechrist au néant d'un souffle de ses lèvres, c'est-à-dire par sa divine puissance. Enfin il y aura encore d'autres signes : le soleil s'obscurcira, la lune ne nous enverra plus sa lumière, les étoiles tomberont du firmament, et les puissances du ciel seront ébranlées; la mer s'agitera d'un horrible tumulte, et un feu terrible s'étendra par toute la terre, dévorant tout.

Le monde ainsi détruit par les flammes, Dieu ordonnera à ses anges d'appeler tous les hommes au jugement. Les anges paraîtront alors pleins de

[1] Matth., XXIV, 7. — [2] Ib., 11. — [3] Ib., 12. — [4] Ib., 24.

majesté, et sonneront de la trompette, dont le retentissement fera éclater par toute la terre cette voix épouvantable : *Surgite, mortui ; venite ad judicium :* Levez-vous, morts, levez-vous, et venez au jugement[1] ! Immédiatement les tombeaux s'ouvriront, les cadavres se relèveront, tous les hommes ressusciteront de la poussière de la terre, et se réuniront dans la vallée de Josaphat[2], pour y entendre chacun sa sentence, y recevoir sa récompense ou sa punition, aussi grandes que l'immense éternité. Alors le signe de notre rédemption, la sainte Croix, brillera rayonnante de gloire dans les nues, pour la consolation des justes et l'effroi des méchants, et Jésus-Christ lui-même paraîtra tout à coup visiblement et couvert de majesté, sous sa figure humaine, accompagné de sa très-sainte mère Marie et de tous les saints, environné de milliers d'anges. On séparera les bons des méchants, les justes des pécheurs ; les premiers à droite, les seconds à gauche : et, tout étant ainsi disposé, le Juge suprême commencera le Jugement ; l'homme sera jugé avec ses œuvres !

O jour terrible ! ô lamentable jour ! que vous êtes peu l'objet de nos pensées ! ô jour de colère, où le feu dévorera tout, qu'il est peu d'hommes qui vous redoutent ! Quoi qu'il en soit, Mes Frères, je vais vous entretenir aujourd'hui du jugement :

[1] Saint Jérôme. — [2] Joël, III, 2.

si la pensée du Jugement a jusqu'à ce jour eu peu de pouvoir sur votre esprit, qui sait si aujourd'hui elle ne touchera pas votre cœur et ne convertira pas votre âme. C'est dans ce but que la sainte Église, notre mère, en commençant son année spirituelle, rappelle à ses enfants le jugement de Dieu, et c'est dans ce but que je vais vous montrer que, malgré notre sécurité, Dieu examinera toute notre conduite dans ses moindres détails ; et que, malgré le mystère dont s'entoure notre vie, Dieu la révélera au grand jour pour notre honte et notre désespoir.

Ce serait, certes, un grand motif de consolation pour le pécheur s'il pouvait avoir la confiance que son juge ignore ou oublie tous ses méfaits, Mes Frères ; mais il ne peut exister aucune ignorance chez un Dieu qui connaît tout, et qui affirme lui-même qu'il n'est rien de si secret qui ne sera connu[1]. Aucun oubli n'est possible chez celui qui dit avec tant d'énergie par la bouche du prophète Jérémie : Le péché de Judas est gravé sur une table de diamant avec un burin d'acier[2] ; il est ineffaçable. Aussi saint Grégoire dit que Dieu examine toutes nos voies, qu'il compte tous nos pas, de sorte que la moindre de nos pensées et la moindre de nos paroles ne demeureront pas sans jugement. Dieu lui-même vient confir-

[1] Matth., x, 26. — [2] Jer., xvii, 1.

mer cette assertion lorsqu'il dit : Je mettrai en jugement tout ce qui arrive en bien ou en mal [1]. Dieu n'évoquera donc pas seulement les grands crimes, l'ivrognerie, l'impureté, le vol, le meurtre, le blasphème, mais aussi les actions les plus vertueuses et les plus justes. *Scrutabor Jerusalem in lucernis* : Je visiterai Jérusalem avec des flambeaux ! c'est-à-dire avec la plus scrupuleuse attention [2]. Jérusalem ! cité sainte ! séjour élu de Dieu ! ce n'est qu'en vous que j'ai accepté les offrandes de mon peuple, à vous seule j'ai spécialement envoyé mes prophètes et mes ministres ; c'est à vous que j'ai confié ma sainteté et mon temple. Sur vos murs, Jérusalem, j'ai placé des sentinelles dont la voix se fera entendre toute la nuit [3], c'est-à-dire mes prêtres et mes lévites, qui sont jour et nuit prêts à me louer et à me servir. Pourtant frémissez et tremblez, ô Jérusalem ! car le temps est proche et le jour n'est pas loin où je vous visiterai avec des flambeaux. Oh ! s'écrie à ce propos saint Bernard, *Quid in Babylon erit tectum, si Jerusalem manet scrutinium* : si Jérusalem, si une âme si pieuse sera visitée si minutieusement et si rigoureusement, s'il lui sera demandé un jour un compte si sévère, ô Babylone ! criminelle Babylone ! qu'adviendra-t-il donc de vous ?

Pécheurs ! pécheurs ! c'est à vous que je m'a-

[1] Eccl., XII, 19. — [2] Soph., I, 12. — [3] Is., LXII, 6.

dresse ici. Si ceux qui servent Dieu ici-bas avec attention et sollicitude ont à craindre encore pour leur jugement, que sera-ce de vous? Lorsque saint Jérôme pensait au compte rigoureux qu'il aurait à rendre un jour au souverain Juge, il était si saisi, si accablé, qu'il tremblait de tous ses membres : « Chaque fois que je considère ce jour, dit-il, je frissonne dans tout mon corps : *Quoties diem illum considero, toto corpore contremisco.* Si tel est le langage de saint Jérôme, une lumière de la sainte Église, un modèle de pénitence et un exemple de sainteté, quel sera le vôtre, grand pécheur, le scandale et la perte de votre prochain? S'il craignait, lui qui n'avait pas lieu de craindre, combien ne devez-vous pas trembler, vous qui avez commis tant de fautes? Si les justes auront peine à se soutenir, où se réfugieront les pécheurs et les impies[1]?

Les méchants commettent aujourd'hui sans honte les plus scandaleux forfaits, comme s'il n'y avait personne qui les vît, personne qui pût les punir. Ils sont tranquilles, se rassurent, et sont bien contents, parce qu'aucune recherche, aucun interrogatoire, ne suit leurs crimes. Mais seront-ils encore si tranquilles et si rassurés devant un Juge sévère qui a tout vu, tout entendu, tout connu, quoi qu'ils aient fait, soit en paroles, soit en ac-

[1] I Petr., IV, 5.

tions, soit en pensées? Ah! qu'ils se trouveront frustrés dans leur confiance quand ils verront s'ouvrir devant eux les livres où sont annotés minutieusement tous leurs péchés! De quel effroi ne seront-ils pas saisis quand on leur présentera ces livres ouverts? Médisant, colporteur de faux bruits, venez et lisez vous-même, criera Dieu; voilà toutes les discordes que vous avez causées, tous les troubles que vous avez engendrés, toutes les funestes conséquences qu'a produites votre langue envenimée. — Impudique, homme charnel, venez et lisez vous-même : voyez jour par jour, heure par heure, toutes les sales pensées qui ont souillé votre esprit, tous les désirs lubriques qui ont infecté votre cœur, toutes les impuretés dont vous avez déshonoré ce corps, créé à mon image; voyez enfin tant de cœurs honnêtes que vos sales paroles et vos sales actions ont entraînés à leur chute et jetés dans le chemin de la damnation. — Ivrogne, tyran de votre femme et de vos enfants, venez et lisez vous-même : voilà les dimanches et les jours de fête que vous avez profanés; les devoirs chrétiens dont vous vous êtes moqué; les jurements et les blasphèmes dont vous avez fait résonner votre demeure. — Fidèles et infidèles, venez et lisez : voilà les pas que moi et mes ministres nous avons faits pour votre salut : les grâces que je vous ai données pour vous sanctifier, le sang que, pour votre bonheur éternel, j'ai ré-

pandu en vain, hélas! sur une croix infâme. Qui ne s'écriera pas ici, plein d'angoisse et de crainte, avec le saint homme Job : Que ferai-je quand Dieu se lèvera pour me juger? et que répondrai-je quand il m'interrogera [1]? Oui, pécheurs, que répondrez-vous? Hélas! pas un mot sur mille : votre propre conscience étant votre accusateur et votre juge, vous demeurerez muets. Pleins de confusion, vous courberez la tête, pendant que le Juge souverain étalera tous vos péchés au grand jour, devant les yeux du monde entier; car Dieu n'examinera pas seulement toutes choses, mais il les dévoilera en face de l'univers.

Que de crimes, que d'iniquités ne commet-on pas aujourd'hui dans le mystère! Un voleur, par des voies détournées, mais secrètes, trouve moyen de s'enrichir du bien des autres, d'opprimer les veuves et les orphelins, de tromper les simples et de faire tort aux pauvres; il sait même se donner des dehors d'équité pour faire sa fortune dans le monde : mais on pénétrera un jour le fond de ses injustices. Un homme charnel et voluptueux se rend coupable d'une foule d'abominations, et il parvient à les dérober aux yeux des hommes; tantôt il ferme portes et fenêtres pour n'être pas surpris, tantôt il cherche les coins les plus obscurs et les forêts les plus solitaires pour cacher son

[1] Job, XXI, 14.

impudicité ; le brouillard et les ténèbres lui viennent en aide : mais un temps viendra où Dieu exposera à la clarté du jour toutes les actions criminelles que l'impudique se flattait d'avoir commises dans le mystère. Un pécheur, quel qu'il soit, ne craint rien tant que d'être connu : à quels moyens n'a-t-il pas recours pour passer dans le public pour un honnête homme! il rejette parfois sa faute sur des innocents ; il n'est point d'ami si sûr auquel il ne cache ses méfaits ; il a honte même de les avouer à son confesseur : mais un jour sa conduite, ses actions, ses mœurs seront révélées à tous. Si impénétrable qu'ait été sa vie jusqu'à présent, un jour tout sera découvert. Tout, oui, tout viendra au jour, car il n'est rien de si secret qui ne sera dévoilé [1]. Il ne sera plus possible alors d'en imposer par des dehors hypocrites : Dieu révélera, dit l'Apôtre, les desseins du cœur [2]. O découverte! ô révélation! que ne ferez-vous pas connaître! que ne dévoilerez-vous pas! On avait si adroitement caché ses fautes, on avait pris les meilleures précautions, choisi les lieux les plus sûrs, les temps les plus convenables ; on ne s'était jamais ouvert à personne, pas même à son confesseur ; on se flattait de ne jamais être connu ; on avait eu le plaisir de tromper la vigilance de ceux qui nous surveillaient de près, on s'était

[1] Matth., x, 26. — [2] I Cor., iv, 5.

applaudi soi-même du succès de son injustice et de sa trahison : mais l'attente des hypocrites périra[1] ; leur espoir sera confondu et leur conduite mise au grand jour avec ses plus honteuses circonstances. *Revelabitur ignominia tua, et videbitur opprobrium tuum*[2].

Quelle confusion pour une personne d'honneur de se voir déshonorée d'une si étrange manière ! quelle consternation d'être ainsi dévoilé aux yeux du monde entier ! Pendant cette vie la honte n'est jamais si publique, elle n'est connue que d'un petit nombre de personnes : les proches ont soin de la taire ; la charité chrétienne la voile. Si mal famé qu'on soit dans l'esprit de plusieurs, on a encore toujours un ami qui vous vient en aide ; mais, au dernier jour, tout l'univers sera témoin de votre infamie ; car Dieu dit : Je découvrirai vos hontes à votre face, et j'exposerai votre nudité aux nations[3]. Je les montrerai à ce père, à cette mère, à ces enfants, à ce confesseur que vous avez trompés, à toute cette commune que vous avez abusée, à tous les peuples et à tous les royaumes : *Revelabo pudenda tua in facie tua, et ostendam gentibus nuditatem tuam*. Quel effroyable spectacle ! médisants, adultères, ivrognes, voleurs, pécheurs, quels que vous soyez, quels regards craindrez-vous le plus alors ? Il n'y aura là ni récriminations, ni ex-

[1] Job, VIII, 13. — [2] Is., XLVII. — [3] Nah., III, 3.

cuses, ni dénégations qui vaudront, car tout sera exposé et mis à nu. Ah ! qui pourrait apprécier la honte qu'éprouvera alors le pécheur ? jugez-en par la supposition que je vais faire. Si Dieu à l'instant où je vous parle me faisait connaître tout ce qui est caché dans votre cœur, tous ces vols, tous ces adultères, tous ces crimes, et s'il m'ordonnait de les révéler au peuple, et de vous reprocher en public ce que vous avez commis de plus honteux en votre vie, qu'arriverait-il de vous ? Ne serait-il pas à craindre qu'on vous vît succomber et mourir sous votre honte ? mais qu'est cette honte en comparaison de celle des méchants au jour du jugement. Pensez seulement, Mes Frères, qu'elle durera éternellement et qu'il n'est rien sur la terre qui puisse en approcher. Ici on surmonte tout : le temps semble effacer les fautes. On voit dans le monde des hommes perdus de réputation qui, après avoir été voués quelque temps au mépris public, reparaissent et marchent de nouveau la tête levée. Mais le jugement venu, la honte sera éternelle, la tache ne s'effacera jamais ! *Confundentur vehementer, quia non intellexerunt opprobrium sempiternum, quod nunquam delebitur.* Ils seront terriblement confondus, car ils n'auront pas compris que leur opprobre est éternel et que leur flétrissure est indélébile [1]. Quelle rage ne surgira

[1] Jer., xx, 11.

pas de cette pensée! le pécheur à cette vue entrera en fureur, il grincera des dents et il pâlira[1]. Alors, dans un cruel désespoir, il s'écriera en se tournant vers les montagnes : Tombez sur moi[2]! Et il hurlera en s'adressant aux collines : Couvrez-moi! Et il souhaitera d'être enseveli sous leurs débris. Alors, désirant de mourir, il appellera la mort à son secours; mais la mort impitoyable fuira loin de lui[3]. Enfin ces malheureuses victimes, désormais perdues sans ressource, souhaiteront d'être mille fois anéanties; mais ce sera en vain! et leur sentence sera prononcée. Un tourbillon de flammes les environnera, et la terre, s'entr'ouvrant sous eux, les engloutira dans le plus horrible et le plus funeste abîme : ils iront aux supplices éternels, tandis que les justes, s'élevant au milieu des hymnes de joie et des concerts d'allégresse, prendront possession du royaume des cieux et de la vie éternelle[4].

Vous venez d'entendre, Mes Frères, que Dieu examinera toutes nos œuvres avec attention; vous venez de voir comme il mettra au jour notre honte et notre confusion. Qui est assez endurci, assez obstiné pour ne pas en être ému? Pour moi, je frémis et je tremble quand je réfléchis à ce jugement sévère. Une sueur froide glace tout mon corps quand je songe à ce jour épouvantable,

[1] Ps. CXI, 10. — [2] Luc., XXIII, 30. — [3] Apoc., IX, 6. — [4] Matt., XXV, 46.

à ce jour où le livre de notre conscience sera ouvert, et où il sera dit : Voilà l'homme et ses œuvres! *Ecce homo et opera ejus*. Ah! que cette pensée vous touche aussi, vous attendrisse et vous fasse rentrer en vous-mêmes : veuillez enfin, je vous en conjure, au nom de l'amour de Jésus, au nom de votre bonheur éternel, au nom de tout ce qui vous est cher et précieux, veuillez renoncer enfin à cette vie d'iniquité et de malice. Faites de dignes fruits de pénitence, réconciliez-vous avec le Seigneur votre Dieu pendant qu'il est encore pour vous un père rempli d'indulgence ; car un temps viendra, et bientôt peut-être, où vous ne trouverez plus en lui qu'un juge sévère, inflexible et impitoyable. Pères et mères, maîtres et maîtresses, vous tous qui avez quelque autorité, prenez à cœur vos devoirs ; exhortez, reprenez et châtiez vos inférieurs quand ils pèchent ; car, comme l'enseigne saint Paul, vous veillez sur eux comme ayant à répondre de leurs âmes. Malheur à vous si vous manquiez à cette obligation! malheur à vous si quelqu'un se perd par votre faute! Je vengerai, dit le Seigneur par la bouche du prophète Ézéchiel, je vengerai sur vous sa mort, sa damnation. Vous tous qui m'écoutez, appliquez-vous entièrement à mener une vie chrétienne : que le voleur renonce à ses infidélités, que l'ivrogne observe la tempérance, que l'impudique dompte ses passions sensuelles, que le blasphémateur n'emploie désormais sa

langue qu'à louer Dieu, à le remercier, à l'adorer; car, heureux, dit le Christ, le serviteur que le maître, à son arrivée, trouvera occupé de ces soins[1]. Il lui dira : Venez, enfant béni de mon père, venez prendre possession du royaume éternel qui vous est préparé depuis le commencement du monde.

Ainsi soit-il.

---

## IIe SERMON

### POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

*Tunc videbunt Filium Hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate.*
Alors on verra le Fils de l'Homme apparaître dans un nuage avec une grande puissance et une grande majesté.
(Luc., xxi, 27.)

Enfin le grand jour, le jour du Seigneur arrivera : jour de colère et de feu, dit le prophète Sophonias[2], jour d'angoisse et de terreur, de malheur et de misère; jour d'obscurité et de ténèbres, de nuages et de tempêtes; jour d'épouvante et d'horreur, jour enfin appelé par excellence le grand et redoutable jour du Seigneur : *Dies Do-*

[1] Matth., xxiv, 16. — [2] I-15.

*mini magnus et horribilis* [1]. Il est bien vrai, Mes Frères, que le monde a vu déjà de grands et terribles jours. Ce fut un épouvantable jour sans doute que celui où les cataractes du ciel s'ouvrirent, où les mers et les fleuves, se soulevant avec un horrible fracas, franchirent les bornes qui leur étaient assignées par Dieu, submergeant tout ce qui existait sur la terre, depuis l'homme jusqu'aux animaux [2]. Non moins funeste fut le jour où le Seigneur fit tomber sur Sodome et Gomorrhe une pluie de feu et de soufre [3]. Ce dut aussi être un jour de deuil et d'horreur que celui du sac de Jérusalem, où tant de milliers d'hommes furent livrés à la rage des soldats romains. La seule idée de ce jour encore à venir arracha des larmes des yeux du Sauveur [4]. Mais que sont tous ces jours de calamités comparés à cette catastrophe universelle, à ce dernier des jours où le soleil, ce grand œil de l'univers, s'éteindra dans l'obscurité ; où les étoiles, ces phares scintillants du firmament, se détacheront de la voûte céleste ; où la lune, cet unique charme des nuits, repliera ses rayons argentés et nous refusera sa lumière ? Le déluge universel, la pluie de feu de Sodome, les flots de sang qui baignèrent Jérusalem peuvent-ils entrer en rapport ou en comparaison avec cet embrasement général de l'univers, avec

[1] Mal., IV, 15. — [2] Gen., VI. — [3] Gen., XIX. — [4] Luc., XIX, 41.

un feu qui dévorera, qui anéantira tout et réduira tout en cendres ? Qui pourra se former une idée complète de l'immensité de ces flammes ? Et toutes ces choses, Mes Frères, ne seront encore que des signes ou des présages de ce jour ; car, après tout cela, le signe du Fils de l'Homme paraîtra dans les cieux, et tous les peuples de la terre frémiront alors en voyant venir le Fils de l'Homme sur une nuée dans l'auguste appareil de la puissance et de la majesté !

Ah ! si nous pensions souvent à ce grand et redoutable jour, quels fruits salutaires ne produirions-nous pas ! quelle horreur n'aurions-nous pas du péché ! quel zèle pour la vertu ! Si vous vous représentiez un peu plus ce terrible jour, ivrognes, impudiques, adultères, parjures, pécheurs quels que vous soyez, suivriez-vous avec tant d'opiniâtreté et d'ardeur vos appétits criminels et vos passions déréglées ? vous verrait-on vieillir et croupir dans la fange de vos péchés ? Après de si nombreuses et de si graves fautes, pourriez-vous encore vivre si tranquilles ? Et ne vous diriez-vous pas une fois à vous-mêmes ce que le Prince des Apôtres écrivait aux premiers chrétiens : Si le juste sera à peine en sûreté, où se cacheront donc l'impie et le pécheur [1] ? Et vous, lâches chrétiens, hommes tièdes, si vous

[1] I Petr., IV, 18.

pensiez un peu plus à ce jour, et si vous pénétriez votre cœur un peu plus profondément des terribles circonstances qui le signaleront, seriez-vous si lâches et si indifférents dans l'œuvre de votre salut? auriez-vous si peu de zèle, si peu d'ardeur à souffrir quelque chose pour Dieu, pour le ciel, pour votre âme ? et ne vous animeriez-vous pas, ne vous réveilleriez-vous pas vous-mêmes parfois avec les paroles de saint Paul : Tandis que nous en avons le temps, faisons le bien? Vraiment, Mes Frères, si nous pensions toujours à ce grand et épouvantable jour du Seigneur, nous serions excités par les aiguillons les plus pressants de la crainte et de l'angoisse, l'un à renoncer à ses péchés, l'autre à persévérer dans la vertu. Méditons aujourd'hui ces vérités, Mes Frères, et contemplons la résurrection de tous les hommes, la venue du Juge éternel et la séparation des méchants d'avec les bons ; et ensuite le compte rigoureux qui nous sera demandé, et la sentence irrévocable que le Seigneur prononcera sur chacun de nous!

Dieu tout-puissant! qui avez jadis touché par la pensée du Jugement les cœurs du cruel Félix et de l'impure Drusilla, donnez aujourd'hui à mes paroles la même force que vous avez accordée jadis aux paroles de saint Paul : c'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de la très-sainte Vierge Marie !...

Bien que tout homme soit jugé immédiatement

après sa mort, le Seigneur s'est réservé cependant un jour de jugement universel pour récompenser chacun selon ses mérites, selon ce qu'il a fait dans sa chair, soit en bien, soit en mal[1]. C'est une vérité, Mes Frères, annoncée et confirmée par le Christ en son saint Évangile, par les Apôtres dans leurs lettres et par les saints Pères dans leur écrits. Quand ce jour sera arrivé, un feu dévorant s'élèvera des quatre coins du monde : le feu, dit le prophète David, précédera le juge[2]. De même, dit saint Pierre, qu'au temps de Noé le monde périt par l'eau, de même à l'arrivée du Christ il sera dévoré par les flammes : *Terra et quæ in ipsa sunt opera exurentur*[3]. Tout étant détruit par le feu, les Anges, sur l'ordre de Dieu, appelleront tous les peuples au Jugement : on entendra cette voix effroyable retentir avec la trompette suprême : Levez-vous, vous qui êtes morts, et venez au Jugement! *Surgite, mortui ; venite ad judicium.* Empereurs et rois, papes et évêques, prêtres et laïques, fidèles et infidèles, levez-vous! *Surgite!* cendre et poussière, rassemblez-vous ; ossements desséchés, revivez ; cadavres, ranimez-vous ; vous tous qui êtes morts, levez-vous, et venez au Jugement : *Venite ad judicium.* Aussitôt le ciel enverra les saints, l'enfer relâchera ses misérables victimes, la terre et la mer, dit saint Jean, rejet-

[1] II Cor., v, 10. — [2] Ps., xcv, 3.— [3] II Petr., iii, 10.

teront tous les cadavres qu'elles ont engloutis, et chacun d'eux par la toute-puissance de Dieu sera réuni à son âme : alors on verra paraître tous les hommes qui ont jamais existé, riches et pauvres, depuis notre premier père Adam jusqu'au dernier du monde. Enfants, vous reverrez alors encore une fois vos chers parents, ce père plein de sollicitude et cette mère si tendre que la cruelle mort vous a ravis trop tôt. Parents, vous reverrez aussi alors ces chers enfants qui vous étaient tout sur la terre, et dont la mort prématurée vous fut si amère, si cruelle, si poignante! nous reverrons alors, Mes Frères, tant de proches, tant d'amis qui nous ont précédés déjà dans la région des morts. Nous verrons les hommes de tous les siècles, de tous les pays, de tous les états. Quelle épouvantable revue, Mes Frères : la mort et la nature, dit l'Église en ses hymnes funèbres, seront stupéfaites quand tous les hommes ressusciteront pour rendre compte à leur juge ! *Mors stupebit et natura, cum resurget creatura, judicanti responsura!* Cette innombrable foule d'hommes, selon l'attestation de l'Écriture sainte, se trouvera rassemblée en peu de temps, en un clin d'œil, dans la vallée de Josaphat[1], qui est située entre Jérusalem et la montagne des Oliviers.

Quand tous seront là dans l'attente de l'arrivée

[1] Joel, III, 2.

du juge suprême, le Fils de l'Homme, Jésus-Christ, paraîtra sur un nuage, resplendissant de puissance et de majesté; son trône sera de flammes ardentes, et les roues en seront un feu éblouissant; un courant enflammé et rapide précédera sa face[1]. Ses yeux étincelleront de courroux et de vengeance; ses lèvres respireront la colère; sa langue sera comme un feu dévorant; ses paroles seront comme les roulements du tonnerre; son bras sera armé de terribles foudres[2]. Effroyable spectacle! quel mortel pourra en soutenir l'épouvante? *Ante faciem indignationis ejus quis stabit*[3]? Saint Ambroise dit: Comme ce jour suprême du Jugement sera un jour de châtiment et de récompense, d'éloges et de reproches, de honte et de gloire, les justes, à la vue de leur juge, commenceront à se réjouir et à se féliciter; mais les pécheurs trembleront d'effroi.

Mes Frères, nous avons une pâle image de cette terreur dans les fils de Jacob. Ils s'étaient rendus en Égypte pour y acheter du grain, et ils y rencontrent leur frère Joseph, dont ils s'étaient défaits jadis par haine pour une modique somme d'argent. Quelle consternation les accable quand il se fait connaître à eux et qu'il leur dit: Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu! *Ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis*[4]! Bien qu'il

[1] Dan., VII, 9, 10. — [2] Ibid., XXX. — [3] Nah., I, 6. — [4] Gen., XLV, 4.

leur parlât avec douceur et bonté et qu'il leur adressât ces mots d'une voix entrecoupée de pleurs, en voyant et en reconnaissant Joseph ils furent si saisis et si effrayés que la honte et l'effroi les empêchèrent de proférer un seul mot. *Non poterant respondere fratres, nimio terrore perterriti.* Ah, pécheurs! le Fils unique de Dieu, votre juge futur, est aussi votre frère; il vous a prévenus de son amour et de ses bienfaits : mais, plus méchants que les Juifs, vous l'avez vendu pour une légère satisfaction, pour une seconde de plaisir, pour une sale affection, pour une poignée d'argent; vous l'avez, par tous vos péchés, livré entre les mains de ses ennemis et fait mourir d'un cruel supplice. Combien votre terreur et votre consternation ne seront-elles pas grandes aussi quand vous le verrez élevé sur un trône de nuages, qu'il vous dira, non avec les doux et tendres accents de Joseph, mais avec le fracas épouvantable du tonnerre : *Ego sum!* C'est moi, pécheurs! moi, votre frère, votre rédempteur, votre sauveur, et je ne viens point à vous comme autrefois pour vous racheter et vous sauver, mais pour vous juger et vous damner. Les peines de l'enfer, dit saint Basile, seront au dernier jour plus supportables pour les pécheurs que l'aspect de leur juge, et c'est pour cela que ce saint Père prête à une âme réprouvée ces paroles de Job : Qui m'accordera un refuge en enfer, jus-

qu'à ce que votre courroux soit passé[1] ? Vos supplices, ô enfer, sont grands, vos flammes sont insupportables, vos ténèbres sont affreuses : qui de nous, demande avec raison le prophète Isaïe, qui de nous pourra conserver sa joie dans les flammes éternelles[2] ? Mais tout cela semble plus facile à supporter que l'aspect irrité du Fils de l'Homme, devenu en ce jour un juge sévère ; car ce sera pour le pécheur un supplice intolérable : *Qui sensu ac mente præditus sit, is certe gehennæ pœnam tolerare malit quam coram adverso Deo stare*[3].

S'il sera si terrible pour le pécheur, Mes Frères, d'être en présence de son juge éternel, que sera-ce quand celui-ci ordonnera à ses anges de séparer les peuples l'un de l'autre, comme un pasteur sépare les boucs des brebis, et quand il aura placé les brebis, les justes, à sa droite ; et les boucs, les méchants, à sa gauche! *Et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hædis : statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris*[4]. O terrible séparation ! quel langage pourra vous exprimer ! quelle intelligence pourra vous concevoir ! La séparation de deux amis ici-bas est pénible ; peut-être ne se reverront-ils plus jamais : telles sont ordinairement les pensées de l'absence, qui serrent le cœur et baignent les yeux de larmes. Mais on peut encore entretenir et cultiver

[1] Job, XIV, 13. — [2] Is., XXXIII, 14. — [3] S. Chrys., *Hom.* 5, *in ep. ad Rom.* — [4] Matt., XXV, 32.

l'amitié par des lettres. Plus pénible est la séparation que la cruelle mort opère dans la famille entre le mari et la femme, entre les parents et les enfants : une telle séparation est, je l'avoue, une terrible épreuve pour l'homme. Pourtant on sait que l'on s'unit pour se séparer un jour, que l'on vit pour mourir une fois ; mais on espère mutuellement, et ce doit être la consolation d'une âme chrétienne, de se revoir un jour dans le royaume des cieux. La séparation du jour du jugement sera pénible et accablante au suprême degré. Quelle espérance, quelle consolation de pouvoir se réunir un jour ? hélas! c'est pour jamais. Écoutez ce que répond Abraham à la prière du mauvais riche : Entre vous et nous il existe une infranchissable distance, de sorte que ceux qui voudraient aller d'ici à vous ne le peuvent pas, non plus que vous ne pourriez venir à nous [1]. Le saint diacre Éphrem, méditant sur cette séparation, écrivait : *Ibi separabuntur episcopi a coepiscopis :* les prêtres seront alors séparés de leurs collègues ; d'un côté on verra un saint Pierre rayonnant de majesté, de l'autre côté un Judas dans sa hideuse laideur. *Separabuntur qui aliquando reges fuerunt :* d'un côté on verra le patient David, et de l'autre côté sera placé le furieux Saül. Alors, Mes Frères, commencera la séparation véritable, quand

[1] Luc., XVI, 26.

la femme sera arrachée à son époux, les parents à leurs enfants, les frères aux sœurs, les amis aux amis! alors de deux, qui n'avaient qu'une couche commune, l'un sera admis, l'autre sera repoussé. *Unus assumetur, et alter relinquetur*[1]; l'un sera du côté droit et l'autre du côté gauche. Il est vrai que ceux qui seront placés à la droite n'éprouveront aucun chagrin de cette séparation : car, voyant, comme dit l'Évangile, que le temps de leur récompense est venu, ils lèveront la tête avec joie. Mais qui pourra concevoir l'état de ceux qui seront relégués comme des boucs à la gauche? Aujourd'hui on est si sensible à tout ce qui offense son autorité, son honneur, sa considération : on cherche partout le premier rang; on ne veut être derrière personne, et pour venger son honneur outragé on prodiguerait sa fortune et son sang. Que sera-ce au dernier jour de ceux qui seront placés au milieu de tant d'impudiques, de tant d'impies et de libertins, que le monde a jamais vus, qui seront l'effroi de tous les hommes, le jouet et la malédiction des démons! Hélas! un père sera à jamais séparé de son fils, une mère de sa fille, un frère de sa sœur, un ami de son ami, et cela pour ne jamais plus se revoir! l'un sera placé au rang des bienheureux, l'autre parmi les réprouvés; l'un sera réservé à la gloire, l'autre

[1] Matth., XXIV, 40.

aux flammes : *unus assumetur, alter relinquetur.* Oh ! quel trouble et quelle rage s'élèvera parmi les pécheurs ! alors ils crieront : Périsse le jour où je suis né et la nuit où il fut dit : Un homme a été conçu : périsse ce jour dans les ténèbres [1] ! Alors on entendra cette inutile imprécation : Montagnes, écroulez-vous sur nos têtes, et vous, collines, écrasez-nous !

Quand les pécheurs seront séparés des justes, le souverain juge procédera à l'examen de toutes choses, non pour en prendre une nouvelle connaissance, car il connaît les replis les plus secrets de notre cœur, mais afin que tous les hommes apprennent ce que chacun d'eux a fait, et que le pécheur en soit confondu et convaincu devant tout le genre humain. Le Christ nous donne une idée de cet examen dans une comparaison de l'Évangile selon saint Luc [2] : Un homme riche, dit-il, avait un intendant, et, ayant appris que cet intendant avait dissipé son bien, il le fit appeler, et lui dit : Rendez compte de votre administration, c'est-à-dire rendez compte de votre état, de votre emploi, de tous les bienfaits que je vous ai prodigués. — Venez, époux, dira le Seigneur; rendez-moi compte de votre état. Le mariage a été institué par Dieu dans le paradis terrestre pour être un état d'amour et de paix entre l'homme et la femme :

[1] Job, III. — [2] Luc., XVI.

pourquoi vos discussions et vos querelles ont-elles brisé ce lien d'amour et de concorde au grand scandale de vos enfants? Le mariage fut établi comme un refuge contre l'impureté : pourquoi ne vous êtes-vous pas contentés, vous, mari, de votre femme, et vous, femme, de votre mari? pourquoi avez-vous désiré la chair d'autrui contrairement à la fidélité mutuelle et à la pureté conjugale que vous vous étiez promises l'un à l'autre? Je vous ai donné des enfants, afin que vous les élevlez dans la vertu et la crainte de Dieu, et que vous soyez pour eux un modèle de piété. Pourquoi donc avez-vous, par vos exemples et vos discours, engagé et sollicité vos filles à toutes les pompes, à toute la vanité du monde? Pourquoi avez-vous laissé vos fils s'abandonner sans frein à la licence de tout faire? pourquoi les avez-vous gâtés par trop d'argent? pourquoi leur avez-vous fourni par cet argent un moyen de perdition? pourquoi leur avez-vous donné l'exemple de l'ivrognerie, des jurements, des paroles déshonnêtes? Je vous redemande maintenant leur sang et leur âme confiés à vos mains. Rendez-en compte; car, s'ils ont péché, ce n'est pas eux seulement, mais c'est vous aussi qui en êtes coupables.

Approchez à votre tour, supérieurs; venez, maîtres et chefs, et rendez compte de votre emploi. Votre devoir était de prendre à cœur le bien de vos inférieurs sans le moindre égard ni

la moindre acception de personne. Cependant vous avez plus soigné les affaires des riches que celles des pauvres. Votre devoir était de maintenir la vertu, de châtier le mal et de l'extirper; mais vous ne l'avez point fait. Votre devoir était de faire droit aux veuves et aux orphelins, de les traiter avec bienveillance et de les protéger; mais vous les avez trompés, vous les avez rebutés, opprimés! Que de fois j'ai menacé par la voix de mes prophètes les supérieurs qui violeraient la justice, et vous n'avez point fait attention à mes menaces. Rendez compte de votre conduite.

Venez aussi, marchands et aubergistes; rendez compte de votre négoce : commerçants, vous saviez qu'il était injuste de se servir de deux poids et de deux mesures, de falsifier et d'altérer vos marchandises; quoique Dieu maudisse expressément ces crimes dans l'Écriture sainte, vous n'avez pas craint de les commettre. Aubergistes, vous saviez qu'il était défendu de retenir le peuple les dimanches et les fêtes, pendant les offices, de donner à boire aux ivrognes, et de souffrir chez vous des rendez-vous coupables; cependant vous avez servi et vendu sans nécessité, pendant la grand'messe, les vêpres et le salut; vous avez donné à boire aussi longtemps qu'on vous offrait de l'argent; vous avez toléré des réunions souvent bien tard dans la nuit pour la perte de la jeunesse, pour le chagrin de bien des mères, pour

la ruine de beaucoup de familles. Venez, pécheurs ; rendez compte maintenant de votre conduite ; rendez compte de tous les péchés dont vous vous êtes rendus coupables. Où êtes-vous, jeune fille ? Que de fois n'avez-vous pas été réprimandée en public par les prédicateurs, et en secret par vos confesseurs, sur votre vanité et sur vos nudités scandaleuses, sur votre excès de luxe dans la toilette, sur le temps que vous perdiez à vous parer, sur votre immodestie, sur votre trop grande familiarité avec des personnes d'un autre sexe, sur vos sales paroles, sur vos actions indécentes ! Vous avez ri de ces avertissements ; mais je vous jugerai aujourd'hui, dit Dieu, et je rirai à mon tour de votre damnation. Et vous, jeunes gens, vous vous êtes comportés dans mon temple comme sur une place publique, devant mes autels comme dans la rue, au redoutable sacrifice de mon corps et de mon sang comme au spectacle, en ma présence comme devant l'homme le plus abject et le plus vil du monde, parmi les prières du peuple comme au milieu du tumulte des cabarets ! Pourtant je me suis tu, j'ai été endurant pour voir si peut-être ma patience ne vous guérirait pas ; ce fut en vain. Maintenant je ne me tairai plus ; je crierai contre vous, comme une femme dans les douleurs de l'enfantement ; je rugirai comme un lion, parce que vous avez souillé mes saints lieux, que vous avez fait de ma demeure un repaire de brigands, et que vous avez

profané le ministère de mes prêtres. Venez, et rendez compte : je vous jugerai selon vos œuvres !

Voilà, Mes Frères, le compte rigoureux qu'exigera le Seigneur de chacun de nous. Quand les livres, c'est-à-dire les consciences et les cœurs, seront ouverts, nous devrons répondre de tout, depuis la plus importante jusqu'à la plus légère des choses. Et comment, demande saint Bernard, comment justifierez-vous toutes vos iniquités, tous vos emportements, toutes vos impuretés, toutes vos infidélités, toutes vos haines et vos jalousies, vos jugements téméraires, vos soupçons perfides, vos médisances, vos ivrogneries, vos jurements, vos blasphèmes, tous vos péchés enfin ? Comment justifierez-vous toute votre indifférence à servir Dieu ? toutes ces mauvaises pensées intimes, ces sales idées, ces lubriques désirs dont vous ne vous faites aucun scrupule maintenant ? Je vous le demande encore, comment justifierez-vous tout cela ?

Vous vous abandonnez peut-être à la miséricorde de Dieu ; mais, hélas ! vous vous trompez, et c'est précisément cette miséricorde de Dieu qui doit vous faire craindre ; car, lorsque le Seigneur viendra vous juger, dit le prophète Habacuc, il se souviendra de sa miséricorde, et ce souvenir enflammera sa colère ! *Quum iratus fueris, misericordiæ recordaberis*[1]. La colère du juge, dit à ce propos

[1] C. III, 2.

saint Bernard, ne procédera que de sa miséricorde. Il se souviendra que, dans une bienveillance toute gratuite, il a tiré l'homme de son néant, qu'il l'a créé à son image et à sa ressemblance, qu'il l'a placé un peu au-dessous des Anges, et qu'il lui a donné un Ange pour le garder ; il se souviendra qu'entre des milliers d'autres, qui n'ont pas eu ce bonheur, il nous a fait naître dans le giron de la sainte Église; qu'il nous a donné la lumière de la véritable et l'unique foi, catholique, romaine; qu'il nous a laissé de grands moyens de salut dans les sacrements, et qu'il nous a enseigné par ses prêtres la voie qui mène au ciel ; il se souviendra de tant d'inspirations divines, de tant de grâces, de tant de bienfaits, qui eussent amplement suffi à sauver même un païen ; il se souviendra de tout cela, et à la vue du peu de profit que nous en avons retiré la colère du juge suprême, dit le prophète David, s'allumera et brûlera comme un feu terrible : *Exardescet sicut ignis ira tua* [1]. Ingrats, dira-t-il, est-ce pour cela que je vous ai aimés d'un amour éternel ? que je vous ai nourris de ma propre chair et de mon propre sang? Aurais-je pu faire davantage? et ce que j'ai fait, était-ce pour que vous donniez un libre cours à vos passions charnelles ? Est-ce pour que vous ne mettiez ni frein ni bornes à vos iniquités qu'une grêle de

[1] Ps. LXXXVIII, 47.

coups a déchiré mon corps? Est-ce pour que vous reposiez vos membres sur des roses que mon front a été couronné d'épines? Voyez, téméraires, voyez la place des clous que j'ai reçus pour vous et par vous. Voyez le flanc que j'ai laissé percer pour vous procurer un sûr accès au trône de la grâce de mon Père. Voyez briller sur les nues du ciel cette croix à laquelle j'ai été suspendu vivant pendant trois heures, les bras ouverts pour vous embrasser. Voilà donc le salaire de mes travaux, voilà le fruit de tant de souffrances! Que pouvais-je faire de plus à ma vigne, et que devais-je y faire que je n'y aie point fait? Est-ce parce que j'en attendais de bons fruits qu'elle n'a produit que des raisins sauvages [1]! O reproche amer! ô compte rigoureux! Qui ne s'écriera pas avec l'intendant inique de l'Évangile : Que faire quand mon maître viendra me demander compte de ma gestion [2]? Que ferez-vous, pécheurs? Vous demeurerez muets comme cet homme qui n'avait point la robe nuptiale : *at ille obmutuit* [3]. Vous trembleriez, et vous frémirez de crainte devant votre Dieu, que vous n'aurez point honoré, devant votre Rédempteur, dont vous aurez foulé le sang aux pieds, devant votre juge, que vous n'aurez jamais redouté. Vous demeurerez confondus devant le monde entier; car tout, tout

[1] Is., v, 4. — [2] Luc., xvi, 3. — [3] Matth., xxii, 12.

vous convaincra de votre iniquité et pressera le juge éternel de vous juger et de vous condamner sans délai.

Alors le roi de gloire se lèvera de son trône, et se tournera vers les élus placés à sa droite: car ceux-ci, dit saint Bernard, seront jugés les premiers, afin que les pécheurs, les voyant entrer dans la gloire, ressentent d'autant plus douloureusement leur perte : *Prius pronuntiabitur sententia electis, ut acrius doleant videntes quid amiserint!* Il leur dira avec un visage bienveillant et une voix amie : Venez, les bénis de mon Père, venez jouir du royaume qui vous est préparé dès la création du monde. Quelle joie, dit saint Chrysostome, quelle consolation, quel honneur, dans ces paroles, pour ceux à qui elles seront adressées! *Venite* : venez! Ce n'est plus, comme autrefois, pour souffrir et vous mortifier que vous êtes appelés par Jésus-Christ; mais c'est pour jouir avec lui de biens ineffables dont le cœur humain n'a jamais conçu les délices. *Possidete regnum* : c'est pour posséder un royaume, une éternité de gloire, un Dieu pour récompense! Ames chrétiennes, ennemies du monde, mais objets de la prédilection du Père céleste, hâtez-vous de répondre à la tendresse et aux instances de votre divin fiancé. Les justes lui répondront : O Seigneur, qu'avons-nous fait pour mériter la possession d'un Dieu? J'ai eu faim, dira le Sauveur, et vous

m'avez donné à manger. Et si la récompense vous paraît au-dessus de vos mérites, sachez que je récompense en Dieu. Ensuite, se tournant à sa gauche avec un visage enflammé de colère et de fureur, il fulminera contre les réprouvés ce terrible anathème : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel : mille fois j'ai voulu vous réconcilier avec moi, et vous m'avez toujours méprisé, toujours repoussé. Allez impies, allez libertins, allez rejoindre maintenant les maîtres que vous m'avez préférés : *discedite!* Retirez-vous! — Hélas! Seigneur, s'écrieront ces misérables : pensez que ce sont vos enfants qui implorent votre clémence, qu'ils sont l'ouvrage de vos mains et le prix de votre sang. — Non, non, répondra le juge suprême, vous êtes des insensés et des ingrats qui avez abusé de mes bienfaits! Vous êtes des rebelles et des lâches qui avez rougi de ma doctrine et de mes exemples : vous n'êtes plus mon peuple, et je ne suis plus votre Dieu. Retirez-vous, maudits de mon Père ; je vous le dis encore, retirez-vous de moi : *Discedite a me.* Le ciel et la terre seront témoins que j'ai voulu vous sauver. Malgré cela vous avez voulu vous perdre ; soyez donc damnés, et tombez à jamais dans le feu éternel : *in ignem æternum*[r].

[r] Matth., xxv, 41.

C'est ainsi, Mes Frères, que le Seigneur renouvellera et accomplira l'événement figuratif qui eut lieu lorsque son peuple sortit de l'Égypte. Les Égyptiens, dit la sainte Écriture, furent submergés dans les flots de la mer Rouge, tandis que le peuple hébreu poursuivait sa route vers la terre promise : on voyait d'un côté un peuple élu qui, échappé à mille périls et guidé par une nuée lumineuse dans la nuit, faisait retentir les airs des actions de grâces qu'il adressait à l'Éternel ; de l'autre côté, un peuple maudit de Dieu périssait englouti dans les abîmes de la mer. Telle sera l'éternelle séparation entre les bienheureux et les damnés. Les bienheureux s'élèveront rapidement au ciel, au milieu des chants d'allégresse et des doux concerts des Anges : au même instant la terre s'ouvrira sous les pieds des damnés pour les engloutir dans l'abîme de feu. Il pleureront alors amèrement, mais trop tard, leur misérable sort, et ils s'écrieront d'une voix déchirante : Hélas ! par le péché nous avons perdu notre Dieu, et avec lui nous avons tout perdu : ce beau ciel pour lequel nous étions créés et où notre séjour était préparé, nous ne le verrons jamais ! non, ravissant asile des joies éternelles, vous ne serez jamais notre demeure. Adieu, divin Jésus ! votre sang précieux, vos mérites infinis seront désormais stériles pour nous. Adieu, adorable croix ! vous ne serez plus notre espérance. Adieu, très-sainte

Vierge! nous ne trouverons plus en vous notre refuge. Adieu, saints Patrons, dont nous avons porté le nom! vous ne prierez plus le Seigneur pour nous. Adieu, saints Anges! vous ne nous protégerez plus et vous n'offrirez plus nos prières à Dieu. Et vous, parents, amis, époux, fiancés, frères, sœurs, que nous avons reconnus parmi les amis de Dieu et les élus, adieu, adieu; nous ne nous verrons plus, notre séparation est éternelle. Alors, sanglotant et pleurant, ils seront enveloppés par un tourbillon de flammes et engloutis avec un épouvantable et terrible fracas dans l'enfer; ils verront se fermer sur eux les portes du ciel, pour ne les voir jamais se rouvrir de toute l'éternité.

Ainsi se terminera ce jour terrible du Seigneur, ce dernier des jours, auquel ne succéderont ni autres jours, ni temps, ni époques, ni années, ni siècles, mais l'éternité! Une éternité de bonheur ou une éternité de souffrance! Voulez-vous savoir, Mes Frères, laquelle des deux sera votre partage? Justes, si vous persévérez avec constance dans le bien, vous pourrez attendre une éternité bienheureuse. Mais vous, pécheurs, si vous ne vous convertissez à temps, et si vous ne faites de dignes fruits de pénitence, vous avez à craindre une éternité de supplices et de misères! Choisissez, le choix vous est libre, et si vous vous perdez, vous devrez n'attribuer qu'à vous-mêmes

votre damnation : *Perditio tua ex te, Israël*[1].

Afin que ce triste sort ne soit pas le nôtre, aimable Jésus, venez à nous aujourd'hui comme notre rédempteur, vous qui viendrez au dernier jour comme notre juge! Venez maintenant dans votre grâce avant de venir armé de votre justice : guérissez nos infirmités ; détruisez notre malice ; animez-nous d'un véritable zèle pour notre salut ; faites-nous vivre selon vos lois et vos commandements, fuir le péché, pratiquer la vertu, et éviter par ces moyens les châtiments éternels.

Ainsi soit-il.

---

## 1er SERMON

### POUR LE IIe DIMANCHE DE L'AVENT.

*Joannes quum audisset in vinculis opera Christi.*
Lorsque Jean dans la prison eut entendu les prodiges du Christ.
(MATTH. XI, 2.)

Qui ne sera pas surpris, Mes Frères, du contraste qu'offre à nos regards l'Évangile de ce jour : il vous montre d'un côté saint Jean-Baptiste souffrant la pauvreté, les mépris, les injures et la prison, de l'autre côté le voluptueux Hérode, vivant au comble de l'honneur, des richesses, des

[1] Gal., VI, 10.

plaisirs et entouré de la vénération des hommes. Spectacle frappant, Mes Frères, qui nous prouve que les justes, comme dit le prophète David, sont destinés à beaucoup de misères et d'oppression[1], tandis que les impies, les contempteurs de la loi de Dieu se réjouissent et goûtent les douceurs de la prospérité. Peut-il s'accorder avec la justice de Dieu et sa miséricorde de laisser cette prospérité aux méchants, et de traiter si sévèrement les bons ! Quoi ! le meilleur des pères ne laisse en partage à ses bons et fidèles enfants que les pleurs, les souffrances, l'oppression : et les richesses et les plaisirs, au contraire, sont le lot des rebelles et des méchans ! Le saint homme Job, le prophète Jérémie et le roi David semblaient surpris de cette manière d'agir de Dieu à l'égard des hommes. Pourquoi, s'écriait Job, pourquoi les impies subsistent-ils, et sont-ils élevés et puissants par leurs richesses ? Seigneur, disait Jérémie, rempli d'étonnement, pourquoi favorisez-vous la voie des impies, et pourquoi tout réussit-il aux transgresseurs et aux iniques ? J'ai été presque scandalisé, dit David, à la vue de la paix des pécheurs : *Pene moti sunt pedes mei pacem peccatorum videns*[2]. Voilà, Mes Frères, ce que les saints se demandaient à eux-mêmes, non pour accuser Dieu d'injustice, mais pour s'instruire avec piété, dit saint Chrysostome[3].

[1] Ps. XXXIII, 20. — [2] Ps. LXXII, 3. — [3] In Ps. LXXV, 16.

Voilà ce que nous pouvons aussi nous demander et ce à quoi il nous sera facile de répondre; car je vais aujourd'hui vous prouver qu'il n'est rien de plus équitable, de la part de Dieu, que de laisser la prospérité au pécheur et la souffrance aux justes. — Rien n'est plus avantageux et plus consolant pour les justes que cette manière d'agir.

Puissent ces réflexions encourager les bons à supporter toutes les adversités, les persécutions et les souffrances! Puissent-elles faire trembler et ramener au bien les pécheurs qui goûtent le repos dans l'opulence! Puissent-elles confondre les impies, qui condamnent et blasphèment les sages desseins du Très-Haut!

Rien n'est plus juste, Mes Frères, que cette conduite de Dieu, qui laisse les pleurs, les croix, les chagrins à ses amis, et les plaisirs, les joies et les délices de la terre aux pécheurs; il suffit pour vous en convaincre de faire les remarques suivantes. Il ne se rencontre point d'hommes si vicieux qui ne fassent de temps en temps quelque bonne œuvre : œuvres de charité, de miséricorde, de justice; ils font des aumônes, ils paient leurs dettes et obéissent à leurs supérieurs! Mais il n'est point d'homme non plus qui vive si parfaitement que jamais il ne commette quelque faute ou ne tombe en quelque défaut; car, comme dit l'Esprit Saint, il n'est point sur la terre d'homme juste qui ne pèche : *Non est homo justus in terra*

*qui...non peccet*[1]. Le juste tombe sept fois, c'est-à-dire en de légères fautes : *Septies cadet justus*[2]... Or, Mes Frères, Dieu, qui est infiniment bon et juste, ne laisse aucun bien sans récompense et aucun mal impuni, afin que chacun reçoive suivant ce qu'il a fait, soit en bien, soit en mal : *Ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit, sive bonum, sive malum.* Les méchants sont récompensés en cette vie du peu de bien qu'ils font : le Seigneur donne à l'un de grandes richesses, à l'autre de hauts emplois ; à l'un il accorde une santé florissante et beaucoup de plaisirs, à l'autre beaucoup de bonheur et de satisfactions ; il fait que pour quelques-uns tout réussisse, que le succès leur sourie de toutes parts. Les plus grands pécheurs ont souvent en cette vie les plus grandes richesses, et sont souvent l'objet de la plus grande considération. David dit : *In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellantur :* ils n'ont pas à essuyer, comme le commun des hommes, des peines, des souffrances, des chagrins : ils ne sont pas châtiés de Dieu, ils nagent dans la prospérité, pleins de santé, comblés de satisfactions mondaines ; ils sont comme des dieux et des déesses en cette vie[3]. Les hommes, à la vue de cette prospérité, s'étonnent et s'écrient : Oh ! que ces gens sont heureux ! *Beatum*

Eccl., VII, 21. — [2] Prov., XXIV, 16. — [3] Ps. LXXII, 5.

*dixerunt populum, cui hæc sunt*[1]. Mais, hélas! quel aveuglement! car leur gloire est comme une fumée, leur louange est un souffle, leurs dignités sont comme la neige, leurs richesses comme une eau courante. Leur bonheur n'est donc pas un vrai bonheur, puisqu'il ne dure point, ou du moins qu'il finit avec leur vie! le Seigneur leur témoigne sa bienveillance dans le temps; ils jouissent de toutes leurs satisfactions sur la terre; mais c'est là aussi tout leur salaire, toute leur récompense : *Receperunt mercedem suam*[2]. La justice de Dieu les accablera dans l'éternité; ils seront engloutis dans un abîme de misères et de tourments : *In puncto ad inferna descendunt*[3]. O terrible vérité! qui ne tremblera pas de crainte, qui ne frémira d'horreur s'il la médite attentivement!

Le juste, au contraire, est châtié et puni en cette vie de ses faiblesses quotidiennes et de ses fautes. Dieu lui envoie des adversités, des croix, des souffrances physiques et morales; il permet qu'il soit méprisé, rebuté, persécuté quelquefois par les bons eux-mêmes; il lui envoie des maladies et des afflictions; il le laisse dans le besoin et la pauvreté : mais ce sera aussi tout son châtiment. Cette souffrance durera à peine un instant. Dieu lui réserve en l'autre vie des biens infinis, incom-

[1] Ps. CXLIII, 15. — [2] Matt., VI, 2. — [3] Job, XXI, 13.

mensurables et éternels ; c'est là que Dieu récompensera et couronnera ses bonnes œuvres et son travail ; c'est là que le Seigneur lui dira : Réjouissez-vous, mon bien-aimé, soyez libre maintenant de toute adversité, de tous chagrins, de toute oppression! Jouissez de la paix éternelle, jouissez d'un inaltérable repos : *Surge... in requiem tuam*[1]. Est-il rien de plus raisonnable, est-il rien de plus juste que cette manière d'agir du Très-Haut? Ne devons-nous pas adorer la sagesse de ses vues en disant avec le prophète David : Seigneur, vous êtes juste, et votre jugement est équitable? *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum*[2]. Combien aussi n'est pas avantageuse et consolante pour les justes cette conduite de Dieu, Mes Frères? Comme ils sont persuadés qu'il ne leur survient aucune peine, si légère qu'elle soit, que par l'adorable providence de Dieu, ils savent aussi que, si Dieu permet que cela leur arrive, c'est pour leur bien spirituel. L'Apôtre l'enseigne expressément. Tantôt il dit : Pour celui qui aime Dieu, tout tourne en bien[3]. Ailleurs il nous fait entendre que le Seigneur châtie les enfants qui lui sont chers : *Flagellat omnem filium quem recepit*[4]. Que d'exemples pourraient appuyer mes paroles! Dès l'origine du monde, quand il n'y avait encore que

[1] Ps. cxxxi, 8. — [2] Ps. cxxxi, 137. — [3] Rom., viii, 28. — [4] Hebr., xii, 16.

quatre personnes sur la terre, l'innocent Abel fut massacré par son frère Caïn[1]. Le juste Noé est exposé pendant cent vingt ans à toutes les railleries et à toutes les insultes d'un monde corrompu[2]. Le vertueux Loth est en butte à la violence des impudiques habitants de Sodome[3]! Le simple Jacob est cruellement éprouvé, tantôt par son frère Esaü, tantôt par son infidèle beau-père Laban[4]. Le chaste Joseph éprouve beaucoup de chagrins, tantôt de la part de ses frères[5], tantôt de la femme de Putiphar[6]; tantôt dans le puits du désert, tantôt dans les cachots et les fers. Et dans la nouvelle loi que de peines, de persécutions, de cruautés n'eurent pas à subir les premiers héros de l'Église! Étienne à Jérusalem, Laurent à Rome et mille autres ailleurs! Oui, les chrétiens des trois premiers siècles ont souffert sûrement les plus suprêmes douleurs, et la barque de la sainte Église semblait devoir succomber sous la violence des persécutions et périr dans des flots de sang! — C'est ainsi que le Seigneur éprouve ses amis par l'adversité sur la terre; mais c'est pour les dédommager par une ample récompense dans le ciel : *Merces vestra copiosa est in cœlis*[7]. Oh! si nous avions cette consolante vérité sous les yeux, quand nous sommes visités par les afflic-

[1] Gen., IV, 8, — [2] Gen, VII, 7. — [3] Ib., XIII, 11, 13. — [4] Ib, XXVII, 41; XXIX, 23. — [5] Ib., XXXVII, 24. — [6] Ib., XXIX. — [7] Matth., V, 11.

tions de l'âme et du corps ! si nous réfléchissions avec une foi vive qu'après avoir souffert en cette vie pour Dieu des contrariétés, des croix, des peines nous posséderons un jour une félicité sans bornes, quel puissant aiguillon ne serait-ce pas pour animer notre résignation ! Les justes les plus éminents furent en tout temps singulièrement fortifiés et consolés par cette réflexion dans leurs peines, leurs douleurs et leurs misères ! C'est ce qui soutenait David : dans le comble et la multitude de ses afflictions, il se réjouissait dans le Seigneur[1]. C'est ce qui animait Job à la patience quand il disait : Je sais que mon Créateur est vivant et que je vivrai éternellement avec lui[2]. C'est ce qui consolait les sept frères Machabées dans leurs souffrances : *Deus in servis suis consolabitur*[3]... C'est encouragé par cette pensée que le grand Augustin s'écriait : Seigneur! frappez-moi, brûlez-moi, mettez-moi en pièces, pourvu que vous m'épargniez dans toute l'éternité! — Sainte Thérèse soupirait en ces termes : Ou souffrir, ô mon Dieu! ou mourir! Madeleine de Pazzi disait : Seigneur, pas mourir, mais souffrir. L'apôtre saint André, ayant été condamné à être crucifié, s'écriait à la vue de la croix, dans l'explosion de sa joie : O douce croix ! si longtemps désirée, si ardemment aimée, sans

[1] Ps. XXXIX, 19. — [2] Job, XIX, 25. — [3] II Mach., VII, 27.

cesse recherchée, et réservée enfin aux aspirations de mon cœur! Que de tourments et de traverses n'eut pas à souffrir l'apôtre saint Paul? La terre n'avait pour lui que des cachots, la mer que des naufrages, les villes que des persécutions. Il était tantôt traîné d'un tribunal à l'autre, tantôt enchaîné comme un esclave, tantôt flagellé comme un malfaiteur. Quelle pensée soutint sa patience dans toutes ces tribulations? Écoutez-le nous en instruisant lui-même. Les légères et courtes afflictions, dit-il, que nous souffrons aujourd'hui nous vaudront une gloire éternelle : *Momentaneum et leve tribulationis... æternum gloriæ pondus operatur in nobis*[1]. C'étaient ces motifs de résignation qu'offrait aussi cette sainte mère à son fils Symphorien prêt à mourir pour le nom du Seigneur. O mon fils, disait-elle, vous qui voulez me servir comme une mère! souvenez-vous de cette vie qui vous est préparée dans le ciel; voyez votre Dieu qui vous convie à l'immortalité; car l'existence ne vous sera pas ravie par ces peines et ces tourments, par ces tortures et ces supplices, mais elle sera changée en une vie meilleure et bienheureuse! — A ces paroles qui ne serait prêt aussi à souffrir les plus cruels supplices?

Si vous êtes donc haïs, calomniés, persécutés,

[1] II Cor., IV, 17.

Mes Frères, songez que l'Apôtre dit : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelatibur in nobis* [1]. Tous les maux et les chagrins de ce temps sont légers et insignifiants relativement à la bienheureuse récompense qui nous attend. Si une longue maladie vous afflige ; si une famine cruelle vous oppresse ; si une triste pauvreté vous survient ; si vous devez nuit et jour travailler pour gagner votre pain, songez que vous devez entrer par beaucoup d'afflictions dans le royaume de Dieu [2]. Songez que, comme dit saint Augustin, une récompense infinie est digne des plus grands travaux : *Quanto labore digna est merces quæ non habet finem!* Avez-vous des enfants qui vous causent de la peine et du chagrin, parce qu'ils sont dénaturés, qu'ils se révoltent contre vous et vivent d'une manière impie et licencieuse, songez que le Christ a dit : Heureux ceux qui pleurent [3] ; songez que, selon la promesse de Jésus, votre affliction se changera un jour en joie, et en une joie telle que personne ne pourra plus vous la ravir : *Tristitia vestra vertetur in gaudium, et gaudium vestrum nemo tollet a vobis* [4]. Enfin, en toute oppression, en toute souffrance, en toute adversité, élevez les yeux de votre âme au ciel ; regardez-y le père indulgent qui vous

[1] Rom., VIII, 18. — [2] Act., XIV, 21. — [3] Matth., V, 3. — [4] Joann., XVI, 28.

éprouve dans le temps pour vous récompenser dans l'éternité. Excités à la résignation par cette pensée, vous trouverez en cette vie le repos, la paix et la consolation, et, selon la parole du Sauveur, vous produirez des fruits abondants en patience. *Fructum afferunt in patientia*[1].

Ainsi soit-il.

---

## IIe SERMON

### POUR LE IIe DIMANCHE DE L'AVENT.

*Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.*
Heureux celui qui ne sera pas scandalisé en moi.
(Matth., XI, 6.)

Le Seigneur rendait la vue aux aveugles, l'usage de leurs membres aux estropiés, l'ouïe aux sourds et la vie aux morts : on est fondé à croire que ces prodiges devaient lui attirer l'estime et le respect de tous, la reconnaissance et l'adoration même de toute la terre. Mais, ô profondeur! ô mystère des conseils du Très-Haut! à cause de ces prodiges mêmes, Jésus-Christ est un objet de scandale pour le monde, et ce scandale est de-

[1] Luc., VIII, 15.

venu si universel que lui-même, en son Évangile, déclare bienheureux ceux qui ne seront pas scandalisés en lui! *Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.* Et en effet, Mes Frères, de quoi ne se scandalise pas le monde? je parle ici, bien entendu, d'un monde impie et corrompu : ne s'est-il pas scandalisé du Fils de Dieu? Il s'est scandalisé de sa personne, de sa doctrine, de sa loi, de sa passion, de sa mort, au point que saint Paul, parlant aux fidèles de l'abjection de la croix, nomme cette abjection le scandale de la croix. Donc, Mes Frères, écrivait-il aux Galates, le scandale de la croix est aboli : *Ergo evacuatum est scandalum crucis*[1]. Tel était, à une certaine époque, le langage de l'apôtre. Mais, rendons grâces à Dieu! aujourd'hui ce scandale a enfin cessé ; Jésus-Christ a vaincu le monde, sa doctrine est admise, sa religion triomphe; sa croix, comme dit saint Augustin, brille sur le diadème des rois et des princes. Mais à ce scandale, dont Jésus-Christ même était l'objet, en a succédé un autre, non moins funeste et peut-être plus punissable, dont nous sommes la cause et sur lequel je vais vous éclairer : Jésus-Christ n'est plus un objet de scandale pour nous, mais c'est nous qui sommes des objets de scandale pour Jésus-Christ. Nous ne sommes plus scandalisés en lui, mais

[1] Gal., v, 11.

nous scandalisons sa personne même dans celle de nos frères ; et ainsi qu'il est écrit que saint Paul persécutait le Christ quand il persécutait son Église : Saul, Saul, disait le Sauveur du monde, pourquoi me persécutez-vous[1] ? le Christ ne peut-il pas nous dire de la même manière : Pourquoi me scandalisez-vous en scandalisant ceux qui sont les membres de mon corps ? C'est de ce scandale causé à notre prochain que je vais aujourd'hui vous parler : c'est un péché odieux au Seigneur, et qu'il maudit en mille endroits de la sainte Écriture d'une manière terrible. Puissé-je vous en inspirer une profonde horreur ! puissé-je vous le faire fuir et redouter, en vous prouvant qu'un homme qui donne du scandale est, moralement parlant, un démon, et pire même qu'un démon !

Un homme qui donne du scandale à son prochain et qui est pour celui-ci une cause de péché est un démon, Mes Frères, et ce nom hideux lui est appliqué par la sainte Écriture même. Abisaï, un des courtisans de David, excitait le courroux et la vengeance de son maître contre Séméi ; David lui répondit : Qu'ai-je de commun avec vous ? pourquoi venez-vous aujourd'hui m'importuner comme un démon ! *Cur efficimini mihi hodie in Satan*[2]. L'apôtre saint Pierre se

[1] Act., IX, 4. — [2] II Reg., XIX.

permit une action d'où pouvait naître du scandale en conseillant à Jésus de se soustraire aux mains des Juifs, ce qui était s'opposer à la rédemption des hommes ; le Sauveur lui dit : Arrière, Satan ; vous m'êtes un sujet de scandale : *Vade post me, Satana; scandalum es mihi* [1] ! Et pourquoi un scandaleux est-il appelé un démon? C'est parce qu'il accomplit la volonté et le désir du démon [2]. Il enseigne le péché, il légitime le péché, il propage le péché, il perpétue le péché. Peut-on imaginer des moyens plus capables de seconder les projets de l'esprit malin, qui ne cherche qu'à faire régner partout le péché?

D'abord il enseigne le péché. Oui, scandaleux, par les mauvais exemples que vous donnez aux fidèles, vous enseignez le péché; vous vous érigez en professeur du vice, selon le sentiment de David, pour donner des leçons publiques d'impiété : funestes et maudites leçons qui ne seront que trop tôt suivies par d'autres; car il n'est rien, dit le savant Tertullien, qui entraîne les âmes au péché comme le mauvais exemple : l'expérience de tous les jours nous le prouve, et l'Écriture nous le démontre à l'évidence par l'exemple de Jéroboam [3]. Ce prince fit élever deux veaux d'or, l'un à Béthel, l'autre à Dan; il les adorait et leur offrait lui-même de l'en-

[1] Matt., XVI, 23. — [2] Joan., VIII, 44. — [3] III Reg., XII.

cens. C'était, dit l'Écriture, un grand sujet de scandale et de péché pour tout le peuple; car le peuple, auparavant fidèle à la vraie religion, suivit immédiatement le mauvais exemple de son prince : on courait en foule à Dan et à Béthel pour adorer les veaux d'or; les sujets devinrent idolâtres comme leur roi! Funeste entraînement de l'exemple auquel il est presque impossible de résister! C'est ce qui faisait déplorer si amèrement à saint Augustin les mauvais exemples qu'il avait reçus dans sa jeunesse. Il était de lui-même honnête, il avait d'heureuses dispositions à la vertu; sa sainte mère Monique ne négligeait rien pour lui procurer une excellente éducation: malgré tout cela, vous savez à quels excès il se laissa entraîner! D'où provint un changement si rapide et si funeste? Lui-même nous dit que les mauvais exemples de ses compagnons et de ses amis l'y avaient entraîné! O amitié! s'écrie-t-il dans l'amertume de son cœur; ô amitié! pire que la haine la plus cruelle, qui égarez l'esprit, qui corrompez le cœur, et qui nous entraînez fatalement et irrésistiblement au péché et à la dissolution! Ainsi gémissait ce grand saint des débordements de sa vie! Mais, hélas! pécheurs qui m'écoutez! combien d'âmes innocentes vous égarez et vous corrompez! Qu'il en est à qui vous avez enseigné le péché par vos mauvais exemples, et qui pourraient se plaindre de vous dans les mêmes termes! Qu'il en est qui vivraient

encore dans une parfaite innocence de mœurs! Qu'il en est qui seraient encore dans une sainte ignorance du mal si vous ne leur aviez donné du scandale! Ah! ouvrez les yeux, ouvrez les yeux, hommes criminels, qui donnez le mauvais exemple, s'écrie saint Charles Borromée, et soyez effrayés à la vue des ravages que vous causez dans l'Église!

Mais ce n'est point là le seul désordre qu'engendre un scandaleux : non-seulement il enseigne le péché, mais il le légitime, et il fait croire que le mal n'est pas si grand qu'on se l'imagine. C'est à ce propos que saint Augustin dit que le démon n'a jamais inventé de piéges plus dangereux pour perdre le monde qu'au temps du paganisme, où il offrait à l'adoration du peuple d'immondes divinités, des dieux souillés de toutes sortes de crimes; car les honorer, les adorer, leur élever des temples, c'était en quelque sorte consacrer leurs vices et les proposer à l'imitation des hommes, dit saint Cyprien : *Ut fierint miseris religiosa delicta.* En effet, on croit permis et légal ce que l'on voit faire par ceux qui sont placés au-dessus de soi : un enfant voit ses parents pécher; ne pense-t-il pas qu'il peut faire de même? Un domestique entend son maître jurer; rougira-t-il de l'imiter? Des supérieurs s'oublient dans l'ivresse; leurs subordonnés la regarderont-ils comme un grave péché? L'expérience quotidienne nous ap-

prend que les plus grands péchés ne sont plus regardés même comme des fautes quand ils deviennent fréquents et communs. Pourquoi, dit un fils à ses parents, pourquoi dois-je rentrer de bonne heure le soir? pourquoi fuirais-je les bals et les soirées? pourquoi éviterais-je cette maison, cet endroit? tel de nos voisins, tel de nos amis, gens très-honnêtes et très-estimés, y vont bien; ils dansent depuis le commencement jusqu'à la fin, ils passent des nuits entières au cabaret! Si des parents réprimandent leur fille sur sa parure trop vaine, sur ses mœurs légères, sur la fréquentation trop assidue d'une personne qui ne lui convient pas, ne reçoivent-ils pas incontinent pour réponse : A quoi bon ces vains scrupules? telle et telle, qui sont des filles bien chrétiennes, s'en permettent autant; elles ont aussi leurs liaisons, et ne les voit-on pas les premières et les dernières à toutes les réunions? Les enfants ferment ainsi la bouche aux parents en faisant appel à la conduite des autres! O scandaleux! voilà comme vous légitimez le mal et comme vous l'autorisez!

Et non-seulement vous l'approuvez, mais vous le propagez de toutes parts; car rien n'est plus nuisible, rien n'est plus corrupteur que votre scandale. Il vous rend semblable à un levain aigri, dit saint Paul, qui corrompt toute la masse. Vous êtes comme un principe empoisonné qui

souille tout! Vous êtes comme une peste contagieuse qui, en peu de temps, ravage des villes et des contrées entières : *Homines pestilentes dissipant civitatem* [1]. Ah! cela n'est que trop évident de nos jours! Pourquoi les mœurs sont-elles corrompues, les vertus bannies, la religion délaissée? C'est à cause du scandale! Pourquoi tant de jeunes libertins vivent-ils en athées, blasphèment-ils le Seigneur dès leur jeunesse, outragent-ils son saint nom et profanent-ils ses sacrements? C'est à cause du scandale! D'où vient que tant de jeunes filles s'abandonnent à leurs passions et deviennent ainsi le chagrin de leurs parents, le déshonneur de leur famille, l'opprobre d'une ville entière? C'est à cause du scandale! Il faut parfois des années et des années pour convertir un pécheur, et un homme vicieux suffit à perdre en peu temps une infinité d'âmes, tant sont rapides les progrès du scandale!

Ajoutons à cela que le scandaleux perpétue le mal; et pour preuve, Mes Frères, c'est votre propre témoignage à tous que j'invoque! Lorsque vous aviez appris un péché par le scandale, ne l'avez-vous pas bientôt transmis à d'autres? Les grands instruisent les petits, les vieux les jeunes; et ceux-ci, qui ne sont pas plus sages, qui ne craignent pas plus Dieu, le lèguent à leurs successeurs. Le mal se

[1] Prov., XXIX, 8.

transmet ainsi de l'un à l'autre par une malheureuse succession, ou plutôt par une déplorable immortalité : le péché se perpétue dans le genre humain, de sorte qu'il n'est presque jamais possible à celui qui l'a causé d'en arrêter les progrès! — Et pour vous en convaincre d'une manière plus sensible, voyez un père qui donne du scandale à son fils! Ah! malheureux, savez-vous bien ce que vous faites? Votre fils vous imite, son successeur fera de même; tous ses descendants marcheront sur ses traces, et votre postérité tout entière finira par être infectée de ce venin. A la vérité, vous mourrez; mais votre scandale, semblable à ce ver dont parle l'Écriture, ne mourra pas! Vous laisserez toujours des héritiers de votre malice, et votre péché régnera dans votre race jusqu'à la fin du monde, jusqu'à ce que, sur l'ordre de Jésus-Christ, les anges viendront bannir le scandale de la terre : *Mittet Filius hominis angelos suos, et colligent de regno ejus omnia scandala* [1].

Il est donc évident, Mes Frères, et vous en êtes tous persuadés, qu'un scandaleux enseigne le péché, légitime le péché, propage le péché et le perpétue. N'est-ce pas là étendre l'empire du péché? Et, puisque telle est la constante occupation du démon, n'avais-je pas raison de dire qu'un scandaleux est un démon? que dis-je, il

[1] Matth., XII, 41.

est pire qu'un démon. Saint Bernard n'hésite pas à dire qu'un homme qui donne du scandale est plus dangereux que tous les démons de l'enfer; car, si le démon se montrait sous une apparence sensible pour nous solliciter au péché, son aspect seul suffirait à nous en inspirer une vive aversion. Mais comment se défier d'un scandaleux, qui souvent est notre ami, notre père ou notre mère, notre frère ou notre sœur, ou au moins un homme comme nous! Son mauvais exemple a je ne sais quelle force qui nous attire invinciblement au péché. Plût à Dieu, ajoute le même saint Père, plût à Dieu que les esprits malins fussent les seuls à nous tenter d'une manière sensible par leurs mauvaises inspirations, et que les hommes ne les aidassent pas de leurs séductions et de leurs mauvais exemples : *Utinam soli nos impugnarent spiritus mali, et nihil nocerent homines perniciosis exemplis!* Sans aucun doute, on ne verrait pas régner partout le vice. Mais le scandaleux, qui n'inspire aucun ombrage, prête, pour ainsi dire, son corps, ses yeux, sa langue, ses mains, ses sens au démon, pour agir avec plus de sûreté et de pouvoir sur l'esprit des hommes; et pour cela même il est plus à craindre que le démon : le démon n'a de lui-même aucun pouvoir sur l'homme : il est comme un chien enchaîné qui ne peut mordre que ceux qui ont l'imprudence de s'en approcher. Avec le signe de la sainte Croix nous pouvons le

faire craindre et trembler ; oui, avec ce glorieux signe de notre rédemption, nous sommes en état de mettre en fuite tout l'enfer. Saint Jacques dit : Résistez au démon, et il vous fuira : *Resistite diabolo, et fugiet a vobis*[1]. Mais quand il a l'homme pour instrument, alors il est tout-puissant, alors il triomphe des plus forts, des plus sages, des plus saints. C'est en vain qu'on cherche à se débarrasser des méchants : ils méprisent tout, ils se rient et ils se jouent de tous les efforts. Aussi longtemps que le démon lui-même tourmenta le saint homme Job, quoique celui-ci souffrît, il ne chancela pas dans sa patience ; au contraire, il bénissait le nom du Seigneur. Dieu m'a tout donné, disait-il, Dieu m'a tout ôté; que le nom du Seigneur soit béni. Mais quand sa propre femme et ses amis devinrent les organes du tentateur et le raillèrent de sa simplicité et de sa confiance en Dieu, alors Job, tout saint qu'il fût, commença à sentir le danger ; il parla, et maudit le jour où il était né : *Maledixit diei suo*[2]. Que vous faut-il de plus? N'est-il pas, hélas! trop évident déjà qu'un homme qui donne le scandale est un démon et pire qu'un démon? Quelle chose épouvantable! Malheureux, n'est-ce donc pas assez de vous damner? Devez-vous revêtir encore l'emploi du démon, et entraîner votre frère à sa

[1] Jac., IV, 7. — [2] Job, III, 1.

perte? votre frère, pour le salut de qui Jésus est descendu du sein de son Père céleste sur la terre, pour qui il a travaillé trente-trois ans, souffert mille chagrins et mille peines, pour qui il a versé tant de larmes et sacrifié sa vie même : *Propter quem Christus mortuus est*[1]. O misérables Caïns! vous rendrez compte des âmes que vos scandales auront perdues! La voix du sang que vous avez répandu, le salut que vous leur avez ravi, crie vengeance à Dieu contre vous[2]. Ce sang, il l'exigera de vos mains, et vous rendrez âme pour âme! *Sanguinem ejus de manu tua requiram*[3]. Malheur, dit le Fils de Dieu, malheur à l'homme par qui vient le scandale : *Væ homini illi per quem scandalum venit*[4]!

Pour qu'un si redoutable anathème ne tombe pas sur vous, Mes Frères, je vous engage par l'amour de Dieu, par la cruelle passion de Jésus, à vous garder soigneusement de donner le moindre scandale à personne par vos paroles ou vos actions. Vous ne voudriez pas que quelqu'un vous souhaitât l'enfer, moins encore qu'il vous y précipitât : n'y entraînez donc personne non plus par vos exemples, et, si vous avez malheureusement donné déjà du scandale à quelqu'un, efforcez-vous de réparer le mal que vous avez causé ; travaillez autant qu'il est en vous à ramener votre prochain à

[1] Rom., XIV, 15. — [2] Gen., IV, 10. — [3] Ezech., III, 18. — [4] Matth., XVIII, 7.

Dieu. *Recupera proximum secundum virtutem tuam*[1]. Et pour cela conduisez-vous désormais comme des modèles de toutes les vertus, comme des modèles d'humilité, de patience, de charité, de pureté, de modestie! *In omnibus te ipsum præbe exemplum*[2]. Soyez aussi parfaits que votre Père céleste est parfait[3]. Et vivez aux yeux des hommes de telle sorte qu'ils soient édifiés en vous et qu'ils rapportent la gloire qui lui est due à votre Père, qui est dans les Cieux : *Videant opera vestra bona, ut glorificent patrem vestrum, qui in cœlis est*[4].

Ainsi soit-il.

---

## Ier SERMON

### POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

*Tu quis es?*
Qui êtes-vous?
(JOAN., I, 19.)

La vie austère de saint Jean-Baptiste dans les déserts, son intrépidité à reprendre le péché, son zèle ardent pour la vérité firent douter le peuple juif s'il n'était pas peut-être le Messie attendu, l'Oint du Seigneur, le Rédempteur du monde. Il

[1] Eccl., XXIX, 27. — [2] Tit., II, 7. — [3] Matth., V, 48. — [4] Ib., V, 16.

paraissait à l'autorité d'une grande importance de vérifier ces soupçons ; et en effet quoi de plus important pour toute la nation juive que de savoir si son Rédempteur et son Sauveur était enfin arrivé ? S'il était venu, il était du devoir du peuple de le reconnaître et de le recevoir comme tel, d'admettre sa doctrine et d'accomplir ses ordres : s'il n'était pas encore venu, il fallait désabuser le peuple de cette erreur, afin qu'il ne fût ni séduit ni égaré. Ils envoyèrent donc, dit l'Évangile, des personnages notables, choisis parmi eux, des prêtres et des lévites, avec mission d'examiner soigneusement les faits ; et ceux-ci demandèrent à saint Jean : Qui êtes-vous? *Tu quis es?* De même qu'il était d'un haut intérêt pour les Juifs de savoir ce qu'était Jean-Baptiste, Mes Frères, de même il nous est très-important aussi de savoir ce que nous sommes. La connaissance de soi-même est une des sciences les plus salutaires et les plus indispensables : c'est le moyen de s'élever à la connaissance de Dieu ; elle aplanit les voies de l'humilité chrétienne et de l'amour divin, qui constituent la perfection de l'homme. Ce n'était donc pas sans raison que le séraphique saint François avait coutume de faire cette question : Qui êtes-vous, ô Seigneur, et qui suis-je? *Quis tu, Domine? quis ego*[1]? La prière du grand Augustin

[1] A Lap., in c. I, Joan.

était : Faites, Seigneur, que je vous connaisse et me connaisse moi-même : *Noverim te, noverim me*[1]. Et le Christ lui-même, se révélant à sainte Catherine de Sienne, lui disait : Catherine, vous serez heureuse, vous serez sauvée, si vous savez bien qui je suis et qui vous êtes : *Beata eris si noris quis ego sum, quæ tu*[2]. Si la connaissance de soi-même est si utile, Mes Frères, souffrez donc que je vous demande à tous en général et à chacun de vous en particulier : *Tu quis es?* qui êtes-vous ? et qu'à cette question je réponde au nom de tous : Je suis homme. C'est une réponse que personne ne pourrait contredire, car personne ne peut méconnaître cette qualité d'homme. Approfondissons donc aujourd'hui cette réponse pour notre instruction, et voyons ce que c'est qu'un homme; par qui et pourquoi il a été créé tel, et en second lieu de quelle importance il est pour l'homme d'atteindre ses fins dernières !

Vous êtes homme, c'est-à-dire une créature douée de raison et d'intelligence, composée à la fois d'un corps dont la structure est merveilleuse et d'une âme raisonnable et intelligente créée à l'image de Dieu, et vous êtes pas conséquent la plus parfaite de toutes les créatures visibles. Il est bien vrai que les plantes et les animaux ont en partage avec vous l'existence et la vie; mais vous

[1] De vit. beat. — [2] A Lap., ibid.

êtes infiniment plus nobles, infiniment plus dignes qu'eux, puisque votre âme porte l'empreinte de la Divinité. Votre élévation est si grande, dit le prophète David, que vous êtes seulement un peu inférieurs aux Anges : *Paulo minus ab Angelis.* Quelle auguste destinée! quelle sublime grandeur! Y avez-vous toujours réfléchi, Mes Frères? Ne vous êtes-vous pas parfois honteusement ravalés par une mauvaise conduite, par une méprisable manière de vivre? Un jeune prince perdit fort tôt un père très-vertueux : il fit graver son portrait sur un médaillon qu'il portait toujours au cou. Quand il était sur le point d'entreprendre quelque chose, il prenait ce médaillon en main, et le contemplant avec des yeux baignés de larmes il s'écriait : Ne permettez pas, ô mon père, que je fasse rien qui soit indigne de vous! Voilà l'exemple que vous auriez toujours dû suivre : vous auriez dû regarder constamment l'image et le nom sublime qui sont gravés dans votre âme ; vous auriez dû vous souvenir de votre dignité, vous souvenir de votre grandeur. Hélas! vous ne l'avez point fait : aussi vous avez vécu comme le cheval et le mulet, qui n'ont point d'intelligence. Vous avez suivi vos instincts dépravés ; vous vous êtes assimilés aux animaux irraisonnables, et vous êtes devenus semblables à eux! *Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis*[1].

[1] Ps. XLVIII, 13.

Qu'il n'en soit plus ainsi désormais, Mes Amis; mais avant et en tout ce que vous faites pensez toujours et dites-vous : Je suis homme! — Vous êtes homme, et vous ne l'êtes point de vous-même; vous ne vous êtes pas engendré vous-même, car cela est impossible : vous avez tout reçu d'un autre, et de qui l'avez-vous reçu? Ni d'un Ange, ni d'un Archange, ni d'un Chérubin, mais de celui qui a fait le ciel et la terre, de l'auteur de toutes choses! C'est Dieu même qui vous a fait ce que vous êtes, ce grand Dieu qui n'avait pas besoin de vous et qui trouve en lui-même son bonheur et sa gloire. C'est lui qui dans le sein de votre mère a donné à votre corps une figure, c'est lui qui a créé votre âme; vous êtes l'ouvrage de ses mains, selon l'expression du saint homme Job : Vos mains, ô Seigneur! m'ont pétri, et c'est vous qui m'avez formé tout entier dans tout mon contour[1]. Outre votre père terrestre, vous en avez donc un autre encore dans le ciel, Dieu, le maître de l'Univers : c'est ce que vous reconnaissez chaque fois que vous priez : Notre Père, qui êtes aux cieux. Quel bonheur d'avoir un Dieu pour père! que ne pouvons-nous pas espérer et attendre d'un père si puissant et si bon! Une mère peut-elle oublier l'enfant qu'elle a conçu? et si elle était assez cruelle pour le faire, dit le Seigneur, moi je ne

[1] Job, x.

vous oublierais cependant pas[1] ? Mes Frères, ne vous préoccupez donc pas trop de l'avenir en disant : Que mangerons-nous? que boirons-nous? de quoi nous vêtirons-nous? c'est le langage des païens : mais mettez votre confiance dans le Père céleste, déposez votre inquiétude dans le sein de celui qui connaît tout ce qui vous est nécessaire[2]. Que de remarques nous pourrions encore faire à ce sujet! mais examinons pourquoi nous sommes créés.

Dieu en vous créant s'est proposé une fin qui fût digne de lui et conforme à sa puissance, à sa sagesse, à sa bonté et à sa miséricorde! Qelle est cette fin? pourquoi le Seigneur vous a-t-il créés? dans quel but vous a-t-il placés en ce monde? Est-ce pour jouir des plaisirs et des satisfactions de la vie et des sens? pour faire bonne chère, pour vous vêtir richement et pompeusement, pour satisfaire vos yeux, vos oreilles et tous vos sens en tout ce qu'ils désirent? Non. Est-ce pour amasser des richesses? pour augmenter vos biens, pour combler d'or et d'argent vos coffres et vos trésors? Non. Est-ce pour ambitionner la gloire et la considération parmi les hommes? pour vivre ici dans la grandeur et l'estime, pour recevoir des applaudissements? Non! rien de tout cela n'est la fin de votre création. Vous avez une âme trop noble pour être destinée à

[1] Is., XLIX, 15. — [2] Matth., VI, 31, 32.

des choses si fragiles et si misérables ; les joies se changent en amertume ; les richesses périssent, la gloire s'évanouit : vous y êtes donc pour une fin plus relevée et plus noble ; vous y êtes non pour les créatures, mais pour le Créateur ; non pour les choses créées, mais pour Dieu lui-même. Vous êtes créés pour Dieu, pour le servir en cette vie et parvenir par ce moyen à la vie éternelle du paradis, où il sera lui-même votre récompense ! vous êtes devenus les serviteurs de Dieu, dit saint Paul ; la sanctification est le fruit que vous en retirerez, et la vie éternelle sera votre fin[1].

Voilà, Mes Frères, la fin sublime de votre création, voilà les vues du Seigneur sur vous. Qu'avez-vous fait jusqu'à ce jour pour atteindre cette fin ? que faites-vous pour répondre à ces vues divines ? pouvez-vous dire que vous servez véritablement le Seigneur votre Dieu ? Ne croiriez-vous pas, en vérité, le servir, parce que vous réciteriez le soir et le matin quelques courtes prières ? Le véritable service de Dieu consiste dans une parfaite observance de toute sa loi et de tous ses commandements. Connaissez-vous cette loi ? la méditez-vous jour et nuit ? aimez-vous les instructions qui y ont trait ? la placez-vous au-dessus de toutes les autres sciences ? Servir Dieu, c'est fuir tous les péchés. Craignez-vous le péché plus que tout autre mal ?

[1] Rom., VI, 22.

Servir Dieu, c'est pratiquer les vertus qui sont propres à notre état. Connaissez-vous ces vertus, et les mettez-vous en pratique; par exemple, l'humilité, l'obéissance, la patience? Aimez-vous votre prochain selon la loi de Dieu? Vous n'êtes point attachés à cette loi si vous aimez les maisons et les sociétés où l'on viole les commandements de Dieu et de son Église.

Rentrez en vous-mêmes, examinez votre conduite et vos devoirs : qu'oserez-vous dire? n'avez-vous rien à vous reprocher à vous-mêmes? Hélas! tandis que vous n'étiez créés que pour Dieu, le Créateur du ciel et de la terre, et pour sa gloire, c'est presque pour lui seul que vous n'avez point vécu! tandis qu'il est votre chef et votre maître éternel, c'est à lui seul que vous n'avez point obéi! Vous avez passé votre enfance sans le connaître et une grande partie de votre jeunesse sans le chercher. Vous avez vécu pour vous-mêmes, selon vos passions, pour votre vanité et votre sensualité. Vous avez vécu pour le monde d'après les règles et les maximes du monde. Vous avez vécu non pour Dieu, mais contre lui, contre sa loi. Vous deviez vivre pour le servir à sa plus grande gloire, en donnant de bons exemples à votre prochain pour l'amener à son service : au contraire vous avez vécu de manière à le déshonorer, le blasphémer et l'offenser. Créature ingrate, vous avez abusé du bienfait de la vie! Créature re-

belle, vous avez eu l'audace de rejeter au loin les desseins du Seigneur votre Dieu ! Créature insensée ! Dieu vous avait créés pour vous rendre heureux, heureux en lui et par lui ! et vous, insensés, vous avez cherché le bonheur dans un monde trompeur et périssable! Vous avez fait plus encore : vous avez refusé d'écouter la voix de Dieu ; vous avez préféré suivre celle du démon, qui est votre ennemi et l'ennemi de Dieu!

Mes Frères, Dieu n'aurait-il pas droit de déplorer votre aveuglement, comme il déplorait jadis l'ingratitude des Juifs! Hélas! j'ai élevé et nourri des enfants, et ils m'ont méprisé : le bœuf reconnaît son guide, et l'âne connaît la crèche de son maître ; mais Israël, mais l'homme que j'ai enrichi de tant de bienfaits ne m'a point reconnu [1]. O homme, je vous ai donné l'intelligence pour me connaître et m'aimer, et vous ne vous êtes occupé de rien moins que de me connaître ; vous ne vous êtes appliqué à rien moins qu'à mon amour! Je vous ai donné la volonté pour vous conformer en tout à mes vues divines, et vous vous y êtes toujours opposé ; vous avez voulu les annihiler et les anéantir ! Je vous ai donné la mémoire pour que vous pensiez toujours à moi, et que vous vous souveniez des innombrables présents dont je vous ai gratifié,

[1] Is., 1, 3.

et vous m'avez oublié, comme mes bienfaits; vous ne vous êtes inquiété que de vaines idées d'ambition et de vengeance! Je vous ai donné un corps pour l'exercer en de saintes actions et en d'honnêtes occupations pour ma gloire, et vous l'avez prostitué à la luxure, à l'intempérance, aux plus honteux excès! En vous enrichissant des sens de votre corps, j'ai voulu qu'ils fussent autant de moyens de vous élever et de parvenir jusqu'à moi : je vous ai donné des yeux pour contempler la grandeur et la magnificence de mes œuvres, afin que ce spectacle vous enflammât d'amour pour l'auteur de votre existence; quel usage en avez-vous fait? Vous avez fixé vos regards sur tant d'objets défendus, sur des personnes scandaleuses, sur des tableaux indécents, sur des peintures obscènes, sur de mauvais livres. Vous les avez employés à tant de sales et lubriques regards, vos yeux pleins d'adultère : *Oculos habentes plenos adulterii!* — Je vous ai donné des oreilles et je vous ai recommandé de ne les ouvrir qu'à des entretiens pieux et religieux : *Aures tuas sepivi;* et vous ne les avez ouvertes qu'à des discours indécents, impies, corrupteurs! Je vous ai donné une langue pour chanter sans cesse mes louanges et pour publier ma miséricorde; et vous en avez fait un instrument d'erreur et de mensonge! *In malitia et dolo!* Propos de médisance et de tromperie, d'impureté et de jurement, de parjure et de blasphèmes :

voilà les seuls que vous ayez connus, les seuls que vous ayez proférés ! Je vous ai donné des pieds pour vous porter aux lieux sacrés, pour courir au secours des pauvres, pour visiter les prisonniers et les malades ; et ils ne vous ont conduit qu'aux lieux de divertissement, de jeu, de plaisir, qui furent les honteux sépulcres de votre innocence ; ils ne vous ont conduit qu'à des visites toujours oiseuses et souvent coupables, à des assemblées de scandale, à des lieux de débauche, d'ivrognerie et d'intempérance ! Je vous ai donné des mains pour les consacrer sans cesse selon mes vues à quelque bonne œuvre; hélas! quel usage en avez-vous fait ? Contentons-nous, Mes Frères, d'y penser ! nous ne pourrons même le faire sans horreur, et nous rougirions de le dire !

Voilà, dit le Seigneur, voilà ce que je vous ai donné et bien d'autres choses encore. *Et si parva sunt ista, adjiciam multo majora.* Et vous, vous avez abusé de tous ces dons, qui devraient vous animer à me servir et à m'honorer fidèlement, pour m'offenser, pour m'outrager et me mépriser. Homme stupide et insensé, est-ce là la récompense des biens dont je vous ai comblé ? *Hæccine reddis Domino, stulte et insipiens*[1] ? Telles sont, pécheurs, les plaintes que votre Dieu, votre créateur a le droit de proférer contre vous. Ah ! qui

[1] Deut., XXXII, 6.

sait si bien des fois il n'a pas dit de vous ce qu'il disait avant le déluge universel : *Pœnitet me fecisse hominem*[1]? je me repens d'avoir fait l'homme; car il ne me sert de rien, et il me méprise ; il se perd lui-même, et il nuit aux autres : je l'arrracherai donc de ce monde pour le placer au lieu qui lui convient. Épouvantable menace, Mes Frères ! prévenez-en les funestes conséquences. Appliquez-vous désormais tout entiers au service de Dieu : c'est ainsi qu'en cette vie vous trouverez le véritable bonheur, et que vous mériterez en l'autre la possession et la jouissance de Dieu, où repose tout votre salut. Hélas ! pourquoi balancer ? ignorez-vous qu'il vous est très-important, infiniment important d'atteindre vos fins dernières ? C'est ce que nous allons examiner.

Atteindre votre dernière fin, opérer votre salut, Mes Frères, c'est la plus importante de toutes les affaires de votre vie : c'est l'unique affaire dont vous devriez vous inquiéter ; tout dépend de là. Car si vous atteignez votre salut, vous serez éternellement heureux dans le ciel, vous aurez tout pour le corps et pour l'âme, tout ce que vous pouvez désirer et bien au delà de ce que vous pourriez jamais souhaiter. Mais si vous perdez votre salut, vous perdez votre âme et votre corps, votre ciel et votre Dieu pour jamais : vous serez éter-

[1] Gen., VI, 7.

nellement damnés et malheureux. De quoi donc peut vous servir tout le reste? Homme, quel que vous soyez, montez au plus haut degré d'honneur, soyez le plus riche du monde, le plus rassasié de plaisirs, le plus fortuné de tous les habitants de la terre; que vous sert tout cela si vous perdez votre âme? A quoi ont servi les grandeurs, les richesses, les joies et les plaisirs à tant d'hommes qui ont vécu en ce monde, dont les corps sont réduits aujourd'hui en cendre et poussière, et dont les âmes brûlent en cette heure dans les flammes éternelles? à quoi leur a servi tout cela? Hélas! à rien qu'à accroître leurs regrets et à aggraver leur malheur. Les damnés eux-mêmes reconnaissent cette vérité dans l'abîme des enfers. A quoi, disent-ils, et c'est Dieu qui le déclare dans l'Écriture sainte, à quoi nous a servi cet orgueil? à quoi ces richesses et ces dignités : *Quid profuit nobis superbia? aut divitiarum jactantia quid contulit nobis*[1]? Tout cela est passé comme une ombre : *Transierunt*. Nous nous sommes dont trompés! *Ergo erravimus!* Sublime aveu, mais trop tardif et par cela même inutile! Leur raisonnement est juste, mais ils ne pourront plus en appliquer les conséquences.

Voudriez-vous les suivre, Mes Frères, dans leur malheur, et, après avoir été les complices de leur

[1] Sap., v, 8.

erreur, être aussi les compagnons de leurs châtiments? Non, sûrement non; vous désirez tous vous sauver, n'est-ce pas? mais qu'avez-vous fait jusqu'à ce jour pour atteindre cette fin bienheureuse? Y avez-vous attaché tout votre cœur? vous êtes-vous efforcés de vous en rendre dignes? Quel a été votre travail, quels ont été vos soins pour l'assurer? quel travail, quels soins? Hélas! vous avez travaillé pour tout excepté pour votre âme; vous avez songé à tout excepté à votre salut. Vous avez veillé à ce que vos maisons ne fussent pas vides, à ce que les vers ne se missent pas dans vos vêtements et les insectes dans vos grains; vous avez placé de l'argent à intérêt, vous avez tâché de faire fructifier vos champs et d'accroître vos revenus annuels; de tout cela vous avez eu soin, pour tout cela le temps vous suffisait à peine : mais vous n'avez eu ni pensée ni temps pour votre salut; on eût dit que l'affaire de votre salut ne vous regardait pas, et qu'elle ne valait pas la peine d'y travailler. Quand on vous disait que vous deviez recevoir plus souvent les sacrements; que vous deviez assister le dimanche aux offices de l'Église, que vous deviez entendre les instructions et les sermons, que vous deviez tous les jours réciter vos prières, méditer un quart d'heure pour travailler à votre salut, qu'avez-vous répondu? Je n'ai pas le temps, j'ai bien autre chose à penser : mes enfants, mes

biens, mes plaisirs. Vos plaisirs, dites-vous, vos enfants, votre famille! Attendez un peu de temps encore, et quand sur votre lit de mort vous les invoquerez pour calmer vos angoisses et vous arracher à l'enfer, le pourront-ils? J'ai entendu un riche, dit le savant Cornélius a Lapide, à son lit de mort, supplier toute sa famille de le secourir et de le fortifier contre la mort. Parvenu à ses derniers moments, il appela près de lui sa femme et ses enfants : Mes chers amis, dit cet homme, vous savez comme je vous ai toujours tendrement aimés; prouvez-moi donc votre tendresse à votre tour dans cet accablement où vous me voyez! Et comme ceux-ci lui dirent qu'ils ne pouvaient l'aider dans une maladie si incurable, il appela son fils aîné : Mon enfant, lui dit-il, j'ai travaillé nuit et jour pour vous élever comme il faut; ne me rendrez-vous pas à votre tour quelque service et quelque assistance? Et celui-ci répondit : Ah! mon père, que ne puis-je vous conserver la vie! mais cela surpasse mon pouvoir. Alors il fit approcher ses autres fils l'un après l'autre et tous ses serviteurs, et comme tous lui faisaient cette réponse désolante, le moribond s'écria fondant en larmes : *O vanas hominum curas!* ô vains soucis des hommes! ô mes enfants! ô mes proches! j'ai travaillé pour vous à la sueur de mon front, je me suis épuisé, j'ai consumé mes forces, ma santé, ma vie, parce que vous m'étiez chers. Hé-

las! que n'ai-je pensé et travaillé de même à mon salut! que n'ai-je bien servi et bien aimé mon Dieu! que n'ai-je recherché des amis dans le Ciel! je ne me trouverais pas ainsi déçu! Et il rendit l'âme en prononçant ces tristes plaintes.

Voilà, pécheur, comment vous vous réveillerez un jour du sommeil funeste où vous êtes resté enseveli jusqu'à ce jour; et quand sera-ce? Ce sera aussi à l'heure de votre mort : *In congerie mortuorum vigilabit*[1]! que vos regrets et votre affliction seront amers et grands, si vous ne faites tous vos efforts pour bien servir Dieu pendant votre vie! Que votre conscience vous rongera et vous torturera quand, à la fin de votre vie, vous verrez que de tous ces plaisirs et de toutes ces satisfactions il ne vous reste plus qu'un pénible souvenir, que tout s'est évanoui comme une fumée, comme une ombre! que votre âme sera effrayée et saisie quand elle verra qu'elle a misérablement perdu les grâces de Dieu, son salut et sa félicité éternelle pour de si abjectes et de si méprisables vanités! et cela sans pouvoir réparer son malheur, puisqu'il ne sera plus temps de corriger ce qui aura été mal fait. En quel terrible désespoir tomberez-vous alors! selon le prophète David, vous entrerez en fureur contre vous-même, vous grincerez des dents, et vous périrez de rage : *Pec-*

[1] Job, XXI, 32.

*cator videbit, et irascetur; dentibus suis fremet, et tabescet*[1].

Vous venez d'entendre ce que vous êtes, par qui et pourquoi vous êtes créés ; vous avez vu de quelle importance il est pour vous d'atteindre vos fins dernières, Mes Frères. Il ne me reste donc plus qu'à vous exhorter instamment à y penser toujours, puisqu'il n'est point d'aiguillon si efficace pour vous exciter à accomplir vos devoirs. Lorsque saint Bernard se fut retiré du monde pour servir Dieu dans une solitude parfaite et faire pénitence, il se disait de temps en temps à lui-même : Bernard, pourquoi es-tu venu ici? C'est par cette pensée qu'il ranimait son zèle pour travailler sans cesse à son salut. Voilà l'exemple que vous devez suivre. Placés dans le monde, songez par qui et pour quoi vous y êtes placés ; pensez-y, et ne l'oubliez pas. Le zèle et le courage ne vous manqueront jamais pour vous appliquer à votre fin dernière, dont tout dépend. Vous êtes hommes : souvenez-vous-en, et vous ne vous ravalerez pas par une vie coupable au niveau de la brute. L'image de Dieu est gravée dans votre âme : pensez-y, et vous ne traînerez point cette image dans la fange ; vous ne la souillerez et ne la dégraderez pas par le péché. Vous êtes créés par Dieu, Dieu est votre père : pensez-y, et vous vous conduirez

[1] Ps. CXI, 10.

comme ses enfants. Vous êtes créés par Dieu, pour le servir et le louer en cette vie, et mériter ainsi d'en posséder une meilleure, une éternelle : pensez-y, et vous vous appliquerez tout entiers à son service. Si vous ne le faites, oh ! vous n'êtes point dignes de marcher sur la terre. Qu'est-ce qu'un homme qui ne sert pas Dieu? C'est un phénomène plus dangereux et plus monstrueux que ne le serait un feu qui ne brûlerait pas ou un soleil qui cesserait de briller. Le feu est fait pour brûler, le soleil pour éclairer. De même et plus encore l'homme est fait pour servir Dieu. Ne mérite-t-il pas tout mépris et toute honte s'il ne le fait? Nous appartenons tout entiers à Dieu. Il est notre maître suprême et éternel, non-seulement parce que sa main toute-puissante a daigné nous tirer du néant, mais aussi parce qu'elle conserve et soutient notre existence. Car sans la main toute-puissante de Dieu, sans la constante influence de Dieu, nous ne pourrions ni avancer un pied, ni remuer une main, ni proférer un mot, ni respirer l'air, ni pousser un soupir : chaque instant de notre vie est comme une nouvelle création, et toutes nos actions dépendent de Dieu comme de leur premier principe. Saint Paul dit à ce propos : En lui nous vivons, en lui nous agissons et nous existons[1] ! Quoi de plus juste donc que de se consacrer au service d'un tel

[1] Act., XVII, 28.

maître? Il pourrait nous obliger à le servir sans nous promettre de récompense : hésiterons-nous à le faire quand il nous promet que lui-même sera dans le ciel notre récompense et notre couronne? ou pensons-nous peut-être atteindre la vie éternelle sans rien faire pour cela? Hélas! nous nous trompons; car, si on veut atteindre le but désiré, il faut employer les moyens qui conduisent à ce but. Si un malade veut recouvrer la santé, il doit employer les remèdes qu'un sage médecin juge à propos de lui prescrire; si un laboureur veut rendre ses champs fertiles et récolter une ample moisson, il doit bien les cultiver et les travailler; si un soldat veut remporter la victoire sur ses ennemis, il doit combattre vaillamment. Si nous voulons obtenir la possession de Dieu, notre salut, nous devons servir Dieu, observer ses commandements et faire tout ce que la religion exige de nous; sans cela notre espérance est vaine et stérile; car, comme dit saint Augustin, Dieu, qui vous a créés sans vous, ne vous sauvera pas sans vous : *Qui creavit te sine te, non salvabit te sine te.* Eh bien! donc, mettons sérieusement la main à l'œuvre; dès ce moment même changeons de vie, renonçons au péché, et pratiquons la vertu; détachons-nous complétement des créatures, et consacrons-nous au Créateur; aspirons avant tout à notre fin dernière, qui est pour nous ce qu'il y a de plus important. Et puisque nous ne pouvons

rien par nous-mêmes, mettons notre confiance dans l'appui du Seigneur, et implorons-le avec humilité, en lui adressant les paroles d'une fervente pénitente, de la pécheresse Taïs : *Qui plasmasti me, miserere mei!* ô vous, Seigneur, ô vous qui m'avez créé, ayez pitié de moi !

Ainsi soit-il.

---

## IIe SERMON

### POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

*Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad eum, ut interrogarent eum : Tu quis es?*
Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui êtes-vous ?
(JOAN., I, 19.)

Saint Jean, choisi de Dieu, comme autrefois Élie, pour préparer par ses prédications et ses exemples la venue du Christ, imita aussi, Mes Frères, les vertus et l'austérité de vie de ce prophète. Il portait un vêtement de poil de chameau, il ceignait ses reins d'une courroie de cuir et ne prenait d'autres aliments que ceux qu'il trouvait dans le désert, de l'eau fraîche, des sauterelles et du miel sauvage. Tandis qu'il se préparait ainsi à son auguste ministère, arriva le temps fixé par le Sei-

gneur pour qu'il l'exerçât : aussi commença-t-il à prêcher le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés en disant : Faites pénitence, car le royaume des Cieux est proche. Bientôt le bruit de ses paroles se répandit partout; il vint à lui toutes sortes d'hommes tant de la Judée et de Jérusalem que des contrées voisines du Jourdain : touchés par la sainteté des mœurs et par l'éloquence vivifiante de saint Jean, ils demandaient et recevaient en foule le baptême. Les Juifs doutèrent si Jean n'était pas peut-être le Messie, le Rédempteur du monde, promis par Dieu à leurs ancêtres, annoncé par les Prophètes et attendu depuis bien des siècles en Israël. Alors, afin d'avoir une certitude parfaite à cet égard, ils lui envoyèrent quelques députés, pour lui demander, par ordre des Juifs de la synagogue, qui il était? *Tu quis es?* Jean confessa humblement qu'il n'était point le Messie, mais qu'il venait préparer ses voies, suivant la prédiction du prophète Isaïe. Que de leçons, que d'enseignements nous pourrions tirer de ces faits! Mais comme rien ne nous est plus avantageux que la connaissance de nous-mêmes, je me bornerai à les développer en quelques mots. Je vous adresse à tous et à chacun de vous en particulier la même question que firent les Juifs à Jean : *Tu quis es?* qui êtes-vous? Et je répond au nom de tous : Je suis chrétien par la grâce de Dieu! Quelqu'un peut-il opposer une ob-

jection à cette réponse? Non sûrement; loin de méconnaître ce titre, nous nous glorifions tous d'en être salués : mais jusqu'à ce jour avons-nous bien compris ce que c'est qu'être chrétien? Hélas! il en est peu qui conçoivent la dignité d'un chrétien, et moins encore qui vivent conformément à cette dignité. Puis-je donc mieux faire que de vous instruire de ce sujet, et d'examiner avec vous combien est grande la dignité et quels sont les devoirs du chrétien?

Qu'y a-t-il de plus grand et de plus imposant que d'être enfants de Dieu, frères du Christ, amis du Saint-Esprit et héritiers d'un royaume éternel? Et voyez, Mes Frères, toutes ces augustes prérogatives sont renfermées dans le glorieux titre de chrétien. Nous étions de notre nature ennemis de Dieu, esclaves du démon, objets de colère et de haine, condamnés enfin à l'enfer. Depuis que nous avons été lavés dans les ondes du baptême de notre tache originelle par les mérites du Christ, et incorporés à son Église, depuis lors nous sommes entrés en société avec Dieu[1]. Le Père nous regarde comme ses enfants : il veut que nous nous appelions et que nous soyons en effet ses enfants[2]. Le Fils nous reconnaît pour ses frères; il ne rougit point de nous; au contraire, il semble, dit saint Paul, qu'il regarde comme

[1] I Jean, I, 3. — [2] H., III, 1.

un honneur de nous appeler ses frères[1]. Le Saint-Esprit nous aime comme ses amis intimes; il met son bonheur à résider en nous par sa grâce et à nous empêcher par sa sainteté de déchoir du royaume des cieux, notre céleste héritage[2].

Laissons un mondain tirer vanité de sa race et de sa naissance; qu'il mette sa gloire dans sa noblesse et ses honneurs, dans ses emplois et son pouvoir : notre gloire à nous, notre orgueil, c'est d'être chrétiens de nom et de fait; il n'est point de titre plus sublime que celui-là : *Nulli majores honores*[3]. Saint Louis en faisait plus de cas que du titre de roi de France; car, ayant été baptisé au château de Poissy, il voulut retenir le nom du lieu de son baptême et être appelé Louis de Poissy. L'empereur Théodose, selon saint Augustin, en était plus fier et plus heureux que du noble titre d'empereur. C'était de ce nom seul que se glorifiaient les premiers chrétiens. Traînés devant les tribunaux, questionnés sur leur qualité et sur leur condition, tous répondaient avec intrépidité : Je suis chrétien. Quintilien, gouverneur de Sicile, disait à sainte Agathe, pour ébranler sa foi : Vous qui êtes née d'une race noble, ne rougissez-vous pas de mener la vie abjecte et servile des chrétiens? Elle répondit : L'humilité chrétienne est bien plus précieuse et

[1] Hebr., II, 11, 12. — I Cor., II, 11, 12. — [3] S. Aug., *Serm.* 1, *de Verb. Dom.*

bien plus auguste que les trésors et la pompe des rois : *Multo præstantior est christiana humilitas et servilis regum opibus et superbia*[1]. Et vraiment, Mes Frères, supposez que je sois le souverain le plus puissant du monde, que mon empire s'étende de l'orient au couchant, du midi au septentrion; si je suis cependant un infidèle et un idolâtre, de quoi me servent ce royaume, ces richesses, tout ce faste et ce pouvoir? Que sert-il à l'homme de gagner le monde entier s'il est un ennemi de Dieu, un esclave du démon, et s'il perd son âme? Au contraire, si je suis chrétien, je serai toujours, même dans le plus complet dénûment, souverainement heureux. En effet je suis un enfant de Dieu, le frère de Jésus-Christ et l'ami du Saint-Esprit; je suis inscrit au livre du salut, et je puis prétendre à l'héritage des saints; car, comme dit le grand apôtre, si nous sommes les enfants, nous sommes aussi les héritiers de Dieu et les cohéritiers du Christ[2]. Voilà ce que c'est d'être chrétien.

Oh! si vous songiez toujours à votre dignité, à la noblesse et à la grandeur de votre nom, vous y conformeriez toutes vos œuvres : enfants de prédilection d'un Dieu, vous seriez ses fervents imitateurs[3], surtout en vertu et en sainteté, en pureté de vie et en chasteté de mœurs. Mais, hélas!

[1] *Brev. Rom.*, v *Febr.* — [2] Rom., VIII, 17. — [3] Eph., V, 1.

parce que souvent vous oubliez de penser à ce que vous êtes, souvent aussi votre vie n'est pas différente de celle des païens et des idolâtres. A combien d'hommes on pourrait appliquer aujourd'hui ces paroles qu'adressait jadis Alexandre le Grand à un jeune homme nommé aussi Alexandre, mais bien éloigné des hauts faits et de l'héroïsme de son illustre homonyme : Changez de vie, disait le prince, ou changez de nom. Et c'est de la même manière qu'on pourrait vous dire aussi : Chrétiens indignes, changez de conduite, ou quittez ce glorieux titre de chrétiens par lequel vous trompez le monde ; car, comme l'enseigne saint Augustin, c'est envain qu'il porte le nom de chrétien celui qui ne vit pas en chrétien : *Christiani nomen frustra sortitur qui Christum minime imitatur*. Reconnaissez donc enfin votre dignité, et, devenus participants de la nature divine, ne retombez plus désormais par une mauvaise conduite dans cette abjection primitive d'où le Seigneur vous a miséricordieusement tirés et élevés [1]. Par conséquent remplissez fidèlement les devoirs d'un chrétien, ces devoirs que je vais proposer à votre attention dans la seconde partie de ce discours.

Comme chrétiens nous sommes obligés de croire fermement tout ce que Dieu nous a révélé par la

[1] S. Lev., *Serm. de Nat.*

bouche du Christ, son fils ; à savoir : les quatre points fondamentaux de la foi, les règles de vertu qu'il nous a enseignées, la récompense des bons et la punition des méchants. Nous n'avons été admis au baptême qu'à cette condition. Le prêtre avant de nous baptiser nous a demandé : Croyez-vous au Père, au Fils, notre Seigneur et Rédempteur, et au Saint-Esprit? et vous avez répondu par la bouche de votre parrain et de votre marraine : J'y crois. Mais sachez qu'il ne suffit pas uniquement de croire : non, notre foi doit être solide, pour ne douter de rien de ce que nous devons croire ; notre foi doit être généreuse, pour ne jamais rougir de la confesser devant les hommes ; notre foi doit être active, pour nous faire vivre conformément aux vérités que nous croyons, et pour ne pas nous faire renier notre croyance par nos œuvres, à l'imitation de beaucoup de chrétiens, dont l'apôtre dit : Ils confessent le Christ des lèvres, et ils le renient par leurs actions. En outre, comme chrétiens, nous sommes obligés de renoncer au démon et à toutes ses œuvres : c'est une autre condition à laquelle nous avons été admis au baptême. Le prêtre nous a demandé : Renoncez-vous au démon et à toutes ses œuvres et à ses pompes? et vous avez répondu : J'y renonce. Nous avons fait aussi une solennelle attestation, non aux hommes, mais à Dieu, en présence des Anges qui

l'ont inscrite au livre des vivants, nous avons juré de nous garder de servir le démon, de commettre ses œuvres, le péché, et de suivre ses pompes. Comme chrétiens enfin nous sommes obligés de vivre dans la vertu et l'innocence, de fuir le péché plus que la mort. Pour nous rappeler ce devoir, le prêtre, après nous avoir baptisés, nous a vêtus d'une robe blanche, en prononçant ces paroles : Recevez cette robe blanche, et portez-la sans tache devant le trône de Dieu. Par cette blancheur sans tache et ces paroles il nous a rappelé que nous devions conserver soigneusement la beauté intérieure et la pureté que notre âme venait de recevoir par la grâce du baptême. Tels sont les devoirs que nous avons à remplir comme chrétiens.

Mes Frères, ce sont ces obligations que les premiers chrétiens observaient avec tant de sollicitude. Que leur vie était vertueuse! Ils étaient si unis entre eux qu'ils semblaient n'avoir qu'un cœur et une âme ; ils avaient un tel amour pour leur prochain que tout ce qu'ils possédaient était commun. Leur dévotion était si grande qu'ils passaient des nuits entières en oraison et recevaient chaque jour les saints sacrements. Ils étaient si modestes, si humbles, si chastes que, véritables enfants de Dieu, ils étaient irréprochables au milieu d'une race corrompue et égarée, et qu'ils brillaient comme des phares éclatants dans le monde[1]. Leur sainteté

[1] Phil., II, 15.

était si admirable que les païens et les infidèles eux-mêmes étaient édifiés, touchés et convertis par leur conduite. Quelle horreur ils avaient du péché ! ils préféraient subir tous les supplices et la mort même plutôt que de consentir à une faute ! Que leur foi était vive ! avec quelle constance ils en faisaient profession ! Loin de rougir de leur foi en Jésus-Christ, ils la confessaient même en présence des persécuteurs ! pour la défense de leur foi ils bravaient les cachots et affrontaient la mort ! Qu'il en est qui scellèrent leur foi de leur sang !

Est-ce ainsi, Mes Frères, que nous nous acquittons de nos devoirs? Hélas ! nous ne vivons pas dans un temps de persécution comme les premiers chrétiens ; nous ne sommes pas traduits devant les tribunaux parce que nous croyons en Jésus-Christ ; nous ne sommes pas persécutés à mort pour avoir confessé l'Évangile ; et cependant on rougit de montrer que l'on est chrétien, et même que l'on a une religion ! on se met à table et on la quitte sans faire un signe de croix, sans prier, sans remercier Dieu ! comme des pourceaux (je ne puis trouver d'autre comparaison pour de telles gens) qui avalent avidement les glands au pied de l'arbre sans élever jamais leurs regards jusqu'aux rameaux fertiles d'où leur tombe leur pâture ! O honte ! un valet met sa gloire dans la livrée de son maître ; un soldat brave tous les périls pour son souverain et sa patrie ; le Christ lui-

même ne rougit pas de nous appeler ses frères, et beaucoup de nous rougissent de porter la livrée du Maître des maîtres et du roi des Rois! beaucoup n'osent pas témoigner par leurs actions qu'ils suivent la doctrine du Christ!

Ah! qui peut retenir ses lamentations en examinant attentivement la conduite actuelle de notre chrétienté! quelle iniquité règne dans les villes et les campagnes! discorde et désunion, haine et envie, impureté et débauche, fourberie et improbité, vengeance et assassinat! péchés qu'on ne devrait jamais entendre nommer parmi nous, comme il convient à des saints, et qui sont devenus pourtant si communs que c'est une honteuse lèpre qui infecte toutes les nations chrétiennes! Hélas! nous nous sommes tant écartés des sentiers de nos ancêtres que nous retraçons dans nos mœurs toute la hideuse perversité du paganisme antique! Et pensez-vous que le nom de Dieu ne soit pas blasphémé ainsi par notre faute? Que vous semble-t-il, Mes Frères, qu'un Turc, un païen, un juif doive se dire et penser quand il considère une telle manière de vivre chez un peuple qui s'appelle du nom de son Dieu, qui se glorifie de marcher seul dans la lumière de la vraie foi? On prend, en effet, notre sainte religion en horreur, et l'on parle du Dieu qui l'a établie comme si c'était un Dieu dont le plus agréable culte est l'impiété. Aussi aurons-nous à rendre compte un jour

d'avoir été en grande partie la cause de la perdition des païens et de l'opiniâtreté des Juifs, que notre conduite scandaleuse a empêchés de se convertir, tandis que nous étions appelés à les ramener au bien par notre exemple. Et vous, ô mon Dieu, qui êtes si intéressé pour votre honneur et votre majesté, de quelle colère et de quelle vengeance ne vous enflammerez-vous pas contre les contempteurs de votre nom, contre ceux qui, placés par vous dans la lumière, ont préféré choisir les ténèbres! Malheur! ceux de Sodome, de Tyr et de Sidon seront traités avec plus d'indulgence au jour du jugement[1].

Afin que ce redoutable anathème ne tombe pas sur nous, Mes Frères, conduisons-nous donc enfin en véritables chrétiens, selon notre état et notre vocation. Montrons que nous ne sommes pas seulement chrétiens de nom, mais que nous le sommes aussi en réalité; car celui qui ne fait pas les actes d'un chrétien ne semble pas être chrétien : il est semblable à celui dont saint Jean disait qu'il passait pour être en vie, mais que ce n'était qu'un cadavre[2]. Une sainte profession et une bonne vie font seules à la fois un bon chrétien : et vraiment que nous sert-il de porter la livrée du Christ et d'étaler chaque jour l'appareil de Satan? Que nous sert-il de nous vanter d'être le peuple élu

[1] Luc, x, 14. — [2] Apoc., III, 1.

de Dieu, et de vivre plus mal que des Juifs ou des Gentils? Si Marc-Aurèle pouvait attester d'un citoyen romain qu'il avait agi dans sa vie de manière à ne pas compromettre son honneur par sa conduite, combien un chrétien ne doit-il pas prendre à cœur de se conformer à ce fidèle précepte de l'apôtre, de vivre sans arrogance, avec simplicité et sans reproche? *Ut sitis sine querela, et simplices, sine reprehensione.*[1] Aussi notre vie chrétienne doit-elle faire l'éloge de notre foi chrétienne : et quoique ce soit l habitude d'un monde impie de parler mal des vrais chrétiens, vivons cependant de manière qu'on ne le puisse faire qu'en mentant. En toutes choses n'ayez donc aucun commerce avec les œuvres stériles de ténèbres[2], ces œuvres honteuses de la nuit qui ne peuvent souffrir la lumière du jour. Que ni le sale péché d'impureté, ni la débauche, ni la luxure ne soient nommés parmi nous, comme il convient à des saints. Gardez-vous aussi de tout esprit de discorde, d'inimitié ou de haine : nous n'avons pas de semblables habitudes non plus que l'Église de Dieu, dit saint Paul[3].

Que des langues calomniatrices s'agitent sans cesse pour répandre leur venin sur l honnêteté et la sainteté de vos mœurs : pensez que vous n'êtes pas les premiers ; cela arriva à notre chef

[1] Philipp., II, 25. — [2] Eph., V, 11. — [3] Cor., XI, 16

suprême, Jésus-Christ ; cela arriva à ses premiers imitateurs, et ce n'est point un fait étrange ; car le disciple ne vaut pas mieux que son maître[1]. Mais ne craignez pas, disait le Sauveur, car il n'est rien de si secret qui ne sera découvert, et rien de si caché qui ne sera connu[2]. Il veut dire : votre vie est sainte et vertueuse pour Dieu ; qu'ils jettent donc un regard moqueur sur votre conduite, qu'ils vous raillent et vous calomnient ; ne craignez pas leurs critiques. Le temps les découvrira un jour, et l'avenir les confondra ; car si le mensonge vole avec rapidité, la vérité finit toujours par l'atteindre ; la vérité, si cachée qu'elle soit sous de fausses accusations, élève enfin la tête et fait briller ses rayons à travers les épais nuages de la calomnie. Certes, Mes Frères, nous sommes spécialement appelés par Dieu à propager sa grandeur, à publier ses vertus parmi les enfants des hommes. Eh bien ! donc, faites briller votre lumière parmi les hommes, de sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres et adorent votre Père qui est dans le ciel[3]. Non qu'il faille produire ces œuvres au grand jour dans le but d'être estimé : oh ! non, vous auriez alors, suivant l'attestation du Sauveur, reçu déjà votre récompense ; mais il veut seulement que nous nous comportions de telle sorte que nos œuvres soient trouvées louables et

[1] Matth., x, 24, — [2] Ib., xxvi. — Matth., v, 16.

précieuses, afin qu'édifiés par notre vie chrétienne nos frères puissent en rapporter à Dieu seul tout l'honneur et la gloire.

Ainsi soit-il.

---

## Ier SERMON

### POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

*Parate viam Domini.*
Préparez les voies du Seigneur.
(MATTH., III, 3.)

Nous approchons de cette grande fête de Noël où la sainte Église célèbre solennellement la naissance de notre Seigneur, notre Sauveur et Rédempteur. Mes Frères, si nous voulons que ce jour soit pour nous un jour de bonheur et de salut, nous devons nous purifier et nous sanctifier intérieurement, afin que le Messie nouveau-né trouve une demeure agréable dans notre cœur et qu'il daigne régner dans nos âmes par sa grâce. Pour que vous ne manquiez pas à votre devoir, et pour que vous ne vous rendiez pas indignes d'une si grande faveur, je vous crie aujourd'hui, comme jadis saint Jean criait aux Juifs : *Parate viam Domini*, préparez la voie du Seigneur.

Pécheurs de tout état, renoncez à vos péchés, et pratiquez la vertu ; convertissez-vous, et réconci-

liez-vous avec Dieu. Il y a si longtemps déjà, Mes Frères, que quelques-uns d'entre vous vivent dans le péché sans vouloir écouter nos exhortations, et diffèrent toujours de se convertir véritablement; laisseront-ils encore échapper sans fruit cette fête solennelle? continueront-ils à persister dans leur iniquité? Ah! s'ils ne profitent du temps de la miséricorde, qu'adviendra-t-il d'eux à la fin? n'est-il pas à craindre qu'ils tombent dans un abîme de misères dont ils ne pourront plus se relever? Oui, malheureux, vous avez des motifs de le craindre; car en abusant de la patience de Dieu, qui attend votre pénitence, vous vous rendez indignes d'obtenir le temps et la grâce d'opérer le retour. Vous méritez que Dieu vous abandonne pour toujours et vous laisse mourir dans vos crimes. Ah! que d'hommes qui marchaient tranquilles dans le péché furent subitement enlevés de ce monde et ensevelis dans l'enfer! De peur que le même sort ne vous survienne, je vous conjure par les entrailles de la miséricorde de Dieu de ne pas différer davantage votre conversion; car Dieu est miséricordieux envers le pécheur qui veut sincèrement revenir à lui; mais quand le pécheur demeure insensible à son indulgence, la miséricorde de Dieu se change en courroux, et il sévit d'une manière effroyable.

Dieu est infiniment bon et miséricordieux; rien ne lui est si propre que d'avoir pitié de nous et de

nous épargner. Sa miséricorde, dit le prophète-roi[1], surpasse toutes ses œuvres; elle s'étend sur toute la terre; elle se révèle en toutes choses; elle se manifeste en tous lieux, du couchant à l'aurore, du midi au septentrion : *Misericordia Domini plena est terra*[2]. Mes Frères, personne ne peut par conséquent trouver un motif de désespérer de son salut. Ni l'énormité des péchés, ni la multitude des crimes, ni la plus abominable conduite ne peuvent autoriser personne à dire avec Caïn : Mon iniquité est trop grande pour que j'en obtienne le pardon[3]. Car plus les péchés sont grands et multipliés, plus les grâces de conversion que Dieu accorde sont grandes et nombreuses. C'est sur les plus grands pécheurs que le Seigneur a fait briller sa miséricorde du plus vif éclat : *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia*[4]. Qui fut plus impie que Manassès, plus vicieux que Marie l'Égyptienne, plus dépravé que ce Théophile si fameux dans l'histoire? Manassès ne reconnaissait ni lois divines ni lois naturelles ; Marie l'Égyptienne avait passé dix-sept années dans toutes sortes d'impuretés ; c'était une pécheresse publique, le scandale du peuple, l'opprobre de son sexe, un vrai suppôt de l'esprit immonde. Théophile enfin avait renié le Seigneur Jésus-Christ, il s'était livré corps et âme au démon, et

[1] Ps. CXLIV, 9.— [2] Ps. XXXII, 5. — [3] Gen., IV, 13. — [4] Rom., V, 20.

avait conclu avec Satan un pacte de damnation qu'il avait signé de son sang ; et cependant ils furent tous justifiés devant le Seigneur ; ils trouvèrent en lui un père de miséricorde et un Dieu de toute consolation[1].

Vous donc, pécheurs, pécheurs endurcis et obstinés, s'il en est toutefois de semblables parmi nous, pourriez-vous craindre de ne pas être justifiés devant le ciel ? pourriez-vous vous imaginer qu'il n'est point pour vous de pardon à obtenir ? Arrière cette crainte, arrière de semblables pensées ! Eussiez-vous par vos péchés mérité toutes les foudres du ciel ; vos forfaits se fussent-ils multipliés au delà des étoiles du firmament, au delà des gouttes d'eau de la mer ; soyez assurés néanmoins que Dieu vous les pardonnera si vous y renoncez sincèrement, si vous quittez vos voies iniques et si vous amendez de suite votre vie. Ne dites pas, dit saint Chrysostome, je suis un blasphémateur, je suis un adultère, je suis un meurtrier. Vous n'avez aucun prétexte plausible à apporter : ayez du regret de vos fautes, ayez-en mille fois regret. Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie ? *Deus non vult mortem peccatoris, sed ut convertatur et vivat.* Quel exemple frappant nous en offre l'histoire de Ninive, Mes Frères ! Cette ville, située au

[1] II Cor., XIII.

bord de la mer de Chaldée, était riche, populeuse et puissante ; mais la luxure, l'intempérance et la débauche avaient corrompu tous ses habitants ; enfants, vieillards, hommes, femmes, pauvres, riches, tous étaient vicieux et impies. Dieu, irrité de l'horreur de leurs crimes, abaissa du haut des cieux son regard sur la terre, et, voyant que la malice était arrivée à son comble, il se dit en lui-même : Verrai-je toujours cela d'un œil tranquille? souffrirai-je que ce peuple défie ma colère? moi qui jadis ai détruit le monde entier, à l'exception de huit justes, par un déluge universel ! moi qui ai réduit Sodome et Gomorrhe en cendres par une pluie de feu ! moi qui ai submergé Pharaon et toute son armée dans la mer Rouge ! Et maintenant, moi le Seigneur du ciel et de la terre, souffrirai-je que ce peuple impie me méprise, me blasphème et m'outrage? Si je le permettais, qui m'honorerait encore? C'est donc un dessein arrêté ; ils porteront la peine de leurs crimes ! Aussitôt un Ange fut envoyé en Galilée à Jonas, et cet Ange lui ordonna d'aller annoncer à Ninive sa ruine après un espace de quarante jours. Comme le prophète craignait de passer pour insensé auprès des Ninivites, car il devait leur dire en même temps que Dieu épargnerait leur ville s'ils faisaient pénitence, il hésita à remplir sa mission. Mais, devenu enfin plus docile, il entra dans la ville et commença de crier à haute voix : Si vous ne faites

pénitence, encore quarante jours et Ninive périra. Tout le peuple, frappé de cette menace, fut saisi de consternation : les chefs, les sujets, tous soupirèrent vers le Seigneur : tous jeûnèrent rigoureusement, renoncèrent à leurs péchés, et abandonnèrent leurs voies maudites; et Dieu, voyant leur conduite, eut pitié d'eux : *Vidit Deus opera eorum, quia conversi sunt de via sua mala, et misertus est*[1].

Voyez, Mes Frères, telle est la plénitude de la miséricorde du Seigneur pour les coupables. Mais retenez, je vous prie, que c'est pour qu'ils deviennent meilleurs, et non pour leur inspirer la sécurité dans le crime. *Misericordia Domini super timentes se :* la miséricorde du Seigneur, dit le prophète David, est pour ceux qui le craignent, et nullement, ajoute saint Augustin, nullement pour ceux qui le bravent. Un pécheur doit donc bien se garder de persister dans son attachement à l'habitude et à l'occasion du péché; il doit se garder de marcher tranquille dans l'iniquité, sous prétexte que Dieu est miséricordieux. Le Sage nous avertit de ne pas dire : La pitié du Seigneur est grande ; il ne vengera pas la multitude de nos péchés[2]. Car c'est là une fausse sécurité, c'est une présomption, c'est comme une léthargie, c'est comme le signe précurseur d'une éternelle repro-

[1] Jon., III. — [2] Eccl., v, 6.

bation. Comment cela? direz-vous. Voici les raisons qu'en donne le Saint-Esprit. La miséricorde et la colère de Dieu se rejoignent rapidement[1] : si Dieu fait grâce aujourd'hui, demain peut-être punira-t-il dans sa colère ; s'il pardonne avec indulgence un premier péché, peut-être en vengera-t-il terriblement un second, et d'autant plus terriblement que sa clémence aura été plus grande. Nous en avons une image frappante en l'Évangile de saint Matthieu[2]. Un serviteur devait à son maître une somme de dix talents, qu'il ne pouvait payer; le maître ordonna qu'on le vendît lui, sa femme et ses enfants avec tout ce qu'il possédait; mais le serviteur se jeta à ses pieds, en le conjurant de prendre patience et de lui accorder quelque délai. Admirez ici la bonté de ce maître : non-seulement il accéda à la prière de son serviteur, mais il lui remit aussi toute sa dette. Cependant cet homme ayant fait emprisonner son compagnon, qui ne pouvait lui payer une misérable dette de cent deniers, on vit succéder à la miséricorde de son maître une juste colère. Car ce maître, qui la première fois voulait seulement le vendre comme un esclave, livra impitoyablement cet ingrat aux bourreaux : *tradidit eum tortoribus*. Pécheurs impénitents, craignez que la même chose ne vous arrive! Dieu vous a épargnés

[1] Eccl., VII. — [2] C. XVIII.

quelquefois; il a supporté de vous un ou plusieurs péchés, et il a feint de ne pas les voir : ne vous obstinez pas pour cela dans le mal. Si vous ne cessez de pécher, si vous continuez à suivre vos voies impies, et si vous différez de vous convertir, la miséricorde de Dieu fera enfin place à sa juste colère, et il vous punira d'autant plus terriblement que vous aurez plus longtemps et plus souvent abusé de ses grâces. Car, comme dit saint Paul, par votre opiniâtreté et votre impénitence de cœur, vous accumulez contre vous un trésor de colère au jour de la vengeance : *Secundum duritiam tuam et impœnitens cor thezaurizas tibi iram in die iræ*[1].

Eh bien donc, Mes Frères, revenons à Dieu par la pénitence. Nous venons d'entendre la voix du Seigneur; gardons-nous d'endurcir notre cœur; suivons plutôt l'exemple de Ninive. Quand les habitants de cette ville apprirent qu'il ne leur restait que quarante jours, et que Ninive périrait, ils se livrèrent de suite à la pénitence. Nous qui n'avons peut-être pas quarante jours, pas quarante heures, vous le savez, ô mon Dieu! peut-être pas quarante secondes! ne les laissons pas échapper : ne mettons pas plus longtemps notre salut en péril, car celui qui aime le péril y périra. Quoi! est-il personne ici présent qui soit assez impie pour

[1] Rom., II, 5.

dire de plein gré : Je veux me damner, je veux que le ciel me soit fermé, que l'enfer soit mon partage ! Non, il ne se rencontre point parmi nous de tels impies : nous voulons tous nous sauver ; oui, nous le voulons tous ! n'est-il pas vrai, Mes Frères ? Mais si tel est notre désir, changeons aussi notre manière de vivre, renonçons au péché et pratiquons le bien. Et si nous voulons sincèrement le faire, ah ! pourquoi ne pas le faire sur l'heure ? pourquoi attendre un temps plus favorable, un temps qui peut-être ne nous sera pas accordé ? Qui sait si ce n'est pas la dernière grâce qui nous est offerte aujourd'hui ? Qui sait si Dieu n'a pas résolu, si nous rejetons cette grâce, de nous arracher de la vie et de nous précipiter dans l'enfer, pour y souffrir toujours, y souffrir sans fin, y souffrir pour toute l'éternité ? Je dis et répète encore que nous devons changer de vie, que nous devons quitter le péché et faire le bien. Oh ! que nous serons heureux si nous agissons ainsi ! si impies que nous ayons été, nous trouverons grâce auprès du Seigneur notre Dieu, le Dieu de miséricorde ! Comme le père de famille de l'Évangile qui donna à ceux qui avaient travaillé à sa vigne depuis le midi le même salaire qu'à ceux qui y travaillaient depuis le matin[1], de même aussi, à la vue de notre changement de vie, Dieu nous

[1] Matth., xx, 13.

comblera de ses faveurs. Quoique nous soyons revenus tard vers lui, et que nous ayons déjà passé beaucoup d'années dans le péché, si nous redoublons de zèle dans la pratique de la vertu, nous pouvons néanmoins devenir semblables à saint Paul. Bien qu'il fût le dernier des apôtres, dit saint Jérôme, il devint cependant le premier en mérites par les œuvres qu'il accomplit depuis sa vocation : *Paulus, novissimus ordine, prior in meritis, quia plus omnibus laboravit!* Ah! s'il en était ainsi de nous, Mes Frères, nous éprouverions un jour dans une éternelle béatitude que le Seigneur est bon et que sa miséricorde est sans bornes : *Quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus* [1].

Ainsi soit-il.

[1] Ps. CVI, 1.

## IIe SERMON

### POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

*Venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ, in remissionem peccatorum.*

Il parcourut les contrées voisines du Jourdain, prêchant partout le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés.

(Luc, III, 3.)

Saint Jean-Baptiste, ainsi qu'un autre Élie, tout enflammé de son zèle et rempli de son esprit, fut envoyé aux Juifs pour les reprendre de leurs péchés, leur prêcher la pénitence, et leur annoncer le royaume des cieux. Il le fit sans crainte, sans considération d'état, de personnes ou de dignité, et donnant à tous de salutaires avertissements. Il disait aux riches : Partagez avec votre prochain le bien que vous a donné le Dieu de miséricorde ; avez-vous deux vêtements? donnez-en un à celui qui n'en a point : *Qui habet duas tunicas det non habenti*[1]. Il disait aux publicains : Gardez-vous de rançonner les voyageurs, soit vos concitoyens, soit les étrangers ; ne demandez pas

[1] Luc, III, 11.

plus que la loi n'impose : *Nihil amplius quam quod constitutum est vobis faciatis*[1]. Il disait aux soldats : Ne soyez à charge à personne ; ne calomniez personne, et contentez-vous de votre paye : *Contenti estote stipendiis vestris*[2]. Enfin il disait aux Pharisiens et aux Saducéens, il disait à tout le peuple qui accourait en foule à ses prédications : Voulez-vous éviter la colère future de Dieu et les tourments éternels de l'enfer, faites de dignes fruits de pénitence, faites pénitence selon la gravité de vos péchés : *Facite fructus dignos pœnitentiæ*[3]. Saint Jean opérait ainsi par ses prédications beaucoup de bien : les pécheurs les plus endurcis étaient émus, touchés et convertis par sa parole vivifiante ; ils renonçaient à leurs péchés, ils abandonnaient leurs voies mauvaises, et commençaient à mener une nouvelle vie.

Voyez, Mes Frères, de même que Dieu envoyait jadis un saint Jean aux Juifs, il vous envoie aujourd'hui ses ministres, les pasteurs et les prêtres ; car c'est par nous que le Seigneur communique ses volontés à son peuple ; c'est pour nous qu'il appelle les pécheurs à l'amendement de leur vie ; c'est par nous qu'il les menace de ses châtiments, s'ils ne se convertissent sincèrement. Notre voix, comme celle de saint Jean dans le désert, se fait sans cesse entendre à

[1] Luc, XIII. — [2] Ib., XIV. — [3] Ib., VIII.

tous : Pécheurs, faites de dignes fruits de pénitence; car la cognée est déjà mise à la racine, et tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. Plût à Dieu que cette voix fît toujours impression sur les esprits! plût à Dieu qu'elle vous fît enfin détester vos péchés et changer de manière de vivre! A cette fin je vais vous montrer combien il est dangereux de différer sa conversion jusqu'à la fin de sa vie : d'une part, parce qu'on ne peut pas se reposer sur l'avenir; d'autre part, parce qu'il y a peu de sécurité pour ce qu'on effectue seulement au lit de mort.

Quand le démon ne peut réussir à rendre l'homme si malin et si impie qu'il ne veuille absolument pas se convertir, il emploie une autre ruse non moins perfide et funeste : il berce le pécheur de l'espérance d'un avenir où il pourra facilement revenir à Dieu. Cette illusion, Mes Frères, aveugle les pécheurs, et ils diffèrent de jour en jour leur pénitence. Ils savent bien que pour être sauvés ils doivent changer de conduite, qu'ils doivent dépouiller leurs mauvaises habitudes, qu'ils doivent fuir les occasions qui les sollicitent au péché; mais ils se flattent qu'ils auront assez de temps pour le faire... Mais, mortels insensés! qui peut sur cette terre vous assurer d'un temps à venir? Qu'est-ce que la vie humaine? C'est une feuille qui s'envole au moindre souffle[1]; c'est une

[1] Job, XIII, 25.

ombre qui s'évanouit instantanément[1]; c'est une fumée qui se dissipe rapidement[2]. Il n'est rien en quoi vous puissiez moins vous confier qu'en votre existence; car, bien que vous soyez jeunes, bien que vous soyez vigoureux, à combien d'accidents mortels n'êtes-vous pas exposés? Une chute dans l'eau, un incendie subit, un écroulement de votre demeure, un ravage de l'ennemi, la foudre du ciel, tout cela peut mettre fin à vos jours! La mort se sert de tout pour abattre l'homme, et il n'est presque personne qu'elle ne surprenne à l'improviste. Voyez cette vérité confirmée par mille exemples.

Le cruel Pharaon dit dans son arrogance : Je poursuivrai les Israélites, et je les ferai prisonniers; je m'emparerai de leur butin, et je le partagerai; je tirerai mon glaive et je les mettrai à mort. Mais Dieu ordonne à Moïse d'étendre sa main sur la mer Rouge; et voyez, le Tout-Puissant fait souffler son vent, les flots se referment : Pharaon et toute son armée s'enfoncent comme du plomb dans l'abîme[3]. Le rebelle Absalon prend les armes contre son père; il lui présente le combat : il est battu, et, contraint de fuir, il est emporté par sa monture sous un chêne touffu; sa chevelure, extraordinairement longue, s'enroule autour des branches; son coursier se dérobe sous lui par la fuite, et le rebelle, suspendu

[1] Job, VIII, 9. — [2] Jac., IV, 18. — [3] Exod., XV.

entre le ciel et la terre, est bientôt après transpercé par le dard de Joad, général de David [1]. Le géant Goliath, la terreur des Israélites, daigne se mesurer avec le pâtre David, et pourtant, contre son attente, il est renversé par une pierre et égorgé avec son propre glaive [2]. Tant la mort est trompeuse! tant est incertaine l'heure du trépas!

Que d'hommes improbes meurent subitement comme Achaz, les mains remplies encore du bien d'autrui [3]! Que de gourmands rendent soudain l'esprit, comme les Hébreux au désert, la bouche encore pleine de mets raffinés [4]! Que d'impudiques sont frappés de mort subite, avec Cozbi et Zambri, dans l'instant même où ils sont encore occupés à assouvrir leurs passions charnelles, passant ainsi sans transition d'un feu à l'autre, des flammes de l'impureté aux flammes éternelles de l'enfer [5]!

Si tel fut le sort de tant d'autres, je vous le demande, Mes Frères, le même malheur ne peut-il pas vous survenir? ne pouvez-vous pas aussi rendre un jour tout à coup votre dernier soupir, et mourir ainsi à l'improviste dans le péché? Chaque instant vous expose à ce coup terrible; et que ferez-vous en ce moment suprême? On courra chercher les onctions saintes et l'adorable Viatique; mais il ne restera plus de temps! *Tempus*

[1] II Reg., XVIII. — [2] I Reg., XVII. — [3] Jos., VII, 24 — [4] Num., XI, 33. — [5] Num., XXV, 8.

*non erit amplius*[1] ! On ne trouvera point de prêtres; les directeurs des âmes viendront trop tard; les saints sacrements, au lieu d'un vivant, ne trouveront plus qu'un cadavre : et pendant qu'ons'empressera autour de vous peut-être, avec une grande inquiétude, pour découvrir en vous un reste de vie, votre âme déjà sera en présence du Juge suprême!

Mais supposons, Mes Frères, que vous ne soyez pas enlevés subitement de la terre, que vous languissiez quelques jours sur votre lit de mort, êtes-vous assurés d'un retour véritable à votre Dieu? à ces derniers instants, le Seigneur sera-t-il de suite prêt à vous exaucer? Dieu vous donnera-t-il alors la couronne du triomphe, pour laquelle vous n'aurez jamais combattu? Vous témoignera-t-il sa miséricorde à votre mort, tandis que pendant toute votre vie vous aurez défié sa justice? Ah! tremblez! tremblez que le Seigneur ne vienne pas alors pour vous offrir le pardon, mais pour venger le mépris de ses grâces. C'est à moi qu'appartient la vengeance, dit-il, et je l'exercerai au temps convenable : *Mihi vindicta, et ego retribuam in tempore*[2]. Ne pas pouvoir se sauver quand on le voudrait, dit saint Augustin, sera le châtiment mérité de ceux qui ne l'auront pas voulu quand

[1] Apoc., x, 16. — [2] Rom., xi, 19.

il le pouvaient : *Justa pœna est ut, qui recta facere cum posset noluit, amittat posse cum velit*[1].

Mais prenez que Dieu, de son côté, ne vous abandonne pas à l'heure de votre mort, et vous offre encore sa grâce : serez-vous capables, de votre côté, d'y coopérer ? la violence de votre mal et le trouble de votre conscience n'y mettront-ils pas obstacle ? Quand jadis David invita Berzellai à venir se reposer avec lui à Jérusalem, Berzellai s'en excusa, et dit au roi que son âge ne lui permettait plus de se rendre à Jérusalem, et que ses sens n'étaient plus assez jeunes pour y goûter quelque plaisir. N'est-ce pas ainsi que vous parlerez à la fin de vos jours ? Ne vous semblera-t-il pas alors qu'une vie passée dans le péché vous empêche d'atteindre à la Jérusalem céleste, et que vos sens sont trop faibles et trop impuissants pour goûter encore un vrai repos ? Vous n'aurez plus de sentiment que pour souffrir, de voix que pour vous lamenter, de présence d'esprit que pour vous désespérer. Loin de penser alors à Dieu, vous ne découvrirez dans votre cœur que reproches, remords, angoisses ! Le pécheur, dit le Psalmiste, se verra à son lit de mort entouré de mille maux ! *Virum injustum mala capient in interitu*[2] ! Ses péchés, dit saint Bernard, le garderont comme autant de sentinelles, en disant : Nous sommes vos œuvres,

[1] S. Aug., l. III, *De lib. Arb.* — [2] Ps. CXXXIX, 12.

nous ne vous quitterons pas : *Opera tua sumus, non te deserimus.* Nous avons toujours été vos compagnons, nous ne vous délaisserons pas non plus à vos derniers instants ; mais nous vous accompagnerons jusque dans l'autre vie et aux pieds de votre souverain Juge ! Qui sait si cette pensée ne vous fera pas désespérer avec un Judas, pour vous faire mourir comme lui dans votre péché[1] ?

Je veux croire que vous gémirez alors : oui, des pleurs abondants inonderont vos joues ; vous vous frapperez la poitrine ; vous tendrez les mains à l'image de Jésus crucifié, en disant: Mon Seigneur, mon Dieu, je déteste tous mes péchés, j'aime mieux mourir désormais que de consentir encore à la moindre faute! Mais seront-ce des signes d'un véritable repentir ? N'est-il pas fort à craindre que votre cœur ne reste endurci et obstiné ? Telle est la pensée de saint Augustin, parce que ce n'est pas volontairement, mais par nécessité , par crainte de la mort, que vous quitterez alors le péché. Pharaon fut à diverses reprises puni par Dieu : chaque fois il promettait d'obéir ; mais, dès que le châtiment du Tout-Puissant ne se faisait plus sentir , il oubliait ses promesses. Est-il bien sûr qu'il n'en soit pas de même de la plupart de ceux qui diffèrent leur conversion jusqu'au dernier moment? Ils se confessent : mais leur confession

[1] Matth., XXVII, 4.

n'est-elle point semblable aux aveux des criminels qui reconnaissent leurs crimes quand ils sont sur le chevalet, et qui, un moment après, rétractent et renient ce qu'ils ont déclaré? Ils font aussi des promesses, ils sont disposés à tout: mais le péril de mort passé, ils oublient bien vite aussi leurs serments; ils retournent à leurs premières fautes et deviennent souvent pires qu'auparavant. Ces promesses donc, ces larmes, ces aspirations, serviront peut-être à tranquilliser vos proches, et à leur persuader que vous êtes mort d'une mort bienheureuse, et ils diront de vous : Il s'est endormi dans le Seigneur! comme il s'est bien préparé à mourir! Mais fasse le ciel qu'à cette heure même votre âme ne soit pas condamnée déjà aux abîmes de l'enfer!

Peut-être me demanderez-vous, Mes Frères : Quoi! Dieu n'est-il pas miséricordieux? Oui, assurément, Dieu est miséricordieux, mais Dieu est aussi juste; Dieu désire le salut de tous les hommes, mais c'est le propre de sa justice de punir les pécheurs endurcis. Dieu a promis au pécheur de le recevoir avec grâce, en quelque temps qu'il se convertisse; mais il n'a pas juré que le pécheur se convertirait à son lit de mort, et, au contraire, il a maintes fois prédit que celui qui vit dans le péché mourra aussi dans le péché : *In peccato vestro moriemini* [1]. Il vous a dit que le pé-

[1] Joan., VIII, 21.

cheur le chercherait à l'heure de la mort, mais qu'il ne le trouverait pas : *Quæretis me et non invenietis*[1]. Quand la mort fondra sur eux comme un tourbillon, dit le Seigneur, ils m'invoqueront, mais je ne les écouterai pas, et ils recueilleront alors les fruits de ce qu'ils auront semé pendant leur vie : *Cum interitus quasi tempestas ingruerit, tunc invocabunt me, et non exaudiam : comedent fructus vitæ suæ*[2].

Vous demanderez encore, Mes Frères, si les derniers sacrements ne sauveront pas le pécheur mourant. Que vous répondrai-je ? oserai-je l'affirmer ? oserai-je le nier ? oserai-je le mettre en doute ? Grand Dieu, j'adore ici l'immensité et l'impénétrabilité de vos jugements ! je reconnais que votre miséricorde est infinie ; mais je sais aussi que vous êtes juste dans vos décrets ; et en considérant ces deux perfections, je vous réponds, Mes Frères, avec le grand Augustin : On peut bien vous administrer les sacrements à votre dernière heure, après une vie passée dans le péché ; mais on ne peut vous garantir aucune assurance de salut : *Pœnitentiam dare possum, securitatem dare non possum*. Ah ! qu'ils sont donc aveugles et malheureux les pécheurs qui remettent leur conversion jusqu'à leur agonie, jusqu'à leur lit de mort !

[1] Joan., VI, 34. — [2] Prov., I, 27.

Cela étant, Mes Frères, je vous prie, au nom de tout ce ce qui peut vous émouvoir, par la venue du Christ au jugement, par le tribunal redoutable auquel vous comparaîtrez un jour, par le bonheur éternel de votre âme immortelle ; au nom de tout cela, je vous supplie de vous convertir pendant que le Seigneur vous en offre la grâce et l'occasion. Ne dites jamais : Après avoir passé ma jeunesse dans les plaisirs et la satisfaction de mes penchants, je me consacrerai au service de Dieu ; il sera encore temps de travailler à mon salut. Ah ! que de milliers d'hommes cette fausse et trompeuse espérance n'a-t-elle pas damnés pour toujours ! Ils se flattaient d'avoir assez de temps pour se sauver ; ils ont été déçus ; ils sont damnés éternellement ! De tous les réprouvés, en est-il un seul qui ait voulu se damner de plein gré ? Non, Mes Frères, tous se sont flattés d'être sauvés un jour ; mais Dieu maudit les hommes qui pèchent dans l'espoir du pardon : *Maledictus qui peccat in spe.* Ah ! que le malheur des autres vous apprenne à devenir plus sages : amendez sans délai votre conduite ; fuyez le péché, pratiquez la vertu, et, pendant que vous le pouvez encore, faites de dignes fruits de pénitence.

Ainsi soit-il.

# Ier SERMON

## POUR LE PREMIER DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

*Erat subditus illis.*
Il leur était soumis.
(Luc, II, 51.)

La dignité des parents est si grande, si élevée, Mes Frères, que Jésus-Christ lui-même fut toujours soumis à Marie, sa mère, et à Joseph, son père nourricier. Quoiqu'il fût Dieu, quoiqu'il fût, par son admirable sagesse et sa divine Providence, le souverain maître de l'univers, et que par conséquent toutes les créatures, dans le ciel, sur la terre et sous la terre, dussent lui obéir et plier le genou devant lui, il se soumit néanmoins à Joseph et à Marie. Comme il était venu pour accomplir la volonté de son Père céleste [1], il se montra aussi toujours empressé d'accomplir la volonté de ses parents : *Erat subditus illis!* Que c'est là un bel exemple pour tous les enfants ! et qu'il est propre à leur inspirer ce qu'ils doivent à leurs parents ! Le Fils de Dieu, pendant tout le cours de sa vie, fut soumis à ses parents; il les respecta et les aima. Apprenez de lui, enfants, que vous êtes

[1] Joan., IV, 34.

tenus à l'obéissance et au soutien des auteurs de vos jours. Oui, enfants, tels sont vos devoirs ! devoirs si essentiels que la loi de nature même nous les a gravés dans le cœur ; devoirs si nécessaires que la loi de Dieu vous les enjoint strictement ; devoirs si justes que le Fils de Dieu lui-même, dit saint Cyrille, nous les a appris par son propre exemple ! *Debitum erga parentes docens.* C'est ce qui me fournit l'occasion de vous montrer aujourd'hui quels devoirs les enfants ont à remplir envers leurs parents, combien d'enfants y manquent, et quels châtiments ils méritent.

Après le commandement d'aimer Dieu, il n'en est point de plus grand que celui d'honorer ses parents, Mes Frères : c'est pourquoi, dit l'historien juif Philon, ce commandement était, dans l'ancienne loi, gravé en partie sur la première table, où il était uniquement traité des devoirs envers Dieu, et en partie sur la seconde, où étaient exposés les devoirs envers le prochain. Saint Paul remarque que c'est le premier commandement à l'observance duquel soit attachée une promesse spéciale, puisque ceux qui le gardent ont beaucoup de prospérité et une longue vie à attendre sur la terre [1]. Le Christ lui-même dit en son Évangile que nous devons honorer père et mère si nous voulons parvenir au royaume des cieux [2]. Enfants,

[1] Eph., VI, 2. — [2] Matth., XIX, 18.

je puis donc vous dire à mon tour : Honorez vos parents, aimez-les en tout temps comme la pupille de vos yeux ; et, pour m'exprimer avec le Sage, prouvez-leur votre vénération autant par vos paroles que par vos œuvres : *in opere et sermone*[1]. En toutes circonstances vous devez leur donner des marques d'une profonde révérence. Vous devez supporter avec patience leurs faiblesses et leurs défauts, écouter avec soumission leurs réprimandes et leurs conseils, exécuter avec promptitude leurs ordres et leurs volontés.

Telle fut jadis l'obéissance d'Isaac à son père. Lorsque Abraham lui montrait les apprêts d'une sanglante immolation, ce fils portait le bois du sacrifice ; il voyait le feu et le glaive dans les mains d'Abraham, et il courba la tête sans la moindre observation, prêt à recevoir le coup fatal[2]. Quel respect et quelle docilité Joseph ne montra-t-il pas jadis à l'ordre de Jacob, qui lui enjoignait de partir et d'aller s'informer de l'état de ses frères qui paissaient leurs troupeaux en Dotaïm? Quoiqu'il prévît beaucoup de mal, il obéit cependant à cet ordre ; il courut promptement aux pâturages, et voulut exécuter sans le moindre délai la volonté de son père. C'est ainsi que doivent obéir les enfants, telle doit être leur diligence à être soumis à leurs parents. Ils doivent écouter

[1] Eccl., III, 3. — [2] Gen., XXII.

leur voix, dit saint Augustin, comme la voix de Dieu même : *Audiendus est pater quomodo Deus.* Tel était le sentiment de sainte Catherine de Sienne, dont la vie nous apprend qu'elle honorait Dieu dans la personne de son père, et que, lorsqu'elle lui rendait quelque service, elle s'imaginait toujours le rendre à Dieu lui-même.

Non-seulement vous devez honorer vos parents de cette manière, mais vous devez aussi leur témoigner votre respect en les assistant dans le besoin. Vous devez leur restituer, dit le Sage, tous les services qu'ils vous ont rendus dans votre enfance et dans les années de votre jeunesse : *Retribue illis quomodo et illi tibi*[1]. Ils ont mis tout en œuvre afin de pourvoir à vos besoins quand vous étiez encore incapables de le faire par vous-mêmes. Que de fatigues, que de tourments, que de soucis n'ont-ils pas essuyés pour vous nourrir et pour vous procurer un état! Que de nombreux témoignages de tendresse et d'amour ne vous ont-ils pas prodigués dans votre enfance, quand ils vous portaient dans leurs bras et qu'ils vous reposaient sur leur sein! Ils veillaient pour vous endormir; ils se déshabillaient pour vous vêtir; ils se privaient du nécessaire pour satisfaire à vos caprices et parfois même à vos plaisirs. N'est-ce donc pas votre devoir aussi, quand ils sont dans l'adversité et la tribulation,

[1] Eccl., VII, 30.

de leur venir en aide? Oui, enfants! vous devez leur procurer alors tous les secours temporels; vous devez les consoler quand ils sont affligés, leur fournir des aliments et des moyens d'existence quand ils sont dans la disette, les loger quand ils sont privés de demeure. Car, malheur à vous si vous oubliez vos parents lorsqu'ils sont dans l'indigence! malheur à vous si vous les abandonnez, comme Lazare, sur votre seuil, sans leur venir en aide! O mon fils! dit le grand Augustin, quel épouvantable jugement ne vous attirerez-vous pas si vous laissez vos parents dans le besoin et si vous ne leur venez en aide dans leurs nécessités! *O fili, quantum tibi sumes judicium si non pascas parentem!* Si saint Jean affirme que l'amour de Dieu ne peut demeurer en un homme qui, voyant son père souffrir de la faim, ne le nourrit pas [1], comment donc l'amour de Dieu pourra-t-il résider dans un enfant qui méprise et rebute ses parents lorsqu'ils se trouvent dans l'indigence? Ce n'est point ainsi qu'agit autrefois cette jeune Romaine, devenue célèbre, qui, ayant appris que son père était condamné à mourir de faim, et qu'il ne lui restait aucun moyen de lui porter à manger, le nourrit dans sa prison du lait de son sein, pour prolonger ainsi les jours de ce père infortuné! Que cet

[1] I Joan., III, 17.

exemple fasse rougir ces enfants endurcis et insensibles, et leur fasse connaître combien la nature elle-même a inspiré à l'homme cette piété filiale, cette obligation de soutenir ses parents dans le besoin, et de prolonger les jours de ceux dont il a reçu la vie.

C'est surtout le devoir des enfants d'assister leurs parents dans leurs vieux jours; c'est ce que nous rappelle le Sage, lorsqu'il dit : Enfants! venez en aide à vos parents dans leur vieillesse, et ne les contristez jamais dans tout le cours de leur existence [1]. Car si la vieillesse est respectable en elle-même : *Senectus venerabilis est* [2]; si l'on doit, selon le texte sacré, honorer la vieillesse : *Honora personam senis* [3], quel respect ne doit-on pas à ses parents, quand ils sont parvenus à un âge avancé! Leurs cheveux blancs doivent nous engager à soutenir alors leur faiblesse, à leur prêter notre assistance, à les servir dans leurs maladies, à les assister à leur mort: c'est sur leur lit de douleur que nous devons leur rendre les derniers services tant pour le corps que pour l'âme : selon le corps en adoucissant leurs peines; selon l'âme en les prévenant à temps de recevoir les sacrements, en implorant pour eux la bénédiction du ciel dans ce dernier voyage, en conduisant leur âme au

[1] Eccl., III, 14. — [2] Sap., IV, 8. — [3] Lev., XIX, 82.

roy aume des cieux par de ferventes et continuelles prières. Voilà, Mes Frères, voilà un court aperçu des devoirs des enfants envers leurs parents. Mais, hélas! que ces devoirs sont souvent méconnus! C'est ce que nous allons reprendre si vous voulez bien redoubler d'attention.

Quel commandement est plus scandaleusement transgressé que ce commandement : Honorez votre père et votre mère ? Que d'enfants ne trouve-t-on pas dans ces temps corrompus qui méprisent les ordres de leurs parents, qui laissent s'envoler au vent leurs exhortations, qui outragent leur autorité, et qui veulent vivre comme des animaux indomptés, sans obéissance, sans soumission, sans contrainte? Qu'il en est qui osent résister à leurs parents et proférer contre eux de honteuses paroles! paroles qui affligent et qui percent le cœur de ces parents. Dieu demandait jadis aux Juifs rebelles : *Si pater ego sum, ubi est honor meus* [1] ? Combien il est de parents infortunés qui pourraient s'exprimer de la même manière ; qui, au lieu de rencontrer en leurs enfants du respect, de l'amour, de la soumission, n'y trouvent que brusquerie, entêtement, désobéissance! A peine un père ose-t-il reprendre son fils de ses désordres : il entend aussitôt ce fils s'emporter en plaintes amères et insolentes, en ju-

[1] Mal., I, 6

rements et en blasphèmes ; de sorte que ce père est forcé de se taire devant son fils. A peine une mère ose-t-elle faire observer à sa fille qu'elle est vêtue avec trop de luxe pour son état, qu'elle est trop libre en ses manières, trop familière avec les jeunes gens, sans recevoir de suite pour réponse : De quoi vous inquiétez-vous? Je suis en âge de savoir ce que je dois faire ou laisser. Croyez-vous que je sois encore une enfant? Et la mère doit fermer la bouche!

Si j'examine ensuite quels secours reçoivent les parents de leurs enfants, je dois reconnaître qu'il en est beaucoup qui voient d'un œil sec que leurs parents souffrent mille privations. Aussi longtemps qu'un père ou une mère a quelque chose à donner, un enfant conserve de l'amitié pour eux; mais dès qu'il cesse de recevoir, il cesse aussi d'aimer! Que de fois n'arrive-t-il pas qu'un père ou une mère, parvenus à la vieillesse, sont méprisés et insultés, au point que, glacés par les ans, ils ne peuvent trouver auprès de leurs enfants ni secours ni consolation! Un enfant se dispense de les assister sous prétexte qu'il est marié : *Uxorem duxi* [1]. Un autre dit avec les paroles d'Isaïe : *Angustus est mihi locus* [2], notre demeure est trop petite pour les loger. Un troisième dit qu'il ne peut s'entendre avec un vieillard ; et

[1] Luc, XIV, 20. — [2] Is., XLIX, 20.

les parents se voient ainsi dans leurs vieux jours abandonnés de leurs enfants, et ils sont forcés de répéter les paroles que Dieu adressait jadis à l'ingrat Israël : *Filios enutrivi, ipsi autem spreverunt me*[1], nous avons élevé des enfants, mais ils nous méprisent. Oui, beaucoup de parents peuvent dire comme jadis Rachel après avoir enfanté Benjamin : Fallait-il que nous missions des enfants au monde pour en être traités de la sorte : *Si sic futurum erat, quid necesse fuit concipere*[2]. Ah! quels châtiments fondront sur les misérables! ils seront, selon l'expression du Saint-Esprit, maudits par le Seigneur[3], qui les accablera de misère et de maux! maudits dans leurs biens, qui s'évanouiront comme une fumée! maudits dans leur postérité, qui s'élèvera contre eux! maudits dans leurs années; car ils deviendront, jeunes, la proie du tombeau! Enfants qui m'entendez, ce tableau ne doit-il pas vous faire trembler et frémir?

Apprenez donc aujourd'hui à connaître vos devoirs envers vos parents; qu'ils soient après Dieu l'objet de votre plus humble vénération. Soyez-leur, suivant le conseil de l'Apôtre, dociles en tout ce qu'ils vous ordonnent de légitime : *Obedite parentibus per omnia*[4]. N'oubliez pas, selon l'avertissement du Sage, les soupirs de votre mère. Souvenez-vous toujours de la sollicitude que votre

[1] Is., I, 2. — [2] Gen., XXV, 22. — [3] Deut., XXVII, 16. — [4] Col., III, 20.

père a eue pour vous[1]. Consolez-les dans leur affliction; soutenez-les dans le besoin; ayez soin d'eux dans leur vieillesse. Heureux si vous accomplissez fidèlement ces devoirs! la bénédiction que Jacob donnait en mourant à son fils Joseph descendra aussi sur vous[2]. Dieu sera votre protecteur; il répandra sur vous la rosée du ciel; il vous fera éprouver la fécondité de la terre; il prolongera vos années, et le ciel sera votre patrie, la gloire votre héritage, le salut votre récompense. Je ne le dis pas de mon autorité privée; mais je me fonde sur la parole de Dieu même : écoutez les propres paroles du Saint-Esprit, écrites au livre de la sagesse. Que leur sublime beauté soit à jamais, par la grâce du Très-Haut, gravée dans votre cœur. Celui qui honore son père et sa mère amasse sur sa tête un trésor de grâce et de bénédiction : il trouvera le contentement dans sa postérité, et il sera exaucé dans ses prières.

Ainsi soit-il.

[1] Eccl., VII, 29. — [2] Gen., XLIX.

## IIe SERMON

### POUR LE PREMIER DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

*Jesus proficiebat sapientia et ætate et gratia apud Deum et homines.*

Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce auprès de Dieu et des hommes. (Luc., II, 52.)

Que ne puis-je, Mes Frères, rendre des enfants de notre temps le même témoignage que celui que rend l'Évangile de ce jour au saint enfant Jésus! que ne puis-je dire aussi d'eux qu'ils profitent en sagesse et en grâce auprès de Dieu et des hommes, à mesure qu'ils avancent en âge! Ah! qu'il en est peu qui méritent cet éloge! Ne peut-on pas dire au contraire que la plupart d'entre eux, à mesure qu'ils croissent en âge, croissent aussi en malice! Hélas! c'est à peine s'ils gardent leur innocence jusqu'à l'âge de raison; c'est à peine si, arrivés à cet âge, ils conservent encore des égards pour leurs parents, du respect pour leurs supérieurs, de l'amour pour leur prochain! Ils s'adonnent à l'impureté, ils s'habituent au mensonge, à la médisance, au blasphème, et, presque sans songer à la religion, ils s'occupent exclusivement de commettre le péché, comme si le temps de la jeunesse était consacré au vice, et comme s'il leur

restait encore assez de temps plus tard pour pratiquer la vertu ! En vérité, dans le siècle où nous vivons, c'est le raisonnement de beaucoup de jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, qui ne craignent point le suprême péril de damnation auquel ils s'exposent par une conduite déréglée. Car, ainsi que celui qui a contracté dans sa jeunesse l'habitude d'une vie religieuse la conservera vraisemblablement dans un âge plus avancé, de même aussi celui qui s'est accoutumé à une vie de libertinage continue presque toujours à suivre cette première impulsion. Vous concevez déjà, jeunes chrétiens, de quelle importance il est pour vous de vivre dès vos plus tendres années d'une manière chrétienne. Puisse cette importante vérité faire une profonde impression sur vos cœurs, et puissé-je réussir à vous convaincre à l'évidence que le salut dépend généralement de la piété dans la jeunesse !

L'homme qui mène dans sa jeunesse une vie sainte et vertueuse y persévère ordinairement dans un âge plus avancé, Mes Frères. C'est une vérité que confirme la sainte Écriture. Le Saint-Esprit dit au livre des Proverbes : L'homme, même lorsqu'il est devenu vieux, ne s'écartera jamais de la route qu'il aura suivie dans sa jeunesse[1]. Et le prophète Jérémie ajoute que l'homme est bon dans

[1] Prov., XXII, 6.

son âge viril quand il a porté dès sa jeunesse le joug du Seigneur[1]. Remarquez, Mes Frères, le lien religieux entre la jeunesse et l'âge mûr : afin que celui-ci vous soit avantageux pour Dieu et le salut, vous devez avoir porté dans celui-là le joug du Seigneur. En voulez-vous encore une preuve plus claire? écoutez l'avertissement que donne le Sage au jeune homme : Mon fils, recevez l'instruction dès votre jeunesse, et vous vous trouverez sage jusque dans vos vieux ans! *Fili, a juventute tua accipe doctrinam, et usque ad canos invenies sapientiam*[2]. Les saints Pères confirment à leur tour cette vérité. Saint Jérôme avait coutume de dire : Ce que l'on inculque à de jeunes esprits sera difficilement extirpé. A quoi ce saint Père ajoute en l'appliquant au bien : Ceux qui dans leur jeunesse ont constamment cultivé la loi de Dieu en recueilleront dant leur vieillesse les plus doux fruits. Que peut-on établir avec plus de clarté! Pour récolter dans la vieillesse les doux fruits d'une vie religieuse, on doit dans la jeunesse avoir constamment observé la loi de Dieu. Saint Bernard remarque à ce propos que, si beaucoup d'hommes âgés se trouvent dénués de vertu, c'est pour n'en avoir point acquis dans leur jeunesse. Retournons ces paroles, et nous pourrons en tirer cette conclusion, que généralement ceux

[1] *Jer. Lam.*, III, 27. — [2] Eccl., VI, 18.

qui possèdent des vertus dans leur jeunesse les reproduiront encore dans leur vieillesse.

Quels nobles exemples nous offre l'Écriture pour achever de nous convaincre de ces vérités! Quand le vieux Tobie, fatigué d'enterrer les morts, se reposait couché près du seuil de sa demeure, une fiente d'hirondelle lui tomba dans les yeux, et le rendit aveugle. C'était sûrement une cruelle épreuve pour cet homme juste, qui, déjà épuisé par de sublimes œuvres de charité, devait encore être atteint de la plus cruelle infirmité qui puisse affliger l'homme dans son corps. Et combien cette épreuve n'était-elle pas aggravée par les mauvais traitements de ses proches, de sa propre femme, qui, dans un tel état, le raillait encore de sa piété. Il supporta pourtant ce malheur avec une inconcevable résignation, au point que, selon le témoignage de l'Écriture, non-seulement il ne proféra pas le moindre murmure contre Dieu, mais il le remercia au contraire avec reconnaissance. O merveilleuse constance! D'où provenait-elle? à quoi l'attribuer? La sainte Écriture, en la rapportant, en explique la source : parce que dès son enfance il avait toujours craint Dieu et observé ses commandements. Ajoutez à cela le récit que nous fait le livre des Machabées à propos d'Éléazar. Quand le roi Antiochus persécutait les Juifs pour leur faire abjurer leur religion et le culte du vrai

Dieu, ce saint vieillard, alors âgé de quatre-vingt-dix ans, fut obligé, sous peine d'une mort cruelle, à manger, contrairement à la loi judaïque, de la chair de porc qui avait été offerte aux idoles. Que faire dans cette terrible oppression! Éléazar se rendra-t-il coupable d'impiété devant Dieu? Jamais! Que fit-il donc? Écoutez-le, Mes Frères, et admirez son intrépidité ; mais remarquez-en surtout le principe et la cause. Il se souvint, dit l'Écriture, de sa jeunesse passée dans la vertu, et, ranimé par ce souvenir, il courut au lieu du supplice, se livra aux bourreaux ; et, criblé de blessures, il mourut en priant pour la défense de la loi divine : tant est puissante l'influence d'une jeunesse religieuse!..

Que d'innombrables exemples je pourrais vous citer encore de personnes qui, après avoir mené une jeunesse chrétienne, restèrent dans la suite si fermement attachées à la religion et à la vertu que ni promesses, ni séductions, ni tortures, ni cruels supplices ne purent les ébranler; mais ce que j'ai dit suffit pour vous convaincre de cette vérité, que l'homme qui a vécu saintement dans sa jeunesse persévère ordinairement dans le bien. Est-il rien de plus formel et de plus clair que cette assertion dont la sainte Écriture, les saints Pères, l'expérience s'accordent à proclamer l'incontestable vérité? et cette conviction ne doit-elle pas vous engager à vivre dans

votre jeunesse d'une vie chrétienne, et à vous y appliquer avec tous les soins, toute la sollicitude et tous les efforts possibles? Heureux si vous assurez ainsi votre salut éternel par la piété de votre jeunesse! Qu'y a-t-il pour vous de plus important, de plus sérieux? Si à l'âge où vous êtes vous contractez l'habitude de bien vivre, quelle garantie ne sera-ce pas de votre conduite future! Et quelle espérance n'aurez-vous pas le droit de nourrir, après avoir persévéré dans le bien, de recevoir un jour un suprême bonheur dans le ciel! Ah! si cette considération d'une béatitude éternelle peut vous toucher, soyez donc vertueux dès vos plus tendres années!

Voici une pensée qui vient peut-être à votre esprit : il est des hommes qui, après avoir passé leur jeunesse dans une foule d'excès, sont parvenus cependant plus tard à se corriger et à obtenir leur salut. Et que voulez-vous conclure de là? jugerez-vous à cause de cela, précisément, qu'il est à peu près indifférent que vous viviez vertueusement ou non dans la jeunesse? O jeunes gens, c'est une funeste erreur! Que le nombre de ces hommes est petit en comparaison de tant de milliers d'autres qui, pour avoir consumé leurs jeunes années dans le vice, se sont misérablement perdus! Et combien il a été difficile à ce petit nombre même de parvenir à se rendre meilleurs! Parmi les douze rois de Juda qui furent impies dans leur jeunesse,

Manassès est le seul qui se corrigea dans un âge plus avancé. Et quels moyens extraordinaires n'a-t-il pas fallu pour l'amener à sa conversion! Dépouillé de tout par les Assyriens, jeté dans les fers, enfermé dans un cachot étroit, et condamné, au rapport de saint Jérôme, à brûler lentement dans une chaudière de cuivre et à subir ainsi la plus cruelle de toutes les morts, ce n'est qu'accablé sous cet excès de misère que Manassès rentra enfin en lui-même! Saint Augustin, après une jeunesse débauchée, est devenu un grand saint : il fallut pour cela un effort extraordinaire de la toute-puissance divine, il fallut qu'une voix miraculeuse se fît entendre du ciel pour l'appeler à la pénitence. Mais pourquoi citer les exemples anciens? Jetons nos regards sur l'humanité actuelle : de tant de milliers d'hommes qui couvrent aujourd'hui la terre, passant leur vieillesse dans le vice et l'irréligion, presque tous, s'ils voulaient parler sincèrement, devraient avouer qu'ils ont vécu de même dans leur jeunesse. Et qu'attendre, hélas! de tant de jeunes gens des deux sexes qui, dans le temps de corruption, s'adonnent à toute espèce de péché? Qu'attendre du plus grand nombre, sinon qu'ils persisteront dans leur conduite et leur libertinage?.. si toutefois le temps leur en est accordé. Car un fait bien propre à nous effrayer sur le sort réservé à une jeunesse coupable, c'est qu'elle doit craindre en

châtiment de ses crimes une mort prématurée.

L'Écriture nous offre à ce sujet une foule nombreuse d'attestations expresses. Job nous l'assure quand il dit en parlant du criminel : Il périra avant que ses jours soient remplis. Salomon nous l'affirme en ces termes : Les jours de l'impie seront abrégés. C'est ce que nous atteste David en parlant du pécheur : Ils n'atteindront pas la moitié de leurs jours. Tant est irrécusable la menace prononcée par Dieu contre les méchants! Et les exemples qui nous montrent l'accomplissement de cette menace ne sont pas moins convaincants. Les fils du grand-prêtre Héli ne périrent-ils pas tous deux sous le glaive des Philistins, dans la fleur de leurs années, le même que leur avait fixé le Prophète au nom du Seigneur? Les fils impudiques de Juda, Her et Onan, ne furent-ils pas arrachés de la vie par une main invisible, dans leur première jeunesse et à l'heure même où ils étaient encore occupés à pécher? Le roi profanateur de Babylone, Balthazar, ne lut-il pas sur un mur l'inscription miraculeuse qui lui annonçait la vengeance de Dieu, pendant que, jeune encore, il se livrait à une sacrilége orgie? et cette nuit même ne fut-il pas mis à mort par les ennemis?

Allez donc, jeunes gens, soyez gais dans votre jeunesse, sacrifiez vos plus beaux jours à toutes sortes de plaisirs criminels, oubliez Dieu et la religion pour ne suivre que les instincts de votre

cœur corrompu! Dites-vous à vous-mêmes : quand je serai vieux, il sera encore temps de vivre dans la religion; maintenant je veux jouir avec ardeur des plaisirs de mon âge. Reposez-vous en cette pensée, et ne refusez rien à la concupiscence de vos passions; mais quand la mesure de vos iniquités sera comble au jugement de Dieu, tremblez, trembléz alors qu'une mort imprévue, vous arrachant au sein de votre luxure, tout chargés de péchés, ivres encore de vos impurs plaisirs, ne respirant que le vice, vous jette tout à coup en présence du juge suprême, qui vous précipitera par un arrêt irrévocable dans l'abîme, où vous pleurerez en vain vos péchés pendant toute l'éternité! Ah! jeunes gens chrétiens, que ce malheur vous inspire un salutaire effroi! Fuyez tout commerce avec les impies; détestez leur mauvais subterfuges, par lesquels ils cherchent à vous rassurer; comme s'il était facile, après une jeunesse déréglée, de passer à une meilleure vie! Car une telle conversion, suivant la sainte Écriture, est rare et difficile : *Perversi difficile corriguntur*[1]. Consacrez les prémices de votre existence au service de Dieu. Croissez de plus en plus en sagesse, à l'exemple de Jésus. Enrichissez de plus en plus votre âme de beaucoup de belles vertus. Vous pourrez vivre alors dans la confiante assurance

[1] Eccles., I, 15.

de jouir après tant d'efforts d'une parfaite béatitude! Concevez, je vous prie, concevez ces graves conséquences! Rien n'est plus commode que de penser légèrement à son salut dans sa jeunesse, mais, hélas! rien aussi n'est plus aisé que de se damner éternellement. Prévenez donc cette irréparable catastrophe en vivant dès votre jeunesse, dans le bien, la vertu et la religion. Si vous gravez profondément mes exhortations dans votre cœur et si vous y conformez votre conduite, votre salut est assuré!

Ainsi soit-il.

---

## 1er SERMON

### POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

*Vocatus est autem et Jesus et discipuli ejus ad nuptias.*
Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples.
(JOAN., II, 2.)

Le père des miséricordes, notre Dieu, toujours admirable dans ses œuvres, a établi différents états où les hommes peuvent opérer leur salut. De ces divers états, Mes Frères, l'état de virginité est le plus digne. Autant le Ciel est au-dessus

de la terre, autant les anges sont au-dessus de l'homme, autant cet état surpasse le mariage : *Virginitas tanto nuptiis præstat quanto cœlum terræ, quanto hominibus angeli antecellunt*[1]. L'Apôtre saint Paul nous l'annonce lorsqu'il dit : Celui qui marie sa fille fait bien, mais celui qui ne la marie pas fait mieux : *Qui jungit virginem suam bene facit, qui non jungit melius facit*[2]. Ceux qui embrassent l'état du mariage sont moins capables de servir Dieu, de le louer et de l'aimer; mais tous les hommes ne sont pas destinés à la continence virginale : que celui qui peut comprendre, dit la sainte Écriture, comprenne : *Qui potest capere capiat.* Jésus, en assistant aujourd'hui aux noces où il était invité, ratifia, ennoblit, sanctifia le mariage, et il l'éleva à l'auguste dignité de sacrement. Les nouveaux mariés de l'Évangile ne furent pas seulement enrichis des dons de la grâce sanctifiante, mais ils éprouvèrent aussi d'une manière visible la bonté et le pouvoir de l'hôte divin qu'ils avaient reçu; car, le vin venant à manquer au repas, le Sauveur, à la prière de Marie, sa mère, fit son premier miracle, et changea l'eau en vin. Heureux les mariages qui, formés d'après la volonté de Dieu, comme celui de l'Évangile, sont honorés de la visite de Jésus, sinon en présence corporelle, au moins par sa grâce et son amour!

[1] Chrys., lib. de Virg., VI, 11. — [2] I Cor., VII, 38.

car c'est ce qui adoucit le joug du mariage, ce qui en allège le poids et diminue les misères auxquelles, dit l'apôtre saint Paul, les époux sont assujettis. *Tribulationem carnis habebunt hujus modi*[1]. Telles sont les raisons qui m'engagent à vous entretenir aujourd'hui des dispositions dans lesquelles on doit contracter cette union, afin qu'elle soit bénie. Je vous montrerai que vous devez embrasser cet état selon la vocation de Dieu, après un choix prudent, avec de bonnes intentions, dans de saintes vues, et recevoir ce sacrement avec une conscience pure et en état de grâce.

Aimable Jésus! qui avez daigné vous rendre jadis aux noces de Cana en Galilée et enrichir les nouveaux époux de vos grâces, venez aussi parmi nous en ce jour; répandez vos grâces sur nous, afin que ceux qui veulent embrasser cet état du mariage puissent se convaincre efficacement que rien n'est pour eux d'une si grande importance que de s'y préparer dignement. C'est ce que nous vous demandons.

Si vous voulez que votre union soit bénie, il vous faut la contracter suivant la vocation de Dieu. Sans doute le Seigneur, comme dit l'Apôtre, nous a appelés tous à une seule et même fin, qui est le salut; il veut cependant que nous

[1] I Cor., VII, 28.

y parvenions par des voies différentes ; il veut que celui-ci se sauve dans un état, celui-là dans un autre. Tous les états ont leurs dangers et leurs difficultés particulières. C'est pourquoi Dieu a attaché à chaque état des grâces spéciales pour vaincre les difficultés ; mais si l'on veut participer aux grâces inhérentes à un état, on doit y être appelé par Dieu. Si l'on y entre contre sa divine vocation, on n'y trouve plus les mêmes grâces, et l'on compromet gravement son salut. Loth, demeuré fidèle au milieu de Sodome, où Dieu l'avait placé, tombe dans le péché sur une montagne déserte où il s'était réfugié malgré l'ordre de l'ange. L'indocile Jonas fut englouti par les vagues, parce qu'il s'était embarqué contre l'ordre du Seigneur. Au contraire, le prince des Apôtres marche en sécurité sur les abîmes de la mer, parce que Jésus lui ordonnait de venir à lui à travers les flots. De même, Mes Frères, vous ne trouverez ni bonheur ni salut dans un état si vous y entrez contre la vocation du ciel ; dans un autre au contraire que vous embrassez avec la vocation de Dieu, vous assurerez votre bonheur en ce monde et en l'autre ; car ce n'est pas l'état, mais c'est la vocation du ciel qui donne la sécurité.

Si en tous les états de vie on a besoin de la vocation du Seigneur, on en a surtout un besoin tout particulier dans le mariage, dont les liens sont

indissolubles et les périls presque infinis. Car de quoi s'agit-il, dit saint Ambroise, quand on veut se marier? Il s'agit de perdre sa première liberté et de se lier pour toute la vie : il s'agit de demeurer, de vivre et de se plaire pour toujours avec une personne dont les dispositions et les habitudes répondront peut-être mal à notre attente. Vous vous unissez, dit ce saint Père, et vous ne savez avec qui : vous ne connaissez l'esprit, le caractère et les qualités de celle avec qui vous allez contracter un engagement si étroit qu'après avoir donné votre parole et lorsqu'il n'est plus temps de la retirer. Si une fille est colère, entêtée, paresseuse, légère, on ne connaît ces défauts que lorsqu'on l'a épousée. La même chose a lieu pour le jeune homme. Cependant le mariage une fois sanctionné par l'Église demeure à jamais inviolable, et la foi nous enseigne que c'est un engagement pour toute la vie : *Quod Deus conjunxit homo non separet*[1]. Par conséquent, Mes Frères, si la personne que vous épousez vous plaît, et répond à vos désirs, c'est un grand bien pour vous ; mais si cet homme ne plaît pas à sa femme, si cette femme ne convient pas à son mari, ils n'en sont pas moins liés.

Combien de fois une alliance que Dieu n'a point préparée, qu'il n'a point sanctifiée, devient

[1] Matth., XIX, 6.

un affreux châtiment et un épouvantable danger! Combien de fois on n'y trouve que plaintes, reproches, murmures, discorde, jalousie, contradictions perpétuelles, qui souvent ne finissent que par la séparation ou par la mort. Voyez quelles en sont les suites! On cherche ailleurs un dédommagement, on place son affection dans un autre : à quels désordres, à quelles infidélités ne se laisse-t-on pas entraîner? On ne porte aucune sollicitude à sa famille ; on néglige complétement le salut de ses serviteurs; on a peine à pourvoir à l'éducation de ses enfants, qui deviennent vicieux et corrompus ; enfin on manque à ses devoirs les plus essentiels. Cependant les années s'écoulent ; on persévère dans cet état jusqu'à la mort, et, comme disait saint Bernard, on tombe d'un enfer dans l'autre ; d'un enfer de crimes et de regrets dans un enfer de punitions et de supplices, de l'enfer du mariage dans l'enfer véritable des démons! Ah! quelle preuve convaincante, Mes Frères, de la nécessité d'avoir recours à Dieu avant de s'engager dans le mariage! Si vous embrassez cet état selon la vocation de Dieu, sa grâce adoucira vos peines, et sa providence ne manquera jamais à vos besoins ; mais si vous vous y jetez en aveugles et selon vos propres inclinations, sans avoir d'abord consulté Dieu et sans savoir s'il vous y appelle, n'a-t-il pas, ce Dieu, le droit de vous refuser ses grâces,

dit saint Cyprien, et de vous laisser supporter tout le poids de vos chaînes? Épouvantable abandon sans doute; mais nous devons avouer qu'il est juste et équitable!

Pères et mères, si vos enfants se sont mariés malgré vous et sans vous avoir demandé conseil, ne regardez-vous pas leur malheur comme une punition bien méritée? ne dites-vous pas : Je n'ai point pris part à leur détermination, qu'ils en portent les conséquences; je ne m'occupe pas d'eux; s'ils m'avaient témoigné le respect qui m'était dû, s'ils s'étaient mariés avec les personnes que je leur avais destinées, ils seraient heureux? N'allez point jusqu'à dire : Ces enfants dénaturés m'ont dédaigné, ils m'ont été rebelles; je les abandonne à leur sort, je les déshériterai, et mon indifférence et mon aversion pour eux sera aussi grande que l'eussent été ma tendressse et mon amour? Quoi! les hommes agissent ainsi, et croirez-vous que Dieu soit moins zélé pour son honneur? croyez-vous qu'il soit moins sensible à l'injure qu'on lui fait en ne le consultant pas dans une affaire d'une telle importance? croyez-vous, enfin, qu'il soit moins prompt à venger nos mépris et à nous déshériter, c'est-à-dire à nous retirer ses grâces?

Il est par conséquent pour vous d'une haute importance de savoir si Dieu vous appelle à l'état de mariage : car s'il vous y appelle, vous y

trouverez certainement les grâces qui vous sont nécessaires pour votre salut; au contraire, si vous embrassez le mariage sans y être appelé, vous courez risque de vous perdre sans retour! Que faire donc si vous désirez vraiment vous sauver? Vous devez, avant de vous marier, vous efforcer de connaître la volonté de Dieu, et dans cette intention vous devez prier souvent avec le prophète roi : ô Seigneur! faites-moi connaître vos voies, et enseignez-moi vos sentiers; guidez-moi dans votre vérité : *Notam fac mihi viam in qua ambulem*[1]. Et pour mieux connaître la volonté de Dieu joignez à ces ferventes prières des jeûnes, des mortifications, des aumônes, des neuvaines, des communions et d'autres bonnes œuvres : renoncez à vos passions, sondez-vous vous-même sur les inclinations que Dieu vous a données, sur les bienfaits que vous avez reçus du ciel : examinez si vous êtes en état de former une sainte union, d'élever des enfants dans la crainte de Dieu, de supporter en un mot toutes les charges du mariage. Quand vous avez ainsi consulté Dieu et que vous vous êtes soigneusement interrogé, prenez encore l'avis d'un confesseur sage et prudent, qui connaît tout votre intérieur; prenez conseil de vos parents, surtout s'ils ne sont influencés par aucune passion. Recevant d'eux la même réponse,

[1] Ps. CXLVIII, 8.

vous êtes suffisamment autorisé à croire que Dieu vous appelle au mariage par le conseil de votre confesseur et de vos parents, qu'il vous parle par leur bouche et qu'en faisant leur volonté vous ferez celle de Dieu même.

Si vous employez toutes ces précautions, et si vous voyez que Dieu vous appelle au mariage, demandez-lui alors qu'il veuille vous montrer la personne qu'il vous a destinée : car, selon le Proverbe de Salomon, les parents peuvent laisser à leurs enfants des maisons et des richesses, mais une femme sage et vertueuse est exclusivement le don du Seigneur [1]. Et pour ne pas vous y tromper, faites un choix prudent ; c'est la seconde disposition qu'exige de vous le mariage. Pères et mères, ayez soin de ne jamais faire épouser à vos enfants que des personnes pour lesquelles vous leur connaissez de l'affection. Laban et Bathuel comprenaient bien que le Ciel avait destiné leur fille Rebecca à Isaac ; pourtant ils la firent appeler pour savoir d'elle-même si c'était également sa volonté : *Vocemus puellam, et quæramus ipsius voluntatem* [2]. Mais aussi, chers enfants, gardez-vous bien de faire aucun accord, de prendre des résolutions, de former des conventions de mariage sans l'approbation et le conseil de vos parents ; votre imprévoyance vous de-

[1] Prov., XIX, 14. — [2] Gen., XXIV, 57.

viendrait funeste et pénible par la suite. A la proposition du serviteur d'Abraham, Rebecca ne courut-elle pas sur l'heure à son père ? elle vous montre par là, jeunes filles, que dans le choix d'un époux vous devez seconder les projets de vos parents.

La différence de caractère, l'inégalité d'âge et de fortune sont souvent des causes de malheur dans le mariage ; par conséquent on doit bien faire attention à la personne que l'on veut épouser. A quoi doit-on veiller surtout ? D'abord, autant que possible, qu'il y ait une juste proportion dans les âges et les conditions ; car si vous mariez une personne pauvre avec une personne opulente, une vieille avec une jeune, que pouvez-vous attendre d'un tel assortiment, sinon les jalousies, les dédains et mille froissements inévitables ? En second lieu, on doit avoir soin que les naturels et les inclinations des personnes puissent s'accorder ; autrement, il n'y aura dans le mariage ni cette paix ni cette union qui en sont les doux liens. Samson était trop droit pour la perfide Dalila : la femme de Job était trop querelleuse et trop emportée pour cet homme si patient et si résigné. Mais s'il est quelque chose que l'on doive surtout rechercher soigneusement dans la personne avec laquelle on veut s'unir, c'est la piété et la vertu. Oui, c'est là ce qu'on doit rechercher plutôt que les richesses et que les dons

de la nature : c'est l'enseignement que nous donne le Saint-Esprit. Si vous avez une fille à marier, dit-il, donnez-la à un honnête homme qui craint et aime Dieu : *Homini sensato da illam*[1]. Remarquez que le Saint-Esprit ne dit pas : donnez-la à un homme riche, à un homme qui a un bon métier, qui est d'une naissance distinguée et revêtu de hautes charges ; non, il dit uniquement : donnez-la à un honnête homme. La vraie richesse d'un homme, dit encore l'Écriture, c'est une femme prudente et pieuse. Cependant, Mes Frères, disons-le à la honte et à la confusion des chrétiens, que cherche-t-on dans la personne que l'on veut épouser ? Les richesses et la beauté : voilà ce qui fait la plupart des unions ; voilà les deux pivots sur lesquels roulent aujourd'hui tous les mariages ! En vérité, s'il s'agit de marier une fille, on ne demande pas d'abord : est-elle chaste, modeste, tranquille, pieuse, dévote ? non, on ne demande point cela ; mais : est-elle riche ? est-elle fille unique ? a-t-elle à attendre un riche héritage ? a-t-elle des moyens de vivre dans l'aisance ? a-t-elle beaucoup d'argent ? Ensuite on demande : est-elle belle, aimable, bien faite ? et si ces deux conditions se rencontrent à la fois, on est bien vite d'accord, le mariage est bientôt conclu !

Ce n'est pas ainsi qu'agissait Abraham quand

[1] Eccl., VII, 27.

il voulut marier son fils Isaac : il eût pu l'unir à de riches filles de son voisinage ; mais, comme le remarque saint Chrysostome, il chercha dans un pays éloigné une fille qui adorait le vrai Dieu et craignait le Seigneur. C'est aussi de cette manière qu'agissaient les premiers chrétiens : quand un jeune homme voulait se marier, il cherchait une fille dont la vie fût irréprochable ; dès qu'il la trouvait, il l'épousait. Aujourd'hui, il se fait tout le contraire. Aujourd'hui, pères et mères, vous regardez plus aux richesses qu'à la vertu. Aussi, dit saint Chrysostome, vous aurez une belle-fille riche et qui est dans l'abondance de tout, telle enfin que vous désirez en avoir une dans votre maison ; mais cette belle-fille sera entêtée, vaine, insupportable et impie, elle attirera sur elle et sur vous la malédiction du ciel. Vous, ma fille, vous n'avez pris conseil pour le mariage que de votre orgueil et de votre vanité ; vous prenez un jeune homme uniquement parce qu'il est de haute naissance et de grande condition, parce qu'il peut se faire valoir dans le monde et qu'il flatte aussi votre ambition. Très-bien ; vous l'aurez : mais ce sera un fainéant, un ivrogne, un joueur, un dissipateur qui vendra bientôt tout ce qu'il possède, qui jettera tout son bien par portes et fenêtres et dont la mauvaise conduite vous réduira aux extrémités de la misère. Vous, jeune homme, vous souhaitez uniquement une belle et

aimable fille, une fille qui, par son esprit, ses grâces et mille manières recherchées, sache vous plaire. Que ses qualités diffèrent des vôtres, que vos parents et vos amis s'y opposent ; vous voulez l'avoir à tout prix ; vous protestez que pour elle vous verseriez avec joie votre dernière goutte de sang ; elle en dit autant de son côté : vous vous trompez ainsi mutuellement, la passion vous aveugle tous deux : mais patience ! ces amitiés et ces caresses ne durent pas toujours ! à peine serez-vous mariés que vous éclaterez en reproches et en mépris mutuels ; vous reconnaîtrez votre malheur et votre méprise ; vous dessécherez de dépit et de jalousie. Ah ! combien n'est-il donc pas nécessaire pour vous de faire un choix prudent quand vous entrez dans le mariage !

Troisièmement, on doit embrasser cet état avec de saintes vues et dans une intention pure. Nous sommes les enfants des saints, disait Tobie à Sara ; nous ne pouvons pas nous unir comme des païens, qui ne connaissent pas Dieu[1]. Importante maxime, que tous ceux qui se marient doivent suivre ! Quelles fins doit-on se proposer dans le mariage ? que doit-on y chercher ? On doit avoir en vue de s'y sanctifier et de vivre en paix, dans la crainte du Seigneur, avec la personne à qui l'on s'est uni : on peut y chercher un appui contre la faiblesse hu-

[1] Tob., VIII, 5.

maine, car il vaut mieux se marier, dit saint Paul, que brûler[1], brûler dans cette vie du feu de l'impureté et brûler dans l'autre du feu de l'enfer! Du moment qu'on ne se sent pas assez courageux pour vivre dans une parfaite continence et dans une pureté virginale, on doit embrasser le mariage : *Quod si non se continent, nubant*[2]. Mais la fin la plus particulière qu'on doit se proposer dans le mariage, c'est de recevoir des enfants et de les élever chrétiennement, de leur inculquer l'amour et la crainte de Dieu et de les mettre par là en état de peupler le ciel de saints et de louer éternellement le Seigneur dans le séjour de sa majesté. Telle est la fin principale pour laquelle Dieu a institué le mariage : c'est cette fin que tant de saints et de saintes de l'Ancien et du Nouveau Testament se sont proposée dans leur union. Vous savez, ô Seigneur, disait jadis Tobie, que je ne me marie aucunement pour satisfaire mes passions, mais uniquement pour le désir d'avoir des enfants qui vous louent, vous aiment et vous bénissent dans l'éternité[3]. C'est aussi de cette manière que s'exprimait la jeune Sara quand elle ouvrait jadis son cœur à Dieu : Seigneur, vous savez que j'ai toujours conservé mon cœur vierge de mauvais désirs, et qu'en consentant à ce mariage je n'ai

[1] I Cor., IV, 9. — [2] Ib. — [3] Tob., VIII, 9.

eu en vue que de me sanctifier et de vous plaire!

Quelles saintes intentions! quels purs desseins, Mes Frères! qu'ils sont édifiants! mais qu'on les retrouve rarement parmi les chrétiens de nos jours! Où sont les chrétiens qui regardent l'état du mariage comme un état établi de Dieu pour leur sanctification? qui est-ce qui choisit cet état pour y opérer son salut? Hélas! combien en voyons-nous au contraire qui y vivent sans religion, sans piété, dans un oubli complet de Dieu et de leur bonheur éternel! qui y vivent comme des animaux, et ne cherchent dans le mariage que l'assouvissement de leurs inclinations brutales et sensuelles! O vous qui dans cet état n'avez que des motifs charnels, craignez et tremblez à la vue du funeste accident qui est rapporté au livre de Tobie. Il y est écrit que Sara, fille de Raguël, avait eu sept maris, et que tous, les uns après les autres, avaient été étranglés par le démon Asmodée, la première nuit de leurs noces. Pourquoi? Parce qu'au lieu d'épouser cette fille dans la crainte de Dieu, et pour en avoir des enfants qui serviraient fidèlement le Seigneur, ils ne s'étaient unis à elle que dans le but de contenter leurs appétits charnels. Tous ceux, ajoute l'Écriture sainte, qui se marient de même et n'ont pas Dieu en vue lorsqu'ils le font tombent infailliblement sous l'empire du démon! Ah! si Dieu voulait punir de la

même manière tous ceux qui se marient dans la même intention et qui ne s'en proposent pas d'autre dans le cours de leur union, que d'hommes ne verrions-nous pas chaque jour frappés de châtiments épouvantables! Mais si Dieu n'inflige pas à ces chrétiens coupables une punition aussi manifeste et aussi terrible, il ne laisse pourtant pas de les livrer aux puissances des ténèbres et de les asservir dès cette vie même aux démons, en attendant qu'il les livre dans l'autre à leur rage et à leurs fureurs : s'il diffère de les punir par une mort subite et imprévue, c'est pour les frapper un jour avec plus de colère de la mort éternelle : s'il tolère encore qu'ils brûlent du feu de leurs passions brutales, c'est pour les précipiter bientôt dans les flammes éternelles de l'enfer. Voulez-vous prévenir ces maux, Mes Frères? n'entrez dans le mariage qu'avec des vues saintes et vraiment chrétiennes ; mais ce n'est pas assez, vous devez vous y présenter avec une conscience pure, en état de grâce.

Le mariage est un sacrement des vivants ; on ne peut donc le recevoir qu'avec une conscience pure et droite, libre de tout péché mortel : si vous manquez à cette obligation, vous commettez un horrible sacrilége en profanant un sacrement si saint et si grand! Or, qui donne une attention sérieuse à cette importante vérité? De quelle manière se prépare-t-on aujour-

d'hui à recevoir le sacrement de mariage? Par le péché, par une longue et criminelle suite de sottes et ridicules galanteries, qui sont la source de désordres et de scandales infinis. Sous prétexte qu'on peut ou qu'on doit se marier, ou peut-être qu'on est déjà fiancé, on a des relations où l'on observe encore au commencement, je veux le croire, quelque retenue. Viennent ensuite les rendez-vous dangereux, les pensées peu chastes, les désirs mauvais, les familiarités coupables : mille fautes s'enchaînent sans interruption; on perd le peu de respect qu'on avait encore l'un pour l'autre, on oublie toute honnêteté et toute pudeur! Grand Dieu! que de secrètes iniquités n'arrivent pas chaque jour dans ces criminels entretiens! que d'horreurs, que de scandales! Et l'on vit sans remords dans cet état misérable et funeste! on y reste attaché des semaines entières, des mois, des années : les pères et les mères le savent, et ils dissimulent; peut-être même, par une lâche complaisance, vont-ils jusqu'à favoriser directement le mal! O ciel, n'avez-vous point de foudres et de tonnerres? pourquoi donc n'écrasez-vous pas les maisons impies et corruptrices, ces maisons où le démon de l'impureté a établi son séjour? Grand Dieu, n'avez-vous pas un enfer dans le sein de la terre? pourquoi ne lui commandez-vous pas d'ouvrir ses abîmes pour engloutir tant de pères indignes et d'infâmes mères qui sont cause que

les enfants que vous leur avez donnés se perdent et se damnent tous les jours?

Et vous, mes chers enfants, à quoi pensez-vous en vivant ainsi? Vous voulez vous marier, vous voulez embrasser un état de vie : c'est bien ; mais croyez-vous que cette vie criminelle soit la préparation que l'on doit apporter au sacrement du mariage? n'avez-vous pas lieu d'appréhender, au contraire, que tant d'impuretés, de désordres et de scandales n'attirent sur vous et sur votre ménage la malédiction du ciel? Quant à moi, je n'en doute aucunement, attendu qu'en embrassant cet état vous allez vous rendre coupables des plus horribles sacriléges! Vous allez à confesse avant de vous marier : vous omettez une foule des péchés que vous avez commis, soit par crainte de les déclarer, soit par insuffisance de recherche; votre cœur n'est point contrit : vous commettez donc un sacrilége. Du tribunal de la pénitence vous allez vous présenter en cet état à la sainte Table, quoique vous puissiez vous dire à vous-même : Je vais faire un nouveau sacrilége. Le lendemain ou deux jours après, vous vous mariez, toujours dans le même état, et recevez le saint sacrement du mariage, accumulant ainsi sacrilége sur sacrilége. Et vous pourriez croire que cet état que vous embrassez, en vous rendant coupables de trois énormes profanations et d'une foule d'autres péchés, puisse être pour vous un

heureux état! Je vous assure que ce sera un état de douleur et de damnation : il est bien vrai que le prêtre bénit votre union sur la terre; mais sachez et n'oubliez jamais que Jésus-Christ la maudit dans le ciel!

Ah! je ne suis nullement surpris qu'on voie en ce monde tant de mariages funestes, tant d'hommes et de femmes qui regrettent sans cesse leur déplorable sort et qui pleurent amèrement la triste servitude où ils se sont réduits : c'est souvent parce qu'ils n'ont pas reçu les grâces de leur état, et ils ne les ont pas reçues faute de bonnes dispositions. Je ne suis nullement surpris, Mes Frères, qu'il se trouve parmi vous tant d'indifférence, de jalousie et de haine; tant de plaintes, de contradictions et de disputes, tant d'impuretés, d'infidélités et de désordres. Je ne suis nullement surpris que l'on vous entende éclater l'un contre l'autre en invectives, en imprécations, en affreuses malédictions : je ne suis nullement surpris que vous trouviez les croix du mariage si pénibles et si insupportables. Enfin je ne suis nullement surpris que vous éleviez vos enfants si mal et que vous les laissiez croupir dans le péché, que vous n'ayez aucun souci de les édifier par vos bons exemples, que vous n'ayez pas le courage de les châtier, que vous soyez incapables de les instruire. C'est parce que vous ne vous préparez pas chrétiennement au mariage, parce que vous

ne prenez pas conseil de Dieu et que vous suivez uniquement vos passions : vous entrez dans cet état avec des vues toutes charnelles et indignes d'un chrétien ; vous recevez ce sacrement avec une conscience souillée et coupable : et comment voulez-vous, après cela, que Dieu répande sur vous ses grâces et ses bénédictions, vous qui vous en rendez indignes sous tant de rapports?

Oh! si ceux qui songent au mariage suivaient l'exemple d'Isaac et de Rebecca, qu'ils seraient heureux! Ce n'étaient ni les richesses, ni les voluptés, ni l'ambition qui les engagaient à s'unir. Justes et saints, ils ne suivaient que la volonté de leurs parents, qui n'en avaient d'autre eux-mêmes que celle de Dieu ; et ils s'unissaient uniquement pour la gloire de Dieu et le salut de leur âme! Telles sont, Mes Frères, les dispositions dans lesquelles vous devez embrasser cet état, et si vous vous y conformez, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob sera avec vous : il vous bénira dans vos enfants, dans vos biens, dans votre personne, et le mariage sera pour vous un heureux état de paix et de sanctification.

Ainsi soit-il.

## IIe SERMON

### POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

*Vocatus est autem et Jesus et discipuli ejus ad nuptias.*
Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples.
(Luc., II, 2.)

Comme nous ne saurions donner assez d'éloges à la manière d'agir de ceux qui convièrent Jésus à leurs noces, de même aussi, Mes Frères, nous ne pouvons assez admirer la condescendance et la bonté de cet homme-Dieu, qui consent à les honorer de sa présence. Après avoir mené pendant trente ans une vie cachée, il commença à se montrer en public : à peine eut-il été baptisé par Jean, son précurseur, à peine eut-il achevé un jeûne de quarante jours qu'il se rendit à des fêtes nuptiales. En voulez-vous connaître les motifs? voici ceux que nous en offrent les saints Pères. Jésus vint à ces noces pour que la modestie et la décence y fussent observées : c'est la raison de saint Épiphane[1]. Jésus vint aux noces pour nous apprendre que le mariage vient de Dieu, que c'est Dieu qui l'a établi et qu'il est bon, honorable et saint : c'est

[1] P. Ep. Hær., 51.

le sentiment de saint Augustin[1]. Jésus vint aux noces pour répondre avec affabilité à la demande qu'on lui avait faite de s'y trouver; pour donner aux jeunes époux la consolation de le voir à leur table, et même pour les tirer de la confusion où le manque de vin les aurait jetés si Jésus n'y eût pourvu par un miracle : c'est une autre raison de saint Chrysostome et de saint Cyrille[2]. Enfin on peut ajouter, avec saint Ambroise, que Jésus se rendit à ces noces, où il était invité, pour nous faire comprendre par là qu'il aime à se trouver dans tout mariage dans lequel on consulte sa volonté divine, et qu'alors les unions sont saintes et heureuses, puisqu'elles sont honorées de la présence d'un Dieu et enrichies de ses bénédictions et de ses grâces. Mais au contraire, si l'on n'invite pas Jésus à ses noces, à plus forte raison, si on l'en exclut, il ne reste plus rien de saint dans le mariage, plus rien qui le relève : on y trouve alors les tribulations, les croix, les malédictions, le désespoir et un enfer. Vous devez donc prévenir ces malheurs en vous préparant d'une manière chrétienne à la réception de ce grand sacrement; et c'est ce que je me propose de vous enseigner dans cette instruction. Mais ce n'est point assez de recevoir dignement le mariage; vous devez aussi y vivre saintement en acomplissant avec

[1] Tract. 9, in Joan. — [2] S. Cyr., in c. II Joan.

fidélité vos devoirs et les obligations essentielles de cet état. C'est là un enseignement qui s'adresse à tous, non-seulement à ceux qui ne sont pas encore mariés, mais aussi à ceux qui le sont déjà : si vous êtes célibataires et si vous désirez embrasser l'état de mariage, cet état exige de vous de très-saintes dispositions; si vous y êtes engagés déjà, il vous impose des obligations essentielles que vous devez remplir.

Bien que le mariage soit bon en lui-même, il est pourtant certain qu'il n'est pas bon pour tout homme : les uns y trouvent leur bonheur dans le temps et dans l'éternité; les autres y trouvent en ce monde une vie de souffrances, et dans l'autre une éternelle damnation. Il est donc, Mes Frères, d'une très-haute importance pour vous de savoir et de connaître si vous y êtes appelés. Aussi avant d'entrer dans cet état devez-vous avoir recours à Dieu : il est le père des lumières; c'est de lui que vient toute bonne inspiration; c'est à lui qu'il appartient de vous indiquer l'état où il veut que vous le serviez en cette vie. Vous devez donc prendre conseil de Dieu, et lui demander sa sainte volonté; vous devez lui crier avec le Prophète-roi : *Notam fac mihi viam in qua ambulem.* Seigneur! faites-moi connaître la voie que je dois suivre[1]. Heureux si vous agissez ainsi : le Seigneur vous

[1] Ps. CXLII, 8.

prendra sous sa protection; il vous guidera dans votre choix. Si vous êtes appelé à cet état du mariage, il vous destinera une femme avec laquelle vous puissiez obtenir le bonheur et la bénédiction tant en cette vie qu'en l'autre : c'est ce que nous fait entendre la sainte Écriture quand elle dit : Une femme sage et vertueuse est un don de Dieu[1]. Les parents peuvent laisser des maisons et des richesses à leurs enfants; mais une femme sage est un présent du Seigneur[2].

Au contraire, si vous ne consultez pas Dieu, si vous embrassez légèrement l'état du mariage, votre malheur est incalculable : le Seigneur retirera sa main de dessus vous; il vous abandonnera à l'aveuglement de vos passions, et vous enverra mille peines : votre audacieuse présomption tournera à votre honte et à votre malheur[3]. Nous en avons un exemple dans Samson : il prit Dalila pour femme; mais pourquoi? Était-ce pour qu'elle adorât le même Dieu que lui et qu'il pût se sauver avec elle? l'Écriture nous dit : C'était parce qu'elle avait plu à ses yeux, *Quia placuit oculis meis*[4]. Qu'elle servît des idoles, qu'elle appartînt à une autre race, qu'elle fût infidèle, tout cela ne se présenta pas à l'esprit de Samson : elle plaisait à ses yeux; c'était assez : il eut donc la femme qu'il désirait; mais elle le livra à ses

[1] Eccl., XXVI, 19. — [2] Prov., XIX, 14. — [3] Is., L, 30. — [4] Jud., 14.

ennemis ; il trouva donc en même temps son malheur, sa perte, sa mort. Il y avait tant d'autres filles dans sa race ; pourquoi n'en prenait-il pas une de celles-là ? il savait qu'en cette occurrence il devait avoir recours à Dieu à l'exemple des saints patriarches qui l'avaient précédé ; mais son amour dépravé, sa convoitise charnelle ne lui permettaient pas d'y songer. Il fut donc indocile à Dieu, mais il paya bien cher sa désobéissance.

Cependant qu'il en est qui imitent Samson! loin de commencer par Dieu, loin de le consulter et d'obéir à sa sainte volonté, on suit ses passions et ses propres inspirations : l'un n'aspire qu'aux richesses, l'autre qu'à la beauté : on ne demande pas si une fille est bien élevée, on ne s'enquiert pas si elle a un bon caractère, on ne réfléchit pas si on pourra se sauver avec elle ; mais ce qu'on demande c'est : Est-elle riche, est-elle belle et aimable ? Si elle a ces deux qualités, tout est bien : que ce choix soit ou non conforme à la volonté du Seigneur, c'est la moindre des inquiétudes. Et quelles en sont les suites ? Ils ne reçoivent ni grâces, ni consolations, ni bénédictions : ils ne connaissent leurs défauts respectifs que lorsqu'ils sont déjà mariés : *Quodcumque vitii est post nuptias discimus*[1]. Ils vivent mutuellement en désaccord, en discorde, en désunion :

[1] Saint Jérôme.

leur état leur rend la vie odieuse ; à peine sont-ils liés l'un à l'autre qu'ils voudraient rompre leurs liens : ils ont un enfer de misère et de malheurs sur cette terre, et dans la suite ils ont surtout à attendre encore un enfer d'éternels supplices! Ah! qu'il serait à souhaiter que ceux qui veulent contracter cette union assurent leur vocation par des prières et de bonnes œuvres!

En outre, Mes Frères, on doit embrasser le mariage avec une sainte intention : vous ne pouvez chercher dans une affaire si sainte ni les voluptés ni les plaisirs charnels; mais vous devez vous y proposer une fin honnête. Vous devez vous marier pour vous rendre mutuellement les devoirs qui vous incombent et obtenir des enfants pour la gloire de Dieu : tels doivent être les motifs principaux de ceux qui se livrent à cet état. L'ange Raphaël le faisait savoir en peu de mots au jeune Tobie : Vous épouserez la vierge dans la crainte du Seigneur, dans le dessein d'avoir des enfants, mais non par amour charnel[1]. Pensez à l'épouvantable histoire des sept maris de Sara : dès la première nuit de leurs noces, ils furent tous tués par le démon. Écoutez la raison qu'en donne l'ange à Tobie : Le démon étend son empire sur tous ceux qui embrassent le mariage en excluant Dieu de leur cœur et en se livrant aux sales plai-

[1] Tob., VI, 22.

sirs de la chair, comme le cheval et le mulet, qui n'ont point d'intelligence[1]. Plût à Dieu que ces paroles fussent toujours profondément gravées dans l'esprit des hommes, non-seulement de ceux qui désirent se marier, mais de ceux aussi qui ont déjà contracté cette union ! Ah ! que de péchés, que de luxure, que de tristes excès n'éviteraient-ils pas ! Sûrement on ne verrait pas de nos jours tant d'impures fiancées ni tant de gens qui dans le mariage tuent leur corps et damnent leur âme.

Enfin, Mes Frères, si vous voulez que Dieu répande ses bénédictions sur votre mariage, vous devez le contracter en état de grâce; car le mariage est un saint, un auguste sacrement : *Sacramentum hoc magnum est*[2]. Si vous le recevez en état de péché mortel, vous le profanez, et vous commettez un horrible sacrilége : loin d'avoir part aux grâces qui sont attachées à ce sacrement, vous attirez sur vous et sur votre postérité la malédiction du Seigneur : vous serez maudits dans vos enfants, parce qu'ils méconnaîtront votre autorité ; ils s'élèveront contre vous, et vous mépriseront; maudits dans vos biens, qui s'évanouiront comme une fumée; maudits dans vos personnes, qui seront accablées de maladies, d'afflictions et de peines, et qui tomberont avant le temps dans les ténèbres de la tombe! De quelle importance n'est-il donc pas pour vous

[1] Tob., XVII. — [2] Eph., V, 32.

de veiller à recevoir dignement le sacrement du mariage ?

Ne vous bornez pas à cela toutefois ; mais tâchez aussi, avec les jeunes époux de l'Évangile, d'obtenir l'honneur de voir assister Jésus à vos noces, afin qu'il y change l'eau en vin ; je veux dire afin qu'il allége le joug de votre union et en adoucisse les tribulations. Que faire pour cela? Vous devez régler vos noces d'une manière chrétienne : elles doivent se faire en temps convenable ; on doit y observer la tempérance, l'honnêteté et la modestie. Vos noces doivent être semblables à celles du pieux Tobie, dont il est écrit : Après la bénédiction du mariage, on dressa un banquet ; mais on y eut constamment la crainte du Seigneur devant les yeux[1]. Invitez à vos noces vos sœurs et vos frères, vos parents et vos amis : réjouissez-vous ensemble, mais que votre joie soit dans le Seigneur : réjouissez-vous, mais comme il convient à des chrétiens, sans offenser Dieu, sans scandaliser votre prochain, sans souiller votre âme du moindre péché : telle est la manière dont vous devez organiser ces fêtes nuptiales. Mais est-ce là ce qu'on fait aujourd'hui ? Loin de là, c'est aux banquets de noces qu'on se livre à l'intempérance, à l'ivrognerie, à l'impudicité. on y invite pour y être invité : on y invite, je

[1] Tob., IX, 12.

le dis avec chagrin, on y invite la jeunesse des deux sexes : on danse, on folâtre le jour et la nuit : une licence effrénée de tout dire et de tout faire y règne : le démon de la luxure y usurpe la place du Christ. Que de regards lubriques on y échange! que d'impurs désirs enflamment les cœurs! que de paroles licencieuses et de refrains obscènes y retentissent pour la joie des convives et pour la perte des âmes! Hélas! de telles noces sont plutôt le triomphe de l'amour impudique et une orgie du démon que la célébration d'un mariage entre chrétiens : Jésus ne s'y trouve aucunement; il en a une profonde horreur, il les maudit. Qu'y a-t-il de surprenant que les nouveaux mariés, au lieu de contentement, ne s'amassent que misères, chagrins, malédictions! Ah! puissiez-vous, Mes Frères, prévenir de si effroyables malheurs! pour cela contractez le mariage non comme des Gentils, qui ne connaissent point de Dieu, mais en chrétiens sincères et dans de saintes dispositions.

Il ne suffit pas, Mes Frères, d'être appelé de Dieu au mariage; il ne suffit pas de recevoir le sacrement du mariage avec les dispositions dont je vous ai parlé : pour se rendre digne des grâces attachées à cet état, on doit surtout en remplir fidèlement toutes les obligations. Salomon fut sacré roi par la volonté du Seigneur; Judas était un apôtre de l'élection de Jésus même : tous

deux cependant se perdirent malheureusement parce qu'ils sortirent de leur état, et ne s'acquittèrent pas de leurs devoirs. Quelles sont donc les obligations du mariage? Saint Paul et les Pères de l'Église les réduisent à cinq principales, qui sont : l'union, la patience, la fidélité, la sainteté et l'éducation des enfants; obligations essentielles auxquelles se rapportent toutes les autres. L'union est la première obligation du mariage : elle consiste dans une affection, dans un amour chrétien et réciproque qui doit régner entre les époux : c'est à proprement parler cet amour, cette sainte tendresse qui, selon saint Chrysostome, doit faire le lien du mariage, un lien que rien ne peut rompre. L'homme, dit Jésus-Christ, s'attachera à sa femme, et lui sera inséparablement uni : *Adhærebit uxori suæ*[1]. Remarquez, Mes Frères, que le Seigneur n'a pas dit : Vous vous attacherez à la beauté de votre femme; cette beauté est fragile et périssable, et c'eût été un amour trop sensuel et trop éphémère. Il n'a pas dit non plus : Vous vous attacherez au bien de votre femme; l'attachement à ces biens a quelque chose de trop vil; cet amour n'eût été qu'un amour intéressé et cupide. Il a dit simplement : Vous vous attacherez à sa personne, que vous trouviez en elle richesse ou pauvreté, beauté ou laideur, prospérité ou

[1] Matth., XIX, 5.

misère. Vous l'aimerez, et vous l'aimerez, ajoute saint Paul, comme Jésus-Christ aime son Église. *Viri, diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam*[1]. Jésus-Christ, Mes Frères, a de la complaisance pour sa divine épouse : il ne la traite pas en esclave, il prend une grande part à son deuil ; enfin, par amour pour elle, il est mort de la cruelle mort de la croix.

Époux chrétiens, voilà le modèle de l'amour que vous devez porter à votre compagne : loin de l'humilier, de la dédaigner, de la traiter parfois plus mal qu'une servante, vous devez avoir pour elle beaucoup de bontés, de tendresse et d'égards ; vous devez être prêts à tout faire pour l'obliger. Mais de votre côté, épouses chrétiennes, vous devez, pour conserver cette union, être soumises à votre mari, comme l'Église est soumise à Jésus-Christ. Vos maris sont vos chefs, comme Jésus-Christ est le chef suprême de l'Église : *Vir caput est mulieris, sicut Christus caput est Ecclesiæ*[2]. Et comme l'Église est parfaitement soumise en tout aux ordres et aux desseins de Jésus-Christ, de même, au lieu de vouloir vous arroger dans la famille une suprématie et une autorité qui ne vous reviennent pas ; de même, dis-je, vous devez respecter vos époux, apprendre avec joie et exécuter sans contradiction leurs ordres, aussi longtemps que

[1] Eph., v, 25. — [2] Ib., 23.

votre conscience ou la loi de Dieu ne vous le défendent pas. *Mulieres viris subditæ sint, sicut Domino*[1]. Voilà une des principales obligations du mariage, à laquelle vous manquez souvent parce que vous n'y donnez pas une attention suffisante. Pensez-y bien, Mes Frères, c'est de l'abandon de ce devoir que la plupart des discordes et des chagrins proviennent dans les familles : si on observait ce devoir, il n'y aurait dans les mariages ni discordes, ni soupçons d'adultère, ni prétextes de jalousie, et cette union serait un paradis anticipé de jouissances et de contentement. Mais, direz-vous, comment pourrai-je aimer une femme paresseuse, colère, querelleuse, fantasque? comment pourrait-on s'attacher et se soumettre à un mari imprévoyant, à un ivrogne, à un joueur, à un prodigue? Je reconnais, Mes Frères, que vous avez besoin de chaque côté d'une grande patience, et c'est la seconde obligation que vous impose le mariage!

Il est impossible que de temps en temps il ne s'élève entre l'homme et la femme quelque discussion, quelque léger différend, à moins qu'ils ne soient tous deux très-calmes et très-pacifiques : on devrait vivre comme les anges pour vivre toujours tranquilles dans le mariage. Que fait le démon, l'ennemi de notre repos et de no-

[1] Eph., XXII.

tre salut, qui cherche toujours à nous perdre, Mes Frères? Il sème entre vous, dit saint Augustin, autant qu'il le peut, la désunion et la mésintelligence. Tantôt il se sert de l'orgueil, de l'impatience, de l'opiniâtreté, du dépit d'une femme pour décourager un bon époux, comme lorsqu'il se servait des reproches et des imprécations de la femme de Job pour railler ce saint homme. Tantôt il se sert de l'esprit inquiet, grondeur, fier et cruel d'un homme pour affliger une pauvre femme. C'est un homme emporté qui au moindre mot s'enflamme comme la poudre, qui prend tout de travers, et qui, lorsqu'une de ses affaires manque ou lorsqu'il essuie quelque dommage, fait ressentir les effets de son dépit à tout ce qui l'entoure. Que faire en ces circonstances? J'avoue avec vous qu'il est dur pour une excellente femme d'avoir un tel mari, comme il est dur aussi pour un homme vertueux d'être obligé de vivre avec une femme paresseuse, colère, capricieuse; oui, je l'avoue encore une fois, c'est dur; ce sont de cruelles épreuves; mais qu'y faire? la parole une fois donnée, on ne peut plus la dégager; une fois le pas franchi, on ne peut revenir en arrière: la patience chrétienne est un remède contre un si grand mal: supportez patiemment vos faiblesses et vos défauts respectifs: *Alter alterius onera portate*[1]. Soyez calmes et résignés chacun de votre

[1] Gal., VI, 2.

côté, et ces épreuves et ces croix contribueront puissamment au salut de tous deux! Vous, hommes, ne dites donc pas, comme vous le faites souvent : Dois-je être pire qu'un esclave, et supporter les caprices d'une femme qui est obligée de m'obéir? et vous, femmes, ne dites pas non plus, comme vous le dites communément : Quoi! serai-je pire qu'une servante, et dois-je essuyer toutes les mauvaises humeurs d'un homme qui doit m'aimer! Ah! ce n'est point ainsi que doit parler une femme chrétienne. Vous, mes chères sœurs, vous devez dans ce cas vous efforcer d'imiter sainte Monique, le modèle le plus accompli des épouses chrétiennes. Cette femme vertueuse, au rapport de son fils saint Augustin, avait souvent des chagrins et même de mauvais traitements à souffrir de Patrice, son époux; cependant elle ne lui parlait jamais mal; elle n'allait jamais se plaindre aux voisins de ses emportements : au contraire, elle était patiente et toujours attentive quand il était en colère à ne lui résister d'aucune façon : *Noverat hæc non resistere irato viro, non tantum facto, sed ne verbo quidem.* Elle eut ainsi le bonheur de le rendre peu à peu patient, et elle eut la consolation dans la suite d'avoir non-seulement un bon époux, mais aussi un véritable et parfait chrétien! Si vous, mes chères sœurs, si vous agissiez de la sorte, vous gagneriez bientôt vos maris à Dieu, et je ne doute aucune-

ment que votre résignation ne finît par les rendre confus de leur irascibilité, et les faire peu à peu changer de conduite. Mais que faites-vous ? Tout l'opposé : souvent vous donnez à votre mari l'occasion de se plaindre, et vous voulez encore avoir raison. S'il crie d'un côté, vous criez plus fort de l'autre ; s'il commet une faute, s'il fait un mauvais marché, s'il rentre ivre chez lui, au lieu d'avoir pitié de ses défauts et d'attendre un temps plus favorable pour l'en reprendre, vous faites grand éclat, vous vous emportez dans une folle colère contre lui ! Que s'ensuit-il ? Vos maris, non moins impatients et non moins colères que vous, prennent feu à leur tour ; ils se mettent en fureur, et en viennent à des excès qui vous sont parfois très-funestes et qui sont toujours très-scandaleux pour la religion : vous êtes la fable de toute une commune, et votre maison est un enfer de discordes, de plaintes, d'imprécations ! Oh ! si vous aviez un peu plus de résignation, un peu plus de patience, vous préviendriez tous ces maux, qui sont souvent la source de beaucoup d'autres plus graves encore ; je veux dire l'adultère, cet exécrable péché contre la troisième obligation du mariage, qui est la fidélité.

Qui pourrait croire qu'il se commet des adultères parmi les chrétiens, Mes Frères ? qui pourrait le croire ? et cependant il y a souvent, dit saint Chrysostome, dans les mariages chrétiens,

des impuretés plus scandaleuses, plus horribles qu'il n'y en eut jamais dans ceux des idolâtres! Que de femmes se parent pour plaire à un homme qui n'est point le leur! Il en est qui ont des liaisons contraires à la fidélité qu'elles ont promise à leur époux devant Dieu et devant l'Église, et qui introduisent dans la famille les enfants d'un étranger. Il en est qui, par conséquent, ne pèchent pas seulement contre la sainteté du sacrement en faisant un horrible péché d'impureté, mais aussi contre la justice en faisant à leur époux et aux enfants légitimes un tort des plus graves et des plus difficiles à réparer. Ces infidélités sont-elles plus rares parmi les hommes? Non, le désordre y est encore plus commun, principalement chez les riches, qui vivent dans l'oisiveté et la sensualité : ils n'épargnent rien ; ils vendraient tout leur bien plutôt que de se détacher d'une créature asservie au péché et à l'iniquité. O horreurs qui font rougir le ciel! elles arrivent dans le sein de l'Église, parmi des chrétiens, entre époux et femmes. Vous les voyez, grand Dieu, et vous les supportez! N'entrons pas plus avant dans les détails, Mes Frères ; la décence et la sainteté du lieu m'interdisent de vous en entretenir davantage : mais puisque nous rougissons de dévoiler ces monstruosités, pourquoi, hommes et femmes infidèles, pourquoi n'avez-vous point de honte de

les commettre? Quoi, s'écrie saint Chrysostome, malheureux, n'avez-vous pas chez vous de plaisirs permis? pourquoi cherchez-vous des crimes ailleurs? quelles raisons pouvez-vous appporter pour légitimer cette conduite obscène et honteuse? pourquoi ne pas vous contenter de la femme que Dieu vous a donnée? pourquoi vous précipiter avec fureur dans des piéges où vous savez bien que vous périrez? n'écoutez-vous jamais les épouvantables menaces de Jésus-Christ, qui condamne un regard impur et à plus forte raison un adultère [1]? Quel avantage trouvez-vous dans ce plaisir brutal, qui vous rend méprisables, vous poursuit d'une crainte perpétuelle et vous condamne à la mort éternelle? car l'apôtre saint Paul a dit que les adultères ne posséderont jamais le royaume des cieux : *Neque adulteri regnum Dei possidebunt* [2]. Oh! qu'il vous serait bien plus avantageux de résister à la tentation pour jouir d'un repos parfait que de vous attirer des maux temporels et d'éternelles peines pour une si courte satisfaction de vos appétis brutaux!

Ne profanez donc jamais la sainteté du mariage; ne souillez jamais la pureté de votre couche, et ne vous exposez jamais vous-mêmes au déshonneur et à l'infamie. Si vous êtes séduits par une beauté étrangère, dites-vous à vous-

[1] Matth., v, 18. — [2] I, Cor., vi, 9.

mêmes : Arrière, ignoble créature ! mon corps ne m'appartient pas ; mais il est à mon épouse ! Et vous, femmes chrétiennes, dites de même quand la tentation vient vous assaillir : Arrière ! homme animal, impudent séducteur ! mon corps est à mon époux, et non à moi ! Tels étaient le digne langage et les nobles sentiments des premiers chrétiens quand l'esprit impur les sollicitait à l'adultère [1]. Puissiez-vous, Mes Frères, être animés des mêmes sentiments, et tenir aussi le même discours dans le même cas.

Je passe à une remarque encore plus importante, qui concerne la sainteté du mariage, quatrième obligation que vous y impose Jésus-Christ. Le mariage est saint, Mes Frères ; avec quel respect ne devez-vous donc pas vous y comporter ! Certes, vous ne devez pas être purs seulement sous le rapport que nous venons de dire, et vous garder de toute fréquentation illicite, de tout commerce scandaleux et d'adultère : mais vous devez conserver entre vous la pureté conjugale : cette vertu est plus imparfaite que la virginité ; cependant elle a ses difficultés et ses mérites. Ne croyez pas que, pour être liés l'un à l'autre, vous cessiez d'appartenir au Seigneur : quoique vous soyez mariés, votre céleste époux conserve encore sur votre âme et sur votre corps les mêmes droits.

[1] Tertullien.

Le Dieu de pureté veut que vous vous contentiez de vos devoirs ; il veut, dit saint Paul, que vous évitiez tout ce qui peut blesser la pudeur. *Honorabile connubium in omnibus* [1]. Défaites-vous donc aujourd'hui d'une grave et damnable erreur où vous êtes peut-être, défaites-vous de la pensée que tout dans le mariage est permis : non, tout ne l'est point ; non, tout n'est pas permis ! souvenez-vous-en bien, et ne l'oubliez jamais. Beaucoup d'abominables et horribles péchés se commettent dans le mariage, et ce qui doit vous faire frémir, c'est qu'une foule de chrétiens se damnent tous les jours en les commettant.

Si vous avez lieu de craindre que vous ne vous soyez fait quelque illusion à cet égard, consultez vos confesseurs ; consultez avec droiture votre conscience ; les avertissements et les remords vous feront peut-être éviter bien des fautes qui finiraient par vous mener en enfer. Commencez sans délai à vivre dans le mariage plus purement et plus saintement, à l'exemple de Zacharie et d'Élisabeth, qui s'y conduisaient tous deux d'une manière irréprochable : *Erant justi ambo ante Deum, incedentes in omnibus mandatis Domini sine querela* [2] ; ils étaient tous deux justes aux yeux de Dieu, ils observaient tous les commandements du Seigneur, et ils vivaient ensemble en

[1] Hebr., XIII, 4. — [2] Luc., I, 6.

paix. Conduisez-vous de la même manière dans le mariage, et vous y serez surabondamment bénis ; la vertu deviendra comme un héritage dans votre famille ; vous aurez la consolation de la voir se perpétuer dans le cœur de vos enfants, comme Zacharie et Élisabeth la firent croître dans l'âme de saint Jean-Baptiste. C'est la cinquième obligation des époux, l'éducation chrétienne de leurs enfants.

Que les parents soient chargés d'élever leurs enfants, c'est une vérité si évidente par elle-même qu'elle n'a pas besoin de démonstration : car si l'apôtre dit que celui qui n'a pas soin de ses serviteurs est pire qu'un infidèle, nous pouvons ajouter, avec saint Grégoire, que celui qui n'a pas soin des enfants qu'il a engendrés est comparablement pire que la brute ; mais en quoi consistent cette éducation et ces soins? Une autre fois je vous l'exposerai plus en détail ; je me borne aujourd'hui à trois circonstances seulement, qui concernent l'éducation chrétienne des enfants.

D'abord vous devez les instruire. Avez-vous des enfants, dit l'Écriture sainte, instruisez-les ; accoutumez-les au joug dès leur enfance. Sachez, pères et mères, dit saint Chrysostome, que Dieu vous a établis les prédicateurs, les maîtres et les apôtres de votre famille : vos lèvres et votre bouche, continue le même docteur, doivent être des livres ouverts où vos enfants puissent s'instruire ;

c'est votre devoir de leur enseigner la religion et la loi de Dieu et de leur faire sucer la piété avec le lait. Apprenez-leur, dès leurs plus tendres années, à connaître, aimer et servir le Seigneur; apprenez-leur à mépriser le monde et ses faux biens, à fuir et à détester le péché par-dessus tout mal; apprenez-leur qu'ils sont chrétiens et qu'ils ont reçu de Dieu une âme pour la sauver : apprenez-leur cela à temps, afin qu'avec les années ils croissent en vertu, et portent des fruits abondants.

En second lieu, vous devez bien veiller à ne rien faire et à ne rien dire en leur présence qui puisse les porter au désordre et leur faire aimer le vice. Sans cette précaution, c'est en vain que vous vous efforcerez de les bien élever : d'un côté vous détruirez ce que vous vous efforcez de construire de l'autre; vos paroles et vos actions perdront tout le fruit que vous aviez le droit d'attendre de vos salutaires enseignements. Troisièmement enfin, vous devez punir vos enfants lorsqu'ils font le mal. Saint Augustin attribue une partie de ses débordements à la trop grande indulgence de son père : Quand je faisais ou je parlais mal, dit-il, mon père en riait, et disait que j'aurais du génie; j'avais beau être vain et dissolu, il supportait tous mes vices, et je ne trouvais pas une main amie qui m'en retirât par de salutaires corrections. C'est ce qui arrive encore dans

le monde aujourd'hui : un enfant a-t-il fait quelque chose qui annonce déjà de la malice, a-t-il raconté quelque sottise : Que c'est admirable ! dit-on ; cela dénote un esprit intelligent qui se développera avec les années. On excuse ses défauts ; parfois même on les loue, ou du moins on les reprend avec tant de faiblesse que l'enfant voit qu'on n'en est pas sérieusement fâché. Grand saint Chrysostome, quel nom donnez-vous à cette mollesse et à cette tolérance criminelles ? meurtre et assassinat, non-seulement de leur âme, mais souvent aussi de leur corps : car, dit ce saint Père, si vous châtiez prudemment vos enfants, il n'y aurait besoin ni de sentences ni de pénalités pour punir les coupables selon la rigueur des lois ; mais, parce que vous ne les punissez pas comme il convient, vous les exposez souvent à de grands malheurs, et souvent vous les livrez, pour ainsi dire, vous-mêmes aux mains des bourreaux !

Parents, corrigez donc vos enfants quand ils ont commis quelque faute, ou quand ils fréquentent de mauvaises sociétés ; mais corrigez-les avec douceur, afin de ne pas les aigrir ni les décourager, ni de les rendre incorrigibles quand ils voient qu'ils ont mal agi. Si toutefois la tendresse et la douceur venaient à être insuffisantes, traitez-les si sévèrement qu'ils puissent juger que vous préféreriez les voir mourir que de les voir dans le

désordre. C'est ainsi qu'agissait la mère de saint Augustin, qui, au récit du même saint, avait si bien élevé ses enfants dans la crainte de Dieu que, lorsqu'elle en voyait un pencher au mal, elle le reprenait sévèrement, et en éprouvait autant de douleur qu'elle en avait souffert en le mettant au monde : *Ita nutrierat filios, ut quoties a te deviare cernebat, toties parturiebat.* O pères, ô mères, voilà votre règle ! Dieu ne vous a donné des enfants que pour les surveiller, leur inculquer la vertu, les détourner du vice, et les ramener dans la voie du salut, soit par la douceur, soit par la sévérité.

Tout cela étant, Mes Frères, je vous prie d'accueillir mon exhortation avec docilité : c'est l'amour de votre salut qui m'a dicté ces paroles. Préparez-vous saintement au mariage, si vous désirez embrasser cet état : priez avec ferveur le Seigneur qu'il vous fasse connaître votre vocation : entrez dans le mariage avec de bonnes intentions et une conscience pure : gardez-vous à vos noces de tout excès. C'est ainsi que vous recevrez de Dieu les grâces nécessaires pour vivre ensemble en paix et en charité, pour vous garder fidèlement l'un à l'autre vos promesses, pour vous acquitter saintement des devoirs du mariage, recevoir des enfants et les élever dans la crainte de Dieu : et votre postérité se multipliera comme les étoiles du ciel ; car c'est ainsi que

sera béni l'homme qui craint le Seigneur : *Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum*[1].

Ainsi soit-il.

---

## I^er SERMON

### POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

*Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.*
Mais les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. (Matth., VIII, 16.)

Jésus étant venu à Capharnaüm, un centenier vint le trouver, et lui demanda de guérir son serviteur, qui gisait chez lui frappé d'une paralysie. Le Seigneur lui dit : Je viendrai le guérir : *Ego veniam, et curabo eum.* Non, reprit l'officier, je ne suis point digne que vous veniez sous mon toit : il suffit que vous vouliez le guérir, et il sera guéri. Le Sauveur, voyant la foi de cet homme, le consola en lui accordant la guérison de son serviteur, et, se tournant vers ses disciples, il leur dit : Il en viendra beaucoup de l'orient et de l'occident, et ils siégeront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux : mais les enfants du royaume

[1] Ps. CXXVII, 4.

seront jetés dans les ténèbres extérieures : *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.* Le Seigneur voulait nous faire entendre par ces paroles que beaucoup d'infidèles se sauveront avec les saints, tandis que beaucoup d'hommes nés dans le giron de la sainte Église seront précipités dans l'abîme des enfers. Épouvantable vérité! oh! si elle était toujours l'objet de notre foi! Mais, hélas! les impies combattent cette vérité en disant : Il n'est point d'enfer; l'homme meurt comme la bête ; tout finit avec la vie. Je veux aujourd'hui fermer la bouche à ces imposteurs, et vous affermir, Mes Frères, dans votre foi en vous prouvant qu'il est un enfer, où sont préparés d'horribles et éternels supplices pour les pécheurs impénitents, et que rien n'est plus salutaire que de penser constamment à l'enfer. Je le ferai avec fruit si le bon Dieu daigne m'accorder sa grâce : implorons-la par l'intercession de la très-sainte Vierge Marie.

Il est un enfer pour les pécheurs impénitents : c'est un point de notre foi, Mes Frères, dont il ne nous est pas permis de douter. Quelques impies pourtant combattent ce dogme : ils disent qu'ils meurent comme la brute, qu'après la mort il n'est rien à craindre, et voici les motifs de ce langage. La vérité de l'enfer les obsède, les inquiète et les empêche de commettre le péché tranquillement; cette vérité les épouvante, et comme ils

voudraient qu'il n'y en eût pas, ils disent : Il n'est point d'enfer. Mais c'est en vain que la passion leur fait tenir ce langage, que leur esprit corrompu désire qu'il en soit ainsi : jamais ils ne pourront anéantir cette croyance ; ils n'empêcheront pas qu'il y ait un enfer, et ils doivent s'attendre à d'éternels châtiments s'ils nient son existence. *Qui non obediunt Evangelio pœnas dabunt in interitu æternas*[1]. Nous en avons des preuves incontestables ; examinons-les. Si Dieu, comme on ne peut en douter, Mes Frères, est juste, il doit nécessairement donner à chacun selon ses mérites ; un Dieu juste doit récompenser les bons et punir les méchants. Mais Dieu n'a pas toujours puni les pécheurs sur la terre, et il ne les y punit pas encore : feuilletez l'histoire des temps passés, contemplez le monde actuel, et vous trouverez une foule de méchants qui n'éprouvent aucune adversité, qui jouissent au contraire de la santé, des richesses et des joies de ce monde ; jusqu'à la mort ils ont coulé leurs jours dans l'allégresse : *In bonis ducunt dies suos*[2]. Or, si ces pécheurs doivent être punis, ils le seront après la mort ; il y a donc un enfer. Voilà ce que la raison seule nous enseigne et ce qu'elle a proclamé de tout temps, car tous les hommes sauvages et barbares même ont connu le dogme

[1] II Thess., I, 8. — [2] Job, XXI, 13.

de l'enfer. Lisez l'histoire des peuples; vous trouverez que tous ont cru à une vie future, où le vice sera puni : les uns vous disent que les méchants seront condamnés au Tartare, les autres à l'enfer; le mot ne change rien à la chose; tous reconnaissent pour les méchants des supplices après la mort. La révélation vient à son tour confirmer cette vérité; les pages sacrées nous apprennent expressément qu'il est une vie future où le ver rongeur d'une conscience coupable ne mourra jamais, *Vermis eorum non morietur*[1]; où la flamme qui torturera les corps criminels et déréglés ne s'éteindra jamais, *Ignis non extinguetur*[2]; où les impies seront jetés dans un feu éternel, *In ignem æternum*[3]. Pouvons-nous, après tous ces témoignages, douter encore sans renier notre foi? Il est donc un enfer; mais où est-il, et qu'y souffre-t-on? Je ne vous dirai pas, Mes Frères, où est placé ce lieu de tourments; la révélation ne nous l'a point dévoilé; mais la tradition de l'Église nous apprend que c'est un lieu souterrain, et c'est une opinion fondée sur les expressions mêmes de la sainte Écriture[4]. On ne doit pas chercher à connaître ce qu'il n'a pas plu à Dieu de nous révéler : tous les hommes le sauront au jugement universel.

Quant à ce qui concerne les peines qu'on y

[1] Is., LXIV, 24. — [2] Ib. — [3] Matth., XXV, 4. — [4] Luc., XXVIII, 31.

trouve, nous pouvons vous les apprendre, mais non vous les faire concevoir : nous pouvons en dire, avec autant de vérité que des délices du ciel, que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, ni le cœur jamais compris quels supplices Dieu a préparés aux réprouvés. Personne ne peut ici sur la terre apprécier jusqu'où peut s'étendre la colère d'un Dieu vengeur : *Quis novit potestatem iræ tuæ*[1] ? Il maudit jadis la terre après le péché du premier homme, et soudain elle se hérisse de ronces et d'épines[2]. Il maudit Caïn après son fratricide, et sur l'heure celui-ci est saisi d'angoisse, d'effroi, d'accablement, et sa vie n'est plus qu'une longue agonie[3]. Il maudit l'Égypte après la tyrannie de Pharaon; elle est inondée de plaies, elle regorge de sang, elle est couverte de cadavres[4]. Si les effets de la malédiction divine furent si terribles sur la terre, ah! combien ne seront-ils donc pas horribles dans ces abîmes affreux! Toutes les misères, tous les maux, toutes les douleurs que la justice de Dieu a jamais fait peser sur le monde ne sont qu'un pâle reflet des supplices qu'il emploie pour punir les réprouvés. Quand Dieu punit le pécheur dans le temps de cette vie, il le fait, dit le livre de la Sagesse, avec une certaine mesure, avec nombre, avec poids : *Omnia in mensura, et numero et pon-*

[1] Ps. LXXXIX, 1 2. — [2] Gen., III, 17. — [3] Ib., IV, 13. — [4] Exod., VII, et ss.

*dere*[1] : il laisse seulement couler, dit-il, quelques gouttes de sa colère : *Stillabit furor meus*[2]. Mais dans l'abîme des enfers, la colère et la vengeance du Seigneur sont complètes : *Complebo furorem meum*[3]. Les châtiments y sont sans mesure, sans nombre, sans fin, Mes Frères. L'esprit et le cœur sont troublés; tout l'homme tremble d'effroi quand il se dit et qu'il pense en lui-même : Pour toujours séparé de Dieu, qui est l'unique source du bonheur! pour toujours condamné aux flammes! pour toujours déchiré par ce remords de la conscience! Tel est pourtant le sort de ceux qui ne croient pas à l'Évangile, qui transgressent les commandements de Dieu et de la sainte Église, et qui meurent en état de péché mortel.

Ah! que de douleurs et d'afflictions, que de peines ne doivent donc pas subir les réprouvés! avec quelle amertume, quelle douleur ne doivent-ils pas soupirer, gémir, hurler! Ceux qui sont punis à cette heure déjà depuis des milliers d'années dans l'enfer n'ont pas encore retranché un clin d'œil de l'éternité de leurs souffrances : leur feu est toujours aussi terrible, leur désespoir aussi furieux, leurs sanglots aussi lamentables, et jamais ils ne perdront rien de leur douloureux état! Toujours ils aspireront à un peu de consolation, et jamais, jamais ils ne pourront le trouver. Rap-

[1] Sap., XI, 21. — [2] Paral., XXXIV, 25. — [3] Ezech., V, 13.

pelez-vous le sensuel de l'Évangile, et cette vérité vous frappera par son évidence. Voilà dix-huit siècles déjà que ce mauvais riche appelle en gémissant une goutte d'eau pour apaiser sa soif dévorante, et tous ses soupirs et ses pleurs n'ont pu lui apporter ce léger adoucissement : il criera, et il continuera de crier ; toujours il entendra la voix d'un Dieu juste lui répondre : *Recordare quia recepisti bona in vita tua*[1], souvenez-vous que vous avez déjà reçu votre récompense sur la terre, et qu'il ne vous reste plus rien pour l'éternité que les tortures de l'enfer.

Voilà, Mes Frères, une effroyable vérité, capable d'amollir les cœurs les plus endurcis et de convertir les pécheurs les plus obstinés. Aussi le Saint-Esprit vous exhorte de penser toujours à cette épouvantable fin, à l'enfer. Saint Jean-Baptiste employa ce moyen pour retirer les hommes du mal et les porter à la pénitence ; il s'écriait en prêchant à la multitude : Tout arbre, c'est-à-dire tout homme, qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu[2]. Notre Sauveur lui-même dans sa dernière cène offrit à ses disciples ce moyen de leur faire craindre le péché. Comme le sarment desséché coupé de sa tige est jeté au feu, de même, dit-il, le pécheur perdra toutes mes faveurs, sera rejeté de ma société et

[1] Luc, XVI, 25. — [2] Matt., III, 10.

condamné au feu éternel : *Mittetur foras sicut palmes, et arescet; et in ignem mittent, et ardet*[1]. Ah! qui pourra énumérer tous ceux que cette réflexion a retirés de la fange du péché! qui exprimera le nombre de ceux que le souvenir d'un feu éternel a fait triompher des ruses du démon, des séductions de la chair, des tromperies du monde! Saint Athanase affirme que saint Antoine, au commencement de sa retraite, était assailli de violentes tentations, et qu'il en triompha en se représentant les peines éternelles de l'enfer. Saint Jérôme dit : Je me suis rendu semblable à un captif dans un désert, par crainte de tomber en enfer et de me damner avec le monde. Métaphraste rapporte que saint Martinien, en péril de commettre un péché honteux, mit ses mains dans le feu, les brûla légèrement, et se dit à lui-même : Vois, Martinien, si tu pourras supporter le feu éternel auquel mène le péché! Ce feu temporel, qu'un peu d'eau étouffe, te fait souffrir si cruellement; que sera-ce du feu de l'enfer, éternel et inextinguible? Cette pensée l'empêcha de tomber.

Oh! si nous pensions aussi à l'enfer, y en aurait-il tant qui voileraient, qui excuseraient et tairaient leurs péchés en confession? se commettrait-il sacrilége sur sacrilége, impureté sur

[1] Joan., xv, 6.

impureté, ivrognerie sur ivrognerie, péché sur péché, sans crainte, sans angoisse, sans accablement? Loin de là, ils dompteraient leurs instincts corrompus pour ne pas être condamnés au feu éternel : *Castigo corpus meum, ne forte reprobus efficiar*[1]. Ils diraient, comme saint Augustin : Je crains beaucoup, je tremble pour le feu de l'enfer : *Nimis timens esse volo ; ignem æternum timeo*. Et si nous devons nous écrier en gémissant aujourd'hui : *Totus mundus in maligno positus est*[2], tout le monde est corrompu ! c'est parce que peu d'hommes réfléchissent à cette effroyable vérité : *Quia nullus est qui recogitet corde*[3]. Et si nous demandions aux réprouvés : Pourquoi êtes-vous en enfer? un écrivain remarque que la plupart répondraient : Nous sommes ici pour ne pas avoir pensé à l'enfer.

Eh bien donc, Mes Frères, suivez le conseil que vous donne saint Bernard : descendez souvent en esprit dans l'enfer pendant cette vie, afin de ne pas y être condamnés après votre mort pour toute l'éternité; c'est un avertissement utile que je vous donne : pensez toujours à l'enfer, matin et soir, jour et nuit. Si vous êtes justes, craignez de mériter l'enfer; opérez votre salut avec crainte et tremblement : *Cum metu et timore salutem vestram operamini*[4]. Si vous êtes pécheurs,

[1] I Cor., IX, 27. — [2] I Joan., V, 19. — [3] Jerem., XII, 11. — [4] Phil., II, 12.

dites-vous à vous-mêmes : Je mérite l'enfer pour tel péché mortel que j'ai commis, et dont je ne me suis pas purifié. Si je meurs en cet état, je suis donc à jamais perdu, perdu sans retour! A cette pensée vous tremblerez, et à l'instant, j'ose le dire, vous confesserez vos péchés pour en obtenir le pardon, vous vous convertirez sincèrement. Je sais bien qu'on rira de vous, et que les impies, pour vous injurier, diront en raillant : C'est un homme qui croit à l'enfer et qui le craint! Ah! méprisez ce langage, plaignez les blasphémateurs qui le tiennent; ne chancelez pas enfin dans votre foi : après la mort vous serez content d'avoir eu cette crainte et cette foi. Alors les impies railleurs voudront vous avoir imité et avoir pensé comme vous, mais il ne sera plus temps : ils ne veulent point croire aujourd'hui; alors, alors ils croiront, mais trop tard! alors ils croiront, mais sans fruit! que dis-je? ils se maudiront eux-mêmes pour n'avoir pas cru pendant leur vie à l'enfer! Que Dieu leur fasse la grâce de leur ouvrir les yeux aujourd'hui, de croire avec vous à cet enfer épouvantable, afin qu'ils le craignent et l'évitent un jour! c'est le vœu sincère que je leur adresse pour vous et pour moi.

Ainsi soit-il.

## IIe SERMON

### POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

*Vade, ostende te sacerdoti.*
Allez, et montrez-vous au prêtre.
(MATTH., III, 4.)

De toutes les maladies qui attaquent notre corps, la lèpre est, d'après le sentiment des saints Pères, la plus fidèle image des maladies de notre âme. En effet, Mes Frères, rien ne nous rappelle mieux la corruption que le péché engendre chez l'homme et l'horreur qu'il inspire à Dieu, que la lèpre, décomposition générale du sang, qui envahit tout le corps, et qui le rend hideux, dégoûtant et repoussant. C'est pour cette raison, dit saint Jean Chrysostome [1], que le Christ, en descendant de la montagne après y avoir donné au peuple les plus sublimes enseignements, permit que le premier malade qui vint à lui fût un lépreux, tant pour nous faire connaître par l'image de la lèpre la malice du péché que pour nous enseigner par ce qu'il fit et recommanda à ce lépreux pour sa guérison ce

[1] Hom., XXVI, in Matth.

que doit faire le pécheur pour obtenir la rémission du péché. Le lépreux se montre à Jésus, et se prosterne à ses pieds en lui exposant son misérable état et implorant sa guérison ; le Sauveur étend la main, le touche et le guérit, en le renvoyant aux prêtres. Voilà ce qu'un lépreux spirituel, un pécheur, doit faire pour être guéri : oui, c'est aux prêtres de la nouvelle loi que le Christ envoie les pécheurs ; il les envoie comme des lépreux qui ne peuvent recouvrer la santé s'ils ne dévoilent toutes les souillures de leur lèpre à ces médecins spirituels, qui ont reçu le pouvoir de les purifier et de les guérir. Allez donc, pécheurs, ne craignez point ; qu'une détestable honte ne vous retienne pas ; allez, montrez-vous aux prêtres tels que vous êtes : c'est cette soumission que le Seigneur vous demande. Je ne vous entretiendrai pas tant aujourd'hui de ce pouvoir de pardonner les péchés que de ce qui nous empêche de les bien confesser ; et nous allons pour cela examiner ensemble les obstacles d'une bonne confession, les remèdes à opposer à ces obstacles.

En entreprenant de vous développer ce qui empêche une bonne confession, ne pensez pas, Mes Frères, que je veuille traiter ici de ces défauts, de ces omissions involontaires qui surgissent de l'ignorance ou de l'oubli. Non, la confession n'est pas, comme se le figurent les hérétiques,

un chevalet de tortures : elle ne sert pas à désoler la conscience, mais à la mettre en repos, dit le saint concile de Trente [1]. Une personne qui a confessé avec repentir les péchés dont elle se souvient après un examen convenable doit être tranquille à l'égard de ceux qui lui ont échappé, et dire humblement, à l'exemple de David : *Delicta quis intelligit ? ab occultis meis munda me*, qui peut, hélas! connaître ses défauts? Purifiez-moi, ô mon Dieu, de mes péchés secrets [2] ! Mon dessein est de vous parler uniquement des obstacles à la confession, et ceux-ci proviennent de la malice du pécheur lui-même. Grand Dieu! ce que votre bonté offre au pécheur comme un remède salutaire, sa perversité le change en poison : il abuse du sacrement de pénitence, et il trouve la mort dans ce qui aurait dû lui procurer la vie. Malheureux! vous hâtez et vous aggravez votre damnation de ce qui devait servir à votre éternelle béatitude.

Disons d'abord que le plus puissant de ces obstacles, c'est la honte; oui, la honte, Mes Frères! « Dieu, dit saint Chrysostome, a attaché la honte au péché, afin que nous ne le commettions pas, et il a joint la confiance à l'aveu, afin qu'après la chute nous puissions nous relever plus aisément [3]. » Mais que fait le démon pour s'opposer aux desseins de la miséricorde

[1] Sess. XIV. — [2] Ps. XVIII, 13. — [3] Hom., III.

divine, si favorable à l'homme? Il renverse l'ordre des choses, il fait paraître le péché facile à pardonner, et il en rend honteux l'aveu complet; il enlève la honte de l'action, mais il la rend à l'homme quand celui-ci veut en faire l'aveu. J'ai fait ceci et cela, et je m'en reconnais coupable; mais dois-je le dévoiler avec toutes les circonstances? Dois-je avouer et révéler à mon confesseur, à mon curé, cette tromperie cachée, cette impureté, cet adultère, cette obscénité, à laquelle je ne puis penser aujourd'hui sans confusion? Que pensera-t-il? que dira-t-il? comme il me réprimandera! de quel œil me regardera-t-il? On néglige ainsi la confession, ou, ce qui est bien pire, on déguise, on fait, on nie même ses péchés, et ainsi, au lieu de découvrir votre lèpre à celui qui a reçu le pouvoir de la guérir, vous vous perdez misérablement par honte d'un péché que vous n'osez avouer! « Malheur à moi, parce que je me suis tu! » Tel est, tel sera le stérile regret qu'exprimeront les damnés en enfer!

Chez quelques-uns la honte ne s'étend pas jusque-là : il en est qui veulent bien se confesser; mais il ne veulent pas accorder à Dieu et à leur prochain une satisfaction proportionnée aux péchés qu'ils ont commis. Si je fais, dit un impudique, une confession parfaite de tous les déréglements auxquels m'a entraîné ce sale penchant, je devrai m'imposer de nombreuses mortifica-

tions, je ne pourrai plus voir cette personne ; je devrai fuir cette société.

Dois-je retirer ma parole, irai-je m'abaisser à faire des excuses à ceux que j'ai injuriés, et réparer l'outrage que j'ai fait à leur réputation? Je ne puis m'y résoudre, se dit un médisant ; ma dignité ne souffrira pas cela! Si j'avoue, dit un négociant, un marchand, un fonctionnaire, si j'avoue ces friponneries, ces fraudes, ces injustices que j'ai commises, on m'obligera à une restitution queje ne suis point en état de supporter. Et que fait-on? On veut seulement aller à confesse, on doit faire comme un autre, on ne peut pas omettre sa communion pascale! Qu'en résulte-t-il? On se déguise, on se tait, et, après avoir menti aux hommes, on a l'impudence de mentir au Saint-Esprit en s'approchant du sacrement de Pénitence d'une manière aussi sacrilége! *Quoniam accessisti maligne ad Dominum, et cor tuum plenum est dolo et fallacia*[1]. Et c'est ainsi que beaucoup d'hommes se perdent par de mauvaises confessions. Pourquoi, par exemple, ce mari et cette femme sont-ils damnés : ils ont rempli comme les autres leur devoir pascal, ils ont été plus souvent peut-être à confesse, et voyez, ils sont damnés! D'où leur est survenu ce malheur? Des mauvaises dispositions avec lesquelles ils ont reçu les

[1] Eccl., I, 40.

saints sacrements. Au lieu de s'en approcher avec sincérité, leur cœur a été rempli de fourberie et de mensonge.

Telle sera peut-être, pécheur, la cause de votre damnation : que personne de vous donc ne s'en rende coupable : et s'il en est ici d'assez malheureux pour avoir fait une mauvaise confession, je leur enseignerai le moyen de surmonter tous ces obstacles suscités par le démon.

La honte m'empêche d'avouer tous mes péchés, dit le pécheur, et je dis, moi, que rien n'est moins raisonnable que cette honte. Quoi! vous n'osez pas dire tout bas à l'oreille du prêtre ce que vous n'avez pas craint de commettre sans pudeur en présence d'un Dieu qui voit tout! Quoi de plus insensé! Si vous rougissez du péché, que ce soit avant de le commettre! Diogène vit un jour un jeune homme sortir d'un lieu déshonnête et qui paraissait tout honteux d'être vu : à cet aspect le philosophe lui cria : Jeune homme, vous deviez rougir d'y entrer ; mais vous n'avez point à rougir d'en sortir ; et c'est ce que je dirais volontiers au pécheur.

Cet aveuglement qui vous rend pénible l'aveu de vos péchés est semblable à la folle erreur d'une fille qui s'est laissée entraîner au mal, et qui, après avoir quelque temps caché sa faute, est forcée de se trahir au grand jour par les douleurs de l'enfantement : *Colligata est iniquitas Ephraïm ;*

*absconditum peccatum ejus; dolores parturientis venient ei,* l'iniquité d'Éphraïm a été bien soigneusement voilée, son péché est secret; mais les douleurs de l'enfantement lui surviendront[1]. La peine et l'accablement de la mort viendront un jour, et vous devrez alors avouer les péchés que vous aurez cachés, ou mourir dans l'impénitence, et être sûrement perdu. Choisissez l'une de ces deux éventualités : vous devez vous-même dévoiler vos péchés dans la confession, ou Dieu vous les reprochera éternellement, et les exposera à la vue du monde entier au jour du jugement. *Revelabo pudenda tua in facie tua,* je découvrirai vos hontes à votre face[2]. Pouvez-vous donc mieux choisir que de confesser vos péchés?

Mais, quoique cette circonstance vous fasse éprouver quelque confusion, je vous dis que vous devez la sacrifier à Dieu, qu'elle doit entrer dans votre pénitence, faire une grande partie de la satisfaction que vous devez à la justice divine pour les péchés que vous avez commis sans honte, et qu'elle est en outre un frein qui doit vous empêcher de retomber.

Je ne suis pas surpris que cette mystérieuse déclaration de ses péchés dans la confession ait été une cause pour laquelle on a vu tant d'hommes, dans les derniers siècles, abandonner le giron de

[1] Osée, XIII, 12. — [2] Nahum., III, 5.

la sainte Église : ces esprits égarés avaient trop de présomption et étaient trop gonflés d'orgueil pour s'y soumettre. Ils voulaient bien se confesser à Dieu, ce qui ne coûte rien à l'amour-propre ; mais ils ne voulaient pas consentir à avouer leurs péchés aux hommes. Ils préféraient se séparer de l'assemblée des fidèles plutôt que de se soumettre à une pratique si humiliante, et rejeter le salut plutôt que de l'acheter à ce prix. Mais vous, Mes Frères, qui êtes élevés dans la religion, qui faites profession de sainteté et d'humilité, vous qui désirez vivre et mourir en catholiques, voudriez-vous, pour éviter une confusion secrète et d'un moment, consentir à un opprobre public et éternel? Je dis confusion secrète d'un moment, car pouvez-vous douter de l'inviolable discrétion du confesseur? avez-vous jamais entendu dire qu'un confesseur ait révélé les péchés de son pénitent? Parcourez la liste des confesseurs tombés dans l'impiété, dans l'apostasie, dans l'hérésie, et citez-m'en un seul qui ait violé le secret de la confession; ce qui est scellé par le sang du Christ demeure si caché que jamais on n'en parle.

Je ne doute pas, répondrez-vous, de la fidélité de mon confesseur; mais je crains l'expiation : si je dévoile mon injustice, il m'obligera à un dédommagement. Quoi! ne savez-vous pas que l'Évangile nous enjoint de faire de dignes fruits de pénitence, et que le royaume des cieux souffre

violence? Saint Augustin n'a-t-il pas exprimé une incontestable vérité en disant : « Le péché n'est remis qu'à condition qu'on restitue ce qu'on a pris, » du moins quand on peut le faire?

Mais avez-vous bien le droit de vous plaindre de l'expiation qu'on vous impose aujourd'hui? Voyez comment saint Pierre, saint Augustin, sainte Marie l'Égyptienne et bien d'autres ont fait pénitence! Quoi! quelques prières, quelques jeûnes, une légère aumône, assister de temps en temps au service divin, c'est beaucoup! On vous dit de vous réconcilier avec vos voisins, de restituer ce bien que vous possédez illicitement, et vous préféreriez mourir avec la haine que vous portez dans votre cœur ou avec ce bien illégitime qui ne vous appartient pas! Ne vaut-il pas mieux faire en ce monde une légère et salutaire pénitence que de souffrir une inutile et éternelle expiation dans l'enfer? Vous vous exposez pourtant à ce péril en refusant de vous confesser comme il convient de le faire : *Damnaberis tacitus, qui possis liberari confessus*[1].

Cela étant, Mes Frères, je vous exhorte avec le Sage. *Ne confundaris confiteri peccata tua*[2], ne soyez pas honteux de confesser vos péchés. Vous n'avez pas eu honte de vous livrer à l'ivrognerie, à l'impureté, au blasphème et à mille autres dé-

[1] S. Aug. — [2] Eccl., IV, 31.

sordres; que dis-je? vous vous en êtes parfois fait une gloire en pleine assemblée, au milieu de vos compagnons; et vous rougiriez de les révéler au prêtre, qui est comme vous un homme fragile! *Quoniam et ipse circumdatus est infirmitate*[1]. Ah! suivez plutôt l'exemple du roi David, qui n'avoue pas à Nathan seul, mais au monde entier, son adultère et son homicide; suivez l'exemple de Paul, qui a dévoilé non à un homme, mais à tous les hommes, qu'il avait été blasphémateur, persécuteur de l'Église sainte, et complice même de la mort d'Étienne, le premier martyr. Suivez l'exemple de Madeleine, qui, comme elle avait été une pécheresse publique, voulut subir aussi une pénitence publique en se prosternant aux pieds de Jésus et en lui demandant pardon de ses crimes en présence de beaucoup de personnes.

Pour l'amour de votre âme suivez ces exemples. Ne rougissez pas d'avouer vos péchés : *Pro anima tua, ne confundaris dicere verum*[2]. Surmontez courageusement toute honte, et vous vous ouvrirez le ciel; car, ainsi que dit Albert le Grand, la confession est la porte par laquelle on entre aux cieux : *Confessio est porta per quam animæ intrant in Paradisum.*

Ainsi soit-il.

[1] Hebr., v, 2. — [2] Eccl., iv, 24.

# Ier SERMON

## POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

*Ecce motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus.*
Voici qu'il s'éleva une grande tempête sur la mer, de sorte que la barque était couverte par les flots. (MATTH., VIII, 24.)

Jonas, l'infidèle prophète, fuyait jadis devant la face du Seigneur, qui l'envoyait annoncer à Ninive sa ruine prochaine si ses habitants ne faisaient pénitence. Il s'embarqua à Joppé sur un vaisseau qui allait à Tharse. Bien qu'il eût quitté le port avec un vent favorable, il s'éleva soudain une effroyable tempête; le ciel se couvrit de sombres nuages, un ouragan furieux se déchaîna sur l'Océan, la mer devint houleuse et agitée; tantôt les vagues lançaient le vaisseau jusqu'aux nues, tantôt elles l'enfonçaient dans leurs abîmes. Tout présageait une perte imminente. Cela ne doit nullement nous surprendre, Mes Frères, puisque Jonas était monté sur ce vaisseau contrairement à la volonté de Dieu, et Dieu faisait avec raison servir les vents et les flots à se venger de l'injure qui lui était faite; mais que la barque où Jésus se trou-

vait avec ses disciples fut assaillie d'une tempête si violente qu'elle semblait sur le point de périr; c'est là quelque chose de surprenant, quelque chose qui semble inconcevable!

Quelle pouvait en être cependant la cause? Selon les saints Pères et les commentateurs de la sainte Écriture, cette barque et cette tempête figurent l'Église de Jésus-Christ, livrée en ce monde à de terribles persécutions, qu'elle doit subir sans interruption; car, ainsi que Jésus était dans cette barque avec ses disciples, de même sur la terre il se trouve dans son Église avec ses vrais disciples, qu'il anime de son esprit, qu'il soutient de sa vérité et avec qui il demeurera, selon sa promesse infaillible, aussi longtemps qu'elle flottera sur la mer de ce monde. Voyez, dit-il, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles[1]. C'est à cause de ce chef que cette barque symbolique, l'Église de Jésus-Christ, ne peut périr, quelques orages qu'elle ait à traverser, quelque oppression et quelque misère qu'elle ait à souffrir.

Mais si aucune tempête, aucune persécution, aucune oppression n'ont de pouvoir contre l'Église en général, elles renferment pourtant de nombreux périls pour chaque fidèle en particulier. Que d'hommes ces maux ne réduisent-ils

[1] Matth., XXVIII, 20.

pas à l'abandon de Dieu et de la vertu! Que d'hommes n'entraînent-ils pas à l'impatience, au murmure, à de mauvaises pensées, à des défiances! Que d'hommes n'y perdent pas l'esprit de douceur, de paix et d'amour, et par-dessus tout leur âme!

Voilà, Mes Frères, ce qui m'engage à vous entretenir aujourd'hui des croix, des afflictions et des tribulations qui nous surviennent. Puissé-je augmenter votre zèle, votre courage et votre patience à les supporter! Puissé-je vous donner la force de ne jamais succomber sous leur violence! Je vais dans cet espoir vous montrer : 1° que les peines et les croix nous viennent de Dieu; 2° qu'elles nous conduisent à Dieu.

Nos croix, nos afflictions et nos chagrins viennent de Dieu, Mes Frères. Si nous sommes justes, c'est par là que Dieu veut exercer notre patience, qu'il veut effacer nos légères fautes et augmenter nos mérites. Si nous sommes pécheurs, c'est par là qu'il veut nous ramener à lui, qu'il veut nous détourner du vice et nous replacer dans la voie du salut. Ce n'est donc point par hasard que nous souffrons. Ce n'est pas par hasard que vous tombez malades, que vous perdez vos biens et que vous souffrez l'indigence. Ce n'est pas par hasard que vous êtes haïs, calomniés, offensés, blessés. Ce n'est pas par hasard que dans votre affliction vous ne trouvez au-

près des hommes ni consolation ni secours. Non, cela n'est point l'œuvre du hasard; mais cela arrive par une providence spéciale et une permission expresse de Dieu : *Quidquid hic accidit, noveris non accidere nisi de voluntate Dei*[1].

Que cette pensée était bien gravée dans le cœur de Job et de David! David est injurié par Séméi. Laissez-le faire, dit-il à ceux qui voulaient empêcher cette insulte; c'est Dieu qui le lui a ordonné[2]. Job reçoit la nouvelle de toutes les catastrophes qui fondent sur lui; il ne dit pas : Les Sabéens m'ont enlevé mes bœufs et mes bêtes de somme, les Chaldéens, mes chameaux; il ne dit pas : Le feu du ciel a détruit mes troupeaux, a écrasé ma demeure et mes enfants sous ses ruines; mais il s'écrie : La main du Seigneur m'a touché[3]! il est arrivé comme il a plu au Seigneur[4]!

Lorsqu'il vous survient une croix, Mes Frères, lorsque vous éprouvez quelque malheur, n'en imputez jamais la faute aux hommes. Ne dites jamais : Tel ou tel m'a fait cet outrage; mon voisin me porte envie, mon mari m'opprime, ma femme m'afflige, mes enfants me font souffrir mille morts; celui-ci me supplante dans mes démarches, celui-là me suscite à tort un procès; tel ou tel m'a ruiné. Non, ne parlez pas

[1] S. Aug., in Ps. XIV, 8. — [2] II Reg., XVI, 10. — [3] Job., XIX, 21. — [4] Ib., I, 41.

de la sorte ; mais croyez et soyez fermement assurés que votre fléau vient de Dieu : *Prorsus ad Deum refer flagellum tuum*[1].

Il est bien vrai que souvent la contrariété que vous souffrez semble vous venir immédiatement des hommes ; mais elle vient originairement de Dieu. C'est ce qu'atteste le prophète Amos lorsqu'il dit : Il n'arrivera point de mal, le péché excepté, que le Seigneur n'ait causé[2]. Les hommes sont seulement des instruments que Dieu emploie selon sa volonté toujours équitable, toujours miséricordieuse et toujours sainte.

Ah ! si vous pensiez toujours à cela, quelle consolation, quel contentement ne trouveriez-vous pas dans vos douleurs et dans vos souffrances ! Avec quelle bonne volonté ne vous soumettriez-vous pas aux arrêts de Dieu, quand il permet parfois que l'adversité visite votre maison, que des maladies frappent vos enfants, que des pertes vous arrivent dans vos troupeaux, des malheurs dans votre commerce ! Loin de murmurer et de vous plaindre, de soupirer et de gémir, de vous emporter en invectives et en jurements, vous seriez courageux et endurants, vous vous diriez à vous-mêmes : Puisque c'est Dieu qui m'impose cette croix, puisque c'est sa main paternelle qui me frappe et me châtie ici-bas pour

[1] S. Aug. — [2] Amos, III, 6.

m'épargner dans l'éternité, je baise cette main, j'embrasse cette croix.

N'est-ce pas de cette manière qu'agit autrefois saint Loup, évêque de Troyes? Attila se présentait devant Troyes, l'assiégeant avec toutes ses forces et voulant la détruire par le fer et le feu. Que faire en cette extrémité? Saint Loup, voyant que toute résistance humaine serait inutile, eut recours à Dieu. Après des prières publiques il se revêtit de ses habits pontificaux, et, accompagné de tout son clergé, il alla à la rencontre d'Attila et lui demanda avec une sainte hardiesse qui il était et ce qu'il venait faire. Je suis Attila, répondit-il, le fléau de Dieu! *Ego sum Attila, flagellum Dei.* Si vous êtes le fléau de Dieu, reprit le saint évêque, soyez donc le bien-venu; entrez dans ces murs, et accomplissez ce que le Seigneur vous permet.

Voilà, Mes Frères, l'exemple que nous devons imiter : quelque croix, quelque chagrin, quelque perte qui puisse vous survenir, acceptez-la avec résignation comme venant de la part de Dieu. Soyez courageux et assurés que tout cela tournera à votre avantage[1]; car les peines et les croix ne viennent pas seulement de Dieu, mais elles nous conduisent aussi à Dieu.

Les souffrances, les croix et les afflictions que

[1] Rom., VIII, 28.

nous essuyons dans cette vie sont un signe de prédestination au salut. C'est le Christ lui-même qui nous l'apprend lorsqu'il dit : Heureux vous qui pleurez, car vous serez consolés[1]; heureux vous qui souffrez persécution pour la justice, car le royaume des cieux vous appartient[2]. C'est à ce signe que tous les hommes justes et pieux ont été reconnus depuis le commencement des temps et le seront encore jusqu'à la fin du monde.

Voyez dans l'ancienne loi : un Isaac, un Jacob, un Moïse et tous ceux qui furent agréables à Dieu ont été dans l'oppression. Tobie, tout pieux qu'il fût, eut sa part de souffrances : il fut éprouvé; et quelle en était la raison? C'était, ainsi que lui dit l'ange, parce qu'il était cher à Dieu : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te*[3]. Voyez également dans la nouvelle loi : lisez l'Évangile, lisez les Actes des Apôtres, lisez les Vies des Saints. Partout vous découvrirez que les croix furent l'héritage de ceux qui désirent vivre pieusement : ce sont les afflictions qui ont aplani pour beaucoup de saints les voies du ciel; c'est la souffrance qui leur a ouvert les cieux.

Transportez-vous en imagination dans l'heureux séjour ; parcourez en esprit tous les rangs

[1] Matth., v, 5. — [2] Ib., x. — [3] Tob., xii, 13.

des saints qui s'y trouvent; demandez, entre autres, à saint Jean, le précurseur du Messie, de quelle manière il est parvenu à cette grande gloire dont il jouit; il répondra : Par les cachots, par les fers et les chaînes, par le glaive sous lequel il courba la tête, quoique sa vie fût sainte, ses œuvres édifiantes et sa personne inoffensive. Demandez-le à saint Pierre : il vous montrera qu'il mérita les clefs du ciel par la croix à laquelle il fut cloué. Demandez-le à saint Paul : il vous dira qu'il fut trois fois battu de verges, persécuté par les Juifs, emprisonné par les Romains, mis à mort par ordre du féroce Néron. Demandez-le enfin à tous les bienheureux du ciel : ils vous crieront unanimement avec les paroles du prophète David : Nous avons traversé le feu et l'eau, les persécutions et les afflictions, et alors le Seigneur nous a donné un lieu de rafraîchissement dans ses saints tabernacles : *Transivimus per ignem et aquam, et eduxisti nos in refrigerium*[1].

Voulez-vous donc savoir si vous êtes un enfant de réprobation ou d'élection? voyez si vous avez à souffrir : les persécutions et les douleurs prouvent que Dieu vous aime et qu'il veille à votre bonheur éternel. Chaque coup qu'il vous porte est une voix paternelle qui vous crie : Je

[1] Ps. LXV, 12.

vous aime. Chaque douleur que vous souffrez est une leçon qui vous rappelle qu'il a éprouvé tous les saints par les croix, et qu'en les éprouvant il les a maintenus dans la voie du salut. Heureux l'homme qui subit courageusement les épreuves, dit saint Jacques ; car, s'il les supporte, il recevra aussi la couronne de vie [1].

Qui, à cette réflexion, ne s'estimera pas heureux de souffrir dans l'oppression et la misère? qui n'acceptera pas la croix avec empressement, comme des faveurs précieuses de Dieu? qui n'essuiera pas avec joie ou du moins avec une soumission volontaire toutes les souffrances? A la pensée que Dieu châtie ceux qu'il aime et veut sauver, le prophète-roi fut ranimé dans toutes ses peines et dans tous ses chagrins. Aussi disait-il à Dieu : Seigneur, votre verge et votre bâton m'ont consolé : *Virga tua et baculus tuus, ipsa me consolata sunt* [2]. C'est aussi cette pensée qui consolait les premiers chrétiens dans l'oppression et les faisait même aspirer aux souffrances. S'ils étaient jetés en prison, ils faisaient retentir leur cachot de chants d'allégresse. S'ils étaient appelés par les bourreaux au lieu du supplice, ils y couraient au premier bruit, dit saint Ambroise, devançant même les exécuteurs de leur sentence. A peine leur laissaient-ils le

[1] Jac., I, 12. — [2] Ps. XXII, 5.

temps de lever le glaive, d'allumer les bûchers, d'être aperçus des lions. Ils n'étaient donc pas comme beaucoup de chrétiens de nos jours qui acceptent leurs croix avec horreur et répugnance, qui s'emportent et blasphèment contre la Providence de Dieu quand ils ont quelque peine à supporter : non, ils s'estimaient heureux, au contraire, d'être trouvés dignes de souffrir, et ils remerciaient Dieu des peines qu'il leur envoyait. Quel bel exemple nous en offre saint Polycarpe ! Sur le point d'être brûlé vif pour le Christ, debout sur le bûcher, les mains liées au dos, il élevait les yeux au ciel et priait en ces termes : « Dieu tout-« puissant, je vous remercie du bonheur que vous « m'accordez en me faisant participer au calice « de votre Fils bien-aimé Jésus-Christ ! »

Mes Frères, puisque les afflictions et les croix viennent de Dieu et nous conduisent à Dieu, puisqu'elles sont des signes évidents de l'amour de Dieu pour nous et le plus sûr moyen de salut, acceptons-les désormais de la main du Seigneur avec une joyeuse soumission, et supportons-les avec résignation ; sachons, du moins, pour l'amour de Dieu faire de nécessité vertu, et efforçons-nous de faire tourner à notre avantage spirituel ce que nous ne pouvons éviter. De quoi d'ailleurs nous serviront les murmures et les plaintes? De rien du tout ; au lieu d'alléger nos souffrances ce sera aggraver notre croix, ce sera

nous priver de nos mérites, mais non de nos douleurs. Nous souffrirons donc comme les damnés : le monde serait déjà pour nous un enfer de peines, et nous ne le quitterions ensuite que pour un enfer de tourments éternels! Au contraire, si nous souffrons patiemment nous goûterons au milieu de nos misères une douce consolation, et un jour notre souffrance se changera en joie et en ineffable allégresse que rien ne sera plus capable de nous ravir : *Et gaudium vestrum nemo tollet a vobis*[1]. C'est cette douce consolation en cette vie, Mes Frères, c'est cette béatitude inaltérable en l'autre que je vous souhaite à tous dans la sincérité de mon âme.

Ainsi soit-il.

[1] Joan., XVI, 22.

## IIe SERMON

### POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

*Ecce motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus.*

Voici qu'une grande tempête s'éleva sur la terre, de sorte que la barque était couverte par les flots. (MATTH., VIII, 24.)

Bien que le Sauveur aime ses amis, Mes Frères, il ne laisse pas de les éprouver, d'un côté pour exercer leur vertu, d'un autre côté pour les affermir d'autant plus dans son amour. Lorsque Jésus-Christ eut parcouru toute la Galilée, une grande foule d'hommes le suivirent ; comme il désirait les laisser à l'écart, il monta dans une barque avec ses disciples ; pendant qu'ils naviguaient il se livra au repos et s'endormit à l'arrière de la barque. Il permit que ce sommeil survînt pour exercer la foi de ses disciples, et pour leur prouver qu'il était aussi bien le maître et le dominateur des éléments que des maladies et des esprits infernaux. A peine eut-il fermé les yeux que soudain il s'éleva une tempête violente ; les vents soufflèrent avec fureur, les flots s'agitèrent et

envahirent la barque, de sorte qu'ils se croyaient tous sur le point de périr.

C'est alors que parut dans toute sa nudité la faiblesse des hommes, quand, se trouvant dans quelque péril, ils se croient privés de tout secours et de toute assistance. Que pouvaient redouter les disciples, puisqu'ils avaient avec eux le Dieu et le souverain du ciel et de la terre? Qu'avaient-ils à craindre avec celui qui leur avait donné tant de preuves de sa puissance suprême et qui avait surpris les hommes par son pouvoir miraculeux sur les esprits de ténèbres? Néanmoins les disciples, se voyant dans cette extrémité, perdirent courage; ils accoururent à lui avec défiance, et, sans prendre garde que leur maître se reposait, ils lui crièrent à haute voix : Maître! ne voyez-vous pas que nous allons faire naufrage? Sauvez-nous, car nous périssons : *Domine, salva nos, perimus!*

L'épouvante et la crainte soulevaient dans leur esprit une agitation non moins violente que la bourrasque qui tourmentait les flots, de sorte qu'ils semblaient privés d'intelligence; ils ne doutaient pas qu'il eût le pouvoir de les secourir, mais ils l'accusaient de les abandonner à la fureur de la tempête sans prendre part à leur sort. Le Seigneur, s'étant éveillé, leur reprocha à son tour leur peu de courage; il leur reprocha leur peu de confiance en sa toute-puissance et leur peu de foi en sa providence divine; comme si, dans son

sommeil, il avait ignoré le danger qu'ils couraient et qu'il n'eût point pensé à les secourir. Cependant le Sauveur se leva et dit à la mer et au vent : « Taisez-vous et calmez-vous. » A peine eut-il parlé qu'à l'instant le vent tomba, comme effrayé de sa menace, et la mer s'apaisa dans un calme parfait. Alors il se tourna vers ses disciples, et leur dit : *Quid timidi estis? Necdum habetis fidem? ubi est fides vestra?* Pourquoi êtes-vous si pusillanimes ? N'avez-vous plus de foi ? où est cette foi que vous aviez en moi et que vous avez perdue au premier danger? Ce calme miraculeux succédant à une si affreuse tempête ne pouvait être attribué qu'à la voix de leur maître ; aussi se disaient-ils l'un à l'autre : Qui est celui-là pour que les vents et la mer lui obéissent? *Qualis est hic, quia venti et mare obediunt ei?*

Les saints Pères, commentant l'histoire de l'Évangile de ce jour dans un sens spirituel, entendent par la mer ce monde, qui est comme une mer agitée ; la barque est d'après eux une figure de la sainte Église ; la tempête est l'image des persécutions cruelles qu'elle souffre et qu'elle a toujours eu à souffrir. Mais ce n'est point de tout cela que je veux vous entretenir aujourd'hui : je me borne à une explication plus restreinte, et j'entends par cette mer orageuse la conscience d'un homme coupable de péché.

Il n'est rien qui cause à l'homme plus de trou-

ble et d'inquiétude qu'une conscience souillée par le péché ; il n'est rien qui lui inspire plus de sujets de crainte, parce que nulle part il ne peut s'y soustraire.

Tandis qu'on voit des hommes justes et vertueux vivre en ce monde dans l'oppression et la misère, on y voit souvent de grands pécheurs jouir du bonheur et de la paix, ce qui non-seulement a fourni aux impies l'occasion de dire que Dieu ne s'occupe pas de ce monde. Les nues, disent-ils, sont son heureux séjour ; il ne veille pas sur nous, il s'arrête aux confins du ciel[1]. Mais cela même a été souvent aussi un sujet d'étonnement et de trouble pour les saints. Seigneur, disait Jérémie consterné, pourquoi favorisez-vous les voies des impies et pourquoi les transgresseurs sont-ils en paix? Je succombais sous mes alarmes, dit David, quand je voyais la paix des pécheurs[2].

Quant à vous, Mes Frères, ne vous troublez pas et ne vous étonnez pas de cette manière d'agir de la divine Providence ; car je vous dis hardiment que le bonheur des méchants n'est qu'un faux bonheur, et que leur tranquillité n'est qu'une tranquillité mensongère. Pour les impies, dit le Seigneur, il n'est point de paix : *Non est pax impiis, dicit Dominus*[3]. Il est bien vrai qu'ils

[1] Job, XXII, 14. — [2] Ps. LXXII, 3. — [3] Is., XLVIII, 22.

semblent en apparence avoir toutes leurs satisfactions ; mais, si l'on pouvait sonder et pénétrer le secret de leur âme, on verrait quelles alarmes et quels troubles dévorent de tels hommes, et l'on verrait ainsi qu'une âme souillée du péché mortel est une Babylone de tumultueuses agitations. *Non est pax impiis, dicit Dominus,* pour les impies il n'est point de paix! Car à peine le péché est-il commis que la conscience, comme une mer houleuse, commence à s'agiter et à se soulever, ne laissant nulle part le pécheur en repos, comme si elle lui disait constamment : Qu'avez-vous fait? comment avez-vous pu vous oublier à ce point? Dieu lui-même nous l'a clairement appris quand il disait à Caïn, le premier des criminels : Aussitôt que vous aurez commis le mal, le châtiment viendra vous trouver [1]; nous montrant ainsi, Mes Frères, que le péché n'est pas seulement une souillure de l'âme, mais qu'il porte aussi avec lui sa peine et son châtiment.

Et, en effet, à peine Caïn eut-il ôté la vie à son frère Abel ; à peine eut-il entendu la voix de Dieu lui dire que ce sang innocent, qu'il venait de répandre sur la terre, criait vengeance au ciel; à peine eut-il entendu cette terrible sentence : Vous serez maudit sur la terre; quand vous la tourmenterez de vos labeurs, elle ne produira

[1] Gen., IV, 7.

pour vous aucun fruit; vous errerez exilé dans le monde; à peine, dis-je, eut-il entendu ces mots que sa conscience commence à le ronger, qu'il tombe dans le désespoir et dit à Dieu: Mon crime est trop grand pour que je puisse en obtenir le pardon! Vous me rejetez aujourd'hui de votre face ; j'errerai sur la terre en exilé, et tout homme qui me rencontrera me fera mourir! C'est ainsi que sa conscience le troublait jusqu'à lui faire confirmer la sentence portée contre lui et lui faire avouer qu'il méritait la mort. Mais il n'en fut pas ainsi cependant. Dieu ne voulut pas, dit saint Jérôme, que ses souffrances se terminassent sitôt avec sa vie ; il voulut que, toujours tremblant et craintif, torturé par les remords de sa conscience, il survécût à sept générations, et parcourût ainsi la terre pour l'effroi et l'exemple de tous.

C'est donc une éternelle et immuable loi, Mes Frères, que la sagesse de Dieu a établie et qui ne sera jamais violée, que les justes soient heureux et les pécheurs malheureux, et cela même sans avoir égard à la récompense du ciel ou aux châtiments de l'enfer ; loi à jamais inviolable qui dès cette vie, dans ce monde déjà, reçoit son accomplissement. Ils se trompent donc bien ceux qui croient que les méchants et les impies ne sont pas punis parce qu'ils semblent prospérer ici-bas : non, sûrement; car le péché même est leur

châtiment, et leur conscience est l'impitoyable bourreau qui les torture sans cesse.

Donc, quoique les hommes n'établissent pas une distinction assez exacte entre le sort des pécheurs et celui des justes, soyez assurés pourtant que celui qui souille sa conscience d'un péché mortel est malheureux, et qu'il souffre des peines intérieures qui vous feraient pitié si elles se manifestaient au grand jour. Les poëtes païens eux-mêmes avaient compris ce supplice d'une mauvaise conscience; non-seulement ils l'ont comparé à un oiseau de proie rongeant nuit et jour les entrailles du misérable Prométhée, mais ils ont même dit que les princes de l'enfer n'ont jamais pu inventer de plus grand tourment pour les malfaiteurs qu'une conscience troublée.

Le Christ, notre Sauveur, parle trois fois dans son Évangile des peines de l'enfer, et trois fois il ajoute : Là le ver rongeur de la conscience ne meurt jamais et le feu ne s'éteint pas; voulant nous faire comprendre par ces paroles que le supplice du remords ne doit pas céder au supplice de ces flammes inextinguibles.

Saint Augustin confirme ces vérités lorsqu'il dit : La conscience du méchant est un supplice qui surpasse non-seulement tous les supplices humains, mais aussi les tourments de l'enfer. C'est ce tourment qui porta au suicide le misérable Judas, dans l'idée que ses peines finiraient

avec sa vie ; car il ne pouvait supporter plus longtemps les amers remords de sa conscience et cette cruelle torture. Le prophète-roi compare ce tourment aux douleurs de l'enfantement. Voyez, dit-il, dès que le pécheur engendre l'iniquité, il ressent au plus profond de son âme un douloureux remords et une amère tristesse : *Ecce parturiit injustitiam et concepit dolorem.*

Venez donc, hommes impies, qui, sur les flots de votre conscience troublée, essuyez une tempête où vous devez succomber : vous vous montrez devant les hommes joyeux et riants ; mais vous ne leur dites ni l'état intérieur de votre âme, ni les terreurs de ce ver rongeur qui met votre cœur à la torture, et offre constamment à vos regards effrayés l'incertitude de la mort, la rigueur des jugements de Dieu, l'effroi des peines de l'enfer, et cette terrible éternité qui n'aura jamais de fin. Vous voyez toujours devant vos yeux le glaive de la justice divine ; jamais vous n'êtes tranquilles, jamais vous ne jouissez du calme.

Un pécheur peut être comparé avec justesse à l'ambitieux Aman. Cet homme avait été élevé par le roi Assuérus au-dessus des princes de son royaume ; il était adoré par les courtisans et les sujets, il était comblé de richesses, et pourtant, dans cette élévation, il s'écriait, affligé de ce que Mardochée lui refusât son hommage : Malgré tout ce que je suis et tout ce que je possède, il

me semble que je n'aie rien aussi longtemps que je verrai ce Mardochée assis au seuil du palais. C'est ce que doit reconnaître et avouer un pécheur : si bruyamment qu'il se réjouisse, quelques joies, quelque allégresse qu'il puisse rêver, il doit cependant toujours se dire : Malgré tout cela, il me semble que je n'aie rien aussi longtemps que je sens ce ver rongeur : *Cum hæc omnia habeam, nihil me habere puto.*

Que ne fit pas Luther, ce grand hérétique, pour étouffer et comme assoupir ses remords ! Mais, quoi qu'il fît, c'était en vain ; parfois on l'entendait s'écrier, saisi de frayeur : « Tout va bien maintenant ; mais que sera-ce plus tard ? »

Que ne firent pas tant d'autres pécheurs pour étourdir leur conscience et s'adonner avec joie à l'iniquité ! Quelques-uns, selon le témoignage du prophète David, ont dit : Il n'est point de Dieu ! pourquoi craindrions-nous ses châtiments ? D'autres, suivant le témoignage du Sage, disaient : L'âme meurt avec le corps ; bientôt nous serons comme si nous n'avions jamais été ; notre corps se réduira en poussière et notre âme s'évanouira comme une vapeur. Jouissons donc du temps, assouvissons nos passions, et couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent ! Ainsi parlaient ces impies, non qu'ils crussent tout cela, mais parce qu'ils eussent désiré qu'il en fût ainsi. Leur conscience criait plus haut qu'eux : Il est

un Dieu; l'âme est immortelle; il est une vie future; il est d'éternels supplices. Cependant, pour pouvoir pécher avec sécurité, ils s'élevaient contre le cri de leur conscience. Mais que dit Salomon de ces impies? Pour avoir méprisé les avertissements de leur conscience, ils sentiront éternellement son remords, et ils crieront sans fin dans l'enfer: « A quoi nous a servi notre orgueil? à quoi nos plaisirs et nos richesses? Hélas! tout est passé comme une ombre! Nous avons péri dans notre iniquité, et maintenant, malheureux, nous souffrons [1]! »

Tel est, Mes Frères, le tourment d'une conscience coupable; elle torture, et elle ne cesse de torturer: vous l'avez vu. Examinons aussi maintenant comment rien n'est un plus juste sujet de crainte pour le pécheur, attendu que nulle part il ne peut l'éviter.

On ne peut nulle part se soustraire aux obsessions d'une mauvaise conscience; c'est ce qui la rend si redoutable au pécheur. A peine le péché est-il commis, dit saint Bernard, que le plaisir est passé; mais le trouble de la conscience reste et ne quittera plus le coupable: *Fugit voluptas non reditura; manet anxietas non relictura.* Partout où il se cache, partout le poursuit sa conscience: en vain se retire-t-il dans les déserts,

[1] Sap., III, 8; IX, 13.

en vain se cache-t-il dans les cavernes et dans les antres de la terre, il ne pourra jamais se soustraire à lui-même. Une mauvaise conscience, dit Sénèque, est un tourment, même dans la solitude : *Mala conscientia etiam in solitudine anxia.* Les déserts et les cavernes offrent un refuge aux animaux sauvages, mais un pécheur n'y trouve aucun repos ; car il entend toujours cette voix intérieure de la conscience qui l'accuse et le condamne. Saint Bernard dit : « Si un malfaiteur « échappe au jugement des hommes, il ne peut « pourtant pas échapper au jugement de sa pro- « pre conscience ; car, s'il peut cacher aux au- « tres ce qu'il a commis, il ne peut se le cacher « à lui-même, qui sait ce qu'il a fait. »

Saint Jérôme remarque fort bien à ce propos, dans les enfants de Jacob, comment une mauvaise conscience n'abandonne pas le pécheur. Quand, à cause de la rigueur des temps, ils furent envoyés en Égypte, et qu'ils eurent été un peu éprouvés par Joseph, qui les avait reconnus pour ses frères, ils se dirent l'un à l'autre en se trouvant dans la tribulation, sans que personne d'ailleurs les avertît : « C'est à bon droit que nous « souffrons cela ; car nous avons péché contre « notre frère quand il nous demandait la liberté « et que nous avons refusé de l'écouter [1] ! » Voyez,

[1] Gen., XLII, 21.

dit ce saint Père, comme leur conscience s'élevait contre eux, bien qu'ils eussent soigneusement dérobé cet attentat à leur père et qu'ils lui eussent fait accroire qu'une bête féroce avait dévoré Joseph. Cependant ce souvenir rongeait encore leur âme et leur faisait avouer leur crime en disant : Nous souffrons cela à bon droit : *Merito hæc patimur.*

C'est précisément ce que dit le Sage au livre des Proverbes [1]. Un impie est toujours obsédé, il craint, il fuit sans que personne ne le poursuive : *Fugit impius nemine persequente;* de sorte que pour tout pécheur s'accomplit ce dont Dieu menaçait les Juifs. « Le Seigneur, dit-il, vous donnera un cœur pusillanime ; vous craindrez nuit « et jour ; vous ne vous fierez pas à votre propre « existence ; la vie vous ennuiera, de sorte que « vous direz le matin : Quand viendra le soir? et « le soir : Quand viendra le matin? Et cette « crainte intérieure, ces remords de votre conscience vous oppresseront et vous plongeront « dans l'abattement [2]. »

Pécheurs, je vous dis donc aujourd'hui avec Isaïe : Ah ! revenez à votre cœur ! *Redite, prævaricatores, ad cor* [3]. Rentrez dans le secret de votre âme, écoutez les remords de votre conscience ; écoutez sa voix maintenant plutôt que d'attendre

[1] Prov., XXVIII, 1. — [2] Deut., XXVIII, 65 et ss. — [3] Is., XLVI, 8.

qu'elle vous condamne au jugement de Dieu : oui, ce sera votre propre conscience qui, dans ce jour d'angoisse et d'accablement, rendra témoignage contre vous. Je vous accuserai, dit le Seigneur, et je vous mettrai en présence de vous-mêmes ! *Arguam te et statuam contra faciem tuam*[1].

Insensés ! quand on vous disait que la fréquentation et la familiarité avec telle ou telle personne mettait votre salut en danger, vous ne vouliez rien écouter : *Arguam te;* votre conscience vous convaincra au dernier jour. Quand on vous représentait que ces œuvres d'injustice qui souillaient votre conduite étaient condamnables et que ce gain illicite ne vous appartenait pas, l'attachement aux biens du monde vous rendait aveugles : *Arguam te ;* votre conscience vous reprochera en votre présence toutes ces injustices. Quand vous doutiez si telle ou telle action était permise, vous n'avez pas voulu rechercher la vérité, de crainte qu'elle n'eût répondu défavorablement à vos mauvaises intentions ; vous avez voulu rester dans l'ignorance pour ne pas voir l'iniquité de votre vie : *Arguam te;* un jour vous acquerrez cette connaissance, mais trop tard ; votre conscience vous condamnera. Quand vous assistiez à un sermon ou à une exhortation qui

[1] Ps., L, 21.

vous touchait et vous inspirait la pensée de devenir meilleurs, de détester et de pleurer vos péchés, à peine aviez-vous quitté le temple que vous méprisiez cette grâce de Dieu et que vous continuiez à aimer le vice : *Arguam te et statuam contra faciem tuam;* votre conscience criera vengeance contre vous et confirmera elle-même votre sentence.

Pécheurs! que ce ver rongeur de la conscience vous anime aujourd'hui à renoncer au péché, à faire pénitence et à changer sincèrement de vie : c'est l'unique moyen d'éviter au jour du jugement ce redoutable témoignage. Quel contentement éprouverez-vous vous-mêmes dès cette vie si vous suivez désormais les sentiers de la vertu et si vous observez fidèlement les commandements de Dieu! Seigneur, disait David, ceux qui aiment votre loi possèdent une surabondance de paix : *Pax multa diligentibus legem tuam*[1].

Ainsi soit-il.

[1] Ps. CXVIII, 16.

## 1er SERMON

### POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

*Vis, imus et colligimus ea? Et ait : Non ; sinite utraque crescere usque ad messem.*

Voulez-vous que nous allions arracher l'ivraie? Et il répondit : Non, laissez-la croître avec le blé jusqu'à la moisson.

(MATTH., XIII, 28 et 30.)

« Le royaume des cieux, Mes Frères, d'après l'Évangile de ce jour, est semblable à un homme qui a semé dans son champ du bon grain ; mais, pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint semer de l'ivraie parmi le froment, et il s'en alla. Lorsque l'herbe eut grandi et porté des fruits, apparut aussi l'ivraie. Les serviteurs du père de famille, voyant cela, vinrent lui dire : Maître, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ? comment y pousse-t-il de l'ivraie? Il leur répondit : C'est l'ennemi qui a fait cela. Les serviteurs lui dirent : Voulez-vous que nous allions l'arracher? Non, dit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie vous n'arrachiez aussi le bon grain. Laissez-les croître ensemble jusqu'à la moisson, et alors je dirai aux moissonneurs : Ramassez d'abord

l'ivraie, et liez-la en gerbes pour la brûler ; mais recueillez le froment dans mes greniers. »

Telle est la parabole que nous adresse aujourd'hui Jésus-Christ. Que veut-il nous indiquer par là, Mes Frères? Écoutez l'explication qu'il en donne lui-même : « Celui qui sème le bon grain, dit-il, c'est le Fils de l'homme ; le champ est ce monde ; les enfants de lumière sont le bon grain ; les enfants de l'esprit de ténèbres sont l'ivraie ; l'ennemi qui l'a semée, c'est le démon ; la moisson, c'est la fin du monde, et les moissonneurs sont les anges. De même, dit le Christ, que l'ivraie est réunie pour être brûlée, de même en sera-t-il à la fin du monde : le Fils de l'homme enverra ses anges, qui réuniront ceux qui ont causé le scandale et commis l'iniquité et les jetteront au feu, où il y aura des pleurs et des grincements de dents, tandis que les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. »

Que d'enseignements nous pourrions tirer de cette comparaison, Mes Frères! mais nous y voyons surtout, d'un côté, la longanimité de Dieu à supporter les pécheurs, et d'un autre côté le terrible châtiment qui les attend un jour. Le Seigneur les laisse pécher maintenant ; il les tolère au milieu des justes, comme l'ivraie confondue avec le froment ; il feint pour ainsi dire de ne pas voir leurs péchés et leurs iniquités : mais ce temps de patience aura un jour un terme ;

car, ainsi que nous allons le voir, Dieu supporte le pécheur avec patience ; mais, quand la mesure de ses péchés est comble, il le punit terriblement.

Nous ne pouvons pas douter, Mes Frères, que Dieu attend la pénitence du pécheur avec longanimité : si le Seigneur n'était pas patient nous subirions la peine aussitôt après avoir commis la faute. Quel mortel supporterait tout ce que Dieu supporte de nous ? Si nous avions fait à un homme les injures que Dieu a reçues de nous, fût-il notre meilleur ami, fût-il notre père, il se serait vengé. Quand nous offensions le Seigneur, il pouvait nous punir ; nous l'avons irrité de nouveau, et, au lieu de nous détruire, il nous conserve la vie, il s'attache à nous, il feint en quelque sorte de ne pas voir nos crimes, pour nous ramener et nous faire mettre un terme à nos horribles outrages : *Dissimulans peccata hominum propter pœnitentiam* [1].

Comment est-il possible, ô mon Dieu, que, ne pouvant voir un seul péché, vous vous taisiez à la vue d'un si grand nombre de pécheurs ? *Respicere ad iniquitatem non poteris ; quare respicis super iniqua agentes, et taces* [2] ? Vous voyez ce vindicatif préférer son honneur au vôtre ; ce voleur qui continue à voler, au lieu de restituer ce qu'il a pris ; ce libertin qui se glorifie de sa

[1] Sap., XI, 24. — [2] Hab., I, 13.

licence au lieu d'en rougir ; ce scandaleux qui, non content de ses propres crimes, excite les autres à en commettre : vous les voyez tous en silence, ô mon Dieu, et vous ne les détruisez pas!

Le Seigneur n'aurait qu'à vouloir, Mes Frères, et toutes les créatures s'armeraient pour venger l'outrage fait à leur Créateur : *Omnis creatura, tibi factori desserviens, exardescit adversus injustos* ; à sa voix elles s'offriraient à lui comme des instruments de sa justice pour détruire le pécheur. Voulez-vous, Seigneur, diraient les cieux, que nous lancions vos foudres sur le pécheur indigne qui vous outrage? Voulez-vous, dirait le tonnerre, que j'écrase ce jureur et ce blasphémateur qui profane votre saint nom ? Voulez-vous, dirait l'air, que j'étouffe cet impie, ce profanateur des choses saintes? Voulez-vous, dirait la terre, que j'ouvre mes abîmes pour engloutir cet impudique, cet ivrogne, ce voleur? Voulez-vous, dirait le feu, que je dévore et que j'anéantisse ce séducteur, qui corrompt toute la masse des fidèles? Mais Dieu, en père indulgent qui aime ses enfants, même lorsqu'ils sont indociles et vicieux, parce qu'il est leur père, le Dieu de bonté les retient en disant : Laissez-les pécher ; patience encore ; peut-être deviendront-ils meilleurs, peut-être changeront-ils leur manière de vivre, peut-être se convertiront-ils un jour. Soyons patients ; *Sinite usque ad messem.*

La miséricorde de Dieu va si loin, Mes Frères, que, lorsqu'il est forcé par sa justice de sévir contre les pécheurs, il emploie encore tous les moyens pour les épargner le plus possible de grands fléaux. Un clin d'œil lui suffit pour justifier David, pour convertir Paul, pour exaucer le bon larron ; mais, pour appesantir son bras vengeur, il semble qu'il faille un long espace de temps !

Adam avait péché en mangeant le fruit défendu ; le Seigneur ne le châtia pas immédiatement, il l'interrogea avant de le condamner : *Adam, ubi es*[1] ? Adam, où êtes-vous ! qu'avez-vous fait? quel excès avez-vous commis? en quel triste état êtes-vous tombé ! — C'était, dit saint Augustin et après lui saint Grégoire, pour que ces délais fournissent à Adam l'occasion de confesser humblement son péché et d'en obtenir le pardon.

Le misérable Caïn a tué son frère Abel : Dieu ne lance pas sur-le-champ contre lui une sentence de malédiction ; non, il lui demande d'abord : Où est Abel, votre frère ? il lui laisse ainsi le temps de se repentir ; mais Caïn, ne profitant pas de ce temps de grâce, répond avec insolence : Je ne sais où il est ; suis-je le gardien de mon frère? *Num custos fratris mei sum ego*[2]?

[1] Gen., III, 9. — [2] Ib., IV, 9.

C'est alors, et pas avant, que Dieu prononça cette terrible sentence : « Vous serez maudit sur la « terre que vous avez souillée du sang de votre « frère ; quand vous la travaillerez, elle ne vous « donnera pas les fruits espérés ; vous serez « errant et vagabond aussi longtemps que vous « vivrez : *Vagus et profugus eris super terram*[1]. »

Enfin, Mes Frères, toute chair avant le déluge universel avait corrompu sa voie ; toute la terre était couverte d'iniquité, et les péchés des hommes criaient vengeance au ciel. Dieu résolut d'anéantir tout le genre humain ; mais il ne prit cette résolution que comme malgré lui : *Tactus dolore cordis intrinsecus* : *Delebo, inquit, homines*[2]. En outre il leur annonça cet anéantissement général cent vingt ans avant qu'il arrivât : c'était pour qu'ils le prévinssent par la pénitence. Il leur envoie Noé pour leur annoncer cet événement, les assurant en même temps que, s'ils veulent changer de vie, Dieu changera aussi de dessein. Ce saint Patriarche consacre cent années à la construction de l'arche, qu'il pouvait achever en moins de temps s'il y eût employé plus d'ouvriers. C'était pour que les hommes, à la vue de cette merveilleuse construction, lui en demandassent le motif et comprissent le malheur dont ils étaient menacés s'ils ne revenaient à Dieu, s'ils ne fléchissaient

[1] Gen., IV, 12. — [2] Ib., VI, 6, 7.

son courroux et n'arrêtaient son bras vengeur : *Cum fabricaretur arca, expectabat Dei patientia in diebus Noe,* la patience de Dieu, dit saint Pierre, attendait du temps de Noé, tandis qu'on préparait l'arche. Après que ces années furent révolues, les cataractes du ciel s'ouvrirent, la mer éleva ses flots, les eaux couvrirent la surface de la terre, non tout d'un coup, mais insensiblement. Dieu pouvait submerger tous les hommes en un clin d'œil, et cependant il y met quarante jours. Les eaux s'élèvent lentement. Ils voyaient approcher ainsi la catastrophe, et Dieu leur accordait encore le temps de se repentir de leurs péchés. Pendant qu'ils cherchaient leur salut, les uns sur le sommet des édifices, les autres sur les montagnes, s'ils avaient cherché un peu de temps pour revenir à Dieu, ils eussent au moins pu en perdant la vie du corps sauver celle de l'âme.

Telle est, Mes Frères, la patience, la tolérance, la longanimité du Seigneur, notre Dieu, envers les pécheurs. Il évite de punir, il suspend ses fléaux, il attend avec patience qu'ils lui donnent lieu de leur témoigner sa miséricorde : *Propterea expectat Dominus, ut misereatur vestri* [1].

Interrogez votre conscience, tous autant que vous êtes ici présents, et vous serez convaincus

[1] Is., xxx, 18.

de cette vérité, que Dieu est bon à notre égard. Nous pouvons dire avec saint Augustin : Nous commettons le péché, *nos peccavimus ;* nous restons des années entières attachés au péché, *inhæremus peccato :* nous nous réjouissons de nos péchés, *gaudemus de peccato.* Il semble que nous voulions, coûte que coûte, allumer la vengeance de Dieu ; et pourtant nous conservons en lui un bon et miséricordieux père, qui ne veut pas notre mort, mais notre vie dans sa bénédiction ! Ah ! s'il avait agi avec nous comme avec les premiers anges, où serions-nous ? Depuis notre première faute nous serions ensevelis à jamais dans l'enfer ! O Seigneur, je dois le reconnaître, c'est à votre miséricorde qu'il faut attribuer que nous ne sommes pas déjà consumés par les flammes éternelles : *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti*[1].

Heureux, Mes Frères, mille fois heureux ceux qui comprennent bien cette infinie miséricorde de Dieu et qui en profitent pour leur salut ! Mais malheur à celui qui ne connaît cette miséricorde que pour en abuser et s'endurcir dans le mal ! « Quoi ! pécheur, » demande saint Paul, « méprisez-vous les richesses de la bonté, de la patience, de la longanimité de Dieu ? Ne savez-vous pas que la clémence de Dieu vous invite à

[1] Thren., III, 22.

« la pénitence ? Ah ! par votre endurcissement et « votre impénitence de cœur vous amassez contre « vous un trésor de vengeance au jour de la co- « lère[1]. »

En effet le Seigneur met des bornes à sa patience ; il éprouve et il attend, mais cela n'a qu'un temps. Il est un certain nombre de péchés que Dieu veut bien souffrir de chaque pécheur ; mais, quand celui-ci a rempli ce nombre, il est sûrement perdu. S'il a arrêté, par exemple, de supporter de vous mille péchés, le premier qui dépassera ce nombre comblera la mesure de vos crimes et vous damnera ; car, dit saint Augustin, quand la mesure des péchés est comble, il ne reste plus de place pour la miséricorde ; le pécheur versât-il alors un torrent de larmes, c'est inutile, c'en est fait de son salut : *Impleta mensura, non est amplius misericordiæ locus*[2] !

Ainsi Aman comblait la mesure de ses péchés en élevant pour Mardochée un gibet où il fut lui-même pendu. Ainsi Balthasar comblait la mesure de ses péchés en buvant à un festin dans les vases sacrés : il commit un abominable sacrilége, et il fut égorgé la même nuit. Ainsi les accusateurs de Suzanne comblaient la mesure de leurs péchés en voulant la faire lapider sur un faux témoignage, et ils furent eux-mêmes écrasés par le peuple sous une grêle de pierres.

[1] Rom., v, 4. — [2] S. Aug.

Voyez, pécheurs, vous qui, comme Aman, persécutez l'innocent, opprimez la veuve et l'orphelin, tendez des piéges et des embûches à la vie et au bonheur de votre prochain; voyez, pécheurs, qui, comme Balthasar, ne profanez pas les vases saints, mais le Saint des saints, abusez des sacrements et commettez froidement sacriléges sur sacriléges ; voyez, pécheurs, qui, comme les accusateurs de Suzanne, persévérez dans le vice et êtes prêts à tout pour assouvir vos instincts dépravés; voyez, pécheurs, qui que vous soyez, voyez, et méditez ces exemples. Avez-vous péché: ne péchez plus désormais, de peur de combler la mesure de vos péchés. Ah! craignez que le premier péché que vous allez commettre ne soit le dernier que Dieu supportera de vous. Qui sait si la moisson pour vous n'est pas imminente? je veux dire: qui sait si le Seigneur n'a pas ordonné déjà à ses anges de vous arracher subitement de la vie si vous péchez encore, de vous séparer comme l'ivraie du froment et de vous jeter dans les flammes de l'enfer? *In tempore messis dicam messoribus: Colligite primum zizania, et alligate ea in fasciculos ad comburendum*[1].

J'espère, ô mon Dieu, ne pas être si infortuné et si misérable. J'avoue que bien des fois déjà j'ai mérité ce châtiment ; mais vous m'avez jus-

[1] Matth., XIII, 30.

qu'à ce jour prévenu dans votre miséricorde ; vous avez eu beaucoup de patience à mon égard, parce que vous ne vouliez pas que je me perdisse. Je n'abuserai donc pas plus longtemps de votre bonté ; je vais dès cet instant expier sérieusement mes péchés ; ma pénitence ne sera pas seulement prompte et sans délai, mais elle sera aussi durable et sincère. C'est ce que je me propose d'accomplir par le secours de votre grâce divine, que je vous demande avec humilité et confiance, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.

---

## IIe SERMON

### POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

*Cum autem dormirent homines, venit inimicus ejus, et superseminavit zizania.*

Pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint semer de l'ivraie sur le bon grain.

(MATTH., XIII, 25.)

Tout a son temps : *Omnia tempus habent*[1]. Mes Frères, il est un temps de travail et un temps de repos, un temps de veille et un temps de sommeil. Si l'on veut subordonner ses projets aux

[1] Eccl., III, 1.

règles de la raison et de la véritable sagesse, on doit profiter soigneusement du temps et de l'occasion, car toutes choses ne peuvent pas être entreprises en tout temps.

Heureux l'homme qui est attentif à bien saisir son temps : c'est un art qui surpasse toute l'intelligence humaine ; aussi, dit le Sage, sans exception de personne : « L'homme ne sait pas son temps [1]. »

Le temps du repos, le temps du sommeil est nécessaire à l'homme : *l'arc ne peut être toujours tendu*, dit le proverbe, et l'homme ne saurait travailler sans succomber à la fatigue ; la nature le force au repos. Cependant il est souvent induit en erreur sur ce point ; car, ne connaissant pas son temps, il cherche parfois le repos dans le temps où il lui serait au contraire utile de veiller.

Sisara pensait trouver un abri et le repos sous la tente de Jahel ; il s'abandonne au sommeil ; mais qu'il eût mieux valu pour lui de veiller ! car Jahel le fixa au sol en lui enfonçant un grand clou dans le front [2].

Samson reposait sa tête sur le sein de la perfide Dalila, et il est livré entre les mains des Philistins [3]. Ainsi les douceurs du sommeil se changent pour bien des hommes en un fiel amer.

Et, sans chercher ailleurs qu'en l'Évangile,

[1] Eccl., IX, 12. — [2] Jud., IV, 21. — [3] Jud., XVI, 21.

quand est-ce que l'ennemi vint semer l'ivraie parmi le bon grain? Ne fut-ce pas pendant que les hommes dormaient? Voyez combien ce sommeil fut nuisible au père de famille ; mais qu'en déduire toutefois, attendu que c'était l'heure du repos? J'en conclus, Mes Frères, qu'il est un temps de sommeil pour le corps, mais qu'il n'en est point pour l'esprit. La veille nous est toujours recommandée pour notre âme et notre salut : « Veillez, si vous ne voulez pas tomber en tentation. » Ah! si nous étions aussi vigilants pour notre âme que nous le sommes pour notre corps, on ne verrait pas s'élever et croître ainsi dans le cœur de beaucoup de chrétiens l'ivraie du vice et du péché. Puissiez-vous devenir meilleurs en cela, Mes Frères! Dans ce but je vais vous montrer combien chacun est obligé de veiller à son bien-être spirituel, et combien notre vigilance pour notre corps devrait nous faire rougir de notre indifférence pour notre âme.

Nous sommes obligés de veiller constamment à faire le bien et à fuir le mal, Mes Frères ; rien ne nous est plus fréquemment recommandé que cette vigilance. Le Sage nous dit : « Gardez votre cœur « en toute sollicitude ; » et le Christ lui-même, dans un de ses entretiens, réitère jusqu'à trois fois cette recommandation à ses disciples : « Prenez garde, veillez et priez[1] ! » Et, afin que personne

[1] Marc., XIII, 33.

ne crût que ce fût un devoir pour ses disciples seulement, il termine son allocution par ces paroles : Ce que je vous dis, je le dis à tous : veillez : *Quod autem vobis dico, omnibus dico : Vigilate*[1].

Je le dis à tous ; *omnibus dico.* Je vous le dis à vous, puissants de la terre : vous avez beaucoup reçu ; *vigilate,* veillez ; car soyez assurés que vous aurez aussi à rendre compte de beaucoup. « Ceux qui sont placés dans un rang élevé se-« ront sévèrement jugés. Les petits trouveront « grâce ; mais les grands seront punis en raison « de leur grandeur[2]. »

Je le dis à tous, *omnibus dico.* Je vous le dis à vous, riches de ce monde : la fortune vous sourit ; *vigilate,* veillez, non pas à devenir plus riches de jour en jour, « car ceux qui veulent s'enrichir tombent dans les piéges du démon[3] ; » mais veillez à ce que ce gain temporel ne devienne pas l'idole de votre âme : *vigilate.* Le ciel, pour lequel votre âme est créée, surpasse infiniment toutes les richesses de la terre, et tout, en comparaison du ciel, n'est que fumée, ombre, néant ! Que sont quelques milliers de francs à côté de ce que votre âme peut atteindre ? *Vigilate,* veillez donc, et dites avec saint Paul : « Je renoncerais vo-« lontiers à tout cela, et je le regarderais comme un « immonde rebut pour pouvoir jouir du Christ[4]. »

[1] Marc., XIII, 37. — [2] Sap., VI, 6, 7. — [3] I Tim., III, 7. — [4] Phil., III, 7.

Je le dis à tous, *omnibus dico*. Je le dis à vous, pères et mères : vous êtes chargés du soin de vos enfants; *vigilate*, veillez; élevez-les dans la crainte du Seigneur; édifiez-les par vos bons exemples; faites tout votre possible pour les sauver; *vigilate*, veillez; car, si vous étiez négligents sur ce sujet, vous seriez damnés vous-mêmes avec vos enfants.

Je le dis à tous, *omnibus dico;* mais je vous le dis à vous surtout, jeunesse imprévoyante; *vigilate*, veillez au temps de votre jeunesse; s'il est quelqu'un qui doive nécessairement veiller, sûrement c'est vous. A combien de périls et de fautes vous êtes exposés! Veillez donc; mais gardez-vous surtout de toute mauvaise compagnie; car ainsi que la poix souille tout ce qu'elle touche[1], de même agit la mauvaise compagnie. Gardez-vous-en dans votre jeunesse, afin que vous n'ayez pas à gémir dans vos vieux jours : comme les fruits ou les fleurs qui commencent à bourgeonner sont encore tout tendres et sujets à se flétrir au moindre frimas, au moindre mauvais air, de même en est-il de vous, tendre jeunesse; un mot indécent, un jeu suspect, un mauvais exemple, une trop grande familiarité avec certaines personnes sont souvent la cause de votre éternelle damnation. *Vigilate*, veillez donc de peur d'ê-

[1] Eccl., XIII, 1.

tre submergés peut-être avant d'avoir aperçu l'onde. *Custodite sollicite animas vestras*, gardez vos âmes avec sollicitude[1].

C'est ainsi, Mes Frères, que le Christ nous exhorte chacun à veiller. Si nous n'avions que ce seul motif de le faire, c'en serait assez déjà pour animer notre vigilance; mais que de raisons urgentes ne trouvons-nous pas encore outre celle-là!

Nous avons trois ennemis contre lesquels nous devons combattre, le démon, le monde et la chair. « Le démon rôde autour de nous comme un lion « rugissant, » dit saint Pierre, « cherchant une « proie à déchirer[2]. » Le monde est un si dangereux ennemi de notre salut que « celui qui veut être « l'ami du monde devient l'ennemi de Dieu, » ainsi que l'atteste saint Jacques[3]. Notre chair fragile est un ennemi domestique que nous traînons partout à notre suite. « Les ennemis de l'homme sont ses familiers et ses proches, » dit Jésus-Christ[4]. Voyez contre quels terribles ennemis nous avons à lutter!

Ah! qu'il en est qui paraissaient invincibles et qui furent terrassés et vaincus faute de vigilance! Si Salomon, le plus sage des rois, s'écarta de la vraie religion et devint idolâtre, c'est faute de vigilance. Si David, cet homme selon le cœur de Dieu, devint un aldutère, un meurtrier, c'est faute

[1] Deut., IV, 15. — [2] I Petr., V, 8. — [3] Jac., IV, 4. — [4] Matth., X, 36.

de vigilance. Si notre premier père, Adam, perdit son innocence originelle, c'est faute de vigilance. Et n'est-ce pas la même raison, Mes Frères, qui vous a fait tant de fois vous oublier vous-mêmes? Si vous aviez évité cette maison déshonnête, si vous aviez fui ces personnes asservies au péché, si vous aviez été prudents en toutes vos voies, en toutes vos actions, que de fautes, que d'iniquités, que d'abominations vous auriez prévenues! N'est-ce donc pas avec droit que Jésus-Christ nous exhorte si instamment : *Vigilate, omni tempore orantes*, veillez et priez en tout temps[1]?

Mais on dira peut-être : Toujours veiller, c'est bien pénible. Toujours veiller est-il trop pénible, Mes Frères? mais alors soyez au moins aussi vigilants pour votre âme que vous l'êtes pour votre corps.

Certes notre grande vigilance pour le corps doit nous faire rougir de notre indifférence pour l'âme. On consacre tant de veilles au monde, au temporel, à ce qui est passager; on veille parfois des nuits entières dans les cabarets, à boire, à jouer, à danser, à s'amuser, dans la vanité et les satisfactions charnelles : cela n'est pas trop pénible, cela ne lasse nullement. Mais veiller pour des choses d'où dépendent l'âme et le salut; veiller dans la prière, dans l'examen de sa conscience,

[1] Luc., XXI, 36.

dans la fuite des périls et des occasions de péché ; veiller sur ses mauvais penchants et ses passions, sur ses pensées et ses désirs, contre ses ennemis visibles et invisibles, cela est impraticable, cela est insupportable !

Oh ! que Jésus-Christ a bien dit : Les enfants du siècle sont plus prudents que les enfants de lumière dans la conduite de leurs intérêts : *Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt*[1]. C'est-à-dire que les hommes du monde sont plus vigilants dans ce qui regarde un gain temporel que les chrétiens dans ce qui est nécessaire à leur bonheur éternel.

O Dieu ! que ne faisons-nous pas et que ne sommes-nous pas prêts à faire pour assouvir un penchant déréglé, pour acquérir le respect et la considération des hommes, pour réaliser un petit bénéfice ! Et pour l'âme, pour le ciel, pour la béatitude éternelle, que faisons-nous ? que sommes-nous disposés à faire ? Hélas ! sommes-nous prêts à veiller une heure seulement ? Que ces paroles du prophète Jérémie trouvent en nous une trop juste application : *Sapientes sunt ut faciant mala bene autem facere nescierunt*, ils sont instruits dans la science du mal, et ils ignorent le bien[2] !

Voyez un ami des sciences ; il s'applique tout entier à l'étude de la sagesse ou d'une science,

[1] Luc., VI, x 8. — [2] Jer., IV, 22.

qui n'est souvent qu'une sagesse mondaine et un vain savoir, folie et ignorance aux yeux de Dieu, dit saint Paul [1].

Voyez un homme curieux ; il écoute pendant des demi-journées quelques contes, quelques fables, des histoires douteuses ou de mondaines frivolités qui, si elles ne sont pas nuisibles, sont au moins inutiles.

Voyez un jurisconsulte ; il veille souvent bien avant dans la nuit pour approfondir ou défendre une cause parfois injuste, ou pour la prolonger au moins pendant de longues années, non sans grand dommage pour sa partie adverse.

Voyez enfin un soldat ; il veille de longues heures pour épier l'ennemi ou pour garder la tente de son général.

Et nous, Mes Frères, nous, chrétiens, nous ne trouvons point de temps pour nous appliquer à la véritable science, à la connaissance du salut ! nous ne trouvons point de temps pour écouter pendant une demi-heure un sermon ou une instruction qui mérite notre attention et notre réflexion ! nous ne trouvons point de temps pour régler nos affaires avec Dieu et assurer le procès de notre salut ! Vigilants pour tout ce qui est du temps, nous ne pouvons veiller pour ce qui est de l'éternité ! Vigilants pour le monde, nous dor-

[1] I Cor., III, 19.

mons pour ce qui regarde Dieu et le salut! Enfants des hommes! vous qui êtes créés pour le ciel, pour un bonheur impérissable et immuable, jusques à quand serez-vous attachés à la terre et aimerez-vous la vanité? Lâches chrétiens, jusques à quand dormirez-vous? quand vous réveillerez-vous enfin de cette léthargie du péché? *Usque quo, piger, dormies? quando consurges a somno tuo*[1]?

Que cette vigilance excessive pour le corps, Mes Frères, fasse enfin rougir votre négligence pour l'âme! Vous savez, ô homme, que vous êtes en état de péché mortel! vous savez que vous êtes en péril d'une éternelle damnation! vous savez que l'enfer est ouvert sous vos pieds! vous savez que vous n'avez pas une heure assurée et qu'à chaque instant du jour vous pouvez mourir! « Car à « l'heure que vous ne penserez pas viendra le Fils « de l'homme[2]. » Ce n'est donc point ici le temps de dormir, mais celui de veiller; ce n'est pas l'heure du repos, mais c'est l'heure de travailler et de semer les germes des vertus chrétiennes. Nous sommes, chacun selon notre vocation et notre état, des ouvriers dans le champ du Seigneur; nous devons donc veiller, de crainte que pendant notre sommeil l'ennemi ne vienne semer l'ivraie du péché et du vice dans le champ de notre cœur.

Eh bien! Mes Frères, ne vivez donc plus en in-

[1] Prov., VI, 9. — [2] Luc., XII, 40.

souciants, en hommes oublieux de votre âme et de Dieu ; mais veillez, *vigilate*. Veillez sur vos yeux ; faites comme Job un pacte avec eux, pour ne pas même songer à l'autre sexe [1]. Si un objet séduisant se présente à vos yeux, dites sur l'heure avec David : O Seigneur, détournez mes regards de la vanité : *Averte oculos meos ne videant vanitatem* [2]. Veillez sur vos paroles : parlez bien plus à Dieu qu'aux créatures ; le silence vous préservera de beaucoup de péchés ; car la langue, dit saint Jacques, est l'instrument de tout mal : elle répand souvent dans l'âme un venin mortel qui la tue : *Lingua universitas iniquitatis, plena veneno mortifero* [3]. Veillez sur vos oreilles ; oui, dans le sens de la parole de Dieu, entourez-les d'épines pour ne pas entendre de discours déshonnêtes : *Sepi aures tuas spinis, linguam nequam noli audire* [4]. Enfin veillez en tout temps, en tout lieu, en toutes les circonstances de votre vie, afin que ni les tentations du démon, ni les attraits du monde, ni l'aiguillon de la chair ne vous fassent succomber.

Oh ! que vous serez heureux si l'on vous trouve toujours veillant ainsi ! Quelle récompense, quelles bénédictions ne pouvez-vous pas attendre de Dieu ? Le vigilant Abraham reçut de Dieu la promesse qu'il serait le père d'une innombrable foule de peu-

[1] Job., XXXI, 1. — [2] Ps. CXVIII, 37. — [3] Jac., III, 5, 8. — [4] Eccl., XXVIII, 28.

ples : le vigilant Loth fut conduit de grand matin hors de l'impure Sodome par un ange, et fut ainsi soustrait à la pluie de feu et à la dévastation générale de cette ville ; les vierges sages de l'Évangile se levèrent à minuit pour aller au-devant du fiancé avec des lampes ardentes, et pour leur vigilance elles méritèrent d'être admises au banquet. C'est ainsi que vous serez aussi bénis et récompensés pour votre vigilance, Mes Frères, « car heureux, » dit le Christ, « les serviteurs que le maître trouvera veillant à son arrivée ; en vérité, je vous le dis, il se ceindra, il les fera asseoir à sa table, et il les servira lui-même [1]. »

Ainsi soit-il.

---

## I^er SERMON

### POUR LE SIXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

*Quod minimum est omnibus seminibus, cum autem creverit, majus est omnibus oleribus, et fit arbor.*

Ce grain, qui est la plus petite de toutes les semences, lorsqu'il a crû, est plus grand que tous les végétaux, et devient un arbre.

(MATTH., XIII, 32.)

Puisque Dieu mérite d'être obéi dans ses moindres lois comme dans les plus grandes, Mes

[1] Luc., XII, 37.

Frères, nous devons fuir non-seulement les grands péchés, mais aussi les petits; nous ne devons pas avoir horreur seulement des grands crimes, tels que l'adultère, le meurtre, le blasphème et autres horreurs semblables ; mais nous devons nous efforcer d'éviter aussi soigneusement ces petites transgressions des commandements de Dieu et de la sainte Église qu'on appelle péchés véniels ; car, bien qu'ils ne rendent pas l'homme ennemi de Dieu, ils le font faiblir néanmoins dans l'amour de Dieu; bien qu'ils ne lui ferment pas le ciel, ils le mettent en péril de le perdre par de plus graves fautes; bien qu'ils ne le damnent point, ils le soumettent à des châtiments temporels.

Les péchés véniels sont petits en un sens, puisqu'ils ne font point mourir l'âme; mais ils peuvent être appelés grands au point de vue de leurs effets et de leurs suites : ils ne sont donc pas sans analogie avec le grain de sénevé de l'Évangile. « Cette semence, dit le Sauveur, est la « plus petite des semences ; mais, quand elle a « poussé, elle devient plus grande que toutes les « herbes ; elle devient un arbre sur les branches « duquel les oiseaux du ciel viennent construire « leurs nids. » Tels sont les péchés véniels dans leur origine et dans leur accroissement : ils croissent avec la constante volonté de les commettre, ils nous conduisent à de grands péchés, et devien-

nent un arbre sur les rameaux duquel les mauvais esprits savent établir leur demeure. Si petits qu'ils paraissent, ils ont ainsi de déplorables effets et de funestes suites.

Pour les prévenir je veux vous inspirer l'horreur et l'effroi du péché véniel. A cette fin je vous prouverai : 1° que ce péché déplaît à Dieu ; 2° qu'il conduit à de plus graves péchés et à l'enfer.

Si légère que soit une faute, Mes Frères, c'est une infraction à la loi de Dieu, une rébellion contre sa sainte volonté ; c'est un péché qui déplaît à Dieu, qui l'offense et l'irrite[1]. Il est bien vrai qu'il ne nous sépare pas de Dieu, mais il déplaît à Dieu ; il ne nous prive pas de son amour, mais il refroidit l'amour ; il diminue l'amour, il contriste l'amour, car il contriste le Saint-Esprit, qui est l'amour éternel du Père et du Fils[2].

Quelle aversion ne conviendrait-il donc pas d'éprouver pour les moindres péchés ! Si nous craignons une peste contagieuse, une guerre sanglante, le sac de nos cités et de nos bourgs, nous devons craindre plus encore de nous rendre coupables du péché véniel ; car tous les maux qui peuvent nous survenir en ce monde ne sont rien en comparaison de celui-là. Craignez tout péché, dit saint Jean Chrysostome, car lui seul est à craindre ; c'est un mal qui blesse Dieu, c'est un mal qui déplaît à Dieu.

[1] Rom., II, 23. — [2] Eph., IV, 30.

Voulez-vous savoir, Mes Frères, à quel point le moindre péché déplaît à Dieu? Vous pouvez en juger par les châtiments et les plaies que le Seigneur a envoyés à ceux qui l'avaient commis; il en est de bien terribles : la femme de Loth est changée en statue de sel pour une simple curiosité, pour un péché véniel; le royaume de Juda est ravagé par une peste cruelle qui, en trois jours, arrache de la terre soixante-dix mille hommes, et cela pour une vanité de David dans le dénombrement de son peuple, pour un péché véniel. Moïse, l'ami d'élection de Dieu, est exclu de la Terre promise pour une légère défiance, pour un péché véniel.

Et n'est-ce pas aussi pour un péché véniel qu'Ananie et Saphire furent punis de mort [1]? Sans être rigoureusement obligés de donner leurs biens à la communauté des fidèles, ils en apportaient une partie à saint Pierre et gardaient le reste pour eux; mais en en retenant une partie ils dissimulaient et voulaient faire croire à l'apôtre qu'ils avaient donné le tout : c'en fut assez, et saint Pierre prononça contre eux une terrible sentence, et sur l'heure ils tombèrent à ses pieds frappés de mort. La sainte Écriture, en rapportant cet accident, ajoute qu'une punition si subite et si terrible répandit l'effroi dans tous les cœurs et fit

[1] Act., v, 1.

redouter aux fidèles même le plus petit péché : *Factus est timor magnus super omnes!* Ah! qui de nous ne doit également trembler et craindre!

Mais si Dieu punit si sévèrement, même dans le temps de cette vie, l'injure qui lui est faite par de petits péchés, il les punit encore plus terriblement dans la vie future; car la foi du purgatoire nous enseigne que les âmes souffrantes y subissent les plus cruels tourments pour expier et effacer leurs péchés véniels : des années et des années parfois elles doivent être privées de l'aimable présence de Dieu! Souillées de la moindre tache du péché, elles ne peuvent s'approcher de Dieu ; avant d'entrer dans le royaume des Cieux elles doivent être purifiées, comme l'or, par le feu, et par un feu si douloureux que le feu de ce monde n'est qu'une froide peinture en comparaison de son ardeur.

Dois-je en dire plus pour vous pénétrer de l'horreur qu'inspire le péché véniel à Dieu? Non, Mes Frères, vous en êtes déjà pleinement convaincus. Puissé-je vous convaincre aussi que le péché véniel conduit à de plus grands péchés et à l'enfer.

Il n'est pas rare de voir une petite étincelle allumer un grand incendie; une légère plaie négligée engendre souvent de grands maux physiques; une petite maladie à laquelle on ne porte point remède en temps utile devient souvent, dans la suite, dangereuse et parfois mortelle.

Il en est de même du péché véniel : si on le dédaigne, il attire de plus grands péchés, et ceux-ci sont bientôt suivis à leur tour de résultats plus funestes ; et c'est ainsi qu'en allant d'une iniquité à l'autre on tombe insensiblement dans un abîme de désordres : *Qui spernit modica paulatim decidet*[1].

Que d'exemples nous fournit l'Écriture sainte à l'appui de cette vérité ! David tombe dans un honteux adultère, et, pour le cacher, il se rend coupable d'un meurtre. Comment avait-il commencé ? Par un regard indiscret jeté sur la femme d'Urie, pendant qu'elle était occupée à se baigner. Saül, le roi réservé par Dieu à Israël, et le meilleur des Israélites, Saül commit dans la suite tant de crimes odieux ! Quel en fut le principe ? Une légère impatience à attendre Samuel, qui fit usurper au prince le ministère sacerdotal et offrir le sacrifice contre l'ordre de Dieu. Pierre, le prince des Apôtres, eut le malheur de renier son divin Maître jusqu'à trois fois, et affirma même, avec de gros serments, qu'il ne le connaissait pas. Quel en fut le principe ? Une légère présomption en ses porpres forces, qui le fit se mêler à la société des impies pour voir ce qu'il adviendrait de son Maître.

Mais pourquoi narrer ces exemples ? Beaucoup

[1] Eccl., XIX, 1.

d'entre nous ne savent-ils point, par une funeste expérience, qu'un grand désordre commence toujours par un petit? Vous, jeune homme, vous, jeune fille, comment êtes-vous tombés dans cet abîme d'impureté? N'est-ce pas peu à peu? Au commencement ce n'était qu'une vaine fréquentation, puis des discours et des plaisanteries plus libres; vous êtes devenus de plus en plus audacieux; enfin vous avez perdu toute pudeur, et vous vous êtes rendus coupables des plus affreuses impudicités.

Vous, mari et femme, qui vivez si mal ensemble, qui vous maudissez, qui vous souhaitez du mal l'un à l'autre, qui donnez du scandale à vos enfants et scandalisez toute une commune, comment êtes-vous venus à ces excès? Par une parole haineuse, une imprudence, un malentendu, un rien : l'affection s'est peu à peu refroidie entre vous, vous vous êtes devenus insupportables l'un à l'autre, vous vous êtes pris en haine, et vous vous êtes ainsi réciproquement entraînés dans de grands péchés.

Vous enfin, pécheurs et pécheresses, qui fourmillez de vices, qui transgressez, comme sans remords, les commandements de Dieu et ceux de la sainte Église, qui mettez même votre gloire dans les plus criminelles actions, comment êtes-vous devenus si impies? Si vous voulez avouer la vérité, vous direz que vous avez commencé par

des bagatelles, qu'un petit méfait a été suivi d'un plus grand, et que vous avez atteint ainsi petit à petit le comble de l'iniquité.

Non, Mes Frères, on ne devient pas impie tout à coup; mais on s'écarte peu à peu de Dieu. Quoiqu'une personne s'éloigne de nous à petits pas, dit saint Jean Chrysostome[1], elle finit cependant par disparaître de nos regards; c'est ainsi, ajoute-t-il, que le pécheur s'éloigne peu à peu de l'amour de Dieu. D'abord il néglige les grâces de Dieu; puis il abandonne ses pratiques habituelles de dévotion; ensuite il manque à ses devoirs essentiels; enfin il contracte l'habitude du péché, et il finit par s'endurcir, par devenir impie, libertin, le plus vicieux des hommes; il court volontairement à sa perte sans que personne soit capable de l'arrêter ou de le retenir dans sa course insensée.

C'est ainsi que de petits péchés mènent à de plus grands et conduisent enfin en enfer. Quel effroyable exemple nous en offre Judas! Lui, un apôtre d'élection, un homme de miracle, meurt misérablement et se damne pour toute l'éternité! Qu'est-ce qui le porte à une telle extrémité? Une légère passion pour l'argent en fut la cause première. Le Christ l'avait préposé à pourvoir aux nécessités de sa famille; si on donnait des aumônes, on les lui remettait; il portait la bourse com-

[1] Hom. VIII, *in I Cor.*

mune : *Loculos habens, ea quæ mittebantur portabat*[1]. Il en résulta pour lui de l'attachement à l'argent; ce penchant lui fit commettre des improbités, et c'est au point que l'Écriture sainte le nomme un voleur; la passion finit par l'emporter si loin, il devient si impie, si vicieux, qu'il vend son divin Maître pour trente deniers d'argent. Alors, reconnaissant cet horrible forfait, il tombe dans le désespoir, du désespoir dans le suicide, du suicide en enfer.

Ah! Mes Frères, si je pouvais vous ouvrir ces abîmes épouvantables, que vous en verriez qui ont commencé par de petites fautes! Ce n'est pas un Judas seul, mais des milliers et des milliers d'âmes qui vous apparaîtraient et vous crieraient : O malheureux que nous sommes! nous avons méprisé de petites fautes, et nous sommes tombés dans de grandes. Voici le principe de nos misères! voici la cause de notre péché et de notre damnation!

Donc, puisque les plus petits péchés même déplaisent à Dieu et ont parfois de terribles suites, appliquez-vous, Mes Frères, à effacer par la pénitence ceux que vous avez pu commettre; détestez-les de tout votre cœur, et fuyez-les désormais avec assiduité. Gardez-vous de ces légères distractions que vous nourrissez quelquefois volon-

[1] Joan., XII, 6.

tairement dans la prière ; de ces petits mensonges dont vous vous êtes fait une habitude ; de ces petites injustices que vous commettez de temps en temps ; de ces petites familiarités que vous avez constamment avec telle ou telle personne ; de ces petites infractions que vous commettez si facilement dans la loi et l'observance du jeûne ; en un mot, gardez-vous de toutes ces petites fautes, de tous ces péchés véniels, de peur qu'ils ne vous conduisent à de plus grands vices et à votre perte.

Car, Mes Frères, si vous voulez être exempts de fautes graves, abstenez-vous des petites ; accomplissez rigoureusement la loi de Dieu et celle de son Église ; soyez scrupuleux à vous acquitter même de vos moindres devoirs : si vous êtes fidèles dans les petites choses, suivant l'attestation de Dieu même, vous serez aussi fidèles dans les grandes : *Qui fidelis est in minimo, et in majore fidelis est*[1].

Pères et mères, maîtres et maîtresses, supérieurs, qui que vous soyez, que cela vous serve de méditation, si vous ne voulez pas que ceux dont le soin vous est recommandé tombent dans de grands excès. Conformez-vous à la maxime : *Principiis obstá*, opposez-vous aux commencements. Parents, vous vous assurez que vos enfants con-

[1] Luc., XVI, 10.

tractent une habitude de larcin ; vous apercevez en eux quelque chose de contraire à la décence ; vous apprenez que vos fils commencent à fréquenter des lieux qui leur sont nuisibles, qu'ils se lient avec des compagnons qui les perdent ; vous voyez que vos filles se permettent quelques libertés avec ces jeunes gens qui ne sont rien moins qu'honnêtes, de la bouche desquels il ne sort que des propos obscènes ou équivoques : *Principiis obsta,* opposez-vous aux commencements ! Maîtres et maîtresses, vos serviteurs commencent à méconnaître votre autorité, à passer la soirée et la nuit dehors, à négliger leurs devoirs de chrétiens : *Principiis obsta,* opposez-vous aux commencements ! Supérieurs, qui que vous soyez, vous savez qu'il se passe des choses qui, bien que petites en elles-mêmes, peuvent amener des suites funestes : *Principiis obsta,* opposez-vous aux commencements ! Ah ! si l'on agissait ainsi, que d'horribles péchés, que de pleurs inutiles, que de regrets ne s'épargnerait-on pas ! que d'hommes qui courent aujourd'hui insensiblement à leur perte n'empêcherait-on pas de se damner ! Mes Frères ! apprenons donc aujourd'hui à ne pas dédaigner de petites fautes, et notre bonheur est assuré pour toute l'éternité.

Ainsi soit-il.

## IIe SERMON

### POUR LE SIXIEME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

*Quod minimum est omnibus seminibus, cum autem creverit, majus est omnibus, et fit arbor.*

Ce grain, la plus petite de toutes les semences, quand il a pris sa croissance, est plus grand que toutes les herbes, et devient un arbre. (MATTH., XIII, 32.)

Qu'y avait-il jadis de plus abject, de plus vil, de plus honteux que la Croix, Mes Frères? C'était la honte de l'homme, l'opprobre des nations, le plus grand de tous les supplices auxquels on pût condamner les scélérats, au point que l'on maudissait celui qui pendait à la Croix : *Maledictus qui pendet in ligno*[1]! Mais après qu'elle eut été plantée sur le Calvaire, après qu'elle eut été sanctifiée par les membres du Sauveur, après qu'elle eut été arrosée de son sang divin, elle devint l'étendard glorieux de l'Église, l'honneur de la chrétienté, la gloire des nations. On ne regarda plus la Croix comme un gibet d'infamie, mais comme le véritable trône du Roi des rois, d'où il règne sur la mort et sur les puissances infernales; on ne la re-

[1] Deut., XXI, 23.

garda plus comme un bois de malédiction, mais comme l'arbre de vie, s'élevant au milieu du Paradis et dont les fruits portent l'immortalité. Qu'elle soit pour les Juifs un scandale et pour les Gentils un vain simulacre, tout chrétien respecte, adore et reconnaît la Croix comme l'instrument de son salut, comme la source de la grâce, comme le principe de tout bien.

C'est cette glorification de la Croix, dit saint Chrysostome, que le Seigneur, notre Sauveur et Rédempteur, avait en vue lorsqu'il comparait son royaume des Cieux, c'est-à-dire son Église, au grain de sénevé. « Bien que le sénevé soit la plus petite de toutes les semences, disait-il, quand on le sème, il devient plus grand que tous les végétaux, et il produit même un arbre sur les rameaux duquel les oiseaux du ciel viennent construire leur nid. » De même, voulait-il dire, si humble et si abjecte que soit la Croix, ce bois si infâme et si vil auquel me cloueront les Juifs deviendra un jour un arbre de salut, dont les rameaux s'étendront sur les quatre parties du monde et dont les fruits donneront la vie à tous les hommes !

Et voyez : ce que Jésus-Christ a annoncé, nous le voyons s'accomplir aujourd'hui : la Croix est véritablement glorifiée ; la Croix rayonne d'une éclatante auréole d'hommages et de bénédictions. Cela me fournit, Mes Frères, l'occasion d'exciter

votre vénération et votre confiance envers cette image sacrée. A cette fin je vais vous montrer : 1° que la Croix est l'instrument de la main toute-puissante de Dieu, la vertu de Dieu; 2° qu'en elle nous possédons un remède efficace contre tous les besoins de notre âme et de notre corps.

Telle est, Mes Frères, la manière d'agir du Seigneur, lorsqu'il veut manifester sa toute-puissance, qu'il emploie souvent d'humbles instruments pour accomplir les prodiges les plus merveilleux. Pour faire périr un Holopherne et mettre en fuite toute son armée, il choisit le bras d'une faible femme [1]. Pour tuer mille Philistins, il arme Samson d'une simple mâchoire d'âne [2]. Pour briser et anéantir l'orgueil de Goliath, plein d'une présomptueuse confiance dans ses armes et sa force, il suscite un jeune pâtre, un David, qui se présente à lui armé d'une fronde et de cinq pierres, qui le terrasse et le vainc [3].

L'Écriture sainte nous offre une foule d'exemples semblables; mais il n'est rien où le Seigneur ait fait briller sa toute-puissance avec plus d'éclat que dans le signe de la sainte Croix. Si simple et si vil que ce signe paraisse aux gens du monde, le Seigneur en a fait souvent l'instrument des plus grandes merveilles.

Si nous jetons un regard sur l'ancienne loi,

[1] Jud., XIII, 16. — [2] Jud., XV, 15. — [3] I Reg., XVII, 49.

nous remarquons déjà dans les images de la Croix un très-grand pouvoir, une surprenante vertu. Si le chef des Hébreux frappe l'Égypte de plaies, s'il épouvante Pharaon sur son trône, s'il sépare les eaux, s'il fait jaillir l'onde d'un rocher, il accomplit toutes ces merveilles avec une verge qu'il tient en main, et cette verge était la figure de la Croix : *Moyses per figuram crucis signa ac portenta patravit*[1]. Josué combat contre les ennemis du peuple de Dieu : Moïse tient les bras étendus ; dans cette pénible position, s'il lève les bras, les Amalécites sont vaincus ; s'il les abaisse, les Israélites ont le dessous ; pourquoi ? Parce que de cette image de la Croix dépendait le salut des Juifs : *Statuisset Amalec de superato Israele trophœum, nisi se Moyses in crucis conformasset modum*[2]. Des serpents font par leur morsure envenimée mourir une foule de peuple : Israël accablé de désolation témoigne son repentir. Qui les affranchira de ce fléau mortel ? L'image de la Croix ; on élèvera un serpent d'airain en travers, au sommet d'un arbre ; les mourants le contempleront, et ils seront guéris : *Crucis Moyses signum effingebat recto ligno transversum serpentem æneum*[3].

Si nous examinons la loi nouvelle, qui pourra énumérer les prodiges que le Seigneur a opérés sur la terre par la Croix ? Si la puissance de l'enfer

[1] S. Andr., *Arch. de Crète.* — [2] Ib. — [3] Ib.

est brisée, si le démon, l'ennemi de l'homme est vaincu et le règne de ce prince du monde anéanti, c'est par la vertu de la sainte Croix. Si l'Évangile est en peu de temps publié à toute la terre, la vraie religion partout introduite et la Foi de Jésus-Christ devenue générale en dépit des plus cruelles persécutions, c'est par la vertu de la sainte Croix. Si les idoles sont détruites, leurs temples renversés et la superstition des peuples abolie, c'est par la vertu de la sainte Croix.

Les martyrs souffraient les plus violentes tortures, ils subissaient une mort cruelle, les peines leur semblaient douces, la mort leur était agréable.

Le corps de saint Vincent fut dans son martyre tiré en deux sur un chevalet, déchiré avec des dents de fer et brûlé avec des plaques ardentes; et pourtant, dit saint Augustin, il apostrophait son persécuteur avec tant d'intrépidité qu'on eût dit qu'il y avait en lui deux hommes, l'un qui subissait les tourments, et l'autre qui parlait.

Le corps de saint Boniface fut déchiré par le fer; on lui enfonça des pointes aiguës sous les ongles, et on lui versa du plomb fondu dans la gorge, et dans cet instant même cependant il ne cessait de remercier Dieu.

Pendant que saint Laurent brûlait étendu sur un gril, sa force était si grande qu'il défiait la rage de ses bourreaux. « Si tu veux manger de la

chair, » disait-il en raillant le tyran, « voici qu'elle est cuite ; prends, et mange ! »

Comment était-il possible que les saints ne craignissent ni ces grands tourments ni ces cruelles morts, mais qu'ils s'en réjouissaient au contraire ? Ah ! répond saint Augustin, c'était par la vertu de la Croix, dont ils étaient armés : *Ex crucis supplicio a Christo superato fluxit martyrum fortitudo*[1].

N'est-ce pas également par la vertu de la Croix que saint Benoît fit sauter en éclats une coupe empoisonnée qu'on lui présentait[2] ? N'est-ce pas par la force de la Croix que saint Roch guérissait à Rome et en divers autres endroits ceux qui étaient atteints de la peste ? N'est-ce pas par la vertu de la Croix que sainte Thècle, la première martyre, fut préservée au milieu des flammes[3] ? Admirables événements ! qui peut à ce récit s'empêcher de s'écrier avec saint Léon : O sainte Croix, que votre pouvoir est merveilleux ! *O admirabilis potentia crucis*[4] !

Je vous fatiguerais si je voulais vous rapporter tous les exemples où a éclaté cette puissance de la sainte Croix ; j'en passe une foule sous silence, et je ne veux vous en offrir qu'un rapporté par Butler, un historien très-digne de foi. Saint Martin, évêque de Tours, dit-il, fit renverser beau-

[1] S. Aug. — [2] *In ejus vita*, 12 mars. — [3] Sur., tom. v. — [4] S. Leo., *Serm.*, VIII, *de Pass. Dom.*

coup de temples d'idoles et arracher un grand nombre d'arbres auxquels les Gentils rendaient un culte sacré. Ayant fait démolir un de ces temples, qui était très-vieux, il prit la résolution de faire abattre un pin qui s'élevait en face. Le prêtre de l'idole et d'autres Gentils s'opposaient à ce dessein; ils y consentirent pourtant à la fin à condition qu'eux-mêmes couperaient l'arbre et que Martin, qui avait une si grande confiance dans le Dieu qu'il annonçait, demeurerait à l'endroit où on l'aurait placé. Le saint évêque, amené à cet incident extraordinaire par les voies de la Providence, accepta la condition; il se laissa lier et attacher du côté où l'arbre devait tomber; mais au moment où l'arbre allait l'écraser sous sa chute il fit le signe de la Croix, et le tronc se renversant tomba du côté opposé. Les témoins de ce miracle, pénétrés de surprise, demandèrent tous à devenir chrétiens[1].

Tant il est vrai que la Croix, comme dit le grand Apôtre, est l'instrument de la main toute-puissante de Dieu, la vertu de Dieu : *Dei virtus est*[2]. Avec quelle confiance ne devons-nous donc pas avoir recours à ce signe glorieux de notre rédemption en toute nécessité de l'âme et du corps? Nous ne saurions trouver de moyen plus efficace; car il n'est point de faveurs temporelles, point de béné-

[1] Butler, XI, 11 nov. — [2] I Cor., I, 18.

dictions célestes qu'on ne puisse obtenir par la vertu de la sainte Croix.

Témoin saint Jean Damascène lorsqu'il dit : « La Croix est le salut de l'âme et du corps, la dé- « livrance de tout mal et le gage de tout bien[1]. »

Témoin saint Jean Chrysostome. « La Croix, » dit-il, « est le pain des affamés, le remède des « malades, le repos des opprimés, le soutien des « affligés, la consolation des pauvres, le bâton des « infirmes, la résurrection des morts et la clef du « ciel[2].» Témoin enfin saint Léon, qui assure que la Croix est une intarissable fontaine de bénédiction et la source de toute grâce : *Crux omnium est fons benedictionum, omnium est causa gratiarum*[3].

En vérité, Mes Frères, tous les bienfaits que nous recevons de Dieu, dans le temps et dans l'éternité, sont des fruits de la Croix. La Croix est un écrin spirituel rempli des richesses célestes, qui est toujours ouvert pour nous et où chacun peut s'enrichir. Que d'exemples viennent à l'appui de mes paroles ! Saint Thomas d'Aquin avait recours à la Croix ; il obtint ces vertus sublimes et ce profond savoir qui le rendirent fameux dans l'Église. Saint Bonaventure avait recours à la Croix ; il fut tout enflammé d'un ardent amour de Dieu. Saint Augustin eut recours à la Croix ; il

[1] Jean Damasc., l. IV, 12. — [2] S. Chrys., *Hom.* IV, *de Cruce.* — [3] S. Leo, *Serm.* VIII, *de Pass.*

triompha du démon, du monde et de la chair. Et nous, Mes Frères, avons-nous jamais eu recours à la Croix, en nos besoins, avec respect et confiance, sans avoir reçu le secours et l'appui de Dieu? Par la Croix les maladies les plus dangereuses sont chassées, les maux les plus incurables sont guéris et les malheurs les plus funestes détournés. Armés de la Croix, nous sommes, comme la tour de David, armés de mille boucliers; nous sommes redoutables à nos ennemis, et nulle puissance ne peut nous ébranler. *Mille clypei pendent ex ea* [1].

Tout cela étant, Mes Frères, ayez toujours un profond respect pour la sainte Croix; signez-vous-en avant toutes vos œuvres, et mettez-y toute votre confiance. En quelque besoin que vous vous trouviez, ayez recours à la sainte Croix; vous ne recourrez pas en vain à son appui, à sa bénédiction. Si vous êtes pécheurs, ayez recours à la sainte Croix; vous abandonnerez vos péchés, vous en dépouillerez l'habitude et vous anéantirez en vous tout péché. Êtes-vous justes: ayez recours à la sainte Croix; vous persévérerez dans le bien avec constance. En vain le démon vous sollicitera au péché, à l'injustice, à l'impureté, à la vengeance; en vain il vous assaillira avec un acharnement furieux et voudra réduire votre âme à la

[1] Cant., XLIV.

dernière misère ; si vous vous armez du signe de la sainte Croix, le démon fuira loin de vous. Saint Ignace assure que la Croix triomphe des plus rudes assauts de l'esprit malin, qu'il tremble quand il la voit, qu'il frémit quand il l'entend : *Quod videns expavescit, et audiens timet*[1].

Ainsi soit-il.

---

## I^er SERMON

### POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

*Ite et vos in vineam meam.*
Allez aussi à ma vigne.
(MATTH., XX, 4.)

Le royaume des cieux, Mes Frères, est comparé dans l'Évangile de ce jour à un père de famille qui alla dès le matin retenir des ouvriers pour travailler à sa vigne. Il loua les premiers de grand matin, et, étant convenu avec eux du prix de la journée, il les envoya à sa vigne ; il sortit encore un peu plus tard, vers midi, et, voyant d'autres ouvriers encore oisifs sur la place, il les envoya pareillement à sa vigne, leur promettant de leur donner ce qui leur reviendrait. Enfin, étant sorti vers le soir, il en trouva d'autres encore

[1] S. Ign., *Ep. ad Phil.*

qui n'étaient pas occupés; il leur reprocha leur inaction, et leur demanda pourquoi ils restaient oisifs tout le jour; ceux-ci s'excusèrent sur ce que personne ne les avait loués, et il les envoya aussi à sa vigne : *Ite et vos in vineam meam.*

Que nous enseigne tout cela? qui est le père de famille? quels sont ces ouvriers? que signifient cette vigne, ce salaire et ces différentes heures où sont loués les ouvriers? Le père de famille, disent les saints Pères, c'est Dieu, de qui tous les hommes ont reçu l'être et la vie, dont ils forment la famille et qui leur ordonne de se regarder et de s'aimer mutuellement comme frères et enfants d'un même Père. Les ouvriers, ce sont ceux que Dieu a appelés à la foi, à son service, à la pratique des vertus chrétiennes, pour opérer ainsi leur salut. Le salaire pour lequel le père de famille fait accord avec ses travailleurs représente la vie éternelle, la récompense promise aux ouvriers fidèles. Les différentes heures, le matin, le midi et le soir, auxquelles sont appelés les ouvriers, marquent les différents âges de la vie auxquels on est appelé à la foi. La vigne enfin est la figure de notre âme, à laquelle nous devons travailler dans le champ de la sainte Église, hors de laquelle il n'est point de salut, et cela du moment que nous avons atteint l'âge de raison jusqu'au dernier soupir de notre vie.

Qu'il en est cependant parmi les chrétiens qui restent indifférents et insouciants sur cet objet! Avides et passionnés pour tout ce qui regarde le corps, ils oublient entièrement le salut de leur âme. On pourrait leur faire le même reproche que faisait aux ouvriers oisifs le père de famille : Pourquoi restez-vous tout le jour, c'est-à-dire toute votre vie, sans rien faire pour votre salut? *Quid hic statis tota die otiosi?* Si vous êtes de ce nombre, Mes Frères, si vous avez jusqu'à présent peu ou rien fait pour assurer le bonheur éternel de votre âme, puissé-je aujourd'hui réveiller votre zèle, puissé-je vous engager à travailler sérieusement désormais à l'œuvre de votre salut, en vous montrant dans cette instruction : 1° que le salut est votre propre, votre suprême et votre unique affaire; 2° comment vous devez y travailler.

Je dis en premier lieu que le salut est notre affaire propre, Mes Frères ; je veux dire que c'est une affaire qui nous regarde en particulier, dont nous sommes spécialement chargés et dont nous aurons à rendre compte. Si nous sommes entrés en ce monde, ce n'est pas pour y être riches ou puissants, pour y vivre dans le contentement ou le plaisir, mais c'est pour servir Dieu et gagner ainsi notre salut ; c'est la fin de notre existence, c'est ce à quoi nous devons consacrer nos soins et nos travaux, c'est pour cela que nous sommes

devenus chrétiens, c'est à cela que Dieu nous a appelés. Travailler ici-bas à notre salut dans le temps, voilà donc ce que nous avons à faire : c'est pourquoi nous vous prions, nos bien aimés, comme dit l'Apôtre, de faire sans cesse des progrès dans la piété, vous appliquant avec sollicitude à votre salut; c'est une chose qui nous intéresse plus qu'aucune autre, aussi vous prions-nous de vous en occuper : *Rogamus vos ut vestrum negotium agatis*[1].

Dieu, qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous[2]. Jésus-Christ, qui nous a rachetés sans nous, ne nous admettra pas au ciel sans nous. Si toute la sainte Église y travaille par ses instructions, ses avertissements et ses prières, ses efforts ne nous serviront de rien si de notre côté nous ne les secondons. Elle pourra bien demander à Dieu des grâces pour que nous vivions mieux qu'auparavant ; mais, si nous n'y travaillons en même temps, nous ne serons jamais sauvés.

C'est pour cela que saint Ambroise nous exhorte si instamment à ne penser qu'à nous-mêmes et à notre salut, à notre propre sanctification, à laquelle nous sommes obligés de travailler chacun en personne : *Attende tibi, o homo!* ô homme! pensez à vous-même, et non à vos trésors et à vos richesses, que la rouille dévore, que

[1] Thess., IV, 10, 11. — [2] S. Aug.

rongent les vers, que vous ravit le trépas! *Tibi, inquam, non pecuniæ tuæ!* Pensez à vous-même, et non à la santé de votre corps, qui n'est que cendre et poussière, ni à la prospérité de cette vie, que la moindre contrariété vient troubler! *Tibi, inquam, non viribus corporis!* Pensez à vous-même, et non à l'estime des hommes, non aux dignités auxquelles vous aspirez si ardemment, et dont une calomnie, une vengeance, une disgrâce peuvent vous priver! *Tibi, inquam, non possessionibus tuis!* Pensez à vous-même : *Attende tibi, hoc est animæ tuæ.* A vous, dis-je, à vous-même, à votre âme, à cette chère âme si noble, si précieuse, à cette âme, image immortelle de Dieu, et qui ne peut être sauvée que par vos propres efforts, par votre sollicitude et votre assiduité.

Que dire après cela de ceux qui pensent si peu à leur salut, tandis qu'ils sont en bonne santé et vigoureux, tandis qu'ils peuvent le faire? Ils n'ont point pensé à leur salut; ils se sont oubliés eux-mêmes, et ils seront aussi oubliés des autres. Notre salut est donc notre ouvrage, c'est notre affaire propre.

C'est aussi la plus importante de nos affaires, car gagner le salut, c'est tout gagner; c'est atteindre des joies, des biens, des honneurs, des richesses qui surpassent nos pensées et nos désirs, et qui ne sauraient être conçus par l'imagi-

nation de l'homme. Mais si on ne se sauve, on perd tout: vous perdez votre âme rachetée au prix du sang divin de Jésus-Christ; vous perdez le bien suprême pour lequel vous êtes créés, et en perdant le bien vous vous livrez à des misères infinies, éternelles.

Oserez-vous donc, homme charnel et impudique, oserez-vous dire : Si j'ai perdu mon âme, j'ai au moins assouvi mes passions; j'ai goûté tel et tel plaisir? Et vous, homme injuste et trompeur, direz-vous : J'ai perdu mon âme, mais j'ai amassé beaucoup de bien? Insensé que vous êtes! le monde entier ne saurait compenser le prix de cette âme que vous vendez et que vous troquez pour de viles jouissances! sachez que, si vous venez à la perdre, rien n'est capable de vous dédommager de cette perte. « Que sert à l'homme, » dit Jésus-Christ, « de gagner le monde entier s'il « perd son âme? et que pourra-t-il donner en « échange de son âme[1]? »

Pourtant qui ne dirait, à voir la conduite de la plupart des hommes, que leur salut est une affaire sans gravité et sans conséquence? Que fait-on du matin au soir pour son salut? Pense-t-on à Dieu et à son âme? Beaucoup n'y songent pas plus que s'il n'y avait pas de Dieu et que s'ils n'avaient point d'âme. Et les dimanches et les jours de fête

[1] Matth., XVI, 26.

sont-ils peut-être des jours de salut? Hélas! vous le savez, et vous êtes à même d'en juger mieux que moi, ces saints jours, pour la plupart des chrétiens, ne sont pour ainsi dire plus que des jours d'occupations frivoles et coupables, jours de joie et de plaisir, jours de dissipation et de jeu, jours d'ivrognerie et d'impudicité! Rien n'est si indifférent, si négligé que le salut de l'âme. On possède un champ, un pré, une terre : on va les visiter souvent; on possède de l'argent ou du bien : on s'en inquiète jour et nuit. Il n'y a que l'âme, cette pauvre âme qui soit oubliée! elle est la seule chose dont on néglige le salut et le bonheur, dont on dédaigne le prix et l'excellence. Ah! revenez de cette erreur, Mes Frères, et remarquons en troisième lieu que l'affaire de notre salut n'est pas seulement la plus importante, mais aussi l'unique affaire que nous devions poursuivre.

Nous n'avons qu'une âme, et nous n'avons aussi qu'une chose à prendre à cœur, à savoir le salut de cette âme. « Gardez votre âme, » disait jadis à Loth l'ange qui le faisait sortir en hâte de Sodome, quand cette ville était sur le point d'être détruite par les flammes. C'est ce que nous devons vous dire aussi, Mes Frères, de crainte que vous ne veniez à périr au milieu de ce monde corrompu, dont la ville de Sodome était une image : *Salva animam tuam* : ô mon ami! sauvez votre âme. Si vous en aviez deux, vous pourriez en

risquer une pour assouvir vos passions et goûter les fausses joies du péché ; mais vous n'en avez qu'une, et, si vous la perdez, tout est irréparablement perdu pour vous. Tous vos soins doivent donc tendre à la sauver.

N'est-il pas permis de s'occuper des choses du temps ? demandera le monde. Oui, sans doute, mais avec mesure et au point de vue de l'éternité : la plus grande affaire doit l'emporter sur toutes les autres, et l'on doit toujours se conformer à ce précepte de l'Évangile : « Cherchez d'abord « et par-dessus tout le royaume de Dieu et sa jus- « tice, » c'est-à-dire la religion et le salut de votre âme ; « et pour ce qui vous est nécessaire « sous le rapport temporel, reposez-vous avec « confiance en la providence et la sollicitude pa- « ternelle de Dieu[1]. »

Cela suffit, Mes Frères, pour vous faire apprécier de quelle importance et de quelle opportunité est votre salut : il ne nous reste donc qu'à examiner de quelle manière on doit y travailler.

Le salut de notre âme est notre affaire exclusive ; on doit s'en occuper principalement et sans relâche : c'est notre affaire la plus importante ; on doit s'y appliquer avec sollicitude : c'est notre unique affaire ; on doit y travailler sans cesse.

D'abord nous ne pouvons pas commencer trop

[1] Matth., VI, 33.

tôt de travailler à notre salut : pères et mères, rappelez souvent cette vérité à vos enfants, afin qu'ils commencent dès leurs plus tendres années à suivre les sentiers de la vertu. « Mon fils, » dit le Sage, « souvenez-vous de votre Créateur dès « votre enfance; n'attendez pas que les mauvais « jours soient venus, où vous direz : Je n'y goûte « aucun charme[1]. » Tel est l'avertissement que donne le Sage aux jeunes gens, afin qu'ils ne diffèrent pas l'œuvre de leur salut jusqu'à la vieillesse, jusqu'à ce jour d'amertume où il n'est presque plus possible de rien corriger. Écoutez ce que nous dit saint Paul à nous tous : *Hoc itaque dico, Fratres, tempus breve est* : faites attention, Mes Frères; la morale que je vous prêche est d'un grand poids. *Tempus breve est,* le temps est court! profitez-en; car la figure de ce monde s'évanouit rapidement : *Præterit enim figura hujus mundi*[2].

Nous ne pouvons en conséquence pas perdre le temps : nous devons au contraire en user avec une sainte parcimonie et une sage prévoyance, puisque tous les instants en sont si précieux et qu'ils peuvent nous mériter un bonheur éternel. Mais, hélas! qui peut modérer ses pleurs à la vue de ce temps qu'on dissipe si vainement, à la vue du peu d'estime que font tous les âges de leur salut? Dans la jeunesse on dit : Il n'est pas encore temps de penser au salut, on doit s'amuser. Dans l'âge

[1] Eccl., XII, 1. — [2] I Cor., VII, 29 et ss.

viril on dit: Je n'ai pas le temps, j'ai tant de besogne ailleurs; je suis absorbé par les soins de mon négoce, de ma famille, de mes cultures. Dans la vieillesse on dit : Il n'est plus temps; mes infirmités ne me permettent pas de m'occuper d'autre chose. Et c'est ainsi, Mes Frères, que le salut est négligé : le temps s'écoule insensiblement, et l'on se trouve sur le seuil de l'éternité. Ah! si vous avez assez été du nombre de ces insouciants, profitez désormais du temps; car vous ne retrouverez jamais ce temps de grâce que vous dédaignez aujourd'hui!

En second lieu on doit travailler à son salut avec une vigilante sollicitude : *Custodite igitur sollicite animas vestras*, gardez soigneusement vos âmes, dit Moïse au peuple d'Israël[1]. Et nous avons aussi besoin qu'eux de cet avertissement, Mes Frères; nous n'avons pas moins à craindre qu'eux; le monde est plein d'écueils et de périls; chaque pas que nous faisons nous mène à notre perte éternelle. Nous avons à combattre contre de redoutables ennemis, et, si nous ne sommes prudents, la victoire nous échappe, et notre défaite est inévitable et sans remède. Ah! combien il en est qui ont été ainsi trompés, vaincus et damnés faute de prudence!

En troisième lieu nous devons travailler à notre salut constamment et sans relâche, de crainte

[1] Deut., IV, 15.

qu'un autre ne profite de notre mollesse pour s'emparer de notre couronne : c'est le sort dont Dieu lui-même menace un évêque, au livre de l'Apocalypse ; et il ne couronnera que ceux qui auront combattu loyalement, c'est-à-dire jusqu'à la fin. Eh quoi! refuserons-nous de faire pour notre âme ce que nous faisons et nous souffrons tous les jours pour un petit intérêt temporel? Si on supporte tant de fatigues et de souffrances pour de misérables vanités, que ne convient-il pas de faire, à plus forte raison, pour ces biens impérissables qui nous sont préparés dans le ciel?

Réfléchissons un peu sur nous-mêmes, Mes Frères! Quel motif d'effroi sera-ce pour nous de découvrir au terme de notre vie que nous n'avons rien fait pour notre salut! Examinez-vous, homme mortel. Vous êtes placé à l'entrée de deux chemins : l'un, parsemé de fleurs, conduit à la perte ; l'autre, hérissé d'épines, mène à la gloire ; choisissez, vous êtes libre de le faire. Oh! quelle consolation ce sera pour vous à l'heure de la mort si vous avez choisi le sentier épineux! vous verrez les cieux s'ouvrir pous vous recevoir : quel désespoir, au contraire, si vous choisissez le chemin fleuri au bout duquel vous trouverez l'enfer béant, prêt à vous engloutir! vous vous écrierez alors, mais trop tard : Je me suis occupé de tout ce à quoi je n'eusse pas dû songer! Vous m'avez

égaré, ô monde! Vous m'avez trompé, ô créatures! Argent, fortune, vous m'avez jeté en enfer! A quoi m'avez-vous servi? Vous êtes la cause de mon malheur éternel, la cause de mon éternelle perdition.

Ames chrétiennes, si ce que vous venez d'entendre est la vérité, la parole de Dieu, la voix du Très-Haut, comme vous ne pouvez en douter aucunement, n'endurcissez pas vos cœurs : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* Formez dès aujourd'hui, sans plus tarder, le ferme propos de travailler sérieusement à votre salut. Certes, votre vie est très-courte; cependant, si vous l'employez bien, elle suffit à vous faire gagner le ciel. Mais malheur pour toujours à celui qui en fait un mauvais emploi! car de cet espace si court tout dépend.

Eh bien! donc, si vous avez en ce jour entendu la voix du Seigneur, *Hodie si vocem ejus audieritis*, profitez de ce temps si rapide que la clémence de Dieu vous accorde; n'oubliez jamais que la plus longue vie n'est pas plus devant Dieu que le jour d'hier qui est enfui, et que cependant cette vie bien employée « vous vau-« dra une éternelle immensité de gloire [1]. » Ce que daigne nous accorder à tous, Mes Frères, la miséricorde du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.

[1] II Cor., IV, 17.

## IIe SERMON

### POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

*Cum sero factum esset, dixit dominus vineæ procuratori suo : Voca operarios, et redde illis mercedem.*

Lorsque le soir fut venu, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelez les ouvriers, et donnez-leur leur salaire.

(MATTH., XX, 8.)

Il n'est point d'homme assez méchant, Mes Frères, il n'en est point d'assez corrompu pour dire de plein gré : Je veux me damner ; non, les plus grands pécheurs même espèrent encore se sauver un jour. Mais c'est en vain qu'ils nourrissent cet espoir aussi longtemps qu'ils ne travaillent pas avec soin et selon les vues du Seigneur à leur salut.

Il est bien vrai que nous sommes tous créés pour la gloire du ciel, que dans le baptême nous sommes inscrits au livre de vie et que Dieu nous a promis le salut ; mais si nous voulons atteindre cette fin de notre création, si nous voulons conserver cette grâce du baptême et avoir part aux promesses du Seigneur, nous devons y coopérer de notre côté. Envoyés à la vigne du Maître, nous

ne pouvons pas dissiper notre temps dans l'oisiveté ; chargés du soin de nos âmes, nous devons prendre fermement à cœur leur sanctification, et si nous n'agissons ainsi, nous ne parviendrons jamais à nous sauver.

Pour prouver cette vérité, nous ne devons point sortir de l'Évangile de ce jour. Le père de famille avait fait accord avec des ouvriers sur leur salaire ; mais il ne le leur donna cependant pas avant le soir, après l'accomplissement de la tâche qu'il leur avait imposée. C'est ainsi que nous ne recevrons pas non plus le salut, notre récompense éternelle, si nous n'avons achevé le travail qui nous est ordonné pour la sanctification de notre âme.

L'œuvre du salut est donc pour nous un devoir rigoureux, Mes Frères. Puissiez-vous tous le prendre à cœur quand je vous aurai prouvé : 1° combien il est important pour nous de travailler à notre salut ; 2° quelle erreur funeste c'est que de le négliger.

L'œuvre de notre salut est la première, la plus importante, la plus nécessaire de toutes nos œuvres, Mes Frères ; Jésus-Christ lui-même, qui est la suprême et infaillible vérité, nous l'enseigne. Il vint un jour dans un endroit de Béthanie visiter deux sœurs, Marthe et Marie ; la première s'agitait avec beaucoup d'empressement pour le recevoir pendant que la seconde s'occupait d'entendre la parole de Dieu. Le Sauveur, appréciant

beaucoup en cette circonstance la dévotion de Marie, reprit le trop grand zèle de sa sœur en disant : « Marthe, Marthe, vous vous préoccupez de beaucoup de choses ; il n'en est pourtant qu'une nécessaire, *Unum est necessarium* [1]. » Cette affaire unique que le Christ disait indispensable, et à laquelle il voulait que nous nous appliquassions tous, est, suivant saint Augustin, le salut. Mes Frères, dit ce saint Père, pensez à une chose, à votre salut : c'est la plus nécessaire ; c'est pour vous la plus sérieuse et la plus importante. *Unum cogitate, quia unum est necessarium, unum supernum* [2].

Et en effet à quoi devons-nous nous intéresser davantage ? Gagner son salut, c'est gagner tout ; le perdre, c'est tout perdre ! Oui, Mes Frères, dussiez-vous perdre tout ce que vous possédez au monde, dussiez-vous passer votre vie dans la pauvreté, dans la misère, dans l'affliction, ce serait peu, ce ne serait rien si vous sauvez votre âme. Au contraire, eussiez-vous acquis toutes les richesses du monde, eussiez-vous dominé sur tous les royaumes de la terre, vous fussiez-vous élevé aux plus hautes dignités, et eussiez-vous goûté tous les plaisirs des sens, que vous serviraient toutes ces richesses, cette puissance, ces honneurs, ces plaisirs, si vous perdez votre âme ?

[1] Luc., x, 42. — [2] S. Aug.

Qu'a-t-il servi au mauvais riche d'avoir vécu dans la joie, dans le faste et dans l'abondance de toutes choses? Hélas! toutes ces choses sont passées comme si elles n'avaient jamais existé! Vanité des vanités, et tout est vanité, hormis servir Dieu, observer ses commandenents et pratiquer la vertu! Que cet homme ait été quelque temps heureux, son bonheur s'est évanoui comme une ombre, il s'est envolé comme un songe. A jamais enseveli dans l'abîme des enfers, il est et il sera éternellement le plus misérable des hommes : *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno* [1]. Au contraire qu'importe aujourd'hui au pauvre Lazare d'avoir été jadis couvert d'ulcères, d'avoir mendié son pain, d'avoir dû coucher à la porte de ce misérable avare, attendant qu'on lui donnât les miettes tombées de la table? Retiré de cet abîme de misère et porté par les anges dans le sein d'Abraham, il est affranchi de ses douleurs; il ne ressent plus rien de ses anciennes afflictions; jamais plus il n'en ressentira rien. Ses souffrances ont peu duré, et elles sont passées; s'il en conserve encore le souvenir, c'est pour sa plus grande joie et sa plus grande consolation : il est donc heureux, éternellement heureux, car rien désormais ne pourra troubler son bonheur : *Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ* [2]

[1] Luc., XVI, 28. - [2] Ib.

Il en sera de même de vous, Mes Frères, si vous gardez votre âme : vous goûterez dans le ciel un bonheur éternel ; vous y serez en société avec Jésus, votre Rédempteur, et Marie, sa bonne mère, en société avec les saints et les esprits bienheureux. Vous devez souffrir et combattre dans le temps, vous devez vivre dans le travail, dans l'oppression, dans le deuil ; mais le Seigneur un jour séchera vos pleurs ; il mettra un terme à votre misère et changera vos souffrances en une ineffable allégresse. Car, ainsi que dit saint Paul, « les fugitives et les légères douleurs de cette vie nous vaudront une immense éternité de gloire [1]. »

Mais si vous perdez votre âme, Mes Frères, il n'est pour vous point de salut, point de bonheur, point de béatitude ; c'en est fait de vous pour toute l'éternité : *Periisse semel æternum est.* Déchus de ce céleste héritage, vous serez pendant toute l'éternité en enfer ; vous brûlerez dans d'épouvantables et inextinguibles flammes, dans la société des démons, qui vous tortureront sans relâche ; dans la société des damnés, vos compagnons de vice et d'iniquité, qui s'élanceront contre vous avec une cruelle et terrible rage, qui vous maudiront dans leurs imprécations. O malheur ! combien vous le déplorerez amèrement ; mais

[1] II Cor., IV, 17.

hélas! vos pleurs seront des pleurs stériles, car votre malheur sera irréparable : *Periisse semel æternum est.* En vain crierez-vous grâce au Seigneur, en vain le conjurerez-vous d'alléger vos cruels supplices, en vain désirerez-vous jouir de la vue de Dieu dans le ciel; une voix impitoyable vous répondra sans cesse : *Mortuo impio nulla erit ultra spes* [1]. Quand vous étiez en vie, vous pouviez vous sauver; mais parce que vous êtes mort dans le péché, votre perte est irréparable. Alors, déchirés de désespoir, vous éclaterez en tristes plaintes : *Non videbo Dominum Deum in terra viventium* [2], hélas! je ne verrai jamais le Seigneur, mon Dieu, dans la terre des vivants! O ciel! ô doux et riant séjour des bienheureux, je ne serai jamais du nombre de vos habitants! Malheureux, je me suis donc trompé!

Convaincu de ces vérités, qui ne doit pas reconnaître que l'œuvre du salut est pour nous de la plus haute importance et de la plus suprême nécessité! Nous devrions prendre cette œuvre à cœur d'abord et par-dessus tout; mais, hélas! on l'oublie, on la néglige misérablement! Il est bien vrai qu'il se rencontre çà et là, dans les monastères et dans le siècle même, des gens qui, après avoir renoncé à tout ce que le monde regarde comme grand, consacrent leur vie à la pratique de nombreuses ver-

[1] Prov., XI, 17. — [2] Is., XXXVIII, 11.

tus, des gens dont l'unique bonheur est de vivre pour Dieu et d'amasser des trésors spirituels, qui doivent les rendre riches et heureux dans l'éternité ; mais que ce nombre est petit! La plupart des hommes s'inquiètent beaucoup de choses temporelles, de choses terrestres et périssables, sans penser ni à Dieu ni à leur salut. *Nullus est qui recogitet corde*[1].

Que ne fait pas un commerçant pour amasser des trésors dont peut-être il ne jouira jamais, ou du moins dont il ne jouira que peu de temps ! Il abandonne famille, amis, patrie ; il part pour de lointaines contrées et s'expose à mille dangers sur terre et sur mer.

Que ne fait pas un laboureur pour obtenir une récolte abondante! Combien ne travaille-t-il pas ! combien n'est-il pas esclave! combien ne s'occupe-t-il pas de mettre tout à profit! Il n'épargne ni labeurs ni fatigues.

Que ne fait pas celui qui a un procès important d'où dépend son honneur et sa fortune ! que ne fait-il pas pour s'assurer un résultat favorable! Il se passe souvent de sommeil, il y pense nuit et jour ; il va, il vient, il s'épuise en efforts pour gagner sa cause!

Voilà, voilà comme on agit pour ses intérêts temporels! Mais pour amasser des trésors incor-

[1] Jerem., XII, 11.

ruptibles, pour obtenir une riche moisson de mérites, pour gagner le grand et important procès de son salut, pour tout cela on ne fait rien, ou on fait peu de chose ; on y pense à peine, on le néglige comme si ce n'était rien de bien important!

Quel jugement porter sur des chrétiens qui agissent de cette manière? Ne doit-on pas les regarder comme bien imprudents? ne doit-on pas dire qu'ils marchent en insensés, en aveugles, qu'ils ne mettent pas plus de jugement et de raison dans leurs actes que les petits enfants? C'est le jugement que porte sur de tels hommes le Saint-Esprit lorsqu'il demande : Enfants des hommes, jusques à quand encore aimerez-vous votre enfance? *Usquequo, parvuli, diligitis infantiam*[1]?

Remarquez l'intelligence étroite et le jugement peu développé des petits enfants : si on leur donne le choix, ils laisseront un morceau d'or ou de diamant pour un fruit ou une bagatelle : ôtez-leur un jouet très-insignifiant, ils s'emportent, ils crient, ils versent des larmes abondantes; mais s'ils perdent leur père ou leur mère, ils n'y attachent aucune importance, ils ne versent pas une larme. Cela n'est pas surprenant chez ces jeunes créatures, qui ne peuvent encore dis-

[1] Prov., I, 22.

cerner le prix des choses, qui ignorent la grande perte qu'ils font. Mais comment concevoir que des chrétiens, instruits à l'école de Jésus-Christ, hommes faits, qui croient que les biens du ciel surpassent incomparablement tous ceux de la terre, qui savent que leur salut est l'affaire la plus importante du monde ; comment concevoir, dis-je, qu'ils puissent négliger l'œuvre de leur salut, et préférer les faux biens du monde aux biens vrais et durables du ciel? Enfants des hommes, jusques à quand encore aimerez-vous cette enfance? *Usquequo, parvuli, diligitis infantiam?*

Grande était la folie d'un Ésaü vendant son droit d'aînesse pour un plat de lentilles ; grande aussi était la folie de cet empereur d'Orient qui s'amusait à prendre des mouches pendant que son royaume entier lui échappait par son insouciance! Mais, si insensés qu'ils puissent paraître tous deux, combien sont plus insensés encore tant de chrétiens de nos jours qui sacrifient la grande œuvre du salut pour des choses défendues! et qui vendent leurs droits au céleste héritage pour une poignée d'argent, pour une sale jouissance dans le péché, pour un rien, si je puis ainsi m'exprimer! Certes, comme dit saint Euchère, c'est une erreur qui passe toute erreur que de négliger son salut! *Sane supra omnem errorem est dissimulare negotium æternæ salutis.*

Ah! qu'arrivera-t-il à ces insensés? Un jour ils verront, mais il sera trop tard, et ils déplore-ront avec des pleurs et des gémissements inutiles la vanité et le néant de leurs œuvres! Qu'avons-nous fait? diront-ils; que nous a donné ce monde auquel nous avons sacrifié toute notre vie? Où sont maintenant ces plaisirs et ces satisfactions achetés si chèrement au prix de la perte de notre âme? où est maintenant tout ce que pouvait nous donner le monde? où est tout ce dont nous pouvions jouir dans le temps? Tout cela s'est évanoui comme un songe! *Transierunt*[1].

Si vous voulez ne pas être du nombre de ces infortunés, Mes Frères, travaillez assidûment et courageusement à l'œuvre suprême de votre salut. Jusqu'à ce jour avez-vous peu ou rien fait pour votre salut : commencez dès à présent, pendant qu'il en est encore temps, commencez à mettre la main à l'œuvre : peut-être ne vous reste-t-il plus beaucoup de temps, peut-être cette heure est-elle la dernière de votre vie; peut-être est toute proche déjà cette nuit pendant laquelle personne ne pourra plus travailler à son salut. Oh! ne différez donc pas davantage, mais saisissez l'occasion qui vous est offerte.

Marie-Madeleine profita de l'occasion : elle n'attendit pas que le repas où se trouvait Jésus

[1] Sap., v, 9.

fût terminé; mais elle alla l'y trouver à table même.

L'économe de la reine d'Éthiopie profita de l'occasion, il ne différa pas; mais dès qu'il eut trouvé de l'eau en route, il s'y précipita et demanda à saint Philippe de lui conférer le baptême[1].

Enfin le geôlier de la prison où était retenu saint Paul profita de l'occasion, et, se jetant sans différer aux pieds du saint Apôtre, il lui dit : Que dois-je faire pour être sauvé? *Quid me oportet facere ut salvus fiam*[2]?

De même, Mes Frères, ne laissez pas échapper l'occasion de vous sauver; tout retard dans une affaire importante est dangereux; mais c'est ici surtout que le retard est du plus grand péril. Efforcez-vous donc promptement d'écarter tous les obstacles qui vous embarrassent dans le chemin du salut; travaillez à les surmonter : si c'est une habitude ancienne de jurement ou de blasphème, défaites-vous-en; si c'est une mauvaise compagnie ou des lieux dangereux, abandonnez-les; si c'est une occasion prochaine de péché, évitez-la; si c'est faute de prière, ou parce que vous recevez rarement les sacrements, portez-y remède : pensez bien qu'il s'agit de votre âme, d'une éternité de supplices et d'une éternité de bonheur,

[1] Act., VIII. — [2] Act., XVI.

et que cette pensée ranime votre zèle et votre ardeur à travailler sans cesse à éviter ces souffrances et à atteindre cette éternelle félicité !

Ainsi soit-il.

---

## Ier SERMON

### POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

*Semen est verbum Dei.*
Cette semence, c'est la parole de Dieu. (Luc., viii, 11.)

Quel consolant et merveilleux spectacle, Mes Frères, nous offrent l'accroissement et la prospérité de l'Église naissante ! Les Apôtres commencent à annoncer la parole de Dieu, et les statues des idoles tombent à leur voix comme s'écroulaient jadis au son des trompettes les murailles de Jéricho. Le monde, plongé dans les ténèbres du paganisme, s'illumine des splendeurs de la véritable religion. Les Gentils, qui vivaient comme des animaux sauvages et qui donnaient un libre cours à leurs instincts dépravés, deviennent de fervents chrétiens, des modèles de vertus et de sainteté.

Dans l'origine du christianisme, dans les premiers siècles de la foi, l'Église, au témoignage de saint Irénée et de saint Cyprien, s'était déjà propagée si loin que Rome, la puissante maîtresse

de l'Univers, devait lui céder en étendue; saint Paul écrit de même: « Leur voix s'est fait en-« tendre à toute la terre, et leurs paroles ont re-« tenti jusqu'aux extrémités du monde [1]. »

Tel était, Mes Frères, l'empire de la parole sainte! tels étaient les fruits abondants sortis de ce germe divin! Et aujourd'hui on prêche, on exhorte, on prie, on conjure; mais le monde, mais les cités, mais les hommes restent les mêmes! Dans les premiers âges de l'Église une prédication suffisait pour convertir cinq ou six mille personnes; un seul prédicateur changeait la face d'une ville, d'un royaume entier! Et aujourd'hui mille prédicateurs sont trop faibles pour amener un seul individu à amender sa vie!

En effet, comme je vais vous le montrer, bien qu'on doive accomplir la parole de Dieu, il en est beaucoup qui se bornent simplement à l'écouter, et Dieu réserve d'effroyables châtiments à ceux qui ne profitent pas de sa parole sainte.

Il ne suffit pas d'écouter la parole de Dieu, Mes Frères; on doit aussi la mettre en pratique, et s'efforcer de vivre d'après ses enseignements: c'est ce que confirme l'apôtre saint Paul lorsqu'il dit: Ce ne sont pas ceux qui entendent la loi, la parole de Dieu, qui sont justes; mais ce sont ceux qui l'accomplissent et y conforment leur vie qui

[1] Rom., x, 8.

seront justifiés : *Non auditores legis justi sunt, sed factores legis justificabuntur*[1]. Qu'il en est cependant parmi les chrétiens qui ne sont que simples auditeurs de la parole divine ! ils viennent aux sermons et aux instructions ; ils entendent les prédicateurs tonner contre leurs désordres et leurs péchés ; ils s'entendent menacer de châtiments éternels et temporels, d'une mort funeste, du terrible jugement de Dieu et des peines éternelles de l'enfer. Et quel fruit en retirent-ils ? Ils sont émus et changés en apparence, mais ils ne sont ni convertis ni corrigés, et l'on peut fort justement les comparer à ces princes obstinés, aux Pharaon, aux Saül, aux Ochosias, aux Balthasar, qui eux aussi ne faisaient aucun profit des avertissements qu'on leur donnait de la part de Dieu !

Moïse vient reprocher à Pharaon sa cruauté ; il accomplit des miracles pour attendrir ce cœur de marbre ; il frappe l'Égypte d'horribles plaies ; le roi est saisi et consterné, mais il n'est pas converti.

Samuel revient de l'autre monde pour faire un sermon à Saül : il lui annonce que Dieu l'a abandonné, qu'il est un homme perdu et que bientôt il ne sera plus qu'un cadavre, parce qu'il n'a fait aucun profit des avertissements du Seigneur : *Quia*

[1] Rom., II, 13

*non obedisti voci Domini*[1]. Saül, épouvanté des paroles de Samuel, tombe en défaillance; il refuse toute nourriture, mais une heure après il se remet à boire et à manger, il s'endort tranquille et ne pense plus à rien; il a été saisi et effrayé, mais il n'est pas converti.

Élie, s'adressant au ministre d'Ochosias, le réprimande d'avoir consulté le démon; il lui fait savoir qu'il ne se relèvera pas de sa couche : *De lectulo super quem ascendisti non descendes*[2]. Le roi envoie cinquante hommes armés pour s'emparer du prophète; celui-ci les aperçoit du sommet d'une montagne et fait tomber sur eux le feu du ciel, qui les dévore tous. Le roi est surpris; mais il envoie encore le même nombre d'hommes, qui essuient le même sort. Le prince encore plus consterné envoie néanmoins une troisième troupe de soldats; il n'est pas converti.

Balthasar avait oublié l'exemple de Nabuchodonosor; le Tout-Puissant lui envoie une main qui lui trace en trois mots un terrible avertissement : *Mane, Thecel, Phares*[3]. Daniel en les lui expliquant l'exhorte à faire pénitence; mais qu'en résulte-t-il? Son visage se trouble : *Facies regis commutata est*[4]. Ses pensées l'accablent, ses genoux s'entre-choquent de frayeur, et il parle tout haut; mais il n'est point converti.

[1] I Reg., XXVIII. — [2] IV Reg., I, 4. — [3] Dan., V, 25. — [4] Ib.

Voilà, Mes Frères, ce qui arrive encore : on vous dit comme Moïse à Pharaon de quitter cette vie de péché : on vous dit que les maux qui fondent sur vous, les maladies dans votre famille, ces pertes dans vos troupeaux, ces ravages dans vos champs, que ces châtiments, dis-je, vous sont infligés en punition de votre opiniâtreté dans le mal; on vous dit, comme Samuel à Saül, qu'avant vingt-quatre heures peut-être vous serez un cadavre, parce que vous êtes rebelle à la voix de Dieu, à la voix de ses prédicateurs; on vous dit, comme Élie à Ochosias, de revenir à Dieu; car cette maladie qui vous accable vous mène au tombeau, et il ne vous reste plus d'autre espérance! Enfin on vous dit, comme Daniel à Balthasar, de faire pénitence sur vos péchés et sur vos iniquités, sinon que vous serez frappés dans votre âme et dans votre corps. Quand vous entendez tout cela, la crainte de la mort paraît vous impressionner. Il semble que sur-le-champ vous allez changer de vie et renoncer au péché; mais quelque temps après on n'aperçoit plus en vous aucune trace de conversion ou d'amendement. Vous vivez aussi calme dans le vice que si Dieu ne pouvait pas vous punir et que si la mort s'était engagée à ne pas vous surprendre et à ne pas vous emporter.

Que le prophète Ezéchiel a bien dépeint votre coupable obstination! *Dicunt unus ad alterum : Venite, et audiamus quis sit sermo egrediens a*

*Domino*. Ils se disent l'un à l'autre : Allons écouter cet Ézéchiel, ce prédicateur; on dit que c'est un homme remarquable que Dieu a envoyé pour convertir le peuple ; allons un peu écouter ce qu'il dira. *Venient ad te, quasi si egrediatur populus* : ils accourent de toutes parts, ils veulent tous être là pour entendre. Il leur fait le récit de la cruelle Passion du Christ : ils sont émus jusqu'aux larmes ; ils les entretient de la gloire éternelle : ils sont ravis d'allégresse! Il leur parle de la mort : il semble qu'elle soit déjà sur leurs lèvres ; il leur peint le rigoureux jugement de Dieu : tout l'auditoire frémit ; les tourments de l'enfer : ils meurent d'angoisse, de terreur et d'accablement ; mais, lorsque le sermon est terminé, ils n'y pensent plus, bien qu'ils aient formé les meilleures résolutions de se corriger ; à peine en gardent-ils le souvenir jusqu'à leur sortie. *Audiunt sermones tuos, et non faciunt*[1].

Mes Frères, que vous êtes à plaindre si vous écoutez ainsi la parole de Dieu sans en retirer de fruit ! Vous vous rendez non-seulement indignes de l'entendre, mais vous vous attirez les plus terribles châtiments ; car Dieu ôte sa parole sainte à ceux qui n'en font aucun profit, et il la donne à ceux qui en font un bon usage[2]. Pourquoi le peuple juif, jadis le plus éclairé, est-il aujour-

[1] Ezech., XXXIII, 33. — [2] Matth., XXI, 3.

d'hui le plus aveugle de la terre? C'est parce qu'il n'a point voulu profiter de la lumière, de la doctrine du salut, qui lui était offerte. Pourquoi tant de peuples qui avaient jadis le bonheur de posséder cette foi une et véritable de l'Église catholique romaine sont-ils aujourd'hui égarés dans les voies de l'erreur et de la damnation? C'est parce que, se bornant à écouter la parole de Dieu, ils ne l'ont point mise en pratique. Pourquoi de temps en temps sommes-nous visités par des maux et des maladies? N'en cherchons d'autre raison que cet abus de la parole de Dieu; car Dieu ne l'a jamais laissé impuni. « Je les poursuivrai par le glaive, par la famine et par la peste, » dit le Seigneur; « je les livrerai en proie à tous « les rois de la terre, parce qu'ils n'ont pas « écouté ma parole[1]. »

Mais si Dieu punit si terriblement l'abus de sa parole en cette vie, combien ne le punira-t-il pas plus terriblement dans la vie future! Si vous avez eu, Mes Frères, le bonheur d'entendre les vérités éternelles, si vous avez reçu de nombreux avertissements de renoncer au péché, si vous avez obtenu des grâces multipliées pour votre conversion, et si néanmoins vous n'en faites aucun profit, si vous persistez dans l'iniquité, si vous continuez à suivre la voie de cette opiniâ-

[1] Ezech., XXIX, 18.

treté criminelle, vous devez vous attendre à un rigoureux jugement, à une sévère punition et à une damnation bien plus terrible que ceux qui n'ont jamais entendu la parole de Dieu ; car il est écrit : « A celui à qui il aura été beaucoup donné il « sera beaucoup demandé[1]. » Et ailleurs : « Le ser- « viteur qui sachant la volonté de son maître ne « l'a pas accomplie recevra beaucoup de coups[2]. »

Nous en avons un exemple dans les villes de Corozaïn et de Bethsaïde. Le Sauveur y avait souvent prêché, il y avait fait des miracles, et il les avait comblées de ses faveurs ; mais, comme elles restaient malgré cela endurcies, impies et incrédules, il fulmina contre elles ce terrible anathème : Malheur à vous, Corozaïn ! malheur à vous, Bethsaïde ! car, si les prodiges dont vous avez été témoins s'étaient accomplis à Tyr et à Sidon, depuis longtemps ces villes eussent fait pénitence ; mais je vous dis que ceux de Tyr et de Sidon seront traités avec plus de clémence au jour du jugement : *Verumtamen dico vobis : Tyro et Sidoni remissius erit in die judicii quam vobis*[3]. Hélas ! qu'il en est à présent qui brûlent au plus profond des enfers non-seulement pour avoir négligé d'entendre la parole de Dieu, mais aussi pour n'en avoir retiré aucun profit en l'entendant ! Combien encore brûleront avec eux dans l'éter-

[1] Luc., XII, 48. — [2] Ib., XLVII. — [3] Matth., XI, 22.

nité pour le même motif : *Qui non obediunt Evangelio pœnas dabunt in interitu æternas* [1].

Cela étant, Mes Frères, je vous y exhorte avec saint Jacques : « Mettez en pratique la parole de « Dieu, et ne vous bornez pas seulement à l'écou- « ter ; car ce serait une funeste erreur [2]. » Aussi, lorsque vous venez à nos instructions, venez-y toujours avec un cœur docile ; ne venez pas pour les railler ou les contredire, pas pour en rire dans vos cercles, mais pour y apprendre à pratiquer la vertu et à devenir bons chrétiens. Écoutez la parole de Dieu avec une faim spirituelle, vous souvenant qu'il est écrit : « Heureux ceux qui sont affamés de justice, car ils seront rassasiés. » Dites à Dieu ce que lui disait jadis le prophète Samuel : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* [3], Parlez, ô Seigneur, car votre serviteur écoute ; parlez, mon cœur est prêt à faire ce que vous m'ordonnerez.

Je voulais me venger de mon ennemi ; mais, parce que j'ai entendu dire que vous me le défendez, je veux en sortant de ce sermon lui montrer que je ne lui porte aucune haine ; je me réconcilierai avec lui, et j'oublie dès cet instant tout le tort qu'il a pu me faire.

Je voulais retourner dans cet endroit où cent fois je me suis vu obligé de dire ou d'entendre des

[1] II Thess., I, 8. — [2] Jac., I, 22. — [3] I Reg., III, 10.

médisances qui n'épargnaient personne, qui ne respectaient aucun rang; mais, parce que vous m'interdisez la fréquentation de ces médisants, je n'y retournerai jamais plus, ou, si j'y vais encore, ce sera pour réparer l'honneur de ceux à qui on l'a enlevé.

Je voulais aller en ce lieu de débauche où souvent votre saint nom est blasphémé, où je me suis mis dans une grande colère, où je m'oubliais si malheureusement dans l'ivresse, où je dépensais le prix de mes pénibles travaux; je n'y remettrai plus les pieds, je ne me rendrai jamais coupable de ces honteux excès.

Heureux le chrétien qui éprouve de pareils sentiments et qui témoigne une telle soumission à la parole de Dieu; car cette divine semence fera germer dans son cœur des fruits miraculeux, dont un jour il recevra la récompense au sein de la béatitude éternelle.

Ainsi soit-il.

## IIe SERMON

### POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

*Cum turba plurima convenirent, et de civitatibus properarent ad eum.*

Tandis qu'une grande foule de peuple se rassemblait, et accourait de toutes les villes à Jésus.

(Luc., viii, 4.)

Ce que le Seigneur a révélé dès le commencement du monde, ce que le Sauveur a enseigné dans l'accomplissement des temps, ce que les Apôtres ont développé dans la suite des siècles, Mes Frères, c'est cela même que nous vous annonçons, c'est cela même que nous vous exposons, c'est cela même que nous vous expliquons encore jusqu'à ce jour. Les menaces, les châtiments que le Fils de Dieu et ses Apôtres ont prononcés contre le pécheur, nous les employons encore pour reprendre vos désordres.

Quand par une conduite coupable vous donnez du scandale à votre prochain, nous vous disons, comme il y a dix-huit siècles disait Jésus-Christ aux Juifs, que vous méritez d'être jetés avec une meule au cou dans le plus profond de la mer [1]. Si vous êtes avares et impitoyables pour

[1] Matth., xviii, 6.

les pauvres, nous vous crions ce que criait jadis l'apôtre saint Jacques : « Un jugement sans miséricorde à celui qui a été sans miséricorde[1]. » Quand vous suivez les instincts de votre chair rebelle, nous vous représentons le même châtiment que saint Paul exprimait avec tant d'énergie : « Ni les impudiques, ni les adultères, ni « les profanateurs de leur chair n'auront part « au royaume de Dieu[2]. »

Puisque nous vous prêchons donc ce même Évangile infaillible que Jésus-Christ et ses Apôtres ont annoncé au monde, il convient que chacun se rende avec empressement à nos instructions et à nos sermons; il convient que chacun les écoute avec tout le respect et toute l'attention que réclament l'importance et la dignité du sujet dont on vous entretient; car, pour me servir des expressions de saint Paul : « Nous exerçons « l'ambassade du Christ, comme si Dieu vous « parlait par notre bouche[3]. » Le sujet dont il s'agit, c'est la très-importante affaire de notre salut et le moyen d'y parvenir.

Cependant quels pénibles efforts ne doit-on pas faire aujourd'hui, combien ne doit-on pas se plier à mille exigences pour forcer et contraindre les hommes à venir écouter la parole de Dieu! Et malgré nos fatigues et notre zèle, combien il en

[1] Jac., II, 13. — [2] I Cor., VI, 9. — [3] II Cor., V, 20.

est qui ne veulent pas venir dans nos temples ou qui en sortent pour ne pas devoir entendre la parole sacrée! combien s'abstiennent de ces instructions salutaires sous prétexte du vent ou de la pluie, pour des soins temporels et de frivoles plaisirs, pour la moindre contrariété, pour la moindre occupation! Si quelques-uns y viennent de temps en temps, c'est encore avec une sorte de répugnance. Ainsi nos plus courts sermons les ennuient; ils ne trouvent aucun charme dans la parole de Dieu, dans cette nourriture spirituelle : semblables à l'ingrat Israël, qui avait pris en dégoût la manne céleste, ils s'écrient : « Notre cœur est dégoûté de cet aliment trop fade! » c'est-à-dire de cette doctrine simple qui nous est si souvent exposée : *Anima nostra nauseat super cibo isto levissimo*[1].

Que l'Évangile nous offre une éloquente condamnation de cette conduite dans l'exemple de la foule qui s'approchait en hâte du Seigneur, accourant de toutes les villes pour entendre sa parole, Mes Frères! Ils venaient de loin, abandonnant non-seulement leur repos et leurs aises, mais aussi leurs maisons, leurs travaux, leur commerce et toutes les occupations temporelles. On n'exige pas tant de vous; vous ne devez point sortir de votre endroit, vous ne devez point en-

[1] Num., XXI, 5.

treprendre de longues marches, ni traverser la mer, comme faisaient ces gens, pour écouter le Sauveur ; il prêche au milieu de nous, notre temple retentit de ses divines leçons : ni riche ni pauvre, ni grand ni petit, ni vieux ni jeune, personne n'en est exclu. Plaise à Dieu que nous ayons le bonheur de voir, comme dans l'Évangile de ce jour, qu'on s'y réunisse aussi en grande foule ! *Cum turba plurima convenirent et de civitatibus properarent ad eum.* Afin d'animer votre zèle et votre attention par la parole de Dieu, je vais vous montrer aujourd'hui : 1° comment vous êtes obligés de venir entendre la parole de Dieu ; 2° quelle force renferme en soi cette parole sacrée.

Vous êtes obligés de venir entendre la parole de Dieu, Mes Frères ; car Jésus-Christ a dit à ses Apôtres et à tous leurs successeurs légitimes : Allez par tout le monde ; instruisez tous les peuples, annoncez l'Évangile à toute créature : *Prædicate Evangelium omni creaturæ*[1]. En donnant cet ordre aux Apôtres il obligeait aussi tous les hommes à venir les écouter ; en outre il y a un commandement de l'Église qui oblige les paroissiens à assister à la publication de la parole de Dieu. « Que l'évêque avertisse assidument le peuple, » dit le concile de Trente[2] ; « que chacun en sa paroisse assiste à la parole de Dieu, où cela peut se faire convenablement. »

[1] Marc., XVI, 15. — [2] Sess. XXIV, c. 4.

Cet ordre est si rigoureux que, suivant beaucoup de théologiens, nous nous rendons coupables de péché mortel si nous restons un mois sans prêcher ou sans faire prêcher la parole divine.

Mais lors même que l'Église n'en ferait aucune obligation, le besoin que chacun a d'être instruit et les grands fruits qu'il retire de la parole de Dieu doivent nous animer à venir l'entendre avec un saint zèle. Comment accomplirez-vous la volonté de Dieu, ses lois et ses commandements, si vous ne les connaissez? comment les connaîtrez-vous si vous ne les écoutez? Vous devez donc venir aux sermons et aux instructions, afin que vous puissiez savoir et faire ce que Dieu et la religion exigent de vous.

C'est là que les puissants du monde apprennent qu'ils ont dans le ciel un maître dont ils doivent respecter la loi par-dessus tout, et qu'ils doivent moins briller ici-bas par le lustre de leur naissance que par l'éclat de leurs vertus.

C'est là que les guerriers apprennent qu'ils doivent être fidèles à leur souverain, qu'ils doivent réprimer les ennemis du bien public, mais que le premier des ennemis qu'ils ont à vaincre c'est leur propre cœur.

C'est là que les magistrats apprennent à ne pas faire pencher la balance de la justice par faveur ou pour des dons et à fermer les yeux et les mains à la corruption et aux offres.

C'est là que les négociants apprennent à éviter toute fraude et toute falsification dans leurs marchandises, dans leurs poids et leurs mesures, à payer un juste salaire, à ne pas commettre de ces péchés qui crient vengeance au ciel.

C'est là que les artisans apprennent à éviter les écueils où la colère, le mensonge, le blasphème peuvent les entraîner, et à travailler de manière que le ciel soit un jour la récompense de leur travail.

C'est là que les parents apprennent à élever chrétiennement leurs enfants et à leur inculquer de bonne heure l'amour et la crainte de Dieu.

C'est là que les enfants apprennent, par l'obéissance et la soumission à leurs parents, à honorer le Dieu qui les a créés.

Enfin c'est dans les sermons et les instructions que tous les hommes, sans distinction et sans exception, apprennent les devoirs qu'ils ont à remplir envers Dieu, envers leur prochain et envers eux-mêmes.

Ceux qui viennent à la prédication de la parole de Dieu sont instruits dans l'utile connaissance du salut; ils savent ce qu'ils ont à faire pour mériter le ciel et pour éviter un malheur éternel; ils y apprennent leurs devoirs essentiels, et ils s'efforceront de s'en acquitter. Au contraire ceux qui négligent la parole de Dieu, qui ne l'entendent jamais ou rarement, vivent dans une ignorance

volontaire des mystères, des commandements de Dieu et de ceux de l'Église; ils commettent péché sur péché, ils entassent iniquité sur iniquité; en un mot, comme l'affirme le Saint-Esprit, ils sont remplis de toutes sortes d'injustices [1].

Qui ne voit pas, d'après tout cela, que c'est un devoir rigoureux pour tous les fidèles d'assister aux instructions et aux sermons; et ce devoir s'applique aussi bien aux savants qu'aux ignorants; car, quoiqu'on puisse se flatter d'être suffisamment instruit, il est encore une foule de choses que l'on ignore et dont on peut et on doit puiser la connaissance dans cette parole sublime qui rend les sages plus sages : *Audiens sapiens sapientior erit* [2]. Sachez surtout que la parole de Dieu ne sert pas seulement à éclairer votre intelligence et à vous donner les connaissances nécessaires, mais aussi à toucher votre volonté et à vous enflammer de l'amour de Dieu; et c'est pour cela que Dieu veut que vous écoutiez ses ministres, et que sa sainte parole acquière dans leur bouche une vertu particulière qu'elle n'a point ailleurs. Pour achever de nous en convaincre, examinons avec une nouvelle attention quelle force renferme en soi la parole de Dieu.

Cette vertu de la parole sacrée est merveilleuse, Mes Frères : saint Paul nous assure que la parole

[1] Rom., I, 29. — [2] Prov., I, 5.

de Dieu est vive et efficace, plus pénétrante qu'un glaive à double tranchant : *Vivus est sermo Dei et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti*[1]. Le prophète Jérémie l'appelle un marteau spirituel capable de briser les cœurs les plus durs : *Malleus conterens petram*[2]. Le Sage dit que c'est un remède capable de guérir toutes les maladies de l'âme : *Tuus, Domine, sermo, qui sanat omnia*[3].

En effet, il n'est point de mal si invétéré, point d'infirmité si dangereuse, point de plaie si mortelle que ce remède spirituel, la parole du Tout-Puissant, ne puisse guérir. Si vous en doutez, Mes Frères, venez écouter la parole de Dieu; l'expérience vous convaincra.

Il est des âmes qui forment de bons propos; mais elles sont si faibles qu'elles n'ont pas le courage de rompre leur attachement pour le monde, de résister aux tentations du démon et de la chair et d'entreprendre ce qu'elles savent être absolument nécessaire à leur salut. Venez, âmes faibles, écoutez la parole de Dieu, elle vous fortifiera dans vos résolutions.

On voit des chrétiens si avares qu'ils ne veulent pas donner l'aumône : ils savent l'extrême indigence des pauvres, la pénurie de leurs moyens d'existence, la stagnation du commerce

[1] Hebr., IV, 12. — [2] Jerem., XXIII, 29. — [3] Sap., XVI, 12.

et du travail, les misères de la guerre, et ils ne sauraient se dessaisir d'une faible somme pour venir en aide aux indigents. Venez, hommes cupides, venez aussi entendre la parole de Dieu; elle vous inspirera la générosité.

Il est des âmes fières, hautaines, ambitieuses, pleines d'amour-propre, des hommes qui pensent que tout doit fléchir devant eux, se soumettre à leurs caprices, obéir à leur orgueil. Venez, hommes orgueilleux, écoutez la parole de Dieu; elle vous humiliera; fussiez-vous fiers comme Achab et Ochozias, un Élie saura vous confondre; ce prédicateur que vous méprisez vous dira sans crainte : Cendre et poussière, quel motif avez-vous de vous enorgueillir ? Vous vivez aujourd'hui, demain il ne restera plus rien de vous; aujourd'hui vous êtes honorés, demain on vous maudira, on vous foulera aux pieds!

Il est des hommes qui s'enchaînent dans des liaisons criminelles, qui veulent aimer et être aimés, qui veulent à tout prix assouvir leurs passions. Venez, impudiques, venez écouter la parole de Dieu; sa voix étouffera cette flamme impure; eussiez-vous autant d'inclination aux plaisirs défendus que Madeleine, fussiez-vous aussi attachés au libertinage qu'un Augustin, elle vous convertira comme eux.

Il est des libertins, des pécheurs obstinés et endurcis qui semblent abandonnés par Dieu à

leur corruption et prédestinés au feu éternel. Venez toutefois, malheureux; écoutez la parole de Dieu; elle vous fera craindre et frémir; elle vous fera détester vos abominations et vos désordres.

Telle est, Mes Frères, la force de cette parole sacrée : la parole du Seigneur est dans la bouche de ses serviteurs, comme la verge dans les mains du législateur Moïse, un instrument de la toute-puissance et des merveilles du Très-Haut : *Omnipotens sermo tuus* [1]. L'apôtre saint Paul prêchait la parole de Dieu à Athènes; tous les magistrats de cette ville, hommes de la plus haute science, ne pouvaient résister à l'Esprit qui parlait en lui. Saint Amand prêchait la parole de Dieu dans notre Belgique : Bavon, qui avait jusqu'alors vécu dans les plus abominables déréglements, fut si touché d'un de ses discours que, fondant en larmes, il se jeta aux pieds de ce saint apôtre, confessa ses désordres, y renonça et devint un admirable exemple de pénitence et de sainteté [2]. Le saint évêque Nonnus prêchait la parole de Dieu à Antioche : une comédienne nommée Pélagie, qui l'écoutait, fut subitement touchée et convertie; écoutez comment arriva ce prodige.

Il se tenait à Antioche un concile où assistaient plusieurs évêques; saint Nonnus, l'un d'eux, fut prié d'expliquer la parole de Dieu au peuple.

[1] Sap., XVIII, 15. — [2] Butl., 1er oct.

Pendant qu'il prêchait devant l'église de Saint-Julien Martyr en présence des autres évêques, Pélagie vint à passer par là toute couverte d'or et de pierreries. Comme elle était d'une rare beauté, encore relevée par le luxe et l'éclat de sa parure, elle attira tous les regards de la foule. Les évêques, pour ne pas voir un spectacle si scandaleux, détournaient le visage; mais Nonnus dit en regardant Pélagie : « Dieu, dans sa bonté infinie, fera miséricorde même à cette femme, l'ouvrage de ses mains. » Et voyez, Pélagie à ces mots s'arrête; elle se joint aux auditeurs du saint évêque, et touchée elle verse un torrent de larmes. Après le sermon elle va trouver Nonnus, lui demande ce qu'elle devait faire pour effacer ses péchés; puis elle distribue tout son bien aux pauvres; elle renonce au monde, à ses pompes et à ses vanités, et se retire dans une solitude où elle passe le restant de ses jours dans la prière, dans la pratique de la vertu, dans une austère pénitence, jusqu'à ce qu'elle meure enfin de la mort des justes[1].

Il serait superflu, Mes Frères, d'entrer dans de plus amples développements pour vous faire connaître la force de la parole divine; vous êtes aussi suffisamment convaincus du devoir qui est imposé de venir l'entendre. Il ne me reste donc

[1] Butler, 8 oct.

rien à dire, sinon que je vous exhorte, je vous prie et vous conjure d'avoir toujours pour la parole de Dieu une grande vénération, de venir l'écouter avec assiduité et de vous efforcer d'y conformer toute votre vie. Que le commerçant soigne son négoce, le marchand son débit, les pères et les mères leur famille; que chacun veille à l'entretien de son corps; mais que le premier et le plus particulier de vos soins soit de nourrir votre âme de la parole de Dieu, de cette manne céleste, de cette nourriture du salut. Ne soyez pas trop inquiets du temporel, mais recherchez d'abord et avant tout le royaume de Dieu et sa justice. Le Seigneur vous accordera tout le reste dans sa miséricorde.

Plût à Dieu que vous eussiez le zèle de cette foule de l'Évangile qui, mettant de côté toutes les occupations temporelles, accourait de loin pour entendre les prédications de Jésus-Christ, et que votre cœur brûlât pour la parole de Dieu comme le cœur des disciples qui se rendaient à Emmaüs. La reine de Saba venait de si loin pour entendre la sagesse de Salomon; mais ici c'est la parole de celui « qui est plus grand et plus sage que Salomon. » Chacun doit approcher avec empressement de la maison du Seigneur; il ne faut pas que personne demeure chez soi s'il est en son pouvoir de s'y rendre. « Ils étaient tous ensemble, » est il dit des premiers chrétiens [1]. Oh! s'il

[1] Act., II, 1.

régnait parmi nous la même ferveur qui existait chez beaucoup de nos ancêtres! Ils ne se dispensaient pas si légèrement de la parole de Dieu pour quelques soins ou quelques occupations temporelles. Ni pénible exil, ni pauvreté, ni haine d'amis ou d'ennemis, ni persécutions ouvertes, ni menaces de mort ne pouvaient les retenir, ni les détacher de la parole de Dieu.

Mettons donc notre bonheur dans la loi et la parole du Seigneur, Mes Frères, et faisons-en nuit et jour le sujet de notre méditation et de nos réflexions.

« Et vous, Seigneur, daignez répandre sur nous vos bénédictions et vos grâces, et notre terre produira son fruit [1]. »

Ainsi soit-il.

[1] Ps. LXXXIV, 13.

# Ier SERMON

## POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

*Ecce ascendimus Jerosolymam, et consummabuntur omnia quæ scripta sunt per Prophetas de Filio hominis.*

Voici que nous montons à Jérusalem, et toutes les choses qui ont été écrites par les Prophètes sur le Fils de l'homme vont s'accomplir.

(Luc., XVIII, 31.)

Lorsque nous lisons le saint Évangile, nous voyons que le Sauveur parlait souvent de sa mort, et qu'il y avait préparé son âme. Tantôt il disait qu'il devait recevoir un baptême qui était le baptême du sang [1]; tantôt il faisait connaître à ses disciples qu'il fallait qu'il se rendît à Jérusalem pour y souffrir beaucoup et y mourir [2]; tantôt il leur disait que le Fils de l'homme serait livré entre les mains de ses ennemis, qui le feraient mourir [3]. C'est ce qu'il répète encore à ses disciples dans l'Évangile de ce jour : « Voyez, nous « allons à Jérusalem, et tout ce que les Prophètes « ont écrit sur le Fils de l'homme s'accomplira ; « il sera livré aux gentils ; il sera bafoué, flagellé

[1] Luc., XII, 50. — [2] Matth., XVI, 22. — [3] Ib., XXVI, 2.

« et injurié, et après l'avoir flagellé ils le mettront à mort! »

Que notre manière d'agir est différente de celle de Jésus-Christ! Il ne devait pas craindre que la mort le surprît, car il savait l'heure à laquelle il mourrait, et pourtant il en parlait souvent, et il se préparait longtemps d'avance à cette mort. Nous, Mes Frères, nous ne savons pas l'heure de notre mort, et cependant nous ne parlons pas de la mort, nous ne pensons pas à la mort, nous ne nous préparons pas à la mort. Nous voyons, nous éprouvons tous les jours que la mort ne s'arrête pas [1], qu'elle surprend l'homme lorsqu'il y pense le moins; cependant on vit aussi tranquille dans ses déréglements que si l'on ne devait jamais mourir; on dort en paix, comme Jonas dans le navire, sans crainte de mourir [2]; on est aussi tranquille au milieu du péché que si Dieu avait promis au pécheur son pardon et le ciel après sa mort. On peut fort bien dire de beaucoup de chrétiens ce que disait jadis Moïse des Hébreux : « C'est un peuple sans raison et sans prévoyance; « il serait à souhaiter qu'il devînt sage et raisonnable et qu'il prévît ses fins dernières [3]. »

Permettez-moi donc de vous mettre aujourd'hui sous les yeux le tableau de la mort et de vous exposer : 1° la certitude de la mort; 2° combien elle est redoutable pour le pécheur.

[1] Eccl., XIV, 12. — [2] Jon., I, 5. — [3] Deut., XXXII, 28.

Puisse cette instruction faire impression sur votre esprit; puisse-t-elle vous engager à renoncer dès aujourd'hui et pour toujours aux plaisirs frivoles, aux satisfactions et aux voluptés de ce monde!

Cette sentence de mort est prononcée contre nous tous : vous êtes homme, vous mourrez; vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière : *Pulvis es, et in pulverem reverteris*[1]. Oui, Mes Frères, un jour viendra où nous mourrons, et notre corps, livré à la pourriture, n'aura d'autre enveloppe que les vers : *Operimentum tuum erunt vermes*[2]. Notre âme s'exhalant avec le dernier souffle passera dans l'éternité, et notre corps se changera bientôt en poussière : *Auferes spiritum eorum, et in pulverem revertentur*[3].

Personne encore jusqu'à ce jour n'a été assez insensé pour oser mettre cette vérité en doute ; tandis que sur beaucoup de sujets les hommes diffèrent d'opinions, tous les peuples sont unanimes à reconnaître la certitude de la mort. Ainsi Job dit au Seigneur : « Les jours de l'homme « sont courts; le nombre de ses années est entre « vos mains, et vous lui avez imposé des bornes « qu'il ne saurait franchir[4]. » Non moins exprès, le Prophète David dit à ce propos : « Quel homme « vivra et ne verra point la mort[5]? » Ailleurs la

[1] Gen., III, 19. — [2] Is., XIV, 11. — [3] Ps. CIII, 39. — [4] Job., XIV, 5. — [5] Ps. LXXXVIII, 49.

femme Thécuite, voulant réconcilier David avec Absalon, dit ouvertement à ce prince : « Nous « mourrons tous, et nous tomberons sur la terre « comme l'eau qui ne remonte pas[1]. » Tantôt le Sage s'écrie : « De même que nous avons une en- « trée en ce monde, nous en avons aussi une sor- « tie [2]. » Tantôt il nous assure « qu'il n'est per- « sonne qui vive toujours : *Nemo est qui semper* « *vivat*[3]. »

Cette certitude de la mort avait bien vivement frappé ce vertueux jeune homme dont le savant Raulin rapporte le trait suivant : il s'était retiré dans un couvent, et son père en fut si irrité qu'il menaçait le lieu de sa retraite d'une destruction totale si son fils n'en sortait ; à quoi le jeune homme répondit qu'il n'abandonnerait l'état qu'il avait embrassé que si son père consentait à abolir une coutume de son pays. Le père promit de faire tout ce qu'il pourrait désirer ; le fils reprit alors : Dans notre pays, c'est une coutume que tout homme meure une fois ; si vous ne l'abolissez, sachez que je ne renoncerai jamais à mon état de vie. Le père confus se retira, et le fils, pénétré de cette certitude de la mort, resta dans son couvent.

Le digne évêque de Wurtzberg, Jean Godefroid, avait fait placer des têtes de mort dans toutes

[1] II Reg., XIV, 14. — [2] Sap., VII, 6. — [3] Eccl., IX, 4.

les salles de son palais, et, comme beaucoup de gens s'en étonnaient et lui en demandaient le motif, il leur répondit : A chaque instant de ma vie je suis sur le seuil de l'éternité !

Nous sommes tous nés, dit saint Cyprien, avec la corde au cou, et chaque pas nous conduit à la mort! Tous les autres événements heureux ou malheureux, dit saint Augustin, sont incertains; la mort seule est certaine : *Cætera nostra bona et mala incerta sunt; sola mors certa est.* Les païens même nous ont laissé sur ce sujet une foule de sentences morales : le sage Anaxagore, entre autres, répondit au messager qui venait lui apprendre la mort de son fils : Votre annonce ne me surprend pas, car je savais tout d'abord que j'avais mis au monde un enfant mortel[1]. Sénèque dit : Il n'est point de jour, point d'heure même qui ne nous enlève une partie de notre existence : *Quotidie morimur; quotidie enim demittur aliqua pars vitæ nostræ*[2]. Tant il est indubitable pour tous les peuples que tout homme né sur cette terre devra un jour en sortir!

Mais pourquoi m'étendre à confirmer cette vérité? L'expérience de tous les jours ne suffit-elle pas à nous convaincre de la certitude de la mort? Où est maintenant ce jeune homme qu'on appelait la joie des sociétés, l'âme des réunions?

[1] Cic., Tusc., III, 30. — [2] Sen., ad Polyb., XXIX, 30.

Allez dans sa demeure, vous ne l'y trouverez plus! vous cherchez dans son lit, il est déjà occupé par un autre! vous cherchez ses vêtements, d'autres se les sont partagés! Voulez-vous le voir lui-même? Approchez de sa tombe; vous n'y verrez plus qu'un amas de corruption et de vers!

Où est maintenant cette jeune fille qui parait son corps avec tant de vanité, qui avait tant d'adorateurs, et que sa beauté rendait une merveille de son sexe? Approchez de cette fosse; voyez le cadavre noir et livide qui exhale une insupportable infection : les joues, les lèvres, les cheveux tombent en lambeaux; les côtes les premières sont dépouillées de leurs chairs, ensuite les bras et les jambes; les os se détachent l'un de l'autre; la tête se sépare du tronc; de cette créature si belle et si recherchée il ne reste qu'une poignée de poussière qu'en un moment le vent aura dispersée : *Reducta quasi in favillam æstivæ areæ, quæ raptæ sunt vento*[1].

Il en est ainsi des milliers, Mes Frères, qui sont descendus dans la poussière de la tombe! Le temps est proche déjà où ni moi, ni vous, ni aucun de ceux qui vivent aujourd'hui sur la terre n'y seront plus! Les portraits de nos ancêtres, leurs mémoires, leurs demeures, leurs vêtements, leurs dits, tout ce qu'ils nous ont laissé nous en fait sou-

[1] Dan., II, 35.

venir, et semble nous crier : Hier c'était mon tour, c'est le vôtre aujourd'hui! hier j'ai été surpris par les ténèbres de la mort, vous le serez de même aujourd'hui! aujourd'hui vous serez confondus avec toutes les générations dans le séjour de l'oubli! *Mihi heri, et tibi hodie*[1].

O mort! ô cruelle mort! vous n'épargnez donc personne! Non, Mes Frères, elle n'épargne personne; ni grands ni petits, ni vieux ni jeunes, ni état ni sexe : les grands de la terre meurent, malgré leur puissance; les riches, malgré leur fortune; les forts, malgré leur vigueur; les rois même ne sont pas exempts de cette loi. Contre la violence de la mort, dit saint Augustin, personne ne peut s'armer : *Venit mors : quis ei resistit*[2]? Elle porte inscrite sur sa faux cette fière devise : *Cedo nulli*, je ne cède à personne. Elle est inexorable pour chacun.

Quand on montrait jadis à saint Augustin les fastueux tombeaux des empereurs romains, il se prit à gémir amèrement, et, s'arrêtant pensif devant le tombeau de César, il s'écria : *Ubinam est Cæsaris corpus præclarum*? où est maintenant le corps illustre de César? où est la suite de ses courtisans, la foule de ses guerriers, la puissance de ses armes? O sublime génie, que vous êtes humilié! comment êtes-vous réduit ainsi en

[1] Eccl., XXXVIII, 23. — [2] S. Aug., in Ps. XII.

cendres et en poussière? Ainsi s'exprimait Augustin sur César, et vos descendants diront la même chose de vous; pour chacun de nous en particulier ces paroles se réaliseront : Il a vécu et il est mort! *Vixit et mortuus est* [1]! C'est une vérité incontestable, c'est une certitude infaillible; car il est arrêté que tout homme mourra une fois! *Statutum est hominibus semel mori* [2].

La mort est redoutable, oui, Mes Frères ; quand nous la considérons dans l'ordre de la nature, nous pouvons dire avec un ancien philosophe que de toutes les choses elle est la plus terrible : *Mors terribilium terribilissimum*. Nous voyons que des hommes qui avaient passé leurs jours dans la pénitence et dans la pratique de la vertu ont tremblé à l'approche de la mort; la mort était redoutable pour les saints. Ah! comme elle doit se présenter terrible et effrayante au pécheur qui a mis tout son bonheur dans les délices, dans les joies et les satisfactions de la chair! *O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis* [3]! Combien il doit lui être poignant de devoir abandonner à la fois et pour toujours cette maison, ce palais, cet argent, ces biens, ces amis, ces parents, tout ce qu'il aime en un mot! Il tremble, il frémit quand on lui dit : Votre maladie est incurable. Son âme semble dé-

[1] Gen., v, 5. — [2] Hebr., ix, 27. — [3] Eccl., xli, 1.

faillir quand il entend ces terribles paroles : Vous allez mourir ; mettez ordre à vos affaires ; il faut recevoir les derniers sacrements, vous unir à Dieu et vous préparer à l'éternité : *Dispone domui tuæ, quia morieris, et non vives* [1].

Ah ! que de morts souffre le pécheur avant de mourir réellement ! Tout ce qui se présente à ses yeux est pour lui un sujet d'amertume et d'angoisse ! Il lui semble entendre le glas funèbre des cloches l'appeler au tombeau et le son des trompettes au jugement ; il ne voit rien qui ne l'effraye, il n'entend rien qui ne l'épouvante, il ne lui reste que le sentiment de ses propres misères ! Toutes les peines du monde ne peuvent pas être comparées à celles qu'il ressent ; partout où il se tourne il ne rencontre partout qu'effroi et désespoir ; aussi s'écrie-t-il avec le sacrilége Antiochus : *In quam tribulationem deveni, in quos fluctus tristitiæ* [2] ! En quelle tribulation, en quel abîme de douleurs suis-je tombé ! O misérable que je suis, jusqu'à présent j'ai dissipé le temps de la grâce, j'ai abusé des grâces que Dieu m'offrait pour ma conversion, et voici qu'il faut mourir ! Que m'eût-il coûté de fuir cette occasion de péché, de rompre ces liaisons criminelles, de me confesser à temps ? Et s'il avait fallu pour cela me faire quelque violence, n'eussé-je pas dû faire

[1] IV Reg., XXI, 1. — [2] I Mach., I, 11.

tout pour sauver mon âme, pour sauver mon tout? Hélas! tardifs et vains regrets! je perds maintenant mon âme, je perds le ciel, je perds aussi ce Dieu hors duquel il n'est plus de bonheur.

Et c'est au milieu de ces alarmes, de ces remords, de ce trouble, de ces tourments, que le pécheur rend l'esprit; il meurt, il n'est plus, et son âme, cette pauvre âme tombe dans l'éternelle damnation. Pécheur, ô pécheur, oui, votre mort est infiniment redoutable! *Mors peccatorum pessima*[1].

Donc, Mes Frères, puisqu'il est certain que vous mourrez un jour, et puisque la mort est terrible pour le pécheur, je vous prie au nom de notre Dieu, au nom de tout ce qui vous est cher, au nom de l'amour de Jésus-Christ et de l'amour de votre salut, corrigez votre conduite, si vous avez mal vécu; mettez la main à l'œuvre pendant qu'il en est encore temps; guérissez promptement les plaies de votre âme, et ne différez pas jusqu'au temps où il serait trop tard; ne remettez pas votre conversion à un autre mois, à une autre semaine; car qui sait si ce jour que vous laisse encore la miséricorde de Dieu ne sera pas le dernier de vos jours? qui sait si cet avertissement ne sera pas pour vous le dernier? Parcourez en esprit toutes les fautes de votre vie passée, et principale-

[1] Ps. XXXIII, 22.

ment celles de votre jeunesse; parcourez les commandements de Dieu, interrogez-vous vous-mêmes sur vos actions; annotez les péchés que vous découvrez dans cet examen, et faites une confession générale de toute votre vie, si vous ne l'avez pas encore faite. Que la confession générale est utile pour diriger la vie d'un chrétien! Pensez que c'est un compte pour l'éternité; réglez-le comme vous devrez le régler avec Jésus-Christ lui-même quand il viendra vous juger; chassez de votre cœur tout esprit de haine et de malice; réparez le tort que vous avez fait à votre prochain, soit dans ses biens, soit dans son honneur; réparez les scandales que vous avez causés; fuyez désormais avec soin l'occasion du péché; en un mot, relevez-vous de votre iniquité, et revenez à Dieu, père de toute clémence; dites-lui avec un cœur contrit et humilié : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis pas digne d'être appelé votre fils[1]. » Et Dieu, qui a si longtemps attendu avec patience que vous reveniez à lui, ce bon Dieu vous accueillera avec les bras ouverts, avec plus d'amour encore que le père de l'Évangile n'accueillit son enfant égaré. Il vous rendra une robe d'innocence pour couvrir la nudité de votre âme, il vous préparera un festin magnifique, il vous appellera de nouveau à l'hé-

[1] Luc., xv, 11.

ritage de ses biens, et les anges du ciel se réjouiront de votre heureuse pénitence : *Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente*[1]. Ainsi soit-il.

---

## IIe SERMON

### POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

*Domine, ut videam... et confestim vidit.*
Seigneur, que je voie, et sur-le-champ il vit.
(Luc., xvii, 41, 43.)

Avec quelle promptitude est exaucée la prière de l'aveugle dont parle l'Evangile de ce jour, Mes Frères! A peine avait-il élevé la voix de manière à se faire entendre du fils de David, pour implorer l'appui de sa toute-puissance; à peine s'était-il écrié avec ferveur : *Jesus, fili David, miserere mei!* Jésus, fils de David, ayez pitié de moi[2]; faites, Seigneur, que je puisse voir; que sur-le-champ sa cécité disparaît, ses yeux s'ouvrent, il voit : *Confestim vidit*[3]. Tant sont heureux les effets d'une prière fervente! Par la prière nous pouvons obtenir les bienfaits les plus signalés et les plus saintes

[1] Luc., 23. — [2] Ib., xviii, 38. — [3] Ib., 43.

bénédictions du Père de toute miséricorde. Tout est soumis à la prière, tout cède à son pouvoir; par elle on obtient tout : *Petite et accipietis* [1].

Mais, s'il en est ainsi, direz-vous, comment se fait-il donc que les prières de tant de chrétiens sont si peu exaucées et sont si souvent stériles? Ah! Mes Frères, l'apôtre saint Jacques nous en explique la raison. Vous demandez, dit-il, et vous n'êtes pas exaucés, parce que vous demandez mal et sans les conditions requises : *Petitis, et non accipitis, eo quod male petatis* [2]. Les défauts, trop souvent mêlés à vos prières, sont cause qu'elles restent stériles. Il est donc de mon devoir de vous entretenir et de vous instruire de la prière. Dans la première partie de ce discours je vous montrerai la puissance de la prière. Je vous parlerai dans la seconde de quelques-uns des obstacles qui nuisent à l'efficacité de nos prières : le mauvais état de la conscience, le défaut de soumission à la volonté de Dieu et le manque de persévérance.

Les effets de la prière sont grands, immenses, prodigieux, Mes Frères! Aussi saint Augustin nomme-t-il la prière la clef du ciel, la clef qui en ouvre les portes et qui fait descendre sur nous les bienfaits du Seigneur : *Oratio justi clavis est cœli; ascendit precatio, et descendit Dei miseratio* [3]. La

[1] Joan., XVI, 24. — [2] Jac., IV, 3. — [3] S. Aug., Serm. CCXXVI.

prière d'Élie était réellement cette clef des cieux ; il prie, et, le ciel se fermant à cause des crimes d'Achab, il cesse de pleuvoir pendant trois ans et demi[1] : il prie de nouveau, et le ciel s'ouvre ; une douce pluie arrose les campagnes et leur rend toute la vigueur de leur première fertilité[2].

Les impudiques habitants de Sodome, les pécheurs les plus abominables aux yeux du Très-Haut, avaient armé contre eux la justice de Dieu d'une manière effroyable, et voyez! un Abraham, ému de compassion pour ces malheureux, élève sa prière au ciel pour détourner les fléaux de la vengeance divine ; et Dieu en effet, touché des supplications de ce saint homme, promet de les épargner si l'on trouve parmi eux seulement dix justes[3].

Dieu avait appesanti son bras sur Pharaon et sur toute l'Égypte ; mais ce prince opiniâtre demeurait insensible. Enfin, au milieu de ses maux, le roi ordonne à Moïse et à Aaron de prier le Seigneur qu'il dissipe les grenouilles : Moïse et Aaron ayant adressé leur prière à Dieu, le Seigneur les exauce, malgré l'iniquité des Égyptiens[4].

Avec quel éclat la prière n'a-t-elle pas signalé son pouvoir au monde entier! Dans la guerre des Hébreux contre les Amalécites, on voit Moïse au sommet d'une montagne lever les mains au ciel

[1] III Reg., XVII. — [2] Ib., 18. — [3] Gen., XVIII. — [4] Ex., VIII.

pour implorer le secours du Dieu des armées en faveur des Israélites[1]. Et voyez! sur-le-champ ils ont le dessus dans la plaine. Leur triomphe augmente ou s'affaiblit selon que Moïse lève les bras ou qu'il les abaisse. Ce n'est pas la force des armes, mais la prière seule qui triomphe ici.

Qui pourra énumérer les prodiges opérés par la prière! A la prière de David la peste cesse de ravager ses armées[2]. A la prière d'Ézéchias les armes du peuple de Dieu sont bénies[3]. A la prière d'Onias et de Jérémie Jérusalem est délivrée de ses ennemis[4]. Tobie recouvre la vue : c'est par la prière. Le centenier obtient la guérison de son serviteur : c'est par la prière. Jaïre obtient la vie de sa fille déjà morte : c'est par la prière; et n'est-ce pas aussi la prière qui touche Jésus en faveur de Lazare, déjà en putréfaction dans la tombe, et qui fait ressusciter son cadavre[5]?

Je n'en finirais pas, Mes Frères, si je voulais vous mettre sous les yeux tous les bienfaits généraux et particuliers que Dieu a prodigués à la prière. Je me bornerai donc à vous en citer un dernier exemple. Comment sainte Monique amena-t-elle à une sincère conversion son fils Augustin, plongé déjà dans un abîme d'iniquités? N'est-ce pas par la prière? Aux soupirs de son cœur elle joignait les larmes de ses yeux, et il en

[1] Exod., XVII, 11. — [2] II Reg., XXIV. — [3] II Reg., XIX. — [4] II Mach., XV. — [5] I Joan., XI, 22.

résulta que son fils, ayant abjuré ses erreurs, devint une des plus brillantes lumières de la sainte Église. C'est en ce sens que l'Église appelle sainte Monique deux fois mère, *dupliciter mater :* mère quand elle le mit au monde, mère quand elle obtint à force de supplications la grâce de sa conversion.

Nous pouvons donc avec les Pères de l'Église regarder la prière comme la mère de toute puissance, comme la source de toute faveur temporelle et de toute bénédiction céleste. Il n'est point de maladie si dangereuse, point de maux si incurables, point de douleur si cruelle dont on ne puisse être soulagé par le secours de la prière. Le Seigneur lui-même atteste par sa vérité qu'il nous délivrera de toutes les tribulations dans lesquelles nous pouvons nous trouver, si nous lui adressons nos prières : *Invoca me in die tribulationis ; eruam te*[1]. Mais, ne vous y trompez pas, Mes Frères, toute prière n'a point ce grand pouvoir ; il n'appartient qu'à la prière de celui qui prie en état de grâce, ou du moins avec quelque commencement de retour vers le Seigneur, avec soumission à la volonté de Dieu et avec persévérance. Je vais vous le prouver, en réclamant de vous une nouvelle attention.

Si nous voulons rendre nos prières efficaces,

[1] Ps. XLIX, 15.

Mes Frères, il serait bien à souhaiter qu'elles fussent toujours faites avec une conscience pure, en état de grâce. C'est cette vérité que veut nous faire entendre le grand Apôtre quand il dit que, lorsque vous élevez les mains au ciel pour attirer sur vous la bénédiction de Dieu, vous devez bien faire attention que vos mains soient pures : *Levantes puras manus*[1]. Oui, Mes Frères, lorsque dans la prière vous ouvrez votre âme à Dieu, qu'elle soit pure de péché, ou au moins, si ce monstre y est encore, efforcez-vous d'en concevoir une profonde horreur.

J'avoue que la prière est un moyen très-puissant d'obtenir de Dieu tout ce que nous désirons ; mais je demeure profondément ému de cette parole de saint Jean : *Si cor nostrum non reprehenderit nos*[2], si notre cœur ne nous convainc et ne nous accuse pas de péché. Car, ajoute-t-il, dans la prière nous avons affaire à un Dieu plus grand que notre cœur et qui découvre tout ce qui y est caché ; or, si ce cœur est souillé de péché, opiniâtrément attaché au vice, comment Dieu pourra-t-il nous exaucer?

C'est convaincu de cette vérité que le prophète David s'écriait : Si les vices couvent dans mon cœur, Dieu ne m'exaucera pas[3]. » « La prière d'un homme qui transgresse la loi du Seigneur, »

[1] I Tim., II, 8. — [2] I Joan., III, 21. — [3] Ps. LXV, 18.

dit le livre des Proverbes, « est en horreur aux yeux de Dieu[1]. » Multipliez vos prières tant que vous voudrez, dit Dieu au pécheur, je détournerai mes oreilles de vous, et vous n'obtiendrez pas ce que vous demandez : *Cum multiplicaveritis orationem, non exaudiam*[2].

Nous ne prétendons pas conclure de là que le pécheur, encore retenu dans les liens du péché, ne puisse rien demander ni rien obtenir : loin de nous une pareille doctrine! mais nous pouvons en conclure qu'au moins doit-il se présenter dans des dispositions qui ne lui ferment pas l'oreille de la divine miséricorde.

Et en effet, Mes Frères, comment le Seigneur pourra-t-il exaucer vos soupirs, écouter vos supplications aussi longtemps que vous vous opiniâtrez dans vos crimes et vos désordres? Le père de l'Évangile pouvait-il assister son fils et lui témoigner sa bienveillance aussi longtemps que cet enfant ingrat vivait dans un pays lointain et s'abandonnait sans frein à ses penchants déréglés? De même Dieu, ce père de bonté et de clémence, n'accueillera pas vos prières tant que vous persisterez à vouloir demeurer son ennemi et à mépriser sa grâce comme un rebelle incorrigible. Alors le péché élève une barrière entre Dieu et vous : c'est comme un nuage qui s'oppose à ce

[1] Prov., XXVIII, 9. — [2] Is., I, 15.

que votre prière pénétre et arrive jusqu'à Dieu!

Voulons-nous demander et recevoir : excitons en nous un vif regret de nos péchés, cessons de nous y livrer, et formons le propos de nous amender dès ce jour. Saint Augustin rapporte qu'il est une espèce de serpent qui, avant de se désaltérer à une fontaine, rejette d'abord tout son venin[1]. Nous, Chrétiens, efforçons-nous d'imiter ce serpent : lorsque nous voulons approcher par la prière du Seigneur notre Dieu, de cette pure source de la grâce, ayons soin de purifier notre conscience, ou du moins de nous mettre dans des dispositions propres à toucher son cœur; autrement il est à craindre que nous n'éprouvions la vérité des paroles qu'adressait aux Pharisiens l'aveugle-né de l'Évangile : Dieu n'exauce pas le pécheur : *Scimus quia peccatores Deus non audit*[2].

Mais il ne suffit pas, pour être exaucé de Dieu, que vous le priiez avec une concience ainsi préparée; vous devez surtout faire vos prières avec une soumission parfaite aux vues du Seigneur. Vous devez prier à cette condition : *Si possibile est*, si cela est possible et utile à mon salut. Vous ne devez demander à Dieu des avantages temporels qu'en tant qu'ils peuvent servir à votre salut éternel. La gloire de Dieu et le salut de votre âme doivent être le premier motif qui anime votre prière.

[1] S. Aug., ad Julian., *Comm. de perfect. Just.* — [2] Joan., IX, 21.

Parmi les sept demandes que nous adressons chaque jour à notre Père qui est dans les cieux, on n'en trouve qu'une qui regarde les besoins matériels : les six autres concernent l'honneur de Dieu et le bonheur de notre âme. Vous devez donc dans vos prières viser moins au temporel qu'à l'éternel.

Mais cependant que vous êtes loin d'agir ainsi, vous qui, avec les Juifs, ne demandez que la graisse de la terre et pensez si peu à la rosée du ciel! Car avez-vous jamais demandé à Dieu le secours de sa grâce divine, le pardon de vos péchés, le triomphe sur vos passions déréglées? Avez-vous, selon le conseil de Jésus-Christ, désiré et demandé d'abord et avant tout le royaume de Dieu et sa justice? Hélas! Mes Frères, vos prières généralement ne s'élèvent pas au-dessus de ce qui est terrestre, vain et périssable. Vous criez au ciel : *Da mihi*[1]! Seigneur, donnez-moi votre bénédiction dans mes entreprises, la prospérité dans mon commerce, le bonheur dans mes enfants! *Da mihi*! Faites-moi triompher de l'ennemi qui m'accable! tirez-moi de cette oppression où je me trouve! délivrez-moi de ce danger qui me menace! C'est ainsi que vous priez le Seigneur; et cependant je dois vous dire que vous ne savez ce que vous demandez : *Nescitis quid petatis*[2]. Car, si Dieu exauçait vos supplications, vous éprouveriez peut-

[1] Gen., xxx, 1. — [2] Matth., xx, 22.

être que la faveur qu'il vous accorde vous serait une occasion de péché, de corruption pour vos mœurs et de damnation pour votre âme. Priez donc toujours avec cette condition : *Si possibile est;* Seigneur, exaucez-moi, si cela peut servir à mon salut !

La troisième condition de la prière est la persévérance ; car le Sauveur dit qu'on doit toujours prier et ne pas cesser de le faire : *Oportet semper orare, et non deficere*[1]. Et l'Apôtre dit à ceux de Thessalonique : *Sine intermissione orate*, priez sans interruption[2]. C'est ce que Jésus-Christ lui-même nous enseigne par son propre exemple. Au jardin des Oliviers il répéta jusqu'à trois fois la même prière à différentes reprises ; c'était pour nous apprendre, dit saint Chrysostome, à demeurer constants dans la prière et à ne pas cesser de prier, si nous ne sommes pas exaucés sur-le champ.

En effet ce n'est pas toujours à la première demande que le ciel favorise la prière des justes ; il les laisse souvent redoubler leurs supplications avant de leur manifester ses prodiges.

Élie répète six fois sa prière sur le mont Carmel pour que la pluie descende sur les campagnes devenues stériles par une sécheresse de plus de trois ans, et il n'est pas exaucé. Il persévère dans

[1] Luc., XVIII, 1. — [2] I Thess., V, 7.

sa prière, et la septième fois les écluses du ciel s'ouvrent et les champs recouvrent leur première fertilité[1].

Élisée, étant au bord du Jourdain, prie le Seigneur de lui ouvrir un passage à travers les eaux; mais elles continuent à couler. Élisée persiste néanmoins dans sa demande, et, les eaux se séparant en deux, le Prophète traverse le fleuve à pied sec[2].

Le législateur Moïse adresse sa prière sur le mont Sinaï en faveur d'Israël coupable; mais le Seigneur détourne sa face de lui. « Laissez-moi, dit-il, ne retenez pas mon bras, afin que ma vengeance s'accomplisse contre ce peuple ingrat. » Cependant Moïse continue à prier; il lutte, pour ainsi dire, contre Dieu lui-même : *Moyses autem orabat.* Il triomphe du Tout-Puissant; il désarme le bras du Seigneur déjà levé pour punir le peuple; il suspend la vengeance de Dieu, et le peuple est épargné.

Ces exemples et bien d'autres que le manque de temps me force d'omettre prouvent combien est indispensable la persévérance dans la prière. Lorsque parfois Dieu n'exauce pas sur-le-champ vos prières, ne perdez donc pas courage. Ce n'est pas une marque qu'il rejette vos supplications ; au contraire, il veut vous exciter à l'importuner

[1] III Reg., XVIII. — [2] IV Reg., III.

avec une sorte de violence ; il agit alors avec vous comme jadis avec les deux disciples d'Emmaüs, dont il feignait de vouloir se séparer pour qu'ils l'engageassent à rester avec eux : *Mane nobiscum !*

Vous venez d'entendre combien la prière est efficace et puissante. Mes Frères, vous savez aussi que le mauvais état de la conscience, le défaut de soumission à la volonté de Dieu et le manque de persévérance nuisent à l'efficacité de vos prières. Priez donc Dieu en toutes vos nécessités. Êtes-vous dans la tribulation, accablé de misère, d'infirmités ou de peines : ayez recours à Dieu par la prière. Que dis-je ? n'attendez pas pour vous tourner vers Dieu que vous vous trouviez déjà dans la douleur ; mais priez Dieu en tout temps, tâchez de prévenir le malheur par la prière et de le détourner de vous. Et, afin que vous puissez éprouver les salutaires effets de la prière, priez avec une conscience bien disposée ; priez avec une parfaite soumission à la volonté de Dieu ; priez avec une constante persévérance ; car celui qui prie obtient, celui qui cherche trouve, et celui qui frappe voit s'ouvrir devant lui les portes de la grâce et du salut.

Ainsi soit-il.

# I^er SERMON

## POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

*Canite tuba in Sion, sanctificate jejunium.*
**Faites retentir la trompette dans Sion, sanctifiez le jeûne.**
(JOEL, II, 15.)

Nous voici enfin, Mes Frères, grâce à la divine clémence, arrivés à ce saint temps de Carême : un temps, dit saint Ambroise, non institué par le génie humain, mais sanctifié par l'autorité divine ; un temps, dit saint Basile, pendant lequel Dieu veut que nous déclarions une guerre infatigable au péché et à la concupiscence, pour remporter sur eux une victoire durable. Aussi voyons-nous au commencement de ces saints jours apparaître le prophète Joël, venant de la part de Dieu ordonner à tous les prédicateurs et à tous les directeurs des âmes de faire retentir la trompette et d'animer chacun à cette guerre spirituelle : *Canite tuba in Sion*, faites retentir la trompette en Sion ; comme si Dieu disait : En avant! prédicateurs, apôtres de ma sainte parole ; déclarez la guerre au démon, au monde et à la chair ; excitez tous les peuples à prendre les armes contre ces trois ennemis!

Les paroles qu'adressait jadis l'intrépide Jonathas à ses guerriers pour les animer au combat se présentent fort à propos pour s'appliquer à la circonstance actuelle : *Surgamus, et pugnemus contra inimicos ; non est enim hodie sicut heri et nudius tertius; ecce enim bellum ex adverso*[1], allons ! levons-nous et combattons nos ennemis ; car le jour d'aujourd'hui ne ressemble pas au jour d'hier, ni à celui de la veille ; en effet, voyez, déjà le combat s'engage. Ces mêmes paroles, la sainte Église les redit à ses fidèles à l'occasion du Carême. « Levez-vous, crie-t-elle ; car ce jour ne ressemble pas à celui d'hier ni à celui de la veille. » Ce n'est plus, comme aux jours du carnaval, le temps de s'amuser et de boire, de danser, de rire ; ce n'est plus un temps d'intempérance et d'impureté ; mais c'est un temps de mortification, c'est un temps d'austérité, c'est un temps de pénitence. Assez longtemps vous fûtes esclaves du démon et asservis au péché. « Maintenant, » dit le prophète Joël, « revenez à Dieu de toute votre âme, dans le jeûne et les larmes, déchirez votre cœur, et non vos vêtements, » pour les abominables excès que vous avez commis dans les jours précédents. Prédicateurs, quels que vous soyez, faites retentir cette voix sacrée de l'Évangile : *Sanctificate jejunium*, sanctifiez le jeûne.

[1] I Mach., IX, 44.

Aussi, Mes Frères, à ces accents de Dieu me criant par la bouche de Joël : « Faites retentir la trompette et sanctifiez le jeûne, » je me trouve obligé en ce jour, qui est le premier dimanche du Carême, de vous mettre sous les yeux deux devoirs essentiels que vous avez à remplir si, en vrais chrétiens, vous voulez sanctifier ce temps d'abstinence et vous le rendre profitable. Ces devoirs sont : 1° d'extirper en vous le péché ; 2° de diriger sans cesse votre cœur vers Dieu.

Le roi Nabuchodonosor, d'après le récit de Daniel, eut une étrange vision : *Videbam, et ecce arbor in medio terræ, et altitudo ejus nimia*[1]. Le roi voyait dans son rêve un arbre élevé et couvert de fruits, et il entendait une voix lui crier du haut des cieux : *Succidite arborem et præcidite ramos ejus*[2], arrachez cet arbre et coupez-en les rameaux. Le roi troublé consulta sur ce songe les sages de la Chaldée, qui ne purent en pénétrer le sens mystérieux. Alors Daniel le lui expliqua en disant qu'il parviendrait par une punition divine à la connaissance de ses vices.

Saint Jérôme est d'avis que cet arbre est une image du pécheur, de la manière dont Dieu le traite et de la manière dont il doit se corriger. Du germe de notre chair corrompue est né l'arbre du péché : cet arbre est si grand et si élevé

[1] Dan., IV, 7. — [2] Ib., XI.

que sa cime touche aux cieux et semble défier l'auguste majesté du Très-Haut, ainsi qu'il le dit lui-même par la bouche de Jonas : *Ascendit malitia ejus coram me*[1]. Les rameaux de cet arbre s'étendent sur toute la terre : l'un ravit le bien, l'autre ravit l'honneur et la réputation du prochain. Entre eux se glissent l'ivrognerie, l'impudicité, le blasphème, la colère, la vengeance, le mensonge.

Et quel conseil, Mes Frères, nous offre-t-on contre cet arbre funeste? *Succidite arborem et præcidite ramos ejus,* arrachez cet arbre et coupez-en les rameaux! Hommes impudiques et charnels, fuyez cette société vicieuse où tant de fois déjà vous avez honteusement péché ; évitez ces lieux honteux, n'ayez plus jamais de commerce avec ces créatures infâmes, esclaves du péché et du vice ; voleurs et usuriers, restituez ce bien, cet argent que depuis tant d'années vous possédez injustement ; réparez le tort que vous avez fait à votre prochain, soyez désormais probes et honnêtes en toute votre conduite. Vindicatifs, qui depuis si longtemps nourrissez une haine mortelle contre votre frère, qui le persécutez avec un implacable acharnement, et qui ne cherchez que sa perte, allez! réconciliez-vous avec lui, surmontez cette passion mauvaise à laquelle vous êtes honteusement asservis. En un

[1] Job., I, 2.

mot, pécheurs, quels que vous soyez, Dieu vous dit par la voix du prophète Isaïe : « Mortifiez-vous, » en ce saint temps de jeûne, « et devenez purs de tout péché ; effacez de mes yeux l'iniquité de vos pensées » par une sincère confession ; « cessez de faire le mal, et apprenez à faire le bien[1]. » « Dépouillez le vieil Adam avec toutes ses œuvres, » dit aussi saint Paul.

C'est ainsi, Mes Frères, que vous devez arracher cet arbre du péché et couper ses rameaux : *Succidite arborem et præcidite ramos ejus.* Vous devez bannir de votre cœur tous les péchés, grands et petits. C'est de cette manière que vous sanctifierez le jeûne ; car, selon le grand pape Léon, le jeûne ne consiste pas tant à se priver de nourriture qu'à détacher son âme du péché. L'éloquent saint Chrysostome appelle le jeûne une abstinence de toute iniquité : *Jejunium dico abstinentiam a vitiis.* De quoi sert-il, demande le grand Augustin, que vous vous absteniez de certains mets dont l'usage est permis en autre temps si vous ne vous abstenez pas du péché, qui est défendu en tout temps ? Quel fruit, quel profit retirerez-vous du jeûne, demande le Saint-Esprit, si vous restez toujours esclaves de vos passions, et toujours enclins à la volupté, à la vengeance, à la colère ? *Homo qui jejunat in*

[1] Is., I, 16.

*peccatis suis et iterum eadem faciens, quid proficit humiliando se*[1]? Et, en effet, vous vous privez de la chair que Dieu a créée, mais vous commettez le crime qui procède du démon! vous affaiblissez votre corps dans la mortification, mais vous fortifiez vos penchants coupables par mille excès! Est-ce là, demande le Seigneur, le jeûne que je vous ai prescrit? *Numquid tale est jejunium quod elegi*[2]? Ne me serait-il pas plus agréable, dit-il, que vous mortifiiez plus votre âme que votre corps, que vous déchiriez plutôt votre cœur que vos habits, que vous renonciez plutôt à vos péchés qu'à vos festins? *Dissolve colligationes impietatis*[3]. Brisez donc, dit le Seigneur, brisez les chaînes de vos habitudes invétérées; renoncez aux occasions prochaines du péché; retirez votre âme de ce tombeau du vice où depuis si longtemps elle gît privée de vie : *Tale est jejunium quod elegi*[4], c'est ainsi que je vous ai ordonné de jeûner; c'est ainsi que je prétends que vous sanctifiiez le jeûne : *sanctificate jejunium.*

En second lieu, Mes Frères, si vous voulez sanctifier le jeûne, vous devez en tout diriger votre cœur vers Dieu, c'est-à-dire ne point agir comme ces hypocrites de l'Évangile qui se meurtrissaient le visage pour paraître austères aux

[1] Eccl., XXXIV, 31. — [2] Is., LVIII, 5. — [3] Ib., VI. — [4] Ib., V.

yeux des hommes : *Exterminant facies suas ut appareant hominibus jejunantes*[1]. Mais en toutes vos actions efforcez-vous de plaire moins aux hommes qu'à Dieu ; ne faites rien pour un motif frivole, mais faites tout uniquement pour l'honneur et la plus grande gloire de Dieu ; car il vous servira de peu d'avoir imité les austérités de saint Jérôme, d'avoir répandu les pleurs de saint Pierre, d'avoir observé le jeûne rigoureux d'Élie ; il vous servira de peu de donner aux pauvres vos biens temporels et de consacrer tous vos jours à la prière, si vous faites ces œuvres dans une mauvaise intention, dans le but d'être estimé et regardé comme un saint par les hommes : de telles œuvres seraient infructueuses ; elles seraient même nuisibles à notre salut, car la Vérité éternelle, Jésus-Christ lui-même, répète fréquemment cet anathème dans son Évangile : *Væ vobis, hypocritæ!* Au contraire, si vous faites tout dans une bonne intention, pour l'honneur et la plus grande gloire de Dieu, la moindre de vos bonnes œuvres, ne fût-ce que donner un verre d'eau fraîche à un homme altéré, ne demeurera pas sans récompense devant le Seigneur ; car Dieu fait plus attention au cœur de l'homme, c'est-à-dire à l'intention de ses œuvres, qu'à ces œuvres en elles-mêmes.

[1] Matth., VI, 16.

Le livre de la Genèse nous en offre dans la personne d'Abel et de Caïn une remarquable preuve[1]. Tous deux faisaient des sacrifices à Dieu; mais Dieu rejetait ceux de Caïn et avait pour agréables ceux d'Abel : quelle en est la raison? C'est que Caïn n'était pas sincère aux yeux du Seigneur et ne lui offrait que le rebut de ses fruits, tandis qu'Abel lui offrait non-seulement les prémices de ses troupeaux, mais aussi son cœur et son être tout entier. Le texte sacré nous le fait clairement entendre : *Respexit Dominus ad Abel et munera ejus:* le Seigneur, examinant ces sacrifices, jeta d'abord ses yeux sur Abel, sur son cœur, sur l'intention avec laquelle il faisait ces offrandes : l'intention fait donc l'œuvre, Mes Frères, et c'est ce que nous prouve aussi évidemment l'exemple du patriarche Abraham. Bien qu'il n'ait pas immolé réellement son Isaac bien-aimé, son empressement à obéir fut aussi agréable à Dieu que s'il avait entièrement consommé ce sacrifice.

Désirez-vous savoir quelles vous devez rendre vos intentions : suivez l'instruction des saints Pères Chrysostome et Bernard. Quand vous êtes sur le point de commencer une bonne œuvre, imaginez-vous que Dieu est devant vous, assis sur un trône élevé, environné de millions d'an-

[1] Gen., IV.

ges, et qu'il pénètre tout ce que vous faites et tout ce que vous pensez, celui dont saint Augustin a dit : *Tu etenim spirituum ponderator et utrum radix dulcis et amara*, vous, ô Seigneur, vous êtes celui qui pesez les esprits et qui lisez dans nos cœurs si notre intention, qui est la racine de nos œuvres, est douce ou amère, si elle est vive ou languissante. C'est certes un moyen d'une grande importance pour agir avec mérite ; aussi, dit saint Bernard : *In omnibus quæ agis, Deum esse præsentem cognosce*, en tout ce que vous faites rappelez-vous la présence de Dieu. C'est ainsi qu'en toutes vos œuvres vous aurez une bonne intention. C'est ainsi qu'agissait le roi David, cet homme selon le cœur de Dieu, car il dit de lui-même : *Providebam Dominum in conspectu meo semper*, en toutes mes œuvres j'avais le Seigneur sous mes yeux[1].

Si vous sanctifiez le jeûne de ces deux manières, Mes Frères, par la renonciation au péché et par la pureté d'intention, il vous sera avantageux, il aura le pouvoir de vous réconcilier avec ce Dieu irrité de vos péchés, il arrachera de sa main la verge levée déjà pour vous châtier. Car l'Écriture sainte atteste en mille endroits qu'un semblable jeûne est le moyen le plus capable de satisfaire à la justice divine et d'effacer complétement les traces du péché.

[1] Is., xv, 8.

Les Israélites avaient fortement courroucé le Seigneur en transgressant sa loi ; par le jeûne ils le fléchirent si complétement qu'il leur fit remporter à l'heure même un glorieux triomphe sur les Philistins [1].

Le roi Achab avait adoré les idoles, persécuté les serviteurs de Dieu, et avait mérité les plus épouvantables châtiments : à peine se fut-il humilié en la présence de Dieu, à peine eut-il ceint le cilice et se fut-il mis à jeûner qu'il apaisa la colère céleste et attira sur lui la miséricorde du Seigneur [2].

Les habitants de Ninive avaient commis des crimes si nombreux et si grands que leur ruine était déjà résolue après quarante jours ; mais ils retournent à Dieu par le jeûne, et ils sont épargnés et conservés [3].

Si je demande aux Juifs par quel moyen ils se préservent d'une catastrophe imminente quand Holopherne se proposait de dévaster leur pays ou quand Aman avait juré leur perte, ils me répondront qu'en ces deux circonstances ils n'eurent recours qu'au jeûne, d'après le conseil du grand-prêtre Eliacim et de la reine Esther.

Si je demande au prophète Joël encore ce que doivent faire, pour effacer leurs péchés, ceux qui sont touchés d'un regret véritable, il me dira

[1] I Reg., VII. — [2] II Reg., XXI. — [3] Jon., III, 5.

que pour satisfaire entièrement à Dieu ils doivent joindre le jeûne à leurs larmes et à leur affliction. *Convertemini ad me in jejunio, in fletu et in planctu* [1], revenez à moi par le jeûne, par les larmes, par la douleur. Saint Basile ajoute à cela que la pénitence est imparfaite et généralement stérile si elle n'est accompagnée du jeûne, et saint Ambroise, en parlant de l'efficacité du jeûne, assure qu'il nous purifie de nos péchés, nous sanctifie et nous réconcilie avec Dieu : *Jejunium est excidium delictorum, remedium salutis, sacrificium reconciliationis* [2].

Vous venez de voir que, pour sanctifier le jeûne et le rendre utile, il faut arracher le péché de vos cœurs et pratiquer l'austérité avec une bonne intention : que cela serve désormais à votre enseignement, pour l'amour de Dieu. Donc accomplissez soigneusement le jeûne. Ne tolérez pas la moindre infraction à la loi de la sainte Église. Abstenez-vous de toute nourriture défendue, mais surtout gardez-vous de pécher ; c'est là la grande, la générale, la principale abstinence que Dieu demande et que la sainte Église exige de vous : *Jejunium magnum et generale est abstinere ab iniquitatibus.*

Pour cela suivez l'avis de saint Bernard ; faites jeûner tous ces membres que vous avez fait ser-

[1] Joel, II, 12 — [2] S. Ambr., *de Elia et Jej.* — [3] Aug., *Tract.* XVII, *in Joan.*

vir d'instruments de péché et de vice. *Jejunet gula :* que votre bouche jeûne de toute sensualité et de toute intempérance. *Jejunet oculus* : faites jeûner vos yeux de tant de regards curieux, inutiles, impurs même. *Jejunet auris* : faites jeûner vos oreilles ; elles ont pris plaisir à entendre attaquer l'honneur et la réputation du prochain, à entendre chanter des refrains impudiques, à écouter des entretiens déshonnêtes ; ces oreilles doivent maintenant se fermer à tout ce qui est nuisible ou dangereux pour votre âme. *Jejunet lingua :* faites jeûner votre langue de médisance, de jurements, de blasphèmes, de paroles dissolues et obscènes. *Jejunet manus* : faites jeûner vos mains ; les avez-vous employées à la vanité et à l'impureté : employez-les maintenant au châtiment et à la mortification ; les avez-vous employées à venger l'injure qu'on vous a faite : employez-les désormais à embrasser votre ennemi et à lui donner des marques d'affection et d'amitié ; les avez-vous prêtées à l'injustice et au vol : employez-les à la restitution de ce qui ne vous appartient pas, à des œuvres de charité et de bienfaisance. Partagez votre pain avec les affamés, assistez les pauvres, couvrez ceux qui sont nus. *Anima ipsa jejunet ;* enfin appliquez-vous à faire jeûner votre âme plus parfaitement encore que votre chair en la purifiant de ses péchés et de ses affections criminelles. « Que l'âme

« s'abstienne surtout de fautes et de volonté « propre, » dit saint Bernard [1].

Si vous jeûnez ainsi, Mes Frères, ce saint temps de Carême sera pour vous un temps de bonheur, de bénédiction et de mérite, et ces quarante jours de pénitence seront pour vous autant de jours de salut et de grâce : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* [2]. Ainsi soit-il.

---

## IIe SERMON

### POUR LE PREMIER DIMANCHE DU CARÊME.

*Cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, et postea esuriit.*
Après avoir jeûné pendant quarante jours et quarante nuits, il eut faim. (MATTH., IV, 2.)

Après que notre Sauveur et Rédempteur eut été baptisé par saint Jean, le Saint-Esprit, qui à son baptême était descendu visiblement sur lui, le conduisit dans le désert, où il jeûna pendant quarante jours et autant de nuits. Mes Frères, saint Augustin demande pourquoi le Fils de Dieu voulut se soumettre à ce jeûne rigoureux, et il répond premièrement que ce jeûne eut lieu non

[1] S. Bern., *Serm.* XXXVIII. — [2] II Cor., VI, 2.

pour lui, mais pour notre instruction et notre salut, afin qu'il nous enseignât non-seulement par ses paroles, mais aussi par son exemple, une pratique aussi avantageuse que le jeûne. Il a agi, dit-il, comme un bon médecin qui goûte la potion avant de la présenter au malade et qui veut d'abord en éprouver l'effet sur lui-même, afin que le malade, rassuré par cette épreuve, accepte avec plus d'empressement ce qui doit lui rendre la santé.

Secondement, dit-il, Jésus a jeûné afin que le péché fût effacé de la même manière qu'il avait été commis : nos premiers parents, Adam et Ève, étaient tombés par intempérance ; Jésus a voulu nous réhabiliter par son abstinence : ils avaient péché dans un jardin de délices ; il voulut nous affranchir dans une affreuse solitude.

Il n'est donc pas étonnant, Mes Frères, que notre mère la sainte Église encourage ses enfants au jeûne ; il n'est pas étonnant qu'elle leur impose de passer dans la mortification et l'austérité ces quarante jours à l'exemple du Christ. M'unissant à l'esprit de la sainte Église, je viens aujourd'hui vous entretenir du jeûne, et, pour vous engager à cette sainte pratique, je vais vous montrer : 1° l'obligation et les avantages du jeûne ; 2° comment on ne doit pas s'en dispenser sous de frivoles prétextes.

Lorsque nous sommes entrés dans ce saint

temps de carême, Mes Frères, nous devons nous abstenir de toute nourriture interdite et nous contenter de prendre notre repas une fois par jour : c'est un commandement de la sainte Église, que tous nous devons observer scrupuleusement si nous voulons être réellement chrétiens et mériter en effet ce nom. Aussi, à moins d'en être dispensé pour des motifs d'âge, de santé, de travail pénible, ou pour d'autres raisons légitimes, celui qui transgresse volontairement et notablement ce précepte commet un péché mortel; il allume le courroux de Dieu et s'expose lui-même à une éternelle damnation. C'est pour cela que saint Cyrille de Jérusalem offrait ce choix à ses ouailles : « Ou jeûner, Mes Frères, ou brûler ! »

Nous devons donc jeûner ; il y a un commandement exprès qui nous y oblige; mais, n'y en eût-il pas, le bien spirituel et temporel que le jeûne nous procure, les innombrables avantages qu'il nous offre devraient nous engager à le pratiquer avec empressement et avec joie. C'est par le jeûne, Mes Frères, que vous satisferez pour vos péchés, que vous désarmerez le bras courroucé de Dieu et que vous obtiendrez sa grâce; c'est par le jeûne que vous résisterez au péché, que vous mettrez un frein à vos passions et que vous dompterez vos penchants ; c'est par le jeûne que vous attirerez sur vous les faveurs, les bénédictions et les bienfaits de Dieu sous le rap-

port temporel et sous le rapport spirituel. Le saint pape Léon dit « qu'en jeûnant on se rap-« proche de Dieu; qu'on triomphe des sugges-« tions du démon et qu'on évite le péché [1]. » — « Le jeûne, » dit saint Chrysostome, « étouffe « les flammes de la concupiscence; il ouvre le « ciel et fait descendre sur la terre les dons de « Dieu. »

Que d'exemples nous offre l'Écriture sainte à l'appui de ces assertions! Achab, un prince impie, un adorateur des faux dieux, un persécuteur des ministres de Dieu, s'humilie dans le jeûne; il se réconcilie avec le Seigneur, qui lui promet de différer jusqu'après sa mort les fléaux dont il avait menacé son royaume [2]. Le patriarche Joseph ne connaissait d'autre aliment que le pain dont il se nourrissait: *Nec quidquam aliud noverat nisi panem quo vescebatur* [3]. C'était cette abstinence, c'était le jeûne, dit saint Augustin, qui le fit résister à toutes les tentations, à toutes les séductions, à toutes les sollicitations de la femme de Putiphar. Moïse jeûne sur le mont Sinaï, et il devient digne de voir le Seigneur face à face. Il reçoit les Tables de la Loi, et il est rempli de cet esprit d'autorité qui lui était nécessaire pour gouverner le peuple d'Israël [4]. N'est-ce pas le jeûne aussi qui rendit invincible le robuste Sam-

[1] S. Leo, *Serm. de Jej.* — [2] III Reg., XXI, 27. — [3] Gen., XXXIX, 6. — [4] Exod., XXIV, 18.

son? N'est-ce pas par le jeûne que saint Paul mit son corps sous le joug et soumit sa chair rebelle à l'esprit? N'est-ce pas le jeûne qui épouvante le démon impur et le chasse des possédés?

Nous lisons dans l'Évangile de saint Matthieu [1] qu'un homme vint trouver le Sauveur, le priant pour son fils, qui était possédé du démon, et il lui dit: « Seigneur, ayez pitié de mon fils affligé d'un « démon qui le précipite tantôt dans le feu, tantôt « dans l'eau : je l'ai recommandé à vos disciples, « mais ils n'ont pu le guérir. » Jésus se fit apporter ce malheureux jeune homme, il chassa le démon et le guérit. A cette vue les disciples lui demandèrent: « Maître, pourquoi n'avons-nous pas « réussi à le chasser? » A quoi il répondit : Cette espèce de démon, cet esprit impur ne peut être expulsé que par la prière et le jeûne : *Hoc genus non ejicitur nisi per orationem et jejunium.*

Voilà, Mes Frères, tout le bien qu'opère en nous le jeûne. C'est ce que savaient fort bien les premiers chrétiens; c'est à cause de cela qu'ils avaient tant de zèle pour cette sainte pratique. On peut dire que, dans les premiers siècles, ils souffraient la faim et la soif et qu'ils ne mangeaient que ce qui était rigoureusement nécessaire pour soutenir leur vie. Saint Jean Chrysostome atteste que la dévotion des fidèles était si

[1] XVII.

grande dans ce saint temps de Carême qu'il y avait entre eux comme une sainte émulation et qu'ils rivalisaient d'abstinence. Quelques-uns demeuraient deux jours entiers sans rien prendre ; d'autres, rejetant tous mets savoureux, jeûnaient au pain et à l'eau, et c'était surtout dans la semaine sainte qu'ils devenaient rigoureux, qu'ils redoublaient leurs jeûnes, leurs austérités et leurs macérations.

Hélas ! que nous sommes dégénérés de ce zèle des premiers chrétiens ! Quoique de nos jours le Carême ne soit plus de beaucoup aussi rigoureux qu'au commencement de l'Église ; quoiqu'on ait apporté à la loi du jeûne de notables adoucissements, cependant cette loi est transgressée par un grand nombre de personnes presque sans remords : on mange le matin comme de coutume ; on prend son repas du soir jusqu'à ce que la sensualité soit assouvie ; on use pendant le jour de boissons nourrissantes que l'Église proscrit, et il y a en somme peu de différence entre les jours de jeûne et les autres jours. Les parents par cette transgression scandalisent leurs enfants, qui, à un certain âge, ne manquent pas d'imiter l'exemple qu'ils ont eu sous les yeux ; les maîtres scandalisent ainsi leurs serviteurs, qui, voyant la conduite de ceux-là, s'y conforment bien vite ; et je puis dire avec certitude que le jeûne est banni de beaucoup de maisons, et qu'il en est peu où cette loi s'observe

suivant l'esprit de l'Église et comme elle devrait être observée.

Il est bien vrai que beaucoup se disculpent et cherchent à légitimer cette infraction; mais je crains bien qu'ils n'apportent la plupart du temps que des prétextes mal fondés, des excuses frivoles, des raisons spécieuses, qui plus tard n'auront aucune valeur aux yeux de Dieu. On est trop faible et trop débile, dit-on, pour observer ce commandement de l'Église; quand on doit jeûner jusqu'à midi on éprouve diverses incommodités et diverses souffrances; on craindrait de se rendre malade et de s'affaiblir si on devait pendant tout le Carême jeûner si rigoureusement. Ce sont de semblables excuses que l'on apporte; mais, chose surprenante, tout est facile pour l'homme quand le monde demande, et tout lui devient difficile quand la religion l'exige! A combien d'hommes pourraient s'appliquer ces paroles d'un saint Père, qu'on est assez fort pour pécher, mais qu'on est trop faible et trop débile pour pratiquer la pénitence! *Ad peccandum fortes, ad pœnitendum debiles!* ils sont assez forts pour consacrer des journées et des nuits entières à la danse, aux plaisirs, aux voluptés qui épuisent considérablement le corps, mais ils ne sauraient mortifier quelque peu leurs sens.

On semble n'avoir jamais plus de sollicitude pour sa santé qu'aux approches du Carême : à

peine est-il commencé qu'on va consulter des médecins pour s'assurer si l'on est obligé de jeûner! et encore si ceux-là parlaient toujours d'après leur conscience! mais qu'il arrive souvent que, soit par respect humain, soit par esprit d'intérêt, ils ferment les yeux sur ce qu'ils devraient consciencieusement prescrire : sur ces attestations on est en sécurité, sans éprouver une fois soi-même si l'on n'en est pas capable.

Combien une telle conduite est éloignée de l'exemple de Daniel! Malasar, un favori du roi Nabuchodonosor, alla jadis trouver ce jeune prophète, lui portant des mets de la table royale. Prenez et mangez, dit-il, ce que le prince vous envoie [1]. La beauté de votre visage et la santé de votre corps lui sont précieuses : si elles diminuaient j'encourrais la colère du roi, et il ne tarderait pas à prononcer contre moi une sentence de mort. Ainsi parlait ce courtisan à Daniel; mais que lui répondit le pieux jeune homme, lui qui déjà avait résolu avec ses compagnons de mourir de faim plutôt que d'accepter des aliments défendus par la loi? Que notre austérité, dit-il, ne vous effraye pas; Dieu soutient et protège ceux qui lui restent fidèles : aussi mettez-nous à l'épreuve : *Tenta nos* [2]. Pendant dix jours ne nous donnez que des herbes de la terre, et voyez si après ce temps notre

[1] Dan., I, 10. — [2] Ib., XII.

santé sera moins vigoureuse et notre visage moins vermeil : comparez-les alors hardiment à ceux des jeunes gens qui sont nourris des aliments du roi. Malasar, touché de la droiture et de la fidélité de Daniel, les laissa vivre à leur volonté, et vit avec surprise que la santé des enfants hébreux florissait [1], et que leurs forces augmentaient de jour en jour.

Voilà, Mes Frères, un exemple qui doit vous engager à ne pas écouter avec tant d'empressement ceux qui par une sorte de complaisance s'efforcent de vous dispenser de cette loi, sous prétexte que votre santé aurait à souffrir de son accomplissement ; suivez d'abord ce conseil : *Tenta... obsecro*. Éprouvez-vous vous-mêmes par quelques mortifications, afin de vous assurer si réellement vous n'êtes pas assez forts pour observer le commandement de la sainte Église.

En outre, ne vous imaginez pas qu'un jeûne modéré soit nuisible à la santé : Moïse jeûna sur le mont Sinaï [2], Élie dans le désert [3], David dans son palais royal [4], Esther à la cour de Perse [5], Judith à Béthulie [6] ; tous ceux-là et une foule d'autres se sont abaissés devant le Seigneur par une rigoureuse abstinence de tout aliment. Mais je ne découvre nulle part qu'ils se soient attirés par là la moindre maladie ; au contraire, le Saint-Es-

[1] Dan., xv. — [2] Ex., xxxiv. — [3] III Reg., xix. — [4] II Reg., xviii. — [5] Esth., xiv. — [6] Jud., viii, 6.

prit assure que l'intempérance engendre les maladies et que celui qui vit sobrement prolonge ses jours : *In multis escis erit infirmitas... Qui autem abstinens est adjiciet vitam* [1]. C'est pour cela que la sainte Église, dans les prières qu'elle récite au temps de Carême, dit qu'il est institué autant pour la santé du corps que pour le salut de l'âme : *Animabus corporibusque curandis salubriter institutum est.*

Ne vous laissez donc plus aveugler, Mes Frères, par de vains prétextes, mais observez la loi du jeûne selon l'institution de l'Église. Soyez dociles à la voix de vos pasteurs et de l'autorité légitime, qui tiennent à votre égard la place du Seigneur, de Jésus-Christ. Ne laissez aucun abus, si petit qu'il soit, se glisser dans l'observance de cette loi ; mais accomplissez rigoureusement ce qu'elle prescrit : suivez le conseil de saint Jean Chrysostome [2]. Employez ce moyen pour le bonheur de votre âme et pour la santé de votre corps. Jeûnez, parce que vous avez péché : *Jejuna, quia peccasti.* Jeûnez, pour ne plus pécher : *Jejuna ut non pecces.* Jeûnez pour attirer sur vous et sur votre famille la bénédiction du ciel : *Jejuna ut accipias.* Jeûnez afin de conserver avec soin les faveurs que Dieu vous a accordées : *Jejuna ut permaneant quæ accepisti.* Jeûnez avec une sérénité

[1] Eccl., XXXVII, 33. — [2] J. Chrys., *Hom.* II, *de Jej.*

chrétienne, et non comme les hypocrites avec regret[1]. Heureux si vous observez le jeûne de cette manière : un temps viendra où vous serez rassasiés d'un torrent de délices[2] ; malheureux, au contraire, si vous manquez d'une manière notable à votre devoir touchant le jeûne : comme Adam et Ève, pour leur désobéissance en mangeant le fruit défendu, furent chassés du paradis terrestre, de même aussi vous serez à jamais exilés du paradis céleste ! Oui, à moins de faire pénitence sur vos transgressions, vous serez jetés dans l'abîme des enfers, où en punition de vos délits, ainsi que s'exprime le prophète David, vous serez comme des chiens affamés ! *Famem patientur ut canes*[3]. Choisissez donc, Mes Frères, mais choisissez avec prudence ; car le choix que vous ferez doit décider de votre bonheur éternel !

Ainsi soit-il.

[1] Matth., VI, 16. — [2] Ps. XXX, 9. — [3] Ps. LVIII, 7.

# Ier SERMON

## POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DU CARÊME.

*Domine, bonum est nos hic esse.*
Seigneur, que nous sommes bien en cet endroit!
(MATTH., XVII, 4.)

Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Rédempteur, avait dans une instruction prédit à ses disciples que plusieurs d'entre eux ne mourraient pas sans avoir vu le Fils de l'Homme dans son règne et dans l'éclat de sa majesté, et il ne tarda pas, Mes Frères, à leur montrer l'accomplissement de cette promesse. A peine six jours s'étaient-ils écoulés depuis lors qu'il prit avec lui trois de ses apôtres, ceux qui lui étaient les plus chers, et il les conduisit sur une montagne dont l'Évangile ne nous a pas transmis le nom, mais qu'une tradition commune et fondée nous assure être le Thabor. Là, s'étant mis en prière, il voulut donner à ses apôtres une faible image de la gloire dont il jouit au ciel. C'est pour cela que, selon l'expression du texte sacré, sa face, pendant qu'il priait, resplendit comme le soleil, et ses habits devinrent aussi blancs que la neige : *Resplenduit facies ejus*

*sicut sol ; vestimenta autem ejus facta sunt alba sicut nix.*

En même temps, soit pour prouver que Jésus était élevé par-dessus tous les législateurs et tous les prophètes, soit pour prouver qu'il n'était pas comme le croyaient les Juifs, un transgresseur de la loi de Dieu, Moïse et Élie apparurent à ses côtés, s'entretenant avec lui de la mort qu'il devait bientôt subir à Jérusalem.

Pierre, à l'aspect de cet éclat, de cette splendeur et de cette exaltation de Jésus, se sent inondé d'un torrent de délices et s'écrie dans le transport de son ravissement : Seigneur, que nous sommes bien en cet endroit ! *Domine, bonum est nos hic esse!* Établissons notre demeure en cet agréable séjour : dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie : *Faciamus hic tria tabernacula : tibi unum, Moysi unum et Eliæ unum!*

Pour quel motif, Mes Frères, Jésus manifesta-t-il ainsi quelques rayons de sa gloire aux apôtres ? Pourquoi leur donna-t-il sur le Thabor une légère idée des ineffables délices et des joies incompréhensibles qu'ils avaient à attendre dans le ciel ? Ce fut, d'une part, pour affermir leur foi en sa divinité, afin qu'ils ne fussent pas scandalisés de son abaissement, de ses souffrances et de sa mort ; d'autre part, pour enflammer leur désir du ciel, et pour exciter et soutenir leur courage dans les

pénibles travaux qu'ils auraient à accomplir dans leur mission.

Entrons aujourd'hui dans l'esprit de ce glorieux mystère ; méditons la sublimité et la grandeur de la céleste gloire, afin d'animer en nous un ardent et vif désir, qui nous stimule à nous appliquer sans cesse à la posséder. Je vais donc vous montrer, pour autant que je puis le faire : 1° la grandeur de la gloire céleste ; 2° ce que nous devons faire pour y parvenir.

Les théologiens, examinant en quoi consiste le bonheur des saints, recherchent si c'est dans la connaissance parfaite et la contemplation de Dieu, d'après ces paroles de saint Jean : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti, Jesum Christum;* ou bien seulement dans l'amour de ce bien suprême, d'après ces paroles de l'Écriture : *Beati omnes qui diligigunt te*[1] ; ou dans l'un et l'autre à la fois, de sorte que l'intelligence et la volonté soient également satisfaites. Ils s'accordent à dire que ce qui peut rassasier notre âme dans le ciel doit être un bien suprême ; mais, comme ces discussions tiennent plus de l'école qu'elles ne sont du ressort de la chaire, bornons-nous, Mes Frères, à ces paroles du docteur angélique : *Objectum nostræ felicitatis est ipse Deus,* l'objet de notre bonheur éternel, c'est

[1] Job., XIII, 18.

Dieu même, qui comble l'intelligence de la perfection de la lumière, la volonté de la perfection de l'amour, l'âme de la perfection de l'allégresse. En un mot, Dieu lui-même est la source et le principe de toute satisfaction. Combien donc ce doit être pour l'homme un immense, un ineffable bien que la jouissance de cet être divin qui le remplit tout entier! Saint Pierre Damien, ne pouvant exprimer cette grandeur, dit : *Jam civitatis magnæ gaudia somniamus*, l'image que nous nous formons ici de la béatitude céleste est comme un songe ; car, si nous la comparons à la joie que les avares et les mauvais riches éprouvent en ce monde de la jouissance de leurs richesses ; si nous la comparons à la joie et au contentement des hommes sensuels qui se gorgent de mets rares et variés et de boissons délicates ; si nous la comparons aux plaisirs et aux voluptés que procure la chair aux impudiques, ce sera un songe, et nous ne pourrons nullement concevoir ou expliquer les joies de la céleste Sion.

Si j'interroge sur ce sujet saint Paul, qui fut ravi au troisième ciel et qui vit la gloire des cieux, il ne sait me répondre qu'en ces termes : *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum*[1]. Si la vue pouvait embrasser toutes les ri-

[1] I Cor., II, 9.

chesses du monde ; si l'ouïe, plus développée, pouvait s'étendre jusqu'aux merveilles inaccessibles à la vue ; si l'imagination même pouvait se représenter à la fois non-seulement tout ce qui fut et tout ce qui est, mais aussi tout ce qui est possiblet néanmoins, dit saint Paul, « l'œil humain n'aurait jamais vu, l'oreille jamais entendu, l'intelligence jamais conçu ce que Dieu a réservé à ceux qui l'aiment. » L'apôtre savait parler de mystères profonds, dont la connaissance est dérobée aux anges eux-mêmes ; mais, lorsqu'il veut parler de la gloire des cieux, il avoue hautement qu'il a entendu des mystères qu'il ne saurait révéler à l'homme.

Si j'interroge saint Jean, il ne me répond aussi que par ces mots : « Les bienheureux ne souffri-« ront ni de la faim ni de la soif, ils n'endure-« ront ni le froid ni la chaleur ; ils se reposeront de « tous leurs travaux ; Dieu séchera leurs pleurs, et « ils ne mourront jamais. » Voilà tout ce qu'il lui semble possible de nous dire de la gloire céleste.

Le Christ lui-même, lorsqu'il en entretient ses apôtres, leur promet seulement que leur récompense sera grande dans le ciel : *Merces vestra copiosa est cœlis*[1].

Les saints Pères avouent leur impuissance d'atteindre en quelque sorte cette sublime grandeur.

[1] Matth., v, 12.

Quelle langue, dit saint Grégoire, pourra narrer, quelle intelligence pourra concevoir l'immensité des joies de la cité sainte? Combien grands et innumérables, dit saint Augustin, sont les biens que vous nous avez préparés, ô mon Dieu, dans cette céleste patrie! La récompense, dit saint Bernard, est si grande et si précieuse qu'elle ne saurait être estimée! Oui, si grande est la gloire céleste, dit saint Thomas, que Dieu ne saurait la rendre plus grande; car, puisque Dieu lui-même, qui est infini, est l'objet de notre salut, nous ne saurions rien désirer au delà!

Le mauvais riche[1], en proie aux cruels tourments des flammes de l'enfer, jette un regard vers le ciel, implorant seulement une goutte de cet océan de délices. Ce misérable croyait que cette seule goutte suffirait à éteindre ses flammes. Jugez, dit saint Augustin, combien doit être grande la douceur de cette gloire future; car, si une seule goutte venait à tomber du ciel dans l'enfer, les supplices des damnés se changeraient en une immense douceur.

Oui, Mes Frères, si ce monde, qui n'est pourtant qu'une triste vallée de larmes, est si agréable à une foule d'hommes, combien ne doit pas être agréable ce séjour de joie où la Divinité a assis son trône! Si la possession des biens de ce monde,

[1] Luc., XVI.

communs aux justes et aux pécheurs, est déjà une source de tant de contentement, quels biens Dieu n'aura-t-il pas réservés dans son ciel pour les justes seuls ! Oui, dit saint Augustin, quels biens le Christ ne garde-t-il pas dans le ciel pour ses amis, lui qui a sur cette terre versé son sang et sacrifié sa vie même pour ses ennemis ! Elle doit donc être infinie cette gloire ; elle doit être infinie l'excellence de ce salut, acheté à un prix infini !

Telle est la gloire du ciel, Mes Frères. Si le salut est un bien si précieux, que ne convient-il pas de faire pour l'atteindre ! Avec quelle assiduité ne devons-nous pas observer les commandements de Dieu et ceux de la sainte Église ! Avec quel zèle et quelle constance ne devons-nous pas lutter contre les ennemis de notre âme ! Avec quelle attention ne devons-nous pas nous garder du péché, en dépouiller l'habitude et en fuir les occasions ! En vérité, tous nos soins, tous nos travaux, tous nos efforts doivent tendre à vaincre les obstacles que nous rencontrons dans la voie du ciel !

Laban promet sa fille Rachel à Jacob, et, pour l'obtenir, celui-ci le sert pendant sept ans, qui lui paraissent quelques jours pour la grandeur de son amour. Le roi Saül promet la main de sa fille et l'exemption de tout impôt à celui qui abattra le Philistin incirconcis, le géant Goliath : David se présente au combat ; excité par la récompense, il fait le sacrifice de sa vie. Dieu promet aux en-

fants d'Israël un pays fertile où coulent le lait et le miel, où ils vivront dans le repos et les délices : ils combattent avec intrépidité contre les rois qui s'opposent à leur marche ; ils n'épargnent ni fatigue ni travail pour y aborder.

Voilà, Mes Frères, voilà ce que l'on faisait pour un avantage temporel, pour un bien-être périssable : que ne devons-nous pas faire, nous chrétiens, dans l'espoir d'un bonheur durable, dans l'espoir de la gloire céleste? Pour y atteindre regretterons-nous de servir le Seigneur notre Dieu, de souffrir et de combattre pour son honneur pendant quelque temps? Au contraire, tout ce que nous faisons dans ce but doit nous paraître peu de chose, doit ne nous paraître rien du tout. L'espoir de cette éternelle récompense doit nous rendre tout facile et agréable, nous faire supporter avec courage et résignation, avec joie même les contrariétés de cette vie.

Les premiers chrétiens donnaient leurs biens, leur honneur et leur réputation ; ils sacrifiaient leur vie même pour la doctrine du saint Évangile ; ils volaient aux supplices pour confesser le nom de Jésus-Christ ; ils passaient leurs jours dans les fers, dans les cachots, dans la souffrance et l'humiliation : quel motif les animait? Une éternelle récompense. Soutenus par cette bienheureuse espérance, ils estimaient pour rien les tortures, les

bûchers, la mort. Au milieu des supplices ils chantaient de doux hymnes, et regardaient comme un gain de tout perdre pour la religion de leur divin Maître.

Marie l'Égyptienne, interrogée, sur la fin de sa vie, par l'abbé Zozime, comment elle avait pu s'accoutumer à toutes les privations qu'elle souffrait dans la solitude depuis quarante-sept années, répondit : « Par l'espérance d'arriver au ciel. »

Qu'est-ce qui comblait saint Paul l'Ermite de consolation dans le désert ? Il y vécut quatre-vingt-dix ans dans une caverne ; il n'avait d'autre vêtement que les feuilles d'un palmier, d'autre nourriture que ses fruits, ou bien un demi-pain que lui apportait chaque jour un corbeau ; il ne voyait d'êtres vivants que des animaux farouches : qu'est-ce qui lui fit oublier les plaisirs du monde et mener une vie pleine de contentement ? C'était aussi l'espoir de parvenir au ciel.

Quand nous entendons tout cela, qui ne serait pas animé et encouragé à la pratique de la vertu ? qui ne serait pas prêt à tout faire pour s'assurer le ciel ? Mais, hélas ! c'est tout le contraire ! on n'est de feu que pour les choses du temps, on est de glace pour celles de l'éternité ! On travaille à la sueur de son front pour l'entretien du corps, et l'on ne fait rien ou très-peu de chose pour le bien de son âme ! On se livre à beaucoup de fatigues et de travaux pour se damner, et l'on fait à peine un

pas pour se sauver! Voyez les avares, les ivrognes, les impudiques ; que ne font-ils pas pour leur malheur éternel ? Ils perdent leur honneur, leur réputation, leur santé et leur vie : hélas ! que l'enfer leur coûte cher! Plût à Dieu qu'ils fissent autant pour le ciel! plût à Dieu qu'ils devinssent plus sages et prévissent leur fin dernière!

Avez-vous donc, Mes Frères, avez-vous été par le cœur et par les sens attachés à la terre? avez-vous plus recherché les biens fragiles de ce monde que les richesses durables du ciel? Ah! soyez plus prudents désormais! Créés et appelés pour jouir du riche héritage du ciel, il ne convient pas que vous placiez ailleurs votre plus cher trésor et que vous vous attachiez exclusivement aux choses terrestres. Vous ne pouvez pas demeurer toujours ici bas avec ces objets de votre affection. Mais, puisque vous n'y avez point de séjour durable, vous devez, suivant l'enseignement du grand apôtre, vous en assurer un pour l'avenir [1]. Eh bien! appliquez-vous à cela ; commencez sans délai à pratiquer les vertus et les devoirs que Dieu et la religion vous prescrivent et à vous en acquitter avec soin. Renoncez au péché, et faites de véritables fruits de pénitence : *Facite fructus dignos pœnitentiæ* [2].

Oh! que vous serez contents à l'heure de

[1] Hebr., XIII, 19. — [2] Luc., III, 8.

votre mort si vous avez agi ainsi ! Saint Pierre d'Alcantara, apparaissant après sa mort à sainte Thérèse, lui disait : Heureuse pénitence, qui m'a mérité une si grande gloire ! *Felix pœnitentia quæ talem et tantam mihi promeruit gloriam!* C'est ainsi que vous parlerez aussi, Mes Frères, si vous avez un jour le bonheur d'être admis au ciel, et vous tressaillerez alors d'allégresse dans la gloire que vous auront procurée vos bonnes œuvres : *Exultabunt sancti in gloria*[1]. Ainsi soit-il.

---

## IIe SERMON

### POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

*Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui : ipsum audite.*

Voici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances : écoutez-le.

(MATTH., XVII, 5.)

La contemplation des créatures est capable d'élever l'homme à la connaissance du Dieu créateur ; car, ainsi que dit David, « les cieux publient la majesté de Dieu, et les œuvres de ses mains sont dispersées dans la voûte du firmament[2]. » Mais sans la révélation, Mes Frères, il eût été im-

[1] Ps. CXLIX, 5. — [2] Ps. XVIII, 2.

possible à l'homme de connaître la volonté de cet Être suprême; il lui serait plus impossible encore de la comprendre; aussi Dieu dans sa sagesse nous a-t-il fait connaître par divers moyens et par diverses voies ses lois et ses commandements. « Souvent il a parlé à nos ancêtres par la bouche des prophètes en diverses manières, et enfin, » pour accomplir ses promesses, « il nous a parlé par son Fils [1]. » L'Évangile de ce jour nous montre ce Dieu exaltant son fils sur le mont Thabor, et en outre ordonnant à tous les peuples, en la personne de ses Apôtres, de l'écouter, de lui obéir et de suivre ses leçons : *Hic est Filius meus dilectus; ipsum audite.*

Cet ordre, Mes Frères, renferme pour vous un commandement exprès de venir entendre nos prédications et d'y conformer votre vie; car, lorsque nous vous annonçons les vérités de notre sainte religion, la doctrine du saint Évangile, les règles d'une vie chrétienne, nous vous parlons de la part de Dieu, en présence de Dieu et en la personne du Christ : *Coram Deo, in Christo loquimur* [2]. Le Père éternel vous crie donc du haut des cieux, comme jadis aux Apôtres sur le Thabor : C'est mon Fils bien-aimé, écoutez-le : *Ipsum audite.*

Avez-vous jamais réfléchi à cela? Vous êtes-

[1] Hebr., I, 1. — [2] II Cor., II, 17.

vous jamais imaginé voir Jésus-Christ, voir Dieu lui-même et l'écouter en notre personne? Certes, vous nous eussiez écoutés avec plus de respect, avec plus de zèle et avec plus de fruit. Puissé-je vous rendre meilleurs en ce point en vous montrant aujourd'hui : 1° que vous devez nous écouter comme Dieu lui-même ; 2° combien il est nécessaire d'écouter la parole de Dieu.

La parole que nous vous annonçons n'est point notre parole, Mes Frères ; mais c'est la propre parole de Dieu. Nous ne sommes que les instruments que Dieu emploie pour vous révéler sa sainte volonté, pour vous faire connaître ses commandements et pous vous indiquer le chemin du salut. « J'ai mis mes paroles dans votre bouche, » dit Dieu au prophète Isaïe [1]. Le Christ dit également de ses Apôtres, et en eux de tous leurs successeurs légitimes : « Ce n'est pas vous qui parlez ; mais « c'est l'esprit de votre Père qui parle en vous [2]. » Lors donc que vous nous entendez prêcher, vous entendez Dieu lui-même : notre voix résonne seulement à vos oreilles ; la voix de Dieu frappe au plus intime de votre cœur. C'est lui qui vous instruit, vous exhorte ou vous menace ; c'est lui qui vous console ou vous épouvante ; c'est lui qui vous excite et vous fait prendre la résolution, soit de pratiquer la vertu, soit d'abandonner le mal.

[1] Is., LI, 16. — [2] Matth., X, 20.

Vous vous trompez donc d'une manière funeste si, touchés de nos discours, vous nous en attribuez le succès; car, hélas! nous ne sommes que la faible voix et le faible instrument de celui qui, par la force de sa parole, excite en vous cette heureuse émotion.

Quel fruit merveilleux ne retireriez-vous pas de nos sermons, Mes Frères, si vous vous pénétriez désormais qu'en nous écoutant vous écoutez Dieu même, et si vous regardiez la sainte parole que nous vous communiquons non comme la nôtre, mais comme la parole de Dieu, qui nous envoie. Un exemple de la sainte Écriture va vous en convaincre.

Lorsque les Israélites furent revenus de Babylone après une captivité de soixante-dix ans, Esdras prit la loi du Seigneur en main ; il leur dit les paroles de Dieu, et il vit immédiatement le peuple fondre en larmes : une attention soutenue leur fit prêter l'oreille et toucha leur cœur : *Aures omnis populi erant erectæ ;* une crainte respectueuse paraissait sur leur visage ; agenouillés sur le sol, ils adoraient le Seigneur, le front courbé contre la terre : *Incurvati sunt et adoraverunt Deum proni in terram*; des torrents de larmes coulaient sur leurs joues, au point que les prêtres étaient obligés de parcourir la foule pour apaiser leurs gémissements et sécher leurs pleurs : *Nolite lugere et nolite flere* [1] ; tant était grande

[1] II Exod., VIII.

l'impression que faisait la parole de Dieu sur le cœur des Israélites.

Qu'était-ce, Mes Frères, qui excitait dans le cœur des Israélites une si pieuse attention et une application si humble et si parfaite? d'où venait chez eux un changement si subit, si édifiant, si inouï? Ah! c'est que ce ministre de Dieu, Esdras, qui leur parlait en son nom, ils l'écoutaient et le vénéraient comme Dieu lui-même! On verrait en vous la même attention, le même respect, la même application, et, j'ose dire, les mêmes fruits si, en venant à nos prédications et en les écoutant, vous étiez bien pénétrés de cette vérité que c'est Dieu qui vous parle. Oui, à cette seule pensée : c'est Dieu qui me parle, nos instructions vous rempliraient de sentiments de dévotion aussi tendres que ceux des Juifs lorsque le pieux et savant Esdras leur expliquait la parole de Dieu ; vous seriez aussi respectueux et aussi humbles au pied de cette chaire que Madeleine aux pieds de Jésus-Christ, quand elle écoutait sa parole ; vous seriez touchés et saisis dans nos saints temples d'un amour aussi ardent que Moïse lorsque Dieu lui parlait sur la montagne dans l'écat de sa gloire et de sa majesté. Bien loin d'être parfois obligés d'abréger nos sermons, nous pourrions les étendre sans craindre de fatiguer votre patience; pas un mot ne vous échapperait, pas un ne resterait sans fruit. Après tou-

tes nos prédications, on vous verrait rentrer en vous-mêmes; vous réfléchiriez mûrement aux vérités que nous vous aurions exposées; vous gémiriez, vous soupireriez, vous verseriez des pleurs sur vos péchés; enfin, vous prendriez sérieusement à cœur l'œuvre importante de votre salut.

Mais, hélas! que vous êtes étrangers à ces bonnes dispositions! Vous voyez en nous de simples humains alors que vous devriez n'y voir que Dieu lui-même. Vous écoutez la parole de Dieu, que nous vous prêchons, comme la parole des hommes, et si cette parole n'est pas élégante, si elle n'est pas brillante et fleurie, si elle n'est pas sublime et conforme aux règles de l'éloquence humaine, vous n'y trouvez aucun charme, vous n'y prenez aucun plaisir, vous l'écoutez sans attention, sans respect, sans application; que dis-je? quand vous croyez découvrir en nous quelqu'un de ces défauts que nous reprenons, vous méprisez la parole de Dieu, comme si la qualité du prédicateur y ajoutait quelque chose ou pouvait vous dispenser de la suivre! Oh! quel aveuglement du siècle!

Le prophète Élie reçut-il avec moins de reconnaissance, d'empressement et de respect le pain que Dieu lui envoyait par des corbeaux que celui qu'en d'autres temps il lui faisait porter par la main d'un ange? Non, certes! Faites de même :

ne regardez jamais aux défauts de ceux qui vous annoncent la parole de Dieu ni à l'agrément avec lequel ils vous en exposent la grandeur ; car la sublimité, le prix de la parole de Dieu ne dépend nullement de la dignité de l'orateur ni de son éloquence. La parole de Dieu est toujours la même, dit le prophète David, elle est immuable : *Veritas Domini manet in æternum* [1]. Cela suffit sur la manière dont vous devez écouter nos instructions, la parole de Dieu. Examinons maintenant avec une nouvelle attention combien elle vous est nécessaire.

Rien n'est si nécessaire que l'audition de la parole de Dieu, Mes Frères ; car cette parole divine est l'unique moyen de nous conserver intacts dans le siècle corrompu. C'est le bouclier qui doit nous défendre des traits multipliés de l'ennemi infernal, c'est l'aliment le plus capable de nous fortifier dans le chemin du salut. La parole de Dieu, dit saint Augustin, est la véritable manne de notre âme ; elle n'est pas moins nécessaire, ajoute saint Jérôme, pour la conserver en état de grâce que la nourriture matérielle est nécessaire à l'entretien de notre corps. Voyez, dit le même saint Père, voyez le pénible et misérable état où la faim réduit un corps mortel : il devient maigre, il se dessèche à vue d'œil, il perd peu à peu ses forces

[1] Ps. CXVI, 2.

et sa vivacité ; bientôt il tombe sans mouvement, et périt enfin misérablement. Telle est, continue-t-il, la triste image d'une âme qui ne se nourrit pas de la parole de Dieu : elle s'affaiblit de jour en jour, elle se lasse de persévérer dans le bien ; elle n'a presque plus la force de pratiquer la vertu; elle tombe enfin dans une langueur bientôt suivie d'une misérable chute : *Aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum*[1].

Affligeant et déplorable état où sont malheureusement entraînés la plupart des chrétiens de nos jours! On remarque en eux une profonde indifférence pour tout acte de piété, un relâchement funeste de mœurs et comme une mortelle langueur pour tout ce qui regarde leur salut. Aussi qui ne voit pas que le péché va se multipliant de jour en jour? En quel temps vit-on plus d'injustices, plus d'impuretés, plus d'ivrogneries, plus de discordes, plus de scandales? D'où provient, croyez-vous, une corruption si universelle? Il n'est pas difficile d'en découvrir la source ; le Prophète-Roi ne nous la fait que trop connaître quand il s'écrie dans l'amertume de son cœur : On ne trouve plus de saints sur la terre. Tous se sont égarés, parce qu'ils n'ont point écouté la parole de Dieu, ses saintes vérités : *Defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum*[2].

[1] Ps. cx, 5. — [2] Ps. xi, 2.

En effet, quel prédicateur ne doit pleurer avec les rues de Sion, comme dit Jérémie, parce qu'il n'est personne qui se rende aux solennités saintes? Quel prédicateur, à la vue pénible de cette absence d'auditoire, ne doit pleurer avec Jérémie, et ne peut dire comme saint Jean-Baptiste, mais dans un autre sens, qu'il n'est qu'une voix qui crie dans le désert? Quel prédicateur pourra retenir d'amères lamentations et s'empêcher de s'écrier à Dieu, comme jadis Isaïe : Seigneur, c'est votre parole que je prêche, que j'annonce ; mais en est-il beaucoup qui viennent à moi pour l'écouter et pour l'entendre?

Malheureuse chrétienté, où sont vos temps passés? Alors on bravait les plus cruelles persécutions pour entendre la parole de Dieu, au péril de son corps et de sa vie! Alors les champs les plus vastes étaient trop petits pour contenir le peuple! Aujourd'hui il n'est pas de futilité qui n'empêche d'assister à la prédication de la parole de Dieu! Nos temples sont vides; on prêche, pour ainsi dire, pour des bancs et des chaises déserts! C'est beaucoup si quelques-uns assistent trois fois par an à la parole de Dieu! Qu'il en est peu, même parmi ceux qui croient vivre en bons chrétiens, qui y assistent ce nombre de fois! car, si parfois nous avons un certain nombre d'auditeurs, ils sont pourtant toujours moins nombreux qu'ils ne devraient l'être, si on les compare à

cette foule prodigieuse qui court aux jeux, aux plaisirs, aux fêtes, aux bals, aux spectacles, ou qui aime mieux perdre le temps chez soi, dans l'oisiveté, que de venir à l'église pour s'édifier et s'instruire.

En vérité, Mes Frères, en vérité vous n'êtes point des chrétiens si vous croyez que c'est la vérité éternelle qui fait entendre sa voix dans nos temples, que c'est Dieu qui vous parle par la bouche des prédicateurs, et qui veut vous entretenir de l'importante affaire de votre salut ; non, vous n'êtes point des chrétiens, dis-je, si vous croyez tout cela et si néanmoins vous ne daignez mettre de côté la moindre de vos occupations, si vous ne voulez pas perdre une heure de vos distractions et de vos plaisirs pour écouter cette parole sacrée! Non! je le dis encore, vous n'êtes point des chrétiens; c'est tout au plus si vous l'êtes en apparence.

Car quelles raisons pouvez-vous apporter pour justifier ce malheureux éloignement de la parole de Dieu! Direz-vous que vous êtes assez instruits? Si vous le croyez, vous êtes dans l'erreur; car, si vous étiez assez instruits, serait-on obligé de vous refuser si souvent les sacrements pour défaut de connaissance suffisante de nos saints mystères et de nos devoirs les plus essentiels? Serait-on obligé, quand vous allez vous marier, de vous renvoyer au catéchisme pour vous le faire

apprendre? Verrait-on tant de fois transgresser les commandements de Dieu et ceux de la sainte Église, transgression dont vous vous disculpez souvent parce que vous ne saviez pas telle ou telle chose? Enfin se tiendrait-il en tous lieux tant de discours si criminels qu'on semble n'avoir jamais entendu parler de Dieu ni de religion? Mais admettons qu'il en soit ainsi ; je dis encore que vous êtes obligés de venir entendre la parole de Dieu ; car la publication de la parole de Dieu ne se fait pas seulement pour vous instruire, mais aussi pour vous émouvoir, vous encourager et vous exciter, soit à la pratique de la vertu, soit à l'abandon du péché. Dieu donne à sa parole sainte dans notre bouche une force vivifiante qu'elle n'a point ailleurs. En outre c'est la volonté de Dieu que vous l'écoutiez : *Ipsum audite!*

Que dites-vous pour votre excuse? Vous n'avez pas le temps? Mais n'avez-vous pas le loisir de soigner vos affaires, vos cultures, votre négoce, vos procès? S'il y a quelque gain à faire ou si vous en attendez un résultat de quelque importance, ne trouvez-vous pas toujours le temps de vous y appliquer? n'en êtes-vous pas constamment occupés? n'y consacrez-vous pas des jours, des mois, des années, sans vous lasser jamais? n'y sacrifiez-vous pas votre sommeil, votre repos, tous les plaisirs de votre vie? Aveugles mortels, dit saint Augustin! voilà

ce que vous faites tous les jours pour les choses de rien, et pour la plus importante et la plus considérable de vos affaires, pour le salut éternel de votre âme, de cette âme que Dieu, comme dit saint Paul, n'a résolu de sauver que par la docilité à sa parole sacrée, vous ne pouvez sacrifier seulement quelques instants dans le cours de toute une semaine!

Vous n'avez pas le temps! Mais si tant de saints qui sont aujourd'hui dans le ciel, et qui n'ont dû peut-être ce bonheur et cette gloire qu'à une instruction qu'ils ont entendue; si eux, comme vous, avaient prétexté qu'ils n'avaient pas le temps de l'entendre, je vous le demande, où seraient-ils à présent? Si Pierre n'avait abandonné sur-le-champ sa barque et ses filets quand il entendit la voix de Jésus; si Matthieu n'avait quitté son bureau à l'instant où ce divin Rédempteur lui ordonnait de le suivre; si Madeleine n'avait renoncé à ses plaisirs et à ses vanités quand ce Maître adorable lui fit voir toute l'horreur et tout le scandale de sa conduite, je vous le demande, Mes Frères, où seraient-ils? où seraient-ils s'ils avaient comme vous refusé d'entendre la parole de Dieu, la voix du Seigneur? Peut-être, hélas! pour avoir négligé la grâce de leur salut, il n'y eût plus eu pour eux ni conversion ni retour; et comme les convives ingrats de l'Évangile, qui répondaient qu'ils n'avaient pas

le temps de se rendre au banquet, bien qu'ils y fussent appelés, ils auraient de même été exclus pour toujours de la salle du festin. Ah! qui sait, Mes Frères, si ce sermon même que vous négligez n'est pas précisément celui où vous vous seriez infailliblement convertis? Qui sait s'il n'aura pas été la cause et le commencement de votre éternelle réprobation, parce que vous ne l'aurez pas entendu?

Après cela, venez donc nous dire encore que vous n'avez pas le temps ou pas besoin de venir nous entendre. Ah! cherchez donc le temps, tandis qu'il s'agit peut-être de votre salut éternel, et puisque tout le temps de votre vie ne vous est donné que pour y travailler uniquement et sans cesse!

Désormais soyez donc, Mes Frères, attentifs à la parole de Dieu; car c'est un grand bonheur d'avoir occasion de l'entendre, et ce serait un grand malheur que de ne pas profiter de cette occasion. Laissez les hommes du monde dédaigner la parole de Dieu comme inutile, et dire au Très-Haut avec les impies dont parle Job : « Allez, nous ne voulons pas de la connaissance de vos voies[1]. » Vous, Mes Frères, ayez pour elle une grande attention et une grande estime; cherchez-y la nourriture de votre âme, les armes contre vos mau-

[1] Job., XXI, 14.

vaises passions et les divers moyens de salut qu'elle renferme.

Les premiers chrétiens de Galatie, lorsque saint Paul vint prêcher chez eux, le reçurent non-seulement comme un ange de Dieu, mais comme Jésus-Christ[1]. Ceux de Thessalonique écoutaient ses prédications dans les mêmes sentiments; ils recevaient sa parole non comme sienne, mais comme celle de Dieu même[2]. Voilà, mes amis, les exemples que vous devez imiter : écoutez-nous comme Dieu même; écoutez la parole que nous vous annonçons non comme la parole des hommes, mais comme ce qu'elle est réellement, comme la parole de Dieu; bannissez de votre esprit la témérité de parler contre elle; gardez-la précieusement dans votre cœur; appliquez-vous-la à vous-mêmes; conformez-y toutes vos actions, vos paroles et vos pensées. Heureux si vous faites cela! car les saints Pères déclarent que c'est un signe d'éternelle élection. Malheureux, au contraire, ce-qui qui méprise, qui dédaigne ou qui combat nos prédications! il offense Dieu lui-même, et le mépris retombe moins sur nous que sur Dieu. *Nec contra nos est murmur vestrum, sed contra Dominum*[3]. Selon les saints Pères, c'est un signe d'éternelle réprobation.

Saint Bernard dit entre autres : « Comme c'en

[1] Gal., IV, 14. — [2] I Thess., II, 13. — [3] Ex., XVI, 8.

« est fait d'un malade quand son estomac ne « veut plus de nourriture, de même c'est une « marque certaine que c'en est fait de quelqu'un, « c'est-à-dire qu'il est réprouvé, quand il rejette « la parole de Dieu, cette nourriture de l'âme. » En effet, c'est ce que nous fait connaître cette terrible sentence prononcée par l'éternelle vérité, par Jésus-Christ lui-même : « Celui qui est de Dieu « écoute la parole de Dieu ; aussi vous n'écoutez « pas la parole de Dieu, parce que vous n'êtes pas « de Dieu, mais que vous avez le démon pour « père [1] ; » et en un autre endroit : « Si quelqu'un « n'a point écouté vos paroles, en vérité, je vous « dis qu'au dernier jour il sera traité plus rigou- « reusement que Sodome et Gomorrhe, » qui furent détruites par le feu du ciel : *Tolerabilius erit terræ Sodomorum et Gomorrhæorum in die judicii quam illi civitati* [2]. Puissiez-vous tous, Mes Frères, éviter un si affreux châtiment et mériter, au contraire, par votre respect, votre zèle, votre docilité à la parole de Dieu, d'être bénis au dernier jour.

Ainsi soit-il.

[1] Joan., VIII, 47. — [2] Matth., X, 14, 15.

## Ier SERMON

### POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

*Ingressi habitant ibi.*
Ceux qui entrent y établissent leur demeure.
(Luc., xi, 26.)

Qu'y a-t-il de plus misérable pour l'homme, Mes Frères, que de servir de repaire au démon? Tel est pourtant le sort d'un impudique; c'est Jésus-Christ, c'est la vérité éternelle elle-même qui nous l'assure en l'Évangile de ce jour : *Ingressi habitant ibi.* Si l'impureté plonge l'homme dans un état si déplorable, qui ne reconnaîtra pas que c'est un épouvantable péché? un péché qu'on ne saurait assez redouter, qu'on ne saurait assez fuir, qu'on ne saurait assez détester!

Et quel péché cependant est plus généralement répandu de nos jours? Ne peut-on pas affirmer en toute vérité qu'en ces temps malheureux toute chair a, comme aux jours de Noé, corrompu sa voie? Tous les âges sont infectés de cette lèpre hideuse: la jeunesse l'a contractée pour ainsi dire en sortant du sein maternel, et les enfants sont dès leur plus jeune âge victimes de ce mal funeste; l'âge mûr est souillé d'une infâme lubricité, et il n'est point de penchants honteux auxquels il ne

s'adonne avec une effrayante ardeur ; la vieillesse blanchie même n'a point de dégoût de ces dégoûtantes horreurs, et chez beaucoup d'hommes cette flamme impudique ne s'éteint qu'avec la vie ! Je puis donc répéter aujourd'hui ce que disait jadis un saint Père, que l'impudicité met tout le genre humain en péril ; qu'elle est la cause commune de la réprobation des hommes ; que c'est elle qui les précipite en si grand nombre dans une éternelle damnation ! *Hoc maxime vitio periclitatur genus humanum*[1]. C'est ce qui m'engage à traiter aujourd'hui de cet abominable péché.

Le grand Apôtre a dit : « Qu'on n'entende parler parmi vous d'aucune impureté, ainsi qu'il convient à des saints. » Je voudrais de grand cœur pouvoir me conformer à ce précepte ; oui, je voudrais que ce sujet pût demeurer enseveli toujours dans un silence éternel ; car il est difficile de s'en entretenir sans craindre de blesser les oreilles chastes et d'offrir des images dangereuses par la divulgation des choses auxquelles on ne devrait jamais penser ; mais le ministère dont je suis revêtu exige que je vous inspire toute l'horreur que mérite ce monstre qui ravage la chrétienté, ce mal de tous les instants qui précipite dans l'abîme des enfers une innombrable foule d'hommes. Je vais donc vous faire voir : 1° l'horreur de l'impureté ; 2° ses funestes suites.

[1] S. Greg.

O Seigneur, vous qui seul pouvez préserver et purifier les cœurs de cette misérable souillure, répandez sur tous ceux qui m'écoutent ici l'abondance de vos grâces et cet esprit de chasteté qui est capable de sanctifier même les cœurs les plus charnels; purifiez d'abord et surtout mon propre cœur, qui est peut-être le plus impur de tous les cœurs : *Cor mundum crea in me, Deus*[1], « placez une garde à ma bouche, et sanctifiez mes « lèvres, afin qu'elles ne profèrent que des choses « décentes[2]. » C'est ce que je vous demande, avec le Prophète-Roi, par l'intercession de la plus pure de toutes les vierges. *Ave, Maria...*

« Que chacun de vous sache maintenir son corps dans la sainteté et la décence : » telles sont les paroles de l'Apôtre saint Paul aux Thessaloniciens[3]. Mes Frères, par ces paroles il enjoint d'abord que personne ne souille son corps d'aucune impureté, comme faisaient les païens, qui s'abandonnaient à toute espèce d'indécence avec d'autres et sur eux-mêmes ; ils ne regardaient pas cela comme un crime, parce qu'ils ne connaissaient pas Dieu ; mais un chrétien doit en avoir une grande horreur et une vive aversion, parce qu'il sait et qu'il peut au moins ou doit savoir qu'il pèche ainsi grièvement contre Dieu, contre le Saint-Esprit et contre le Christ. Il pèche contre

[1] Ps. L, 12. — [2] Ps. CXL, 3. — [3] I Thess., IV, 4.

Dieu parce qu'il déshonore, qu'il souille et dégrade son image ; il pèche contre le Saint-Esprit parce qu'il profane son temple. « Ignorez-vous, » dit le grand Apôtre, « que votre corps est le temple du Saint-Esprit ? Et si quelqu'un viole le temple de Dieu, » ajoute-t-il plus loin, « Dieu le détruira [1] ! » Quelle effroyable sentence portée contre l'impudique ! Enfin il pèche aussi gravement contre le Christ, « parce que nos corps sont les membres du Christ, » dit encore l'Apôtre [2], et qu'ils sont honteusement maltraités par le péché d'impureté. Saint Thomas nomme cela un abominable sacrilége, « attendu, » selon saint Paul, « que nous ne « nous appartenons pas, puisque nous avons été « rachetés à un prix si auguste, et parce que nous « sommes obligés d'honorer et de porter Dieu « dans notre cœur [3]. »

Il enjoint, en second lieu, par ces paroles : « Que chacun de vous sache garder son corps dans la sainteté et la décence ; » par ces paroles, dis-je, il enjoint, selon saint Augustin et saint Thomas, que les époux usent saintement des droits du mariage, c'est-à-dire qu'ils ne doivent pas se borner à fuir l'adultère, mais qu'ils doivent garder une honnête et chrétienne modération dans ce qu'exige le devoir de leur état. Ils ne peuvent point agir comme le cheval et le mulet, qui n'ont

[1] I Cor., III, 16, 17. — [2] I Cor., VI, 15. — [3] I Cor., VI, 19, 20.

point d'intelligence ; mais ils doivent, avec le jeune Tobie, se dire à eux-mêmes : « Nous sommes les « enfants des saints ; nous ne devons pas nous « unir comme les peuples qui ne connaissent « pas Dieu [1]. » Ne croyez pas, Mes Frères, que dans le mariage tout soit permis ou toléré ; qu'on puisse y faire ce qu'on veut, comme osent l'avancer certaines gens qui ne rougissent pas de dire que c'est pour cela qu'ils sont mariés : écoutez saint François de Sales : « Ignorez-vous, » dit-il, « qu'on peut s'enivrer de son propre vin et dans sa propre coupe? » c'est-à-dire qu'on peut pécher aussi contre la chasteté dans le mariage ? Ceux qui suivent les instincts dépravés de la concupiscence et donnent un libre cours à leurs mauvaises inclinations sont donc plus païens que chrétiens [2].

Et pour qu'on ne s'imagine pas n'avoir rien à craindre à cause de ce péché, parce que généralement il se commet en secret, l'Apôtre dit que « Dieu tire vengeance de semblables dé« lits [3], » c'est-à-dire non seulement de l'adultère, mais aussi de la lascivité et de toute indécence, selon la remarque de Théophylacte sur ce passage. Et certes l'Écriture nous montre évidemment que Dieu punit souvent dès cette vie même le péché d'impudicité : ne l'a-t-il pas suffisam-

[1] Tob., VIII, 5. — [2] I Thess., IV, 5. — [3] I Thess., IV, 6.

ment prouvé au temps de Noé, lorsqu'à cause de ce péché il détruisit tout le genre humain et tous les animaux de la terre par un déluge universel, à l'exception seulement de ceux qui se trouvaient avec Noé dans l'arche? Ne l'a-t-il pas suffisamment prouvé quand, pour ce péché de la chair, il réduisit en cendres par une pluie de soufre Sodome, Gomorrhe et les autres villes, avec tout ce qu'elles contenaient? Ne l'a-t-il pas suffisamment prouvé quand, pour le crime d'une seule femme, il fit passer au fil de l'épée presque toute la tribu de Benjamin? Ne l'a-t-il pas prouvé dans la personne de David et de bien d'autres? « Le « glaive, » lui dit le prophète Nathan au nom du Seigneur, « le glaive ne sortira pas de votre mai- « son, parce que vous m'avez offensé, et que « vous avez pris pour votre femme la femme « d'Urie de Heth[1]. »

Les Romains eux-mêmes, quoique idolâtres, punissaient de mort l'adultère; jadis la sainte Église punissait une simple indécence de sept années, et un adultère de vingt-cinq ans de pénitence; et, quoiqu'il arrive fréquemment qu'on évite ici-bas le châtiment des hommes, car tout aujourd'hui semble permis, on ne pourra se soustraire cependant au châtiment de Dieu, qui voit et qui connaît tout et qui est un juge équitable.

[1] II Reg., XII, 10.

Écoutez les paroles que prête l'Écriture sainte au saint vieillard Éléazar : « Le pécheur ne pourra échapper ni mort ni en vie à la main du Dieu tout-puissant[1] ; » et, si Dieu semble épargner en cette vie, il n'épargnera plus dans la suite ; mais sa vengeance sera d'autant plus terrible qu'il l'aura plus longtemps différée, en attendant avec longanimité que nous fassions pénitence.

Ils sont dans une profonde erreur et ils se trompent déplorablement ceux qui s'imaginent que l'impureté n'est pas un grave péché et qu'elle se pardonne facilement : l'Apôtre en expose la grièveté lorsqu'il dit que « ceux qui le commettent ne posséderont pas le royaume de Dieu[2]. » Le saint homme Job reconnaît pareillement que les impudiques « n'ont aucune part et « aucun héritage à attendre du Tout-puissant « dans le ciel[3]. » Et un peu plus bas il dit que l'impureté « est un feu qui consume, qui dévore tout[4]. » Vérité qui se manifeste par les grandes plaies spirituelles qu'engendre ce péché : les trois principales sont l'aveuglement, l'endurcissement et l'impénitence finale.

Il n'est point de péché, Mes Frères, qui plonge l'homme dans un plus profond aveuglement d'esprit et qui rende l'âme plus charnelle : c'est pourquoi saint Paul appelle l'impudique un homme

[1] II Mach., VI, 26. — [2] I Cor., IV, 10. — [3] Job, XXXI, 2. — [4] Ib., XII.

charnel qui ne conçoit pas les choses qui tiennent à l'esprit de Dieu, mais qui les regarde comme des folies : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei : stultitia enim est illi*[1]. Que l'homme, dit saint Bernard, se laisse entraîner par l'ambition, c'est un péché, mais c'est celui des anges, parce que l'orgueil est un péché de l'esprit, propre aux anges ; qu'il tombe dans l'avarice et qu'il succombe aux suggestions de son intérêt privé, comme cela n'arrive que trop souvent de nos jours ; c'est un péché, mais c'est celui de l'homme, parce que l'avarice est un excès provenant du sentiment de convoitise qu'on ne rencontre que chez l'homme. Mais, quand il se livre aux immondes jouissances de la chair, il pèche, et il pèche comme la brute ; son péché le ravale et le prive de cette lumière de l'intelligence qui le distingue des animaux ; et réellement, dès que ce vice funeste règne dans une âme, l'homme tombe graduellement dans les plus épaisses ténèbres ; il devient si aveugle qu'il foule aux pieds son bonheur, son honneur, sa réputation, sa religion même pour assouvir ses instincts dépravés.

L'Écriture sainte est remplie d'exemples funestes qui confirment jusqu'à l'évidence cette vérité. N'est-ce pas cette passion qui coûta à Samson la liberté et la vie en l'aveuglant au point de lui faire

[1] I Cor., II, 14.

révéler à Dalila le secret de sa force, bien qu'il eût été déjà trois fois victime de l'infidélité de cette femme[1]? N'est-ce pas cette passion qui corrompit la conscience de ces deux vieillards qui attentèrent à l'honneur de la chaste Suzanne, au point qu'oubliant leur dignité de magistrats, ils déshonorèrent leur vieillesse, ils détournèrent les yeux du ciel et bravèrent le jugement équitable du Seigneur[2]? — N'est-ce pas cette passion enfin qui fit renier son Créateur à Salomon, le plus sage des rois, cet homme comblé de tous les dons du ciel, cet homme dont la vaste science embrassait tout ce qui existe dans l'univers depuis le cèdre jusqu'à l'hysope? Oh! oui, il n'eut point de peine à se prosterner devant des dieux de pierre après avoir adoré les idoles de chair, et il perdit la plus noble lumière et l'intelligence quand il eut prostitué son cœur à d'infâmes créatures : *Depravatum est cor ejus per mulieres, ut sequeretur deos alienos*[3].

Mais pourquoi chercher des preuves de cette vérité dans des temps si reculés? Ces mêmes exemples ne se reproduisent-ils pas malheureusement tous les jours sous nos yeux? Ici c'est un père qui oublie ce qu'il doit à ses enfants, et dont la vie déréglée ne tarde pas à plonger sa famille dans la misère ; là c'est une femme qui

[1] Jud., XVI. — [2] Dan., XIII. — [3] III Reg., XI.

méconnaît ce qu'elle doit à son époux et qui ne se souvient plus de la foi qu'elle lui a jurée. Là c'est une fille qui oublie ce qu'elle se doit à elle-même et qui ne rougit pas de flétrir la plus belle fleur de sa jeunesse, de se rendre volontairement l'objet des mépris et du blâme publics. Là c'est un fils qui oublie les saintes leçons que ses parents lui avaient inculquées dès son enfance ; il secoue le joug de la religion pour se livrer plus librement à la débauche. Ailleurs c'est un ami qui oublie ce qu'il doit à son ami et qui exploite la confiance qu'on lui accorde dans une famille pour en abuser et la déshonorer. Aussi voyons-nous tous les jours qu'une foule d'hommes oublient le ciel et la terre du moment qu'ils se laissent dominer par une passion mauvaise ; ils cessent de croire ce qu'ils croyaient auparavant, ils cessent de craindre ce qu'ils craignaient jadis, tant l'impureté est puissante à aveugler l'homme !

A cet aveuglement de l'esprit succède l'endurcissement du cœur ; car, aussitôt que l'homme a contracté l'habitude de commettre ce honteux péché, il devient complétement inaccessible aux choses spirituelles : rien n'est plus capable de l'émouvoir ; il n'écoute plus ni inspirations divines ni avertissements humains : on lui parle, c'est comme si l'on se taisait ; il raille, il méprise tout, il se rit de tout, et il va s'endurcissant ainsi de plus en plus dans le vice.

L'époque de Noé nous offre un exemple mémorable : comme toute chair, tout homme avait corrompu sa voie et qu'une grande iniquité régnait dans le monde, Dieu résolut d'éteindre ces flammes impures dans les eaux d'un déluge universel. Noé seul, avec sa famille, trouva grâce aux yeux de Dieu, et Dieu lui ordonna de construire une arche pour se mettre avec les siens à l'abri de cette catastrophe universelle. Noé employa cent ans à la construction de cette arche ; pendant tout ce temps il ne cessa de prêcher et d'exhorter les hommes à faire pénitence, à mettre un terme à leurs crimes et à se convertir à Dieu, les prévenant du terrible malheur qui les menaçait. Mais ses efforts et ses avertissements n'aboutirent à rien ; car, tous s'obstinant avec endurcissement dans l'horreur du vice, il ne s'en trouva pas un qui se dît avec repentir : Malheureux, qu'ai-je fait ? Aussi tous furent-ils submergés dans les eaux.

Quel fruit produisent encore aujourd'hui nos prédications ? quel profit en retirent tant de personnes impudiques ? Quand elles s'approchent à Pâques du tribunal de la pénitence, quand elles viennent se confesser pour ne pas faillir à un devoir indispensable, quelle amélioration remarque-t-on en elles ? Viennent-elles avec un véritable repentir du cœur ? Dépouillent-elles leurs mauvaises habitudes ? Évitent-elles les occasions pro-

chaines, ces personnes, ces sociétés, ces lieux qui leur furent une cause permanente de chute? Reviennent-elles sincèrement et durablement à Dieu? Je vous le demande, Mes Frères, en connaissez-vous beaucoup chez qui la grâce divine ait opéré ce changement de mœurs?

Je rencontre bien, disait jadis saint Chrysostome, et j'ai plus de motifs de le dire aujourd'hui que ce saint Père, je rencontre bien des âmes pures qui se sont entièrement préservées de la contagion du péché. Il y a toujours et il y aura toujours de belles âmes, pour l'édification de la sainte Église et pour la gloire de Jésus-Christ. Je vois dans le christianisme des assemblées d'hommes crucifiés au monde et à la chair, et qui semblent vivre sur la terre comme les anges du ciel; je vois des réunions de vierges qui, selon l'expression de saint Jean, ont lavé leur vêtement dans le sang de l'Agneau; je vois des femmes vertueuses, des veuves irréprochables dans leur conduite et leur réputation. Mais des chrétiens chastes et de mœurs réglées après avoir vécu dans le débordement, mais des hommes jadis frivoles et voluptueux qui ont mis fin à leurs désordres, mais des âmes généreuses et libres qui recouvrent encore le don de chasteté qu'elles ont eu le malheur de perdre une fois dans les voluptés de la chair, hélas! Mes Frères, ajoute saint Chrysostome, c'est ce que je cherche dans le

monde ; mais je cherche en vain, et c'est ce qui me fait douter si la pénitence de ce péché n'est pas plus rare que l'innocence, et s'il n'est pas plus facile de ne jamais tomber que de se relever après la chute.

C'est ainsi, Mes Frères, que l'impureté, comme dit saint Cyprien, conduit l'homme à l'impénitence finale : *Impudicitia mater impœnitentiæ*[1]. En effet, un homme impudique est si étroitement enchaîné par ses mauvaises habitudes, il en est si accablé qu'il finit par se trouver dans une sorte d'impossibilité de se relever. A voir avec quelle persistance il s'opiniâtre à vivre dans le mal, ne serait-on pas tenté de dire : Sa tête, courbée sous un joug de fer, ne peut plus se redresser pour contempler le ciel ; il n'a pas la force de former une sainte pensée ; il ne peut exhaler un soupir de repentir ou de regret ; il ne saurait verser une larme d'affliction ; ses yeux sont devenus d'acier, et ce malheureux peut s'écrier avec David : Je suis englouti dans la fange de l'abîme et je n'ai pas la force de m'en tirer : *Infixus sum in limo profundi, et non est substantia*[2]. Sans doute on peut toujours s'arracher à cette infâme servitude ; mais combien il est rare qu'on le veuille énergiquement et qu'on le fasse en effet !

[1] Auct. lib. *De ben. Pud.* — [2] Ps. LXVIII, 3.

Ah! que de fois ne voit-on pas une mauvaise habitude contractée dans la jeunesse suivre le pécheur jusqu'à la mort. Le sort le plus ordinaire des impudiques est donc l'impénitence finale, l'enfer, la réprobation éternelle! Le Saint-Esprit exprime cette vérité d'une manière bien évidente, dans le livre des Proverbes, lorsqu'il dit en parlant d'une femme déshonnête : Tous ceux qui viennent à elle n'en reviendront jamais, et ils ne retrouveront plus les sentiers de la vie : *Qui ingrediuntur ad eam non revertentur nec apprehendent semitas vitæ*[1].

Vous venez de voir l'horreur de l'impureté, Mes Frères; vous venez d'entendre les funestes suites de cet abominable péché; que pourrais-je ajouter à ce triste tableau? Je vous prie, je vous conjure au nom de la charité fraternelle, au nom de votre bien-être temporel et éternel, haïssez, détestez l'impudicité, arrachez-la du milieu de vous autant qu'il est en votre pouvoir de le faire!

Vous qui gouvernez les peuples, voulez-vous voir augmenter le bonheur de vos concitoyens? mettez des barrières au torrent destructeur de ce vice exécrable!

Maîtres et maîtresses, voulez-vous voir régner la paix dans vos demeures, empêcher la discorde, attirer sur vous et sur vos inférieurs les bénédic-

[1] Prov., II, 19.

tions du ciel? inspirez-leur la crainte de Dieu, châtiez ceux qui manquent à la pudeur, bannissez de vos maisons ceux qui répandent ce poison corrupteur dans le cœur de vos jeunes enfants!

Et vous, parents, qui permettez tout à vos enfants, quoique vous puissiez remarquer d'après leur conduite, d'après leurs discours, d'après leurs rendez-vous nocturnes, qu'ils se rendent coupables de ce péché, rappelez-vous l'épouvantable exemple du grand-prêtre Héli, qui, pour n'avoir pas repris assez tôt et assez sévèrement ses fils impudiques, est arraché de la vie avec eux dans un seul et même jour! Craignez que le même malheur ne vous survienne!

Vous tous enfin, chrétiens, vous tous qui êtes ici présents, ayez une horreur souveraine de ce terrible et affreux péché; fuyez l'impureté! car, s'il est un péché qui vous dégrade, certes c'est celui-ci. «Dieu, » dit l'Apôtre saint Paul, «ne nous a pas appelés à l'impureté, mais à la sainteté [1], » c'est-à-dire qu'il ne nous a pas faits chrétiens pour vivre dans la licence et donner un libre cours à de viles jouissances, mais afin que, purifiés de notre impureté première, nous puissions atteindre à la sainteté : la sainteté est la fin de notre vocation; c'est la volonté de Dieu que nous menions une vie sainte, pure et chaste : *Hæc est*

[1] I Thess., IV, 7.

*voluntas Dei, sanctificatio vestra*[1]. Soyez donc saints, soyez purs, soyez chastes; car heureux, mille fois heureux ceux qui ont le cœur pur : *Beati mundo corde*[2], puisque, selon la promesse de Jésus-Christ, ils verront Dieu : *Quoniam ipsi Deum videbunt*[3]. Et c'est, Mes Frères, le bonheur suprême que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.

---

## IIe SERMON

### POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

*Erat ejiciens dæmonium, et illud erat mutum.*
Jésus chassait un démon, et ce démon était muet.
(Luc., IX, 14.)

Jésus-Christ, voulant prouver qu'il était le Fils de Dieu, le Messie promis et longtemps attendu, le Sauveur du monde, opéra différents miracles, et entre autres il délivra un possédé dont parle l'Évangile de ce jour. De même que l'Évangéliste saint Luc nous apprend que ce possédé était muet, saint Matthieu nous apprend à son tour que cet homme n'était par seulement muet, mais qu'il était aussi aveugle; et saint Chrysostome remarque qu'en outre il était sourd, comme le sont

[1] I Thess., III. — [2] Matth., V, 8. — [3] Ib.

généralement les muets de naissance. Cette remarque lui donne lieu d'observer que la méchanceté et la malice du démon, qui le possédait, était bien grande pour qu'après être entré dans cet homme il fermât les deux voies, c'est-à-dire l'ouïe et la vue, par lesquelles il pouvait parvenir à la connaissance de la vraie foi. Il lui avait ravi la vue afin qu'il ne vît pas les miracles que le Christ opérait ; il lui avait ravi l'ouïe afin qu'il n'entendît pas sa sainte parole, sa doctrine et ses prédications, et pour que, placé ainsi dans l'impossibilité de voir les miracles du Christ et d'entendre ses instructions, il ne crût pas en lui et n'arrivât pas au salut. Mais le Christ, venu en ce monde pour réduire au néant les œuvres du démon, chassa celui-ci de ce possédé, à qui il rendit la vue et l'ouïe.

Quand, avec saint Jérôme, je considère ce miracle dans un sens moral, il me semble voir dans ce possédé, délivré par le Sauveur, l'image d'un pécheur converti. Oui, Mes Frères, celui qui est en état de péché mortel est, dans un sens spirituel, possédé du démon, parce que le démon a un pouvoir et une autorité particulière sur cet homme privé de la grâce et de l'amour de Dieu : il est aveugle, parce qu'il ne voit ni la bonté du Dieu qu'il offense, ni le bonheur infini qu'il repousse, ni les châtiments éternels qu'il mérite ; il est sourd, parce qu'il ne cède ni à l'infusion du

Saint-Esprit, ni aux reproches de sa conscience, ni aux exhortations des confesseurs et prédicateurs; et outre cela il est aussi muet quand, au lieu de confesser ses péchés avec un sincère repentir, il les cache dans son cœur et refuse de les avouer au ministre de Dieu. Le temps ne me permet pas de traiter toutes ces considérations en détail; je m'arrêterai aujourd'hui à la dernière, c'est-à-dire que je vais vous parler de la confession du péché, qui guérit ce mutisme spirituel et qui expulse ce démon pervers.

Donnez, ô mon divin Sauveur, donnez une vertu particulière à mes paroles. Vous avez promis à vos disciples, avant de monter au ciel, qu'en votre nom ils chasseraient le démon; vous nous avez accordé toute puissance sur les esprits infernaux; aidez-moi aujourd'hui à bien user de ce pouvoir : c'est la grâce que j'implore de vous, par l'intercession de la très-sainte Vierge Marie. La stricte obligation de bien confesser ses péchés fera le sujet de ma première partie; les abus que beaucoup se permettent dans la confession feront le sujet de la seconde.

Ce n'est pas un simple conseil, Mes Frères, c'est un commandement rigoureux pour tout chrétien qui a eu le malheur de perdre la grâce du baptême d'avouer ses péchés en confession et de s'en accuser. C'est une vérité de la foi : Jésus-Christ lui-même a confirmé cette vérité, et jamais per-

sonne, ni roi, ni pape, ni évêque, n'a pu s'en dispenser.

Quand le Sauveur a-t-il donné cet ordre de se confesser? C'est lorsqu'il donna à ses apôtres le pouvoir de pardonner les péchés et de les retenir, lorqu'il institua le sacrement de Pénitence en disant à ses apôtres, selon saint Jean [1] : *Accipite Spiritum Sanctum : quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt.* Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les aurez remis, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. La rémission ou la rétention des péchés étant laissée au jugement des Apôtres, il est clair qu'eux et les prêtres, leurs successeurs, sont préposés comme juges des consciences, et que c'est à eux par conséquent qu'on doit découvrir les péchés qu'on a commis, afin qu'ils puissent prononcer une équitable sentence et imposer une expiation et une pénitence proportionnées.

C'est ainsi que la sainte Église l'a compris et le comprend encore ; c'est ce qu'elle nous enseigne aujourd'hui comme elle l'enseignait dans son principe. Tout homme, dit-elle, qui est tombé dans le péché mortel après le baptême est obligé, suivant l'institution de Dieu, à un aveu complet de ses péchés. Cette obligation de confesser nos

[1] Joan , xx, 22, 23.

péchés se révèle aussi dans les expressions du Sauveur, lorsqu'il appelle ce pouvoir sacerdotal de remettre les péchés la clef des cieux : *Claves regni cœlorum* [1]. Car, ainsi qu'on ne peut entrer dans un endroit fermé sans l'aide de celui à qui les clefs en sont confiées, de même un pécheur qui est tombé après le baptême ne peut entrer dans le ciel fermé pour lui si la porte ne lui en est ouverte par les prêtres, à qui sont remises et confiées les clefs du royaume de Dieu.

C'est ce que les saints Pères ont exprimé par une autre comparaison en appelant le saint sacrement de Pénitence *secunda post naufragium tabula*, la seconde planche de salut après le naufrage. Quel salut en effet reste-t-il à celui qui fait naufrage dans une mer orageuse que de saisir quelque planche du navire en pièces pour se soutenir ? Tous nous avons fait naufrage dans nos premiers parents, qui, en transgressant l'ordre de Dieu, nous ont fait participer à leur infraction. Mais Dieu nous a sauvés de ce naufrage par le sacrement de Baptême. Si après ce premier naufrage nous venons à en essuyer un second, c'est-à-dire si après le baptême nous retombons dans le péché mortel, il ne nous reste de moyen de nous sauver que cette deuxième planche de salut, que la miséricorde de Dieu remet entre nos

[1] Matth., XVI.

mains, c'est-à-dire le sacrement de Pénitence. Nous devons la saisir, nous devons y soutenir notre âme si nous voulons aborder au rivage, si nous voulons atteindre le port du salut éternel.

C'est donc une loi rigoureuse et inviolable que nous devons avouer au prêtre les péchés mortels commis après le baptême. On peut confesser les péchés véniels, et c'est même à conseiller ; mais on n'y est pas obligé rigoureusement, parce que, selon l'enseignement du concile de Trente, nous pouvons les expier par beaucoup d'autres moyens ; mais pour le péché mortel il n'est de remède que la confession, du moins quand elle est possible ; et si l'on veut être déchargé de ses péchés par cet aveu, il doit être entier et parfait, c'est-à-dire qu'on doit confesser tous les péchés mortels dont on se souvient après un examen attentif de sa conscience. Qu'un péché soit des plus honteux, qu'il ait été commis dans le mystère, fût-ce dans le cœur même, par pensée ou par désir, on doit néanmoins le confesser. Si l'on tait volontairement en confession un péché mortel, quel qu'il soit, c'est comme si on ne se confessait pas. Que dis-je? hélas! on fait bien pis ; car, outre que par une confession déguisée on n'obtient le pardon d'aucun péché, on commet encore un grave péché mortel, un sacrilége infiniment plus grand que le péché même qu'on fait, qu'aucun de ceux qu'on a avoués : c'est spécialement de ces profanateurs

des sacrements que l'Apôtre saint Paul a dit qu'ils foulent aux pieds le Fils de Dieu, qu'ils rejettent comme une chose immonde son sang précieux et qu'ils outragent le Saint-Esprit, parce que ce sacrement reçu dignement nous communique les grâces du Saint-Esprit et les mérites du précieux sang de Jésus-Christ. Cela suffit pour nous montrer l'obligation rigoureuse où nous sommes de confesser nos péchés. Examinons maintenant les abus qui se commettent le plus fréquemment dans l'accomplissement de ce devoir.

C'est, en premier lieu, une erreur qu'on ne saurait assez déplorer de croire que tout consiste dans la confession, et cette erreur est d'autant plus dangereuse qu'elle est commune de nos jours; c'est une erreur, dis-je, c'est un faux jugement de beaucoup d'hommes qui s'obstinent dans le péché et sont tranquilles néanmoins, parce qu'ils s'en sont confessés. Oh! que d'hommes se trouveront déçus qui, s'appuyant avec trop de confiance sur la confession, n'ont que peu ou point travaillé à l'amendement de leur vie! La confession est bonne quand elle coïncide avec un repentir convenable, avec une vraie conversion du cœur, avec un véritable changement de vie. Mais se confesser sans devenir meilleur, c'est se laver sans devenir plus propre, c'est faire un travail en pure perte. On s'imagine que tout est dit quand on s'est confessé, quoique le cœur

reste aussi attaché qu'auparavant au péché : mais une blessure, une plaie, une maladie sont-elles guéries parce qu'on les expose au médecin? C'est bien un moyen d'arriver à la guérison, mais ce n'est pas la guérison elle-même. Il en est de même de la confession ; car qu'est-ce que la confession, sinon une déclaration de nos maladies spirituelles? qu'est-elle autre chose que la révélation des plaies et des blessures de l'âme? Or que diriez-vous d'un malade ou d'un blessé qui se contenterait de décrire et de faire voir sa maladie ou sa plaie sans y appliquer de remède, sans vouloir employer les secours de l'art? Vous diriez que des mots ne sont point des remèdes, qu'il vaut mieux travailler à se guérir que parler de sa maladie. Il faut dire la même chose de ceux qui mettent plus d'empressement à avouer leurs fautes qu'à améliorer leur conduite.

Un second abus, c'est que beaucoup dans la confession se disculpent plutôt qu'ils ne s'accusent; ils se confessent comme nos premiers parents dans le paradis. « Seigneur, » dit Adam, « la femme que vous m'avez donnée m'a pré« senté de ce fruit, et j'ai mangé. » A quoi Ève répond : « Le serpent m'a trompée [1] ! » Adam rejette sa transgression sur Ève, Ève sur le serpent : c'est ce que font aujourd'hui encore beaucoup

[1] Gen., III, 12, 13.

d'enfants d'Adam ; ils rejettent sur autrui la faute qui leur est propre : *Serpens decepit me.*

La discorde règne-t-elle dans un ménage : l'homme en accuse sa femme, la femme son mari, tandis que souvent tous deux en sont cause. Les parents reprochent à leurs enfants d'être indociles et opiniâtres, paresseux et dissipés, et c'est souvent parce que les parents sont impatients et emportés, parce qu'ils grondent et corrigent leurs enfants sans discernement, mal à propos, sans motif. Les enfants se plaignent de ce que les parents sont difficiles et peu raisonnables, et ce sont eux qui sont cause de cette exigence outrée par leur désobéissance et leur opiniâtreté. Il en est de même chez d'autres : le voisin se débarrasse sur son voisin, le frère sur son frère, la sœur sur sa sœur ; il est pourtant écrit que le juste s'accuse lui-même avant les autres : *Justus prior est accusator sui* [1]. Celui donc qui veut être justifié par la confession doit s'accuser lui-même, et non accuser son prochain ; faire ses propres aveux, et non ceux d'autrui ; il doit même autant que possible cacher les fautes des autres. De plus ces récriminations sur le prochain et ces excuses sur son propre compte ne viennent pas d'un cœur contrit et humilié ; elles ne proviennent pas de l'amour de Dieu, mais de l'amour-propre, d'un

[1] Prov., XVIII, 17.

fonds d'orgueil qui cherche à cacher ou à excuser ses propres fautes par les péchés d'autrui. C'est d'un tel homme que saint Bernard dit : « Il pèche contre son âme celui qui se disculpe en confession ; il se rend indigne de rémission, et il trouve la mort où il devait trouver la vie. »

Un troisième abus qui se rencontre encore dans la confession, c'est qu'on n'examine et qu'on n'avoue pas avec assez de soin les péchés qui sont propres à son état et à sa vocation, ou qu'on ne s'accuse que de ce qu'on a fait, et non de ce qu'on a omis de faire, bien qu'on y fût obligé. Par exemple, un fonctionnaire ne doit pas se confesser seulement des fautes qui sont communes à toute espèce de gens ; il doit aussi rechercher et avouer les péchés propres à son état : si dans l'exercice de ses fonctions son intérêt privé n'a point été mis avant le bien public ; s'il n'a pas favorisé des amis ou des compagnons au préjudice des autres ou du bien commun. Des pères, des mères doivent s'examiner et se confesser des péchés qui sont propres aux pères et aux mères : s'ils ont instruit leurs enfants dès leur jeune âge, s'ils ne leur ont pas donné de mauvais exemples, s'ils ne leur ont pas laissé trop de liberté, soit de suivre des usages réprouvés par la religion, soit de fréquenter des réunions dangereuses pour la jeunesse, soit en les laissant dans l'occasion prochaine du péché, soit en permettant

à leurs filles de s'entretenir trop longtemps avec des jeunes gens. Les maîtres et les maîtresses doivent examiner et avouer s'ils ont accompli leurs devoirs en empêchant qu'il se commît chez eux des péchés, comme des blasphèmes, des jurements, des propos impudiques et des manières indécentes parmi leurs subordonnés, et chacun ainsi doit avouer non-seulement des péchés vulgaires et communs, mais aussi les fautes particulières qu'il a commises contre son état ou sa vocation.

Persuadés de ces vérités, Mes Frères, si vous êtes donc tombés dans le péché mortel, purifiez-vous-en par une bonne confession. Pour cela, quand vous allez à confesse, examinez attentivement comment vous avez observé les commandements de Dieu et de la sainte Église; examinez si vous avez rempli les devoirs généraux d'un chrétien, et surtout ceux de votre état; examinez-vous sur toutes vos paroles, sur toutes vos actions, sur toutes vos pensées. Après cela avouez vos péchés avec une vraie contrition; n'en omettez aucun, gardez-vous de les pallier. Comme le pénitent David reconnaissez vos fautes avec sincérité; loin de vous excuser, dites comme lui : C'est moi, c'est moi-même qui ai péché; c'est moi qui ai commis le mal : *Ego sum qui peccavi; ego inique egi*[1]. Oh! que vous serez heureux

[1] IIReg., XXIV, 17.

si vous vous confessez de cette manière : ces chaînes du péché dans lesquelles le démon vous tenait étroitement garrottés se briseront et tomberont à la voix du prêtre qui vous donne l'absolution, comme jadis les chaînes de saint Pierre tombèrent dans la prison à la voix d'un ange : d'esclave du démon vous deviendrez enfant de Dieu ; de victime de l'enfer vous deviendrez un heureux héritier du céleste séjour de la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

---

## Ier SERMON

### POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

*Erat autem proximum Pascha, dies festus Judæorum.*
La Pâque, la solennité des Juifs, était proche.
(JOAN., VI, 4.)

La solennité de Pâques était proche lorsque Jésus, par un effet sublime de sa bonté toute-puissante, rassasia avec cinq pains une foule innombrable d'hommes qui l'avaient suivi dans le désert et qui, séduits par l'attrait de ses divins enseignements, avaient oublié tout le reste, même les besoins les plus impérieux de la nature.

Le Fils de Dieu fut touché de l'ardeur de leur zèle et de leur foi ; voyant que depuis trois jours

ils le suivaient et qu'ils couraient le risque de succomber en route s'il les renvoyait sans manger, il prit cinq pains d'orge et deux poissons, unique ressource des Apôtres, et, ayant remercié son Père, il donna ces pains à ses disciples, qui les distribuèrent au peuple. Ce pain et ces poissons se multipliaient à mesure qu'on les partageait, de sorte que cinq mille personnes en furent nourries ; et après qu'elles eurent été rassasiées il dit à ses disciples d'en ramasser les restes, et ils en emplirent encore douze corbeilles. A la vue de ce miracle le peuple fut si surpris que, ne pouvant contenir ses transports de joie et de reconnaissance, il voulut de force le proclamer roi ; mais Jésus, l'ayant appris, s'enfuit et se retira sur une montagne.

Ce miracle fournit au Christ l'occasion de parler le lendemain du saint sacrement des autels, et il semble que la sainte Église veuille appeler notre attention sur ce mystère en nous offrant cet Évangile quelque temps avant la fête de Pâques ; en effet, les saints Pères ont regardé ce prodige comme une image de la nourriture spirituelle et merveilleuse de cet auguste sacrement, qui est l'aliment de tous les hommes.

Ce que fit le Sauveur avant de multiplier ces pains est un bel enseignement de ce que nous devons faire pour nous préparer à recevoir dignement son corps sacré. Il instruisait le peuple et

guérissait les malades : c'est ce que la sainte Église nous rappelle en son auguste sacrifice lorsqu'elle nous fait faire une confession publique de nos péchés et implorer la miséricorde de Dieu, et lorsqu'elle nous fait annoncer son Verbe sacré par la lecture de l'Épître et de l'Évangile, avant que le pain se change en la substance du Christ, avant qu'il soit rompu et partagé.

C'est ce qu'elle a fait aussi pendant le Carême pour nous préparer à la sainte communion de Pâques : elle offre chaque jour à notre méditation une Épître nouvelle et un nouvel Évangile ; elle nous excite au jeûne, à la pénitence, aux aumônes, aux prières et à toutes les bonnes œuvres, pour obtenir ainsi de Dieu le pardon de nos péchés. C'est alors que par la foi et la pureté de notre conscience nous méritons de recevoir Jésus, et que nous retirons des fruits précieux de cette nourriture céleste, qui donne la vie ou la mort, selon les dispositions différentes de ceux qui la reçoivent.

Puisque vous êtes tous, Mes Frères, conviés à ce divin banquet, et que la solennité prochaine de Pâques est une occasion de vous engager à vous y préparer, je profite de cette circonstance mentionnée en l'Évangile pour vous entretenir aujourd'hui d'un sujet si important. Je vais donc vous exposer : 1° l'inexprimable forfait que commet un pécheur en recevant indignement le corps

du Christ; 2° les sentiments qui animent Dieu à son égard. Puisse cette instruction vous inspirer une salutaire horreur et un grand effroi d'une si funeste abomination.

Je suis confus de devoir traiter un tel sujet devant des chrétiens qui croient fermement à la présence réelle de Jésus-Christ dans ce très-saint sacrement, quand je songe que nos frères égarés qui n'y croient pas, et qui disent que ces espèces ne sont que du pain, une simple image du Christ, qui n'y est reçu que par la foi seulement; quand je songe, dis-je, qu'ils ont horreur néanmoins de s'en nourrir dans leur cène en état d'indignité!

Que dirai-je donc des profanations sacriléges et inouïes qui se commettent dans l'Église véritable? Il ne faut pas d'autre témoignage pour prouver l'énormité du crime de ceux qui s'approchent indignement de la sainte table que ces paroles de l'Apôtre en sa première lettre aux Corinthiens [1] : « Celui qui aura mangé ce pain et bu ce calice in- « dignement sera coupable du corps et du sang du « Seigneur. » Cette sentence est le plus foudroyant anathème qu'ait jamais prononcé le grand Apôtre; celui qui ne s'éveille pas au bruit de ces terribles paroles, dit saint Augustin, ne dort pas, mais il est mort : *Non vivit, sed mortuus est.*

[1] I Cor., XI, 27.

Que signifient donc ces expressions de saint Paul : Il se rend coupable du corps et du sang du Seigneur celui qui s'approche indignement de la sainte communion ? Saint Thomas dit que le sens de ces paroles est que le sacrilége est aussi coupable devant Dieu que le fut Judas pour avoir trahi le Christ, aussi coupable que les Juifs qui demandaient sa mort ; aussi coupable que les soldats qui le crucifièrent. « Il portera la peine de « la mort et du meurtre du Seigneur, c'est-à-dire « qu'il sera puni comme s'il avait tué le Christ en « personne. » Cette interprétation de saint Thomas d'Aquin est confirmée par le sentiment commun tant des saints Pères que des commentateurs de la sainte Écriture, qui disent tous et d'une voix unanime : « Celui qui reçoit indignement le corps du Christ sera confondu, condamné et puni comme s'il avait tué le Christ et répandu son sang : *Ac si Christum occidisset ejusque sanguinem fudisset.* »

Nous ne serons nullement surpris de cela si nous voulons remarquer comment Dieu traitait jadis dans l'ancienne loi ceux qui ne s'approchaient pas avec tout le respect convenable de l'Arche d'alliance ; saint Thomas de Villeneuve fait observer comment Dieu frappa Oza de mort parce qu'il avait tendu la main pour soutenir l'Arche près de tomber, et il demande avec surprise : « Quel effroi ! quelle terreur pour une

arche de bois! Votre sollicitude, ô Seigneur, s'abaissait-elle à cette vile matière? « Non! ajoute-t-il; mais cela n'est arrivé que pour nous servir d'enseignement; c'est nous qui dans ces Israélites sommes saisis de terreur, c'est nous qui sommes avertis en eux, c'est nous qui sommes instruits en leur personne : *In illis terremur, in illis admonemur, in illis instruimur*. Il les a traités et punis de la sorte pour nous apprendre combien c'est un énorme et dangereux péché que de recevoir indignement la chair sacrée et le sang précieux de Jésus Christ dans cette hostie sainte dont le Seigneur a tant exalté et si terrriblement vengé l'image; et il en tire cette conclusion : « Si une telle vengeance a consacré l'ombre, que n'arrivera-t-il pas pour la réalité elle-même! » Et, considérant ensuite le respect que les Philistins et les infidèles témoignaient à l'Arche sainte, il dit : « En vérité ces peuples et ces nations idolâ-
« tres s'élèveront contre nous au dernier juge-
« ment, pour nous maudire de ce qu'ils ont té-
« moigné plus de respect à un symbole que nous
« n'en témoignons, nous, à la vérité! »

Nous nous indignons et nous nous irritons contre les Juifs et leurs féroces bourreaux quand nous entendons en ces jours le récit de la Passion du Christ. Parfois nous sommes si touchés que nous versons des pleurs d'attendrissement quand on nous montre comment ces brutes sanguinaires

maltraitaient cruellement l'innocent Jésus ! Plût à Dieu, Mes Frères, que ce fussent chaque fois des larmes de regret et de repentir ; mais soyez plutôt émus et irrités contre vous-mêmes ! Car soyez certains que les blasphèmes et les vociférations qui suivaient le Christ au Calvaire ne lui étaient pas si sensibles que l'outrage de celui qui le reçoit dans une communion indigne.

Si je voulais faire une comparaison à ce sujet, il ne me serait pas le moins du monde difficile de vous montrer que le Fils de Dieu a plus à souffrir chaque jour sur nos autels et à la table sainte qu'il n'a souffert sur la croix ; je ne trouverais que trop aisément, hélas ! des Judas qui le trahissent avec un perfide et hypocrite baiser, des bourreaux qui le crucifient et d'autres qui l'abreuvent de fiel et de vinaigre, et cela non une fois, mais autant de fois qu'ils le reçoivent indignement ; ce qui fit dire au savant Tertullien : « O abomination ! « les Juifs n'ont qu'une fois porté la main sur « Jésus ; ils ne l'ont crucifié qu'une fois ; mais « ces misérables chrétiens le flagellent et le cru- « cifient chaque fois qu'ils communient indigne- « ment. »

Disons hardiment, pour la justification des Juifs et pour la condamnation de ces mauvais chrétiens, que, lorsque les Juifs firent crucifier Jésus, ils ne connaissaient pas la dignité de sa personne : saint Pierre et saint Paul l'attestent tous deux.

Maintenant, Frères, dit saint Pierre, je sais que vous avez commis ce crime par ignorance : *Nunc, fratres, scio quia per ignorantiam fecistis.* Et saint Paul dit : « S'ils avaient connu Jésus, s'ils avaient su qu'il était un Dieu de gloire, ils ne l'eussent jamais crucifié. » Mais vous, chrétiens infâmes! quand vous vous approchez indignement de la table sainte, vous savez quel est celui que vous allez recevoir, vous le connaissez, et vous ne laissez pas néanmoins de le profaner chaque fois.

Lorsque les Juifs maltraitèrent si cruellement Jésus, il n'avait pas l'apparence de son essence et de sa majesté divines; il était humblement caché sous le voile de notre humanité, et on pourrait à cause de cela les excuser jusqu'à un certain point; mais ici nous savons par la foi qu'il réside sous ces apparences aussi glorieux que dans le ciel.

Il est encore une circonstance qui aggrave de beaucoup le crime des chrétiens et qui atténue également celui des Juifs ; car il n'y a rien d'étonnant que le Christ fût si outragé par ceux qui étaient ses ennemis jurés, mais n'est-il pas insupportable et affreux de songer qu'il est traité d'une manière aussi infâme par des chrétiens, qui sont ses amis, à qui il a toujours donné des marques si nombreuses et si touchantes d'amour et de bienveillance!

Aussi le Fils de Dieu n'a-t-il pu s'empêcher d'exhaler ses plaintes longtemps d'avance en ces lamentables paroles : Si c'étaient les Juifs, dit-il, mes ennemis jurés, qui m'avaient maudit et blasphémé ; si c'étaient les Turcs, qui ne croient point en moi, qui étaient venus profaner ce saint sacrement, ces outrages ne me seraient ni si pénibles ni si sensibles. Si c'étaient les hérétiques, qui ont déclaré une guerre ouverte à cet auguste mystère et déchaîné contre lui leur fureur acharnée, qui venaient ici m'insulter, cela me serait encore supportable ; mais vous, chrétiens, vous qui vous glorifiez d'obéir à ma loi, vous qui vous flattez d'être l'objet de mes affections et de mon amour, vous à qui j'ai prodigué mes bienfaits, vous que je daigne admettre à mon banquet et nourrir de ma chair et de mon sang propres ; vous, vous ne craignez pas de m'insulter et de m'outrager jusque dans ma demeure, jusqu'à ma table!!! Oh! je vous assure que ces injures, ces mépris me sont souverainement pénibles!

La trahison de Judas, qui vendit son Maître pour trente deniers d'argent et le livra entre les mains de ses ennemis, fut sans doute un odieux forfait ; mais ce qui en aggrave surtout l'horreur, c'est qu'il cacha sa perversité sous les dehors d'une feinte amitié ; c'est aussi en effet l'unique reproche que lui fait le Fils de Dieu : Judas, vous que j'ai regardé comme un ami et qui m'appro-

chez avec un baiser de tendresse et d'affection, est-ce vous qui venez me trahir et me livrer par ce signe trompeur? N'y avait-il pas d'autre moyen de me désigner et d'accomplir votre trahison? *Juda, osculo Filium hominis tradis!* Si vous voulez vivre en inimitié avec moi, pourquoi feindre l'amitié?

C'est de la même manière, homme impudique, misérable pécheur, qui placez dans un corps souillé de vices la source de toute pureté, c'est de la même manière que le Christ vous dit : Ne craignez-vous pas de trahir votre Dieu sous les dehors de la religion et de l'amour? N'était-ce pas assez de l'outrager par une vie dissolue? Si vous ne voulez plus lui témoigner aucune vénération ailleurs, portez-lui au moins quelque respect quand il vient si tendrement à vous.

Sur ces considérations je vous laisse à penser combien est sensible au Fils de Dieu une communion telle que celle dont se rendent coupables ceux qui ont l'audace de se présenter à la table du Seigneur en état de péché mortel, et il est également vrai sans doute que le nombre de ces malheureux est bien plus grand qu'on ne se l'imagine communément. Mais parmi eux il n'en est point de plus en péril de commettre ce sacrilége que ceux qui sont souillés de l'impureté, de la haine et de la possession injuste du bien d'autrui. Qui n'en voit pas clairement la raison?

La matière de ce saint sacrement est le corps très-pur et très-auguste de Jésus-Christ, né du corps immaculé de Marie, la plus pure des vierges. Tout ce qui est impur est indigne de s'unir à ce corps sacré. En outre ce saint sacrement est une marque de l'alliance éternelle entre Dieu et l'homme. C'est comme le sceau de l'amour et de la tendresse qui doit régner entre tous les chrétiens. Quoi de plus opposé donc à la dignité de cet auguste sacrement que de s'en approcher avec un cœur tourmenté par la haine? Le Christ enfin, dans ce saint sacrement, nous donne non-seulement tout ce qu'il possède, mais il nous donne même sa chair et son sang propres; comment osera-t-il donc recevoir ce saint sacrement celui qui retient la chair et le sang des pauvres, des veuves et des orphelins?

Je répète donc encore que ces trois sortes de péchés sont la cause de la plupart des sacriléges! Qu'il se rencontre d'hommes impudiques enchaînés dans l'habitude ou plutôt dans l'esclavage misérable de ce penchant brutal! Il est vrai que beaucoup paraissent renoncer sérieusement à l'occasion; d'autres, avant de s'approcher de la sainte table, promettent de dire un éternel adieu à ces personnes, à ces maisons qui compromettent leur salut. Qu'il en est cependant qui, à l'instant où ils reçoivent le corps du Christ, s'ils faisaient attention aux pensées intimes et aux

penchants de leur âme, y trouveraient un secret désir de commettre encore le péché, le même jour peut-être ou du moins à la première rencontre qu'ils feront de cette personne dangereuse! Arrière ces brutes! *Foris canes!* Ce n'est pas une nourriture à jeter aux chiens! c'est le Pain des anges, le Pain des enfants, c'est le Vin du ciel, c'est ce vin qui enfante les vierges, *vinum germinans virgines.*

Que dirai-je maintenant de ceux qui viennent à la sainte communion le cœur plein de fiel, plein de haine, plein de vengeance? Quel déplorable aveuglement, quel fatal endurcissement pour des chrétiens, que deux amis unis par les liens du sang, deux frères, deux sœurs, viennent tous les mois et peut-être toutes les semaines à la sainte table recevoir ce Dieu de paix et d'amour sans pourtant s'adresser jamais une parole! Chacun d'eux s'enfuirait plutôt que de donner à l'autre quelque marque d'amitié. Mais si dans la confession vous ne vous êtes pas accusés de cette haine secrète, quelle confession avez-vous donc faite! Malheureux, après une mauvaise confession vous osez encore recevoir le corps du Christ!

Qu'il en est aussi enfin, et plaise à Dieu qu'il ne s'en trouve point parmi vous, qui savent ou doivent au moins savoir que ce bien, cet argent, cet héritage dont ils jouissent ne leur appartient pas légitimement! Qu'il en est qui savent quel

tort ils ont fait aux pauvres, soit dans leurs comptes, soit autrement, qui leur ont nié le prix de leur travail ou l'ont retenu en partie! Que de maîtres et de maîtresses qui cherchent à diminuer le salaire de leurs ouvriers ou leur retiennent une partie de ce qu'ils ont eu tant de peine à gagner par un rude travail! Au contraire, que d'ouvriers qui dérobent le bien de leurs supérieurs pour le dissiper avec leurs camarades! Il en est même qui ne se font pas scrupule d'emporter chez eux des provisions de leur maître, jusqu'à ce qu'ils soient surpris enfin au milieu de cette série de vols; et, dans un tel état, ils font coup sur coup de mauvaises confessions; ils ont même la témérité de se présenter à la table du Seigneur, pour que personne ne puisse soupçonner leur infâme conduite.

Je sortirais de mon sujet si je voulais vous exposer ici combien c'est un grand mal que de s'approprier le bien d'autrui; je veux uniquement vous dire et vous avertir sévèrement, impudiques, vindicatifs, injustes, qui que vous soyez, je veux vous avertir qu'aussi longtemps que vous demeurerez dans ces dispositions vous ne devriez jamais approcher de la sainte communion, pas même au temps de Pâques, pas même quand vous serez couchés sur votre lit de mort. Quel langage est-ce là, direz-vous, Mes Frères? Je le répète et je redis encore : aussi longtemps que vous conserverez ces habitudes d'impureté, aussi

longtemps que vous nourrirez cette haine secrète, aussi longtemps que vous vivrez dans cette injustice, et que dans cet état vous recevrez le corps du Seigneur, il vaudrait mieux ne jamais le recevoir, ni à Pâques ni à la mort. Il est vrai qu'en ne communiant pas à la solennité de Pâques vous commettez un péché mortel ; mais il est vrai aussi que vous commettez un bien plus grand péché en approchant dans de telles dispositions de la table du Seigneur. D'ailleurs, en faisant vos Pâques indignement vous ne satisfaites pas au précepte de l'Église. Il est également vrai qu'en voulant mourir sans recevoir le corps du Seigneur vous serez damnés ; mais songez que votre damnation sera moindre en ce cas. Grand Dieu! qu'est-ce à dire ? quelles affreuses comparaisons sont-ce là ? parler de péchés plus ou moins grands, de damnation plus ou moins terrible! Et c'est ainsi cependant : votre damnation sera moins terrible si vous vous abstenez de faire vos Pâques que si vous aviez l'abomination de les faire dans un semblable état.

Je termine donc par ces paroles de saint Ambroise : *Mutet ergo vitam qui vult accipere vitam!* qu'il change de vie celui qui veut recevoir la vie! Je ne veux exclure personne de cette sainte Table, s'il a commencé par revêtir la robe de noces de la charité. Recevez le Dieu de pureté, mais gardez-vous de le loger dans une âme impure ; re-

cevez le Dieu de paix, mais gardez-vous de le recevoir dans un cœur meurtri par la haine; recevez Jésus-Christ, mais gardez-vous de conserver un bien illégitime en possédant Jésus dans votre corps; en un mot, venez tous à la sainte Table, mais tous aussi travaillez à vous rendre dignes de mériter d'être unis à Jésus dans le temps et dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

---

## IIe SERMON

### POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

*Accepit Jesus panes, et, cum gratias egisset, distribuit discumbentibus.*

Jésus prit les pains, et, après avoir rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis.

(JOANN., VI, 11.)

L'aspect des misérables éveille dans tout cœur généreux un tendre sentiment de compassion, Mes Frères. Le Christ, notre Sauveur, le plus miséricordieux de tous les hommes, nous montre en ce jour, dans son saint Évangile, quelle grande commisération il éprouvait pour les pauvres et les indigents : il était suivi par une grande foule de peuple qui courait le risque de mourir de faim en route s'il le renvoyait sans manger. Tou-

ché de compassion à cette vue, il résolut de pourvoir à leur besoin.

Cette piété du Sauveur envers ce peuple est bien différente de la compassion que les hommes de ce monde portent à leurs frères indigents et malheureux. Il est vrai que parfois leurs paroles témoignent du sentiment qu'ils éprouvent pour ceux-ci ; ils semblent parfois touchés à l'aspect de leur misère, mais malgré cela ils leur viennent peu en aide : leur pitié est stérile. Toute autre est la compassion du Sauveur, et le miracle qu'il fit en leur faveur en est une preuve manifeste. Il demande à l'un de ses disciples, Philippe : « Où achèterons-nous du pain pour que ce peuple puisse manger ? » Au même moment un autre disciple nommé André annonce qu'il y a un jeune homme qui a cinq pains d'orge et deux poissons, ce qui certes n'était pas suffisant à nourrir environ cinq mille hommes. Mais le Sauveur, ayant pitié d'eux, leur ordonne de s'asseoir sur l'herbe, et, ayant pris ces pains, il les rompit après avoir rendu grâces à son Père céleste, puis il les donna à ses disciples, qui les distribuèrent au peuple.

Quel enseignement, quelle leçon veut nous donner ici le Sauveur ? Mes Frères, il veut par ce miracle nous inculquer la compassion que nous devons éprouver pour notre prochain lorsqu'il est dans le besoin, et nous apprendre que nous

sommes rigoureusement obligés de secourir nos frères dans leurs nécessités ; il multiplie entre nos mains les biens que nous possédons, comme il multiplia les pains entre les mains des Apôtres, pour que nous les partagions avec les pauvres et les indigents.

Mais, hélas ! il en est peu qui suivent le précepte que le Christ nous donne en son Évangile de ce jour ; car nous ne voyons que trop aujourd'hui combien il est d'hommes insensibles et durs à l'égard de leurs frères dans la pauvreté. C'est à ces misérables que je m'adresse aujourd'hui en leur montrant : 1° que l'aumône est un devoir qui nous est imposé ; 2° que nulle raison ne peut nous dispenser de l'accomplir.

L'unique objet de ce discours est de vous prouver qu'il vous est impossible de vous sauver sans faire des œuvres de charité et de miséricorde.

C'est une erreur et un déplorable abus qui s'est introduit dans l'esprit de la plupart des hommes de croire que l'aumône soit une œuvre de vertu sans être un devoir rigoureusement ordonné. Aussi ceux qui pratiquent cet acte se croient-ils bien dignes de récompense, et ceux qui le négligent s'imaginent parfois n'encourir aucun châtiment. C'est une erreur, dis-je, très-opposée à l'esprit de l'Écriture sainte et à ce que nous enseignent les saints Pères.

Il suffit, pour confirmer cette assertion, de nous

rappeler ce qu'atteste l'Évangile touchant la sentence que prononcera au dernier jour le Juge suprême, alors qu'il condamnera aux flammes éternelles ceux qui auront négligé les œuvres de miséricorde. Allez, dira-t-il, maudits, allez au feu éternel! *Ite, maledicti, in ignem æternum.* Pourquoi, grand Dieu, pourquoi lancez-vous contre eux ce terrible arrêt? Est-ce parce qu'ils furent adultères, injustes, impudiques? est-ce parce qu'ils ont blasphémé votre saint nom et profané vos sacrements augustes? Il est certain que bien des hommes seront damnés pour ces péchés; mais ce n'est pas la raison qu'il donne, car il dit: « J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez point donné à boire; » et il le dit afin que personne ne s'imagine pouvoir se sanctifier en négligeant les œuvres de miséricorde.

Nous devons en outre remarquer dans cette sentence du souverain Juge qu'il ne dit pas: *Je mourais de faim,* et vous ne m'avez pas donné à manger: cette manière de s'exprimer impliquerait l'idée de l'extrême besoin de notre prochain; mais le Sauveur dit seulement: « J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; » et ces paroles comprennent non le comble du dénûment, mais ce besoin ordinaire auquel notre prochain est souvent exposé, besoin dans lequel nous sommes obligés de lui venir en aide.

Ceux qui auront négligé ce devoir devront donc entendre au dernier jour cette terrible sentence, n'eussent-ils même commis d'autre infraction à la loi de Dieu ; car le juge n'assigne pour motif à la réprobation de ces misérables que la seule omission des œuvres de miséricorde. Oui, Mes Frères, il est des milliers d'hommes qui brûlent dans l'enfer pour n'avoir commis d'autre faute que celle d'avoir manqué à l'obligation de secourir les pauvres! Nous en faut-il d'autre preuve que l'exemple du mauvais riche? Qu'avait fait cet homme pour être condamné à un châtiment si rigoureux? N'en cherchons point d'autre raison, dit saint Grégoire, que celle qui nous en est donnée par la Vérité éternelle. Ne l'accusons d'aucun autre péché ; l'Évangile dit : « Il y avait un homme « fort riche, toujours vêtu de pourpre et de soie, « et qui faisait bonne chère tous les jours, » et il ajoute que « Lazare couchait devant sa porte, « couvert de plaies et d'ulcères, priant qu'on lui « donnât seulement les miettes qui tombaient de « la table ; mais personne ne l'écoutait. » Et, d'après la sainte Écriture, l'unique cause de la damnation de ce riche fut qu'il n'avait aucune compassion pour le pauvre.

En outre, quelles paroles sont plus explicites sur ce sujet que celles que nous transmet l'Apôtre saint Jean au troisième chapitre de son épître : « Si quelqu'un possède les biens de ce monde,

« et s'il voit son frère en proie à la misère sans « que ses entrailles soient émues de pitié, com- « ment l'amour de Dieu pourra-t-il résider en « lui? *Quomodo charitas Dei manet in eo?* » Il avait dit un peu plus haut : « Nous devons, » lorsque le besoin l'exige, « sacrifier notre vie pour nos frères ; » plus loin il dit : Si nous devons dans une semblable circonstance sacrifier notre vie, combien à plus forte raison ne devons nous pas les assister de nos biens temporels quand ils sont dans le dénûment? Celui qui manque à ce devoir se rend indigne de l'amour et de l'affection de Dieu.

Examinons aussi l'opinion des saints Pères à ce propos. Saint Basile d'abord dit : D'où vient que l'un jouit d'une telle abondance, tandis que l'autre manque du nécessaire? *Cur tu abundas, ille vero mendicat?* C'est, dit ce saint Père, parce que le Tout-Puissant veut qu'ils parviennent également à leur salut, le pauvre en souffrant, le riche en l'assistant, afin que le pauvre obtienne la couronne par sa patience et sa résignation, et le riche par sa libéralité et sa fidélité à faire un bon emploi des biens que Dieu lui a prodigués en abondance.

Le Tout-Puissant pouvait par lui-même assister les pauvres, ou il pouvait agir de telle sorte qu'il n'y eût pas d'hommes malheureux. Après la chute d'Adam il voulut que quelques hommes fussent

comblés de biens, et sa bonté toute particulière vous a élus parmi tant d'autres à cet état, afin que ce qu'il eût pu faire lui-même, c'est-à-dire assister les pauvres, fût fait par vous, et que vous pussiez par ce moyen gagner le ciel. Dieu n'était pas obligé de vous placer dans l'opulence; il eût pu vous faire naître dans la pauvreté, et ce malheureux qui attend de vous son existence, il eût pu le faire riche. Gardez-vous donc bien, riches de ce monde, lorsqu'un pauvre ou lorsque quelqu'un au nom des pauvres vient vous demander une aumône, gardez-vous bien de répondre : Je n'ai rien à donner, que Dieu vous assiste; vous renvoyez le pauvre à Dieu, et c'est Dieu qui vous l'envoie. Il lui a ordonné de venir à vous pour qu'il reçût de vos mains ce qu'il n'avait pas voulu lui donner lui-même plus tôt, afin que par votre libéralité et votre générosité vous méritiez le ciel : *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor*[1]. Ainsi, quoique les richesses entraînent avec elles beaucoup de dangers et d'inquiétudes, selon les paroles de saint Paul; quoique « ceux « qui attachent leurs cœurs aux richesses tom- « bent dans la tentation, dans les piéges du dé- « mon et dans beaucoup de désirs frivoles et « coupables qui plongent l'homme dans l'enfer, « *Quæ mergunt homines in perditionem*[2], » les richesses ont néanmoins cet avantage et ce bien,

[1] Ps. IX, 85. — [2] Tim., VI, 9.

qu'elles peuvent servir au riche pour obtenir son salut, s'il en fait un bon usage et s'il les distribue aux pauvres.

S'il laisse donc échapper ce moyen sans en profiter, il tranche lui-même l'occasion de son salut, et je puis dire qu'un homme indocile à cet ordre de Dieu de distribuer ses biens parcourt certainement une voie de perdition parce qu'il laisse échapper sans fruit et sans profit l'unique moyen et l'unique occasion qu'il ait de se préserver pour l'avenir. Mais, hélas ! qu'il en est dans cette commune même qui ne réfléchissent pas une seule fois que c'est le seul moyen qui leur reste de se sauver ! Je reconnais qu'il en est qui s'acquittent parfaitement de ce devoir : qu'ils soient assurés ceux-là que leur salut est préparé ! Mais d'un autre côté beaucoup songent aussi peu à l'obligation de l'aumône que s'ils devaient demeurer éternellement sur la terre avec leurs biens ; et de ceux-là j'ose dire qu'ils doivent s'attendre à l'épouvantable condamnation prédite par le Sauveur en son saint Évangile.

N'est-il donc pas pénible de songer que quelqu'un a moins de sollicitude pour son âme qu'il n'en a pour son corps ? Si un homme riche tombé dans une grave maladie, et se trouvant en danger de mort, était certain de pouvoir racheter sa vie à prix d'or : *Si mors redimi posset pecuniis*[1], que

[1] S. Chrys.

ne donnerait-il pas de grand cœur pour pouvoir conserver sa vie? Dût-il même abandonner ce qui lui est de première nécessité, il n'y regarderait pas, pourvu qu'il puisse vivre. Voyez, Mes Frères, on sacrifierait le nécessaire pour cette vie corporelle, et l'on ne donnerait pas le superflu à Jésus souffrant dans ses membres indigents, pour vivre éternellement avec lui! Homme, ayez donc pitié de votre âme : *Miserere animæ tuæ*[1]. Pourquoi être si cruel et si avare pour vous-même quand vous avez tant de sollicitude pour vos héritiers? Vous leur réservez tout, et vous ne conservez rien pour vous-même, comme si vous disiez : Je pourrais, par mes aumônes, satisfaire à tous les châtiments que j'ai mérités par mes péchés, et éviter ainsi mon malheur éternel; je pourrais acheter le ciel et embellir de beaucoup ma couronne; mais je ne le veux pas : je vous aime mieux que moi-même, et je vous laisserai mon bien; vous pouvez en faire ce qu'il vous plaira! Quelle idée plus insensée, quel amour plus déréglé que de se souvenir des autres et de s'oublier soi-même! Eh! quoi, l'amour de soi-même n'est-il plus le premier de nos instincts? Vos enfants et vos amis pourront-ils vous délivrer de l'enfer, avec toutes leurs richesses, quand vous y serez tombés? Et, supposé qu'ils le puissent faire, pen-

[1] Eccl., xxx, 24.

seront-ils encore à vous seulement? Le pieux Salvien dit : Les flammes de ces misérables trépassés ne seront pas rafraîchies par les larmes de leurs héritiers : *Flammæ infelicium mortuorum divitiis non refrigerantur hæredum.*

Faites donc, Mes Frères, faites des œuvres de miséricorde, vous qui en avez le moyen ; faites-vous des amis pour l'éternité de ces biens périssables que vous devez bientôt abandonner. Quelle excuse pourriez-vous apporter pour vous en dispenser? Je sais bien, Mes Frères, que l'avarice humaine a toujours invoqué et invoque encore aujourd'hui de nombreux subterfuges.

Vous direz d'abord, ce que beaucoup disent en ce temps, qu'ils ont une famille, et que, s'ils devaient donner aux pauvres, ils auraient trop peu pour leurs enfants ; car ils doivent les maintenir dans leur condition. C'est une défaite très-commune et qui aveugle beaucoup de personnes jusqu'à les priver de voir la vérité ; mais je laisserai saint Augustin y répondre, et ce sont ses paroles que je vous cite : « Supposons, » dit ce saint Père, « que vous ayez six enfants et que vous ne « possédiez tout juste que ce qu'il faut pour les « entretenir. Si Dieu vous en envoie encore un, « n'admettrez-vous pas ce nouvel enfant dans « votre famille? ne l'élèverez-vous pas avec les « autres? Assurément, et vous nourrirez le sep- « tième comme vous avez nourri le sixième.

« Adoptez donc Jésus-Christ, dit-il, pour ce « septième enfant quand il se présente lui-même « à vous dans ses pauvres membres; que votre « Seigneur Jésus-Christ soit aussi pour vous un « enfant; peut-il y avoir quelque chose de plus « glorieux pour vous et de plus salutaire pour « votre famille ? »

On ne vous demande pas, dit saint Augustin, que vous réduisiez vos propres enfants à l'indigence pour donner aux pauvres; on vous demande seulement d'admettre Jésus-Christ au nombre de vos enfants, et de faire pour lui ce que vous feriez pour un nouvel enfant si le Seigneur vous le donnait. Et maintenant, continue toujours le même saint, si Dieu retire un de vos enfants de ce monde, réservez pour le ciel la part qui lui était destinée, et c'est ce que vous pouvez faire en adoptant les pauvres en sa place. Ces paroles, Mes Frères, nous montrent suffisamment la pauvreté de cette excuse qui permettrait d'oublier les pauvres par amour pour ses enfants.

Mais, disent d'autres, les temps sont mauvais; on ne reçoit rien ou presque rien de son bien, et chacun a assez de peine à se subvenir à lui-même. Ah! Mes Frères, si les temps sont mauvais, c'est une raison de plus d'assister les malheureux, pour les empêcher de périr dans ces temps de misère. Les temps sont mauvais; qu'ils soient donc un peu plus durs aussi pour vous : vivez un peu

plus sobrement que vous ne faites, afin de pouvoir donner aux pauvres. Mais je vous comprends, les temps ne sont mauvais que pour les pauvres, et l'on a vu Dieu les éprouver cruellement par les maladies et par la disette ; mais pour ce qui vous concerne, vos meubles, vos vêtements, vos bijoux, votre faste, votre superflu, tout cela ne montre pas que les temps sont mauvais pour vous ; non sûrement, car vous devez tous reconnaître avec moi que jamais le luxe et l'orgueil ne furent plus grands que de nos jours parmi toutes les classes de la société, et, si l'on jugeait sur l'apparence, on serait fondé à croire que jamais les temps ne furent meilleurs. Malheur à ceux qui oublient les pauvres sous ce prétexte mensonger ! car ces pauvres au jugement de Dieu leur montreront ce qu'ils ont dissipé en un frivole superflu, tandis qu'ils auraient pu en assister leurs frères qui, faute de ce secours, ont dû périr, pour allumer les foudres de la vengeance du Juge suprême.

Quelques-uns encore osent dire : Je donne assez d'aumônes ; je finirais par me mettre moi-même dans le besoin. Je sais bien et je reconnaîs avec saint Chrysostome que le luxe, l'intempérance, le jeu, le faste et l'orgueil ont réduit beaucoup d'hommes à l'indigence ; mais l'aumône n'a jamais appauvri personne, et vous devez le reconnaître avec moi : *Neminem novit orbis terrarum ex eleemosynis in*

*miserias dilapsum, innumeros ex luxuria*[1]. D'ailleurs où est cette confiance que vous devez avoir en la Providence paternelle de celui qui a dit : *Qui dat pauperi non indigebit*[2]? celui qui donne au pauvre ne tombera pas dans l'indigence! Dieu multipliera la fortune entre ses mains; l'aumône lui rapportera au centuple, et attirera les bénédictions du ciel sur lui et sur sa famille, tandis que ces trésors mal employés deviendront au contraire tôt ou tard pour vous ou pour vos héritiers l'occasion d'un malheur temporel et éternel. C'est pourquoi en commentant ces paroles du 75e psaume de David : Ils ont dormi leur sommeil, et tous ces riches, malgré leur opulence, n'ont rien trouvé entre leurs mains : *Dormierunt somnun suum, et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis*, saint Augustin en donne cette raison : ils n'ont rien trouvé dans leurs mains parce qu'ils n'ont rien mis entre les mains de Jésus-Christ. Remplissez les mains vides de ses pauvres membres, si vous voulez que vos mains soient aussi comblées de ses dons.

Je pourrais citer une foule d'exemples, surtout parmi ceux que rapporte saint Grégoire de Tours, qui prouveraient à l'évidence que ceux qui assistent le pauvre ne sont jamais abandonnés de Dieu, même dans le temps; mais je souhaite qu'en faisant l'aumône vous vous proposiez une

[1] S. Chrys. — [2] Prov., XXVIII, 27.

fin plus noble et que vous visiez à un but plus relevé et plus digne que votre intérêt temporel : ce qui doit nous y exciter, c'est le bonheur éternel, l'amour de Dieu et la récompense céleste.

Écoutez donc, Mes Frères, les paroles de l'Apôtre saint Jacques s'adressant aux riches inhumains : « Allons, riches, pleurez et gémissez sur « les misères qui fondront sur vous si vous ne « faites pénitence; vos richesses sont corrom- « pues, vos habits sont mangés des vers, votre « or et votre argent sont rouillés ; et cependant « les pauvres ont péri dans l'abandon ! » Mais au jugement rigoureux de Dieu cette rouille rendra témoignage contre vous ; le pauvre s'écriera alors : Dieu juste, pour n'avoir reçu aucun secours dans le monde, nous les appelons à votre tribunal équitable; j'ai péri de faim avec mes enfants, et voyez, ce riche est le meurtrier qui m'a refusé un morceau de pain et qui m'a retiré mon salaire ! Il pouvait m'assister, mais il n'a pas voulu ; sa convoitise n'a point eu de bornes ! Aussi, dit saint Jacques : *Thezaurizastis vobis iram in novissimis diebus*[1]. Malheureux ! vous amassez ici des trésors sans fin comme si vous deviez rester éternellement sur la terre ; mais vous ne songez donc pas que vous accumulez contre vous les trésors de la vengeance éternelle de Dieu, et qu'on peut dire de vous ce que disait saint Pierre à Simon le magicien : *Pecunia tua tecum sit in per-*

[1] Jac., v, 3.

*ditionem*[1]. Arrière, misérable, emportez avec vous cet argent en enfer; puisque vous l'avez tant aimé, qu'il vous reste et vous accompagne dans les flammes éternelles! Mais à vous, hommes pauvres et dénués, à vous l'Apôtre saint Jacques adresse ces consolantes paroles : « *Patientes es-* « *tote usque ad adventum Domini*[2], soyez pa- « tients jusqu'au jour du Seigneur ; voyez le la- « boureur qui souffre tout parce qu'il attend « la moisson. » Soyez donc aussi résignés à ce que le Seigneur vous envoie, et ne vous élevez ni contre Dieu ni contre le riche, afin de ne pas perdre le fruit de vos souffrances.

Travaillez donc tous à assurer votre salut : vous, riches, en secourant généreusement les pauvres ; vous, pauvres, en priant avec reconnaissance pour vos bienfaiteurs. Je termine enfin par ces paroles où le vieux Tobie résumait ses dernières volontés : « Mon fils, soyez toujours compatissant selon « vos moyens : si vous avez beaucoup, donnez « beaucoup ; si vous avez peu, tâchez cependant « de donner, si peu que ce soit ; car vous vous « amasserez ainsi une abondante récompense pour « le jour de la disette ! » c'est-à-dire pour l'heure de la mort, où ceux qui auront été miséricordieux envers leurs frères trouveront à leur tour miséricorde pour eux-mêmes. Ainsi soit-il.

[1] Act., VIII, 20. — [2] Jac., V, 7.

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

PRÉFACE..... Page 1

PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

PREMIER SERMON..... Page 3
1° Quelle que soit maintenant notre sécurité, Dieu examinera nos œuvres minutieusement.
2° Quelque soin que nous prenions de nous cacher, Dieu manifestera malgré nous et à notre confusion tout ce qui est en nous.

DEUXIÈME SERMON..... Page 16
1° La résurrection générale, l'arrivée du juge suprême, la séparation des bons et des méchants.
2° Le compte rigoureux de chacun, la sentence irrévocable du Seigneur.

DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

PREMIER SERMON..... Page 38
1° Justice de Dieu qui laisse la prospérité aux pécheurs et les souffrances aux justes.
2° Cette conduite de Dieu est avantageuse et consolante pour les justes.

DEUXIÈME SERMON..... Page 48
L'homme scandaleux est un démon et pire qu'un démon.

TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

PREMIER SERMON..... Page 60
1° Qu'est-ce que l'homme? par qui et pourquoi créé tel qu'il est?
2° Combien il importe à l'homme d'atteindre sa dernière fin.

DEUXIÈME SERMON..... Page 79
1° Dignité du chrétien.
2° Quels sont ses devoirs.

## QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

PREMIER SERMON..... Page 92
1° Dieu est miséricordieux à l'égard du pécheur qui veut se convertir.
2° Sa miséricorde se change en colère et en vengeance quand le pécheur persévère dans le mal.

DEUXIÈME SERMON..... Page 102
Danger de différer sa conversion jusqu'à la fin de la vie.

## POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

Choisir un des sermons du jour de Noël, ou de ceux du jour de l'an.

## PREMIER DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

PREMIER SERMON..... Page 113
1° Devoirs des enfants envers leurs parents.
2° Combien manquent à ces devoirs; châtiments qu'ils méritent.

DEUXIÈME SERMON.
Le salut dépend ordinairement de la piété dans la jeunesse.

## DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

PREMIER SERMON..... Page 132
Préparation au sacrement du mariage.
1° Vocation de Dieu.
2° Choix prudent.
3° Droiture d'intention et sainteté de vues.
4° Conscience pure, état de grâce.

DEUXIÈME SERMON..... Page 152
1° Celui qui désire se marier doit s'y disposer saintement.

2° Celui qui est marié a à remplir des obligations sérieuses et essentielles.

On peut prendre encore pour ce dimanche l'un des sermons sur le saint nom de Jésus.

## TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

PREMIER SERMON..... Page 175

1° Il y a un enfer où se trouvent des peines horribles et éternelles pour les pécheurs impénitents.

2° Rien n'est plus utile que de penser sans cesse à l'enfer.

DEUXIÈME SERMON..... Page 185

1° Obstacles à une bonne confession.

2° Moyen de les surmonter.

## QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

PREMIER SERMON..... Page 195

1° Les tribulations et les chagrins viennent de Dieu.

2° Ils nous conduisent à Dieu.

DEUXIÈME SERMON..... Page 206

Inquiétude et tourments d'une conscience coupable.

2° Rien n'offre autant de motifs de crainte, car on n'échappe pas à la conscience.

## CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

PREMIER SERMON..... Page 220

Dieu attend le pécheur avec patience; mais lorsqu'il comble la mesure de ses iniquités, il le punit rigoureusement.

DEUXIÈME SERMON..... Page 230

1° Stricte obligation pour chacun de veiller sur son âme.

2° L'attention donnée au corps doit nous faire rougir de notre négligence pour notre âme.

## SIXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

PREMIER SERMON..... Page 241

1° Le péché véniel déplaît à Dieu.

2° Il conduit à des péchés plus graves et ainsi nous rapproche de l'enfer.

Deuxième Sermon..... Page 252
1° La croix est l'instrument de la main toute-puissante de Dieu.
2° Nous y trouvons le principal remède aux peines de l'âme et du corps.

## DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

Premier Sermon ..... Page 261
1° Le salut est notre affaire personnelle, affaire la plus importante et unique pour nous.
2° Comment il faut travailler à son salut.

Deuxième Sermon..... Page 273
1° Combien il nous importe de travailler à notre salut.
Quelle démence il y a à négliger son salut.

## DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

Premier Sermon..... Page 284
1° Obligation de mettre en pratique la parole de Dieu; beaucoup se contentent de l'écouter.
2° Terribles châtiments de Dieu sur ceux qui ne profitent pas de sa parole.

Deuxième Sermon..... Page 294
1° Comment il faut entendre la parole de Dieu.
2° Quelle est la force intrinsèque de la parole de Dieu.

## DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

Premier Sermon..... Page 307
1° Certitude de la mort.
mort est terrible pour le pécheur.

Deuxième Sermon..... Page 318
1° Puissance de la prière.
2° Il faut prier en état de grâce, ou du moins avec quelque commencement de retour vers le Seigneur, avec soumission, avec persévérance.

## PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

PREMIER SERMON..... Page 330
1° Il faut extriper les péchés.
2° Il faut diriger son cœur vers Dieu.

DEUXIÈME SERMON..... Page 342
1° L'obligation et l'avantage du jeûne.
2° Vains prétextes pour négliger le jeûne.

## DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

PREMIER SERMON..... Page 353
1° Grandeur de la gloire céleste.
2° Ce qu'il faut faire pour y parvenir.

DEUXIÈME SERMON..... Page 363
1° Dans quelles dispositions il faut entendre la parole de Dieu
2° De quelle nécessité il est de l'entendre.

## TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

PREMIER SERMON..... Page 378
1° Horreur de l'impureté.
2° Les terribles effets qu'elle produit.

DEUXIÈME SERMON..... Page 393
1° L'obligation de bien accuser ses péchés.
2° Abus commis souvent dans la confession.

## QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

PREMIER SERMON..... Page 404
L'horrible malice du pécheur qui communie indignement, et combien son crime pèse sur le cœur du Sauveur.

DEUXIÈME SERMON..... Page 418
1° L'obligation de faire l'aumône.
2° Il n'y a pas de raisons de s'en excuser.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

# SERMONS

POUR TOUS

# LES DIMANCHES

ET POUR LES

PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

—

TOME II.

**PROPRIÉTÉ.**

---

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI CHEZ LES LIBRAIRES SUIVANTS :

| | | | |
|---|---|---|---|
| ANGERS, | Barassé. | NANTES, | Poirier-Legros. |
| — | Laîné. | NANCY, | Thomas et Pierron. |
| ARRAS, | Brunet. | — | Vagner. |
| BESANÇON, | Turbergue. | POITIERS, | Bonamy. |
| BORDEAUX, | Coderc et Poujol. | REIMS, | Bonnefoy. |
| BREST, | Lefournier. | RENNES, | Hauvespre. |
| DIJON, | Hémery. | — | Thébault. |
| LILLE, | Lefort. | ROUEN, | Fleury. |
| — | Quarré. | TOULOUSE, | Ferrère. |
| LIMOGES, | Dilhan. | TOURS, | Cattier. |
| LYON, | Briday. | ANNECY, | Burdet. |
| — | Girard et Josserand. | CHAMBÉRY, | Perrin. |
| — | Périsse frères. | BRUXELLES, | Goemaere. |
| LE MANS, | Le Guicheux - Gallienne. | DUBLIN, | Miss Dowling. |
| | | GENÈVE, | Marc Mehling. |
| MARSEILLE, | Chauffard. | GÊNES, | Fassi-Como. |
| — | Laferrière. | LONDRES, | Burns et Lambert. |
| METZ, | Mme Constant Loiez. | MADRID, | Bailly-Baillière. |
| — | Rousseau-Pallez. | MILAN, | Dumolard. |
| MONTPELLIER, | Malavialle. | — | Boniardi-Pogliani. |
| — | Séguin. | ROME, | Merle. |
| NANTES, | Mazeau. | TURIN, | Marietti (Hyacinthe). |

---

Typographie de H. Firmin Didot. — Mesnil (Eure).

# SERMONS

POUR TOUS

# LES DIMANCHES

ET POUR LES

## PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE,

SUIVIS DE MÉDITATIONS
SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST,

PAR

M. L'ABBÉ SCHELLENS,

traduits du flamand

SUR LA DEUXIÈME ÉDITION ORIGINALE,

Approuvée par S. Ém. Mgr le cardinal archevêque de Malines,

ET PUBLIÉS AVEC AUTORISATION DE L'AUTEUR.

---

DEUXIÈME ÉDITION.

---

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS,
RUE CASSETTE, 4.
1862.

Tous droits réservés.

# SERMONS

## POUR TOUS LES DIMANCHES

### ET POUR LES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

---

## Ier SERMON

### POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

*Quis ex vobis arguet me de peccato?*
Qui d'entre vous pourra me convaincre de péché?
(JOAN., VIII, 46.)

« Qui d'entre vous osera m'accuser de péché? » Ainsi parlait notre divin Rédempteur, non à ses favoris, à ses disciples, à ses amis, mais aux Juifs, ses ennemis jurés et ses plus violents détracteurs.

Jean devait rendre témoignage de son innocence en l'appelant l'Agneau de Dieu, qui, bien loin d'avoir en lui la moindre souillure, ôte les péchés du monde : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi*[1]. Pierre avait rendu témoignage non-seulement de son innocence, mais

[1] Joan., I, 29.

aussi de sa divinité : *Tu es Christus, Filius Dei vivi*[1]. Le peuple même, en entendant sa doctrine et en voyant ses miracles, avait rendu témoignage de la bonté et de la sainteté de ses œuvres en proclamant hautement que tout ce qu'il avait fait était bon, louable et irréprochable : *Bene omnia fecit*[2]. Pouvait-on rendre des témoignages plus nombreux de sa sainteté? Et cependant le Christ n'est pas encore satisfait; il veut donner de son innocence des preuves plus évidentes, plus fortes. C'est pourquoi, après avoir reçu le témoignage de tous ses amis, il se soumet au jugement de ses ennemis mêmes et leur dit en face : *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Qui de vous, docteurs de la loi, pharisiens, grands-prêtres, qui de vous, Juifs, tant que vous êtes, qui de vous pourra me convaincre de péché? Qu'il se montre celui-là, et qu'il s'approche pour me convaincre! Personne ne put le faire. N'est-ce pas une irrécusable confirmation de l'innocence de Jésus?

Il serait à désirer, Mes Frères, que tous, exempts de péché comme Jésus, nous pussions aussi défier nos ennemis et les mettre dans l'impuissance de nous convaincre de péché. Mais, hélas! outre que nous devons tous tant que nous sommes nous écrier avec David : *In iniquitate conceptus sum*[3], nous sommes conçus dans le péché! nous devons

[1] Matth., XVI, 16. — [2] Marc., VII, 37. — [3] Ps. L, 7.

tous également reconnaître que maintes fois nous avons péché, et mortellement péché contre Dieu. Confessons donc humblement que par nos fautes nous avons mérité la damnation éternelle; mais en même temps exaltons et bénissons la miséricorde de notre Dieu, qui nous accorde non-seulement le temps et les occasions, mais qui nous a même laissé dans le sacrement de Pénitence un moyen d'obtenir la rémission de nos péchés. Ce Père miséricordieux nous tend ses bras ouverts pour nous recevoir dans sa grâce, nous, tout indignes pécheurs que nous soyons; convertissons-nous à lui avec un cœur brisé de douleur et de repentir, et disons-lui avec l'enfant prodigue : « Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous! » Si nous éprouvons un repentir sincère de nos péchés, le pardon nous est promis. Pour vous exciter donc à ce vif regret, Mes Frères, je vais vous exposer : 1° combien la contrition est indispensable au sacrement de Pénitence; 2° quelles sont les qualités que doit avoir une véritable contrition.

« La contrition est une douleur sincère et une « détestation sincère des péchés commis, accom- « pagnée du ferme propos de n'y plus retomber « à l'avenir[1]. » Une telle contrition, Mes Frères, est une partie essentielle du sacrement de péni-

[1] Conc. Trid., sess. XIV.

tence; sans elle un pécheur ne pourra jamais obtenir la rémission de ses fautes : c'est pour cela qu'en une foule d'endroits la sainte Écriture nous ordonne de pleurer nos péchés dans l'amertume de notre cœur, d'offrir à Dieu un cœur contrit et humilié, de faire pénitence si nous ne voulons nous perdre tout à fait.

Il est bien vrai que le Christ institua la confession pour le pardon des péchés ; mais sans la contrition elle est vaine, stérile et sans efficacité. Les péchés peuvent être pardonnés sans la confession, et c'est ainsi qu'ils étaient fréquemment remis avant que le Sauveur instituât ce sacrement, et c'est ainsi qu'ils le sont souvent encore quand on a la ferme intention, mais qu'on n'a pas l'occasion de se confesser. Mais sans la contrition personne n'a jamais obtenu la grâce; la contrition fut toujours nécessaire, et elle le sera toujours, pour se réconcilier avec Dieu.

Si quelqu'un a péché, dit saint Chrysostome, et s'il en est triste dans son cœur : *Peccatum delevit, dissolvit debitum*, son péché est effacé, sa dette est acquitté. Mais une personne mortifiât-elle son corps avec la plus impitoyable rigueur, distribuât-elle tous ses biens aux pauvres, souffrît-elle tous les tourments qu'ait jamais pu souffrir un martyr, si elle n'a pas un véritable regret de ses péchés, toutes ces rigueurs, toutes ces aumônes, toutes ces souffrances ne lui enlèveront

pas cette souillure ; elle demeure dans son péché, et elle mourra dans son péché.

Il ne suffit donc point, Mes Frères, que vous vous confessiez au prêtre et que vous lui avouiez vos fautes. Judas, le misérable Judas, en fit autant : voyant Jésus condamné, il alla trouver les prêtres, leur rendit les trente pièces d'argent, prix de sa trahison, et leur dit : « J'ai péché en livrant le sang innocent! » Et de quoi lui servit cet aveu?... Il ne suffit pas non plus que vos lèvres forment des actes de contrition, mais il faut que votre cœur soit véritablement touché d'une douleur intime : vous auriez beau répéter que vous éprouvez un vif regret d'avoir offensé Dieu, si votre cœur ne le pense pas sincèrement, vos péchés ne vous seront point remis, et votre conversion est hypocrite.

Deux rois de l'Écriture, David et Saül, vous en offrent un exemple frappant : tous deux avaient offensé Dieu, et tous deux avaient confessé leur péché. « J'ai péché! » disait Saül à Samuel. « J'ai péché! » disait David à Nathan. Et cependant David seul fut justifié, et Saül fut réprouvé du Seigneur. Leurs paroles étaient les mêmes, dit saint Augustin ; mais leurs cœurs étaient bien différents : *similis vox, dissimile cor*. Dieu voyait en David un cœur humble, abaissé et repentant ; dans Saül il ne voyait, au contraire, qu'un esprit hautain, rebelle et endurci.

Faites donc tout ce que vous voulez, Mes Frères ; mais sachez toujours que sans une vraie contrition du cœur vous n'obtiendrez jamais votre pardon du Seigneur! C'est dans votre cœur que cette justification a sa racine ; c'est là qu'il faut concevoir une douleur plus grande d'avoir commis le péché qu'on n'a trouvé de joie et de satisfaction à le commettre. Votre cœur est le premier qui se soit séparé de Dieu : il doit donc être aussi le premier à revenir à Dieu par la contrition ; il doit haïr ce qu'il a aimé, fuir ce qu'il a recherché, détruire ce qu'il a adoré ; il doit s'humilier et s'abaisser pour se réconcilier avec Dieu.

Mais faites-y attention, Mes Frères ; que votre douleur ne soit pas semblable à celle de Caïn, qui n'était affligé que d'être condamné à errer en proscrit par toute la terre! que votre douleur ne soit pas semblable à celle d'Ésaü, qui pleurait amèrement parce qu'il avait perdu son droit d'aînesse! que votre douleur ne soit pas semblable à celle du sacrilége Antiochus, qui, de crainte de la mort qui le menaçait, priait, baigné de larmes, pour obtenir la rémission de ses impiétés! Votre douleur doit être surnaturelle dans son origine et dans ses motifs : elle doit être surnaturelle dans son principe, c'est-à dire qu'elle doit procéder de la grâce de Dieu, qui touche votre cœur; elle doit être surnaturelle dans ses motifs, c'est-à-dire qu'elle doit être pour Dieu, que vous avez of-

fensé en provoquant sa suprême majesté, et en vous déclarant ses ennemis.

Combien il en est qui se trompent sur ce point! on se sent le cœur ému lorsque l'on nous expose la laideur et les suites funestes du péché; mais est-ce toujours l'œuvre du Saint-Esprit? Hélas! ce n'est peut-être qu'un attendrissement très-ordinaire; on prend pour une contrition véritable une douleur toute naturelle, qui n'est éveillée que par le souvenir et les funestes résultats du péché, et nullement par la pensée de Dieu, que le péché a offensé! Oh! quelle erreur! quel aveuglement!

Ainsi une jeune fille tombée dans le péché vient à confesse tout en pleurant et en sanglotant: en la voyant je suis tout disposé à croire que, si le mal n'était point arrivé, il n'arriverait certainement plus. Mais quel est le motif qui la touche d'une si grande douleur? est-ce toujours parce que ses péchés ont déplu à Dieu? Non; c'est souvent parce qu'elle est le sujet des discours de tout le monde, parce que son honneur et sa réputation sont compromis, et qu'elle est flétrie aux yeux du monde.

Un domestique trompe son maître; il est surpris en flagrant délit de vol et chassé: il vient à confesse avec des larmes dans les yeux, il semble prêt à s'évanouir de douleur; mais est-ce toujours pour Dieu, que ses méfaits ont offensé? Nulle-

ment ; très-souvent c'est parce que, surpris dans son improbité, il a été chassé d'une maison, et qu'il se trouve peut-être en danger d'être poursuivi.

D'autres, lorsqu'ils viennent à confesse, se lamentent beaucoup parce que dans leur jeunesse ils se sont oubliés dans l'ivrognerie; mais d'où vient ce repentir? procède-t-il de l'amour de Dieu? Ce serait à souhaiter; mais chez l'un c'est parce que sa santé est ruinée par l'abus des liqueurs et que sa vie est abrégée; chez l'autre c'est parce qu'après avoir dissipé tout son bien, il souffre la pauvreté dans sa vieillesse.

Et il en est de même de plusieurs autres pécheurs; les motifs de leur contrition sont souvent leur propre utilité, ou quelque intérêt temporel. On a de la douleur des péchés qu'on a commis; pourquoi? Non parce qu'ils ont déplu à Dieu, mais parce que l'on en craint les funestes conséquences. Un tel repentir qui n'est point accompagné de l'amour de Dieu n'exclut pas entièrement l'affection au péché; il n'opère pas chez le pécheur une sincère conversion : c'est saint Bernard qui nous enseigne cela, et saint Augustin éclaircit cette vérité par une belle comparaison : Voyez, dit-il, un loup sort d'une forêt pour enlever une brebis; mais, comme il approche, il entend les chiens aboyer, il les voit s'élancer à sa poursuite, il voit le berger tout préparé à l'attendre; il craint,

il retourne sur ses pas. Vous aviserez-vous de dire que ce loup est tout changé, qu'il est même devenu brebis parce que pour cette fois il n'a pas emporté sa proie? Nullement; car, si l'occasion se présentait encore favorable, il aurait bientôt effectué son rapt : *Lupus fremens, lupus tremens, sed semper lupus* : le loup frémit, le loup tremble, mais le loup reste toujours loup. Il en est de même d'un pécheur, dit ce saint Père; il rôde comme un loup, il suit ses mauvais instincts en tout, il commet péché sur péché; mais il entend un prédicateur s'emporter contre le vice; il l'entend tonner contre l'impiété et fulminer contre le crime les menaces de châtiments temporels et éternels : il craint, il tremble, il est affligé et a horreur de ses fautes; est-il pour cela vraiment converti? Oh! non; car, s'il ne craignait pas les châtiments, il ne s'abstiendrait pas du péché : *Timet ardere, non peccare* [1]. Il s'ensuit que, si un pécheur n'a qu'un tel repentir, et ne vient à confesse qu'avec cette douleur, il n'est nullement justifié.

Si donc, Mes Frères, vous voulez être justifiés, vous devez toujours avoir soin d'approcher du tribunal de la Pénitence avec une véritable contrition; vous devez être tristes de vos péchés, non pas uniquement parce que vous redoutez la jus-

[1] S. Aug., *Epist.* CXLIV.

tice de Dieu et ses terribles châtiments, mais aussi parce que vous avez offensé Dieu, qui est le bien suprême ; vous devez revenir à lui non comme des esclaves abattus par la peur, mais comme des enfants de bonne volonté, animés par l'amour, et vous devez surtout prendre une ferme résolution de ne plus pécher à l'avenir !

Le roi David avait offensé le Seigneur son Dieu ; il se repentit et il fit un ferme propos de ne plus l'offenser désormais, et il confirma même cette résolution par une sorte de serment solennel : *Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ* [1]. Pour que votre contrition soit sincère et votre douleur véritable, vous devez suivre cet exemple ; car comment auriez-vous un vif regret d'avoir offensé Dieu si vous conservez la volonté et le désir de l'offenser encore à l'avenir ?

Que faites-vous cependant ? Hélas ! depuis si longtemps déjà vous avez pris tant de bonnes résolutions, vous avez déjà fait à votre confesseur tant de belles promesses, vous avez promis que vous ne rechercheriez plus ces personnes du sexe, que vous n'approcheriez plus de ces lieux de perdition, que vous ne tiendriez plus ces propos licencieux, que vous vous abstiendriez de jurer et de blasphémer le nom du Seigneur, que vous dépouilleriez cette haine mortelle contre votre pro-

[1] Ps. CXVIII, 106.

chain, que vous restitueriez ce bien que vous possédez injustement; en un mot vous avez promis que vous vous convertiriez complétement : mais où est l'amendement de votre vie? Quels effets voit-on résulter de vos belles promesses et de vos bonnes résolutions? quelles occasions de péché avez-vous fuies? quelle mauvaise habitude avez-vous déracinée? quelle inclination invétérée avez-vous étouffée?

Je dois avouer que parfois vous avez laissé l'un ou l'autre péché; mais cela suffit-il? Votre repentir ne doit-il pas s'étendre à tous les péchés mortels? ne devez-vous pas les abandonner tous? — Nous voyons au livre des Rois [1] que Saül reçut ordre de Dieu de détruire toute la race d'Amalec, et il se baigna dans le sang, et il égorgea. Mais qui livra-t-il au fer? *Omne vulgus interfecit in ore gladii* [2]? tout le commun du peuple, et Agag, le roi des Amalécites, celui contre qui il aurait dû tout d'abord diriger son glaive, il l'épargna. Pécheurs, n'agissez-vous pas de la même manière? Vous êtes obligés de détruire vos péchés mortels : vous obéissez en partie, vous exterminez le commun du peuple, *omne vulgus*, c'est-à-dire vous quittez des péchés auxquels vous tenez peu; mais le roi de tous, cette passion dominante, cet attachement criminel à cette créature

[1] I Reg., xv. — [2] Ib., xv, 8.

infâme, à ces compagnons dissolus, à ce bien illégitime, ceux-là vous y restez attachés! Et croyez-vous être justifiés ainsi? Hélas! vous êtes dans l'erreur! car aussi longtemps que vous conservez l'affection à un péché mortel, quel qu'il soit, vous ne pouvez obtenir aucune grâce, aucun pardon : le prêtre peut bien vous délier sur la terre, mais Dieu ne vous délie pas pour cela dans le ciel; le confesseur peut bien vous dire : *Absolvo te*, je vous absous, mais Dieu crie au même instant : *Condemno te*, je vous condamne; et pendant que le ministre du Seigneur lève la main pour vous rendre par le signe de la Croix la paix avec Dieu, Dieu lève le bras pour rompre cette paix mensongère et pour vous déclarer son ennemi juré!

Pour terminer, je vous dirai aujourd'hui ce que Moïse disait jadis à Israël : *Cumque quæsieris Dominum Deum tuum, invenies eum, si tamen toto corde quæsieris et tota tribulatione animæ tuæ,* quand vous chercherez le Seigneur votre Dieu, vous le trouverez, pourvu que vous le cherchiez de tout votre cœur et dans toute la douleur de votre âme [1]. Quand donc vous venez à confesse, demandez la grâce du Seigneur par d'ardentes prières, repassez toute votre vie dans l'amertume de votre âme; offrez à Dieu une offrande

[1] Deut., IV, 29.

de réconciliation, c'est-à-dire un esprit contrit, qui est l'offrande digne du Seigneur : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus* [1]. Soyez affligés dans votre cœur d'avoir offensé par vos péchés cette majesté infinie, renoncez pour jamais à l'iniquité, et prenez la résolution de servir fidèlement le Seigneur tous les jours de votre vie! C'est alors qu'après un sincère aveu de vos péchés vous en serez absous sur la terre par le ministre du Seigneur, et que vous aurez le bonheur d'en être absous aussi dans le ciel par le Dieu de toute bonté et de toute miséricorde.

Ainsi soit-il.

---

## IIe SERMON

### POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

*Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?*
Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?
(JOAN., VIII, 46.)

Le démon est le père du mensonge, dit Jésus-Christ en l'Évangile de saint Jean [2] ; il a inventé et propagé l'imposture ; il s'en est servi pour perdre nos premiers parents et les entraîner à leur

[1] Ps. L., 19. — [2] Joan., VIII, 44.

perte. Dieu, en leur défendant de manger du fruit interdit, leur avait dit : « Quand vous aurez goûté le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, vous mourrez [1]. » Le démon, voulant leur faire transgresser la défense de Dieu, les surprit par un mensonge et leur dit : Vous ne mourrez point ; mais vous deviendrez semblables à des dieux, connaissant le bien et le mal : *Nequaquam morte moriemini ; eritis sicut dii, scientes bonum et malum* [2]. Et bien que le démon mentît, dit saint Bernard, il fut cru, et nos premiers parents furent assujettis au péché et à la mort, qui est la suite du péché.

Depuis lors le mensonge resta et fut exercé parmi les hommes ; les enfants du patriarche Jacob lui en imposaient lorsque, pour lui dérober le crime qu'ils avaient commis contre leur frère Joseph, ils teignirent sa robe dans le sang d'un bouc et la rapportèrent à leur père en lui annonçant qu'une bête féroce avait dévoré son fils : *Fera pessima devoravit eum* [3]. Les quatre cents prophètes de Balaam en imposaient quand ils promettaient au roi Achab beaucoup de succès et qu'ils lui annonçaient le triomphe de ses armes sur le roi de Syrie [4]. Les Scribes et les Pharisiens dont parle l'Évangile de ce jour étaient des imposteurs remplis de malice et de fourberie ; ils

[1] Gen., II, 17. — [2] Gen., III, 4 et 5. — [3] Gen., XXXVII, 33. — [4] III Reg., XXII.

étaient ennemis de la vérité : c'est ce que leur reprochait sévèrement le Christ lorsqu'il leur adressait ces paroles : Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?*

Que le mensonge est fréquent aussi parmi les chrétiens ! Saint Grégoire le déplorait déjà de son temps ; il dit que « c'est une habitude générale « de vouloir faire passer pour vrai ce qui est « faux, et de déclarer faux ce qui est vrai. La « jeunesse le fait par habitude, et les enfants « s'exercent à l'envi dans l'art du mensonge. Celui « qui n'y est point habile est un niais que l'on « repousse et dont on se raille : *Hanc qui sciunt « cœteros despiciendo superbiunt* [1]. » Notre âge vaut-il mieux, Mes Frères? Ah! nous pouvons dire avec Isaïe que la vérité est bannie des villes et des campagnes : *Corruit in platea veritas* [2]. Nous devons avouer qu'il se rencontre des menteurs dans toutes les conditions, de tout âge, en tous lieux, et que, comme le disait jadis le prophète David, tout homme est menteur : *Ego dixi in excessu meo : Omnis homo mendax* [3].

C'est du mensonge que je vais vous entretenir aujourd'hui : je veux combattre ce vice si dégradant pour l'homme, et m'efforcer de tout mon pouvoir de le détruire parmi vous. Je vous

[1] S. Greg., *Mor.*, l. v, c. 16.— [2] Is., LIX, 14.— [3] Ps. CXV, 11.

montrerai donc : 1° combien le mensonge est un grand mal; 2° combien il est honteux pour l'homme; 3° combien Dieu le punit sévèrement.

Puisse cette instruction vous profiter à tous, Mes Frères! puisse-t-elle vous inspirer un amour inaltérable pour la vérité! Ne devenez pas semblables aux Juifs, dont le Christ a dit qu'ils ne croyaient pas à la vérité lorsqu'elle leur était révélée : *Si veritatem dico vobis, non creditis mihi.*

Qu'est-ce que mentir, Mes Frères? Mentir c'est parler contre sa pensée. Remarquez que je dis contre sa pensée; car si on exprime une opinion de bonne foi et qu'on s'aperçoive ensuite que ce que l'on avait avancé est faux, et que ce qu'on avait nié est vrai, il n'y a point de mensonge. Celui-là ment, dit saint Augustin, qui donne à entendre autre chose que ce qu'il pense dans son cœur : *Ille mentitur qui aliud habet in animo et aliud verbis, vel quibuslibet significationibus enuntiat* [1]. Saint Bonaventure et saint Thomas sont du même sentiment.

Le mensonge est-il un péché? Avant de répondre à cette question je dois vous apprendre qu'il y a trois espèces de mensonges : le mensonge pour rire, le mensonge pour rendre service et le mensonge pour faire tort.

[1] S. Aug., *de Mend.*, l. I, c. 3.

Est-il permis de mentir pour rire, lors même qu'il n'en résulte aucun profit ou aucun tort pour personne? Non, Mes Frères, car l'apôtre saint Paul dit en général : Dépouillez l'imposture, et dites la vérité, *Deponentes mendacium, loquimini veritatem*[1]. Et j'ose ajouter avec saint Augustin qu'il vaudrait mieux que le ciel, la terre et toutes les créatures tombassent dans le néant que de proférer un seul mensonge; et la raison en est que la destruction de tout l'univers n'occasionnerait aucune injure envers le Créateur, tandis que le moindre péché au contraire l'offense et l'outrage toujours.

Que dirai-je du mensonge officieux, de celui que nous ferions dans l'intérêt de quelqu'un ou pour écarter de lui un dommage? Dirai-je qu'il est permis? Non; car saint Paul dit qu'on ne peut faire aucun mal, même dans le but d'en retirer quelque bien : *Non faciamus mala ut veniant bona*[2]. Et selon les saints Pères, si vous pouviez convertir tous les pécheurs, tirer tous les hérétiques de l'erreur, délivrer tous les damnés de l'enfer, il vaudrait encore mieux laisser tous les pécheurs dans le vice, tous les hérétiques dans leur aveuglement, tous les damnés dans l'enfer que d'offenser Dieu, même par la moindre faute : le plus léger péché ravit à

[1] Eph., IV, 25. — [2] Rom., III, 8.

Dieu plus de gloire et d'honneur que ne peuvent lui en causer toutes les vertus et toutes les bonnes œuvres des saints.

Quant à ce qui regarde le mensonge pernicieux, c'est un péché mortel si le dommage qu'il cause au prochain est grave. Témoin le Sage lorsqu'il dit : Les lèvres menteuses sont en abomination aux yeux du Seigneur, *Abominatio est Domino labia mendacia*[1] ; et ailleurs : La bouche qui ment tue l'âme, *Os quod mentitur occidit animam*[2]. Témoin encore le prophète David s'adressant à Dieu en ces termes : Seigneur, vous les perdrez, tous ceux qui en imposent, *Perdes omnes qui loquuntur mendacium*[3].

Voyez donc, Mes Frères, la gravité et l'énormité de ce vice : vous devez non-seulement haïr et détester le mensonge pernicieux, mais aussi les mensonges joyeux et officieux. Je reconnais que ces derniers sont des péchés véniels et qu'un tel péché est très-petit en comparaison du péché mortel : mais qu'il soit petit, parce qu'il ne prive pas l'âme de la grâce sanctifiante comme le péché mortel; qu'il soit petit, parce qu'il n'est pas comme celui-ci puni des flammes inextinguibles de l'enfer; qu'il soit petit, parce qu'il est plus aisément remis que le péché mortel ; qu'il soit petit pour tous ces motifs, soit; mais dites-

[1] Prov., XII, 22. — [2] Sap., I, 11. — [3] Ps. V, 7.

moi, je vous en prie, est-il petit aussi aux yeux de Dieu, qui mérite tant d'être obéi dans les plus rigoureux comme dans les moins importants de ses commandements, et qui nous prescrit de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces? Est-il petit aux yeux de ce Dieu qui pèse toutes nos œuvres dans la balance de son immuable justice, et qui nous demandera un compte sévère de la moindre parole inutile que nous aurons prononcée? est-il petit aux yeux de ce Dieu infiniment grand, infiniment parfait, infiniment saint? Non, Mes Frères; si l'on considère l'abîme des perfections de Dieu, je dirai qu'il n'est point de péché qui puisse être appelé petit.

Nous devons donc avoir horreur du mensonge, même le plus innocent en apparence; notre discours, selon l'ordre du Christ, doit être : Oui, oui; non, non, et tout ce qui est plus que cela est mauvais : *Sit sermo vester, est, est; non, non: quod his abundantius est a malo est* [1].

Le mensonge est un vice honteux pour l'homme; il le rend un enfant du démon, le père du mensonge; cela a-t-il besoin de preuves? Vous les trouverez abondantes et étendues dans les saints Pères et dans l'Écriture. Saint Ambroise dit que tout homme qui aime le mensonge est un enfant

[1] Matth., v, 37.

du démon, l'inventeur du mensonge : *Omnes qui amant mendacium filii sunt diaboli, qui est inventor ipsius*[1]. Saint Augustin s'exprime de même. Homme, dit-il, si vous en imposez, vous cédez à l'inspiration du démon, vous êtes un de ses disciples, *Tu autem cum loqueris mendacium, a diabolo accepisti*[2].

L'Écriture sainte à son tour confirme cette assertion. Quand l'impie Jézabel cherchait à faire périr le juste Naboth pour s'emparer de sa vigne, elle dit aux anciens du peuple : Tâchez de trouver deux hommes, deux fils de Bélial, le prince des ténèbres, qui rendent un faux témoignage et disent que Naboth a insulté Dieu et le roi : *Submittite duos viros, filios Belial, et falsum testimonium dicant*[3]. Pourquoi Jézabel devait-elle chercher deux enfants du démon? Parce qu'elle savait qu'eux seuls sont capables de mentir. Le Christ ne reprochait-il pas aussi aux Scribes et aux Pharisiens imposteurs que le démon était leur père? *Vos ex patre diabolo estis*[4]. Le démon était leur père, et ils étaient ses enfants non-seulement par la nature, dit saint Épiphane, mais par l'imitation : *Non natura, sed imitatione*[5]. Voyez donc, Mes Frères, s'il peut y avoir quelque chose de plus honteux que le mensonge! Un homme

[1] S. Ambr., tract. v, *Serm.* XLIV. — [2] S. Aug., *Tract.* XLI, *in Joann.* — [3] III Reg., XX, 10. — [4] Joan., VIII, 44. — [5] S. Epiph., *Hær.*, XXXVIII.

qui ment est méprisé de tous; on le regarde comme malhonnête et indigne de créance lors même qu'il dit la vérité; car, selon saint Jérôme, les imposteurs agissent de façon qu'on ne leur accorde aucune confiance lors même qu'ils disent la vérité : *Mendaces faciunt ut nec vera dicentibus credatur* [1]. Et c'est un proverbe vulgaire que celui qui ment une fois peut mentir toujours : *Semel mendax semper præsumitur mendax*. C'est ainsi que Jacob ne voulait point croire ses fils lorsqu'ils lui annoncèrent que Joseph était en vie; car ces imposteurs lui avaient dit d'abord que Joseph était mort, et il n'ajoutait plus aucune foi à leurs paroles quand ils lui assuraient qu'il vivait encore [2].

Un menteur aura beau affirmer sous serment ce qu'il dit, on ne le croira pas encore; car, comme dit le proverbe : Celui qui est accoutumé de mentir a coutume de faire de faux serments. Cicéron est de cet avis lorsqu'il dit qu'on descend aussi facilement au parjure qu'on est descendu au mensonge : *Qui semel a veritate deflexerit tam ad perjurium quam ad mendacium perduci solet* [3]. Voyez-en un exemple dans l'Apôtre saint Pierre. Il avait de loin suivi Jésus à Jérusalem; dans la demeure de Caïphe il se mêla aux serviteurs qui entouraient le feu, et feignit

[1] S. Hier., Ep. XXXVII, *ad Jud.* — [2] Gen., XLV, 26. — [3] Cic., l. III, *de Off.*

de ne pas connaître les traits de Jésus. Ce fut sa première faute ; aussitôt il en impose en disant hautement qu'il ne connaît pas cet homme. Ce fut une deuxième faute. Une servante survient qui lui dit : Vous êtes sûrement un des disciples de l'homme qui est là, votre langage vous fait assez connaître : *Vere tu ex illis es, nam loquela tua te manifestum facit.* Alors il se met à soutenir et à jurer qu'il ne connaissait pas Jésus. C'est sa troisième faute, et voyez l'abîme d'iniquité où le précipite un mensonge.

Le mensonge déshonore tellement l'homme qu'un menteur est toujours jugé indigne de toute croyance ; peut-il y avoir un plus honteux péché ? Non, un homme d'honneur et de sagesse ne connaît rien de plus ignominieux que de passer pour menteur ; il préférerait perdre son argent et son bien, sa vie même, plutôt que d'imprimer cette flétrissure à son nom. Jonas nous en offre un exemple : quand il vit que Dieu épargnait les Ninivites, parce qu'ils avaient fait pénitence, et qu'ils avaient abandonné leurs voies d'iniquité, il craignit d'être raillé et de passer pour un faux prophète, et dans sa grande affliction il priait le Seigneur : *Et nunc, Domine, tolle, quæso, animam meam a me, quia melior est mihi mors quam vita* [1] ; Seigneur, laissez-moi mourir, car il me

[1] Jon., IV, 13.

sera plus doux de supporter la mort que l'opprobre de passer pour un imposteur. Et c'est juste ; car le mensonge est une tache honteuse sur l'homme : *Opprobrium nequam in homine mendacium* [1]. Un voleur est plus supportable qu'un homme qui ment constamment : *Potior fur quam assiduitas viri mendacis* [2].

Un voleur prend de l'argent, un menteur prend souvent l'honneur ; et autant une bonne réputation l'emporte sur tout ce qu'on pourrait vous dérober, autant un menteur est plus dangereux qu'un voleur. Un voleur dérobe ; la plupart du temps c'est par besoin ; mais un menteur d'habitude dérobe votre honneur par iniquité, par orgueil, par haine, par envie. Un voleur dérobe, mais il laisse le repos dans une famille ou dans un État ; le menteur au contraire y jette souvent le désordre et le trouble. Un vol est souvent pire qu'un mensonge ; il n'est pourtant jamais pire que l'habitude du mensonge. Prudemment on ne confie pas son argent à un voleur ; il est cependant des cas où on peut se confier à sa fidélité, mais il n'est point d'affaire en laquelle on puisse se fier à un menteur ! Quelle honte ! quelle ignominie !

Voulez-vous voir maintenant comment Dieu punit ce péché : ouvrez l'Écriture sainte, et vous

[1] Eccl., XX, 26. — [2] Ib., XXVII.

verrez Daniel deux fois jeté dans la fosse où se trouvaient des lions affamés et furieux en sortir sain et sauf [1]. Mais le prophète que Dieu envoya au roi Jéroboam et qui, après avoir séché le bras de ce prince, l'avait fait revivre par ses prières, ce prophète fut dévoré par le premier lion qu'il rencontra dans son chemin. Quelle fut la raison d'un sort si différent? Ils étaient tous deux prophètes, tous deux envoyés à un roi; saint Chrysostome répond : *Agnoverunt Danielem leones, quia veritas in eo; alius erat mendacii fuligine attractus, et leo eum non cognovit* [2], les lions reconnurent Daniel, parce que la vérité était en lui, tandis que l'autre était comme tout obscurci par la fumée du mensonge, et pour cela le lion ne le reconnut pas. Il craignait, s'il disait la vérité tout entière au roi, d'être jeté en prison et de mettre sa vie en péril.

Les Actes des Apôtres nous en offrent un autre exemple. Au commencement de la sainte Église les chrétiens vivaient en commun et apportaient ce qu'ils possédaient aux Apôtres; Ananie et Saphire, entre autres, qui avaient vendu un champ, se présentèrent à saint Pierre pour lui en remettre le prix; ils en gardèrent une partie pour eux, et feignirent d'apporter tout l'argent qu'ils en avaient reçu. Qu'arriva-t-il? Au même instant

[1] III Reg., XIII. — [2] S. Chrys., in Ps. III.

qu'ils mettaient leur imposture au jour, ils tombèrent frappés de mort [1]. Quelle fut la cause de ce terrible châtiment? Il était en leur pouvoir de vendre ou de ne pas vendre leur champ ; ils faisaient donc encore bien d'apporter à Pierre une aumône pour les pauvres. Le mensonge qu'ils firent n'était donc qu'un petit mensonge, puisqu'il n'en résultait pas un grand profit pour eux-mêmes et qu'il ne faisait tort à personne. Saint Pierre répond lui-même : *Non es mentitus hominibus, sed Deo*, ce n'est point à moi que vous avez menti ; comme s'il voulait dire : Si vous m'en aviez imposé, je vous le pardonnerais ; mais c'est à Dieu. Vous avez abusé de la parole, qui ne vous a été donnée que pour dire la vérité, de la mémoire et de l'entendement, qui ne vous ont été accordés que pour la méditer ; aussi ce n'est point moi qui serai votre juge, mais vous serez punis selon toute la justice de Dieu.

Dieu punit si terriblement le mensonge en cette vie, que sera-ce dans l'autre? Il n'est point de ciel pour ces imposteurs que leurs mensonges rendent coupables de péché mortel : *Foris canes et omnis qui amat et facit mendacium* [2]. Une éternelle malédiction sera leur partage : *Væ duplici corde* [3]. Leur séjour sera dans le gouffre d'un feu dévorant et éternel : *Omnibus menda-*

[1] Act., v, 1. — [2] Apoc., xxii, 15. — [3] Eccl., ii, 14.

*cibus pars illorum erit in stagno ardenti igne* [1].

Puisqu'il en est ainsi, Mes Frères, je vous prie au nom de votre honneur, au nom de votre bonheur en ce monde et de votre félicité en l'autre, dépouillez le mensonge et ne dites que la vérité : *Deponentes mendacium, loquimini veritatem* [2]. Avez-vous contracté l'habitude de mentir : faites tous vos efforts pour vous en défaire, fuyez même les plus légers mensonges ; car ce sont des péchés ; ils déplaisent à Dieu ; ils souillent l'âme, et les petits entraînent à de plus grands, et ceux-ci enfin à la perdition. Pour ne jamais tomber dans l'imposture, suivez le conseil de Salomon ; abstenez-vous de beaucoup parler, vous souvenant du proverbe : *In multiloquio non deerit peccatum*, où il y a beaucoup de paroles, il y aura beaucoup de péchés [3]. Priez Dieu avec le prophète David : Seigneur, placez une sentinelle à mes lèvres : *Pone, Domine, custodiam ori meo* [4], afin que je dise toujours la vérité !

En faisant cela, Mes Frères, vous serez les enfants de Dieu, affranchis de l'esclavage du péché et du démon : *Veritas liberabit vos* [5]. Et la vérité vous mènera dans la voie sainte par laquelle vous parviendrez sans obstacle à la vérité éternelle, qui est le Christ, avec lequel vous régnerez un jour dans la céleste béatitude. Ainsi soit-il.

[1] Apoc., XXI, 8. — [2] Eph., IV, 25. — [3] Prov., X, 19. — [4] Ps. CXL, 3. — [5] Joan., VIII, 32.

# Ier SERMON

## POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

*Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.*
Dites à la fille de Sion : Voici que votre doux roi vient à vous.
(MATTH., XXI, 5.)

Jésus notre Sauveur et notre Rédempteur entra jadis à pareil jour dans Jérusalem : tout le peuple le reçut avec des démonstrations d'une joie unanime ; on l'accompagna jusqu'au temple avec des palmes et des rameaux d'oliviers ; on étendait ses vêtements sur les chemins où il devait passer, on le proclamait roi d'Israël, on l'accueillait avec des cris d'amour et de bénédiction : *Hosanna filio David!* Salut et gloire au fils de David ; qu'il soit béni mille fois celui qui vient au nom du Seigneur ! Mais, Mes Frères, le Sauveur ne s'opposait-il pas à ces démonstrations, ne les empêchait-il pas, lui qui s'était enfui sur une montagne lorsque peu de jours auparavant on le voulait couronner ? Non : la sainte Écriture atteste qu'il se laisse reconnaître et honorer comme roi. Comment ! cette conduite n'est-elle pas en contradiction avec l'esprit d'humilité dont il avait donné tant de preuves [1] ? Au premier coup

[1] Matth., XI, 29.

d'œil on pourrait le juger ainsi, mais quand on remarque tout on découvre bientôt ce mystère apparent. Parmi les rois de la terre il en est qui portent le surnom de *beau*, de *grand*, de *juste*, de *puissant* : mais quel titre d'honneur prend le Christ comme roi? pour quel roi se fait-il reconnaître? En cette circonstance il eût pu prendre différents titres d'honneur et des surnoms glorieux : il n'en choisit qu'un toutefois par lequel il veut qu'on le désigne ; et quel est ce titre? C'est celui de *doux! Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus*, dites à la fille de Sion, c'est-à-dire, dans le sens littéral, à la ville de Jérusalem, et dans le sens moral à toute âme chrétienne, dites à la fille de Sion: Voici que votre *doux* roi vient à vous. Le Christ, l'Homme-Dieu voulut donc alors qu'on l'appelât simplement, et comme il est réellement, le roi de *mansuétude*, de grâce et de miséricorde, et qu'on le proclamât et qu'on l'honorât comme tel : et c'est ainsi, Mes Frères, qu'il veut qu'en ce temps de Pâques vous le considériez, pour aller à lui, et pour réparer par la confession pascale les péchés de votre vie, afin d'en recevoir le pardon : il ne veut pas que nous tremblions en sa présence, que nous craignions, que nous soyons alarmés, parce qu'il est doux et miséricordieux ; mais il veut que nous mettions en lui notre confiance et que tout notre espoir d'obtenir la rémission de nos péchés

repose en son indulgence et en sa miséricorde. Pour vous y encourager, Mes Frères, je vais vous montrer : 1° que Dieu attend avec patience le pécheur à la pénitence ; 2° qu'il le recherche avec amour et qu'il l'accueille avec joie.

Rien n'est plus surprenant et plus remarquable que la longanimité avec laquelle Dieu supporte l'iniquité de la plupart des hommes : ils semblent ne vivre que pour débaucher et corrompre les autres, soit par leurs funestes doctrines, soit par leur conduite scandaleuse ; Dieu les souffre cependant, et même, quand sa justice est pour ainsi dire forcée de sévir, il hésite encore. Il est irrité par leurs crimes, il est provoqué par leurs outrages, et leur malice le remplit d'amertume. Pourtant il ne les punit pas ; les considérant comme les membres d'une famille dont il est le père commun et tout-puissant, il ordonne à son soleil de les éclairer, à la terre de les nourrir, aux animaux de les servir, à tous les hommes de les aimer et de respecter en eux son image ; il les tolère : il veut que, comme les bons, ils aient part à la tendresse de son Église, aux soins des pasteurs, à l'amour des fidèles ; il les supporte et il veut qu'on les supporte de même.

Le prophète Jonas, après avoir, d'après l'ordre du Seigneur, menacé les Ninivites de leur ruine prochaine, se retira dans les environs de leur ville attendant l'accomplissement de sa prédiction ;

mais, ne voyant rien arriver à Ninive, il s'abandonne à la douleur et à l'emportement. « Je l'a-« vais bien prévu, » dit-il; « je savais bien, « Seigneur, que vous étiez trop bon et que vous « ne demandiez qu'à pardonner. Laissez-moi « mourir; il m'est plus doux de mourir que de « vivre!» Pourtant, comme il était incommodé de l'excès de la chaleur, Dieu par un prodige singulier fit croître un lierre immense dont l'ombre lui procurait un abri frais et agréable : grand était le contentement du Prophète, inexprimable était sa joie : *Lætatus est Jonas super hedera, lætitia magna.* Mais le lendemain Dieu laissa ce lierre se flétrir, et Jonas, se trouvant comme avant exposé aux rayons ardents du soleil, s'affligea de nouveau, s'irrita et redemanda à mourir. « Pensez-vous, » lui dit le Seigneur, « que votre colère soit juste? « Quoi! Jonas, vous regrettez l'ombrage d'un « lierre qui ne vous avait coûté aucune peine; « qui s'était élevé sans vous; qui avait crû en « une nuit et qui en une nuit s'est desséché! « et vous voudriez que je détruisisse la ville de « Ninive[1]! »

Combien ne nous emportons-nous pas souvent avec aussi peu de réflexion? On voit d'un côté avec douleur la mauvaise conduite des impies; d'un autre côté on connaît les terribles châti-

[1] Jon., IV, 8 et seq.

ments dont Dieu les menace. Les prédicateurs élèvent sans cesse leur voix pour répéter en son nom ces terribles menaces ; on croit qu'elles vont se réaliser, on regarde, on écoute : et, quand on remarque le silence de Dieu, on s'irrite comme Jonas ; oui, souvent on ose murmurer et se plaindre de sa longanimité !

Mais combien les jugements de Dieu diffèrent des nôtres ! La perte des impies ne lui cause aucun plaisir ; il les supporte, il attend avec patience leur conversion. Il agit avec eux comme avec le figuier stérile qu'il laisse sur pied quelque temps encore, pour voir s'il ne portera pas enfin des fruits. Sa justice exige bien que ces arbres stériles soient arrachés et jetés au feu ; mais sa miséricorde hésite encore dans l'espérance d'obtenir enfin les fruits d'une vraie conversion.

Non-seulement Dieu attend avec patience la pénitence des pécheurs, mais il les recherche même avec un amour suprême. Nous en voyons une image dans Jérusalem, cette ville corrompue et toujours rebelle : que de fois le Seigneur l'invite par la voix de ses prophètes à détourner par la pénitence les fléaux qui la menacent ! que de fois il lui crie avec un accent plein de tendresse, d'amour et de grâce : *Quare moriemini, domus Israel*[1] ! Pourquoi péririez-vous ? pourquoi, Israël,

[1] Ez., XVIII, 3.

veux-tu courir à ta perte? Je mets mes délices, non dans la mort du coupable, mais dans sa conversion. Je suis le Dieu de clémence qui est apaisé par une larme, par un soupir, par une marque de componction : *Revertimini, et vivite,* revenez donc à moi pour retrouver la vie[1].

Voyez, Mes Frères, c'est avec cet amour que Dieu recherchait Jérusalem, d'année en année, pour qu'elle accomplît ses commandements et vécût dans la paix. Le Sauveur, en saint Matthieu[2], considérant l'obstination de cette ville endurcie, ne pouvait s'empêcher de se lamenter et de gémir sur son opiniâtreté et de s'écrier : « Jé-
« rusalem, Jérusalem, que de fois j'ai voulu ras-
« sembler tes enfants, comme une poule ras-
« semble ses petits sous son aile! Mais il ne l'ont
« point voulu[3]! »

Que d'exemples je pourrais vous mettre sous les yeux? Dieu envoie Moïse aux Israélites ingrats pour leur prêcher la pénitence; il envoie Jonas aux Ninivites, Nathan à David, Élie à Achab, Jean-Baptiste à Hérode. Et n'est-ce pas dans cette intention que le Fils de Dieu lui-même descendit sur la terre? Je suis venu, dit-il, non pour les justes, mais pour les pécheurs. Mes désirs, mes soins, mes travaux n'ont d'autre but que de rechercher ce qui est égaré[4]. Que le pécheur, si consommé

[1] Ez., XXXII. — [2] C. XXIII. [3] — Ib., XXXVII. — [4] Luc., V, 32.

qu'il puisse être dans le mal, vienne à moi ; je suis pour lui un père indulgent : que la brebis égarée revienne à ma voix au bercail ; car je suis le véritable pasteur qui la recherche avec empressement et sollicitude[1]. Enfin, approchez de moi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés : vous fussiez-vous fatigués dans les sentiers de l'iniquité, approchez de moi, et je vous soulagerai[1]. Venez et éprouvez combien le Seigneur est doux[2], combien son joug est léger et combien ses commandements sont aimables.

Rentrez en vous-mêmes, Mes Frères : n'est-ce pas cette voix que souvent Dieu vous a fait entendre? Vous vous éloigniez de lui par le péché, et lui vous rappelait sans cesse par la voix de ses prêtres, soit du haut de la chair, soit dans le mystère du sacrement de Pénitence. Qui était-ce qui vous exhortait ainsi au repentir? Je vous le répète, c'était Dieu. Les prêtres sont les ambassadeurs du ciel, selon l'expression de saint Paul ; ils exhortent, ils prient, ils conjurent au nom du Seigneur : c'est donc Dieu lui-même qui vous prie ; et que vous demande-t-il? que vous fassiez la paix avec lui. Il n'agit donc point en ennemi ; mais c'est vous, pécheur, qui voulez être le sien. Dieu ne refuse pas de faire la paix avec le pécheur ; mais on dirait qu'il coûte à celui-ci un grand effort pour se réconcilier avec Dieu!

[1] Luc., xv, 5. — [2] Ps. xxxiii, 48.

Le Seigneur ne cesse de l'appeler par les mille voix de sa miséricorde, par de mystérieuses inspirations, par les remords de conscience, par la crainte des châtiments : c'est ainsi, Mes Frères, qu'il a agi à votre égard, et, voyant que vous restiez sourds à sa voix, il a pris les verges ; il vous a rappelés par cette persécution, par cette perte de vos richesses, par la mort de ces amis. Époux inconsolable, il vous a privé d'une compagne chérie ; pauvres orphelins, il vous a ravi vos bien-aimés parents ; pères et mères désolés, il a laissé mourir avant vous ce fils si diligent, cette fille si soigneuse, votre consolation, votre soutien, votre espérance, croyiez-vous, dans vos vieux jours. Non content de cela, il vous a visités lui-même par cette maladie douloureuse qui vous conduit jusqu'au bord de la tombe : il vous a montré son arc tendu, il vous a fait entrevoir votre sentence écrite au livre de la réprobation. C'était pour vous soustraire à l'abîme sur lequel vous marchiez : vous considériez tout cela comme des tribulations, et c'était la miséricorde de Dieu qui vous couvrait ; c'était la voix du ciel qui vous exhortait d'abandonner le péché et d'élever vos yeux vers le Très-Haut. *Raucæ factæ sunt fauces meæ*[1] : Mon enfant, dit le Seigneur, j'ai presque perdu la voix à force de vous appeler. *Laboravi*

[1] Ps. LXVIII, 4.

*rogans*[1], je me suis fatigué à vous supplier ; et je voulais seulement que vous ne péchiez plus !

Votre ingratitude méritait que Dieu cessât de vous appeler : ô ciel, et qui était donc celui qui vous appelait? C'était un Dieu d'une majesté infinie, qui un jour vous jugera, et de qui dépend ou votre éternelle damnation ou votre éternelle félicité! Et vous, qui étiez-vous? Un misérable ver de terre, digne d'être foulé aux pieds. Pourquoi Dieu vous appelait-il? Pour vous rendre cette vie de la grâce que vous aviez perdue : *Revertimini, et vivite*[2].

Ce serait peu de passer cent ans dans une profonde retraite et dans l'austérité la plus rigoureuse pour obtenir la grâce de Dieu : elle vous est offerte pour un simple acte de repentir, et vous l'avez repoussée ! Cependant Dieu ne vous a point abandonné : pendant que vous couriez de péché en péché, il vous poursuivait de sa grâce, comme un père qui suit en pleurant les traces de son fils qui court se jeter volontairement dans la mer ; de même Dieu vous suivait, ô pécheur, et vous disait dans sa commisération : O mon fils, pourquoi donc voulez-vous vous perdre? pourquoi vous damner? pourquoi vous précipiter dans l'enfer? Ah! revenez à moi, et vivez : *Revertimini, et vivite*[3].

[1] Jer., xv, 6. — [2] Ez., xviii, 32. — [3] Ibid.

N'est-ce pas la vérité, Mes Frères, n'est-ce pas de cette manière que Dieu vous a traités? Ne doutez donc pas que, si vous revenez à lui, il vous reçoive avec joie.

Si un sujet se révolte contre son prince et vient le prier ensuite de lui pardonner, celui-ci le chasse de sa présence et ne le juge pas même digne de la moindre attention. Mais Dieu n'est point semblable à l'homme : quand nous allons lui demander humblement qu'il daigne nous pardonner, Dieu ne détourne pas sa face du pécheur repentant qui se jette à ses pieds : *Non avertet faciem suam a vobis si reversi fueritis ad eum* [1]. Jésus même nous assure qu'il ne méprisera pas celui qui vient à lui, si grandes et si nombreuses que puissent être ses fautes : *Eum qui venit ad me non ejiciam foras* [2].

Mais comment pourrait-on le rejeter, puisque lui-même invite le pécheur à venir à lui et lui promet de l'accueillir : *Revertere ad me, dicit Dominus, ut ego suscipiam te* [3]. Ailleurs nous trouvons cette miséricordieuse invitation : Pécheur, je devrais vous tourner le dos, puisque c'est vous-même qui me rejetez ; mais revenez à moi, et je reviendrai à vous : *Convertimini ad me, ait Dominus exercituum, et convertar ad vos* [4].

Avec quelle tendresse Dieu reçoit le pécheur

[1] II Paral., XXX, 9. — [2] Joan., VIII, 37. — [3] Jer., III, 1. — [4] Zach., I, 3.

qui se convertit! C'est ce que Jésus lui-même confirme souvent en personne : combien il s'entretenait souvent avec des pécheurs! Les Pharisiens s'en trouvaient scandalisés ; ils le lui reprochaient; ils calomniaient cette inclination. « Celui-là, disaient-ils, reçoit les pécheurs et mange à leur table[1]. » Avec quel amour n'acueillit-il pas Marie-Madeleine et ne pardonna-t-il pas les fautes de cette pécheresse publique, le scandale de toute une ville, l'opprobre de Jérusalem, une cause de perdition pour les âmes! Avec quelle bonté ne protégea-t-il pas contre ses dénonciateurs une femme surprise en adultère! prié de prononcer sa sentence, il éloigna ses accusateurs couverts de confusion, et, comme ceux-ci n'avaient osé la juger, il lui dit: « Femme, personne ne vous « a condamné; je ne vous condamnerai pas non « plus ; allez en paix, et ne péchez plus à l'ave- « nir[2]. »

La parabole de l'enfant prodigue[3], qui, après avoir dissipé tout son bien dans la débauche, est accueilli en grâce par son père, cette parabole ne nous atteste-t-elle pas que rien n'est plus agréable à Dieu qu'un pécheur qui fait pénitence? Ce père, dit l'Évangile, voyant son fils revenir, court au-devant de lui et jette ses bras autour du cou de son enfant. Il le presse tendrement sur

[1] Luc., xv, 2. — [2] Joan., viii, 11. — [3] Luc., xv.

son cœur, il le ramène à sa demeure; il réchauffe ses membres nus, il tue un veau pour apaiser sa faim cruelle. Alors ce vieux père se réjouit du retour de son fils, comme il s'était réjoui le jour de sa naissance; il était mort, dit-il, et le voilà ressuscité, *Mortuus erat et revixit*[1].

Vous avez vu que Dieu attend patiemment la pénitence des pécheurs, qu'il les recherche avec amour et les accueille avec joie. Je ne puis rien ajouter, Mes Frères, sinon que vous mettiez toujours votre confiance en la miséricorde de Dieu. Avez-vous péché et êtes-vous retombé dans le péché; vos péchés se sont-ils multipliés au-dessus des cheveux de votre tête, ne vous désespérez pas comme Caïn et ne dites pas : « Mon iniquité est trop grande pour que je mérite le pardon. » Non, espérez dans le Seigneur et faites le bien : *Spera in Domino et fac bonitatem*[2]. C'est pourquoi je vous avertis aujourd'hui, comme jadis l'apôtre saint Paul avertissait les Corinthiens, de ne pas recevoir en vain la grâce que le Seigneur vous accorde dans sa miséricorde : *Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis*[3]. Aujourd'hui vous avez le temps et l'occasion de faire pénitence; demain peut-être ne l'aurez-vous plus : aujourd'hui vous avez affaire à un Dieu indulgent, qui, si vous revenez à lui, vous recevra

[1] Luc., xv., 32 — [2] Ps. xxxvi, 3. — [3] II Cor., vi, 1.

avec les bras ouverts ; demain vous ne trouveriez peut-être plus en lui qu'un juge sévère, qui vous rejetterait sans pitié de sa face pour toute l'éternité. « Encore quarante jours, criait Jonas aux « Ninivites, et, si vous ne faites pénitence, Ninive « périra! » Mais, pécheurs, nous ne pouvons vous promettre quarante jours ; nous n'oserions jamais vous les garantir, car cette nuit peut-être Dieu vous demandera votre âme. Ah! faites donc pénitence sans délai, ou vous êtes en péril de mort. Combien qui se flattaient de vivre de longues années encore sont morts subitement et sont ensevelis dans l'enfer! Ah! de crainte qu'il ne vous arrive un tel malheur, revenez sur-le-champ à Dieu, détestez vos péchés, changez votre manière de vivre. Avez-vous été jusqu'à ce jour impie ? si vous quittez vos voies d'iniquité, le Seigneur s'attendrira sur vous et vous fera grâce, car il est infiniment bon et infiniment miséricordieux : *Quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus* [1].

Ainsi soit-il.

[1] Ps. cv, 1.

## IIe SERMON

### POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

*Benedictus qui venit in nomine Domini.*
Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.
(MATTH., XXI, 9.)

Si l'on déploie un pompeux appareil pour relever la solennité de la réception d'un prince du monde, quels plus grands apprêts ne doit-on pas faire pour recevoir un Dieu créateur du ciel et de la terre? Les Hébreux étendaient leurs vêtements sur les chemins, d'autres les jonchaient de palmes et de rameaux d'olivier, pour rehausser par ces démonstrations l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Tout le peuple vint au-devant de lui, et transporté de joie il l'accueillait avec des cris de bénédiction et de salut : *Hosanna filio David! benedictus qui venit in nomine Domini!* Et chacun criait à l'envi : Honneur et gloire au fils de David; salut et bénédiction à celui qui vient au nom du Seigneur!

Ce même Dieu qu'on recevait ainsi dans Jérusalem descend chaque jour du ciel sur nos autels, et cela aussi souvent que le prêtre offre le saint sacrifice de la Messe; c'est le même Dieu que nous

recevons dans la sainte Communion sous les humbles apparences du pain. Les Hébreux lui témoignèrent un tel respect lorsqu'il vint dans leur ville, Mes Frères, quelle révérence et quelle vénération ne devez-vous pas lui témoigner aussi, vous qui n'avez pas seulement le bonheur de le recevoir dans votre ville, dans votre commune, dans votre demeure, mais dans votre cœur même et dans votre âme! Quels apprêts ne devez-vous pas faire pour préparer à cet hôte sublime, le Fils du Dieu vivant, un séjour digne de lui! Combien ne doit pas être pure cette âme qui va recevoir la pureté même! Que sainte doit être cette bouche qui va manger le Saint des saints! que pure cette langue où va reposer l'Agneau sans tache!

Afin de vous engager à ne jamais faillir à ce devoir indispensable et à faire en ce temps de Pâques une digne communion, je vais aujourd'hui tâcher de vous inspirer une horreur profonde et une grande crainte pour la communion indigne. Je vous montrerai donc, dans ce but, l'abomination que renferme en soi une indigne communion.

Un sacrilége, selon saint Thomas, est la profanation d'une chose sainte; et, comme il n'est rien de plus saint dans notre religion que le très-auguste sacrement des autels, la profanation de ce saint sacrement est par conséquent le plus horrible des sacriléges. Il n'est rien, dit saint Chry-

sostome, qui puisse en approcher. Pour vous le prouver, je vais vous exposer trois considérations qui vous feront concevoir l'horreur d'une communion indigne. Je tire la première de l'état de celui qui communie indignement; la deuxième, du renouvellement des souffrances de Notre-Seigneur; la troisième, des effets de ce crime.

D'abord, pour concevoir l'horreur d'une mauvaise communion, il suffit de comparer la sainteté de Dieu à l'impureté d'une âme souillée par le péché mortel. Le Dieu que nous recevons dans la communion est si saint que les anges et les bienheureux l'adorent dans le ciel avec un immense respect et une grande crainte; il est appelé dans l'Écriture sainte, non-seulement un Dieu saint, mais aussi un Dieu terrible et redoutable dans sa majesté [1], et c'est dire qu'il est un juge sévère et inexorable pour ceux qui l'insultent. Et peut-on agir avec plus de mépris que le fait celui qui communie indignement? Misérable pécheur, que vous sert une telle communion? *Quæ utilitas in sanguine meo, dum descendo in corruptionem* [2]? Ne vaudrait-il pas mieux n'approcher jamais de la sainte Table que de changer ainsi le remède en poison et la vie en mort? O misérables, que faites-vous? Au lieu de vous sanctifier par le sang de la nouvelle alliance,

[1] Ps. cx, 9. — [2] Ps. xxix, 10.

vous vous opposez à l'esprit de la grâce et à la sainteté du Sauveur! Vous le faites descendre du trône de sa gloire, pour venir dans une âme souillée, dans un lieu qui lui déplaît souverainement! vous faites résider la sainteté avec l'iniquité, l'auteur de la grâce avec le péché, le Christ avec Bélial! Oh! quelle horrible profanation!

Si vous voyiez un homme jeter l'hostie sainte dans un trou fangeux et dégoûtant, comment supporteriez-vous cette vue? Ne regarderiez-vous pas cette action comme le plus grand des sacriléges? Mais vous faites cela même, dit saint Augustin, quand vous recevez et que vous logez le corps du Seigneur dans une âme impure et souillée dans la fange de vos péchés : *Non minus detestabile in os pollutum quam in lutum mittere Filium Dei.* Oui, les péchés dont votre âme est souillée sont mille fois plus abominables aux yeux de Jésus-Christ que tout ce que vous pourriez trouver dans le monde de plus infect, de plus dégoûtant, de plus sale Comment donc est-il possible que vous osiez à ce point profaner le Saint des saints?

La mauvaise communion est horrible à cause de l'union impie que vous faites de la sainteté de Jésus-Christ avec une conscience coupable ; elle n'est pas moins abominable, Mes Frères, en ce qu'elle est le renouvellement de ses souffrances.

Certes, on ne peut voir sans crainte et sans frayeur qu'un chrétien se ligue avec les ennemis de Jésus-Christ et livre à la mort celui même qui s'est donné à lui en nourriture ; qu'il livre à une nouvelle croix et à de nouveaux mépris celui même qui s'est sacrifié par son salut. C'est pourtant ce que fait celui qui communie indignement : il renouvelle dans un sens spirituel la Passion du Christ : il le trahit comme Judas sous les dehors de l'amitié, il le flagelle avec Pilate, il lui préfère ses passions déréglées comme jadis les Juifs lui préférèrent Barrabas ; il l'attache à son cœur sacrilége comme à un bois d'infamie, comme les bourreaux le clouèrent sur la croix ; il l'insulte et le raille comme ces misérables qui lui criaient de descendre de sa croix s'il était véritablement le Fils de Dieu. En un mot, il lui fait, autant qu'il est en son pouvoir, souffrir une mort plus cruelle que celle qu'il eut à souffrir sur le Calvaire : *Rursum crucifigentes sibimet ipsis Filium Dei et ostentui habentes*[1].

En effet, Mes Frères, si vous communiez indignement, vous faites pis que Judas, pis que Pilate, pis que les Juifs, pis que les bourreaux et que les farouches soldats quand ils maltraitèrent Jésus : c'était dans le temps de sa vie mortelle, et vous voulez le faire maintenant qu'il est glorieux

[1] Hebr., VI, 6.

et immortel ! Le Christ devait souffrir d'autant plus de la part des Juifs que ceux-ci étaient ses ennemis jurés ; mais peut-on concevoir que ce soit vous qui renouveliez ses souffrances, vous qui semblez être ses amis et ses disciples : *His plagatus sum in domo eorum qui diligebant me*[1]. De plus, si le Christ subit le supplice infâme de la croix, on ne voit pas que personne de ceux qu'il avait rendus à la vie ou qu'il avait guéris eût la moindre part à ce forfait. Mais vous, chrétiens, vous fûtes dans le saint baptême appelés par lui de la mort à la vie, et vous fûtes dans la suite maintes fois guéris de vos plaies spirituelles par une bonne confession. Vous portez mille marques de sa bonté et de son amour. Vous devriez tout le restant de vos jours ne penser qu'à lui témoigner une profonde reconnaissance, et vous n'avez pas honte d'employer tous vos efforts pour le faire mourir de nouveau ! Qu'est-ce qui peut être plus sensible à Jésus ? Il s'en plaint amèrement par la bouche d'un de ses prophètes : Si un de mes ennemis, dit-il, m'avait maltraité de la sorte, son crime me serait moins sensible ; je pourrais encore le supporter : *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique*[2]. Mais vous, chrétiens, vous à qui j'ai prodigué tant de bienfaits, vous que j'ai nourris si souvent de ma propre chair

[1] Zach., XIII, 6. — [2] Ps. LIV, 13.

et de mon sang, vous me traitez ainsi! Qu'est-ce qui pourra me causer plus d'affliction?

Enfin, les Juifs firent mourir Jésus, mais au moins cela fut avantageux aux hommes. Ils ont tué cet Homme-Dieu, mais sa mort fut le prix de notre rédemption; ils ont frappé cet agneau, mais son sang nous a réconciliés avec Dieu; ils ont livré l'innocent à la mort, mais sa mort nous a donné la vie. Pour vous, quand vous tuez le Christ par une mauvaise communion, quel profit recueillez-vous de cet horrible forfait? qu'en résulte-t-il? Voulez-vous le savoir? je vais vous l'exposer.

Ce crime est la cause des plus déplorables effets; il est la cause des plus affreux châtiments. Oza, le lévite, fut jadis puni de mort par Dieu, à l'instant même qu'il avançait sans respect la main pour soutenir l'arche du Seigneur [1]. Le roi Osias fut frappé de lèpre pour avoir porté une main téméraire sur l'encensoir [2]. Balthazar, roi de Chaldée, perdit la couronne et la vie quand il profanait les vases saints du temple de Jérusalem [3]. En un mot, les profanateurs des choses saintes furent toujours punis par Dieu; pouvez-vous douter, pécheurs, que vous serez terriblement punis aussi si vous méprisez ce que Dieu a de plus saint au monde, cette arche vivante du Seigneur,

[1] II Reg., VI. — [2] II Par., XXVI, 17. — [3] Dan., V, 1.

la personne même de Jésus-Christ, Dieu et homme? *Quanto magis putatis deteriora mereri supplicia qui Filium Dei conculcaverit*[1]! Non; cet horrible forfait n'est jamais demeuré impuni; la sainte Écriture, les saints Pères, l'expérience, tout le confirme.

Saint Paul attribue aux mauvaises communions le grand nombre de maladies et de morts subites qui désolaient les Corinthiens : *Ideo inter vos multi infirmi et dormiunt multi*[2].

Saint Cyprien atteste qu'une femme qui était allée à la communion sans amender sa vie reçut non une nourriture, mais un glaive : *Non cibum, sed gladium sumpsit.*

D'où viennent tant de calamités qui affligent le monde? D'où vient la décadence de l'Église, la perte des royaumes, les troubles intérieurs, la désolation des familles, les fléaux parmi les peuples, les misères communes et publiques? tout cela, dit saint Chrysostome, est la suite ordinaire des mauvaises communions.

Mais ne pensez pas, Mes Frères, que ces châtiments temporels soient les seuls qui menacent ceux qui communient indignement : il en est d'autres encore qui vous paraîtront bien plus redoutables. « Celui, » dit l'Apôtre, « qui mange indignement « le corps du Fils de Dieu mange son propre ju-

[1] Hebr., x, 29. — [2] I Cor., xi, 30.

« gement et sa propre condamnation [1]. » C'est-à-dire que ce péché ne laisse aucun espoir d'amendement, et que l'endurcissement et l'impénitence finale en sont les suites ordinaires. Quand quelqu'un va jusqu'à outrager le saint Sacrement, il n'a plus d'horreur pour les plus abominables péchés. Il n'est aucun forfait, si affreux qu'il puisse être, dont un sacrilége ne soit capable. Oui, Mes Frères, la mauvaise communion imprime au cœur de l'homme certains signes de réprobation qui ne s'effacent qu'à grand'peine : je ne veux pas dire qu'il n'est plus aucune espérance de salut, ou que les pleurs de la pénitence ne puissent effacer les plus affreux péchés ; j'affirme seulement qu'il est rare que de tels pécheurs versent des larmes sincères et se convertissent réellement.

Un des deux malfaiteurs qui étaient crucifiés avec Jésus trouva grâce aux yeux de Dieu ; mais le profanateur du corps de Jésus, le traître Judas, mourut en désespéré. Cet infidèle disciple sembla pourtant rentrer en lui-même ; il reconnut sa trahison. « J'ai péché, » dit-il, « en livrant le sang innocent [2]. » Mais sa confession et ses regrets furent insuffisants, et il eut une fin épouvantable : Satan entra en lui en même temps qu'il recevait le pain consacré : *Post buccellam introivit in eum Satanas* [3], et sa mort est une des plus affreuses que rap-

[1] I Cor., xi, 29. — [2] Matth., xxvii, 4. — [3] Act., i, 18.

porte l'Écriture. *Suspensus crepuit medius, et diffusa sunt omnia viscera ejus*[1] : Étant pendu son corps s'ouvrit en deux, et ses entrailles se répandirent. Jugez quel horrible châtiment Dieu réserve aux profanateurs de son corps sacré!

Examinez soigneusement et attentivement, Mes Frères, si vous n'avez jamais eu le malheur de vous rendre coupables d'un crime si horrible. S'il en était ainsi, quelles larmes ne devriez-vous pas répandre pour laver ce péché! Car, si le centenier et d'autres qui étaient présents au Calvaire revinrent en se frappant la poitrine à la vue de ce qui était arrivé à la mort de Jésus : *Percutientes pectora sua revertebantur*[2], quel ne doit pas être le repentir de ceux qui ont crucifié Jésus de nouveau par une indigne communion! Nous devons trembler, Mes Frères, en méditant cette redoutable sentence que la vérité éternelle a prononcée elle-même : *Væ homini illi per quem Filius hominis tradetur*[3]! Malheur à celui par qui le Fils de l'Homme sera livré! Qui sera ce misérable traître? Je l'ignore ; mais, qui que ce soit, qu'il entende et qu'il comprenne ces paroles menaçantes : *Væ homini illi per quem Filius hominis tradetur!* Malheur à celui par qui le Fils de l'Homme sera livré ; s'il n'est pas déjà saisi d'épouvante, un terrible éclair luira un jour pour l'écraser!

[1] Act., I, 18. — [2] Luc., XXIII, 48. — [3] Matth., XXVI, 24.

Prévenez donc, Mes Frères, prévenez le malheur dont sont menacés ceux qui communient indignement. Confessez sincèrement et avec un vrai repentir tous vos péchés, dépouillez-en l'habitude, quittez-en les occassions prochaines ; restituez ce bien et cet argent illégitimement acquis ; réconciliez-vous véritablement avec vos ennemis ; réparez le scandale que vous avez causé ; soyez dociles aux exhortations de votre confesseur ; amendez votre vie, et suivez le précepte du grand Apôtre [1]. Lorsque vous approchez de la sainte Table, purifiez votre conscience de tout péché mortel ; éprouvez-vous de telle sorte que la réception du corps du Seigneur ne confirme pas votre condamnation ; mais, au contraire, chaque fois que vous aurez le bonheur de le recevoir, qu'il soit le sceau de votre sanctification et le gage de l'éternelle béatitude qui sera la réalisation des vœux que je vous adresse de toute mon âme.

Ainsi soit-il.

[1] I Cor., II, 28.

# Ier SERMON

## POUR LE DIMANCHE DE PAQUES.

*Surrexit !*
Il est ressuscité !
(MATTH., XVI, 6.)

Samson, ce prodige de force, vint un jour à Gaza, ville des Philistins, ses ennemis [1]; ceux-ci s'empressèrent de fermer les portes de la ville et y placèrent des sentinelles, pensant qu'ils avaient pris et qu'ils tiendraient captif cet invincible adversaire; mais qu'arriva-t-il? Samson, ayant dormi jusqu'à minuit, s'éveilla, et, trouvant les portes de la ville closes, il les saisit et les arracha toutes deux avec leurs piliers et leurs gonds; puis il les plaça sur ses épaules, et les porta au sommet d'une montagne voisine, en dérision et en raillerie de ses ennemis.

C'est une image, dit saint Grégoire le Grand, de ce qui s'est accompli aujourd'hui en la personne du Christ. Les Juifs, ayant crucifié et enseveli Jésus, se réjouissaient d'avoir entre leurs mains ce nouveau Samson qu'ils cherchaient depuis si longtemps, et ils le croyaient prisonnier dans son tombeau, comme jadis Samson dans

[1] Jug., XVI.

Gaza; et pour plus d'assurance ils placèrent aussi une garde de soixante soldats au sépulcre, après en avoir couvert l'entrée avec une énorme pierre et l'avoir fermée et scellée avec le sceau du conseil ou du gouverneur. Mais, comme ni sentinelles, ni portes, ni serrures ne purent retenir Samson captif dans la ville des Philistins lorsqu'il voulut en sortir, de même ni cette pierre pesante placée sur l'entrée du tombeau, ni le sceau qui la fermait, ni les soldats qui veillaient à sa garde ne purent y faire rester le Christ lorsqu'il voulut ressusciter et en sortir. Et comme Samson se réveilla à minuit, et non-seulement sortit, mais emporta même les portes qui l'en empêchaient, de même aussi le Christ, ressuscitant après minuit, non-seulement sortit libre avec son âme restée jusqu'alors dans les limbes et avec son corps qui reposait depuis trois jours dans la tombe, mais aussi il brisa, il anéantit les portes de l'enfer, l'empire du démon.

C'est ce mystère glorieux que nous célébrons solennellement aujourd'hui, Mes Frères; je vous dis donc, comme disait l'ange aux saintes femmes qui venaient pour parfumer le corps sacré: « En « vain cherchez-vous Jésus de Nazareth parmi les « morts. » Son âme s'est par sa toute-puissance divine réunie à son corps, et il s'est levé vivant de son tombeau. *Surrexit!* Il est ressuscité!

Quel enseignement devons-nous tirer aujour-

d'hui de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Celui-ci, Mes Frères, que nous aussi nous ressusciterons un jour : les justes pour la vie éternelle, ce qui doit leur être un motif de consolation; les pécheurs impénitents, pour une mort éternelle, ce qui doit leur être un grand sujet de crainte.

Le Christ est ressuscité! *Surrexit!* il s'est montré à Marie-Madeleine et à quelques saintes femmes, à ses apôtres, à plus de cinq cents disciples à la fois; il est resté parmi eux, il a mangé familièrement avec eux pendant quarante jours; il les a exhortés et instruits; il a confirmé sa résurrection de diverses manières : *Præbuit seipsum vivum in multis argumentis*[1]. Le Christ est ressuscité, Mes Frères! de même aussi un jour toute chair, c'est-à-dire tout homme, ressuscitera. Le corps de saint Étienne, après avoir été accablé sous une grêle de pierres, fut enseveli en cérémonie par les Apôtres; on dira un jour de lui : *Surrexit,* il est ressuscité! Le corps de sainte Catherine fut enseveli par le ministère des anges sur le mont Sinaï; on dira un jour de lui : *Surrexit,* il est ressuscité! Le corps de saint Paul l'Ermite fut enterré dans le désert par des lions; on dira un jour de lui : *Surrexit*, il est ressuscité! Une foule de corps sont inhumés ici sous nos

[1] Act., I, 3.

yeux, dans ce temple, dans ce cimetière et dans mille autres endroits; de tous en général et de chacun en particulier on dira un jour : *Surrexit,* il est ressuscité!

C'est cet espoir que nous donne la résurrection du Christ. « Certes, ce qui est arrivé dans le « chef, dit saint Augustin, arrivera toujours dans « les membres[1]. » C'est-à-dire, comme le Christ, qui est notre chef, est ressuscité, nous qui sommes ses membres nous ressusciterons aussi un jour. L'Apôtre saint Paul confirme cela lorsqu'il dit : « Celui qui a ressuscité Jésus de la mort « rendra un jour aussi la vie à vos membres « desséchés[2]. »

Mais comment ressusciterons-nous, Mes Frères? Notre résurrection sera-t-elle semblable à celle de Jésus? L'Apôtre nous répond : *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur*[3] : Tous nous ressusciterons; mais nous ne serons pas tous tranformés par une heureuse et sainte transition à une meilleure vie. Tandis que les justes, dit l'évangéliste saint Jean, sortiront du tombeau et ressusciteront à la gloire et à la vie éternelle, les pécheurs ressusciteront à la mort et à leur éternelle damnation[4]. Vous donc, âmes pieuses et saintes, soit que vous ayez expié vos péchés par une rude pénitence, soit que vous ayez conservé

[1] S. Aug. lib. II, *De Civ.*, 28. — [2] Rom., VIII, 11. — [3] I Cor., XV, 51. — [4] Joan., V, 29.

l'innocence du baptême, vous qui êtes animés de l'esprit de Dieu, qui vivez et qui mourrez dans sa grâce, vous vous réveillerez glorieux au dernier jour, et vous sortirez des cendres de la terre au son de la trompette suprême [1]. Bien que vos corps aient été soumis à la corruption commune, ils sortiront alors du tombeau pleins de gloire, resplendissants de lumière et de beauté, brillants, légers, subtils et impassibles : *Evigilabunt in vitam æternam* [2].

Quelle consolante vérité, Mes Frères! Saint Pierre Chrysologue dit qu'elle est l'espérance des chrétiens : *Spes Christianorum est resurrectio mortuorum* [3]. Un laboureur songe aux jours de la moisson et de la récolte ; cette pensée le fortifie et le rend presque insensible aux intempéries des saisons, au froid, à la chaleur, à la pluie, au vent, à ces pénibles travaux de la campagne où il épuise ses forces ; de même aussi un chrétien qui songe à la résurrection future méprise, repousse et foule aux pieds tous les obstacles du salut : ni les travaux, ni les souffrances, ni la mort même ne peuvent l'arrêter ; tout cela lui est doux et agréable.

Qu'est-ce qui faisait la consolation, le soutien et la force des martyrs dans leurs tourments, des Apôtres dans leurs travaux, des confesseurs dans

[1] I Cor., xv, 52. — [2] Dan., xii, 2. — [3] I Petr. Chrys., *Serm.*, cxviii.

leur pénitence, de tous les saints dans leurs souffrances? Une foi vive à la résurrection. Le saint martyr Agapit, qui souffrit les plus cruels supplices sous le règne d'Aurélien, en l'an 275 de Notre-Seigneur, disait pendant qu'on exposait sa tête aux flammes : « C'est peu de chose que de « brûler sur la terre cette tête qui sera bientôt « couronnée dans le ciel! » Tobie disait à son fils : « Mon enfant, nous menons ici une bien « pauvre existence; mais nous aurons un jour « de grands biens, c'est-à-dire dans le ciel, si « nous craignons Dieu, si nous évitons le péché « et si nous faisons ce qui est agréable au Sei- « gneur. » Et pour omettre une foule d'autres exemples, d'où venait l'incomparable patience du saint homme Job? Cet homme, le plus riche de l'Orient, perdit en peu de temps tout ce qu'il possédait. Les Sabéens lui ravirent ses bœufs, les Chaldéens lui enlevèrent ses chameaux, le feu du ciel détruisit ses moutons, l'orage fit tomber sa demeure, sous les ruines de laquelle furent écrasés ses enfants; Job lui-même, réduit à la dernière misère, gisait sur un fumier tout couvert d'ulcères et d'infection. Cependant il louait le Seigneur et il bénissait son saint nom. Et qu'est-ce qui pouvait le fortifier et le rendre si patient dans une telle douleur? La foi et l'espérance en la résurrection. « Je sais, disait-il, que mon Ré- « dempteur est vivant et que je sortirai de la terre

« au dernier jour ; que je serai de nouveau revêtu « de cette enveloppe et que je contemplerai Dieu « dans ma chair. Cet espoir repose dans mon « sein[1]. » Et cet espoir me console, me soutient et me fortifie dans toutes mes souffrances.

Mes Frères, si, lorsqu'il vous survient quelque peine, lorsqu'il vous arrive quelque maladie douloureuse, lorsque quelqu'un vous fait du chragrin, lorsque vous perdez quelque bien temporel, si alors vous disiez comme le saint homme Job avec une foi vive : Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la mort au dernier jour. Alors, si je suis patient ici-bas, je recevrai pour ces souffrances une joie sans fin ; pour ces peines, la béatitude ; pour ces contrariétés, une couronne brillante, et pour ces biens temporels, des biens éternels et impérissables. Si vous disiez cela, seriez-vous si prompts à vous lamenter, à vous laisser aller à l'abattement et à la faiblesse? Non ; dans l'espoir d'une glorieuse résurrection vous recevriez avec joie et vous accepteriez avec soumission tout ce qui vous vient de la main du Seigneur. Consolez-vous, mon âme, vous diriez-vous ici vous-mêmes ; cette vie misérable, qui dure à peine quelques années, va être transformée bientôt en une vie meilleure qui ne finira jamais !

[1] Job., XIX, 25 et ss.

Telle est l'attente, l'espérance et la consolation des justes. Pécheurs opiniâtres et impénitents, qui d'année en année vous obstinez dans les mêmes péchés; qui, à chaque solennité, réitérez vos bonnes résolutions de vous corriger et qui ne les effectuez jamais, qui avez déjà fait tant de belles promesses à votre confesseur et qui êtes néanmoins toujours les mêmes; vous enfin qui avez vécu en impies et qui mourrez en impies, misérables pécheurs, que vous avez un sort infiniment plus redoutable à craindre! Pour vous il n'est point de consolation, point d'espérance pour l'avenir : *Spes impiorum peribit*[1].

Vivez aujourd'hui comme si vous n'aviez rien à craindre dans la suite; soyez ennemis de la vertu; soyez rebelles à la pénitence; faites de votre corps votre dieu; livrez-vous sans règle et sans frein à vos passions corrompues : mais patience! un temps viendra, et peut-être n'est-il pas éloigné, où votre attente sera cruellement déçue; vous ressusciterez, c'est une immuable loi; mais je vous dis comme le quatrième des frères Machabée disait à l'impie Antiochus : *Tibi resurrectio ad vitam non erit*[3] : La résurrection pour vous ne sera point la vie! Pour vous, contempteurs de Dieu, jureurs et blasphémateurs, ivrognes et intempérants, impudiques et voleurs;

[1] Prov., x, 28. — [2] II Mach., vii, 14.

pour vous, pécheurs impénitents qui que vous soyez : *Tibi resurrectio ad vitam non erit*, la résurrection pour vous ne sera point la vie. Vous ressusciterez, vos corps corrompus sortiront de la tombe, hideux, souillés, pesants, grossiers et tout en proie à d'horribles souffrances ; vous ressusciterez non pour la vie, mais pour la mort éternelle ! Vous vous réveillerez pour être éternellement damnés ! O misérable, ô funeste résurrection dans laquelle les âmes damnées seront réunies à leurs misérables corps pour avoir part à leur châtiment pendant toute l'éternité, comme elles auront eu part à ses crimes !

Est-il un pécheur assez endurci pour ne pas frémir en entendant cette redoutable vérité ? S'il est quelqu'un qui reste impassible et ne tremble pas au souvenir des foudres célestes, j'ose dire qu'il ne vit point, qu'il est mort. Le cruel Félix et l'infâme Drusilla eux-mêmes, dont parlent les Actes des Apôtres, entendant prêcher saint Paul sur ces vérités, en furent si touchés et si saisis d'effroi que, ne pouvant l'entendre plus longtemps, ils le renvoyèrent bien vite[1].

Il est donc établi que nous ressusciterons, soit pour la vie éternelle, soit pour la mort éternelle. Mes Frères, le choix vous est libre... Vous choisissez tous de ressusciter à la vie éternelle ; vous

[1] Act., XXIV, 25.

souhaitez d'avoir part à la glorieuse résurrection du Christ ; eh bien ! donc, âmes justes, persévérez avec fidélité dans le service du Seigneur, observez strictement ses commandements et ceux de son Église, soyez inébranlables dans le bien tous les jours de votre vie. Et vous, pécheurs, vous qui n'avez pas jusqu'à ce jour songé au grand péril de votre salut, renoncez de cœur à vos péchés, confessez-les sincèrement et avec une bonne contrition ; ressuscitez aujourd'hui spirituellement avec Jésus ! « Comme Jésus ressuscita d'entre les morts pour entrer dans la gloire de son Père, commencez de même à mener une nouvelle vie[1]. » Montrez-vous honnêtes dans toute votre conduite, édifiants dans vos mœurs, pacifiques dans vos rapports avec les hommes. Montrez-vous pleins de respect pour la religion, pleins d'empressement dans l'accomplissement de vos devoirs de chrétien, pleins de modestie dans nos temples. Montrez-vous tout autres qu'on n'est habitué de vous voir, « afin « que ceux » que votre vie criminelle a scandalisés « voient désormais vos bonnes œuvres et « honorent votre Père, qui est dans le ciel[2]. » Justes et pécheurs, c'est le moyen d'avoir part à la résurrection glorieuse du Christ ; car, comme dit l'Apôtre, nous ressusciterons un jour glorieu-

[1] Hom., VI, 4. — [2] Matth., V, 16.

sement avec Jésus, si, après être morts au péché, nous sommes ressuscités d'une manière spirituelle avec lui : *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus*[1]. Ainsi soit-il !

---

## IIe SERMON

### POUR LE DIMANCHE DE PAQUES.

*Surrexit, non est hic.*
Il est ressuscité ; il n'est point ici. (MARC., XVI, 6.)

Le Christ, notre Seigneur, notre Rédempteur et notre Sauveur, était mort le vendredi à trois heures. Le même soir, Joseph, sénateur distingué de la ville d'Arimathie, et Nicodème, homme aussi très-estimé parmi les Juifs, enlevèrent le corps saint de la croix. « Après l'avoir parfumé de « mirrhe et d'aloès[2], ils l'enveloppèrent dans un « suaire blanc, et le placèrent dans un sépulcre « tout neuf, taillé dans le roc et qui n'avait pas « encore servi[3]. Puis ils en fermèrent l'entrée « avec une pierre très-pesante[4].

« Le lendemain, qui était le jour du sabbat, « les Juifs se souvinrent que Jésus avait lui-même « prédit sa résurrection[5], » et avait dit « que,

[1] Rom., VI, 5. — [2] Joan, XIX, 36. — [3] Luc, XXIII, 53. — [4] Matth., XXVII, 60. — [5] Ib., LXIII.

« comme Jonas avait passé trois jours dans le « ventre de la baleine, il demeurerait trois jours « dans le sein de la terre, » et qu'il en sortirait vivant[1]. C'est pourquoi, dans la crainte que ses disciples ne vinssent à le dérober et ne trompassent ainsi le peuple, « ils demandèrent au gou- « verneur Pilate de mettre leur sceau sur la pierre « qui couvrait l'entrée du sépulcre, et d'y pla- « cer tout alentour un grand nombre de soldats, « qui reçurent l'ordre d'empêcher les disciples « de Jésus de s'en approcher[2]. »

Le dimanche de grand matin, comme le troisième jour se levait depuis que le corps sacré se trouvait dans la tombe, tout couvert de plaies et tout mutilé, et que son âme était descendue dans les entrailles de la terre pour consoler les justes morts et leur annoncer leur délivrance, cette prédiction de l'Écriture se réalisa : « Dieu ne l'a « point laissé dans la tombe, et n'a point permis « que son Saint devînt la proie de la corruption ; « mais il lui a ouvert les chemins de la vie[3]. » Jésus ressuscite : son âme divine, accompagnée d'une nombreuse troupe d'anges, se réunit à son corps et lui fait partager ses qualités glorieuses. Ce corps, auparavant meurtri et défiguré par les plaies, devient brillant de lumière et plus éclatant que le soleil. Ce corps, auparavant souf-

[1] Matth., XII, 40. — [2] Matth, XXVII, 64 et ss. — [3] Ps. XV, 10, 11.

frant et mortel, devient à jamais impassible et immortel; il devient léger et subtil, il devient infiniment glorieux. Le Seigneur surgit comme le soleil à l'horizon, et traverse la voûte du rocher sans endommager les sceaux ni la tombe, « laissant dans le tombeau le suaire où son corps « avait été enveloppé et le linge qui avait cou- « vert sa face [1]. »

Sur ces entrefaites « Marie-Madeleine, Marie, la mère de Jacques, et Salomé, » les trois mêmes femmes qui avaient donné une preuve si extraordinaire d'amour en assistant au crucifiement de Jésus, ramenées encore au tombeau par l'amour, « s'y rendaient avec des herbes aromatiques, « pour voir si elles n'auraient pas occasion d'em- « baumer le corps du Christ, » selon la coutume du pays. « Pendant qu'elles s'approchaient avec « célérité, elles se disaient l'une à l'autre : Qui « nous ôtera la pierre qui est sur l'entrée du sé- « pulcre [2] ? Mais tout à coup il se fit un grand « tremblement de terre. Un Ange du Seigneur « descendit du ciel et renversa la pierre du tom- « beau. » Les gardes effrayés de cette apparition prirent la fuite, « et l'Ange s'assit sur « la pierre sous la figure d'un jeune homme « vêtu d'une longue robe d'une éblouissante « blancheur [3]. » Marie-Madeleine et les autres

[1] Joan., XX, 6, 7. — [2] Marc., XVI, 1 et s. — [3] Matth., XXVIII, 23.

femmes, « saisies à cet aspect » de crainte et de confusion, « fixaient leurs yeux et leurs regards sur « la terre [1]; car la face de l'Ange brillait comme « un éclair : *Erat aspectus ejus sicut fulgura*[2]. » Mais l'Ange leur dit : « Généreuses femmes, ne « tremblez point; vous cherchez Jésus de Naza- « reth qui a été crucifié; il est ressuscité, il n'est « point ici. » Ne soyez pas effrayés, voulait-il dire : car il n'est aucun motif de crainte, mais il en est mille de joie dans la triomphante résurrection de Jésus. « Vous cherchez, je sais que vous « cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié [3]. « Je sais qu'un incomparable amour vous attire « en ces lieux; vous y cherchez Celui qui est cher « à votre âme, » pour lui rendre vos hommages et pour parfumer ce corps respectable, traité par les Juifs d'une manière si infâme. Mais essuyez vos pleurs, épargnez vos parfums : *Resurrexit;* il est ressucité; voici l'endroit même où on l'avait placé : *Ecce locus ubi posuerunt eum.*

Tel est, Mes Frères, le récit succinct des principales circonstances de la glorieuse résurrection de Notre-Seigneur, tel que les quatres évangélistes l'ont écrit. C'est aujourd'hui que toute la chrétienté célèbre l'heureux souvenir de cet événement. Notre mère, la sainte Église, laisse éclater son allégresse dans ses cantiques; elle est remplie

[1] Luc., XXIV, 5. — [2] Matth., XXVIII, 3. — [3] Ibid., v.

de joie pour le triomphe que son divin Époux a remporté sur la mort, et elle désire que tous ses enfants prennent part à la résurrection, c'est-à-dire que tous sortent du tombeau de leurs péchés et s'avancent dans le renouvellement de la vie : *Ut in novitate vitæ ambulemus* [1]. Je veux donc, me conformant à l'esprit de l'Église, vous exciter aujourd'hui à amender vos mœurs, votre conduite et votre manière de vivre. Je vais vous montrer que sans amendement de la vie il n'est point de véritable conversion, et que sans véritable conversion il n'est point de pardon à espérer pour vos péchés.

Aux fruits on connaît l'arbre ; de même on connaît à l'amendement de sa vie si une personne s'est réellement convertie : *A fructibus eorum cognoscetis eos* [2]. Voulez-vous donc savoir, Mes Frères, si vous vous êtes réellement convertis : examinez-vous vous-mêmes, examinez votre conduite, examinez votre manière de vivre.

Vous étiez autrefois un voleur, vous pre niez et vous reteniez le bien d'autrui : mais maintenant vous êtes un honnête homme ; vous donnez à chacun ce qui lui appartient, vous restituez autant et aussi vite que vous le pouvez tout ce que vous aviez pris et possédé illégitimement. Vous étiez un ivrogne, un intempérant, vous dissipiez vos biens

[1] Rom., VI, 4 — [2] Matth., VII, 16.

dans le superflu quand tant de pauvres manquaient du nécessaire, et vous offensiez Dieu avec ses propres dons : mais aujourd'hui vous êtes tempérant, vous usez du boire et du manger avec sobriété et reconnaissance, pour vos besoins et pour la gloire de celui qui vous les accorde. Vous outragiez la pudeur par vos paroles et par vos actions, vous ne respectiez la chasteté ni chez les autres ni sur vous-mêmes : mais maintenant vous veillez sur votre cœur, sur votre langue, sur vos yeux, sur vos mains ; en un mot, enfin, vous gardez votre âme et votre corps intacts. Vous viviez dans la vengeance, dans l'inimitié, dans la discorde et la désunion : mais aujourd'hui vous ne respirez que clémence et charité, que paix et union. Vous étiez paresseux, insouciants et inattentifs à servir Dieu, à chercher votre salut et à remplir les devoirs de votre état : mais maintenant vous êtes assidus dans le service de Dieu, assidus dans l'œuvre de votre salut, assidus dans l'accomplissement des devoirs qui incombent à votre position.

Mes Frères, si vous êtes ainsi changés, réjouissez-vous, et attribuez avec reconnaissance votre conversion à la grâce toute-puissante de Dieu, disant avec le prophète David : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi*[1] : Loué soit le Seigneur, qui a effectué

[1] Ps. LXXVI, 11.

en moi ce changement! En voyant ces bonnes œuvres, vous pouvez avoir une confiante espérance que votre conversion est véritable. Mais si, après avoir confessé vos péchés, vous continuez à suivre vos anciennes voies, si vous demeurez dans vos habitudes de vol, si vous persistez dans votre ivrognerie, si vous restez dans votre impureté, dans vos autres péchés mortels, soyez assurés que vous n'aimez pas Dieu, que vous ne détestez pas le péché. Eussiez-vous même très-bien confessé vos fautes, eussiez-vous dit et pensé cent fois que vous aviez un vif regret d'avoir offensé Dieu, eussiez-vous fait les plus solennelles promesses de vous amender, votre conversion n'est pas sincère, mais feinte.

Que de témoignages éclatants concourent à appuyer mes paroles! témoignages puisés dans la parole de Dieu, dans l'enseignement des saints Pères, dans la raison même.

Le Fils de Dieu dit en saint Jean[1] : *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me :* Celui qui a mes commandements et les observe, celui-là m'aime. C'est comme s'il disait : Celui-là ne m'aime pas qui se contente de dire et de penser : Seigneur, vous m'êtes cher, et pour votre amour j'ai un vif regret de vous avoir offensé ; mais celui-là seul m'aime réellement qui a mes

[1] Joan., XIV, 21.

commandements et qui les observe, qui les connaît et qui y conforme sa vie. L'Apôtre saint Jacques disait : *Ex operibus justificatur homo* : L'homme est justifié par ses œuvres [1]. Jean, le disciple de prédilection du Sauveur, écrit pareillement : *Qui facit justitiam justus est* : Celui qui agit avec justice est juste [2]. De tous ces témoignages de la parole divine il est plus évident et plus clair que le jour que l'observance des commandements de Dieu, la pratique des bonnes œuvres et par conséquent l'amendement de la vie sont chez le pécheur les signes les plus manifestes et les plus certains d'une vraie contrition.

Les saints Pères sont également du même avis. Saint Grégoire le Grand dit que la conversion d'un pécheur doit être jugée d'après ses péchés passés et d'après ses péchés à venir ; s'il efface vraiment les précédents et qu'il abjure d'avance les autres : *Pœnitentia est præterita mala plangere, et plangendá iterum non committere* [3]. Saint Bernard ajoute que par une parfaite conversion on passe du mal au bien, on est changé et tout métamorphosé : *Perfecta conversio est ad bonum* [4]. Saint Ambroise confirme ces paroles par un bel exemple que je vais soumettre à votre attention.

« Un jeune homme, dit-il, épris d'une jeune

[1] Jac., II, 25. — [2] I Joan., III, 7. — [3] S. Greg., *Hom.* XXXIV, *in Ev.* — [4] S. Bern., *De Grat. et lib. arb.*

fille, entreprit un grand voyage pour l'oublier. Après un long espace de temps, quand l'absence eut ramené à la raison le penchant impur de ce jeune homme, *abolito amore*, il revint dans son pays, et cette fille dépravée, venant à sa rencontre, le rejoignit et l'accompagna sans qu'il lui adressât la parole. Surprise de ce silence, elle s'imagina d'abord qu'il ne l'avait point reconnue, et, le rencontrant une autre fois, elle lui parla la première et lui dit : *Ego sum illa quam tu amasti.* Eh bien! ne me reconnaissez-vous plus? je suis celle que vous avez aimée jadis. Mais le jeune homme, qui avait changé de vie, lui répondit avec une âme tranquille : *Sed ego non sum amplius ille, quem tu seduxisti.* Insensée! vous êtes encore la même; vous êtes encore esclave des mêmes passions : mais moi je ne suis plus celui que vous avez séduit. Grâce à Dieu, je suis totalement changé, je suis honnête et pur, et j'ai pris une ferme résolution de ne plus pécher [1]. »

Pécheur, quel que vous soyez, dit saint Ambroise, vous devez aussi pouvoir affirmer cela avec vérité, sinon vous n'êtes point converti. La raison même nous l'enseigne. Nous ne croyons pas qu'il nous aime bien sincèrement celui qui ne cesse de nous causer de la peine. Comment pourrions-nous nous imaginer que nous aimons

[1] S. Ambr., l. II, *De pæn.*, 10.

Dieu alors que nous ne faisons que l'offenser? Nous ne croyons pas que quelqu'un soit guéri complétement de la fièvre quand nous en voyons les accès se représenter de temps en temps; et croirons-nous être vraiment convertis des péchés dans lesquels nous retombons constamment? Non, Mes Frères, là où il n'est point de véritable amendement de la vie il n'est point de véritable conversion : *Ubi emendatio nulla pœnitentia vana* [1].

Mais, demanderez-vous, font-ils donc tous de mauvaises confessions, sont-ils tous des sacriléges ceux qui retombent dans leurs péchés? Dieu me garde d'une telle doctrine! Un homme après sa confession reste homme; il conserve sa faiblesse et son instabilité, et surtout les tentations et les séductions ne lui manquent pas. L'ennemi infernal est toujours là pour l'entraîner dans l'abîme; par conséquent il peut arriver et il arrive fréquemment que quelqu'un soit allé à confesse avec un vrai repentir et une ferme résolution de s'amender, qu'il emploie même les moyens qu'on lui a prescrits contre la rechute, et que néanmoins il retombe. Tous ceux qui retombent ne sont donc point sacriléges; j'affirme seulement que celui qui est vraiment converti persévère, ou du moins qu'il demeure quelque temps dans la grâce de Dieu. Mais ceux qui retombent immé-

[1] Tert., *De pæn.*

diatement après leur confession font voir qu'ils n'avaient pas une sincère contrition et qu'ils ne sont pas convertis. En effet ils trompent leurs pasteurs et leurs confesseurs, ils outragent Dieu, ils profanent le sang de Jésus-Christ et ils abusent des sacrements; ils se raillent de la religion et des grâces de Dieu : *Irrisor est et non pœnitens qui adhuc agit quod pœnitet* [1].

Malheureux, qui êtes toujours les mêmes, qui restez attachés aux mêmes péchés, d'année en année, voilà ce que vous faites! Confessez-vous donc, frappez-vous la poitrine, promettez monts et merveilles : mais sachez et retenez que cette confession sans le changement de vie, que ce repentir et ce chagrin sans une vraie conversion ne vous serviront de rien. Voulez-vous donc que le Seigneur vous soit miséricordieux et vous pardonne vos péchés, vous devez, dit le Sage, non-seulement avouer vos fautes, mais vous devez les avouer et y renoncer [2]. Vous devez, dit saint Pierre, non-seulement avoir un vif regret, mais vous convertir. *Pœnitemini et convertimini, ut deleantur peccata vestra* [3].

L'histoire des Ninitives nous en offre un exemple convaincant. Quand le prophète Jonas les eut avertis que leur ville périrait après quarante jours s'ils ne faisaient pénitence, ils furent touchés à

S. Isidor., l. II, *Sent.* 16. — [2] Prov., XXVIII, 13. — [3] Act., III, 19.

sa voix, comme si le ciel lui-même leur avait parlé; ils revinrent à Dieu avec humilité et de tout leur cœur; ils se ceignirent les reins du cilice, ils couvrirent leurs têtes de cendres en signe de deuil; ils jeûnèrent rigoureusement, ils pleurèrent leurs fautes passées et amendèrent leur vie; de sorte qu'ils se détachèrent du péché et trouvèrent grâce aux yeux du Seigneur. Mais savez-vous ce qui fléchit sa colère contre les Ninivites? Ce ne furent ni ces macérations, ni ces austérités, ni ces cilices, ni ces cendres; ce ne furent ni les gémissements des enfants, ni les pleurs des vieillards; mais, ainsi que l'atteste la sainte Écriture, ils avaient quitté leurs voies mauvaises, et l'amendement de leur conduite prouvait que leur douleur était véritable et leur conversion parfaite; et c'est cela seul qui apaisa leur Dieu courroucé : *Vidit Deus opera eorum, quia conversi sunt de via sua mala, et misertus est* [1].

Voulez-vous donc, Mes Frères, en ce temps de Pâques, obtenir la rémission de vos péchés! revenez sincèrement à Dieu. Et pour que votre conversion soit véritable et réelle, je vous répéterai les paroles de saint Augustin : *Mutate vitam*, changez de vie [2]. Ces paroles sont courtes, mais elles sont bien dignes de captiver toute votre attention : *Mutate vitam*, changez de vie, changez

[1] Jon, III, 10. — [2] S. Aug., *Hom.* XLI.

pour Dieu, changez pour votre prochain, changez pour vous-mêmes.

Pour Dieu : étiez-vous impies? transgressiez-vous ses commandements et ceux de son Église? blasphémiez-vous son saint nom? profaniez-vous ses saints sacrements? fouliez-vous aux pieds son saint et précieux sang? étiez-vous insensibles à toutes les pratiques de la dévotion chrétienne? changez votre conduite du jour, dépouillez l'iniquité, revêtez une vie telle que Dieu et la religion l'exigent de vous.

Pour votre prochain : étiez-vous pleins de haine et de fiel, pleins d'injustice et de fourberie, pleins de discorde et de trouble, pleins d'esprit de vengeance et de calomnie? changez votre conduite, dépouillez toute animosité et toute envie, faites droit à chacun, renoncez à vos fautes et vivez en paix et en charité avec tous.

Pour vous-mêmes : étiez-vous esclaves de vos passions corrompues? livriez-vous vos sens à leurs désirs? dissipiez-vous votre temps dans la débauche et le jeu, à boire, à faire bonne chère? recherchiez-vous, aimiez-vous, suiviez-vous de mauvaises compagnies, la perte de votre âme et de votre corps? changez de conduite, réparez par une vraie pénitence tout le scandale que vos égarements ont causé.

En un mot, prouvez par vos œuvres que vous êtes ressuscités avec le Christ : *Si consurrexistis*

*cum Christo, quæsursum sunt quærite, quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram* [1]. Recherchez les choses du ciel, ayez du goût pour elles, et non pour ce qui est terrestre et périssable. Vous savez assez que vous n'êtes point placés en ce monde pour y rester toujours, et que votre vie n'est qu'un passage du temps à l'éternité; qu'il en est peut-être qui, l'année dernière, dans ce même temple, ont fait leurs Pâques et sont depuis entrés dans l'immense éternité. Peut-être aujourd'hui jouissent-ils de la gloire du ciel, ce que j'ose espérer avec confiance, ou bien attendent-ils dans le purgatoire, ce qui serait un grand bonheur encore, quoiqu'ils y souffrent des peines et des tourments épouvantables; mais, hélas! peut-être en est-il de condamnés à une éternelle damnation, parce que dans le temps de cette vie ils n'ont pas une fois ressuscité vraiment avec Jésus-Christ, et qu'ils ont ainsi, comme le déplore saint Bernard, changé le temps fertile de la résurrection de Jésus en un temps de crime et d'iniquité. Voulez-vous donc ne pas être de ce nombre, Mes Frères? Efforcez-vous de ressusciter avec le Sauveur en cette vie, pour jouir à jamais de sa présence dans le séjour de l'éternelle béatitude.

Ainsi soit-il.

[1] Col., III, 12.

# Ier SERMON

## POUR LE PREMIER DIMANCHE APRÈS PAQUES.

*Cum fores essent clausæ, ubi erant discipuli congregati, propter metum Judæorum, venit Jesus et stetit in medio.*

Comme les portes de l'endroit où étaient rassemblés les disciples étaient fermées, de peur des Juifs, Jésus vint et se trouva tout à coup au milieu d'eux.

(JOANN., XX, 19.)

Je ne doute aucunement, Mes Frères, que vous n'ayez employé ce temps de Pâques à vous réconcilier avec Dieu ; vous avez, j'en ai la ferme conviction, fait une sincère et entière confession de tous vos péchés, et le Seigneur, voyant votre contrition et votre repentir, vous a reçus en grâce et vous a dit comme à Madeleine : « Vos péchés vous sont pardonnés ; allez en paix. » Vous vous êtes aussi approchés de la Table sainte, vous vous y êtes nourris de la chair et du sang de Jésus-Christ, le gage de votre salut.

Mais que vous servira-t-il d'avoir commencé à pratiquer heureusement le bien si vous n'y persévérez avec constance? Que vous servira tout cela si peu de temps après vous retournez à votre

iniquité? Que vous servira tout cela si vous vous précipitez encore de nouveau dans l'esclavage de Satan, dont le Seigneur vous a si miséricordieusement affranchis? Voulez-vous être mes disciples, demande le Christ? *Manete in dilectione mea*[1] : Demeurez dans mon amour, dit-il. Remarquez bien le petit mot *Manete :* demeurez. Il ne suffit pas que Jésus reste votre ami pour quelques jours ; mais vous devez demeurer dans son amour, et persévérer dans son amour jusqu'à la fin, jusqu'au dernier soupir de votre vie.

Qu'avez-vous donc à faire? Apprenez-le. Jésus étant ressuscité, ses disciples se renfermèrent dans une chambre. C'était, comme dit l'Évangile de ce dimanche, parce qu'ils craignaient la cruauté des Juifs : *Propter metum Judæorum.* Ils se défiaient de leurs forces, ils fuyaient l'occasion du péché. Pierre surtout, le plus courageux de tous, se souvenait que, sur l'interpellation d'une servante, il avait renié son Christ, et, devenu plus sage par sa chute, il s'enfermait avec les autres ; il voulait éviter aussi l'occasion de renier son Maître une seconde fois.

Telle est la manière dont nous devons agir, Mes Frères, nous qui, plus faibles que les Apôtres, avons bien plus de raison de craindre et de nous défier de nos forces. La grâce que vous avez

[1] Joan., xv, 9.

reçue en ce temps de Pâques est un trésor précieux ; mais, hélas ! vous le portez dans un vase de terre fragile : le démon et le monde feront tous leurs efforts pour vous en priver, et vous pouvez le perdre à la première occasion de péché. Veillez donc sur vous-mêmes : vous savez combien de fois déjà vous avez succombé à l'occasion ; ne vous exposez plus au même danger, mais fuyez-le, oui, fuyez-le ; car, ainsi que je vais vous le prouver, nous sommes d'abord strictement obligés à fuir les occasions du péché et de plus l'occasion du péché est pleine de péril, même pour ceux qui vivent dans la crainte de Dieu.

Nous devons non-seulement fuir le péché, mais même l'occasion du péché. C'est ce que nous voyons clairement ressortir de la manière dont Dieu agit à l'égard de nos premiers parents : non-seulement il leur défendit de manger le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, mais il voulut même leur en soustraire l'occasion, et, d'après les propres paroles d'Ève, il leur avait aussi défendu de toucher à cet arbre : *Præcipit nobis Deus ne comederemus et ne tangeremus illud*[1].

Après la chute de notre premier père Adam, Dieu plaça un chérubin armé d'un glaive pour garder l'entrée du paradis : dans quel but ? Était-ce

[1] Gen., III, 3.

pour garder l'arbre de vie? non, Mes Frères : c'était, dit l'Écriture sainte, pour garder la route de cet arbre : *Ad custodiendam viam ligni vitæ.* Voulant interdire l'arbre, Dieu en interdit l'accès et l'approche [1]. Cela nous apprend que non-seulement nous devons fuir le péché, mais aussi la voie qui nous mène au péché.

Le Saint-Esprit réitère cet avertissement dans l'Ecclésiastique en disant : Fuyez le péché comme vous fuiriez à l'aspect d'un serpent : *Quasi a facie colubri fuge peccatum* [2]. Il veut dire : comme on craint la morsure d'un serpent, comme on craint même de le toucher et de l'approcher, de même devez-vous, si vous voulez garder la vie de l'âme, non-seulement fuir le péché, qui en est le poison, mais en fuir aussi l'occasion.

Avec quel soin, avec quelle force d'expression le Seigneur Jésus ne nous a-t-il pas proposé cette vérité? Saint Matthieu dit : « Si votre œil droit « vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de « vous; si votre main droite vous scandalise, « coupez-la et jetez-la loin de vous : car il vaut « mieux que vous entriez dans la vie avec un « œil et avec une main que d'être précipité dans « le feu éternel avec vos deux yeux et vos deux « mains [3]. » Il veut dire : quelque chose vous fût-elle plus chère que votre œil droit, plus nécessaire

[1] Ib., XXIV. — [2] Eccl., XXI, 2. — [3] Matth., 29, 30 ; *item*, XVIII, 8, 9.

que votre main droite, vous devez y renoncer si cette chose vous entraîne au péché. Ainsi les enfants doivent se séparer de leurs parents, les parents de leurs enfants, un serviteur de son maître et un maître de son serviteur, s'ils sont les uns pour les autres une occasion prochaine de péché. Chacun est obligé d'abandonner cette maison, cette société, cette personne qui est pour lui une cause de ruine.

En vain voudrions-nous demeurer vertueux si nous n'évitons l'occasion du péché. Voulez-vous en être convaincus, Mes Frères? Considérez d'un côté la grande faiblesse de l'homme et de l'autre côté combien l'occasion a de force et de puissance pour nous faire tomber. Nous sommes faibles : chacun l'éprouve en lui-même ; la moindre tentation, un regard, une parole suffisent souvent à nous faire céder comme un frêle roseau. L'occasion de son côté a une telle force que personne, si saint qu'il puisse être, ne peut se flatter d'y rester intact. Les plus grands saints, des hommes qui paraissaient plus inébralables que le cèdre, ont fléchi sous l'occasion et sont tombés!

Il est bien vrai que l'Écriture nous en montre quelques-uns qui restèrent bons et vertueux au milieu des méchants! Loth conserva sa justice au milieu des impudiques habitants de Sodome [1];

[1] Gen., XIX.

Abraham, sa foi parmi les infidèles Chaldéens[1]; Moïse, sa modestie au milieu des Égyptiens[2]; Joseph, son innocence en présence d'une femme dissolue[3]; Suzanne, sa chasteté parmi des infâmes[4]; Judith, sa pureté sous la tente de l'impudique Holopherne[5]. Mais, si tous ceux-là demeurèrent intacts et purs au milieu des impies, c'est par une assistance particulière de Dieu, dont ils n'avaient pas bravé la défense en se jetant imprudemment dans le péril. Mais qu'il en est peu qui, s'abandonnant volontairement à l'occasion prochaine du péché, n'y aient point succombé!

Qu'est-ce qui fit tomber Dina, la fille unique du patriarche Jacob? Ne fut-ce pas l'empressement indiscret qu'elle mit à visiter la ville de Sichem et les femmes de ce pays[6]?

Qu'est-ce qui priva des forces de l'âme et du corps Samson, ce prodige de vigueur, ce vainqueur des lions, ce destructeur d'armées entières? Ne fut-ce point l'occasion et la trop grande familiarité qu'il eut avec Dalila[7]?

Qu'est-ce qui fit tomber le roi David, un homme selon le cœur de Dieu, ainsi que l'appelle l'Écriture sainte, dans un honteux adultère, qu'il dut ensuite cacher par un homicide non moins honteux? N'est-ce pas l'occasion que lui procuraient et son oisiveté et l'incontinence de ses yeux lors-

[1] Gen., XII. — [2] Ex., V. — [3] Gen., XXXIX, 18. — [4] Dan., XIII, 22. — [5] Jud., XII. — [6] Gen., XXXIV, 1, 2. — [7] Jud., XVI.

que, se promenant à midi sur les terrasses de son palais, il voyait la femme d'Urie occupée à se baigner [1]?

Qu'est-ce qui jeta dans l'erreur son fils Salomon, le plus sage des rois, au point qu'il finit par adorer de faux dieux? N'est-ce pas l'occasion des femmes païennes et idolâtres, qu'il aimait trop et qu'il avait prises pour épouses contre la loi du Seigneur [2]?

Qu'est-ce enfin qui fit tomber saint Pierre, le prince des apôtres, la pierre sur laquelle le Christ voulait édifier son Église? qu'est-ce qui lui fit renier son divin Maître et confirmer sa renonciation par de faux serments? Ne fut-ce pas l'occasion et la mauvaise société où il s'était imprudemment placé dans la cour du grand-prêtre Caïphe [3]?

Et pour omettre une foule d'autres exemples, je ne veux vous en citer qu'un seul, que nous offre l'histoire de l'Église. Une sainte femme qui prenait soin d'enterrer les martyrs trouva parmi les cadavres un homme qui respirait encore un peu; elle emporta ce confesseur expirant, et avec l'aide des médecins elle lui rendit ses forces et le rétablit complétement : mais qu'arriva-t-il? Ces deux saints (car peut-on nommer autrement un homme qui meurt pour la religion et une femme qui

[1] II Reg., XI, 2. — [2] III Reg., XI. — [3] Matth., XXVI, 29.

brave pour son Dieu la rage des tyrans?), ces deux saints tombèrent dans le péché, perdirent la grâce de Dieu, et, découragés par leur chute, ils abandonnèrent la foi de Jésus-Christ.

Telle est, Mes Frères, la puissance de l'occasion : téméraire est celui qui se fiant à ses forces veut y demeurer exposé. Il est écrit, et c'est l'infaillible parole de Dieu : Avec les mauvais vous deviendrez mauvais, *Cum perverso perverteris*[1]; et ailleurs : Celui qui aime le péril y périra, *Qui amat periculum in illo peribit.*

Vous-mêmes, Mes Frères, ne l'avez-vous pas appris maintes fois par une déplorable expérience? Saint Augustin l'avait éprouvé et le déplorait avec des larmes amères. En dévoilant ses péchés au monde entier il dit : Si j'avais été seul, je n'eusse point commis de si abominables crimes : *Solus id non fecissem;* mais la société où je me trouvais m'a fait tomber en tout cela. Ne devez-vous par dire la même chose? N'était-ce pas l'occasion qui vous entraînait à votre chute? n'est-ce pas elle qui vous fit faire ce à quoi vous n'auriez jamais pensé auparavant? Ah! si vous aviez fui cette maison, ces rendez-vous, cette personne, vous ne seriez point tombé dans un tel abîme d'iniquité : *Solus id non fecissem!*

L'occasion est donc pleine de périls, Mes Frères,

[1] Ps XVII, 17.

et ce péril est quelquefois imminent. Il en est ainsi surtout dans ces réunions nocturnes d'une jeunesse vaine et voluptueuse ; il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de les fréquenter sans perdre son âme : les œuvres des ténèbres sont les œuvres de prédilection du démon. C'est aussi la parole de Dieu : « Les méchants haïssent la lumière et re-« cherchent les ténèbres, pour que leurs mau-« vaises actions ne soient ni connues ni punies. » La nuit, la sombre nuit ravit toute pudeur, la nuit encourage la jeunesse à commettre les excès les plus honteux, qui la feraient rougir pendant le jour. Ah! que de fois la nuit est l'origine de la corruption et d'une future impiété! Combien de jeunes gens, qui étaient jadis modestes et honnêtes, sont tombés bientôt dans les plus déplorables égarements pour avoir commencé de fréquenter les assemblées nocturnes! Que de jeunes filles, élevées dans la crainte du Seigneur, commencèrent dans les réunions à boire le lait de la volupté, et qui bientôt devinrent le chagrin de leurs parents, l'opprobre de leur famille, le scandale d'une ville! Qu'il en est ainsi qui sont damnés pour une éternité entière! Ah! si vous pouviez voir l'enfer s'ouvrir ici sous vos yeux, vous en verriez des milliers qui brûlent dans les flammes pour ne pas avoir fui ces assemblées criminelles ; il me semble les entendre s'écrier avec de lamentables hurlements

du sein de l'abîme de feu : O jeunesse insensée, nous avons aussi fréquenté les réunions nocturnes comme vous, nous avons été séduits et nous avons péché! mais maintenant nous nous trouvons dans l'horrible société des esprits infernaux! Comme vous aussi nous avons suivi le monde dans nos jeunes années, nous avons aimé la vanité, nous avons laissé brûler dans nos cœurs une flamme impure, entretenue par de lubriques manières! mais aujourd'hui le feu de la luxure s'est changé dans l'enfer en flammes éternelles! Comme vous nous avons méprisé les salutaires avertissements des prédicateurs, nous avons raillé les sages remontrances de nos pasteurs, nous avons résisté à toutes les inspirations divines! mais à présent nous souffrons ces éternels supplices qu'ils nous avaient prédits; maintenant, hélas! nous sommes condamnés pour toute l'éternité par l'infaillible jugement de Dieu! O malheureuses âmes que nous sommes! et insensés ceux qui nous imitent! Maudit soit le jour de notre naissance! maudites ces assemblées, le principe de notre damnation! maudits les amis dont les caresses nous ont entraînés dans notre perte! — Telles sont, Mes Frères, les imprécations de ceux qui sont damnés pour n'avoir pas fui les occasions de péché. Ce sera aussi votre misérable sort, jeunesse insensée, si vous recherchez ces occasions et si vous y restez attachée : il n'est point de milieu,

il faut briser avec ces occasions prochaines de péché, ou n'attendre qu'une éternelle réprobation.

Je terminerai en vous rappelant que le malheur d'autrui est une leçon, et heureux celui que cet enseignement rend plus prudent et plus sage : *Felix quem faciunt aliena pericula cautum.* Je vous dirai donc comme saint Jérôme disait sagement autrefois à l'un de ses amis : *Nec Samsone fortior, nec Davide sanctior, nec Salomone potes esse sapientior :* Vous ne pouvez pas être plus fort que Samson, plus saint que David, plus sage que Salomon. Ces grands hommes succombèrent dans l'occasion : réglez-vous sur eux ; apprenez de leur malheur à fuir l'occasion du péché. Vous savez que telle ou telle créature vous fut souvent une occasion de chute ; ne la recherchez plus, cessez toute relation avec elle. Vous savez que cette maison, cette société était votre perte, était la mort de votre âme ; ne la visitez plus désormais ; imitez le roi David. Ce prince, après avoir par une funeste expérience éprouvé le danger des occasions, dit que, pour rester fidèle à Dieu, il fuyait tout ce qui pouvait lui être une cause de rechute : *Ab omni via mala prohibui pedes meos, ut custodiam mandata tua*[1].

Suivez cet exemple, Mes Frères, faites de même ; fuyez tout ce qui peut vous entraîner au péché,

[1] Ps. CXVIII, 191.

fuyez la société des méchants, fuyez les réunions nocturnes, fuyez-les comme une peste contagieuse : Votre unique ressource est dans la fuite : *Si vis bene vivere, malorum societatem declina*[1]. Défiez-vous de vos forces, quelque bonne résolution que vous ayez prise de ne plus pécher ; sinon vous vous trouverez surpris, car c'est la parole infaillible de Dieu que celui qui aime le péril y périra : *Qui amat periculum in illo peribit* ; et daigne le Seigneur vous préserver, Mes Frères, de cet extrême et irréparable désastre.

Ainsi soit-il.

---

## IIe SERMON

### POUR LE PREMIER DIMANCHE APRÈS PAQUES.

*Pax vobis.*
Que la paix soit avec vous.
(S. Jean, xx, 19.)

Jésus étant ressuscité apparut en peronne à ses disciples bien-aimés, qui se trouvaient rassemblés, et il leur dit : *Pax vobis*, que la paix soit avec vous. C'est de cette paix que Jésus souhaitait à ses Apôtres que je viens vous entretenir aujourd'hui, Mes Frères : paix toute différente de la paix du monde, paix qui ne consiste pas seu-

[1] S. Bern.

lement dans le calme apparent et extérieur dont jouissent la plupart des pécheurs et des amis du siècle, mais qui consiste dans le repos d'une bonne conscience et dans une confiante assurance que nous sommes réconciliés avec Dieu et que nous vivons dans son amour et sa grâce; paix sainte, que le monde ne peut nous donner et que Jésus notre Sauveur nous a méritée au prix de son sang précieux; paix heureuse que nous avons reçue en ce jour par la digne réception du très-saint Sacrement. La charité me fait croire que tous vous êtes réconciliés avec Dieu et que vous avez obtenu, par un digne usage du saint sacrement, cette paix souhaitée : *Pax vobis*, Que la paix soit donc avec vous.

Mais cette même charité me pousse impérieusement à vous solliciter avec instance de conserver cette heureuse paix, en vous redisant les paroles que l'Apôtre adressait aux Philippiens : *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras in Christo Jesu, Domino nostro*[1] : Que la paix de Dieu, qui surpasse toute idée, garde vos cœurs et vos intelligences en Jésus-Christ notre Seigneur. Êtes-vous réellement ressuscités avec Jésus et réconciliés avec lui? ne l'offensez plus désormais; ne faites plus mourir votre âme par la rechute dans

[1] Phil., IV, 7.

le péché mortel. J'ai confiance que tous en ce temps de Pâques vous avez pris cette ferme résolution ; puissé-je vous y affermir et vous y soutenir en vous exposant : 1° que notre salut dépend de la persévérance dans le bien ; 2° que, si nous voulons persévérer, nous devons fuir avec le plus grand soin les occasions du péché.

Avez-vous, Mes Frères, en ces jours de grâce renoncé au péché ? l'avez-vous confessé et êtes-vous revenus sincèrement à Dieu ? Ce serait un heureux commencement, et rien ne vous serait plus salutaire que d'avoir choisi les voies de la justice ; mais si vous voulez par ces voies atteindre à votre héritage éternel, au royaume des cieux, vous devez persévérer avec constance dans la pratique des vertus ; car l'œuvre du salut, dit saint Jérôme, ne dépend pas d'un bon commencement, mais d'une persévérance assidue jusqu'à la fin : *In christianis non attenduntur initia, sed finis*[1].

Qu'a-t-il servi à Saül, quand il commençait à gouverner le peuple d'Israël, d'être aussi innocent et aussi simple qu'un enfant d'un an[2] ? Faute de persévérance il mourut misérablement sur les cimes de Gelboë.

Qu'a-t-il servi à Salomon d'exceller en sagesse parmi les mortels, de régner d'abord avec justice,

[1] S. Hier., l. I, *contra Jovin.* — [2] II Reg., I, 9.

de passer même la plus grande partie de ses jours fidèle au culte du vrai Dieu? Pour s'en être écarté dans la suite il mourut, de l'avis de plusieurs saints Pères, en impie et en réprouvé.

Qu'a-t-il servi à Judas d'avoir été un des disciples de la société du Seigneur, un apôtre doué avec les autres du don de miracles[1]? Désespéré de son crime, il mit lui-même fin à ses jours et précipita son âme dans la damnation.

Il en est de même pour vous, Mes Frères : il ne vous servira de rien non plus d'être ressuscités du tombeau du péché et d'être revenus à Dieu si vous livrez encore votre âme à la mort et si vous perdez Dieu par de nouvelles iniquités. Vous devez persévérer avec fidélité et constance dans la bonne œuvre que le Seigneur a commencée en vous : ôtez la persévérance, vous n'arriverez jamais et vous ne sauriez arriver au salut; ôtez-la, dit saint Bernard, le travail reste sans salaire, la vertu sans récompense, la lutte sans triomphe : *Absque perseverantia nec qui pugnat victoriam, nec palman victor consequitur.*

Le Sauveur lui-même met cette vérité en évidence dans une comparaison[2] : « Celui qui met « la main à la charrue et qui jette un regard en « arrière n'est point capable de posséder le « royaume de Dieu. » C'est-à-dire, comme un

[1] Matth., x, 1. — [2] Luc., ix, 62.

homme qui met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas capable de la bien conduire et de tracer des sillons droits, de même une personne qui commence une bonne œuvre n'est pas capable de posséder le royaume de Dieu si elle n'y persévère. Ailleurs il dit encore : « Celui qui « aura persévéré jusqu'au bout sera sauvé[1]. » Vous voyez donc, Mes Frères, que tout notre bonheur, que tout notre salut dépend de la persévérance. Examinons maintenant comment et pourquoi nous devons fuir les occasions du péché.

Si nous voulons persévérer dans le bien, nous devons fuir les occasions ; ce moyen est des plus efficaces. *Qui cavet laqueos securus erit :* Celui qui évite le piége, dit Salomon, évitera le danger d'être pris[2].

Quand Moïse descendit de la montagne où il s'était entretenu avec Dieu et qu'il vit le peuple adorer un veau d'or, il réduisit cette idole en cendres ; il n'en laissa rien : il voulait soustraire aux enfants d'Israël l'occasion de la relever et de l'adorer de nouveau[3]. Vous, Mes Frères, voulez-vous que votre conversion dure ? vous devez aussi anéantir l'idole que vous avez encensée ; vous devez vous défaire de tout ce qui a été pour vous un attrait vers le péché ; vous devez quitter cette maison, renoncer à cette charge, fuir ces compa-

[1] Matth., x, 22. — [2] Ps. xi, 3. — [3] Exod., xxxii.

gnons ; vous devez, à l'exemple de David, ne plus remettre les pieds dans la voie qui conduit au mal : *Ab omni via mala prohibui pedes meos* [1].

Si vous n'usez de cette précaution, oh ! il est à craindre que bientôt vous retomberez dans votre première iniquité. L'apôtre saint Paul fit trois fois naufrage, et cela n'est pas surprenant, dit saint Denys l'Aréopagite, car il était constamment sur mer. Vous aussi, Mes Frères, vous ferez naufrage si vous ne fuyez le péril ; vous perdrez la grâce du Seigneur, votre âme et votre salut, si vous vous précipitez témérairement dans les occasions du péché ; car c'est l'infaillible parole de Dieu : Celui qui aime le péril y périra : *Qui amat periculum in illo peribit* [2].

Et n'est-ce pas aussi un proverbe vulgaire, corroboré par l'expérience de tous les jours, « qu'avec les méchants vous deviendrez méchant ? » Combien de jeunes gens de bonnes mœurs et qui avaient reçu une excellente éducation sont devenus plus tard par de mauvaises fréquentations impies et libertins ! Combien de filles jadis pures, craignant Dieu et riches de vertus, sont, après s'être livrées à la fréquentation de personnes vicieuses, tombées dans le crime et ont perdu ce trésor précieux qu'elles ne retrouveront jamais ! Que de fois n'a-t-on pas vu des vieillards même, que

[1] Ps. CXVIII, 101. — [2] Eccl., III, 27.

leur âge semblait mettre à l'abri de tout danger, pécher dans l'occasion, et continuer à pécher, et emporter leur iniquité jusque dans la tombe ! Un peu de levain, dit saint Paul aux fidèles de Corinthe, un peu de levain corrompt toute la masse : *Modicum fermentum totam massam corrumpit* [1]. Nous voyons tous les jours qu'un seul libertin est en état de perdre et de corrompre une quantité de personnes. Telle est la puissance de l'occasion. Oui, si vous voulez faire un franc aveu, vous direz que presque jamais vous n'avez péché que par l'occasion : *Occasione accepta peccatum operatum est in me* [2].

Nous en faut-il davantage pour nous convaincre que nous devons fuir l'occasion du péché? Qui de nous sera assez téméraire pour oser se vanter de ne pas y succomber? Vous n'êtes ni plus innocent, ni plus saint, ni plus fermement affermi dans la vertu qu'un prophète Hénoch. Mes Frères, Hénoch était un prophète : l'apôtre saint Jude le dit [3], l'apôtre saint Paul loue sa foi [4]. Le livre de la Genèse exalte sa dévotion et sa crainte de Dieu [5]. Le Sage dit qu'il était cher et agréable au Seigneur : il avait passé trois cent soixante-cinq ans de sa vie dans la sainteté la plus pure. C'est beaucoup ; cependant, comme il vivait au milieu d'un peuple impie et qu'il était en danger

[1] I Cor., v, 6. — [2] Rom., vii, 8. — [3] Jud., iv. — [4] Hebr., xi. — [5] Gen., v.

de pécher et de compromettre son salut [1], Dieu s'empressa de le retirer du monde pour le soustraire à cet entourage d'iniquité : il fut enlevé de la terre, de crainte que l'impiété ne fît céder son âme.

Et nous qui sommes plus fragiles que le verre, plus frêles que le roseau, qui si souvent avons éprouvé notre faiblesse, qui sommes si souvent tombés et qui avons tant offensé Dieu ! nous nous croirons en sûreté au milieu des occasions du péché ! Oh ! nous nous trompons, nous nous abusons nous-mêmes !

Il y a, dit saint Alphonse de Liguori, dans la Mauritanie, des ours qui font la chasse aux singes ; quand les singes aperçovient un ours, ils grimpent sur un arbre et y demeurent ; mais que fait l'ours ? Il se laisse tomber par terre, il fait le mort, et veille jusqu'à ce que son imprudent ennemi descende. Dès que celui-ci est en bas, l'ours s'élance sur lui, le terrasse et le met en pièces. Telle est la ruse du démon, cet ennemi de notre salut, qui rôde toujours autour de nous, cherchant une proie à déchirer. Il nous montre la tentation assoupie, morte ; mais à peine l'homme s'est-il avancé dans l'occasion que la tentation se réveille ; elle fond sur lui, elle le subjugue et l'entraîne à sa perte.

[1] Sap, IV.

Ah! combien sont tombés dans l'occasion, malgré leur dévotion et leur sainteté et quoiqu'ils semblassent n'avoir rien à craindre! Saint Macaire en rapporte un terrible exemple : « Un vieillard « que les persécuteurs avaient à moitié brûlé « pour lui faire abjurer sa religion fut jeté dans « un cachot; là, pour son malheur, il mit sa con- « fiance dans une femme pieuse qui se consacrait « au service des martyrs; mais voici que cette « femme si sainte et cet homme qui avait eu le « courage de vaincre les tourments et la rage des « bourreaux furent vaincus eux-mêmes par l'oc- « casion et tombèrent dans le péché! » Ah! n'ai-je donc pas raison de dire que celui qui veut persévérer dans le bien doit fuir les occasions du mal? Oui, il n'est de ressources que dans la fuite : *Fugite e medio Babylonis, et salvet unusquisque animam suam* [1].

Vous venez de voir, Mes Frères, que notre salut dépend de la persévérance dans le bien; vous venez d'entendre que celui qui veut persévérer doit fuir l'occasion du péché. Je vous y exhorte avec saint Bernard : *Studete perseverantiæ, quæ sola coronatur :* Appliquez-vous à la persévérance, qui seule est couronnée. Songez à la femme de Loth; elle fut changée en statue de sel pour s'être retournée : que cet exemple vous serve de médi-

[1] Jerem., LI, 6.

tation[1]. Et par l'exemple de cette femme[2] Dieu a voulu vous apprendre que vous ne deviez pas regarder en arrière ni cesser de persévérer dans la bonne œuvre que vous avez entreprise, mais oublier, comme dit saint Paul aux Philippiens[3], ce qui est en arrière pour ne vous appliquer qu'à ce qui est en avant.

Dans ce but fuyez soigneusement les occasions du péché ; accomplissez avec promptitude les ordres de votre confesseur; quand il vous enjoint de rompre avec telle ou telle compagnie, d'abandonner cette charge, de renoncer à ces liaisons, loin de vous la moindre résistance, loin de vous le moindre prétexte, loin de vous la moindre excuse pour vous dispenser d'obéir. Ne dites pas : Si je quitte cette maison, si je romps cette amitié, si je renonce à cet emploi, que ferai-je? où irai-je? je foule mon bonheur aux pieds. Mais fuyez promptement tout ce qui est temporel, pour conserver et pour sauver votre âme. Dites-vous : Que me servira-t-il de gagner le monde entier si je viens à perdre mon âme? Que puis-je comparer à mon âme? N'est-ce pas tout perdre que perdre son âme?

Rappelez-vous souvent l'exemple de Moïse et de saint Paul. Moïse ne voulut point demeurer parmi les infidèles et dans les occasions de péché ;

[1] Gen., XIX. — [2] Luc., XVII, 28. — [3] Phil., III.

il quitta la cour d'un grand monarque ; il préférait être un humble pasteur, loin des occasions, plutôt que de rester au milieu d'elles le fils d'une princesse, l'héritier de la fille d'un grand roi.

Saint Paul l'Ermite à peine âgé de quinze ans, se défiant de ses forces et craignant de perdre courage s'il venait à être emprisonné pour la foi du Christ, s'enfuit dans une solitude profonde et se cacha dans une caverne.

Suivez ces exemples, Mes Frères, préférez tout perdre plutôt que de vous mettre en danger de péché ; et le bon Dieu, qui récompensa Moïse en le préposant à la conduite et au gouvernement de son peuple, qui le mit à la tête d'une armée de six cent mille combattants, et le désigna pour être le législateur de la synagogue ; le bon Dieu, qui pendant soixante ans nourrit l'ermite Paul par le ministère d'un corbeau, qui lui apportait de temps en temps du pain, le bon Dieu ne vous abandonnera pas non plus : il répandra sa bénédiction sur vous, il vous prendra sous sa protection ; pour une satisfaction que vous aurez méprisée pour son amour et pour sa gloire, il vous dédommagera au centuple et vous introduira dans la béatitude de la vie éternelle : *Centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit*[1].

Ainsi soit-il.

[1] Matth., XIX, 29.

## Ier SERMON

### POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

*Ego sum pastor bonus.*
Je suis le bon pasteur.
(JOANN., X, 11.)

Vous venez d'entendre dans l'Évangile de ce jour, Mes Frères, les devoirs d'un véritable pasteur. Le Seigneur, notre Sauveur et notre Rédempteur, les a accomplis en perfection, et c'est lui qu'on appelle par excellence le bon Pasteur : *Ego sum Pastor bonus.* Mais nous pouvons appliquer ce nom si digne à tous nos supérieurs, tant spirituels que temporels, s'ils remplissent étroitement les obligations qu'ils ont à remplir vis-à-vis de leurs inférieurs. Pères et mères, dit saint Augustin, vous êtes les pasteurs de vos familles ; vos enfants sont les brebis que le Seigneur vous a données, confiées et recommandées. Vous ne devez pas tant songer à leur bien-être temporel qu'à leur salut éternel ; car un jour Dieu reprendra leurs âmes de vos mains : heureux si, à l'exemple du souverain Pasteur Jésus-Christ, vous avez été pour eux de bons pasteurs ; mais malheur à vous si par votre négligence vos enfants se trouvent perdus ! car il vengera sur vous cette

perte, cette damnation. Daigne le Seigneur vous faire la grâce de prévenir un si affreux malheur! Souffrez donc que je vous expose aujourd'hui les devoirs que vous avez à remplir vis-à-vis de vos enfants, et qui feront le sujet des deux considérations suivantes : 1° vous devez, dès la plus tendre enfance, les instruire dans la plus importante des sciences, la science du salut: 2° vous devez veiller soigneusement sur leur conduite, les exhorter sagement, les reprendre et les corriger s'ils font mal.

Les parents doivent instruire leurs enfants, dès le plus jeune âge, dans la plus profitable des sciences, la science du salut. Oui, pères et mères, vous devez leur inculquer cette science dès leur enfance, avant qu'ils aient sucé le venin contagieux du siècle. Le Seigneur notre Dieu nous ordonne cela dans la sainte Écriture; lorsqu'au livre du Deutéronome[1] il prescrit à son peuple de l'aimer et de le servir, il ajoute ces remarquables paroles : « Apprenez ces choses à vos en-« fants, instruisez-les quand vous serez assis « dans vos demeures, quand vous irez vous re-« poser, quand vous vous lèverez. » Il fait la même recommandation par la bouche du Sage : Avez-vous des fils? instruisez-les; représentez-leur ce dont ils sont redevables à Dieu, à vous,

[1] C. VI.

à eux-mêmes, à leurs semblables. *Filii tibi sunt? erudi illos* [1]. Apprenez-leur à connaître la vertu d'abord, à fuir avant tout le péché, à aimer Dieu par-dessus tout. *Filii tibi sunt? erudi illos.* Faites si bien par vos soins continuels que les premières paroles que bégayent leurs lèvres enfantines soient des paroles d'amour pour leur Créateur, et ces paroles, bien qu'imparfaitement articulées par ces tendres agneaux, s'élèveront comme un doux hymme jusqu'au Ciel, pour attirer sur vous et sur eux les bénédictions du Très-Haut : *Filii tibi sunt? erudi illos.*

Parents, il est louable sans doute de mettre de l'assiduité à apprendre à vos enfants dès leur jeune âge à gagner leur pain ; mais vous devez avant tout leur apprendre à chercher le royaume de Dieu et à gagner le ciel. Il est louable de les instruire dans les arts utiles de ce monde ; mais faites-leur savoir avant tout qu'ils sont chrétiens, qu'ils ont reçu de Dieu une âme afin de la sauver. C'est ainsi que vous leur procurerez un trésor bien plus précieux que la vie même ; et s'il arrivait que vous ne leur laisassiez aucune richesse, vous leur laisseriez au moins le plus grand de tous les biens, une éducation vertueuse et chrétienne, qui leur aura appris à porter dès leurs jeunes années le joug du Seigneur. Cette éduca-

[1] Eccl., VII, 25.

tion chrétienne leur fera connaître dans la jeunesse le chemin de la vertu, et devenus vieux ils ne s'en écarteront pas.

Et si malheureusement ils venaient à s'écarter des sentiers de la vertu, le souvenir de cette première éducation les ramènera encore à Dieu : témoin l'exemple de saint Augustin. Écoutez les paroles qu'il dit après sa conversion. « Mon Dieu, « s'écrie-t-il, qu'étais-je par mon libertinage? Que « suis-je aujourd'hui par votre grâce? J'avais dans « la société des méchants perdu mon innocence; je « m'étais écarté de la foi, je m'étais engagé dans « une monstrueuse hérésie; mais le saint nom de « Jésus, que ma mère avait gravé dans mon cœur « dès la plus tendre enfance, était resté présent « à mon souvenir. La douceur de ce divin nom, « qui me suivait partout, m'a ramené à vous. » Ainsi s'exprimait saint Augustin, et son exemple nous prouve l'influence salutaire d'une éducation chrétienne sur le cœur d'un enfant.

Cependant que cette éducation de nos jours est négligée et relâchée! Où sont aujourd'hui les parents qui, comme le vieux Tobie, apprennent à leurs enfants, dès l'âge le plus tendre, à être zélés pour la religion, généreux pour les pauvres, modestes dans leurs manières, purs dans leur conduite, justes en tout? Où sont les parents qui, comme la mère des Machabées, excitent leurs enfants à détourner les yeux de la terre et à

élever leurs regards vers le ciel? Où sont les parents, je vous le demande encore, qui disent à leurs enfants ce que sainte Blanche disait jadis à son fils Louis : « Mon enfant, je vous aime comme « la prunelle de mes yeux ; mais je préférerais « vous voir privé de la couronne et du trône, « j'aimerais mieux vous voir descendre dans la « tombe que de vous voir commettre un péché « mortel. » Hélas ! Mes Frères, de tels parents ne se rencontent que bien rarement !

On instruit aujourd'hui les enfants de tout ce qui peut les rendre heureux sur la terre, et on ne les entretient presque jamais de ce qui doit les rendre heureux dans le ciel ; l'intérêt temporel des enfants anime le cœur des parents, mais ils sont indifférents à leur bien-être éternel. On met tout en œuvre pour rendre à un enfant la vie heureuse selon l'esprit du monde, et on néglige tout ce qui peut lui apprendre à vivre selon l'esprit de l'Évangile. Avant qu'ils approchent pour la première fois de la table du Sauveur on apporte encore quelque soin à les instruire des vérités fondamentales de la foi et de ce qu'ils doivent connaître pour recevoir dignement le saint Sacrement des autels ; mais après cette époque il semble que les parents ne soient plus obligés d'instruire les enfants : on ne les envoie plus au catéchisme, et il semble qu'ils n'aient plus alors besoin d'aucune instruction !

Mais qu'en résulte-t-il, Mes Frères? Hélas! il m'est pénible de devoir le dire : à peine un an ou deux se sont-ils écoulés après leur première communion, ils ont déjà tout oublié ; ils ne savent plus ni Oraison dominicale, ni Salutation angélique, ni actes, ni rien enfin de tout ce qu'un chrétien doit savoir et croire de nécessité de moyen pour être sauvé ; par conséquent ils sont en état de péché mortel. S'ils reçoivent les sacrements, ne commettent-ils pas sacriléges sur sacriléges? s'ils meurent, ne sont-ils pas éternellement perdus à cause de leur ignorance? Est-il rien de plus affligeant, rien de plus cruel à penser? Pères et mères, quel compte terrible vous aurez à rendre à Dieu au dernier jour! Les âmes de vos enfants sont placées sous votre responsabilité[1]; leur damnation aggravera la vôtre, la redoublera même. Oh! soyez donc zélés pour instruire désormais vos enfants, dès l'âge le plus tendre, dans la plus nécessaire de toutes les sciences, la science du salut. Et non-seulement instruisez-les, mais veillez soigneusement sur leur conduite, et lorsqu'ils font mal ne tardez pas à les exhorter sagement, à les reprendre, à les corriger.

Parents, vous devez veiller avec soin sur la conduite de vos enfants. Le grand Apôtre a dit : « Celui qui n'a pas soin des siens a renié sa foi

[1] Hebr., XIII, 17.

et est pire qu'un païen[1]. » Vous ne pouvez donc pas être indifférents à la manière dont ils se comportent; vous êtes strictement obligés de surveiller leurs penchants, leurs paroles, leurs actions et leur conduite.

Combien Sara mettait de sollicitude à élever son Isaac bien-aimé dans la crainte du Seigneur et dans l'innocence des mœurs? A peine cette mère se fut-elle aperçue qu'Ismaël, le fils de sa servante Agar, jouait d'une manière inconvenante avec Isaac, qu'elle dit sur-le-champ à Abraham qu'il devait chasser à la fois Agar et Ismaël de sa maison : *Ejice ancillam hanc et filium ejus*[2].

Quel exemple éclatant de vigilance paternelle nous offre le patriarche Jacob! Ses fils étaient partis avec leurs troupeaux pour les pâturages de Dothaïn; mais quand ils ne furent plus sous ses yeux ce père sentit son cœur toujours troublé et inquiet qu'il ne leur fût arrivé quelque accident. Il envoya son fils Joseph pour s'assurer s'ils se trouvaient bien : *Vade, et vide si cuncta prospera sunt erga fratres tuos*[3].

Enfin qui pourra exprimer la vigilance de Job sur ses enfants? On voyait ce saint homme invoquer chaque jour le Seigneur pour eux et lui offrir des sacrifices pour effacer leurs fautes légères, et quand il fut séparé de ses enfants il

[1] I Tim., v, 8. — [2] Gen., XXI, 10. — [3] Gen., XXXVII, 14.

envoya ses amis pour avoir soin d'eux, pour les affermir dans la crainte du Seigneur et les sanctifier : *Mittebat ad eos Job, et sanctificabat illos*[1].

Voilà, pères et mères, les exemples que vous devez imiter. Vos enfants ont-ils des camarades qui ne soient pas religieux : assurez-vous qu'il ne se passe entre eux rien de mal. Vient-il chez vous des gens, des domestiques ou des amis qui scandalisent vos enfants par leurs jurements, leurs blasphèmes, leurs sales propos : vous devez les préserver de la contagion, soit en avertissant sévèrement ces personnes scandaleuses, soit en leur interdisant l'entrée de votre maison. Envoyez-vous vos enfants quelque part ou leur permettez-vous d'y aller : s'ils restent le soir ou s'ils tardent trop à revenir, allez, suivez leurs pas, voyez où ils sont et ce qu'ils font. Qui sait si bien des fois vous ne les surprendrez pas à mal faire? qui sait si vous ne les trouverez pas au milieu de gens dissolus, livrés au péché et à l'iniquité? Enfin, si vos enfants (car ils sont par nature enclins au mal), si vos enfants, dis-je, offensent peut-être chaque jour le Seigneur et s'exposent à ses châtiments, priez aussi pour eux chaque jour, entendez de temps en temps une messe à leur intention, efforcez-vous de détourner ainsi d'eux la vengeance céleste et de les sanc-

[1] Job, I, 5.

tifier. Parents, tel doit être votre soin, telle doit être votre vigilance à l'égard de vos enfants.

Et si, malgré votre sollicitude et votre surveillance, ils suivent de mauvaises voies, s'ils s'adonnent au vice et au déréglement, vous devez les avertir sagement, les reprendre et les corriger selon le Seigneur, et, comme dit le grand Apôtre : *Educate illos in disciplina et correptione Domini*[1]. C'est pour cela que Dieu vous a revêtus de son autorité ; c'est pour que vous redressiez vers le bien ces jeunes plantes, tandis qu'elles sont encore tendres, par vos avertissements, vos réprimandes et vos corrections. Employez ces moyens avant qu'ils soient tout imbus du vice ; car le Saint-Esprit vous fait savoir par la bouche du Sage que, la voie qu'ils ont suivie dans leur jeunesse, ils ne l'abandonneront pas dans leur vieillesse[2].

Mes Frères, l'expérience journalière ne nous l'apprend-elle pas ? Que d'enfants, devenus vieux, courent à leur perte éternelle en vivant selon leurs passions corrompues, parce que personne dans leur jeunesse ne les a repris et corrigés ? D'où vient que cet adolescent est devenu un libertin et le scandale d'une commune ? C'est la faute de ses trop complaisants parents, qui ont trop supporté de lui, qui lui ont laissé la liberté

[1] Eph., LXIV. — [2] Prov., XXII, 6.

de vivre comme il le voulait, qui ne l'ont pas assez retenu chez eux et ne lui ont pas défendu ces mauvaises compagnies qui l'ont corrompu. D'où vient toute l'impudicité de cette fille qui est devenue la honte de tous? C'est de la négligence d'une mère, qui a entretenu sa vanité, qui n'a pas corrigé son imprudence à fréquenter des personnes dont la conduite fut le malheureux écueil où vint échouer son innocence.

Pénétrés de ces vérités, pères et mères, ayez désormais toujours un soin particulier d'élever vos enfants dans le bien; apprenez-leur dès le berceau à connaître Dieu, à l'aimer, à le servir; parlez-leur souvent de l'héritage céleste qu'ils ont à attendre, entretenez-les-en plus souvent que de ce que vous leur laisserez sur la terre. Dites à vos enfants avec David : *Venite, filii, audite me; timorem docebo vos*[1], Venez, mes enfants, écoutez-moi, je vous apprendrai la crainte du Seigneur; venez, j'imprimerai la loi de Dieu dans votre cœur et dans votre esprit; venez, je vous montrerai ce que la nature, ce que Dieu, ce que l'Église, ce que la charité pour vos frères exige de vous.

En outre, veillez en tout temps et en tout lieu sur leur conduite; veillez la nuit et le jour, car n'est-ce pas dans la nuit, dit l'Évangile, que vient l'ennemi et qu'il sème l'ivraie dans le

[1] Ps. XXXIII, 12.

champ du père de famille? Soyez comme les anges gardiens de vos enfants; eloignez d'eux la société des personnes perverties; interdisez-leur les bals et les assemblées nocturnes, qui n'offrent que du danger. Si vos enfants paraissent en votre présence se conduire comme des anges, ne vous y fiez pas toutefois, car ils vous tromperont : conduisez-les par le chemin le plus sûr à la vie éternelle, je veux dire ne les exposez pas au péril : « Car celui qui aime le péril y périra. »

Et s'il arrivait que vos enfants méconnussent votre autorité et vécussent dans le déréglement, corrigez-les suivant le pouvoir que Dieu vous a donné sur eux. Oui, s'il le faut, corrigez-les sévèrement, non par passion, non par haine, mais par amour et par affection, pour leur réforme. Corrigez-les de sorte, dit saint Augustin, qu'ils voient que vous les aimez et que vous ne haïssez en eux que leurs fautes : *Cum dilectione hominum et odio vitiorum.*

Malheur à vous, pères et mères, si vous veniez à manquer à ces devoirs! Heureux, mille fois heureux au contraire si vous les remplissez avec exactitude! vous verrez croître vos enfants en âge et en vertu, ils seront le bâton de votre vieillesse et la consolation de votre vie. Après avoir été votre satisfaction en ce monde, ils seront votre allégresse et votre couronne au dernier jour;

car alors vous pourrez dire avec saint Paul : Voyez, mon Dieu, me voici avec les enfants que vous m'aviez donnés pour aller jouir de votre glorieux héritage pendant toute l'éternité : *Ecce ego, et pueri mei, quos dedit mihi Deus*[1].

Ainsi soit-il.

---

## IIe SERMON

### POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

(Ier sermon prononcé à Brog-Lombeck le 19 juin 1831.)

*Ego sum pastor bonus.*
Je suis le bon pasteur.
(JOAN., x, 11.)

On voyait, il y a quelques semaines, cette commune plongée dans la plus grande désolation ; des pleurs coulaient sur toutes les joues, Mes chers Paroissiens : c'était à cause de la perte cruelle d'un bien digne et bien vénérable pasteur qui, pendant l'espace de onze années, s'appliqua avec une infatigable sollicitude à la conduite de vos âmes. Le deuil que vous avez ressenti en cette triste circonstance prouve combien il vous était cher ; ces regrets sont partout un sujet d'éloges pour vous, et jamais on ne vit pleurer avec une

[1] Hebr., II, 13.

douleur plus unanime et plus vraie la mort d'un pasteur.

En réfléchissant à un tel amour, à une telle affection, à une telle vénération, que vous avez témoignés à mon prédécesseur, j'ose me flatter que vous me continuerez ces sentiments de bienveillance, Mes chers Paroissiens. Quel principe de bonheur, de salut et de bénédiction ce serait pour cette commune s'il y existait entre les brebis et leur pasteur une vraie, une sincère, une secourable affection! On y verrait accomplir tous les devoirs essentiels, devoirs envers Dieu, envers soi-même et envers son prochain. Les supérieurs, les parents, les maîtres et les maîtresses prêteraient la main à leur pasteur pour corriger le vice, pour l'extirper, pour l'empêcher. Le pasteur, voyant son travail profiter au bien public, remplirait son ministère non à regret, mais avec joie; il travaillerait avec zèle au salut de son troupeau.

Oh! si, comme les premiers fidèles, nous n'avions tous qu'un cœur et qu'une âme[1], si tous nous étions unis par les liens d'une sainte charité, je pourrais dire avec vérité : Vous êtes de douces brebis, et moi, à l'exemple de Jésus-Christ, appelé par excellence le bon pasteur, je suis aussi votre bon pasteur, *Ego sum pastor bonus*. Voilà, Mes Frères, le noble but où doivent concourir tous

[1] Act., IV, 32.

nos efforts, et pour l'atteindre nous devons connaître nos devoirs et les remplir. C'est le moyen le plus efficace d'avoir et d'entretenir toujours entre nous une sincère et profonde affection.

1° Je vous montrerai, dans la première partie de ce discours, quels sont les devoirs d'un pasteur spirituel envers ses brebis. 2° Dans la seconde partie je vous exposerai quels sont les devoirs des ouailles envers leur pasteur. Fasse le Ciel que cette instruction soit pour tous un salutaire objet d'émulation et d'instruction!

Je vous envoie, dit Jésus-Christ, comme mon Père m'a envoyé : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos*[1]. Mais à quelle fin le Père céleste avait-il envoyé son Fils unique sur la terre? Saint Luc, au 4e chapitre de son Évangile, nous l'apprend clairement : *Evangelizare pauperibus misit me, prædicare captivis remissionem :* Mon Père m'a envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres et pour annoncer aux captifs leur délivrance[2]. Et un peu plus loin il ajoute : *Oportet me evangelizare regnum Dei, quia ideo missus sum :* Je dois publier le royaume de Dieu, parce c'est pour cela que je suis envoyé[3].

Que conclure de ces paroles, Mes Frères, sinon que la première et la principale obligation d'un pasteur est d'annoncer à ses brebis l'Évangile

[1] Joan., xx, 21. — [2] Luc., iv, 18. — [3] *Ib.*, xliii.

et la parole de Dieu? C'est la doctrine du saint concile de Trente lorsqu'il dit : « C'est à tous ceux qui « ont la charge des âmes qu'il est recommandé de « nourrir de la parole de Dieu les brebis qui leur « sont confiées [1]. » Le grand Apôtre saint Paul savait cela lorsqu'il écrivait à son bien-aimé Timothée, qu'il avait préposé à la conduite de l'Église d'Éphèse : « Je vous en conjure pour Dieu « et pour Jésus-Christ, qui viendra juger les vi- « vants et les morts, par son avénement et son « règne, prêchez la parole de Dieu, reprenez le « péché, corrigez les abus, priez et suppliez afin « que ceux qui vous sont confiés puissent deve- « nir meilleurs [2]. »

Et si un pasteur veut faire fruit de ces paroles il doit se montrer lui-même, dans ses œuvres, dans ses paroles, dans ses relations, un modèle d'amour, de foi et de pureté de mœurs. On doit pouvoir dire de lui comme de saint Malachie, évêque d'Irlande : *Erat regula fratrum; legebant in vita ejus quomodo conversarentur* [3] : Il était la règle de ses frères; ils lisaient dans sa vie comment ils devaient se conduire. La vie d'un pasteur doit être le témoignage de sa doctrine; ses paroles doivent être confirmées par ses œuvres; il doit pouvoir dire sans honte et sans crainte à son troupeau ce que disait saint Paul aux Corinthiens:

[1] Sess. v, 2. — [2] II Tim., iv, 12. — [3] S. Bern.

*Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* : Frères, soyez mes imitateurs, comme je le suis du Christ[1].

Mais comme l'enseignement et l'exemple, si salutaires et si saints qu'ils soient d'ailleurs, ne peuvent produire aucun fruit si Dieu ne bénit le travail du pasteur, celui-ci doit aussi prier sans cesse pour son peuple ; il doit les dimanches et les fêtes célébrer la messe pour ses paroissiens, se souvenant toujours dans ses prières de demander au Seigneur qu'il lui plaise d'affermir les bons dans la voie du salut, et de toucher, d'éclairer, de convertir les méchants.

En outre, un pasteur doit nourrir ses brebis d'une bonne nourriture, c'est-à-dire il doit leur distribuer les saints sacrements ; par eux il doit leur faire partager le fruit des souffrances et des mérites de Jésus-Christ. Car si un pasteur est le ministre du Christ et le distributeur de ses sacrements[2], il se rendrait coupable d'une grande injustice s'il les refusait à quelqu'un sans raison légitime : je dis sans raison légitime de refus ; car le prêtre est le distributeur des saints sacrements, mais il n'en est nullement le maître et le seigneur ; il doit donc en disposer selon l'intention de Jésus-Christ, qui défend strictement de jeter aux chiens, c'est-à-dire aux indignes, ce qui est sacré : *Nolite sanctum dare canibus*[3].

[1] I Cor., IV, 16. — [2] I Cor., IV, 1. — [3] Matth., VII, 6.

Enfin un bon pasteur doit, avec la plus grande sollicitude, préserver ses brebis de tout mal : il doit tenir toujours sur elles un œil vigilant ; il doit leur faire haïr, fuir et détester les mauvaises compagnies, les maisons irréligieuses, la société de ces hommes qui sont comme des loups ravissants ; il ne doit épargner ni soin, ni fatigue, ni travail, pour chercher la brebis égarée, pour la retrouver et la remettre dans la voie droite du salut.

Saint Jean nous en offre un touchant exemple. Il recommanda un jour un jeune homme de grande espérance à un évêque ; mais une trop grande liberté conduisit bientôt ce jeune homme aux plus graves excès ; il devint voleur, assassin, et se mit à la tête d'une troupe de brigands. Dès que Jean apprit ce malheur, il alla à la recherche du jeune homme ; il vint au-devant de cette bande d'infâmes scélérats ; saisi par leurs sentinelles, il ne les implora pas pour sa vie ; mais il ne fit que crier à haute voix : « Je suis venu pour que vous « me preniez ; conduisez-moi donc de suite à votre « chef. » A peine le jeune homme eut-il aperçu le saint Apôtre qu'il s'enfuit, honteux de paraître en sa présence. Jean, tout vieux et infirme qu'il était, oublia ses années et sa faiblesse ; il poursuivit le fugitif de toutes ses forces : « Mon « fils, pourquoi fuyez-vous votre père, votre « père vieux, infirme et désarmé ? Mon fils, ayez « pitié de moi, ne fuyez-pas, ne craignez rien :

« il reste encore quelque espoir de vous sauver ; « j'intercéderai pour vous auprès du Sauveur ; s'il « le faut, je mourrai avec joie pour vous, comme « Jésus est mort pour nous tous. » A peine le chef de brigands eut-il entendu ces paroles pleines d'amour qu'il fut touché : des larmes abondantes jaillirent de son cœur attendri ; il se jeta aux pieds du saint vieillard en lui demandant pardon, et l'Apôtre ne l'abandonna qu'après l'avoir complétement rétabli dans la voie du salut.

Voilà, Mes Frères, la manière dont un pasteur doit agir, si le salut de ses ouailles l'exige : il doit leur consacrer ses jours et ses nuits, supporter pour elles le froid et la chaleur, pour elles sacrifier même sa vie avec joie : *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis* [1].

Ne puis-je donc pas m'écrier avec saint Bernard : « Je me reproche d'avoir accepté la con- « duite des âmes, moi qui ne suis pas capable de « soigner la mienne propre ! » Ah ! je frémis et je tremble d'effroi quand je réfléchis qu'un jour je devrai répondre de vous au Seigneur ! Puissé-je dire à cet instant terrible : Mon Dieu, de toutes les brebis que vous m'avez confiées, il n'en est aucune qui se soit égarée : *Quos dedisti mihi custodivi, et nemo ex iis periit* [2].

Soutenu par la grâce de Dieu, tous mes efforts

[1] Joan., x, 11. — [2] Joan., xxvii, 12.

tendront à accomplir ces devoirs. Si faible, si impuissant, si indigne que je sois, je pourrai tout si le Seigneur me fortifie. Puissiez-vous à votre tour connaître et remplir avec exactitude vos devoirs, que je vais vous exposer, en réclamant de vous une nouvelle attention.

Les brebis doivent à leur pasteur une grande vénération pour la dignité de son ministère, qui, d'après les paroles de saint Chrysostome, surpasse en sublimité la majesté des rois et des empereurs, et en quelque sorte même celle des anges, parce que le prêtre a une puissance et un honneur qui n'a point été donné aux anges. « Ce n'est point « aux anges, mais c'est au prêtre seul que Dieu « a confié le pouvoir de changer le pain et le vin « en sa chair et en son sang[1]. Il a été donné au « prêtre un pouvoir que Dieu n'a pas même voulu « donner à ses archanges ; car il lui a dit : Ce que « vous aurez lié sur la terre sera lié dans le « ciel, et ce que vous aurez délié sur la terre « sera délié dans le ciel[2]. » Ce qui fait dire à saint François : « Si je rencontrais un ange et « un prêtre, si pauvre qu'il fût, je témoignerais « mon respect au prêtre d'abord, avant même de « rendre un hommage à l'ange. »

Vous êtes aussi redevables à votre pasteur d'une grande affection et d'une grande reconnais-

[1] S. Bern., *Serm. ad Past. in Syn.* — [2] S. Chrys., l. III, *de Sacerd.*, IV.

sance pour ses soins, ses services et ses travaux. C'est par lui que vous fûtes régénérés dans les ondes du Baptême; c'est lui qui vous a préparés à recevoir l'Esprit-Saint dans la Confirmation; c'est lui qui, lorsque vous avez atteint l'âge de raison, vous distribue de temps en temps le corps et le sang du Seigneur; c'est lui qui, lorsque vous êtes tombés dans le péché, vous rend la grâce divine par le sacrement de Pénitence; c'est lui qui vous console, vous soutient et vous secourt à votre agonie; c'est lui qui sans cesse veille comme un bon père à votre bien-être temporel et éternel. Et c'est pour tous ces motifs, dit saint Charles Borromée, que les brebis doivent aimer et chérir leur pasteur.

Enfin les brebis sont obligées de se soumettre à la voix de leur pasteur; l'Apôtre saint Paul le leur enseigne lorsqu'il dit : « Soyez dociles à vos « directeurs, soyez-leur soumis; car ils veillent « sur votre âme, et ils devront en rendre compte « un jour [1]. » Demandez-vous, Mes Frères, en quoi consiste la soumission que vous devez à votre pasteur : je réponds : Vous devez accomplir ce qu'il vous ordonne au nom de Dieu comme nécessaire; vous devez accepter avec reconnaissance ses exhortations; vous devez vivre selon ses enseignements, pensant que Dieu vous parle en sa per-

[1] Hebr., XIII, 17.

sonne : *Deo exhortante per nos*[1]. Le Seigneur les a mis à votre tête pour vous faire connaître sa volonté divine. « Les lèvres du prêtre, » dit-il, « seront « dépositaires de la science, et le peuple recevra « par sa bouche la loi de Dieu[2]. »

Enfin vous devez offrir souvent de ferventes prières pour qu'il plaise à Dieu d'éclairer votre pasteur, de le soutenir et de l'animer d'un véritable zèle, pour son salut et pour le vôtre. C'est au prêtre à instruire les ignorants, à éclairer ceux qui doutent, à reprendre les méchants, à engager les bons à persévérer, et à exciter les paresseux à la vertu. C'est aux brebis à prier que Dieu le fortifie de sa grâce pour remplir toutes ces obligations ; c'est aux brebis à seconder leur pasteur par leurs prières dans l'exercice de son ministère ; car en vain il travaillera si le Seigneur ne bénit son travail[3].

Tels sont, mes Frères, les devoirs que vous avez à remplir à mon égard : heureux si vous n'y manquez jamais ! malheureux, au contraire, si vous êtes des brebis ingrates et rebelles ! car le Christ a dit clairement : Celui-là me méprise qui méprise ceux que je lui ai envoyés : *Qui vos spernit me spernit*[4].

Il ne nous reste, Mes Frères, qu'à nous tourner vers le bon Pasteur, vers l'amant de nos âmes,

[1] II Cor., v, 20. — [2] Malach., II, 7. — [3] I Cor., III, 7. — [4] Luc., x, 16.

vers Jésus-Christ, et à l'implorer au nom du précieux sang qu'il a répandu pour notre salut.

Abaissez, ô Seigneur, abaissez un regard de miséricorde sur cette commune ; remplissez le pasteur de sagesse et de prévoyance pour diriger saintement son peuple ; remplissez le peuple d'un bon esprit, afin qu'il puisse suivre les voies qui mènent à la vie éternelle. Accordez au pasteur et à ses brebis la grâce de ne faire que ce qui vous est agréable, afin qu'après vous avoir servi ensemble sur la terre ils continuent ensemble encore à vous aimer, à vous louer et à vous remercier dans le ciel, pendant toute l'éternité.

Ainsi soit-il.

---

## Ier SERMON

### POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

*Modicum, et jam non videbitis me.*
Un peu de temps encore, et vous ne me verrez plus.
(JOANN., XIV, 16.)

Le Sauveur, voyant approcher le moment où il devait rendre l'esprit et mourir sur la croix, Mes Frères, en fit part à ses disciples ; il leur dit : Un peu de temps encore, et vous ne me verrez

plus : *Modicum, et jam non videbitis me.* Le Sauveur semble vouloir dire : Mes apôtres bien-aimés, dans quelques heures je serai pris et livré à la mort ; le trépas m'arrachera de votre vue ; mon âme descendra dans l'enfer, aux limbes où attendent vos ancêtres pour les consoler et les délivrer ; mon corps sera enfermé dans un tombeau, et vous ne me verrez plus sous une figure mortelle et tel que vous me voyez aujourd'hui : *Et jam non videbitis me.*

Quand nous considérons attentivement cette vie périssable avec les yeux de l'esprit, ne devons-nous pas nous dire dans le même sens l'un à l'autre : *Modicum, et jam non videbitis me,* Un peu de temps encore, et vous ne me verrez plus ? Oui, c'est ce que doivent dire les parents à leurs enfants, l'homme à son épouse, l'ami à son ami. *Modicum,* un peu de temps encore, et nous devons disparaître d'ici-bas, partir, nous séparer pour jamais. Si étroitement que la chair et le sang nous aient attachés et unis l'un à l'autre : *Modicum,* un peu de temps encore ! et la mort nous arrachera de la terre, son glaive tranchera le fil de notre vie, et l'horreur du tombeau sera notre dernier héritage.

Heureux ceux dont la vie est une continuelle préparation à la mort ! Heureux ceux qui peuvent s'endormir dans leur dernier sommeil sans crainte et avec une conscience tranquille ! Mais

qui sont ceux-là? Ceux seulement qui fuient le mal et pratiquent la vertu : pour vous y animer, je vais aujourd'hui vous montrer qu'il n'est rien de plus salutaire que de penser à la mort.

La pensée de la mort est un puissant remède contre le péché, soit pour le fuir, soit pour y renoncer. Mes Frères, « Souvenez-vous de vos « fins dernières, et jamais vous ne pécherez[1]. » Saint Antoine employait ce moyen pour encourager ses disciples à la vertu et à la perfection[2]. Saint Bonaventure avait coutume de dire que, comme le pilote pour bien diriger son navire doit se placer à la proue, l'homme pour mener une bonne vie doit avoir sans cesse les yeux fixés sur l'instant de sa mort. Souvenons-nous toujours, dit saint Laurent Justinien, souvenons-nous toujours de la mort, et rien sur la terre ne paraîtra digne de notre amour : *Consideretur vitæ terminus, et non erit in hoc mundo quod ametur*[3].

En effet, c'est par la méditation de la mort que tous les saints ont méprisé les biens du monde. Saint Charles Borromée avait toujours sur sa table une tête de mort qu'il contemplait sans cesse. Le cardinal Baronius avait un anneau sur lequel étaient gravés ces mots : Souvenez-vous qu'un jour vous devrez mourir : *Memento mori*. Saint Jean l'Aumônier allait deux ou trois fois le jour

[1] Eccl., VII, 40. — [2] S. Ant. abb. — [3] S. Laur. Just., *de Lign. Vet.*, V.

visiter son tombeau. L'empereur Maximilien, le premier du nom, avait placé dans sa chambre à coucher un cercueil, qu'il regardait comme le premier et le plus remarquable de ses meubles.

Les païens même, ceux du moins qui s'attachaient à vivre un peu mieux que les autres, avaient souvent la mort devant les yeux; je ne veux en citer qu'un exemple, celui de Philippe, roi de Macédoine et père d'Alexandre le Grand. Il avait donné ordre à un de ses courtisans de venir l'éveiller tous les matins en lui disant : Prince, souvenez-vous que vous êtes homme, que vous mourrez et que vous quitterez tout un jour : *Philippe, homo es*[1].

Ne pouvons-nous donc pas dire : *O mors, bonum est judicium tuum*[2]! ô mort, que bon, que saint, que salutaire est votre souvenir ! Vous détournez l'homme du mal, vous le faites persévérer dans le bien, vous lui aplanissez les voies d'une vie sainte qui le mène à une béatitude éternelle. En effet, Mes Frères, personne ne s'enorgueillira s'il réfléchit qu'après la mort son corps sera jeté dans la tombe et enfoui sous la terre, pour y devenir la proie des vers et pour y être changé en cendre et poussière. Personne ne sera avare et intéressé s'il réfléchit, avec le prophète Job, que l'homme riche, en se réveillant du

[1] Ælien, l. VIII, 75. — [2] Eccl., XLI, 3.

sommeil de la mort, ne retrouvera rien de ce qu'il a amassé, et qu'en ouvrant les yeux il ne verra plus dans l'autre vie que les châtiments qu'il a mérités par ses injustices [1]. Personne n'aimera les créatures charnelles, personne ne sera épris de leur vaine beauté, s'il réfléchit qu'après la mort cet amour engendrera l'amertume et les regrets, et que de cette beauté il ne restera que pourriture, infection, qu'une hideuse fange.

Voulez-vous être plus sensiblement convaincus encore de tout cela, Mes Frères? rappelez-vous si vous avez jamais assisté à la dernière heure d'un ami mourant : vous souvient-il de ce visage baigné d'une sueur froide, la mort déjà sur les lèvres? vous souvient-il des déchirants adieux qu'il vous adressait, avec quelle ardeur il vous conjurait de vous souvenir de son âme après sa mort? il vous pressait dans ses mains pâles et glacées, il vous disait d'une voix entrecoupée : Je vais vous quitter, je meurs, ô mon tendre ami; adieu, jusque dans l'éternité! Dites-moi, Mes Frères, dans quelles dispositions d'esprit vous trouviez-vous en cet instant? Oh! alors votre cœur était ému, des larmes roulaient sur vos joues, vous preniez les meilleures résolutions, vous les confirmiez comme par un serment sacré de vivre entièrement pour Dieu, en vous écriant : Le reste

[1] Job, XXVII, 19.

est vanité, erreur et mensonge! Ah! que l'on juge bien de toutes choses, que l'on fait bien toutes ses actions quand on les traite avec la pensée de la mort!

Que le Roi Prophète nous serve d'exemple quand il soupirait après son Seigneur et son Dieu en ces termes : J'avais grand'peine d'oublier les chagrins et les calomnies dont m'accablaient mes ennemis! Conserver la pureté me semblait un odieux fardeau! Il me semblait tout à fait insupportable d'être méprisé et rebuté, et pour tout dire en un mot, mon Seigneur, mon Dieu, l'obéissance à vos commandements me semblait impraticable! Mais quand je réfléchissais sérieusement que tout passe sur cette terre, et que je dois mourir, alors cette voie qui me semblait si pénible s'est élargie tout à coup; la pureté me devint aisée et facile; le pardon de mes ennemis me parut fort raisonnable, et il me sembla doux et agréable de garder vos commandements.

Si donc, Mes Frères, cette pensée est un puissant remède contre le péché, l'oubli de la mort le nourrit et l'entretient : vous en faut-il des preuves? Ouvrez le prophète Isaïe[1] : en rapportant les péchés des Babyloniens, il vous dira que la cause en était qu'ils ne se souvenaient pas de la mort. Ouvrez le prophète Jérémie : recherchant l'origine

[1] Is., XXVII.

des péchés et des iniquités qui régnaient dans Jérusalem, il vous assurera qu'ils ne provenaient que de ce que les habitants de cette ville pensaient si peu à leur fin dernière.

Le démon le sait très-bien; aussi déploie-t-il mille ruses pour affaiblir chez les hommes le souvenir de la mort. Il ne leur dit pas comme à nos premiers parents, Adam et Ève : *Nequaquam morte moriemini*[1], vous ne mourrez point; non, ce serait un mensonge trop manifeste, car tous nous sommes assurés de mourir; mais il leur dit : Vous ne mourrez point de si tôt; par là il s'efforce de maintenir les hommes dans cet attachement impur, dans la possession de ce bien injuste, dans ces habitudes d'ivrognerie, d'intempérance et de péché qui nous excluent du royaume des cieux. Et grâce à la malice de ce mauvais esprit, il en est beaucoup qui s'égarent; les vieillards les plus âgés, les personnes les plus maladives se flattent pourtant de vivre encore au moins trois ou quatre ans; et tous cependant, l'un dans sa demeure, l'autre en voyage, un autre en dormant, tous sont surpris par la mort et meurent dans leur iniquité!

Voulez-vous donc, Mes Frères, voulez-vous vous détacher du péché et persévérer dans le bien? Non-seulement pensez à votre mort, mais songez

[1] Gen., II, 4.

aussi qu'elle surviendra bientôt pour vous. Qu'est-ce enfin que la vie de l'homme? La vie de l'homme, dit saint Jacques, est une fumée qui se montre quelques instants dans l'air et qui est aussitôt dissipée par le vent[1]! Le prophète David compare notre vie à une ombre : « Les jours de « l'homme s'enfuient comme une ombre[2]. » C'est, dit Job, une fleur périssable; écoutez les paroles de ce saint homme : « L'homme, » dit-il, « vit « un temps bien court, semblable à une fleur « qui, à peine épanouie, est déjà foulée aux « pieds[3]. » Le Seigneur lui-même ordonnait à son prophète de publier partout cette importante vérité : « Criez, » lui dit-il, « criez à haute voix : « Toute chair est du foin, et sa gloire est comme « la fleur des champs; le foin est séché et la fleur « est flétrie[4]. » Certes la vie de l'homme peut très-bien se comparer à une plante : la mort vient, l'herbe se dessèche; alors finit la vie, alors tombe la fleur, c'est-à-dire les grandeurs et les biens de ce monde.

Nous courons au-devant de la mort; chaque pas, chaque mouvement nous en rapproche : « Ce que j'écris » dit saint Jérôme, « est autant « de retranché de ma vie; » c'est-à-dire le temps que j'emploie à écrire ces choses me rapproche de la mort. Nous mourons tous, et nos jours s'é-

[1] Jac., IV, 14. — [2] Ps. XIV, 3, 4. — [3] Job, XIV, 1, 2. — [4] Is., XL, 6 et 7.

coulent sur la terre comme l'eau qui ne remonte pas vers sa source[1]. Nous sommes à peine sortis du sein de notre mère, et nous voilà de nouveau ensevelis dans la terre : *Et nos nati continuo desivimus esse*[2].

N'est-il donc pas insensé l'homme qui met sa confiance dans une chose qui s'enfuit si rapidement et sur laquelle on ne peut compter un instant? Dira-t-on qu'il est sage et prudent celui qui, dans l'espoir de vivre encore longtemps, s'obstine sans trouble et sans remords dans son péché? Ah! que de pécheurs au milieu de leurs plaisirs furent arrachés par la mort et précipités dans l'enfer! Comme le poisson est saisi par l'hameçon et l'oiseau par le lacs, ainsi les hommes sont saisis dans le temps de leur perte : *Sicut pisces capiuntur hamo et sicut aves laqueo comprehenduntur, sic capientur homines in tempore malo*[3]. Et par ce temps funeste on entend proprement celui où le pécheur offense Dieu. Quand ils diront : Paix, paix! la mort fondra sur eux à l'improviste : *Cum dixerint, Pax et securitas, tunc repentinus eis superveniet interitus*[4]. C'est une chose qu'il est inutile d'appuyer par des exemples ; nous faisons tous les jours l'expérience qu'il en est beaucoup qui, selon l'expression du livre des Proverbes, avaient de la santé à vendre, et qui sont enlevés en un clin

[1] II Reg., XIV. — [2] Sap., V, 13. — [3] Eccl., IX, 12. — [4] Thess., V, 3.

d'œil par une mort imprévue et prématurée : *Sublati sunt ante tempus*[1]. Puisqu'il n'est rien de plus avantageux que de penser sans cesse à la mort, Mes Frères, ayons-la donc constamment devant les yeux. Disons souvent avec le Sage : O mort! que votre heure est incertaine! ô mort trompeuse! ô mort traîtresse! Puisque la mort peut nous surprendre en tout temps et en tout lieu, attendons-la, dit saint Bernard, toujours et partout. Les saints Pères s'accordent à nous donner ce conseil lorsqu'ils disent : L'heure de la mort nous est inconnue, pour que nous y soyons toujours préparés : *Latet ultimus dies, ut observentur omnes*[2]. Réveillons-nous enfin et sortons de ce profond et périlleux assoupissement où nous sommes restés jusqu'à ce jour ensevelis ; mettons enfin la main à l'œuvre et employons bien tous les instants de notre vie. *Oh! quam felix et prudens est qui talis nititur nunc esse qualis optat inveniri in morte!* Heureux et prudent celui qui s'efforce d'être dans le cours de sa vie tel qu'il désire d'être à l'heure de sa mort[3]!

Ainsi soit-il.

[1] Tob., VIII, 5. — [2] S. Aug., l. I, *Hom.* XIII ; S. Greg., *Hom.* XIII et l. XII — [3] *Imit. de J.-C.*, I, XXIII, 4.

## IIe SERMON

### POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

*Modicum, et jam non videbitis me.*
Un peu de temps encore, et vous ne me verrez plus.
(JOAN., XVI, 16.)

Rien n'est l'objet de plus de sollicitude de la part de l'Écriture, Mes Frères, que l'impression qu'elle s'efforce constamment de nous graver dans l'esprit, de la brièveté de notre existence. Le Saint-Esprit nous apprend cette vérité non-seulement par de simples attestations, mais aussi par des comparaisons propres à nous en donner une idée plus durable et plus vive : ainsi il compare cette vie mortelle à l'herbe qui croît et bientôt se dessèche [1], à la feuille de l'arbre qui bientôt verdit et tombe [2], à la fleur des champs qui bientôt se flétrit et meurt [3].

Mais qui conçoit cette vérité comme elle est digne d'être conçue? Il en est peu qui s'imaginent, qui peuvent même croire fermement que le temps est court ici-bas et que la vie s'enfuit d'un

[1] Eccl., XIV, 18. — [2] Ib. — [3] Job, XIV, 2.

vol rapide : on travaille comme un esclave, on voyage, on va, on vient, on fait, on détruit, on construit, on démolit comme si l'on avait un séjour éternel sur cette terre ; ou du moins notre manière de vivre est telle qu'il ne semble pas que nous devions mourir un jour : *Non est respectus mortis ante oculos eorum*, ils n'ont sous les yeux aucune préoccupation de la mort[1]. Oh! que notre manière d'agir est répréhensible! que notre aveuglement est déplorable!

Quand donc penserons-nous à la mort? sera-ce quand elle viendra frapper à notre porte et nous annoncer qu'il faut partir? Hélas! Mes Frères, alors il sera trop tard. De quoi servit-il à Alexandre le Grand, malade sur sa couche, de voir la mort s'approcher de lui? Il s'en apercevait trop tard[2]. Il aurait dû y songer quand, livrant bataille à ses ennemis, il jonchait les plaines de cadavres. Il aurait dû voir cela quand il faisait mourir les rois de la terre : alors il aurait dû se représenter qu'un jour aussi son tour viendrait. Quand il s'aperçut que sa fin était prochaine, il était trop tard ; et c'est pourquoi il mourut en désespéré. Voulons-nous être prudents ; pensons-y dans le temps où nous pouvons encore profiter de cette pensée.

C'est à quoi nous engage le Sauveur dans l'Évangile de ce jour : *Modicum, et jam non vide-*

[1] Ps. LXXII, 4. — [2] I Mal., I, 6.

*bitis me,* un peu de temps encore, et vous ne me verrez plus. Que signifient ces paroles, sinon : Hommes, que je vous serve d'enseignement ? le temps de partir, qui est venu maintenant pour moi, paraîtra bientôt aussi pour vous : *Modicum,* quelques jours encore, et vous devrez dire adieu à ce qui est du temps, quitter ce qui est périssable; ce que vous aurez fait alors restera fait pour toute l'éternité : pensez-y bien ! M'unissant à l'esprit de l'Évangile, je vais donc aujourd'hui vous rappeler la pensée de la mort; je vous montrerai d'abord que rien n'est plus salutaire que de penser à la mort; ensuite que beaucoup, pour oublier cette pensée, vivent dans le péché et ont une fin misérable.

Saint Antoine, en s'éveillant, disait tous les matins : « Ce jour est peut-être le dernier de ma vie. » Cette pensée du pieux ermite était une salutaire pensée ; car il n'est rien de plus capable d'animer l'homme au bien, rien de plus puissant pour le détourner du mal qu'un constant souvenir de la mort.

Les saints Pères nous l'enseignent unanimement. Saint Basile dit : « Ayez toujours votre dernière heure devant les yeux : lorsque vous vous « levez le matin, pensez que vous n'irez pas jusqu'au soir; et quand le soir vous allez vous « reposer, ne vous flattez pas de vivre encore le « matin : c'est de cette manière, » ajoute-t-il,

« que vous vous débarrasserez de tous vos pé-
« chés[1]. » Saint Augustin dit : « Quand je me repré-
« sente l'instant de la mort, les plaisirs de la terre
« ne me paraissent plus qu'amertume, et je suis
« certain que je dois y renoncer à temps, si je
« veux mourir tranquille. » Saint Jean Climaque dit pareillement : « Comme le pain est l'aliment
« le plus nécessaire, de même la méditation de
« la mort est la plus avantageuse de toutes les
« pratiques spirituelles. »

En effet, Mes Frères, celui qui pense bien à la mort voit clairement que la figure de ce monde passe : *Præterit figura hujus mundi*[2]; que sa vie s'envole comme un rêve : *Velut somnium avolans non invenietur*[3]; que ses jours s'évanouissent comme une ombre : *Sicut umbra præterunt*[4]. Et sera-t-il assez insensé, assez fou pour reposer son cœur dans la vanité de ce monde? mettra-t-il son bonheur éternel en péril pour un péché? Non, Mes Frères; celui qui pense à la mort comme il faut mènera une vie vertueuse; il méprisera facilement, dit saint Jérôme, toutes les choses de la terre : *Facile contemnet omnia, qui se cogitat moriturum*[5].

Que d'exemples viennent confirmer mes paroles! D'où vient cette perfection de vertu et de sainteté du grand évêque de Milan, saint Charles

[1] S. Bas., *Inst. ad fil. sp.* — [2] I Cor., VII, 31. — [3] Job, XX, 8. — [4] Ps. CXLIII, 4. — [5] S. Hier., *in Ep. ad Paul.*

Borromée? Il avait constamment sous les yeux une tête de mort, et dans ce sombre miroir il voyait que tout n'est que vanité, hormis servir Dieu et s'attacher uniquement à lui. Qu'est-ce qui inspira à saint François Borgia, duc de Candie, d'abandonner le monde et de vivre dans la pénitence? La vue du cadavre de l'impératrice Isabelle : la décomposition et l'horrible aspect de cette princesse jadis si belle lui firent apprécier tout le néant de l'homme. Où le saint prêtre Philogone passa-t-il sa vie? Il habitait les tombeaux, parce qu'il savait que les morts, comme dit le poëte Ennius, sont les plus fidèles conseillers que l'on puisse trouver. C'est auprès d'eux qu'il allait chercher des conseils sur le mépris qu'il professait pour le monde et ses vanités. Où Job trouva-t-il autrefois la véritable sagesse? C'est dans la maison de la mort : la mort, la mort rapide lui fit sentir que ce n'est qu'auprès d'elle qu'il faut chercher une solide instruction et une véritable science. Job, éclairé de cette sagesse, avait toujours la mort devant les yeux; cette pensée le détournait de tout ce qui pouvait corrompre son cœur.

J'omets une multitude d'exemples semblables pour vous citer celui du roi Ézéchias, qui, en présence du trépas, disait avec une profonde humilité : « Je vais aux portes de l'enfer, » c'est-à-dire aux portes de la mort : « j'ai compté le

« nombre de mes jours, et je sais que bientôt je « devrai quitter cette demeure terrestre : c'est « pourquoi, ô Seigneur ! j'aspire sans cesse après « vous comme une jeune hirondelle soupire « après sa pâture ; c'est pourquoi je gémis « comme une colombe, et je m'applique jour et « nuit à sonder la profondeur de vos jugements ; « c'est pourquoi je passe les jours de ma vie dans « l'amertume de mon âme [1]. » C'est ainsi que se conduisit ce pieux roi, et c'est ainsi que nous agirions aussi si nous pensions toujours à mourir bientôt.

Certes, Mes Frères, si Dieu vous faisait annoncer par un Ange que demain vous devez mourir, que feriez-vous? Votre cœur resterait-il enchaîné à la terre? commettriez-vous encore un seul péché? seriez-vous si lâches et si tièdes dans l'œuvre de votre salut? Non sûrement, vous vous efforceriez de mourir d'avance au monde et à ses biens, à toutes ses vanités, à tous ses plaisirs ; vous n'auriez plus de pensées que pour servir Dieu et lui plaire, vous sanctifieriez toutes vos actions par une pure et ardente charité. Plus vous approcheriez de votre fin, plus vous redoubleriez de zèle : voilà l'effet que produirait en vous la certitude d'une mort prochaine. Ne puis-je donc pas en toute raison m'écrier avec saint Bernard :

[1] Is., XXXVIII, 10.

O heureuse, ô salutaire pensée de la mort! vous êtes la racine des vertus et le principe des bonnes œuvres; vous nous faites voir cette terre comme un lieu d'exil, et le ciel comme notre véritable patrie.

Moïse disait jadis des Hébreux « que c'était un peuple sans sagesse et sans prévoyance, et qu'il serait à souhaiter pour cela qu'ils eussent la sagesse et l'intelligence de penser à leurs dernières fins [1]. » Qu'il serait malheureusement vrai de dire cela de beaucoup de chrétiens! Tout notre souci est de vivre longtemps, et nous ne nous préoccupons pas de bien mourir. Nous ne sommes occupés, dit le bienheureux Thomas à Kempis, que du présent, et nous ne nous inquiétons pas de l'avenir: *Solum præsentia meditatur, et futura non magis prævidet* [2]. Hélas! il n'est rien à quoi on pense moins qu'à mourir. Nous voyons jeunes et vieux tomber pêle-mêle sous la faux de la mort; nous accompagnons leurs cadavres au tombeau et nous les voyons enfouis dans la terre pour y devenir cendre et poussière; mais tout cela ne fait aucune impression sur notre esprit, nous ne pensons pas une fois que nous devons bientôt essuyer le même sort inévitable, et nous vivons comme ceux dont parle le prophète Isaïe, comme si nous avions fait un pacte

[1] Deut., XXXII, 28, 29. — [2] *Imit. de J.-C.*, l. I, 23.

avec la mort et que nous fussions certains de ne pas être attaqués par elle [1].

D'où vient cet aveuglement? C'est par la ruse du serpent infernal que beaucoup sont perdus; il ne nous dit pas comme jadis à Adam et Ève : *Nequaquam moriemini*, vous ne mourrez point [2]; mais il nous caresse de l'idée que nous ne mourrons pas sitôt. Aux jeunes gens il dit : Vous êtes dans la fleur de votre jeunesse, forts et robustes, exempts de toute infirmité; vous avez encore au moins cinquante ans à vivre. Aux vieillards : Vous êtes bien vieux, mais vous vous portez bien; vous ne mourrez point encore cette année. Il flatte chacun de l'espoir qu'il lui reste encore bien assez de temps pour se préparer à la mort. Aussi beaucoup vivent-ils tranquilles dans le péché, tranquilles dans leurs plaisirs, tranquilles dans leur attachement au monde. Ils dorment, dit saint Augustin, pendant que le temps, qui ne dort jamais, lui, s'envole d'une aile rapide. Mais à l'instant où la mort s'approche, à l'heure où ils voient enfin qu'ils doivent suivre la voie de toute chair, oh! alors ils s'éveillent de leur assoupissement : *In congerie mortuorum vigilabit* [3]. Alors ils commencent à comprendre qu'ils doivent mourir; mais que leur sert ce tardif retour, sinon à leur faire peut-être s'écrier à leurs derniers

[1] Is., XXVIII, 15. — [2] Gen., III, 4. — [3] Job, XXI, 32.

instants : « O mort, qu'amer et cruel est votre sou-
« venir à l'homme qui a suivi toujours la vanité
« du monde [1] ! » Ah ! que de pécheurs furent enlevés ainsi par la mort et qui maintenant crient du sein des flammes éternelles que la mort les a surpris dans ses filets quand ils y pensaient le moins ! *Præoccupaverunt me laquei mortis* [2].

Ames insensibles et égarées qui oubliez Dieu, qui vivez comme si jamais vous ne deviez mourir, méditez et comprenez ces vérités, de crainte qu'un jour ou l'autre le Seigneur ne vous arrache à l'improviste et que personne ne vous délivre : *Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum, nequando rapiat, et non sit qui eripiat* [3]. Mes Frères, il est encore temps de prévenir cet extrême malheur ; faites sans retard ce qu'à l'heure de votre mort vous souhaiteriez d'avoir fait ; ne laissez, dit le Sage, échapper aucune occasion de faire le bien : *Non defrauderis a die bono* [4]. Du matin au soir faites toutes vos actions avec autant de prudence que si chacune devait être la dernière de votre vie. Priez Dieu comme vous le prieriez à l'heure de votre mort ; pleurez vos péchés comme vous les pleureriez à l'heure de votre mort ; confessez-les sans en omettre un seul, comme vous les confesseriez à l'heure de votre mort. Recevez l'auguste sacrement de Jésus-Christ

[1] Eccl., XLI, 1. — [2] Ps. XVII, 6. — [3] Ps. XLIX, 22. — [4] Eccl., XIV, 14.

comme vous le recevriez à la mort. Dites-vous sans cesse, selon le conseil de saint Bernard : Quand je serai couché sur mon lit de mort, souhaiterai-je de m'être conduit de telle ou telle manière? *Si moriturus modo esses, faceres istud* [1]? Ce sera le moyen de ne jamais faire rien que vous puissiez regretter à votre heure dernière; vous apprendrez ainsi à bien vivre et par conséquent, dit saint Augustin, à bien mourir : *Disces bene mori si didiceris bene vivere.* Ainsi soit-il.

---

## III^e SERMON

### POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

*Vos autem contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium.*
Vous serez affligés, mais votre désolation se changera en allégresse. (JOAN., XVI, 20.)

Ces paroles de l'Évangile, que nous venons d'entendre, sont la suite du discours que Jésus-Christ tint à ses Apôtres après la dernière cène, avant sa prière au mont des Oliviers. Parmi les afflictions qu'il leur avait annoncées précédem-

[1] S. Ber., *in Spec. mor.*

ment déjà, il leur avait prédit qu'ils seraient haïs du monde, chassés de la synagogue, persécutés par leurs propres frères, qui croiraient faire un sacrifice agréable à Dieu en les immolant. Ces douloureuses prophéties remplissaient leur cœur de la plus profonde tristesse; mais que fait le doux Sauveur pour adoucir cette pénible épreuve? Il leur déclare par de solides raisons qu'il sera traité de la même manière; il leur fait entendre qu'ils ne doivent s'étonner de rien de ce qui pourra leur arriver de fâcheux; il leur montre d'un côté le sort des hommes du monde, et de l'autre côté celui de ses vrais disciples, les laissant maîtres du choix. Il est vrai, dit-il, que le sort des enfants du siècle est différent de celui des élus : ceux-ci sont, hélas! condamnés à pleurer, à gémir, à souffrir; ceux-là, au contraire, semblent être créés pour le plaisir, pour la joie, pour le jeu, pour la bonne chère. Mais que leur sort aussi est différent pour l'autre vie! Pour quelques jours de joie, les impies auront une mort funeste : pour un temps bien court d'amertume, les justes mourront saintement et seront ensuite comblés d'une éternelle allégresse. La mort des impies et celle des justes, telle sera, Mes Frères, la matière de cette instruction, et le sujet que je vais offrir à votre méditation.

Pour que ce tableau de la mort, que je vais vous mettre sous les yeux, fasse plus d'impression

sur votre esprit, imaginez-vous, Mes Frères, que vous êtes arrivés à cet instant suprême, qui arrivera infailliblement et qui n'est pas loin peut-être. Imaginez-vous donc que vous gisez sur votre lit de mort ; que vous n'avez plus que quelques heures à vivre, que déjà vous éprouvez ce que vous éprouverez à cette heure fatale, une immense faiblesse qui vous ôte presque tout sentiment, un trouble plein d'épouvante qui ne vous laisse pas un instant de repos, une crainte qui alarme votre âme, des palpitations continuelles au cœur, une sueur froide qui ruisselle sur tous vos membres, les joues flasques et livides, les cheveux humides de la sueur glacée de la mort, les yeux égarés ; délaissés de tout ce que vous avez eu de plus cher en ce monde, sur le point de rendre le dernier soupir ; placés entre le ciel et l'enfer, appelés au terrible jugement de Dieu et n'emportant avec vous que vos bonnes et vos mauvaises actions. Ah ! Mes Frères, quel épouvantable tableau ! que cet instant doit être redoutable pour le pécheur ! Approchez, mes amis, approchez de son lit, et considérons-le ensemble.

Il y a quelques jours encore ce pécheur était fort et robuste ; il ne songeait qu'à se réjouir, à amasser de l'or et des richesses, à s'attacher aux créatures. Voyez-le maintenant couché sans force sur son lit de mort, dans la nécessité d'abandonner tout et d'être abandonné de tout : que lui

sert-il maintenant d'avoir joui des plaisirs du monde? Hélas! il est rempli d'affliction de s'y être livré. Que lui sert-il d'avoir accumulé des trésors et amassé des richesses? Ses biens vont lui être ravis, et il ne lui restera en partage que la corruption et les vers du tombeau. Que lui sert-il d'avoir été aimé, d'avoir été chéri des créatures? Hélas! dans quelques jours on ne pensera pas plus à lui que s'il n'avait jamais existé : Ses péchés, sa vie impie se représentent à son imagination; il voit, il redoute le jugement de Dieu, qu'il méprisait ou qu'il oubliait étant en santé. Dieu et les hommes, tout en un mot le remplit d'amertume et d'angoisse. Quelle douleur ne lui causent pas les pleurs et les sanglots de ceux qui sont à son chevet, les soupirs, les larmes d'un époux, d'une femme, de ses enfants! Et par-dessus tout, quelle crainte, quels remords quand il réfléchit à ses fautes et au sévère jugement de Dieu! O mort, que vous êtes redoutable! que vos coups sont terribles! Oui, Mes Frères, et ses coups sont inévitables : son bras est suspendu sur notre tête, et bientôt il va nous porter un coup fatal! En quel état sommes-nous? Si nous mourions en ce moment, ne serions-nous pas semblables au pécheur dont je vous entretiens? Au milieu de ces terreurs qui pourra rassurer ce malheureux? sera-ce peut-être son confesseur? Hélas! à l'aspect de ce dernier son angoisse redouble : il doit déchar-

ger sa conscience de toutes ses iniquités ; mais en aura-t-il la force? la maladie lui permettra-t-elle une si importante affaire ? Hélas ! sa raison, son esprit sont tout abattus : il se confesse pourtant ; mais comment le fait-il? Ses lèvres balbutient un acte de repentir que lui récite mot à mot le prêtre ; mais ce repentir, cette contrition viennent-ils du fond de son cœur ? Il reçoit les derniers sacrements ; mais les reçoit-il avec les dispositions requises ? Il dit d'une voix éteinte : Mon Dieu, je vous aime ; mais l'aime-t-il réellement? et quels sont ses sentiments quand le prêtre lui présente le crucifix, et lui dit : Mon cher frère, Jésus-Christ doit être votre unique secours et votre unique consolation ; prenez donc, mon frère, ce crucifix ; embrassez-le, baisez-le, unissez vos souffrances aux souffrances de Jésus. Mais quelle confiance lui inspirera cette image sainte, lui qui a mené une vie entière en opposition avec celle de son Sauveur crucifié? trouvera-t-il beaucoup de motifs de consolation dans cette croix ? Enfin la mort approche à grands pas, et on espère lui procurer encore quelque soulagement par les prières de la sainte Église ; mais comment ces prières pourraient-elles consoler un homme à qui elles ne rappellent que les désordres de sa vie ?

Partez, âme chrétienne, partez de ce monde, lui dit-on ; mais que cet adieu est triste et cruel pour celui qui a aimé le monde, qui n'a vécu que

pour le monde, qui n'a rien fait pour le ciel! Partez!.. c'en est donc fait! il faut se séparer de tout : on voudrait ne rien abandonner, et l'on doit mourir à tout!.. Il meurt... et déjà son sort est prononcé, il est jugé, en un clin d'œil toute sa vie est examinée! Ah! Mes Frères, bientôt nous nous trouverons dans la même situation, et que ne voudrions-nous pas alors avoir fait? que ne voudrions-nous pas alors avoir évité? A peine a-t-il rendu l'âme que chacun est dans la consternation ; on couvre son cadavre d'un drap, on s'en éloigne. Qu'est devenue maintenant cette beauté? que sera bientôt ce corps qui déjà répand une hideuse infection? On l'enferme entre quelques planches ; on s'en débarrasse le plus tôt possible et on l'enfouit dans la terre.

O vanité du monde, plaisirs trompeurs, biens inconstants! comment pouvons-nous nous y attacher? O terre, que vous êtes vile! ô monde, que vous êtes méprisable! Demeurerons-nous encore longtemps dans le péché et dans l'oubli de notre salut? Mon Dieu, arrachez de nos yeux le voile épais qui les couvre! Aidez-nous à vaincre nos passions et préservez-nous d'une aussi funeste mort! Mais faites-nous mourir de la mort des justes, de cette mort si précieuse à vos yeux! *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*[1]. C'est le sujet de mon second point.

[1] Ps. cxv, 5.

A l'instant de la mort, tout est amertume pour le pécheur : pour le juste, au contraire, tout est douceur et consolation, ses jeûnes, sa pénitence, ses épreuves et tout ce qu'il y a de plus pénible dans le service de Dieu. Ah! qu'il est doux, après tant d'orages et de périls, d'atteindre enfin le port désiré !

Le juste, il est vrai, n'oublie pas à l'heure de la mort ses péchés et ses désordres anciens ; mais il a eu soin de les laver par les larmes d'une sincère contrition ; il ne voit plus alors en Dieu un juge courroucé prêt à le punir, mais un père de miséricorde, un Dieu de consolation qui va changer ses douleurs en allégresse.

Tout ce qu'il voit, le monde, les créatures, tout en un mot lui est un motif de consolation, parce que de tout cela il a fait un bon usage : la mort ne le surprend point ; car il regardait chaque jour, chaque moment, comme le dernier de sa vie, et il s'est préparé de loin à cette heure suprême. Ah! qu'il se réjouit alors d'avoir méprisé le siècle pour suivre son Dieu, d'avoir fui les plaisirs du monde pour embrasser la pénitence, d'avoir considéré la terre comme un lieu d'exil, et d'avoir travaillé pour le ciel, sa véritable patrie! J'ai donc, se dit-il à lui-même, j'ai donc choisi la meilleure part : j'ai choisi Dieu, puisque Dieu seul devait me rester. O mon Dieu, ô mon unique partage, quand vous posséderai-je! quand seront brisés ces liens

qui me retiennent encore sur la terre ! quand sera déchiré ce rideau qui vous dérobe à mes désirs ! quand vous verrai-je face à face, ô Dieu de mon cœur et mon unique partage pour l'éternité !!! Rien ne le console plus que d'entendre parler de Dieu, qu'il a toujours aimé, des biens éternels auxquels il a constamment aspiré ; et que la réception du corps du Seigneur, qui lui est donné comme un mets délicieux à cette heure suprême, est belle et édifiante ! Il n'a eu dans sa vie d'autre amour que Jésus-Christ, et il peut dire alors : Venez, Seigneur, mon âme est préparée. Que le crucifix est doux à un chrétien qui toute sa vie a porté sa croix avec patience ! Quelle consolation quand on lui annonce ses derniers instants, quand on lui dit au nom de l'Église : Partez, âme chrétienne, partez de ce monde, où vous avez essuyé tant d'épreuves ; le temps d'accablement et de trouble est passé, voici venir le juge infaillible qui va vous récompenser de vos travaux ! Retournez dans le sein de Dieu, d'où vous êtes sortie ; le Seigneur s'est enfin laissé fléchir par vos larmes, il va vous ouvrir les portes du ciel. Partez, âme fidèle, et devenez un membre de l'Église triomphante. Ce corps que vous abandonnez aux vers ressuscitera bientôt glorieux. Quel bonheur pour vous d'être affranchi des misères de cette vie ! vous fermez enfin les yeux aux scandales et à la désolation qui nous accablent ! Quel bonheur de

quitter enfin cette vallée de larmes pour le séjour de la paix et de la béatitude, où vous n'aurez plus d'autre occupation que de contempler Dieu !

Il va donc mourir, Mes Frères : il élève ses regards éteints vers le ciel ; comme le vieux Siméon, il semble contempler déjà son Seigneur, qui vient à lui, et lui dire : Brisez, Seigneur, brisez les chaînes de cette vie mortelle, et faites-moi jouir de la réalisation de vos promesses ! Ses yeux enfin se ferment avec joie à toutes les créatures, et il s'endort tranquille dans le Seigneur, et son âme retourne dans le sein de Dieu, d'où elle était venue. O heureuse mort ! ô mon Dieu, faites-nous mourir ainsi ! *Pretiosa, in conspectu Domini mors sanctorum ejus !*

Sans aucun doute, Mes Frères, vous aspirez à mourir de la mort des justes : vivez donc aussi en justes, vous pouvez le faire ; les trésors du ciel sont à votre disposition ; Jésus vous ouvre son cœur, vous pouvez vous y reposer ; il vous offre ses mérites et son sang, vous pouvez y effacer vos péchés : ô Mes Frères, pourriez-vous hésiter encore ? Non, non ! Saisissez le temps de la miséricorde ; peut-être ne l'aurez-vous plus longtemps. Rien n'est plus certain que la mort ; préparez-vous-y donc par une vraie pénitence et par une sainte vie ; pensez-y souvent, surtout lorsque vous êtes entraînés au péché ; demandez-vous alors : Voudrai-je avoir commis ce péché à

l'heure de ma mort? Cette pensée vous fera résister à la tentation et vous fera mourir d'une sainte mort, qui est le bonheur que je vous souhaite de toute mon âme, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

---

## Ier SERMON

### POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

*Vado ad eum qui misit me.*
Je vais à celui qui m'a envoyé.
(JOAN., XVI, 5.)

Enfin, après trente-trois années que le Christ avait vécu, la fin de sa mission s'accomplit par la rédemption du genre humain. L'instant était venu où il devait retourner à Dieu, son père céleste; aussi dit-il : *Vado ad eum qui misit me,* je vais à celui qui m'a envoyé. C'est ainsi, Mes Frères, que finira un jour aussi notre course; l'époque viendra où nous devrons nous retirer de ce monde; car personne n'a ici-bas un séjour durable; nous sommes tous des voyageurs sur cette terre, nous allons tous à la demeure de l'éternité.

Heureux celui qui peut dire alors : « Je vais à celui qui m'a envoyé. » Et qui seront-ils? Vous seules, âmes justes, vous qui accomplissez en tout la volonté du Seigneur, qui avez servi Dieu

fidèlement et n'avez point négligé votre salut, vous seules pourrez alors dire avec confiance : *Vado,* je vais ! « O Père céleste ! j'ai fait ce que « vous avez commandé ; » j'ai rempli le but pour lequel vous m'aviez envoyé en ce monde : « je reviens donc à vous [1]. » « Accordez-moi la « couronne de justice, cette couronne que vous « avez promise à vos fidèles serviteurs [2]. » Quelle consolation et quel bonheur pour ceux qui peuvent parler ainsi ! Mais, pécheurs, sectateurs du siècle, ce ne seront point là vos paroles à votre lit de mort : vous tiendrez alors un tout autre langage ; tremblants et frémissants de crainte et de défiance pour l'avenir, vous direz : *Vado*, je vais : je vois le monde et ses plaisirs, que j'ai si follement aimés, déjà s'enfuir de moi ; je m'en vais, le temps de travailler à mon salut s'est écoulé pour moi dans la stérilité ; et maintenant je vais à Dieu pour être jugé. Ah ! s'il me restait une heure seulement pour me reconnaître, pour mettre mes comptes en règle, pour confesser mes péchés ! mais, hélas ! il est trop tard ! *Vado !* je m'en vais !.. Quelle angoisse, quel trouble alarment alors le pécheur mourant ! L'enseignement que nous devons retirer de ces réflexions, c'est que pour bien mourir il faut être préparé à la mort. Cela me fournit l'occasion de vous entretenir, 1° de l'incertitude de l'heure de notre mort ;

[1] Joann., XVII, 4 et 13. — [2] I Tim., IV, 4.

2° de l'importance et de la nécessité de nous y préparer à temps.

Comme rien n'est plus certain que la mort, Mes Frères, rien aussi n'est plus incertain que l'heure de la mort. C'est cette vérité à laquelle rendait témoignage le vieil Isaac quand, voulant donner sa bénédiction paternelle à Ésaü, il disait : *Vides quod senuerim et ignorem diem mortis meæ,* vous voyez que je suis devenu vieux, et j'ignore le jour de ma mort [1]. Salomon reconnaît hautement que l'homme ne sait point sa fin : *Nescit homo finem suum* [2]. Et notre divin Maître, Jésus-Christ ne nous a-t-il pas constamment représenté lui-même l'incertitude de l'heure de la mort ? Tantôt il nous invite à veiller, parce que nous ne savons ni le jour ni l'heure de notre mort [3]. Tantôt il compare sa venue à celle d'un voleur qui nous surprend la nuit, pour que nous soyons toujours préparés à attendre une mort imprévue [4]. Tantôt, en apprenant à ses disciples à prier, il leur dit entre autres choses : « Vous prierez : donnez-nous « aujourd'hui notre pain quotidien [5]. » Pourquoi, Mes Frères, pourquoi leur enseigne-t-il et à nous à ne pas prier aussi pour le pain du lendemain comme pour celui d'aujourd'hui ? Que la raison en est sublime ! c'est qu'il n'est point de lendemain assuré à la vie humaine.

[1] Gen., XXVII, 2. — [2] Eccl., IX, 12. — [3] Matth., XXV, 2. — Luc., XII, 39. — [5] Ib., XI, 3.

Le Sauveur disait jadis à sa mère aux noces de Cana : *Nondum venit hora mea*[1], mon heure n'est pas encore venue. Mais un homme ne peut parler ainsi, parce que l'heure de sa mort est toujours près de lui ; tous les instants le rapprochent de sa fin ; chaque pas qu'il fait, chaque regard qu'il lance, chaque soupir qu'il exhale, peut être le dernier ; les forts et les malades, les robustes et les faibles, les riches et les pauvres vivent tous dans une commune incertitude ; le matin on ne peut pas se promettre de voir le soir, ni le soir de voir le matin[2]. Qu'y a-t-il de plus commun que d'entendre dire : Tel ou tel est mort subitement, sans parole, sans donner signe de vie ? la mort ne respecte ni jeunesse ni prospérité. Combien il en est qui sont arrachés de la terre dans leur jeune âge ! combien qui se flattaient de vivre encore de nombreuses années, et qui furent surpris à l'improviste par la mort ! pas un jour, pas une heure, pas un instant vous n'êtes sûrs de poursuivre votre carrière !

Voyez cette vérité confirmée par des exemples choisis dans l'Écriture sainte. Isboseth, se reposant vers le milieu de la journée, est égorgé sans résistance par Rachab et Baana[3]. Héli, apprenant que l'arche d'alliance est prise par les Philistins, tombe à la renverse de son siége et rend l'âme[4].

[1] Joan., II, 4. — [2] Prov., XXVII, 1. — [3] II Reg., IV, 6. — [4] I Reg., IV, 18.

Ammon, assis à table, est tué par ordre de son frère Absalon[1]. Quarante-deux enfants qui insultaient le prophète Élisée sont tout à coup mis en pièces par deux ours[2]. Tant est incertaine l'heure de la mort!

Que cela devrait nous encourager à nous préparer à temps, pour n'être pas à l'improviste enlevés par elle! Mes Frères, le Sage vous exhorte à ne laisser échapper aucune occasion de faire le bien : *Non defrauderis a die bono*[3]. « Vivez, » dit le pieux Thomas à Kempis, « vivez de sorte « que la mort ne vous surprenne jamais sans « être préparés. » « Soyez prudents, » dit saint Augustin, « et prévoyez l'avenir, afin qu'en vous enrichissant par des œuvres méritoires vous mettiez votre salut en sûreté. » « Allez aux fourmis, » dit Salomon, « et apprenez d'elles à amasser pen- « dant l'été de quoi pouvoir subsister pendant « l'hiver[4]. »

Le roi Pharaon agit en homme prudent et sage lorsque, sachant qu'une famine prochaine menaçait son royaume, il fit remplir de grains tous les greniers de l'Égypte, dans les années d'abondance, pour garantir ce pays de la disette et du besoin[5]. Voyez là un exemple à suivre, Mes Frères. Voulez-vous à l'heure de votre mort ne pas être trouvés les mains vides? amassez dans les

[1] II Reg., XIII, 29. — [2] IV Reg., II, 24. — [3] Eccl., XIV, 14. — [4] Prov., VI, 8. — [5] Gen., XLI.

années fertiles, c'est-à-dire pendant que vous êtes bien portants et forts, un trésor de mérites, faites pénitence.

Que le roi David vous serve d'exemple : il se prépara à temps à la mort : il portait un cilice sous ses habits royaux ; il couvrait sa tête de cendres ; il arrosait sa couche de larmes brûlantes, et il implorait le Seigneur en ces termes : « O Seigneur! faites-moi connaître ma fin et « quel est le nombre de mes jours, afin que je « sache ce qui me manque[1]. » Que l'apôtre saint Paul vous serve d'exemple, lui dont la vie fut une continuelle préparation à la mort : « Chaque « jour, » dit-il, « j'apprends à mourir[2]. » Enfin que saint Charles Borromée vous serve aussi d'exemple : quelque temps avant sa mort ce saint évêque se retira au mont Varalle en Italie, où la Passion du Sauveur est représentée dans tous ses détails d'une manière remarquable, en diverses chapelles ; tout entier à ses pratiques de dévotion, il priait ardemment et apprenait à mourir à l'exemple de Jésus.

Tels sont les modèles qu'il vous faut imiter, si vous voulez devenir en mourant un bienheureux. Saint Jean Chrysostome nous l'enseigne lui-même lorsqu'il dit : Si vous vous convertissez sans délai, et que vous vous prépariez à la mort, votre salut est

[1] Ps. XXXVIII, 6. — [2] I Cor., XV, 3.

assuré : *Salus certa ac secura, si nulla sit dilatio;* mais si vous tardez à le faire, il y a danger et crainte : *Periculum et metus est in differendo*[1]. Ah! qu'il en est qui se sont trompés!

Le roi Ammon, fils de Manassès, pensait dans sa jeunesse que puisque son père, malgré ses impiétés, avait fini par faire pénitence, lui aussi aurait assez de temps encore pour se réconcilier avec Dieu; mais cette téméraire confiance fut punie d'une mort prématurée, et ce malheureux prince fut assassiné par ses serviteurs dans son propre palais[2]. Comme Ammon, il est une foule de pécheurs qui ont succombé et se sont lamentés trop tard, pour avoir négligé de se préparer à la mort.

Philippe III, roi d'Espagne, approchant de sa mort, disait à son confesseur : « Publiez haute-« ment que vous avez vu mourir un roi qui dési-« rerait maintenant avoir vécu aussi longtemps « dans la plus humble retraite qu'il a vécu de « temps dans une cour. »

Un secrétaire du roi d'Angleterre s'écriait en mourant : « J'ai employé tant de rames de papier « au service de mon prince! malheureux que je « suis, que n'en ai-je employé une feuille seu-« lement pour le profit de mon âme, pour me « rappeler mes péchés et pour faire une sainte « confession! »

[1] S. J. Chrys., *Hom.* XXII; in II Cor., X, in *Mor.* — IV Reg., II, 23.

On lit d'un gentilhomme qui pendant toute sa vie avait fidèlement servi son souverain qu'il reçut, à son lit de mort, la visite du prince. Celui-ci lui offrant ses services, le moribond ne lui demanda qu'une heure de prolongation de sa vie pour se préparer à l'Éternité. Le prince lui répondit : « Pourquoi me demandez-vous ce qu'il « n'est pas en mon pouvoir de vous accorder? « Dieu seul pourrait vous exaucer! » Le malade, alors élevant les yeux au ciel, s'écria comme jadis le saint homme Job : *Dies mei transierunt!* mes jours se sont enfuis! *Cogitationes meæ dissipatæ sunt torquentes cor meum!* mes pensées se sont dissipées! ô douleur! ô regrets [1]!

Voilà, Mes Frères, si vous négligez dans le temps de vous préparer à la mort, quels seront vos regrets à la fin; grandes, amères, terribles seront les lamentations auxquelles vous vous livrerez à votre lit de mort! Malheur à moi! malheur, direz-vous; je n'ai pas marché quand la lumière m'éclairait! et maintenant voici la nuit ténébreuse, dans laquelle je ne puis plus travailler! Pendant combien d'années j'ai pu me convertir et faire pénitence! et voyez, je vis encore dans le péché; je vais emporter avec moi mes iniquités dans la tombe! malheur à moi! Je n'ai pas évité le mal : je n'ai pas fait le bien, et voici que le

[1] Job, XVII, 11.

Seigneur va me peser dans sa juste balance : et qui sait si je ne serai pas trouvé trop léger ! malheur à moi! je n'ai aimé que cette vie temporelle, et voyez, elle finit !... Je n'ai point travaillé pour l'éternité, et voici qu'elle commence ! J'ai fondé mon espérance sur les choses de la terre, et voici qu'elles s'envolent ! Je n'ai pas voulu penser à l'enfer et au ciel, et maintenant le ciel va se fermer et l'enfer s'ouvrir devant moi ! Ah ! si j'avais été sage ! Ah! si j'avais prévu mes derniers instants! Ah ! s'il me restait encore le temps de me reconnaître, de me réconcilier avec Dieu ! Mais, hélas ! ma fin est là, il me semble entendre le souverain Juge me crier déjà : Venez, je vous jugerai selon vos voies et vous donnerai selon vos œuvres! Vous m'avez méprisé, oublié, rebuté ; et maintenant moi aussi je rirai à votre trépas ! *Ego quoque in interitu vestro ridebo* [1]. Hélas ! quelle douleur, quelle poignante amertume, quelle affliction fondra sur vous alors ! Que cette maxime du philosophe païen Sénèque est véritable ! Personne, dit-il, ne peut recevoir la mort avec joie, s'il ne s'y est préparé longtemps d'avance : *Nemo hilaris mortem accipit, nisi qui se ad illam diu composuerit.* L'historien Butler nous en rapporte un bel exemple. « Quand saint Hilarion, retiré « dans la solitude, y consacrait ses jours à la

[1] Prov., I, 26.

« pauvreté et à la pénitence, il vint un jour des « voleurs de grand chemin lui demander ce « qu'il ferait si des brigands ou des meurtriers « venaient l'attaquer. — Un homme pauvre et « dépouillé de tout, leur répondit-il, ne craint « pas les voleurs. — Mais, reprirent-ils, ils vous « arracheraient la vie. — C'est vrai, repartit le « saint, et c'est même pour ce motif que je ne « les crains nullement, parce que je m'applique « à être toujours prêt à bien mourir [1]. »

Si vous voulez donc, Mes Frères, voir approcher sans crainte la mort, que vos fautes meurent avant vous; abandonnez l'iniquité avant qu'elle vous quitte; ne différez pas de vous convertir à Dieu, et ne remettez pas votre conversion de jour en jour : *Non tardes converti ad Dominum et ne differas de die in diem* [2]. Faites de dignes fruits de pénitence pendant que vous êtes en santé et que le Seigneur vous en accorde le temps.

Après que Jacob eut travaillé pendant quarante ans pour Laban, il dit à cet oncle infidèle : J'ai déjà tant travaillé pour vous; il est temps maintenant que j'aille travailler pour ma propre maison : *Justum est ut aliquando provideam etiam domui meæ* [3]. Parlez de la même manière, Mes Frères; dites : J'ai maintenant servi le monde tant d'années, j'ai été esclave de la vanité, du péché,

[1] Butl., 21 oct. — [2] Eccl., v, 8. — [4] Gen., xxx, 30.

de mes passions et de mon propre corps ; il est temps que je travaille enfin pour mon âme ; il est temps que je me mette à pratiquer la vertu, pour être prêt à la venue du Seigneur.

Si vous agissez ainsi, et que vous mouriez jeune, vous partirez tranquille ; si vous atteignez une vieillesse avancée, vous quitterez la vie avec contentement et sans peine. « Oui, » dit saint Jean Chrysostome, « vous éprouverez une double joie, « joie d'avoir fui le péché, joie d'avoir pratiqué « la vertu [1]. » Et c'est le bonheur que je vous souhaite, Mes Frères, d'obtenir par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

---

## IIe SERMON

### POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

*Veritatem dico vobis.*
Je vous dis la vérité.
(JOANN., XVI, 7.)

Seigneur, dit le prophète David, il n'est rien qui vous soit plus cher, rien que vous aimiez tant que la vérité : *Ecce enim veritatem dilexisti* [2]. Et comme Dieu aime la vérité par-dessus tout, Mes Frères, il exige aussi que l'homme professe un amour tout particulier pour cette vertu : *Veri-*

[1] S. J. Chrys., *Hom.* XXII, in Cor., X, in *Moral.* — [2] Ps. L, 8.

*tatem requiret Dominus* [1]. Il élève ceux qui l'aiment et il résiste à ceux qui la haïssent. Heureux, dit le Sage, heureux celui qui dit la vérité ! *Labium veritatis firmum erit in perpetuum* [2].

S'il en est ainsi, quel soin ne devons-nous pas apporter, en tout temps et en toute occasion, à être sincères et à ne rien dire qui ne soit marqué au coin de la plus stricte vérité? mais, hélas! il en est tout autrement aujourd'hui. Jésus-Christ affirmait que ses paroles étaient la vérité : *Ego veritatem dico vobis*; il serait à souhaiter que chacun pût dire véritablement la même chose de nos jours; mais qui oserait se flatter de le faire? Il n'est plus de vérité en ce monde ; les hommes sont pleins de fourberie, leurs paroles ne sont que mensonge et imposture, on dirait que tous sont allés s'instruire à l'école du démon, le père du mensonge, comme dit le prophète Jérémie : *Docuerunt linguam suam loqui mendacium* [3]. On en est venu si loin que celui qui peut mentir le plus est loué au-dessus des autres, comme ayant une intelligence plus vive et plus déliée; au contraire, ceux qui ne possèdent pas cet art de l'imposture sont méprisés et rebutés comme des ignorants, comme des niais!

Parmi une foule d'hommes le mensonge est si

[1] Ps. xxx, 24. — [2] Prov., xii, 19. — [3] Jer., ix, 5.

commun et si en honneur, Mes Frères, qu'il est de mon devoir de travailler à extirper ce vice. Daigne le Seigneur bénir tellement mes efforts que désormais chacun dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles puisse dire en conscience comme le Sauveur : *Veritatem dico vobis*, je vous dis la vérité. Dans ce but je vais, 1° vous exposer ce que c'est que le mensonge; 2° vous montrer que l'on doit éviter toute espèce de mensonge, parce qu'il déplaît à Dieu, qu'il conduit à beaucoup de maux et enfin à la damnation.

Mentir, dans l'acception propre du mot, c'est parler contre sa conscience, ou donner à entendre par quelque signe extérieur autre chose que ce qu'on pense dans son cœur et que ce qu'on sait réellement : c'est l'avis de tous les saints Pères et de tous les théologiens qui traitent du mensonge. Écoutez saint Jean Chrysostome : « Ne parlons « jamais autrement que nous ne pensons, car « c'est mentir. » Écoutez de même saint Augustin : « Celui-là ment, » dit-il, « qui parle contre sa « pensée ou qui donne à entendre le contraire « de ce qu'il pense dans son cœur. » Vous pouvez en conclure déjà que mentir n'est pas toujours ce qu'on appelle généralement mentir : c'est à tort qu'on s'accuse de mensonge si l'on a avancé quelque chose de faux, pensant de bonne foi et sincèrement que cela était vrai. *Non omnis qui falsum dicit mentitur*, tous ceux qui disent des choses

fausses ne mentent pas, dit saint Augustin, s'ils croient ce qu'ils disent véritable; aussi ne doit-on pas juger légèrement que quelqu'un ment ou a menti pour avoir rapporté quelque chose de faux; car il peut arriver qu'il ne sait pas mieux, et qu'en le rapportant il croyait dire la vérité. Celui-là ne doit pas être regardé comme menteur, car il trompe involontairement et il est lui-même dans l'erreur : peut-être toutefois est-il répréhensible pour son inattention ou son imprudence à avoir cru trop légèrement ce qui est faux et à l'avoir accueilli pour vrai; mais il n'est point coupable de mensonge, puisqu'en disant ce qu'en conscience il croyait vrai il n'a point menti. Comme il arrive parfois que celui qui rapporte un fait contraire à la vérité ne ment pas, il peut arriver aussi que l'on mente, bien que l'on dise la vérité, lorsqu'on pense qu'une chose qui est pourtant vraie ne l'est pas, et qu'on la rapporte malgré cela contre sa pensée comme vraie. « L'imposture ou la véracité ne doit donc « pas se juger d'après la vérité ou la fausseté du « fait qu'on avance ou qu'on rapporte, mais d'a- « près la conviction intime de l'individu [1]. » Si la pensée est sincère et qu'on parle conformément à son sentiment, on ne ment pas, même si ce qu'on dit n'est pas vrai; mais si la pensée est double et déguisée, si l'on parle contre sa conscience, on

[1] S. Aug.

ment, la chose avancée fût-elle même vraie. A proprement parler, voilà ce qu'on doit appeler mentir.

Puisque le mensonge est toujours péché, Mes Frères, parce qu'il est toujours un combat contre la conscience de celui qui le commet, il s'ensuit qu'il est toujours odieux au Seigneur. Dieu, dit le Sage, hait la langue menteuse : *Odit Dominus linguam mendacem*[1]. Combien ne le voyons-nous pas clairement par les châtiments qu'il envoie à ceux qui s'en rendent coupables ! Pourquoi le prophète que Dieu avait envoyé au roi Jéroboam fut-il déchiré par un lion dans son chemin ? Pour un mensonge. Pourquoi les espions que Moïse avait envoyés dans la terre promise tombèrent-ils morts à leur retour ? Pour un mensonge. Pourquoi Ananie et Saphire furent-ils frappés de mort subite aux pieds de saint Pierre ? Pour un mensonge. Et n'est-ce pas aussi pour un mensonge qu'un homme qui contrefaisait le mort, afin que son compagnon obtînt une aumône de saint Jacques, évêque de Nisibe, rendit l'esprit en effet quand son complice vint l'appeler ?

Je dois avouer toutefois que tous les mensonges, quoiqu'ils déplaisent à Dieu, ne sont point pour cela péchés mortels. Le mensonge qui porte un grand dommage au prochain est péché mortel, tandis que les mensonges joyeux et officieux ne

[1] Prov., VI, 16.

sont que des fautes vénielles. Cependant doit-on pour ce motif les regarder comme peu importants? Quoi! on ne devrait donc éviter que les fautes graves, et l'on pourrait s'en permettre de légères! on devrait s'abstenir du péché mortel, et il serait permis de commettre le péché véniel! Quand la sainte Écriture nous défend le mal, elle parle indistinctement de tout mal grand ou petit, et elle dit en général : *Declina a malo*, détournez-vous du mal. Quand le vieux Tobie instruisait son jeune fils avec une sollicitude toute paternelle, il lui apprenait dès sa plus tendre enfance à craindre le Seigneur et à s'abstenir de tout péché : *Ab omni peccato*. L'Apôtre, s'adressant aux Thessaloniciens, va plus loin encore ; il veut qu'ils se gardent non-seulement du mal, mais de l'apparence même du mal : *Ab omni specie mala abstinete vos*[1].

Vous devez donc, Mes Frères, suivre le conseil du Sage et éviter soigneusement tout mensonge quel qu'il soit : *Noli velle mentiri omne mendacium*[2]. Mais surtout vous devez vous garder de contracter l'habitude de mentir ; car cette habitude ouvre la porte à une foule d'autres péchés. « Le mensonge, » dit saint Bernardin de Sienne, « est la souche d'une foule de maux ; il est le père « de toute imposture, il est l'aliment de toute dis-

[1] I Thess., v, 22. — [2] Eccl., vii, 14.

« simulation. » En effet les menteurs sont communément des esprits fourbes qui parlent autrement qu'ils ne pensent, qui ne s'ouvrent pas, qui se déguisent, qui usent constamment de biais et de détours. Un homme pétri de ce limon est souvent infidèle à ses promesses, feint dans ses discours, rusé et trompeur dans sa conduite, et on dit en forme de proverbe : « Montrez-moi un « menteur, je vous montrerai un voleur. » Une personne qui s'aide beaucoup de l'imposture est capable des plus grands méfaits : elle ne regardera pas à appuyer les mensonges par de faux serments ; souvent, pour faire passer ses impostures pour des vérités incontestables, elle entassera mensonges sur mensonges, sans les compter.

Nous en avons un exemple dans les fils du patriarche Jacob : que de mensonges n'inventèrent-ils pas pour faire accroire à leur père que leur frère Joseph avait été mis en pièces par une bête féroce ! *Patrem decipere volentes, redimunt se peccatis*, voulant tromper leur père, dit saint Augustin, ils se disculpent par des péchés, par des mensonges sans fin. Voyez comme ils les accumulent pour cacher une première perfidie. Premièrement, ils disent qu'ils ont trouvé l'habit de leur frère, ce qui est une imposture manifeste ; car l'Écriture dit qu'eux-mêmes l'avaient dépouillé de sa robe : *Nudaverunt eum tunica*. Secondement, ils lui disent qu'ils ont trouvé cette robe

inondée de sang ; ils en imposent, car l'Écriture dit encore qu'ils l'avaient teinte dans le sang d'un bouc égorgé par eux : *In sanguine hædi quem occiderunt, tinxerunt.* Troisièmement, ils présentent ce vêtement à leur père comme s'ils doutaient que ce fût bien celui de Joseph, et ils lui disent : Voyez si c'est ou non le vêtement de votre fils, *Vide utrum tunica filii tui sit an non.* Ils savaient pourtant fort bien que c'était celui de Joseph : par conséquent c'est une nouvelle imposture. Enfin ils ajoutent faussement : Une bête féroce l'a déchiré et dévoré, *Fera pessima comedit eum ;* car ils savaient qu'il n'en était rien, mais qu'eux-mêmes, par haine et par envie, avaient vendu leur frère : voyez que de mensonges ils doivent forger et colorer pour rendre leur première imposture vraisemblable aux yeux de leur père [1] !

Celui donc qui veut éviter de tomber en de nombreux péchés et de finir par se damner doit bien prendre garde, dit saint Éphrem, de ne pas s'accoutumer au mensonge : *Attendamus ne assuescamus mendaciis, ut non in ignem trudamur æternum.* Oui, Mes Frères, nous devons avoir une grande horreur du mensonge et nous en abstenir avec soin ; nous devons suivre l'exemple de l'évêque Firmus, qui, selon saint Augustin, placé dans l'alternative de mentir ou de dénoncer

[1] Gen., XXXVII.

un homme qu'on cherchait pour le mettre à mort, préféra subir les plus cruels tourments plutôt que de parler contre la vérité ou contre son prochain ; nous devons suivre l'exemple d'Anthime, évêque de Nicomédie, qui, au rapport de Surius, aima mieux mourir que de commettre un mensonge. « Anthime, » dit cet historien, « étant poursuivi « pour être mis à mort par les satellites de Maxi- « mien, vint de lui-même à la rencontre de ceux- « ci, qui ne le connaissaient point ; il leur offrit « un repas, et leur dit ensuite qu'il était Anthime. « A cette révélation les soldats, frappés de sa fran- « chise et de sa charité, lui dirent : Partez, nous « vous laisserons échapper avec plaisir, et nous « dirons à l'empereur que nous avons cherché « Anthime par toute la Nicomédie sans pouvoir « le trouver. Non pas, dit-il, car je ne souffrirai « jamais que vous mentiez, ne fût-ce que des lè- « vres. Il fut donc pris, conduit en présence du « tyran, et après avoir souffert d'horribles sup- « plices, il fut cruellement égorgé [1]. » Tels sont, Mes Frères, les exemples que nous devons suivre : nous devons tout souffrir, et braver même la mort la plus affreuse plutôt que de nous rendre coupables du mensonge !

Pénétré de ces vérités, je vous répète ce que disait l'Apôtre aux Colossiens : « *Nolite mentiri*

[1] Sur., 27 avr., ex Metaph.

« *invicem,* ne vous en imposez pas mutuellement ;
« dépouillez le vieil homme avec ses artifices, et
« revêtez le nouvel homme régénéré en esprit,
« à l'image de celui qui l'a créé [1]. » C'est-à-dire avez-vous jusqu'à présent menti l'un à l'autre, ne le faites plus, ne dites plus désormais que la stricte vérité. Vous devez dépouiller le vieil homme et ses œuvres, pour revêtir le nouvel homme régénéré à l'image de celui qui, étant la première, la suprême, l'éternelle et immuable vérité, aime la vérité, et exige à juste titre que nous l'aimions aussi. Pour nous rendre semblables au modèle d'après lequel nous sommes créés, c'est-à-dire, à Dieu même, suivons ce salutaire avertissement du Sage ; aimez la vérité en tout temps, en toute circonstance ; fuyez aussi en tout temps et en toute occasion les menteurs : ne soyez pas semblables au démon, qui est le père du mensonge, mais à votre Dieu, qui est la vérité même, afin que vous puissiez jouir un jour de la béatitude qu'il réserve à ses élus dans l'éternité : *Labium veritatis firmum erit in perpetuum* [2].

Ainsi soit-il.

[1] Col., III, 9.— [2] Prov., XII, 19.

## Ier SERMON

### POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

*Amen, amen dico vobis : si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.*

En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous demandez quelque chose à mon père en mon nom, il vous l'accordera.

(JOAN., XVI, 23.)

Il n'est rien de plus consolant pour nous, Mes Frères, que les promesses que nous fait Jésus-Christ dans l'Évangile, lorsqu'il nous assure que nous obtiendrons tout ce que nous demanderons à son Père en son nom; et ce divin Sauveur ajoute : « Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite. »

Si nous sommes sans force contre la tentation, sans courage dans les revers, sans consolation dans nos maux, c'est donc que nous ne demandons pas, ou que nous ne demandons pas convenablement. Beaucoup de chrétiens ne savent pas ce que c'est que prier, ils ont même une certaine répulsion pour ce saint exercice ; y a-t-il lieu de s'étonner que tout leur fasse défaut? d'autres prient bien, mais ils ne prient pas au nom de

Jésus : ils demandent des choses qui ne sont nullement dignes de Dieu, il n'est pas non plus surprenant qu'ils n'obtiennent rien : *Petitis, et non accipitis, eo quod male petatis*[1].

Il est donc de mon devoir, Mes Frères, de vous instruire tout particulièrement d'un objet si important, duquel dépend notre bonheur tant en la vie présente qu'en la vie future, et je crois d'autant plus à propos de le faire que nous nous trouvons dans les jours de Rogations, que la sainte Église consacre particulièrement à la prière. Je vais donc m'occuper dans ce qui suit de vous faire voir l'excellence, la nécessité et l'efficacité de la prière. Telle sera la matière de cette instruction : puisse l'excellence de la prière vous inspirer pour elle une profonde estime ; sa nécessité, vous encourager à avoir souvent recours à elle, et son efficacité, ranimer votre confiance. Très-sainte Vierge, nous implorons dans ce but le secours de votre intercession puissante, vous saluant avec l'archange et disant : *Ave, gratia plena.*

La prière est une communication intime de la créature avec son Créateur, de l'homme avec son Dieu, d'un enfant avec son Père infiniment clément et libéral. En faut-il davantage pour nous convaincre de sa grandeur, de sa dignité et de son

[1] Jac., IV, 3.

excellence? « Quel bonheur, quel honneur pour « vous de pouvoir converser avec votre Dieu, de « pouvoir vous entretenir avec Jésus-Christ, de « pouvoir adresser tous vos désirs et tous vos « souhaits à celui qui vous a promis de vous « accorder tout ce que vous lui demanderez[1]! » Les rois de la terre ne permettent pas à toute espèce d'hommes de les approcher ou de leur parler; c'est un privilége dont jouissent exclusivement leurs favoris, et seulement en certaines circonstances : il n'en est pas de même de Dieu, il nous permet, à tous sans distinction, de nous adresser à lui à tous les instants, de lui exposer nos besoins et d'implorer son secours. A cette considération, qui pourra ne pas s'écrier avec saint Augustin : « Quoi de plus sublime que la « prière! quoi de plus avantageux dans cette vie « mortelle! quoi de plus doux et de plus agréa- « ble! quoi de plus excellent dans toute notre « religion[2]! »

En effet, la prière nous fait abandonner ce terrestre séjour, et nous élève jusqu'au ciel, pour nous unir aux chœurs des anges et des archanges, des chérubins et des séraphins, qui, nuit et jour, entourent le trône du Très-Haut en chantant ses louanges, et qui, selon la remarque de saint Hilaire, sont chargés du soin d'offrir chaque jour

[1] S. J. Chrys. — [2] S. August.

au Père céleste les prières des fidèles : *Angeli præsunt orationibus fidelium, et eas quotidie Deo offerunt*[1].

Que nous sommes donc heureux, Mes Frères, de pouvoir sur cette terre déjà partager avec les esprits célestes les jouissances de cette union intime avec Dieu, qui sera un jour dans le ciel notre éternelle félicité ! Cela seul, la prière n'eût-elle d'ailleurs pas d'autre avantage, ne serait-il pas un motif suffisant de nous y adonner avec le plus tendre élan, avec la ferveur la plus assidue ? Mais la prière n'est pas seulement d'une sublime excellence en elle-même : elle nous est nécessaire par-dessus tout dans cette vallée de larmes, où nous sommes en butte à tant de miseres, d'afflictions et de calamités, où nous sommes enveloppés de toutes parts d'innombrables périls, qui nous égarent loin des voies du salut et nous entraînent à notre perdition.

La prière est un devoir indispensable qu'on ne peut négliger sous peine de péché. Jésus-Christ en a fait un commandement exprès, souvent répété dans l'Évangile : Veillez, dit-il, et priez[2]. On doit prier toujours sans relâche : *Oportet semper orare et non deficere*[3]. » De là vient cette espèce de reproche qu'il adresse à ses disciples : « Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon

[1] S Hil. in Matth., XVIII. — [2] Marc., XIII, 33. — [3] Luc, XVIII, 1.

nom; demandez, et vous obtiendrez[1]. » Lui-même a pratiqué ce qu'il nous prescrit avec tant de sollicitude : souvent il passait les nuits entières en oraison[2], ou pour mieux dire toute sa vie fut une prière continuelle. Cet Homme-Dieu n'avait assurément pas besoin de prier pour lui-même; mais il voulait nous en donner l'exemple et nous rendre douce l'application à cette sainte pratique : nous avions besoin qu'il priât pour nous et qu'il nous montrât l'obligation où nous sommes de prier. «Vous voyez » dit saint Ambroise, « ce que vous avez à faire pour votre salut, puisque notre divin Sauveur passait les nuits en oraison, pour vous procurer les grâces qui vous sont nécessaires : le salut dépend de la prière, il est attaché à la persévérance dans la prière; ce saint exercice est de la plus indispensable nécessité. »

Mais, dit saint Thomas d'Aquin, Dieu connaît tout, il voit et il sait tous nos besoins; il est aussi infiniment miséricordieux, et il n'a rien plus à cœur que de nous témoigner sa bienveillance; pourquoi ne nous prévient-il pas avant que nous l'implorions, avant que nous le priions? Voici la réponse que fait à sa propre objection le docteur angélique : « Dieu veut que nous le priions, « dit-il, afin que par la prière nous méritions « d'obtenir ce qu'il a décidé de toute éternité de « nous accorder. »

[1] Joann., XVI, 24. — [2] Luc., VI, 12.

Nous devons donc prier, nous devons prier en tout temps et sans relâche, Mes Frères : si même l'Évangile ne vous faisait une inviolable loi de prier et de prier sans cesse, le sentiment de notre misère suffirait seul pour nous convaincre de cette nécessité. Rentrons un peu en nous-mêmes : soit que nous nous examinions dans l'ordre de la nature, soit que nous nous examinions dans l'ordre de la grâce, nous nous trouverons toujours dépendre inévitablement de notre Dieu, de notre Créateur, de notre Rédempteur et de notre Sauveur, à qui nous devons tout ce que nous sommes et sans le secours duquel nous ne pouvons rien.

Dans l'ordre de la nature, tout est sorti de rien à la voix de la toute-puissance créatrice de Dieu : notre existence, notre conservation, notre santé, la vie et la mort, nos parents, nos proches, nos amis, nos biens, nos richesses, tout ce que nous sommes, tout ce que nous possédons, tout ce qui nous est cher et agréable en ce monde est entre ses mains et dépend étroitement de l'ordre adorable de sa Providence et de sa divine volonté. Qu'il nous retire un seul instant l'influence de son bras tout-puissant qui nous soutient, au même instant nous retombons dans le néant, d'où nous a tirés l'éternelle bonté. Une simple volonté de Dieu suffit pour nous abattre sur un lit de douleur, brisés par la souffrance, accablés de maladies. Qu'il lui plaise de trancher le fil de notre exis-

tence ; la mort, docile à sa volonté suprême, nous porte sur-le-champ le coup fatal : courroucé de nos péchés, qu'il déchaîne contre nous ses justes rigueurs et ses terribles vengeances, à l'heure même tout ce qui nous était agréable nous est ravi, nos campagnes sont ravagées, nos greniers comblés de récolte sont réduits en cendres, nos troupeaux sont détruits, nos moissons périssent, l'ordre des saisons se dérange, les fondements de la terre tremblent d'effroi, la prospérité se change en revers. Le Seigneur a tonné dans les profondeurs des cieux, dit le prophète Roi : *Intonuit de cœlo Dominus;* le Très-Haut a élevé sa voix puissante et redoutable, *Altissimus dedit vocem suam* ; et la terre tremblante s'est émue jusque dans ses entrailles, *commota est et contremuit terra*[1].

Dans l'ordre de la grâce, la foi nous enseigne que, bien que la tache héréditaire du péché originel ait été lavée dans les ondes saintes du baptême, le penchant au mal toutefois s'est maintenu en nous et qu'il nous faut absolument la continuelle assistance du ciel pour y résister : la foi nous enseigne qu'on ne peut emporter le royaume des cieux qu'au prix d'une extrême violence, qui surpasse toutes les forces de la nature et qui ne peut être l'effet que d'une grâce divine. Enfin la foi nous enseigne que de nous-mêmes nous ne

[1] Ps. XVII, 8 et 14.

pouvons rien pour notre salut, et que tout bien tant du corps que de l'âme, est entre les mains de Dieu : *Sine me nihil potestis facere*[1]. Oui, Mes Frères, c'est de Dieu seul que nous devons attendre tout notre bonheur sur cette terre et notre salut éternel dans le ciel. Ne s'ensuit-il pas évidemment que la prière est d'une nécessité absolue? Oui certes, car la prière est la grande ressource que nous accorde ici-bas, en nos divers besoins, le Père des miséricordes, toujours prêt à répandre ses dons et ses bienfaits sur tous ceux qui l'invoquent : *Dives in omnes qui invocant illum*[2].

Comme la prière est d'une indispensable nécessité dans cette vallée de larmes, elle est aussi un moyen efficace de tout obtenir. Dieu dit : « Invoquez-moi au jour de la détresse, et je vous « délivrerai[3]. » Et Jésus-Christ nous affirme avec serment que nous obtiendrons de son Père céleste et tout-puissant tout ce que nous lui aurons demandé en son nom : « Si vous demandez quelque « chose à mon Père en mon nom, il vous le don- « nera[4]. » Nous pouvons regarder la prière comme la source de toutes les faveurs temporelles et de toutes les bénédictions célestes. La prière commande au ciel et à la terre; tous les éléments lui obéissent.

[1] Joann., xv, 5. — [2] Rom., x, 12. — [3] Ps. xlix, 15. — [4] Joann., xvi, 23.

Samuel, saisi de douleur à la vue des transgressions du peuple d'Israël, appelle sur eux dans une sainte colère, la juste vengeance de Dieu, et sur-le-champ l'air se remplit d'orages et d'éclairs étincelants qui ravagent les contrées[1]. Élie au contraire, touché de la désolation de son pays, qu'une sécheresse de trois ans et demi avait rendu stérile, élève la voix vers le ciel, et aussitôt une douce et féconde pluie arrose les campagnes et leur rend abondamment leur première fertilité[2].

Daniel dans la fosse aux lions invoque le Dieu de ses ancêtres, et ces féroces animaux dépouillent leur cruauté[3]. Les trois jeunes Hébreux chantent les louanges du Seigneur au milieu de la fournaise ardente de Babylone, et les flammes dévorantes perdent leur pouvoir[4]. Susanne, conduite devant les juges, invoque la justice de son Dieu et le prend à témoin de son innocence, et sur l'heure elle est reconnue innocente par la sagesse d'un jeune homme. On révoque la sentence, et ceux qui l'avaient faussement accusée sont eux-mêmes confondus[5].

La prière, conclut saint Grégoire de Nysse, est le remède le plus efficace et le plus universel contre toutes les adversités de ce monde. C'est la prière qui féconde la terre, qui soutient l'existence des empires, qui assure le triomphe des

[1] I Reg., XII, 18. — [2] III Reg., XVIII, 4. — [3] Dan., VI, 22. — [4] Ib., III, 24. — [5] Dan., XIII, 42 et 61.

armées, le bien-être des États, qui les rend prospères et glorieux, et qui prolonge même les jours des rois et des princes ; c'est elle qui leur donne une nombreuse postérité et qui maintient le sceptre dans leur famille.

Vous venez de voir l'excellence, la nécessité et l'efficacité de la prière, que puis-je ajouter encore? Puisque telle est l'excellence de la prière, ayez toujours un profond respect pour ce pieux exercice. Loin de négliger la prière, appliquez-vous-y, suppliez Dieu de vous accorder l'esprit d'oraison et de vous apprendre à prier : *Domine, doce nos orare*[1]. Et si vous êtes remplis de cet esprit, remerciez-en le Seigneur à l'exemple du prophète David, qui s'écriait: Soyez béni, ô mon Dieu! non de m'avoir élu roi, non de m'avoir fait remporter maintes victoires, non de m'avoir prodigué de grandes richesses; mais soyez béni, Seigneur, de m'avoir accordé le don de la prière, par lequel je puis toujours trouver grâce devant vous et obtenir ce qui m'est profitable : *Benedictus Dominus, qui non amovit orationem meam et misericordiam suam a me*[2].

Vous avez vu que la prière est surtout d'une suprême nécessité : je vous exhorte donc avec les paroles que le vieux Tobie adressait à son fils sur son lit de mort: *Omni tempore benedic Deum, et*

[1] Luc., XI, 1. — [2] Ps. LXV, 20.

*pete ab eo ut vias tuas dirigat*, louez et priez Dieu en tout temps, demandez-lui qu'il dirige toutes vos voies et vous conduise à votre bien spirituel et temporel [1]. Ayez recours à Dieu par la prière en toutes les nécessités de votre âme et de votre corps; faites comme les petits enfants, qui, faibles et impuissants par eux-mêmes, se réfugient sur le sein ou dans les bras de leurs parents au moindre danger qui les effraye. C'est ainsi qu'agissait le roi David; en toute difficulté il avait recours à Dieu : « Mes yeux sont toujours « fixés sur le Seigneur, » s'écriait-il, « car c'est « lui seul qui me délivrera des piéges de mes « ennemis [2]. »

Enfin, Mes Frères, puisque la prière est puissante, puisqu'elle a le pouvoir de tout nous obtenir, mettez en elle toute votre confiance, soyez assurés que le bon Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez convenablement. *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* [3]. Que toujours, mais particulièrement en ces jours de Rogations, cette pensée vous anime à prendre part aux prières de la sainte Église. Priez avec ferveur à son intention; demandez à Dieu le pardon de vos péchés; demandez-lui la conversion des pécheurs, la persévérance des justes, pour tous la fermeté dans la

[1] Tob., IV, 20. — [2] Ps. XXIV, 15. — [3] Joann., XVI, 23.

foi, une parfaite soumission à l'Épouse de Jésus-Christ, la ferveur dans la dévotion et la pratique de toutes les vertus.

Demandez au dispensateur et au conservateur de toutes choses la fertilité, l'abondance, la santé ; demandez-lui qu'il lui plaise de détourner de vous les fléaux et les châtiments que nous n'avons que trop mérités ; demandez au Dieu de paix le repos public, au Dieu des armées qu'il daigne empêcher les guerres et épargner ainsi le sang des hommes. En un mot, demandez au Dieu du ciel et de la terre sa bénédiction en ce monde et sa gloire en l'autre ; demandez au Seigneur, enfin, qu'il lui plaise d'exaucer nos prières. C'est, Mes Frères, ce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.

## IIe SERMON

### POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

*Amen, amen dico vobis: si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.*

En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous demandez quelque chose à mon père en mon nom, il vous l'accordera.

(JOANN., XVI, 23.)

Lorsque Jésus eut averti ses Apôtres de son prochain retour vers son Père, il leur adressa pour les consoler ces encourageantes et bienveillantes paroles : « En vérité, en vérité, je vous le « dis, si vous demandez quelque chose à mon « Père en mon nom, il vous le donnera. » Le Christ semblait vouloir dire : Mes disciples bien-aimés, ne vous affligez pas de cette séparation, ne pensez pas que je vous abandonne, bien que ma présence sensible vous sera bientôt ravie. Il est bien vrai que je ne resterai plus longtemps parmi vous et que vous ne pourrez plus ainsi m'adresser vos prières et vos demandes sous mon apparence corporelle ; mais ce que vous auriez à me demander, demandez-le désormais à mon Père, demandez-le-lui en mon nom, et je vous promets qu'il vous l'accordera. « En vérité, en

« vérité, je vous le dis, si vous demandez à mon « Père quelque chose en mon nom, il vous le don- « nera. » Le Christ répète deux fois ces mots : « En vérité, en vérité, » pour mieux les assurer, pour leur faire croire plus fermement que son Père leur donnera tout ce qu'ils lui demanderont convenablement en son nom : *Amen, amen, dico vobis.* De plus, il ne dit pas : Si vous demandez telle ou telle chose, il vous la donnera; mais il parle en général, et il s'exprime dans un sens illimité : Si vous demandez quelque chose, si grand, si excellent, si sublime que ce puisse être, pourvu que cela vous soit bon, avantageux et salutaire, mon Père vous le donnera : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* Assurément, c'est une belle, une généreuse, une consolante promesse, Mes Frères, que Jésus-Christ fait ici à ses Apôtres, et dans leur personne à tous les fidèles de tous les siècles.

Ces promesses, la sainte Église nous les rappelle aujourd'hui, Mes Frères : elle s'efforce en leur nom d'exciter ses enfants non-seulement à des prières particulières, mais aussi à des prières publiques et communes qu'elle a coutume de faire à certaines époques et particulièrement pendant les trois jours suivants qui sont appelés pour ce motif jours d'oraison, jours de rogations, jours de prières, *dies rogationum.* La sainte Église rassemble en ce jour ses enfants, ecclésiastiques

et laïques, hommes et femmes, jeunes et vieux sous le signe de la Croix, comme sous l'étendard du Christ, pour demander à Dieu par cette unanimité d'intention, par cette union de vœux et de prières, sa grâce, son secours et sa bénédiction en tous les besoins de notre corps et de notre âme.

Elle prie pour la propagation de la foi catholique, pour l'extirpation de l'hérésie, pour la conversion des pécheurs, pour la persévérance des justes, pour l'union et la concorde entre les princes chrétiens, pour le sage gouvernement des souverains, pour le bien-être des sujets, pour les fruits de la terre. Cela me fournit naturellement l'occasion de vous entretenir aujourd'hui de l'efficacité et de la puissance de la prière qui est faite par un grand nombre d'hommes réunis.

Mais, pour que notre entreprise ne demeure pas stérile, conjurons le Seigneur qu'il lui plaise d'ouvrir notre cœur, comme il ouvrit jadis le cœur de Lydia aux leçons de saint Paul ; et quoique mes paroles ne sauraient être aussi pathétiques que celles du docteur des nations, j'ai confiance néanmoins qu'elles produiront quelque fruit dans vos âmes, par l'intercession puissante de la Mère immaculée du Sauveur, de la sainte Vierge Marie.

Si nous examinons attentivement ce qui se passe autour de nous, nous ne pourrons nous empêcher de remarquer que, même parmi les

hommes, les supplications d'un grand nombre ont plus de force que celles de chacun en particulier. Les rois, les princes, les gouverneurs accorderont souvent aux prières d'une ville entière, de toute une commune ce qu'ils refuseraient à un seul individu : tel est le raisonnement de saint Chrysostome sur cet objet. Si parmi les hommes un roi, touché de la prière d'un peuple, des supplications d'un grand nombre d'hommes, révoque une sentence et absout les coupables, combien à plus forte raison le roi des cieux, dont la bonté et la miséricorde surpassent infiniment et sans comparaison possible la bonté et la miséricorde de tous les rois, ne nous donnera-t-il pas ce que nous lui demandons et ce que nous le supplions de nous accorder dans des prières faites en commun? *Inter homines, populo petente, rex multitudine motus sententiam contra sontes deponit, multo magis rex cœlestis* [1].

La prière d'un seul a déjà beaucoup de pouvoir auprès du Seigneur; que ne voyons-nous pas obtenir un Moïse, un Josué, un Élie, un Élisée et une foule d'autres personnages de l'Écriture sainte, par le moyen de la prière! Nous voyons au livre de l'Exode [2] que Dieu avait, à cause de l'opiniâtreté de Pharaon, affligé l'Égypte d'une telle quantité de grenouilles et ensuite d'insectes

[1] S. Chrys., *Hom.* III. — [2] Ex., VIII.

incommodes que Pharaon et ses sujets ne savaient où se réfugier. Moïse pria, dit l'Écriture, et Dieu agit selon sa parole ; toutes les grenouilles moururent, les insectes furent dissipés : *Moyses oravit Dominum, qui fecit juxta verbum illius.* Les Israélites murmurent contre Dieu[1], qui les avait délivrés de l'Égypte, qui les protégeait dans le désert, qui les conduisait à la terre de promission. Dieu, courroucé de cette ingratitude, les punit par le feu et anéantit la plus grande partie de l'armée. Le peuple a recours à Moïse ; celui-ci prie le Seigneur, et sur-le-champ les flammes s'éteignent : *Oravit Moyses ad Dominum, et ignis absorptus est.* Nous voyons au livre de Josué[2] cet intrépide guerrier se mettre en campagne contre cinq rois qui assiégeaient avec des troupes nombreuses la ville de Gabaa : Josué les attaque et avec le secours de Dieu, il les met en déroute, il les poursuit, et comme le jour était trop court pour achever une si grande victoire, il prie Dieu d'arrêter la course du soleil et de lui donner le temps de défaire ses ennemis : et voyez la miraculeuse puissance de sa prière ; l'Écriture nous assure que le soleil s'arrêta au milieu des cieux et qu'à la prière de Josué ce jour ne finit point à l'heure accoutumée. Nous voyons au troisième livre des Rois[3] qu'à la prière d'Élie le ciel fut fermé pen-

[1] Num., XI. — [2] Jos. XVII — [3] III Reg., XVII et XVIII.

dant trois ans, de sorte que dans cet intervalle de temps il ne tomba ni pluie ni rosée, et qu'après trois ans le ciel se rouvrit de nouveau à la prière du prophète, que la pluie tomba et féconda la terre altérée.

Le temps ne suffirait pas à rapporter les prodiges, les miracles signalés que le prophète Élisée et bien d'autres effectuèrent par la prière ; je les passerai sous silence et je dirai, en empruntant les expressions de saint Jean Chrysostome : « Si « la prière a une telle puissance lorsqu'elle est « faite par un seul homme, il est juste et raison- « nable que la prière faite en commun ait un « plus grand pouvoir encore [1]. » La prière commune, celle qui se fait par un grand nombre de personnes à la fois dans les temples, dans les processions et dans de pareilles assemblées, est beaucoup plus efficace et beaucoup plus facilement exaucée que la prière particulière que chacun fait chez soi ou en lui-même : « Il y a quelque chose « de plus, » dit saint Chrysostome, « dans la prière « commune que dans la prière privée. Il y a l'u- « nion des cœurs, l'unanimité des désirs, le lien « d'une charité réciproque, les prières du prêtre, « ministre particulier du Seigneur et chargé en « cette qualité de prier pour le peuple ; d'où il ré- « sulte que la prière de celui-ci, qui est faible par

[1] S. Chrys., *Hom.* III.

« elle-même, se fortifie en s'unissant à celle des « prêtres ; elles s'aident mutuellement, elles se « soutiennent pour s'élever à Dieu plus fécondes « et plus efficaces. »

Saint Augustin est aussi de cet avis, que la prière faite par plusieurs est plus forte que celle faite par chacun en particulier ; il dit très-expressément dans une de ses lettres : « Nous faisons bien « plus par l'union et l'ensemble des prières que « par des prières isolées [1]. » Et ce saint docteur suit en ceci la doctrine de saint Ambroise, qui l'avait converti et qui avait été son maître dans l'enseignement de la religion du Christ. Il lui avait entendu dire, commentant le quinzième chapitre de l'Épitre aux Romains : *Multi minimi, dum congregantur, fiunt magni ; et multorum preces impossibile est ut non impetrent,* beaucoup de petits réunis avec unanimité deviennent grands ; car il est impossible que les prières collectives d'un grand nombre d'hommes ne soient pas exaucées [2].

Quelques comparaisons, Mes Frères, achèveront de vous convaincre de cette vérité. Qu'y a-t-il de plus faible, de plus facile à rompre qu'un fil isolé ? et pourtant beaucoup de fils réunis et entrelacés forment un câble solide. Qu'y a-t-il de moins violent qu'une goutte d'eau ? et pourtant beaucoup de gouttes d'eau enflent les rivières,

[1] S. Aug., *epist.* XCVII. — [2] S. Ambr., c. XV, *ad Rom., in fin.*

font crever les écluses, traversent les digues, inondent des pays entiers : l'union des efforts produit une grande force. Il en est de même dans la prière : les prières particulières de chacun sont faibles ; réunies ensemble, elles ne peuvent que s'aider mutuellement, se soutenir, et faire violence au Ciel.

C'était le sentiment de saint Paul. Aussi se recommandait-il souvent aux prières des villes chrétiennes dont il avait la direction ; il écrit en ce sens aux Romains : « Je vous prie donc, Mes « Frères, et je vous conjure par Notre Seigneur « Jésus-Christ et pour l'amour du Saint-Esprit, de « vouloir bien m'aider de vos prières dans le far- « deau de la conduite de vos âmes[1]. » Je sais bien et j'avoue que les mérites de saint Paul étaient bien au-dessus des prières du peuple ; il se recommandait cependant à la prière de ses ouailles par humilité d'abord, et ensuite parce qu'il savait qu'il y a dans la prière de plusieurs plus de puissance, plus de force et d'avantage que dans les prières particulières et isolées : beaucoup de prières, bien que d'hommes faibles et imparfaits, forment réunies une prière efficace, une prière très-puissante auprès du Seigneur.

Par conséquent, Mes Frères, c'est une pitoyable excuse que celle qu'apportent beaucoup de per-

[1] Rom., xv, 30.

sonnes lorsqu'elles disent : *Orare vel domi possumus,* nous pouvons bien prier chez nous ; nous ne devons pas pour cela aller à l'Église, nous ne devons pas suivre la procession ou les rogations. « En vérité, » dit saint Chrysostome, « c'est une « pitoyable excuse! Vous qui l'employez, vous « vous trompez vous-mêmes, vous êtes dans une « grande erreur ; car si l'on peut bien prier chez « soi et seul, on n'y prie toutefois ni si bien ni « si fructueusement qu'à l'Église et dans ces « saintes assemblées où tant de prêtres, tant de « pères spirituels sont rassemblés, où les prières « de beaucoup, s'unissant l'une à l'autre par « une heureuse concordance, s'élèvent jusqu'à « Dieu[1]. » Le Christ nous l'a promis en l'Évangile selon saint Matthieu[2] : « Si deux de vous s'ac- « cordent sur la terre, ils obtiendront tout ce « qu'ils désirent de mon Père céleste. » Il en explique la raison dans ces paroles qu'il ajoute : « Lorsque deux ou trois d'entre vous sont réunis « en mon nom, je me trouve au milieu d'eux[3]. » Si donc une simple prière de deux ou trois personnes est si puissante et si agréable à Dieu, je vous laisse à juger et à conclure combien plus puissante et plus agréable doit être la prière d'une commune entière, où les brebis s'unissent en paix avec leur pasteur pour prier ; j'ose vous dire au

[1] S. Chrys., *Hom. de orando Deum.* — [2] S. Matth., XVII, 18. — [3] Ib., XX.

nom de Jésus que, selon sa promesse, ils obtiendront tout ce qu'ils désirent : *Si consenserint*, si leur intention est unanime, s'il existe entre eux une véritable charité et une sainte concorde. « Souvent nous ne sommes pas exaucés, » dit le savant Origène, « parce que nous ne sommes ni « unis ni pacifiques, » et il éclaire ces paroles par une comparaison : « Comme la musique ne « plaît pas à l'oreille si elle n'est un parfait accord « des sons, de même l'assemblée des fidèles « n'est pas agréable à Dieu et il n'exauce pas « leurs prières s'il n'y a chez eux amour et « unanimité. »

Puisqu'il en est ainsi, Mes Frères, venez souvent à l'Église, mais venez-y surtout en ces jours de prière ; réunissez-vous en amour, en paix et en concorde ; suivez l'exemple des premiers chrétiens dont les Actes des Apôtres font mention [1] : *Omnes erant perseverantes unanimiter in oratione*, tous persévéraient avec unanimité dans la prière. Demandons ainsi non-seulement les biens du corps, mais aussi ceux de l'âme ; ne prions pas seulement pour les fruits de la terre, mais aussi pour le bonheur de l'État et de la religion : prosternons-nous humblement aux pieds de Jésus, et conjurons-le qu'il lui plaise du haut des cieux d'abaisser un regard de miséricorde et de grâce

[1] Act., I, 14.

sur son Église en cette terre, qu'il lui plaise de la préserver de toute persécution et de toute calamité, et de nous faire vivre dans sa bénédiction et dans son amour.

Ainsi soit-il.

---

## IIIe SERMON

### POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

*Petite, et accipietis.*
Demandez, et vous recevrez.
(JOANN., XVI, 24.)

Rien n'arrive ici-bas sans l'adorable volonté de Dieu, et nous devons reconnaître que sans lui nous ne sommes rien, nous n'avons rien, nous ne possédons rien, Mes Frères; santé, vie, mort, fortune, biens, richesses, tout est un don de la Providence divine : le Seigneur n'a qu'un mot à dire, et à l'instant vos richesses sont évanouies, vos campagnes se dessèchent, vos demeures sont accablées d'adversité; un signe de ses yeux suffit à vous abattre sous la maladie, à vous charger de peines, à vous faire succomber sous les coups de la mort : vous voyez donc qu'en toutes circonstances de votre vie l'appui du Seigneur vous est nécessaire et que sans lui vous retomberiez

bientôt dans votre néant : *Sine me nihil potestis facere* [1].

Mais où trouverons-nous un moyen d'obtenir ce secours et cet appui de Dieu ? Ce moyen, Mes Frères, le voici ; le Seigneur nous l'offre dans l'Évangile de ce jour lorsqu'il dit : *Petite, et accipietis*, demandez, et vous recevrez ; il nous enseigne par ces paroles que nous devons nous adresser à lui par la prière, si nous voulons recevoir sa bénédiction. Notre mère la sainte Église, pénétrée de ces vérités et encouragée par la divine promesse, élève sans cesse d'ardentes prières au trône de la grâce de Dieu, pour attirer les faveurs et les bénédictions du ciel sur ses enfants ; elle a institué des jours particulièrement consacrés à demander à Dieu qu'il daigne favoriser les fruits de la terre, afin que des pluies ou des sécheresses continuelles ne leur nuisent pas, afin que la foudre et les orages les épargnent.

Je vais donc, me conformant à l'esprit de la sainte Église, vous entretenir aujourd'hui de la prière et vous montrer, 1° que la prière est le plus heureux moyen d'obtenir la bénédiction, l'assistance et le secours de Dieu ; 2° que beaucoup prient sans obtenir, parce qu'ils prient mal. Puissé-je vous engager par ces considérations à prendre part aux prières publiques et com-

[1] Joann., xv, 5.

munes qu'elle adresse au ciel pendant ces jours solennels.

Rien n'est plus avantageux, rien n'est plus salutaire, rien n'est plus efficace que la prière ; la prière est comme cette clef de David qui nous ouvre les portes de la céleste Sion, afin que nous recevions l'aide du Seigneur; la prière, disait le savant Tertullien, monte au ciel, et sa puissance en fait descendre les prodiges les plus signalés : *Ascendunt suspiria et descendunt miracula.* Les recueils d'histoires saintes nous en offrent les preuves les plus palpables : quand la mer Rouge s'ouvrit-elle ? quand ses flots suspendus se dressèrent-ils de chaque côté comme un mur, pour livrer un passage à pied sec aux Hébreux ? N'est-ce pas après que Moïse eut prié [1] ? Quand s'écroulèrent les murailles de Jéricho ? quand les habitants de cette ville furent-ils soumis par les Israélites ? N'est-ce pas après que les prêtres du Très-Haut l'eurent invoqué [2] ? Quand les cieux s'ouvrirent-ils ? quand une douce pluie vint-elle du temps d'Élie, arroser les campagnes arides depuis plus de trois ans ? N'est-ce pas après que le prophète se fut prosterné la face contre la terre pour prier ? *Pronus in terram posuit faciem suam* [2].

Ces miracles et bien d'autres sont des effets de

[1] Jos., VI. — [2] III Reg., XVIII, 42.

la puissance de la prière; aussi pouvons-nous regarder la prière, dit saint Augustin, comme cette mystérieuse échelle de Jacob le long de laquelle nos aspirations, nos soupirs, nos vœux montent jusqu'au ciel, et par laquelle descendent jusqu'à nous sur la terre les faveurs et les bienfaits de Dieu : *Ascendit precatio, et descendit Dei miseratio*[1].

Quand on prie, le secours du Seigneur s'abaisse des hauteurs, et sa protection descend de la céleste Jérusalem[2]. Témoins Misach, Sidrach et Abdenago, qui, refusant d'adorer la statue d'or élevée par Nabuchodonosor, furent par son ordre précipités dans une fournaise ardente; ils prient le vrai Dieu, ils lui crient à haute voix : *Benedictus es, Domine Deus patrum nostrorum*, Béni soyez, vous, ô Seigneur, ô Dieu de nos ancêtres! Et voyez, un ange apparaît qui vient étouffer les flammes, et les trois jeunes hommes sont préservés[3]. Témoin le roi Ézéchias, qui devait, suivant la prédiction du Prophète, mourir dans quelques instants : il a recours à la prière, et Dieu, fléchi par ses accents, lui accorde encore quinze années de vie[4]. Témoin le plus patient des hommes, le saint prophète Job : il est dépouillé de ses richesses, privé de tous ses enfants, couvert de plaies des pieds à la tête; il n'y avait que ses

[1] S. Aug., *Serm.* CCXXVI. — [2] Ps. XIX, 3. — Dan., III, 24. — [4] IV Reg., XX, 6.

lèvres seules, comme lui-même l'atteste, qui fussent exemptes de misères ; il les emploie à prier Dieu, à le louer, à bénir son saint nom ; et bientôt il est retiré de sa pauvreté, il redevient plus riche qu'il n'avait jamais été auparavant[1].

Si l'intrépide Judith protége les citoyens de Béthulie contre la violence de Nabuchodonosor, si elle les préserve d'une ruine prochaine, c'est par la prière[2]. Si Esther parvient à détourner de sa race la sentence de mort déjà portée, si elle sauve la religion de ses ancêtres, sur le point d'être persécutée, c'est par la prière[3]. Si la première Église délivre saint Pierre captif des mains d'Hérode, c'est par la prière encore[4].

Qui pourrait énumérer les miracles dus à la puissance de la prière ? Elle rendit féconde Anne, la femme d'Elcana, et fit croître son fils devant la face du Seigneur[5]. Élie obtint par elle la multiplication de la farine et de l'huile d'une pauvre femme[6]. Josué par elle fit arrêter le soleil au milieu de sa carrière et remporta une victoire complète sur les ennemis des Gabaonites[7]. Par la prière, des malades ont recouvré la santé, des aveugles la vue, des sourds l'ouïe, et des morts même ont ressuscité ; c'est à la prière que nous sommes redevables d'une foule de prodiges qui nous jettent dans l'étonnement, le suivant par exemple. Saint Gré-

[1] Job, XIX, 20. — [2] Jud., IX, 1. — [3] Esth., XIV, 2, 3. — [4] Act., XII, 5. — [5] I Reg., I, 10. — [6] III Reg., XVII, 14. — [7] Jos., X.

goire, évêque de Néocésarée, voulait construire une Église, mais il n'avait point d'emplacement; d'un côté s'élevait une montagne, de l'autre s'étendait la mer : que fait ce saint homme? Il prie avec ferveur; et voyez, par la force de ses prières il força la montagne de reculer, confirmant ainsi ces paroles de l'Évangile : Si vous avez la foi, dites à cette montagne : Déplacez-vous, et elle se déplacera : *Si habueritis fidem, et si monti huic dixeritis : Tolle et jacta te in mare, fiet*[1]. C'est donc à juste titre que l'éloquent saint Chrysostome s'écriait : Qu'y a-t-il de plus puissant que la prière? *Quid oratione potentius?*

Mais si la prière est si puissante, Mes Frères, comment se fait-il que tant d'hommes prient et n'obtiennent pas? C'est qu'ils prient mal : les péchés sont pour beaucoup un obstacle qui les empêche d'être exaucés, et cela doit-il nous paraître étonnant? Vous-mêmes, si un de vos ennemis venait l'injure et la calomnie sur les lèvres vous demander un service que vous ne rendriez pas même à vos amis, le lui accorderiez-vous? Il en est de même ici; aussi longtemps que vous serez opiniâtres à outrager Dieu par le péché, il ne fera aucune attention à vos prières : vous prierez et vous n'obtiendrez rien; car votre prière, dit le Prophète Roi, loin d'être un objet de bé-

[1] Matth., XXI, 21.

nédiction, sera un motif de malédiction : *Oratio ejus fiat in peccatum*[1]. Dieu lui-même nous l'enseigne ; car après avoir exposé au prophète Ézéchiel toutes les horreurs que commettaient les Juifs, il dit : « Je ne me laisserai point fléchir, et leur voix et leurs cris auront beau frapper mes oreilles, je ne les écouterai pas[2]. »

Que d'exemples se présentent à l'appui de mes paroles ! Antiochus priait le Seigneur ; mais l'énormité de ses crimes, l'hypocrisie de sa pénitence et la fausseté de sa conversion le rendent indigne de grâce[3]. Le roi Saül implorait du Seigneur le pardon de ses iniquités ; mais comme son cœur n'était pas sincère devant Dieu, il fut rejeté[4]. Un Pharisien priait le Seigneur ; mais son orgueil, sa témérité et sa présomption laissent sa prière sans fruit et sans résultat[5].

Beaucoup aussi ne sont pas exaucés parce qu'ils demandent des choses mondaines, sans examiner si elles conviennent à leur salut. Un infirme demande la santé, et s'il l'obtenait il retournerait à ses anciennes habitudes ; un pauvre demande les richesses de la terre, et s'il les obtenait il s'adonnerait au luxe, à l'ivrognerie, à l'intempérance ; un ignorant demande le savoir, et si Dieu le lui accordait, il deviendrait orgueilleux et ambitieux. Des époux demandent un fils, et s'ils

[1] Ps. CVIII, 7. — [2] Ezech., VIII, 18. — [3] II Mach., IX, 13. — [4] I Reg., XV. — [5] Luc., XVIII, 14.

l'avaient ils l'aimeraient trop ; il leur serait un sujet continuel d'inquiétude, de chagrin, de soucis. Des célibataires demandent un riche mariage ; mais si cela leur arrivait, ils perdraient tout en frivolité et ils s'abandonneraient à leurs passions et à l'impiété. Dieu donc, qui prévoit et qui sait tout, n'écoute pas de semblables prières, et nous devons adorer en cela l'immensité de sa grâce : car, comme dit saint Augustin, Dieu accorde beaucoup de choses dans sa colère, qu'il refuse dans sa miséricorde : *Deus multa concedit iratus, quæ negat propitius.*

Les Hébreux, mécontents au souvenir du poisson, des oignons et des viandes apprêtées de l'Égypte, dégoûtés de la manne céleste, demandèrent de la viande dans le désert, et Dieu satisfit à leur demande : *Dedit eis petitionem ipsorum*[1]. Mais voyez ; ils ont encore cette viande dans la bouche que déjà le courroux du Seigneur s'appesantit sur eux[2].

Il en est d'autres enfin qui n'obtiennent rien parce qu'ils ne persévèrent point dans la prière : Dieu ne les exauce pas sur-le-champ, ils perdent courage, et si Dieu leur accordait de suite ce qu'ils demandent, ils ne songeraient plus à lui ; ils cessent de frapper à la porte du Ciel quand ils sont sur le point de se voir exaucés. S'ils continuaient

[1] Ps. cxv, 6. — [2] Num., xi, 33.

à prier, ils éprouveraient les salutaires effets de la prière. C'est ce que nous voyons dans la femme chananéenne ; elle crie à Jésus : « Fils de David, ayez pitié de moi ; ma fille est misérablement possédée d'un esprit impur. » Le Sauveur paraît ne faire aucune attention à ses prières. Ses disciples, pleins de compassion, le pressent de l'écouter ; mais en vain : il leur répond qu'il n'est venu sauver que les brebis égarées de la maison d'Israël, et non cette race maudite de Chanaan. Cette femme désolée ne se décourage point ; elle le conjure, elle se jette à ses pieds, elle pleure, elle sanglote. Grâce à sa persévérance, elle finit par obtenir un double miracle, la guérison de sa fille et la conversion de son âme, et elle entend le Sauveur lui adresser ces douces paroles : O femme, votre foi est grande [1] !

Vous venez de voir, Mes Frères, combien la prière est puissante ; vous avez entendu que si nous ne recevons rien, c'est parce que nous prions mal. Que faire donc ? En tous nos besoins, ayons recours à Dieu par la prière. Vous trouvez-vous dans l'amertume ou la peine, dit l'Apôtre saint Jacques ? vous devez vous tourner vers la prière, si vous voulez trouver du soulagement à vos maux : *Tristatur aliquis vestrum, oret* [2]. Vous trouvez-vous dans l'indigence ? ne dites point comme cet

[1] Matth., xv, 24 et ss. — [2] Jac., v, 13.

infirme de l'Évangile : Je n'ai point d'homme qui me prête son appui, *Hominem non habeo*[1] ; car ce n'est point des hommes que vous devez attendre votre secours ; mais priez Dieu ; humiliez-vous à ses pieds, exposez-lui vos besoins, et écriez-vous avec David : Seigneur, considérez ma pauvreté[2], *Vide paupertatem meam*. Et sa main libérale s'ouvrira pour vous donner votre nourriture, comme jadis à Élie : *Tu das escam in tempore opportuno*[3]. Vous trouvez-vous dans la maladie, les remèdes sont-ils sans effet, c'est la prière encore qui vous guérira : *Oratio salvabit infirmum*[4]. Si c'est Dieu qui vous a envoyé le mal, c'est Dieu aussi qui, cause de la prière, vous en délivrera. Priez-le donc, dit le Sage, et il vous guérira : *In tua infirmitate ora Dominum, et ipse curabit te*[5]. Voulez-vous enfin que Dieu vous dispense les fruits de la terre ; voulez-vous que des pluies ou des sécheresses prolongées ne viennent pas à leur nuire ; voulez-vous que la foudre et les orages ne les fassent point périr, faites de ferventes prières, et surtout en ces jours de Rogations que notre Mère, la sainte Église, a spécialement instituées à cette fin. Voulez-vous en outre que vos prières ne demeurent pas vaines et stériles, Mes Frères, corrigez votre manière de prier ; renoncez au péché, qui rend souvent votre prière sans effet et

[1] Joan, v, 7. — [2] Ps. XXIV, 18. — [3] Ps. CXLIV, 15. — [4] Jac., v, 15. — [5] Eccl., XXXVIII, 9.

sans profit; demandez, par les mérites infinis de Jésus-Christ, les choses qui touchent surtout à votre salut : le repentir de vos péchés, le courage contre la tentation, la persévérance dans l'amour de Dieu, la patience dans l'adversité. Si vous demandez des biens temporels, ne les demandez que pour autant qu'ils soient utiles à votre salut; cherchez d'abord, et par-dessus tout, le royaume des Cieux et votre justification; le reste vous sera accordé par-dessus : fortune, vêtements, santé, nécessités diverses de la vie. Demandez avec persévérance; car le Seigneur a affirmé sous serment qu'il nous sera accordé tout ce que nous lui aurons demandé convenablement : *Petite, et accipietis.*

Ainsi soit-il.

---

## IVᵉ SERMON

### POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

*Petite, et accipietis.*
Demandez, et vous recevrez.
(JOANN., XVI, 24.)

C'était une faveur toute spéciale que le Dieu de bonté et de toute-puissance accordait à Salomon en le choisissant pour roi, et en lui confiant le gouvernement de son peuple; plus grande encore

était la grâce qu'il lui fit lorsque la nuit suivante il lui apparut et lui dit : Demandez-moi ce que vous voulez, afin que je vous l'accorde : *Postula quod vis, ut dem tibi*[1].

Nous n'avons pas à envier, Mes Frères, le bonheur de Salomon. Jésus-Christ nous fait la même faveur dans l'Évangile de ce jour, où il promet à ses apôtres, et dans leur personne à tous les fidèles chrétiens, où il affirme, même sous serment, qu'ils obtiendront tout s'ils prient convenablement. « En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous « demandez quelque chose à mon Père en mon « nom, il vous le donnera ; demandez, et vous « recevrez, *Petite, et accipietis.* »

Notre mère la sainte Église, encouragée par ces divines promesses, élève sans cesse de ferventes prières au trône de la grâce divine : elle a institué plusieurs jours de prières pendant l'année ; elle rallie ses enfants, laïques et religieux, hommes et femmes, jeunes et vieux, sous le signe de la croix comme sous l'étendard du Christ, pour implorer, par cette unanimité de prières, et pour obtenir, en tous besoins de l'âme et du corps, la bénédiction du Seigneur.

Je me conformerai donc à l'esprit de la sainte Église, Mes Frères, en vous engageant à la prière pendant les solennités que nous célébrons, et en

[1] II Paral., I, 7.

vous apprenant en même temps comment il faut prier pour être écouté de Dieu. Dans ce but je vous montrerai, 1° que la prière est puissante; 2° que l'on doit prier avec attention, avec un esprit pur, avec espoir et persévérance.

Rien n'est plus puissant que la prière : quand nous prions, le secours du Seigneur s'étend sur nous du haut des cieux, et sa protection descend de la céleste Sion[1]. N'en doutons point; car le Seigneur notre Dieu a promis, dans la personne de son Fils unique, qu'il accorderait tout à la prière. « Demandez, dit Jésus, et vous recevrez. » Dieu ne peut donc rien refuser à la prière; sa fidélité exige qu'il lui accorde tout; les saints Pères nous en assurent; ils affirment que le pouvoir de la prière est si grand qu'elle commande dans le ciel et sur la terre. Aucune créature, disent-ils, ne peut y résister, et le Créateur lui-même cède devant elle.

Ils ont raison, Mes Frères, et si nous voulions en trouver des exemples convaincants, l'Écriture sainte nous en rapporte une foule. Qui ne croirait pas inexorable cette mort qui triomphe de tous les hommes, et qui rend les rois et les empereurs égaux à leurs sujets? On voit cependant dans les livres saints que la prière du roi Ézéchias rend ses coups impuissants, la contraint de s'éloigner de

[1] Ps. XIX, 3.

lui et de l'épargner pendant un espace de quinze ans. On doit donc reconnaître que la prière a plus d'empire que la mort.

Ne dirait-on pas que la mer, dont les vagues tumultueuses ébranlent les fondements les plus solides, est un élément indomptable ? et pourtant on voit Moïse, cet homme de prière, fendre d'un coup de sa verge les ondes de la mer Rouge, pour que le peuple de Dieu pût la traverser à pied sec. Ne doit-on pas s'écrier à cette vue : Voyez quel est l'empire de la prière ! après le pouvoir de Dieu même, qui dompte la fureur des flots, n'est-ce pas le pouvoir le plus grand ?

Ne croirait-on pas à jamais impossible d'arrêter un seul instant la course du soleil ? Toutefois l'histoire de Josué nous apprend que cette impossibilité fut vaincue et que ce chef triomphant arrêta le soleil au milieu des cieux, pour prolonger le jour, pour poursuivre l'ennemi, et pour remporter sur lui une victoire complète.

Les armées rangées en bataille semblent être une inébranlable force ; mais quand on voit dans l'Écriture les glorieux triomphes que remportèrent sur leurs ennemis les rois de Juda, Ézéchias, Abias, Josaphat et d'autres, ne peut-on pas dire que la prière seule est une armée qui répand la confusion et la terreur parmi nos ennemis ?

Mais ce ne sont pas les créatures seules qui doivent céder à cet immense pouvoir de la prière :

elle triomphe même du Créateur; elle fléchit son courroux; elle arrête, elle désarme son bras vengeur: nous en trouvons un exemple frappant dans l'Écriture sainte. Après que les Israélites eurent passé la mer Rouge, ils oublièrent leur bienfaiteur, et offrirent leur encens à des divinités étrangères. Dieu voulait les punir; Moïse intercède pour les coupables, et comme si sa prière eût lié les mains du Seigneur, celui-ci lui crie: « Laissez-moi faire, afin que la fureur de mon indignation s'enflamme contre eux[1]. » La prière de Moïse était donc un obstacle aux vues de Dieu? Oui, Mes Frères, et comme Moïse persistait dans sa prière, Dieu renonce à son dessein de punir ces ingrats. O miraculeuse puissance, ô pouvoir inouï de la prière!

Nous pouvons donc regarder la prière comme un bouclier contre la tentation, comme une armure dans le combat, comme la consolation dans la douleur, comme la force dans l'abattement, comme un appui dans la persécution, comme un port de repos dans la tristesse, comme un lieu de sûreté dans le péril. Nous trouvons-nous en quelque besoin? nous devons avoir recours à elle. Que la sainte Église nous serve d'exemple: pourquoi ces jours de rogations que nous célébrons encore à la fête de saint Marc? Le grand pape Gré-

[1] Ex., XXXII, 10.

goire les institua à l'époque où Rome fut dévastée par la peste. Pourquoi les trois jours de rogations suivants? Le pieux et saint évêque Mamert les institua quand la France était menacée de devenir un immense repaire de bêtes féroces. Voyez ces saints hommes, prosternés au pied des autels, commencer avec tout le peuple les prières que nous continuons d'adresser au ciel à leur exemple; ils eurent le bonheur d'obtenir par là que les fléaux sous lesquels leur pays semblait près de succomber fussent détournés: si nous nous rassemblons pour prier et si nous prions comme il convient, nous n'avons pas moins à espérer; car nous avons affaire au même Dieu de miséricorde. Remarquez, Mes Frères, que je dis: si nous prions comme il convient; car bien que la prière soit si efficace, ses effets néanmoins dépendent de la manière dont on prie. Voulez-vous être exaucés? priez avec attention, avec une pure intention, avec confiance et persévérance: c'est sur ce nouveau sujet que je vais appeler votre attention.

Si nous voulons être exaucés, Mes Frères, nous devons prier Dieu avec attention, c'est-à-dire penser à Dieu et à ce que nous lui demandons. Dieu entend les paroles du cœur avant celles des lèvres: la prière est une élévation de notre cœur à Dieu. Aussi n'est-ce pas prier que de penser à autre chose qu'à Dieu quand on lui parle; et une

telle prière demeure sans profit, dit saint Paul : *Si orem lingua, mens mea sine fructu est*, si je prie des lèvres, mon âme reste stérile [1].

Il est bien vrai que les distractions, si elles ne sont pas volontaires, ne rendent pas la prière infructueuse; mais c'est offenser Dieu que de s'y abandonner volontairement ou de ne pas les désavouer quand on s'en aperçoit. Ne soyez pas semblables à ceux qui prient bien des lèvres, mais pas du cœur; qui, dans une attitude indécente et tout en laissant errer leurs regards autour d'eux, murmurent des paroles rapides pendant que leur attention est à autre chose, pendant qu'ils babillent et rient avec d'autres, pendant qu'ils méditent le mal peut-être, pendant qu'ils contemplent des idoles de vanité et de volupté, et qu'ils scandalisent le peuple. Qu'est-ce là? Ce n'est pas prier, mais se railler; c'est mériter le reproche que fit jadis le Seigneur aux Juifs : Ce peuple m'honore du bout des lèvres; mais son cœur est loin de moi : *Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est a me* [2].

Ah! si vous alliez de la sorte implorer un roi de la terre, pensez-vous qu'il vous écouterait? Non assurément : mais il vous ferait saisir et châtier par ses serviteurs, comme coupables de lèse-majesté, ou au moins il vous ferait chasser de sa

[1] I Cor., XIV, 14. — [2] Matth., XV, 8.

présence. Et vous osez parler ainsi au Seigneur votre Dieu, vous qui n'êtes que cendre et poussière [1]! Certes une telle prière, loin d'appeler sur elle aucune bénédiction, n'attire au contraire que la malédiction divine. Si vous désirez d'être exaucés, suivez donc le précepte formel du Sage : Préparez-vous à la prière, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu : *Ante orationem præpara animam tuam, et noli esse sicut homo qui tentat Deum* [2].

Une autre condition de la prière, c'est l'intention pure. Saint Bernard dit que dans la prière on ne doit pas demander confusément des choses vaines avec des choses importantes, des choses périssables avec des choses éternelles, des choses du monde avec celles qui touchent au salut. C'est bien prier, dit saint Augustin, que de vouloir Dieu seulement : c'est mal prier que de lui demander d'autres biens sans rapport à lui. Ne demandez que ce qui est digne de celui à qui vous demandez : si vous lui demandez des choses temporelles, comme la santé, la conservation de vos biens, ne les demandez que pour autant qu'elles puissent servir à votre salut.

Priez-vous ainsi, Mes Frères? Hélas! peut-être désirez-vous dans vos prières moins votre salut que votre bonheur temporel ; peut-être même demandez-vous ce qui peut satisfaire vos mauvaises

[1] Gen., LVIII, 27. — [2] Eccl., XVIII, 23.

passions ou vous affranchir des croix que Dieu sait vous être nécessaires. Mais sachez que s'il vous aime il vous refusera ce que votre amour-propre ou votre intérêt vous porte à lui demander, et qu'au contraire, dans sa colère, il vous accordera ce qui vous est dangereux : *Deus multa concedit iratus, quæ negat propitius* [1].

Troisièmement, on doit prier avec confiance; l'Apôtre saint Jacques nous l'enseigne : *Postulet autem in fide, nihil hæsitans*. Priez sans hésitation dans la foi [2]. Le Sauveur exigeait même sur cette terre que tous ceux qui le priaient eussent une foi vive avant qu'il les exauçât [3]. C'est à la foi que le centenier dut la guérison de son fils [4], à la foi que la Chananéenne dut la guérison de sa fille [5], à la foi que le lépreux dut la guérison de sa contagieuse maladie [6].

Notre confiance dans la prière ne saurait être trop grande; car elle se base sur la toute-puissance de Dieu, qui peut nous donner bien au delà de ce que nous lui demandons, sur sa miséricorde sans bornes et sur les mérites infinis de Jésus-Christ, au nom duquel nous prions. Nous en avons une image bien claire dans la femme malade qui, affligée d'un flux de sang, touchait les vêtements de Jésus en disant : « Si je touche seulement sa robe, je serai guérie. » Elle avait

[1] S. Aug. — [2] Jac., I, 6. — [3] Matth., XXI, 22. — [4] Matth. VIII, 13. — [5] Ib., XV, 28. — [6] Ib., VIII, 3.

une foi parfaite dans le pouvoir de Jésus-Christ, et elle attendait avec la plus grande confiance en sa bonté une guérison qu'elle souhaitait ardemment. Aussi le Seigneur lui dit-il : Votre foi vous a sauvée. *Fides tua te salvam fecit*[1]. C'est à une telle foi, Mes Frères, à une telle confiance que tout est promis.

Enfin, on doit prier avec persévérance. Souvent Dieu, dans la sagesse admirable de ses vues, tarde à nous exaucer; ce délai n'est pas un refus, mais une épreuve. Il veut par là nous faire connaître le prix de ses faveurs, rendre nos désirs plus fervents et nous préparer à recevoir de plus grands bienfaits. Ainsi, lorsque nous ne recevons pas immédiatement ce que nous demandons, nous ne devons pas perdre courage, et nous lasser de prier : nous ne devons pas, comme Ozias et les anciens de Béthulie, fixer un jour, assigner un temps à la miséricorde et à la grâce de Dieu ; mais nous devons, selon l'avertissement de Judith, nous humilier devant le Seigneur aussi longtemps qu'il lui plaît d'avoir pitié de nous. Si nous faisons cela, le Seigneur nous exaucera en temps propice. C'est ce que nous enseignent ces paroles de Jésus-Christ : *Petite, et dabitur vobis ; quærite, et invenietis ; pulsate, et aperietur vobis*[2], demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ;

[1] Matth., IX, 22. — [2] Matth., VII, 7.

frappez, et l'on vous ouvrira. Pourquoi, demande saint Augustin, le Seigneur emploie-t-il ces trois termes différents, *Demandez, cherchez, frappez*, pour exprimer une seule et même chose? C'est, répond-il, pour nous animer à demander avec insistance et constance, à prier avec une persévérance infatigable. Dieu veut être supplié, pressé, importuné même avant de remplir nos souhaits.

Le Messie, le sublime docteur nous fait connaître cela par cette comparaison de l'Évangile : « Un homme, » dit-il, « se trouvant sans pain à « offrir à un de ses amis qui venait le visiter, « alla au milieu de la nuit en emprunter à un de « ses voisins, qui d'abord le lui refusa. Il finit « cependant par obtenir, moins parce qu'il était « son ami que pour son importunité, c'est-à-dire « pour avoir frappé sans relâche[1]. »

Cet exemple, Mes Frères, nous montre le prix de la persévérance dans la prière. S'il vous fallait d'autres exemples où cette qualité est recommandée, les Actes des Apôtres nous les offrent. Nous voyons le Saint-Esprit descendre sur la très-sainte Vierge et sur les Apôtres quand ils persévéraient dans la prière ; le centenier Corneille devenu digne, à force de persévérer dans sa prière, de recevoir par l'avis d'un ange saint Pierre lui-même pour précepteur[2], et ce même

[1] Luc., XI. — [2] Act., X.

saint Pierre délivré de sa prison par les continuelles prières de l'Église [1].

Vous venez de voir l'efficacité de la prière et la manière dont vous devez prier, Mes Frères. Que son efficacité enflamme votre zèle, et que la manière dont on doit prier améliore votre manière de le faire. Venez donc souvent, mais principalement dans ces trois jours de rogations, prendre part à nos prières publiques ; venez prier pour le bien de l'Église entière ; venez prier pour le bien-être spirituel et temporel de tous les fidèles chrétiens : ne vous excusez pas sur le nombre de vos occupations, car elles ne sont certainement pas plus nombreuses que celles du roi David. Placé à la tête d'un grand royaume, il avait assurément d'importantes affaires à régler, et pourtant il affirme qu'il louait le Seigneur sept fois le jour : *Septies in die laudem dixi tibi* [2]. Ne prétextez pas non plus que vous pouvez bien prier chez vous ; car j'ose vous assurer que vous ne priez ainsi ni si bien ni si avantageusement. Réunissez-vous donc sous l'étendard du Christ, sous le signe de la sainte Croix pour implorer, par cette union de prières, un secours plus efficace du Seigneur.

Et si vous voulez voir exaucer vos souhaits, soyez attentifs, dévots et confiants dans la prière. Lorsque vous parlez dans la prière au Dieu tout-

[1] Act., XII. — [2] Ps. CXVIII.

puissant et au meilleur des pères, pensez toujours à sa présence ; loin de laisser errer vos regards et vos pensées, loin de troubler les autres dans leur prière et de causer du scandale aux fidèles, soyez respectueux et ne vous occupez uniquement et absolument que de Dieu. C'est ainsi qu'au rapport de Cassien priaient les chrétiens et les solitaires de l'Égypte. Tant qu'ils étaient en prière, on ne les entendait pas proférer un mot, on ne les voyait rien faire qui pût troubler ou empêcher la dévotion de personne. Priez aussi avec une pure intention ; demandez des choses qui soient dignes de Dieu, et demandez-les avec confiance et persévérance. Si vous priez de cette manière, Dieu, qui est infiniment bon, infiniment puissant et fidèle dans ses promesses, vous exaucera en toutes circonstances.

Ainsi soit-il.

# I^er SERMON

## POUR LE SIXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

*Hæc locutus sum vobis ut non scandalizemini.*
Je vous ai dit ces choses pour que vous ne fussiez pas scandalisés. (JOANN., XVI, 1.)

Aucun péché, Mes Frères, n'est si abominable en lui-même, aucun si funeste dans ses conséquences, aucun si odieux aux yeux de Dieu que le scandale. Quel soin ne devons-nous pas prendre de ne pas scandaliser notre prochain, de ne pas lui fournir d'occasion de péché? Le Christ notre Sauveur prévoyait que ses disciples seraient scandalisés ; d'un côté, à cause de ses souffrances et de sa mort ; d'un autre côté, à cause des misères, de l'oppression et des chagrins qu'ils essuieraient après sa mort : il les arme contre ce double danger en leur prédisant l'un et l'autre : *Hæc locutus sum vobis, ut non scandalizemini.* Cette sollicitude à prévenir le moindre risque de scandale, nous devons tous l'imiter ; si nos entretiens, notre conversation, nos amusements, nos actions, si quelque chose, soit dans nos paroles, soit dans notre conduite, peut être pour quelqu'un une occasion de péché, nous devons nous en

abstenir rigoureusement. C'est pour nous un devoir inviolable, un devoir d'où dépend notre salut. Car il est écrit : « Ne donnez point de « scandale à votre frère[1]. » Et ailleurs : « Mal- « heur à l'homme par qui vient le scandale[2]. » S'il a été cause de la perte d'une âme, il perdra aussi la sienne sans pitié : *Non misereberis ejus, sed animam pro anima*[3]. Quelle épouvantable vérité !!!

Quel péché cependant est plus commun que le scandale? Partout où nous regardons, nous ne rencontrons que scandale : scandale par paroles déshonnêtes, par chansons légères, par conduite impudique; scandale par serments, par jurements, par blasphèmes; scandale par médisances, par moqueries, par dérision; scandale par gourmandise, par ivrognerie, par intempérance; scandale par mille excès, et nous pourrions dire à juste titre ce que disait jadis le prophète Michée : Ils se tendent l'un à l'autre des piéges et des embûches pour s'attirer dans le péché; l'un poursuit l'autre à la mort. *Omnes in sanguine insidiantur; vir fratrem ad mortem venatur*[4].

Qu'y a t-il à faire au milieu d'une corruption si universelle? Me contenterai-je simplement de la déplorer, me lamentant avec le prophète Jéré-

[1] Rom., XIV, 13. — [2] Matth., XVIII, 7. — [3] Deut., XIX, 13, 21. — [4] Mich., VII, 2.

mie et m'écriant : « Qui donnera à mon front une « source de pleurs et à mes yeux des torrents de « larmes, pour pleurer nuit et jour la perdition de « mon peuple[1]? » Non, Mes Frères, il ne suffit pas de déplorer ces tendances funestes, il faut les combattre, il faut les arrêter autant que possible, il faut les extirper, en extirper jusqu'aux derniers vestiges ; et comment y parvenir ? Le Seigneur nous l'enseigne quand, par la bouche du prophète Isaïe, il dit à moi et à tous les pasteurs des âmes : « Élevez la voix comme un clairon, et découvrez « à votre peuple toute l'abomination de ses ini- « quités[2]. » C'est ce que je vais entreprendre aujourd'hui en vous montrant, 1° que le scandaleux est un véritable assassin des âmes ; 2° que Dieu le punira terriblement en cette vie, et plus terriblement encore dans l'éternité.

Puissent ces considérations vous inspirer une salutaire horreur du scandale ! puissent-elles vous toucher et vous faire pleurer et réparer autant qu'il est en vous tous les scandales que vous avez causés !

Est-il un crime plus horrible que celui de tuer son frère ? Le misérable Caïn commit cet épouvantable forfait au commencement du monde[3], et aujourd'hui encore on ne peut y songer sans horreur et sans mépris. Et cependant, quand vous

[1] Jerem., IX, 1. — [2] Is., LVIII, 1. — [3] Gen., IV, 8.

fournissez à votre prochain une occasion ou une cause de péché mortel, vous commettez le même crime! Que dis-je? votre action est plus atroce encore; car vous tuez votre frère, non dans son corps, mais dans son âme : *Quisquis scandalizat mortem infert animæ proximi*[1]; car vous le rendez un objet de colère pour Dieu, un esclave du démon, une victime de l'enfer ; vous le privez de la vie de la grâce et de l'amitié du Seigneur, des dons du Saint-Esprit, des droits qu'il avait à la gloire céleste. Vous le tuez pour Dieu, et, autant qu'il est en votre pouvoir de le faire, vous le damnez éternellement.

Quelle abominable action! Y pensez-vous, pères et mères, vous qui, par vos jurements, par vos blasphèmes contre Dieu, apprenez à vos enfants le langage du démon avant l'oraison du Seigneur? Y pensez-vous, maîtres et maîtresses, qui, par vos présents et vos promesses, ébranlez la probité de vos serviteurs, qui leur ôtez toute honte, et qui souvent leur arrachez l'honneur par la violence? Y pensez-vous, jeune homme et jeune fille, vous qui apprenez aux ignorants le péché, qui excitez ceux qui s'y refusent, et qui y faites consentir ceux qui y résistent? O misérables! ô véritables assassins des âmes! Ah! si je pouvais un instant vous entr'ouvrir l'enfer, que vous ver-

[1] S. Leo.

riez déjà de victimes de vos scandales dans les flammes et les supplices! Ils se disposaient à la vie éternelle, et votre scandale leur a porté un coup mortel! Ils étaient créés pour le ciel, et vous les avez précipités dans l'enfer! Ne vous semble-t-il pas entendre ces malheureux crier vengeance contre vous? Oui, comme jadis le sang innocent d'Abel appelait vengeance sur le fratricide Caïn, ils crient nuit et jour : Vengeance, ô Seigneur! vengeance! Vengeance sur nos parents, qui, au lieu de nous élever dans la crainte de Dieu, nous ont scandalisés et corrompus par leur mauvais exemple! Vengeance sur ces maîtres et ces maîtresses dans la maison desquels nous croyions trouver un sûr refuge, pour les servir avec honneur, avec vertu, avec fidélité! Mais eux, hélas! ils ont fait échouer, par leur scandale, notre vertu, notre honneur, notre pureté! Vengeance sur ce jeune homme! vengeance sur cette fille! chez qui, au lieu d'avoir un modèle d'honnêteté, de modestie et de sainteté, nous n'avons vu, nous n'avons entendu, nous n'avons appris que du mal! Vengeance, Seigneur! vengeance! *Usquequo, Domine, non vindicas sanguinem nostrum* [1].

Qu'avez-vous, scandaleux, qu'avez-vous à attendre d'un appel si terrible? Tremblez, qui que vous soyez, tremblez! car Dieu, justement irrité,

[1] Ap., VI, 10.

vengera sur vous leur mort et leur damnation : *Sanguinem ejus de manu tua requiram* [1]. Oui, Mes Frères, si des âmes se perdent à cause de vos scandales, Dieu vous en punira d'une manière effroyable, d'une manière terrible déjà en cette vie, mais bien plus terrible encore dans l'éternité. C'est ce que je vais vous exposer dans ma seconde partie.

Rien n'est plus propre à Dieu que d'avoir pitié de nous et de nous épargner. Aussi longtemps qu'un coupable pèche en secret, Dieu le supporte patiemment, il feint d'ignorer ses crimes et les lui pardonne facilement : mais lorsque ses péchés deviennent publics, engendrent le scandale et sont une occasion de chute pour beaucoup, alors, dans l'intérêt commun, il ne peut plus les laisser cachés et impunis ; il ne diffère plus alors le châtiment, mais il le fait suivre immédiatement après le crime.

L'intendant dont parle le Christ, en l'Évangile selon saint Luc, était infidèle ; il avait tout perdu, il avait dissipé et dilapidé les biens que lui avait accordés le Ciel : il n'était pas puni cependant ; mais quand son improbité devient manifeste, *diffamatus est ;* quand elle pouvait en scandaliser d'autres, alors sa peine est inévitable : son maître le fait appeler, et lui dit : Qu'ai-je entendu

[1] Ez., III, 20.

dire de vous ? Rendez-moi compte de votre administration, car vous ne pouvez demeurer plus longtemps mon intendant : *Quid hoc au diodete? redde rationem villicationis tuæ ; jam enim non poteris villicare*[1].

Voilà, Mes Frères, la manière dont Dieu agira aussi à votre égard. Vos paroles et votre conduite causent-elles du scandale, êtes-vous pour votre prochain une cause de péché mortel, craignez que le châtiment ne suive bientôt ; craignez que Dieu, comme il l'a dit par la voix du prophète Ézéchiel, ne vous arrache du milieu de son peuple et ne vous perde à jamais : *Disperdam eum de medio populi mei*[2].

Que d'exemples de semblables châtiments je pourrais vous mettre sous les yeux ! Cham donna une fois l'exemple du scandale à ses frères Sem et Japhet : il fut rejeté de Dieu et maudit dans sa postérité par son père Noé[3]. Les Madianites donnent un scandale affreux aux Hébreux : le Seigneur ordonne que tous soient massacrés, jusqu'aux petits enfants[4]. Les enfants d'Héli scandalisent le peuple en l'écartant des offrandes ; écoutez comment Dieu s'exprime contre eux : « Je ferai en « Israël, dit-il, une chose qui fera tinter les deux « oreilles de celui qui l'entendra[5]. » De toute la famille d'Achab, l'ennemie de Dieu, Jézabel fut

[1] Luc., XVI, 1 et 2. — [2] Ezech., XIV, 8. — [3] Gen., IX, 25. — [4] Num., XXXI, 17. [5] — I Reg, III, 11.

la plus cruellement punie : elle tomba d'une fenêtre, et des chiens la mirent en pièces et dévorèrent ses membres sanglants. Pourquoi cet effroyable châtiment? Parce que, dit un auteur sacré, elle excitait Achab au mal : *Ipsa incitabat Achab ad omne malum.*

Dieu punit si effroyablement en cette vie! que sera-ce dans l'éternité! Misérables scandaleux, vous n'aurez en vérité pas d'autre partage que l'enfer, l'enfer créé pour punir le scandale! Lucifer, le prince des anges, s'éleva dans le ciel contre Dieu; il scandalisa les autres anges au point qu'il fut cause qu'un tiers d'entre eux tomba : le Seigneur, voulant préserver de cette contagion ceux qui lui étaient demeurés fidèles, bannit Lucifer et sa cohorte du ciel, et les précipita dans un abîme de douleurs et de souffrances, dans un étang de soufre et d'épouvantables tortures, dans l'enfer en un mot, établi dès l'origine des temps en châtiment du scandale! O pécheur! il sera aussi votre châtiment pendant l'éternité tout entière, si vous êtes cause que votre prochain pèche mortellement.

Je ne doute pas, Mes Frères, qu'effrayés de ces terribles leçons vous ne demandiez, comme la foule du peuple à saint Jean : Quel remède pour nous? que voulez-vous que nous fassions? Nous avons scandalisé tant de personnes dans notre vie; plusieurs sont mortes déjà, beaucoup nous

sont inconnues : *Quid faciemus?* Suivez les exemples de David, de Madeleine et de Paul.

David avait causé du scandale par son adultère ; il avait, ainsi que le lui disait le prophète Nathan de la part du Seigneur, fait blasphémer le saint nom de Dieu parmi les Gentils! Il pleura son forfait, et, ne se bornant pas à de vaines démonstrations, il s'appliqua de toutes ses forces à ramener à Dieu ceux qui, à cause de lui, s'en étaient éloignés. J'apprendrai, ô Seigneur, j'apprendrai vos voies aux iniques, et les impies se convertiront à vous : *Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur*[1].

Marie Madeleine était une pécheresse publique, la corruption de la jeunesse, le péril de la vieillesse, l'opprobre d'une ville entière : mais, touchée de repentir pour les nombreuses âmes qu'elle avait perdues, elle alla trouver Jésus au milieu d'une réunion, se prosterna humblement devant lui en répandant des ruisseaux de larmes, dont elle arrosait les pieds du Sauveur, qu'elle essuyait ensuite avec ses cheveux ; elle eut le bonheur d'obtenir la rémission de ses péchés ; elle savait qu'elle avait causé beaucoup de scandales ; elle voulut les réparer en pratiquant la plus rigide pénitence et en passant le restant de ses jours dans la décence, dans l'honnêteté et dans la sainteté.

[1] Ps. L, 15.

Paul avait cruellement persécuté l'Église de Dieu; il avait fait saisir, emprisonner et mourir tous ceux qui confessaient le nom de Jésus : mais, touché de la grâce divine, il annonça partout le nom du Sauveur, et il travailla avec un tel zèle au salut des peuples que, quoiqu'il fût le dernier des apôtres, il devint néanmoins le premier en mérite, dit saint Jérôme : *Paulus, novissimus in ordine, prior in meritis, qui plus omnibus laboravit.*

Voyez, Mes Frères, si vous avez donné du scandale par vos paroles et votre conduite, scandale dans vos familles, scandale dans vos fréquentations, scandale dans les rues ! Si vous avez imité David dans son péché, si vous avez imité Madeleine dans ses désordres, si vous avez imité Paul dans ses erreurs, imitez-les donc aussi dans leur pénitence; imitez-les en réparant autant que possible vos scandales. En scandalisant beaucoup de personnes, vous vous êtes rendus dignes de l'enfer; rachetez-vous-en, dit saint Eusèbe, en édifiant beaucoup de personnes : *Qui cum multorum destructione se perdit, cum multorum ædificatione se redimat.* Édifiez désormais votre prochain par votre bon exemple, soyez purs dans vos paroles, honnêtes dans votre conduite, saints dans votre vie : comme vous avez fait servir vos membres à l'iniquité et à la corruption des âmes, faites-les servir désormais à leur justification, à

leur sanctification [1]. Efforcez-vous de tout votre pouvoir de ramener votre prochain à Dieu : *Recupera proximum secundum virtutem tuam* [2].

Le grand Apôtre dit aux Corinthiens : Si je savais qu'en mangeant de la chair je scandalise mon prochain, je m'en priverais toute ma vie : *Si esca scandalizat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum* [3]. Agissez de la même manière : ne faites jamais rien qui puisse être pour autrui un sujet de scandale ; faites le bien non devant Dieu seulement, mais aussi devant les hommes : *Providentes bona non solum coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus* [4]. Et loin de jamais plus scandaliser ou offenser personne, sachez mourir plutôt à l'exemple d'Éléazar, le Machabée [5].

On voulait forcer ce saint et noble vieillard à manger une chair immonde selon la loi de Dieu ; mais il s'y refusait avec énergie : quelques-uns de ses amis et de ses connaissances, qui avaient compassion de lui, lui apportèrent une viande que la loi de Dieu ne défendait pas, et le conjurèrent d'en manger et de feindre devant le peuple que c'en était de l'autre, pour se soustraire ainsi à la mort. Que fit Éléazar en présence déjà de l'affreux supplice que lui préparait le roi Antiochus ? Se souvenant des pieuses habitudes de sa

[1] Rom., VI, 19. — [2] Eccl., XXIX, 27. — [3] I Cor., VIII, 13. — [4] Rom., XII, 17. — [5] II Mach., VI.

jeunesse et de la dignité de ses cheveux blancs, il dit: Quoi! moi, Éléazar, un vieillard de quatre-vingt-dix ans, on me verrait, pour quelques jours de cette misérable vie, feindre de manger une viande interdite et de renier ma religion! Que dirait, que penserait la jeunesse? Qu'Éléazar est devenu un païen! Donnerai-je un si funeste exemple au peuple, et serai-je cause qu'il tombe dans le scandale? Non! je veux mourir honorablement pour ma sainte loi et par mon exemple apprendre à la jeunesse à demeurer fidèle à Dieu et inébranlable dans sa religion. A ces mots, les tourments redoublèrent, et Éléazar ne tarda pas à expirer dans leur violence.

Mes Frères, imitez cet exemple : sachez mourir avec joie plutôt que d'être pour personne une cause de péché mortel ; oui, je vous le dis et vous le répète : préférez mourir; car alors vous mourrez seulement selon le corps ; mais votre âme, cette image de Dieu, votre âme qui fut rachetée par le précieux sang de Jésus, votre âme, le gage le plus précieux qui soit en votre possession, votre âme sera sauvée et vivra dans les siècles des siècles, en récompense de votre fidélité : *Esto fidelis usque ad mortem et dabo tibi coronam vitæ* [1].

Ainsi soit-il.

[1] Apoc., II, 10.

## II^e SERMON

### POUR LE SIXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

*Hæc locutus sum vobis, ut non scandalizemini.*
Je vous ai dit ces choses, pour que vous ne fussiez pas scandalisés. (JOANN., XVI, 1.)

Il n'est point de péché si abominable que le scandale : « Malheur au monde pour ses scan-« dales, » dit le Seigneur ; « malheur à l'homme « par qui vient le scandale : il vaudrait mieux « pour lui avoir été noyé dans les abîmes de la « mer, avec un poids au cou. » Jugez d'après ces paroles, Mes Frères, combien il serait à désirer que vous pussiez dire comme le Sauveur, chaque fois que vous avez eu un entretien ou une conversation avec quelqu'un : « Je vous ai dit ces choses « pour que vous ne fussiez pas scandalisés. » Mais, hélas! il en est tout autrement des entretiens du plus grand nombre! Combien on en rencontre qui tiennent souvent un langage si révoltant qu'ils ne sauraient manquer de scandaliser et de faire rougir leur prochain : aussi est-il de mon devoir envers ceux qui sont assujettis à la mauvaise habitude de proférer des paroles impures de les

exhorter à s'en défaire, et de les engager à ne jamais rien dire dorénavant qui puisse scandaliser personne.

Pour vous en inspirer à tous une salutaire horreur, je vais donc vous faire voir, 1° qu'il n'est point d'homme plus corrupteur et plus dangereux parmi les fidèles que celui qui profère des paroles impudiques et qui tient des discours déshonnêtes ; 2° combien de semblables discours déplaisent à Dieu et à tous les gens de bien.

D'où vient, Mes Frères, cette corruption si universellement répandue de nos jours dans le monde? D'où viennent tant de déréglements dans la jeunesse? D'où vient que tant de personnes du sexe ont perdu toute pudeur? D'où viennent dans les mariages ces honteux désordres que chaque jour nous révèle? D'où viennent tant d'horreurs qui se glissent partout et qui infectent tous les états de la société? Quelle est la source commune de tout ce mal? Ce sont les entretiens impudiques d'un monde corrompu! Ces discours sont l'appât de la concupiscence ; ce sont eux qui enflamment les passions ; ce sont eux qui engendrent la dépravation des mœurs ; ce sont eux qui font méditer et réussir les plus exécrables attentats ; ce sont eux qui égarent les plus sages ; ce sont eux qui abattent les plus forts ; ce sont eux qui des âmes les plus chastes font les êtres les plus impudiques : en un mot, ce sont eux qui ont banni toute pudeur de la

terre et qui ont établi partout le règne d'une hideuse luxure.

En effet, il n'est point d'hommes si corrupteurs, il n'en est point qui causent tant de ravages parmi les fidèles que ceux qui vomissent sans cesse des paroles obscènes et des discours impurs. « Leur « gosier est un sépulcre ouvert[1], » qui exhale une contagieuse infection ; ils ont la langue du serpent, et leurs lèvres ont le venin de la vipère : *Acuerunt linguas suas sicut serpentis : venenum aspidum sub labiis eorum*[2]. Un mot impudique proféré par une personne est un poison dangereux qui est capable de tuer à la fois autant d'âmes qu'il y a d'individus qui l'entendent. Le venin et le poison du corps, dit saint François de Sales, s'introduit par la bouche ; mais le venin spirituel, le poison de l'âme s'insinue et pénètre par les oreilles. Il est peu important d'examiner en quel endroit de son corps une personne est blessée, lorsque sa blessure est mortelle et doit lui ôter infailliblement la vie. De même, qu'importe-t-il que quelqu'un absorbe le poison de l'âme par la vue ou par l'ouïe, puisque son âme meurt également, c'est-à-dire qu'elle perd la grâce de Dieu, qui est sa vie spirituelle ?

Que vous pensez peu à tout cela, vous qui proférez des paroles indécentes, qui tenez des dis-

[1] Ps. v, 11. — [2] Ps. cxxxix, 4.

cours déshonnêtes, qui chantez des refrains obscènes, à peu près partout où vous vous trouvez! Oh! si vous saviez le mal que vous faites, que de cœurs innocents vous corrompez, que d'âmes vous blessez mortellement, vous feriez bien plus attention à votre langage! « Une parole impure « tombée dans le cœur d'un homme faible est « comme une goutte d'huile sur une pièce de « drap ou sur un vêtement : elle paraît au com- « mencement comme une tache presque imper- « ceptible, mais elle s'étend peu à peu, et elle « finit par devenir si grande qu'elle abîme com- « plétement le drap et qu'elle gâte entièrement « l'habit. Une parole impure produit morale- « ment le même effet dans l'âme d'un homme « faible : elle semble d'abord ne pas faire de mal, « mais elle grandit bientôt, en apportant mille « sales pensées dans l'imagination, en remplis- « sant le cœur de mauvais désirs et de tentations « qui souillent l'âme, au point qu'elle finit par « perdre la grâce de Dieu, dont elle est ornée et « qui est comme sa splendeur[1]. »

Pour vous convaincre de cette vérité je ne vous dirai pas avec saint Paul « que les mauvaises « paroles sont la perte des bonnes mœurs[2]. » Je ne vous dirai pas avec saint Jacques qu'une langue obscène est un univers d'iniquité : *Uni-*

[1] S. Fr. de Sales. — [2] I Cor., xv, 33.

*versitas iniquitatis*[1]. Non, Mes Frères, je me borne à faire un appel à votre propre expérience : si vous avez quelquefois entendu une chanson obscène, un discours déshonnête, une parole impudique, n'était-ce pas pour vous une pierre d'achoppement ? Ces paroles que vous entendiez n'étaient-elles pas comme des traits empoisonnés, qui transperçaient votre cœur et qui portaient à votre âme un coup mortel ?

Il demeure donc évident qu'il n'est point d'homme si nuisible, qu'il n'en est point de si dangereux que celui qui profère des paroles impures ou des discours licencieux ; et cependant quoi de plus commun de nos jours ? Il est à peine une société de trois ou quatre personnes où l'on ne prononce des paroles au moins indécentes ! Bien que ce soit pécher d'une manière abominable, on le fait comme si c'était la chose la plus innocente : bien plus, ceux qui sont le plus licencieux et le plus déhontés dans leurs discours sont aux yeux du monde des gens spirituels, amusants, aimables ; on les regarde comme des gens qui ont le talent de plaire en société et de faire rire les autres : grand Dieu ! comment peut-on s'abuser soi-même à ce point !

Je sais bien que beaucoup cherchent à s'en disculper ; mais qu'ils tiennent pour bien certain

[1] Joann., III, 6.

que leurs excuses n'auront aucun poids devant le Juge suprême. Je n'y pense pas, disent-ils, je n'y mets aucune malice, je parle simplement pour rire, et je ne prononce que des paroles couvertes et à double sens.

Vous n'y pensez pas! Et le Seigneur, qui sonde le cœur et les reins des hommes, n'a-t-il pas déclaré « que la bouche parle de l'abondance du « cœur[1]? » N'est-ce pas un proverbe vulgaire, « que le vase ne peut verser que ce qu'il con- « tient?» L'expérience journalière nous apprend que chacun parle de ce qu'il aime. Le poëte dit: *Navita de ventis, de bobus narrat arator,* le marin cause de tempêtes, le laboureur s'entretient de ses bœufs, et chacun parle ainsi de ce qui lui est cher et agréable. Et vous, quand vous proférez des paroles impudiques, vous n'y pensez pas! Hélas! vous vous faites une étrange illusion!

Vous n'y mettez point de malice! supposez qu'il en soit ainsi, dit saint François de Sales : le démon, lui, y met de la malice; il cherche toujours à faire tourner vos actions en mal, et il profite habilement de ces paroles indécentes pour tenter l'un, pour faire tomber l'autre, pour corrompre tous ceux qui les écoutent!

C'est seulement par plaisanterie, c'est pour rire que vous vous livrez à de tels discours! si cette ex-

[1] Matth., XII, 34.

cuse est valable, il ne tiendra donc qu'à vous d'arroser de poison la nourriture de vos enfants et de vos serviteurs, et de dire aussi que c'est pour rire, que c'est une farce que vous leur avez faite. Quelle serait l'opinion de la justice humaine sur de telles plaisanteries? ne seriez-vous pas condamné et puni comme un homicide volontaire? et pensez-vous que Dieu admette votre excuse quand vous proférez par plaisanterie, dites-vous, des paroles impudiques, qui souillent, qui corrompent, qui tuent les âmes créées à son image et rachetées au prix du sang de Jésus-Christ? ces farces font rire l'enfer et réjouissent les démons; mais elles font pleurer le ciel, elles font gémir les anges, et vous les pleurerez de même pendant toute l'éternité si vous ne les expiez par une sincère pénitence.

Enfin, ce sont seulement des paroles couvertes et à double sens que vous proférez! soit : vous ne laissez pas néanmoins de pécher; car plus les paroles sont équivoques, plus elles sont dangereuses. Comme un dard pénètre plus facilement et plus profondément dans les chairs, en raison de ce que sa pointe est plus aiguë, de même des propos impudiques atteignent l'âme d'autant plus sûrement et font des plaies d'autant plus profondes que les paroles sont mieux déguisées et plus spirituelles. Une obscénité grossière et plate fait rougir de honte ceux qui ont encore un reste de pudeur, et ils la rejettent de leur esprit comme

un serpent venimeux : mais quand elle se voile sous l'équivoque, on n'en a point d'horreur ; on y pense constamment; on s'exerce à deviner ce que cela veut dire ; cependant le venin s'insinue dans le cœur, il y séjourne, et il y produit les plus funestes conséquences.

Dites donc ce que vous voudrez ; aucune de vos excuses ne pourra légitimer votre langage pernicieux. Il est écrit, et c'est la volonté de Dieu, que nous ne devons avoir entre nous que des entretiens décents et honnêtes : *Fornicatio et omnis immunditia nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos*[1].

Voulez-vous savoir combien souverainement les propos impurs déplaisent à Dieu? voyez comme il punit terriblement ceux qui les profèrent.

L'historien Surius nous en rapporte un bien épouvantable exemple : « L'abbé Walleric, se « trouvant épuisé de fatigue dans un voyage, fut « obligé de prendre quelque repos : il se rendit « chez un homme qu'il regardait comme honnête, « et qu'il trouva cependant en compagnie d'un « employé du lieu, s'entretenant avec lui de « choses indécentes. Il les avertit avec douceur : « Songez, leur dit-il, que le Sauveur dit dans « l'Évangile selon saint Matthieu[2] que l'homme « devra rendre compte au jour du jugement des

[1] Eph., v, 3. — [2] C. xii, 16.

« moindres paroles qu'il aura prononcées; com-
« bien à plus forte raison ne devra-t-il pas ren-
« dre compte de celles qui non-seulement sont
« vaines et inutiles, mais qui sont déshonnêtes et
« aussi honteuses pour celui qui les profère
« que pour celui qui les écoute? Ces impudents,
« au lieu de profiter de sa remontrance, commen-
« cèrent à parler avec moins de retenue encore,
« de sorte que le saint homme jugea nécessaire
« de se retirer, et il leur dit en s'en allant : J'étais
« venu ici pour me reposer un peu, mais le dé-
« réglement de votre langage me chasse : j'aime
« mieux me passer de repos que d'entendre de
« semblables discours. Songez seulement com-
« ment vous pourrez excuser de telles abomina-
« tions devant le tribunal de Dieu. S'endurcissant
« dans le mal, ceux-ci lui lancèrent encore une
« bordée d'obscénités.

« Mais Dieu ne les supporta pas davantage,
« et les punit sur l'heure même, frappant l'un
« de cécité et l'autre d'une maladie intérieure qui
« lui déchirait les entrailles. Sentant la main du
« Seigneur les frapper et éprouvant les effets de
« sa juste vengeance, ils eussent bien voulu rap-
« peler alors le ministre du Seigneur, que leurs
« paroles impures avaient chassé, mais en vain :
« l'un mourut bientôt dans d'horribles souffran-
« ces; l'autre vécut plus longtemps, mais pour
« souffrir plus longtemps les cruelles douleurs

« de la cécité, et pour sentir plus longtemps aussi « la main de Dieu s'appesantir sur lui. »

Puisque les paroles impures et les sales discours déplaisent si fort à Dieu qu'il les punit avec une si extrême rigueur, qui de nous, Mes Frères, n'en aura pas horreur? Les honnêtes gens ne craignent rien tant que de s'en rendre coupables : on voit dans l'histoire de saint Bernardin de Sienne que dès son enfance il fut si chaste que, lorsqu'il entendait prononcer une parole impure, il devenait tout rouge de confusion; et quand d'autres enfants de son âge s'entretenaient parfois de choses indécentes, et qu'ils le voyaient approcher, ils se disaient l'un à l'autre : « Silence! voici « Bernardin. » Cette pudeur extraordinaire le rendit si respectable aux yeux du monde que les hommes les plus dépravés même n'osaient proférer un mot déshonnête en sa présence.

Mais pourquoi, Mes Frères, vous citer l'exemple de ce saint? les païens même, qui pourtant ne connaissaient pas le vrai Dieu, détestaient ces entretiens coupables : « S'il est quelque chose, » dit le philosophe Aristote, « qu'un législateur « doive extirper de la cité, ce sont les paroles « impures et les entretiens dissolus; car de la li- « cence des sales discours naît l'accomplisse- « ment de sales actions [1]. » Que dit le philo-

[1] Arist., *Pol.*, VII, *c. ult.*

sophe Épictète? « Il est dangereux de proférer « des paroles impures : aussi lorsqu'on le fait « devant vous, vous devez, si l'occasion le per- « met, reprendre le coupable et le réprimander « d'avoir tenu un tel discours ; ou du moins vous « devez lui témoigner, par votre silence et par « votre contenance, que cela vous déplaît ! » Réfléchissez, Mes Frères, aux enseignements que nous ont laissés ces idolâtres et bien d'autres, non par leurs paroles seulement, mais aussi par leurs exemples, en usant de toute leur autorité pour châtier sévèrement ceux qui se rendaient coupables de cet abus.

Si les païens se levaient aujourd'hui de la tombe et entendaient quelles paroles se prononcent, quelles conversations se tiennent parfois parmi les chrétiens et par les chrétiens, ils se moqueraient d'eux, ils les mépriseraient de tout leur cœur : ils se riraient de ces hommes qui mettent leur gloire dans la sainteté de leur religion et qui combattent cependant si ouvertement contre cette sainteté ; ils les mépriseraient du fond de leur cœur, parce qu'environnés des lumières de la foi ils font incomparablement pire qu'ils n'ont fait, eux dans le sein de leurs ténèbres.

Puisqu'il en est ainsi, Mes Frères, « Soyez surtout attentifs, » ce sont les paroles de saint Augustin, « à ne pas laisser échapper de vos lèvres la « moindre parole impure ou sale en quelque lieu

« que vous vous trouviez, soit chez vous, soit en « public, soit en société : concevez, Mes Frères, « combien il est abominable qu'il sorte des lèvres « d'un chrétien, si souvent sanctifiées par le corps « du Christ, une parole déshonnête ou un chant « obscène, qui est le venin du démon. » N'abusez plus de votre langue pour blesser les âmes de votre prochain, quel que soit l'âge de ceux qui vous écoutent ; mais employez-la à l'édifier : *Deponite turpem sermonem de ore vestro* [1], gardez-vous d'ouvrir désormais la bouche à des propos indécents. Faites-y attention, ouvriers et artisans qui travaillez dans le même atelier, dans la même maison ; prenez garde de scandaliser vos compagnons. Faites-y attention, parents ; quand vous êtes en présence de vos enfants, ne leur apprenez pas dès leurs jeunes années des choses qu'ils devraient pouvoir ignorer même dans leurs vieux jours. Enfin faites-y attention, vous tous qui avez quelque autorité : oui, faites-y une attention spéciale ; car personne n'est plus odieux au Seigneur que vous, si au lieu d'être le modèle des autres et de les exciter au bien, vous ne leur donnez vous-mêmes que scandale. Vous aurez un jour un compte plus rigoureux à rendre, et vous serez aussi d'autant plus rigoureusement punis. Je vous le répète donc : *Deponite turpem sermonem de*

[1] Col., III, 8.

*ore vestro*, gardez-vous d'ouvrir les lèvres à des discours honteux ; employez-les plutôt à louer votre Seigneur et votre Créateur! « Que ses louanges soient toujours dans votre bouche, » afin que vous puissiez, admis un jour au nombre des bienheureux habitants de la céleste demeure, le louer avec eux pendant toute l'éternité.

Ainsi soit-il.

---

## Ier SERMON

### POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE.

*Repleti sunt omnes Spiritu Sancto.*
Ils furent tous remplis du Saint-Esprit. (ACT., II, 4.)

Dieu promit autrefois par le prophète Joël, et depuis par son fils Jésus-Christ, qu'il enverrait son Esprit saint en ce monde : cette promesse, Mes Frères, s'est accomplie en ce jour littéralement et d'une manière sensible. Dix jours s'étaient écoulés depuis que le Sauveur était monté au ciel : depuis ce temps ses Apôtres, Marie, sa mère bien-aimée, quelques autres femmes et les soixante-douze disciples s'étaient rassemblés à Jérusalem au nombre de cent vingt personnes environ. Ils

persévéraient unanimement dans la prière, attendant la promesse du Père, c'est-à-dire le Saint-Esprit ; et voyez, à peine le dixième jour paraissait-il que la venue du Saint-Esprit se manifesta par des signes miraculeux. Vers neuf heures du matin il se fit tout à coup dans le ciel un grand bruit, comme d'un vent impétueux qui ébranla toute la maison où ils se trouvaient : il parut aussi des langues de feu qui se séparèrent et demeurèrent suspendues d'elles-mêmes sur la tête de chacun. Et aussitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit : *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto*. Leur cœur fut embrasé d'un ardent amour pour Dieu et leur esprit fut éclairé d'une lumière surnaturelle : une sagesse divine et une éloquence angélique se répandit en eux ; ils commencèrent à parler différentes langues : *Cœperunt loqui variis linguis*.

Heureuse maison où s'accomplirent de si grands prodiges! heureuse société où il n'y eut personne qui ne reçût le Saint-Esprit !

Sans doute, Mes Frères, vous êtes tous embrasés d'un saint désir ; tous vous aspirez ardemment à recevoir aussi ce divin esprit. Eh bien donc, la promesse du Seigneur de nous envoyer son Esprit ne nous a-t-elle pas été faite aussi ? Il est encore temps : Dieu est une source inépuisable qui ne tarit jamais, et ses trésors ne sont jamais fermés. Ce même Esprit saint, qui à Jérusalem descendit sur les Apôtres visiblement et sous la

forme de langues de feu ; ce même Esprit, si vous n'y mettez obstacle, descendra aussi sur vous chaque jour : si ce n'est pas d'une manière aussi miraculeuse, c'est néanmoins avec les mêmes effets ; il éclaire nos intelligences, et il enflamme nos cœurs d'un ardent amour pour Dieu. « J'en« verrai mon Esprit » dit le Seigneur, « je l'en« verrai » non sur un peuple, non sur les Apôtres seulement, mais « sur toute chair, » sur tout homme : *Effundam Spiritum meum super omnem carnem* [1].

Oh ! que n'avons-nous le bonheur, Mes Frères, que ce feu céleste embrase nos cœurs des flammes d'un saint amour ! Que n'avons-nous le bonheur que le Saint-Esprit nous distribue ses dons et ses fruits et que je puisse dire de vous tous : Ils furent tous remplis du Saint-Esprit : *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto.* Voulez-vous avoir ce bonheur, voulez-vous recevoir le Saint-Esprit avec la plénitude de ses grâces, préparez-vous-y à l'exemple de Apôtres. Pour vous y exciter, je vais vous montrer, 1° quel bonheur c'est de recevoir le Saint-Esprit ; 2° quelles dispositions sont nécessaires pour obtenir un si grand bonheur.

C'est un grand, c'est un suprême bonheur, Mes Frères, que de recevoir le Saint-Esprit, et s'il fallait vous en convaincre, il suffirait de vous

[1] Joel, II, 28.

faire remarquer ce que vous êtes et ce que vous pouvez par vous-mêmes, et ce que vous pouvez et ce que vous devenez par la grâce du Saint-Esprit. De nous-mêmes nous ne sommes que péché et corruption ; nous ne méritons que les châtiments et la vengeance de Dieu. Nés dans les ténèbres, nous ne pouvons par nous-mêmes atteindre à la connaissance de la vérité éternelle : faibles et incapables de tout bien surnaturel, nous ne pouvons rien faire qui puisse jamais être digne d'être récompensé par le Ciel ; nous ne pouvons pas même prononcer avec mérite le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Nemo potest dicere: Dominus Jesus, nisi in Spiritu Sancto* [1]. Mais par la grâce du Saint-Esprit nous pouvons tout : par la lumière qu'il répand dans notre intelligence nous connaissons et nous comprenons tout ce qui est nécessaire à notre salut ; par la force qu'il nous donne il n'est point de vertu si pénible que nous ne puissions pratiquer, il n'est point de si rude tentation que nous ne puissions surmonter ; le Saint-Esprit est la source de tout bien, le principe de toute justification et de toute sainteté.

C'est de lui que Salomon reçut la sagesse, Beseleel la science, Moïse la prévoyance et la douceur, Josué la puissance du courage, Tobie la dévotion, Job la patience, Siméon la crainte du Seigneur.

[1] I Cor., XII, 3.

C'est de lui que les Apôtres reçurent le zèle, les martyrs la force, les confesseurs la modération et la miséricorde, les vierges la chasteté, tous les élus du Seigneur la sainteté et la justice.

Et nous, Mes Frères, ce que nous avons et ce que nous sommes, nous l'avons et nous le sommes par la grâce du Saint-Esprit, qui répand en nous tout bien. Justes, c'est lui qui vous fortifie et qui soutient votre zèle, pour marcher avec constance dans la voie du salut que vous a montrée le Christ : c'est lui qui vous protége sans cesse au milieu des innombrables périls qui nous environnent chaque jour. C'est lui qui, au milieu des misères de ce monde d'affliction, vous remplit d'une telle douceur que parfois, dans les plus cruelles peines, votre cœur déborde, comme celui du saint Apôtre, d'allégresse et de joie : *Repletus sum consolatione, superabundo gaudio in omni tribulatione nostra*[1]. Pécheurs, c'est aussi le Saint-Esprit qui vous donne le repentir de vos péchés, qui convertit vos cœurs à Dieu, qui par la grâce justifiante répand en vous l'amour divin et vous rend enfants de Dieu, héritiers du ciel. En un mot, Mes Frères, tout homme qui reçoit le Saint-Esprit est comblé de vertus et de faveurs ; il est en possession de tous les moyens utiles au salut : n'est-ce donc pas un grand, un

[1] II Cor., VII, 4.

immense bonheur que de recevoir le Saint-Esprit?

Vous avez possédé déjà ce bonheur dans le saint baptême : on a chassé alors de vous l'esprit impur pour faire place à l'Esprit saint, afin que désormais il fût votre maître et votre précepteur, et que vous fussiez ses serviteurs et ses disciples. Ce bonheur vous en avez joui déjà dans la sainte confirmation, où vous avez reçu le Saint-Esprit, afin que votre âme ne retombât plus sous le joug de l'iniquité ; il vous y donna la force d'un soldat chrétien et les secours les plus efficaces pour pratiquer tout bien et pour éviter tout mal. Enfin ce bonheur vous l'avez goûté chaque fois que vous avez reçu dignement un des saints sacrements : le Saint-Esprit descendit alors chaque fois en vous, comme jadis sur les Apôtres à Jérusalem. Oh! si vous aviez toujours écouté ses avertissements et ses inspirations, si vous y aviez toujours cédé, si vous n'aviez pas négligé les grâces qu'il vous y offrait, que vous seriez saints à cette heure! vous ne le seriez pas moins que les élus, qui sont aujourd'hui dans le ciel et qui n'y sont parvenus que par cet Esprit divin.

Mais, hélas! que vous êtes changés depuis lors! Peut-être ces dons sublimes, qui ont justifié les autres, ne vous ont-ils jusqu'à ce jour été d'aucun profit! peut-être ces grâces méconnues doivent-elles rendre plus sévère votre jugement et aggra-

ver votre sentence de réprobation! Malheureux, si jamais vous vous êtes rendus coupables d'un si grand péché, si vous avez chassé de vous l'Esprit saint, si vous l'avez rejeté, méprisé, car c'est un esprit de sainteté qui ne demeure pas dans une âme pécheresse; Mes Frères, si vous êtes du nombre de ces misérables, qu'y a-t-il à faire pour recouvrer ce précieux trésor, cet Esprit sacré, pour participer de nouveau à ses faveurs? Écoutez mes paroles avec attention, je vais vous le montrer.

Lorsque les Apôtres voulurent se préparer à la venue du Saint-Esprit, ils se retirèrent loin du tumulte du monde, dans la solitude; ils s'enfermèrent ensemble dans une chambre, et ils s'y tinrent pendant dix jours uniquement occupés de Dieu, de pensées saintes et célestes. Mes Frères, si vous voulez recevoir le Saint-Esprit, vous devez vous attacher à suivre cet exemple : vous ne devez pas sans doute vous renfermer dans vos demeures, mais vous devez fuir la corruption et la société d'un monde pervers. L'Esprit divin est un esprit de sainteté : vous devez pour le recevoir sanctifier vos pensées par la pratique des vertus; vous devez vous détacher des choses mondaines et terrestres, des objets vains et déréglés et en user suivant les lumières de la foi. Il est l'esprit du pur amour : vous devez, pour le recevoir, purifier vos inclinations; vous devez élever votre cœur

au-dessus de la terre et de tout attachement excessif à la créature. En un mot, si vous voulez vous rendre vous-mêmes un séjour digne du Saint-Esprit, vous devez renoncer à vos péchés, élever au ciel votre cœur et votre esprit, et vous tourner entièrement vers Dieu : *Appropinquate Deo, et approquabit vobis*[1].

Après que Judas Machabée eut remporté la victoire sur Lysias, général des armées du roi Antiochus, son premier soin fut de rétablir le temple de Jérusalem, ravagé et profané par ces impies : sensible aux horreurs qui s'y étaient passées, il ne se borna pas à soupirer et à gémir; mais il détruisit les autels que ces païens avaient profanés par leurs iniquités, et il en éleva de nouveaux pour sacrifier à Dieu.

Voyez, Mes Frères, votre âme, selon l'attestation du grand Apôtre, est le temple vivant et véritable de Dieu : par vos péchés, vous l'avez ravagé et souillé, vous en avez chassé l'Esprit saint; votre premier et votre plus grand soin doit être aussi de le réparer. Sensibles à l'abomination que le péché a causée dans votre âme, dans ce temple de Dieu, vous devez gémir et pleurer, vous devez verser des larmes de repentir; les autels que vous aviez élevés à vos passions mauvaises et à vos criminelles inclinations, vous devez les anéantir

[1] Jac., IV, 8.

absolument, et élever en leur place un autel de célestes désirs, où vous sacrifiiez à Dieu par une véritable pénitence ; car soyez persuadés que le Saint-Esprit n'entrera jamais dans une âme souillée par le péché et qu'il n'y affermira pas sa demeure aussi longtemps que vous resterez attachés aux biens fragiles, aux plaisirs du monde, aux créatures, aux jouissances de la chair. Non, dit le Seigneur, mon esprit n'entrera pas dans une âme criminelle : *In malevolam animam non introibit*[1] ; et ailleurs : Mon esprit ne demeurera pas dans l'homme, parce qu'il est chair, c'est-à-dire parce que ses affections sont terrestres et charnelles : *Non permanebit spiritus meus in homine in æternum, quia caro est*[2].

Quel remarquable exemple nous en offrent les Apôtres. Qu'est-ce qui empêchait l'esprit de Dieu de descendre sur eux avant que Jésus fût monté au ciel? C'est qu'ils n'étaient pas assez détachés de la terre : il est bien vrai qu'ils aimaient Jésus ; mais leur amour n'était pas encore dégagé de tout motif naturel, ils n'étaient pas assez purs pour pouvoir jouir de la présence du Saint-Esprit. Ne vous trompez donc pas, Mes Frères ; si vous désirez véritablement que le Saint-Esprit descende en vous, détachez-vous entièrement de la terre ; que vos pensées, vos affections, tout

[1] Sap., XIV. — [2] Gen., VI, 3.

votre amour, soient pour Dieu. C'est la première disposition à la venue du Saint-Esprit : il en est une autre, c'est l'union dans les sentiments d'une vraie charité.

Celle-ci, les Apôtres nous l'ont encore enseignée. Saint Luc dit d'eux : *Erant omnes pariter in eodem loco*[1], ils étaient tous ensemble dans un même lieu, plus unis par les liens de la charité que par la communauté d'habitation. *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una :* Ils n'avaient tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme. C'est pour cette unanimité qu'ils méritèrent la grâce et la visite du Saint-Esprit, ainsi que l'avait annoncé longtemps auparavant le prophète David : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!.. quoniam illic mandavit Dominus benedictionem*[3], qu'il est doux et agréable que des frères habitent ensemble ; car le Seigneur répand sur eux sa bénédiction.

Le Saint-Esprit est un esprit de paix, il ne demeure que dans un cœur pacifique : *Factus est in pace locus ejus*[4]. C'est pourquoi le Christ, voulant le donner à ses Apôtres, leur donna d'abord la paix en disant : *Pax vobis,* que la paix soit avec vous. Que l'Esprit-Saint soit un esprit de paix, c'est une vérité qui, selon les commentateurs de la sainte Écriture, nous est rendue sensible au troisième li-

[1] Act., II. — [2] Ib., IV, 32. — [3] Ps. CXXXII, 3. — [4] Ps. LXXV, 3.

vre des Rois[1]. Quand le prophète Élie se fut réfugié dans la caverne d'Horeb pour se soustraire à la cruauté de la sanguinaire Jézabel, il était dans un grand trouble, dans l'affliction, dans l'abattement; la voix de Dieu, qui voulait le consoler et le fortifier, lui dit : *Egredere et sta in monte coram Domino... et ecce Dominus transit :* Sortez et allez sur la montagne ; car, voyez, le Seigneur passe. Obéissant à cet ordre, Élie se tient sur la montagne, et le Seigneur passe devant lui. Remarquez attentivement, Mes Frères, où et comment passe le Seigneur. Il s'élève d'abord un vent impétueux et violent qui renverse les monts et qui broie les rochers : *Spiritus grandis et fortis subvertens montes et conterens petras ;* mais dans ce vent impétueux et violent n'est pas le Seigneur : *Non in spiritu Dominus.* Après ce vent, survient une grande commotion et un grand tremblement de terre : *Post spiritum commotio ;* mais dans cette commotion et ce tremblement n'est pas non plus le Seigneur : *Non in commotione Dominus.* Après le tremblement de terre et la commotion s'allume un grand feu : *Post commotionem ignis ;* mais dans ce feu n'est point encore le Seigneur : *Non in igne Dominus.* Enfin s'élève le souffle d'une brise douce et légère : *Sibilus auræ tenuis ;* et dans ce souffle léger de la brise, disent les com-

[1] III Reg., XIX.

mentateurs de l'Écriture sainte, était le Seigneur : *Et ibi Dominus.*

Que signifie tout cela, Mes Frères, sinon que l'esprit de Dieu, le Saint-Esprit est un esprit de douceur, de paix et de clémence? Il ne se rencontre pas dans les tourbillons furieux des passions violentes de la colère et de la vengeance : *Non in spiritu Dominus.* Il ne se rencontre pas dans les agitations des querelles, de la discorde et de la désunion : *Non in commotione Dominus.* Il ne se rencontre pas dans le feu de la haine, de la jalousie et de l'inimitié : *Non in igne Dominus.* Non ; c'est seulement dans la brise douce et suave de la charité, dans le souffle aimable de la paix et de l'union que se rencontre l'esprit de Dieu. C'est là, selon saint Macaire, qu'il demeure et qu'il fixe son séjour : *In pace et tranquillitate*[1].

Voulez-vous donc recevoir le Saint-Esprit et participer à ses faveurs et à ses grâces, bannissez de votre cœur toute haine et toute envie ; fuyez toute discorde et toute désunion, vivez ensemble en amour et en paix. Vous a-t-on offensés, pardonnez pour l'amour de Dieu : avez-vous des ennemis, réconciliez-vous avec eux : en un mot n'ayez comme les premiers chrétiens qu'un cœur et qu'une âme, et l'esprit de Dieu, l'esprit de paix, résidera avec vous.

[1] S. Mac., *Hom.* VI.

La dernière disposition à la venue du Saint-Esprit est la prière. Le Saint-Esprit est un don du Très-Haut : *Altissimi donum Dei*. Si on veut recevoir ce don précieux, on doit prier Dieu pour l'obtenir : nous pouvons le voir encore dans la conduite des Apôtres. Ceux-ci, selon l'Écriture, s'étaient retirés dans une salle d'en haut, persévérant tous dans une prière unanime : *Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione* [1]. Ils priaient, ils priaient avec unanimité et ils persévéraient dans la prière ; ils priaient à l'exemple de Jésus, qui leur avait appris cette disposition en leur disant : « Je prierai mon Père, et il vous « enverra un autre consolateur, afin que celui-« ci reste avec vous pendant l'éternité [2]. » Ils priaient avec unanimité, c'est-à-dire ensemble, pour que leur prière fût plus efficace ; car ils avaient entendu le Christ leur dire : « Si deux de « vous s'unissent sur la terre pour prier, tout ce « qu'ils désirent leur sera accordé par mon Père « qui est dans le ciel [3]. » Enfin ils persévéraient dans la prière, sachant que la persévérance était le plus sûr moyen de voir leurs prières couronnées par la descente du Saint-Esprit sur eux ; et ils ne furent point trompés dans leur confiance, car, lorsque les jours de la Pentecôte furent accomplis, ils se trouvèrent tous remplis du Saint-Esprit : *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto*.

[1] Act., I, 14. — [2] Joann., XIV, 16. — [3] Matth., XVIII, 19.

Suivez donc, Mes Frères, l'exemple des Apôtres ; priez comme ils ont prié ; vos prières traverseront les nues, elles s'élèveront au trône de Dieu, qu'elles fléchiront, pour qu'il fasse descendre sur vous l'Esprit saint, le distributeur de tout don et le principe de tout bien : n'en doutons pas, car nous sommes assurés, par la promesse de Jésus-Christ, de recevoir l'Esprit saint, si nous prions pour cela son père céleste : *Pater de cœlo dabit Spiritum bonum petentibus se* [1].

Je termine par la prière qu'adressait jadis à Dieu le roi David, en lui demandant le Saint-Esprit. « O Dieu, » disait-il, et je le répète d'après lui, « ô Dieu créez en moi un nouveau cœur et « renouvelez en mon âme l'esprit d'équité : ne « me rejetez pas de votre face, et ne m'enlevez « pas votre Esprit sacré. Rendez-moi la joie de « votre salutaire appui et fortifiez-moi de votre « esprit souverain [2]. » Ainsi soit-il.

[1] Luc., IX, 62. — [2] Ps. L, 18 et ss.

## IIe SERMON

### POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE.

*Repleti sunt omnes Spiritu Sancto.*
Ils furent tous remplis du Saint-Esprit. (Act., II, 4.)

Quelle langue pourrait exprimer, quelle intelligence pourrait concevoir l'amour infini dont le Seigneur a aimé de toute éternité sa créature? Les trois personnes divines ont comme épuisé leur pouvoir, leur sagesse et leur bonté pour en distribuer à l'homme les trésors. Le Père céleste, non content d'avoir tiré l'homme du néant, de l'avoir créé à son image et à sa ressemblance, de l'avoir orné de mille dons naturels et surnaturels, lui a donné encore, par-dessus tout cela, son Fils unique, son Fils bien-aimé, pour le rétablir dans cet heureux état dont il était déchu par sa rébellion. Dieu le Fils s'est comme anéanti lui-même, en revêtant la nature humaine, en se sacrifiant, en s'immolant pour nous sur le Calvaire. Que pouvait-il rester encore à faire? Il ne manquait plus, dit saint Bernard, que le Saint-Esprit, procédant du Père et du Fils et un avec eux en essence, se donnât aussi à nous, et que le ciel daignât enrichir la terre de

ce don précieux, de ce trésor inappréciable : *Non restabat nisi ut Spiritus Sanctus adveniret et muneribus cœlestibus omnes implerentur* [1].

Voilà, Mes Frères, ce qui est arrivé en ce jour, Dieu avait promis jadis par la bouche de ses Prophètes, et depuis par celle de son Fils bien-aimé, de répandre son Esprit divin sur l'homme, et cette consolante promesse vint s'accomplir et s'effectuer d'une manière miraculeuse. Le Saint-Esprit descendit en ce jour visiblement et sous la forme de langues de feu sur les Apôtres et d'autres personnes réunies au nombre de cent vingt. Il illumina tout à coup leur intelligence, il purifia leurs cœurs de toutes passions déréglées, et les embrasa d'un ardent amour pour Dieu. Quel bonheur! nous n'avons point à l'envier pourtant, Mes Frères; car le Christ, notre Sauveur, par ses souffrances et sa mort nous l'a mérité comme aux Apôtres, et pourvu que de notre part nous n'y mettions aucun empêchement, ce même Saint-Esprit qui descendit jadis sur les Apôtres à Jérusalem descendra sur nous aussi en ce jour. C'est cet Esprit de vie que nous avons reçu déjà dans le saint baptême; c'est lui qui nous donne un surcroît de grâce dans la sainte confirmation; c'est lui qui crée en nous un nouveau cœur dans la confession; c'est lui qui s'unit en nous en diverses manières dans

[1] S. Bern., *Serm.* XI, *in Pent.*

tous les sacrements de la sainte Église ; c'est lui qui, par la diversité de ses dons, enrichit notre âme des trésors spirituels dont il est la source unique et intarissable.

Heureux ceux qui ont reçu cet esprit! Malheureux ceux qui en sont privés! Car, ainsi que je vais vous le montrer, 1° c'est le Saint-Esprit qui doit nous instruire dans ce qui regarde notre salut; 2° c'est lui qui doit nous sanctifier et nous fortifier par sa grâce, pour que nous puissions persévérer, afin d'être sauvés.

Rien n'est plus nécessaire, pour atteindre la fin bienheureuse pour laquelle nous sommes créés que de connaître les vérités chrétiennes par les quelles nous devons chercher, découvrir et suivre la voie de notre salut. Mais proposer toutes ces vérités à tous les hommes, Mes Frères, les leur faire comprendre et croire, n'est pas une œuvre humaine; c'est l'œuvre de Dieu seul, l'œuvre propre du Saint-Esprit; car le Christ a dit : *Cum venerit ille, docebit vos omnem veritatem*[1], quand le Saint-Esprit sera descendu sur vous, il vous enseignera toute vérité. Non, dit saint Augustin, faire connaître, croire et admettre toutes ces vérités n'est pas l'œuvre de l'homme, c'est uniquement l'œuvre de l'esprit de Dieu : car, ajoute-t-il, il est des vérités qui surpassent notre intelligence,

[1] Joann., XVI, 13.

des vérités qui sont en contradiction avec les maximes de la sagesse humaine, des vérités que notre nature repousse avec horreur. Quand on voit donc quelqu'un les admettre et les croire fermement, on doit en conclure nécessairement que c'est l'effet d'un esprit supérieur à notre intelligence, supérieur à notre sagesse, supérieur à notre nature, et que c'est par conséquent l'effet de l'esprit de Dieu, de l'Esprit saint.

L'esprit humain, dit saint Chrysostome, ne peut, de sa propre nature, rien offrir à l'homme que de vain, de mondain, de conforme à ses instincts corrompus et à sa concupiscence. Des vérités opposées aux mauvaises passions et aux affections dépravées de l'homme ne peuvent provenir de l'homme. Donc, ces vérités salutaires et indispensables doivent nécessairement provenir du Saint-Esprit, qui les transmet à l'homme pour l'éclairer, pour l'instruire et pour le soutenir. C'est un fait que l'exemple des Apôtres confirme à l'évidence. Le Sauveur avait consacré trois années de sa vie à les instruire, à leur enseigner les voies du salut : qu'étaient cependant les Apôtres avant d'avoir reçu le Saint-Esprit ? Ils étaient ignorants et ne comprenaient pas ce que le Sauveur leur voulait dire : *Nihil horum intellexerunt*[1]. Beaucoup de mystères de la religion leur étaient

[1] Luc., XVIII, 34.

impénétrables : *Erat verbum illud absconditum ab eis*[1]. Et leur divin Maître leur reproche même d'être insensés, d'être lents à croire ce que les Prophètes avaient annoncé : *O stulti et tardi corde ad credendum omnibus quæ locuti sunt prophetæ*[2]. Mais à peine l'Esprit saint les a-t-il illuminés, à peine ces langues de feu ont-elles brillé sur leur front, que ces hommes ignorants et grossiers deviennent tout à coup des orateurs éloquents et éclairés : ils possèdent une profonde connaissance de tout ce qui a rapport à la doctrine de Jésus; ils sont parfaits dans la science des saints, dans la conception des divins mystères, dans la pénétration des secrets du Seigneur. Éclairés par les dons de connaissance et de science, ils commencent à prêcher la nouvelle religion en différentes langues et à toute sorte de peuples qui se trouvaient alors à Jérusalem. Ils prouvent à l'évidence, d'après la prédiction de David, que Jésus de Nazareth, crucifié par les Juifs, est ressuscité de la mort[3] : qu'il avait été un homme doué d'une puissance suprême, et qu'il avait accompli de grands miracles[4]; et ils enseignent qu'en son nom ils seront sauvés[5]. Ils exposaient toutes ces vérités et tous ces dogmes de la religion avec une éloquence si pénétrante qu'ils confondaient les docteurs de la loi, qu'ils fermaient la bouche

[1] Matt., XVIII, 34. — [2] Luc., XXIV, 25. — [3] Act., II, 32. — [4] Ib. XXII. — [5] Ib. XXI.

aux philosophes, qu'ils éclairaient les peuples et leur ouvraient les yeux en leur révélant la vraie science et la véritable sagesse.

Esprit saint, ô vous qui avez répandu sur la terre un faible rayon de cette éternelle lumière dont vous êtes la source, heureux celui que vous instruisez et qui reçoit vos inspirations! Vous seul pouvez dissiper nos doutes et nos erreurs, et vous répandez en un clin d'œil plus d'éclat sur les mystères les plus abstraits de la religion que nous n'en pourrions amasser jamais par le travail et l'étude pendant un temps infini : devant vous s'évanouissent les ténèbres, devant vous tombe la superstition et se détruit l'imposture; par vous tout devient évident pour une âme chrétienne, humblement soumise au joug d'une foi simple, qui est le plus précieux de vos dons, le fondement de tous les autres et le gage de la vie éternelle.

En effet, Mes Frères, quand nous sommes remplis de cet esprit de science et de sagesse, nous discernons nettement le bien du mal, la vérité du mensonge : l'homme fidèle, éclairé par cette lumière divine, ne se laisse pas éblouir par les préjugés, ni tromper par des maximes impies et mensongères; il ne se laisse point entraîner par ses passions ni gouverner par l'habitude, mais il cède en tout à la vérité. Quand on examine tout avec les yeux de la foi, on voit que

c'est une erreur de chercher à embrasser par la pensée ce qui surpasse toute pensée humaine : on comprend de suite que la religion ne serait pas divine si elle n'avait des secrets inaccessibles à notre raison ; et que l'homme serait l'égal de Dieu s'il ne trouvait en Dieu rien d'incompréhensible. Convaincus de cette vérité, bornons-nous donc à croire fermement ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler.

Prions Dieu, Mes Frères, qu'il lui plaise d'éclairer tant d'esprits égarés, qui traitent de nos jours la religion de Jésus-Christ comme les sages de l'antiquité païenne traitaient l'aveugle superstition de la foule idolâtre. En cherchant à tout sonder avec leur faible intelligence, ils tombent dans les plus déplorables égarements ; ils méconnaissent les vérités de l'Évangile, ils secouent le joug de la religion et se rendent coupables des plus misérables excès. Venez, ô Saint-Esprit! éclairez le cœur de ces hommes, apprenez-leur à connaître les vérités éternelles et à mettre en pratique vos enseignements divins ; accordez-leur cette grâce sans laquelle ils ne peuvent être sauvés.

C'est donc à juste titre que j'ai dit qu'il est nécessaire que nous recevions le Saint-Esprit pour être instruits de ce qui concerne notre salut. Considérons maintenant que ce secours nous est également nécessaire pour nous sanctifier.

Sans le Saint-Esprit, sans son assistance et sans sa grâce, l'homme n'est que péché et corruption : incapable de tout bien surnaturel, il reste assujetti à tout mal. Que Saül nous en offre un triste exemple ! Il tombe en d'énormes crimes de haine et d'envie, d'injustice et de vengeance : quelle en est la raison ? L'Écriture sainte dit que c'est parce que l'Esprit du Seigneur s'était retiré de lui : *Spiritus Domini recessit a Saul*[1]. Pareillement, Mes Frères, sans son aide et son secours nous ne pourrons demeurer longtemps sans tomber dans le péché.

C'est surtout pour nous prémunir contre de nouvelles chutes que nous avons un besoin indispensable de la grâce du Saint-Esprit : les Apôtres nous en offrent une nouvelle preuve non moins convaincante. Qu'étaient-ils avant de recevoir le Saint-Esprit ? C'étaient des hommes terrestres et charnels, des hommes pleins de défauts. Pierre renie son divin Maître sur l'interpellation d'une servante : Thomas, incrédule à la résurrection de Jésus, allait jusqu'à vouloir s'en assurer par ses propres yeux avant d'y croire : *Nisi videro, non credam.* Tous les apôtres étaient si timides qu'à la moindre apparence de persécution ils fuyaient et se cachaient dans les tombeaux et dans les antres les plus reculés des montagnes : mais après que

[1] I Reg., XVI, 14.

le Saint-Esprit fut descendu sur eux, ils furent comme de nouveaux hommes, exempts de leurs anciennes faiblesses, remplis de courage, pleins de foi, pleins d'amour et d'attachement pour Jésus, leur Dieu et leur Sauveur.

Il faut aussi que l'Esprit saint vienne en nous, non-seulement pour nous purifier des péchés, qui sont un obstacle à la digne réception de cet Esprit dans nos cœurs, mais aussi pour nous aider à vaincre les passions mauvaises, qui nous enchaîneraient encore si facilement au démon, au monde et à la chair. Ces liens, nous ne pouvons assurément les rompre et nous en tenir dégagés que par la grâce et la coopération du Saint-Esprit. C'est ce que le grand Apôtre nous enseigne expressément; et lorsqu'il fut parvenu à briser les chaînes du péché, et qu'il eut vaincu et dompté les passions effrénées de son cœur, il s'écriait : « Ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu [1]. »

Puisque nous ne pouvons donc sans la grâce du Saint-Esprit ni abandonner le péché, ni nous relever de cet état de misère, il est parfaitement évident que nous devons recevoir cet Esprit de Dieu pour nous sanctifier.

Il faut enfin que nous recevions le Saint-Esprit pour que sa grâce soutienne notre persévérance.

[1] I Cor., xv, 10.

*Qui perseveraverit usque in finem hic salvus erit*[1]. L'homme qui aura persévéré dans le bien, dans l'amour de Dieu jusqu'à la mort sera sauvé : mais il faut pour cela une grâce particulière qui est attribuée au Saint-Esprit. Saint Thomas d'Aquin dit que la force par laquelle l'homme se maintient avec persévérance dans le bien est un grand présent du Saint-Esprit : celui donc qui veut marquer par de bonnes œuvres non-seulement sa vie, mais aussi sa mort, doit recevoir de lui ce don de persévérance.

C'est ce don si précieux qu'obtinrent les Apôtres par la descente du Saint-Esprit sur eux : car immédiatement après ils se montrent en public avec un cœur intrépide, et, malgré les menaces des Juifs altérés de leur sang, ils ne cessent de prêcher en public le nom de Jésus, qu'ils craignaient auparavant de confesser. Ils s'exposent sans crainte à tous les périls, ils volent avec courage au supplice, ils courbent leur tête sous le glaive sans trembler.

C'est aussi ce don qui faisait dire à saint Paul : « Qui pourra me séparer de l'amour de Jésus? « affliction ou découragement, faim ou soif, « persécutions ou supplices? Je suis certain que « ni mort, ni vie, ni choses présentes, ni choses « futures ne pourront me détacher de cet amour,

[1] Matth., x, 22.

« qui est tout en Jésus-Christ Notre-Seigneur [1]. »

Enfin c'est ce don que possédaient les premiers chrétiens : car, ainsi que l'attestent les actes des Apôtres, à peine avaient-ils reçu le baptême et le Saint-Esprit qu'ils continuaient avec le plus intrépide courage à suivre les leçons des Apôtres et à pratiquer toutes les œuvres de charité [2].

C'est aussi par ce don de persévérance que tous les élus ont obtenu la couronne de la gloire éternelle ; et si vous voulez l'obtenir, Mes Frères, il faut aussi que vous receviez cet Esprit saint que donne la persévérance.

Je termine en m'adressant à vous, ô divin Esprit! à vous qui êtes le principe de toute science, la source de toute justice, l'intarissable fontaine de toute grâce! Venez, éclairez nos intelligences, épurez nos cœurs, fortifiez nos volontés! venez nous combler de vos célestes faveurs! Venez, Esprit saint, et voyez cette robe précieuse que nous avions reçue dans le baptême, nous l'avons souillée de la boue du péché ; devenus semblables à la brute privée de raison, qui se vautre dans la fange, malheureux, que nous sommes! nous avons souillé, nous avons flétri, nous avons perdu ce vêtement d'innocence : venez donc, ô venez le purifier, et lui rendre encore sa première beauté ! Faites par votre grâce que nous connaissions

[1] Rom., VIII, 35. — [2] Act., II, 42.

notre faiblesse, que nous revenions de nos erreurs, que nous recherchions et que nous aimions le bien. Faites que nous le pratiquions et que nous y persévérions jusqu'au dernier soupir, afin qu'à l'heure de notre mort nous puissions vous présenter les bonnes œuvres que nous aurons pratiquées par le secours de votre grâce, pour en recevoir alors la récompense, c'est-à-dire, cette couronne éternelle qui nous est réservée dans le séjour de la béatitude et de la gloire.

Ainsi soit-il.

---

## Ier SERMON

### POUR LA FÊTE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

*Euntes, docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.*

Allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. (MATTH., XXVIII, 19.

De même que c'est à la race juive que le Sauveur avait été promis d'abord, c'est à elle aussi la première qu'il annonça son Évangile et qu'il le fit annoncer par ses Apôtres, allant même parfois jusqu'à leur défendre de le prêcher devant les Gentils : mais dans l'Évangile de ce

jour il révoque cette défense, et il leur enjoint expressément d'instruire non les Juifs seulement, mais aussi les étrangers, et celui qui avait dit auparavant : *In viam gentium ne abieritis* [1], vous n'irez point vers les Gentils, vous ne prêcherez pas et vous n'enseignerez pas dans leurs cités et dans leurs pays ; celui-là dit maintenant : *Euntes docete omnes gentes* [2], allez et instruisez toutes les nations ; ou, comme il est dit en l'évangéliste saint Marc : *Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ* [3], allez par tout l'univers annoncer l'Évangile à toute créature : à toute créature raisonnable et capable de le comprendre et de le recevoir, de quelque condition, de quelque langue, de quelque pays, de quelque race qu'elle puisse être.

O heureuse parole! ô aimable nouvelle pour nous et pour tous ceux qui sont descendus des Gentils! Si la première défense avait été maintenue, *In viam gentium ne abieritis*, n'allez pas vers les Gentils et ne leur prêchez pas l'Évangile, que serions-nous devenus! dans quelles ténèbres, dans quelles misères serions-nous restés ensevelis! Mais il a plu à la miséricorde de Dieu d'envoyer aussi ses Apôtres aux Gentils, de leur ordonner d'instruire non les Juifs seulement, mais toutes les nations ; et c'est ainsi que,

[1] Matth., x, 5. — [2] Ib., xxviii, 19. — [3] Marc., xvi, 15.

par eux et leurs successeurs, l'Évangile, la doctrine du Christ, la science du salut, nous a été transmise : c'est ainsi que nous avons reçu la connaissance du sublime et profond mystère de la très-sainte Trinité et des autres dogmes de la foi chrétienne, dont ce grand mystère est le chef et comme un résumé succinct ; c'est ainsi que nous avons reçu le baptême, dans lequel les trois Personnes de la sainte Trinité interviennent et sont présentes au moment où l'on nous baptise, non-seulement de cette présence commune qui remplit tout en tout temps, mais présentes par les effets particuliers de leur puissance, de leur sagesse et de leur bonté inconcevable. Cela me fournit l'occasion de vous montrer aujourd'hui que dans le saint baptême le Père nous reçoit pour ses enfants, le Fils nous rend ses membres, le Saint-Esprit nous consacre comme ses temples, et comment chacun de ces effets doit s'appliquer à notre conduite.

J'ai dit, Mes Frères, que dans le baptême Dieu le Père nous admet au nombre de ses enfants. Lorsque le roi Saül disait à David qu'il lui donnerait en mariage sa fille aînée, David, réfléchissant à ce qu'il était et à son humble extraction, s'exprimait en ces termes : *Quis ego sum, aut quæ est vita mea, aut cognatio patris mei in Israel, ut fiam gener regis* [1] ? Qui suis-je? quelle

[1] I Reg., XVIII, 10.

est ma vie ? quelle est l'autorité et la race de mon père en Israël, pour que je devienne le gendre du roi ? C'est comme s'il voulait dire : Moi, un simple pâtre, le fils d'Isaï, d'une des plus humbles familles parmi les races d'Israël, je deviendrais le gendre du roi ! je n'en suis pas digne, et c'est un honneur qui ne me revient pas ; c'est une trop grande dignité pour un si infime personnage. Ainsi parlait David en apprenant que Saül voulait le prendre pour gendre.

Que devraient donc dire les chrétiens lorsqu'ils apprennent que par le baptême ils sont devenus les enfants de Dieu ? Qu'y a-t-il de plus surprenant qu'un simple pasteur, le fils d'Isaï, devienne gendre de Saül, d'un roi mortel de la terre, ou qu'un enfant d'Adam, un esclave du démon, devienne le fils du Roi des rois, l'enfant du Dieu éternel, ainsi que l'écrit l'Apôtre aux Galates, au troisième chapitre[1] ? *Omnes filii Dei estis per fidem quæ est in Christo Jesu*, vous êtes tous devenus les fils de Dieu par la foi en Jésus-Christ, qui s'est répandue en vous avec la grâce sanctifiante du baptême. Le même Apôtre, écrivant à ceux d'Éphèse, dit en d'autres termes : *Prædestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum, in ipsum, secundum propositum voluntatis suæ*[2], il nous a appelés et prédestinés à l'adoption d'en-

[1] Gal., III, 26. — [2] Eph., I, 5.

fants de Dieu par Jésus-Christ, et en lui, selon le dessein de sa volonté. Quelle n'est donc pas la sublimité de la grâce du baptême, et l'excellence du don qui vous a rendus chrétiens et enfants de Dieu! Le saint pape Léon le Grand dit que c'est un don qui surpasse tous les dons, que Dieu daigne accepter l'homme pour enfant, et que l'homme puisse appeler Dieu son Père. *Omnia dona excedit hoc donum, ut Deus hominem vocet filium et homo Deum nominet Patrem* [1]. Remerciez donc, chrétiens, remerciez le Seigneur, qui vous a admis à une telle dignité; mais veillez en même temps à ce que votre conduite et votre vie s'accordent avec cet honneur, et souvenez-vous particulièrement des promesses que vous avez faites et des engagements que vous avez contractés avec Dieu dans le baptême. Songez que vous n'avez pas seulement renoncé au démon et à toutes ses œuvres, qui sont le péché, mais aussi à ses pompes, c'est-à-dire aux vanités du monde. Mais, hélas! ne voit-on pas aujourd'hui les chrétiens, les enfants de Dieu, aimer éperdument le monde et ses vanités, qu'ils devraient, suivant l'Évangile et la doctrine du Christ, haïr et mépriser? Examinons, dans les réflexions suivantes, comment, dans le baptême, nous sommes devenus les membres du Christ.

Rien n'est plus fréquent, chez saint Paul et

[1] S. Léon, *Serm. de Nat.*, IV.

chez les saints Pères que de nommer l'Église sainte, c'est-à-dire l'assemblée des fidèles, le corps de Jésus-Christ, et tous les chrétiens ses membres. Le premier écrit aux Romains au douzième chapitre : *Unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra*[1], nous sommes tous un corps en Jésus-Christ, et réciproquement nous en sommes chacun les membres. Dans sa première épître aux Corinthiens, au chapitre douzième, il s'exprime de même : *Sicut corpus unum est et membra habet multa, omnia autem membra corporis, cum sint multa, unum tamen corpus sunt, ita et Christus*[2], comme le corps est un et a plusieurs membres, et que tous les membres, quoique nombreux, ne forment pourtant qu'un corps, de même en est-il du Christ. Et pour déterminer plus clairement quand nous avons été agrégés à ce corps et quand nous en sommes devenus les membres, il ajoute : *In uno spiritu omnes nos in unum corpus baptizati sumus*[3], par un esprit unique nous sommes tous baptisés en un seul corps, c'est-à-dire dans le baptême nous sommes tous, par la coopération du Saint-Esprit, devenus le corps de Jésus-Christ.

Et le Christ lui-même, lorsque saint Paul, encore Saul à cette époque, persécutait les fidèles et les recherchait pour les faire mourir, le Christ

[1] Rom., XII, 5. — [2] I Cor., XII, 12. — [3] Id., ib., 13.

lui fit entendre une voix du ciel, et lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? » Le Christ était dans le ciel et ses fidèles étaient persécutés sur la terre, et le Christ dit que lui-même est persécuté, parce qu'il était en eux et eux en lui, comme le corps est dans les membres et les membres dans le corps.

Cette considération doit nécessairement nous inspirer une grande reconnaissance pour Dieu, un grand amour et une grande charité l'un pour l'autre et un saint usage de nos membres. Y pensez-vous, chrétiens, vous qui avez vécu si longtemps dans l'inimitié et la discorde avec vos semblables? Y pensez-vous, vous qui vous enviez mutuellement, qui vous haïssez, qui êtes si pleins d'animosité l'un contre l'autre? Y pensez-vous, chrétiens, qui, plus malicieux que des Gentils, blasphémez et outragez votre Dieu, et profanez son saint nom? Y pensez-vous, chrétiens, vous qui parlez si licencieusement dans vos sociétés et qui proférez des paroles si impudiques qu'elles corrompent les faibles, qu'elles scandalisent les impies, qu'elles font rougir les honnêtes gens? Y pensez-vous, chrétiens, « dont les yeux, suivant l'expression de saint Pierre, sont remplis d'adultère [1] ; » c'est-à-dire vous qui lancez des regards impurs sur des personnes du sexe, jusque dans

[1] II Petr., II, 14.

les temples et devant le Saint des saints? Y pensez-vous, chrétiens, qui si souvent faites servir vos membres à des actes indécents et condamnables, à des injustices, à des impuretés et à mille autres crimes? Pensez-vous une seule fois que votre langue, que vos yeux, que vos mains sont les membres de Jésus-Christ, et doivent être mus et gouvernés par son esprit?

Un des plus puissants moyens qu'emploie saint Paul pour inspirer l'aversion du péché d'impureté aux Corinthiens, c'est de leur remontrer et de les faire souvenir qu'ils sont les membres du Christ : *Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi*[1]? ne savez-vous pas que vos membres sont les membres du Christ? Oseriez-vous donc prendre les membres du Christ et les employer à des œuvres impures : *Absit*, loin de là, dit-il : cette iniquité serait par trop grande! cette profanation serait par trop abominable! Et c'est ce que tous les chrétiens devraient se dire lorsqu'ils sont tentés, lorsqu'ils sont intérieuremen, ou extérieurement sollicités au péché. J'omets ce qu'il y aurait encore à dire sur ce sujet, pour vous développer ma troisième considération.

J'ai dit en troisième lieu, dans mon exorde, que par le baptême nous sommes consacrés comme les temples du Saint-Esprit. Le Saint-Es-

[1] I Cor., VI, 15.

prit même exprime cette vérité à diverses reprises par la bouche de saint Paul, dans les deux Lettres aux Corinthiens, écrites sous son inspiration. Au troisième chapitre de la première il dit : *Nescitis quia templa Dei estis, et spiritus Dei habitat in vobis*[1]? ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'esprit de Dieu réside en vous? Au sixième chapitre : *An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus Sancti, qui in vobis est, quem habetis a Deo*[2]? ignorez-vous que vos membres sont le temple du Saint-Esprit, qui demeure en vous, que vous avez reçu de Dieu? Et encore au sixième chapitre de la deuxième : *Vos enim estis templum Dei vivi*[3], vous êtes le temple du Dieu vivant.

Quelle horreur cela ne doit-il pas nous inspirer pour le péché, qui souille et qui profane ce temple, qui est notre personne même! Quel soin cela ne doit-il pas nous engager à prendre de notre âme, dans laquelle réside le Saint-Esprit! Pour peu qu'on ait quelque sentiment de religion, on frémit lorsqu'on lit ou qu'on entend le récit de la rage des idolâtres et des hérétiques, qui ont tant de fois dévasté et ravagé les églises chrétiennes et qui non-seulement les ont pillées, incendiées et renversées de fond en comble, mais qui en ont fait soit des temples

[1] I Cor., III, 16. — [2] I Cor., VI, 13. — [3] II Cor., VI, 16.

pour leurs idoles, soit des étables pour leurs bestiaux. Qui peut entendre une si affreuse impiété sans horreur et sans affliction? et cependant ce que nous détestons si fort chez les hérétiques et les païens, nous, chrétiens, nous n'hésitons pas à le commettre! Faites-vous autre chose, ivrognes et intempérants, dont les excès font de cette âme, sanctifiée dans le baptême et consacrée comme le sanctuaire du Saint-Esprit, un temple idolâtre de Bacchus? Faites-vous autre chose, impudiques, dont la vie honteuse change cette âme, ce tabernacle de l'Esprit saint en un temple de Vénus? Faites-vous autre chose, vous tous dont le cœur et l'imagination sont sans cesse ouverts à mille désordres, à mille pensées mauvaises, sales, impies, qui péchez et qui outragez Dieu sans cesse, sinon de fait, au moins de consentement? N'est-ce pas faire de votre âme, qui était la demeure du Saint-Esprit, une étable de vils animaux, un repaire de démons? Hommes insensés, ne craignons-nous pas les châtiments de Dieu et son bras vengeur, qui s'est tant de fois appesanti sur les violateurs sacriléges de sa demeure, sur les profanateurs des temples de bois et de pierre de l'ancienne alliance, qui n'étaient cependant que des ombres et des figures de ceux de la nouvelle? Et ne tremblerons-nous pas de profaner ou de souiller ces temples, qui sont notre propre personne, ces temples bien plus saints que

ceux-là, et où réside le Saint-Esprit quand nous vivons bien?

L'Apôtre saint Paul, après avoir rappelé aux Corinthiens qu'ils étaient les temples de Dieu et que l'esprit de Dieu habitait en eux, ajoute des paroles qui doivent faire frémir d'épouvante tous les pécheurs : *Si quis autem templum Dei violaverit, disperdet illum Deus*[1], mais si quelqu'un a violé le temple de Dieu, et il entend par ce temple notre propre personne, *disperdet illum Deus*, Dieu le perdra! Tremblez, parents qui, au lieu de faire renouveler à vos enfants les engagements et les promesses du baptême, leur inspirez l'amour du monde; qui les scandalisez par vos paroles et vos exemples, et qui, de temples du Saint-Esprit qu'ils étaient devenus par le baptême, en faites le séjour du démon et le repaire du péché! *Disperdet Deus :* Dieu vous perdra pour avoir profané dans leur première innocence ces temples sacrés. Tremblez, vous qui égarez et qui abusez les innocents, qui les faites tomber dans le mal par vos présents et vos promesses! *Disperdet Deus* : Dieu vous perdra. Tremblez, pécheurs, qui que vous soyez! car si quelqu'un profane le temple du Seigneur, Dieu le perdra : *Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus.* Épouvantables paroles : « Dieu le

[1] I Cor., III, 17.

perdra! » Ce n'est point un homme, ce n'est point un ange, mais c'est Dieu, à la main toute-puissante de qui nul ne peut ni résister ni se soustraire. « Dieu le perdra! » Ce ne sera pas une correction ou un châtiment paternel, mais « il le perdra à jamais; » non par la mort temporelle du corps seulement, mais tout à la fois par la mort éternelle du corps et de l'âme!...

Je terminerai par les paroles du grand pape saint Léon : *Agnosce, ô christiane, dignitatem tuam, et divinæ consors factus naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire*[1]! Reconnais, ô chrétien, ta dignité sublime, et devenu participant de la nature divine, ne te ravale plus désormais par une vie coupable à ta première indignité! Nous sommes devenus participants de la nature de Dieu lorsque Dieu le Père nous a reçus pour ses enfants par l'infusion de sa grâce sanctifiante. Ne soyons pas si dénaturés que de nous rendre de nouveau par le péché les esclaves du démon. Saint Léon continue de s'adresser aux chrétiens en ces termes, et je vous dirai avec lui : *Memento cujus capitis et cujus corporis sis membrum*, souvenez-vous de quel chef et de quel corps vous êtes membres; c'est-à-dire de Jésus-Christ et de sa sainte Église, à laquelle vous avez été incorporés comme un membre vi-

[1] S. Leo, *de Nat. Dom.*, III.

vant. Ne soyez donc plus si ingrats, si insouciants ou si impies que de faire d'un membre de Jésus un instrument de péché. Et après quelques paroles que je passe sous silence, saint Léon termine son discours par ces paroles sublimes, qui termineront aussi le mien : *Per baptismatis sacramentum Spiritus Sancti factus es templum, noli tantum habitatorem pravis de te actibus effugare, et diaboli te iterum subjicere servituti*, par le saint sacrement du baptême vous êtes devenus les temples du Saint-Esprit, ne chassez pas de vous par de mauvaises actions un si grand hôte, et ne vous soumettez plus à l'esclavage du démon. Et la raison qu'il en donne est bien propre à toucher efficacement le cœur d'un chrétien : *Quia pretium tuum sanguis est Christi*, parce que le prix de votre délivrance et de votre rédemption est le sang du Christ, le sang du Fils unique de Dieu. *Qui in veritate te judicabit, qui in misericordia te redemit*, qui vous jugera avec équité, comme il vous a rachetés avec clémence : *Qui cum Patre et Spiritu Sancto regnat in sæcula sæculorum, amen*, et qui avec le Père et le Saint-Esprit règne à jamais dans tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

## IIe SERMON

### POUR LA FÊTE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

*Euntes, docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.*

Allez; instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. (MATTH., XXVIII, 19.)

Nous célébrons aujourd'hui le plus grand de tous les mystères, celui de la très-sainte Trinité, c'est-à-dire d'un Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. C'est ici surtout que nous devons reconnaître avec le Prophète que le Seigneur est un Dieu caché : *Vere tu es Deus absconditus* [1]. Il est caché non-seulement à nos yeux, mais aussi à notre imagination, qui peut bien s'en étonner, mais qui ne saurait jamais l'embrasser ni le comprendre, et nous ne pourrons voir clairement combien il est au-dessus de notre intelligence que dans le ciel. Cependant nous devons croire et adorer ce que notre entendement ne peut pénétrer, et il ne nous est pas permis, Mes Frères, d'oublier quelles grandes

[1] Is., XLV, 15.

obligations nous avons à la très-auguste Trinité, au nom de qui nous avons été baptisés. Nous sommes tenus, en vertu de notre ministère, de vous les faire connaître; car le Christ ordonnant à ses disciples de baptiser les nations au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit leur enjoint aussi de les instruire. On ne sait souvent pas assez combien est grande la grâce que nous avons reçue dans le baptême, et nous devons vous apprendre ce qu'elle exige de vous. Entretenons-nous donc d'un sujet d'une si grande importance, pour que nous puissions vivre dans le christianisme d'une manière qui réponde à la dignité de notre vocation. L'excellence de la grâce du baptême fera le sujet de ma première partie : dans la seconde je vous montrerai quelles obligations nous impose cette grâce.

Voulez-vous connaître, Mes Frères, quelle est la grâce du saint baptême et l'excellence de la faveur qui vous a faits chrétiens, remarquez avec saint Grégoire de Nazianze « que cette grâce est la splendeur de l'âme, un changement de notre vie passée en une vie plus parfaite, et que c'est le don le plus sublime que Dieu ait jamais fait à l'homme. « Oui, mes amis, ces simples paroles : *Je vous baptise,* et cette eau qu'on verse sur notre tête constituent les faveurs les plus précieuses que l'homme puisse recevoir de la bonté divine; c'est le commencement et le

principe de votre salut et de votre bonheur éternel. Et ne regardez pas ceci comme de vaines paroles ; pénétrez-en profondément votre cœur. Dieu, dit saint Pierre, nous a dispensé par Jésus-Christ un don si précieux, si excellent, qu'il nous rend participants de la nature divine : *Per quem maxima et pretiosa nobis promissa donavit, ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ* [1]. Peut-il y avoir quelque chose de plus élevé ? Par le saint baptême nous entrons en communauté avec la sainte Trinité, en communauté avec le Père, dont nous devenons les enfants, en communauté avec le Fils, dont nous devenons les membres, en communauté avec le Saint-Esprit, dont nous devenons les temples. Développons un peu ces sublimes qualités d'une si heureuse union.

1° Je dis qu'un chrétien par la grâce du baptême entre en communauté avec Dieu le Père, dont il devient l'enfant. Écoutez ces paroles de l'Apôtre saint Paul dans sa lettre aux Romains : « Chrétiens, » dit-il, « nous n'avons point reçu un « esprit de servitude et de crainte, » comme les Juifs, « mais un esprit » d'amour et « d'adoption « qui nous permet de dire à Dieu : *Abba pater!* « ô mon Dieu, vous êtes mon Père, et j'ai l'hon- « neur d'être votre enfant [2]. » O bienveillance imméritée! qui peut concevoir une si grande

[1] II Petr., I, 4. — [2] Rom., VIII, 15.

faveur? Je ne suis pas surpris que saint Jean, ne trouvant pas d'expression assez puissante pour en définir la grandeur, s'écrie : *Videte*, Chrétiens, ouvrez les yeux et voyez! *Videte*, et que veut-il que nous voyions? *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus*[1]! Concevez si vous le pouvez combien doit être immense l'amour que le Père nous a témoigné pour que nous soyons devenus ses enfants non-seulement de nom et par ressemblance, mais véritablement et en réalité par l'adoption! ô sublime dignité du chrétien! Mais combien grand est l'aveuglement d'un grand nombre qui en font si peu de cas! Pour ce qui regarde le nom d'enfants de Dieu, les premiers chrétiens tenaient si fort à ce titre d'honneur qu'ils le préféraient aux plus grandes dignités du monde. Et maintenant on en est venu à l'estimer si peu qu'on le place presque toujours après toutes les choses du monde. Oh! revenons de cette erreur; préférons tout abandonner plutôt que de perdre ce titre glorieux, qui est le premier avantage que nous confère la grâce du baptême.

2° Le baptême nous rend les membres de Jésus-Christ. On distingue deux corps dans le Fils de Dieu; l'un naturel, l'autre spirituel : le corps naturel est celui qu'il a pris dans le sein imma-

[1] Joann., III, 1.

culé de Marie, sa sainte mère, par l'opération surnaturelle du Saint-Esprit, celui qui repose ici sur la terre dans le saint sacrement des autels et qui dans le Ciel est environné de gloire; le corps spirituel du Christ est sa sainte Église, dont nous sommes les membres et dont le Christ est le chef. C'est ce chef en qui reposent toutes les grâces qui nous sont accordées et qu'il répand constamment sur les enfants de la sainte Église. Il donne aux vierges la grâce de la pureté, le zèle aux Apôtres et aux docteurs, la mortification aux pénitents et la charité à tous les chrétiens. En outre, c'est avec ce chef que nous avons l'honneur d'être unis par le saint baptême. N'est-ce pas là, dit saint Augustin, un motif de rendre à Dieu de continuelles actions de grâces? Nous ne sommes absolument rien par nous-mêmes, et à peine sommes-nous unis à Jésus-Christ dans le baptême que nous devenons les membres de son corps spirituel. Heureux état que celui où nous place ce saint sacrement! Ne s'ensuit-il pas, Mes Frères, que nous, les membres de Jésus-Christ, nous devons vivre d'une manière digne de lui : ne soyons pas, dit saint Augustin, des membres corrompus et gangrenés qui méritent d'être retranchés du corps; mais soyons des membres saints et vigoureux, qui s'unissent avec le corps et la vie, en Dieu et pour Dieu.

Le troisième avantage que nous apporte la

grâce du baptême, c'est qu'il nous rend les temples du Saint-Esprit. Ignorez-vous, dit l'Apôtre, que vos membres sont les temples du Saint-Esprit? *Nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus Sancti, qui in vobis est*[1]? Cette consécration spirituelle et mystérieuse s'effectue dans le baptême : aussitôt que vous avez reçu ce sacrement, le Saint-Esprit est descendu en vous invisiblement.

Êtes-vous suffisamment pénétrés de ces importantes vérités, Mes Frères? On lit dans les Actes des Apôtres que saint Paul, rencontrant sur la route d'Éphèse quelques disciples de saint Jean-Baptiste, leur demanda s'ils avaient reçu le Saint-Esprit et s'ils croyaient : *Si Spiritum Sanctum accepistis credentes*[2]? Non, dirent-ils, nous ne savons même pas s'il y a un Saint-Esprit. Je sais bien, mes amis, qu'on doit vous parler autrement qu'à des nouveaux convertis; si pourtant je demandais à beaucoup d'entre vous : Avez-vous reçu le Saint-Esprit dans le baptême? savez-vous bien que vous êtes ses temples et qu'il réside en vous par la grâce de ce saint sacrement? je craindrais qu'ils ne me répondissent : Nous ne savons pas ce que vous nous demandez.

Hélas! mes amis, au nom de qui donc fûtes-vous baptisés? ouvrez les yeux de la foi, et vous

[1] I Cor., VI, 19. — [2] Act., XIX, 2.

verrez que ce fut au nom de la très-sainte Trinité, que par elle vous êtes devenus les enfants du Père céleste, les membres du Fils et les temples du Saint-Esprit. O inappréciable ferveur! à peine étiez-vous nés que Dieu vous a choisis pour vous favoriser de la grâce du baptême, et cela sans le moindre mérite de votre part, et pendant que tant d'infidèles restent confondus dans une commune perdition! Mais pensez-vous bien à cet immense témoignage de bienveillance? n'en est-il pas une foule qui l'ignorent ou qui y réfléchissent peu? O déplorable aveuglement! ô criminelle ignorance! Vous savez bien où est situé votre champ, votre maison, votre bien, et vous ne savez pas ce que vous êtes et ce que la bonté de Dieu a fait pour vous! Mais fussiez-vous même pénétrés de cet admirable bienfait, cela ne suffit pas encore : il faut aussi connaître les obligations que vous impose la grâce du baptême.

« Le baptême est une sorte de pacte que nous « faisons avec Dieu, » dit saint Grégoire de Nazianze, « et par lequel nous nous engageons à me- « ner une vie plus pure que par le passé. » Pour remplir les clauses de ce traité, nous devons donner une sérieuse attention aux promesses que nous y avons faites et à tout ce que le Sauveur nous a ordonné ; c'est-à-dire à vivre conformément à son Évangile, à fuir le péché et à pratiquer la vertu. Voilà notre devoir et la perfection

à laquelle nous sommes appelés depuis que nous avons reçu le saint baptême! Ne vous trompez pas, Mes Frères, il ne suffit pas d'être chrétiens, mais il faut aussi vivre selon l'Évangile de Jésus-Christ.

Le premier degré de la liberté chrétienne, dit saint Augustin, est d'être libre du vice. Je ne prétends pas exiger, dit ce saint Père, que, parce qu'on est chrétien, on doive absolument être pur de tout péché, puisque les plus justes même ne peuvent en être exempts, et que tous ont besoin de la miséricorde de Dieu; mais nous devons avoir un soin tout spécial de fuir surtout le péché, qui, fût-il en nous le seul, porte à notre âme un coup mortel, et celui-là, dit ce même docteur, les vrais chrétiens ne le commettent pas. Cette doctrine est conforme à celle de l'Apôtre, qui nous enseigne qu'un chrétien, après qu'il a été baptisé, doit se regarder comme un homme mort au péché et enseveli avec le Christ.

Mais, hélas! que cet enseignement est peu suivi ou mal mis en pratique! quelle horreur avons-nous du péché? Sommes-nous convaincus de cette vérité qu'un chrétien ne peut pas commettre de péché mortel? que celui qui s'y livre est indigne de ce titre? Oui, si vous êtes ivrognes, blasphémateurs, voleurs, impudiques, j'ose vous dire, avec les saints Pères, que vous ne méritez plus de porter ce titre glorieux : c'est donc une honte et un affreux désordre qui mériterait d'être

pleuré avec des larmes de sang, que de voir de nos jours régner le péché dans presque tous les états de vie. On avale l'iniquité comme l'eau, on se vautre dans la fange du péché, comme si l'on n'en avait pas été lavé dans les ondes saintes du baptême : on ne voit que corruption et impureté parmi les jeunes gens ; les parents, loin de leur faire renouveler les promesses de leur baptême, les livrent au démon et n'ont de sollicitude que pour leur inspirer l'amour du monde. Pères et mères, arrêtez-vous un instant ici, et prêtez quelque attention. Est-ce là cette robe d'innocence qui fut donnée à votre enfant au jour de son baptême, cette robe qu'il devait porter sans tache jusqu'au jour du Seigneur ? Hélas ! je crains que vous ne deviez nous avouer que le péché mortel, ce monstre féroce, a dévoré votre enfant : *Fera pessima comedit eum*[1]. Jugez-en comme bon vous semble, mais il n'est pas moins vrai que nous devons mourir au péché, et surtout aussi vivre de la vie de Jésus-Christ.

« Vous tous, dit l'Apôtre, qui êtes baptisés en « Jésus-Christ, vous avez revêtu Jésus-Christ. » Tel est le vêtement que vous avez reçu dans le baptême. Si donc nous sommes revêtus de Jésus-Christ, nous devons paraître semblables à lui. Son humilité, sa pureté, sa sainteté de vie doi-

[1] Gen., XXXVII, 33.

vent se refléter dans nos mœurs : nous devons être revêtus extérieurement de lui pour édifier notre prochain, et nous devons l'être intérieurement pour nous sanctifier nous-mêmes. Est-ce ainsi, Mes Frères, que nous sommes revêtus du Christ? est-ce le Christ qui brille en nous? Hélas! le démon et le péché n'ont-ils pas plus d'empire en nous que le Christ et la vertu? Pensons-y sérieusement, et souvenons-nous, dit le pape saint Léon, que c'est en vain que nous oserions nous glorifier du titre de chrétiens si nous ne sommes pas les imitateurs de Jésus-Christ [1].

Pour conclusion de ce discours, je vous prie, Mes Frères, de vous remettre aussi souvent que possible en mémoire votre saint baptême : pensez aux grâces, aux faveurs que vous y avez reçues et aux engagements que vous y avez contractés; pensez à ce que vous avez promis par la bouche de votre parrain et de votre marraine, et regardez ces promesses comme sacrées. Vous avez renoncé à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, et vous avez juré d'être fidèles à Jésus-Christ; mais avez-vous tenu votre serment? Ah! que de fois vous avez violé ces saintes promesses! Renouvelez-les donc en cette solennité, et qu'il n'y ait rien dans le monde qui puisse vous les faire enfreindre désormais. Quand l'orgueil, la vaine gloire, les satisfactions

[1] S. Leo, *Serm.* v, *de Nat. Dom.*

du monde viendront s'offrir à vous, quand ce qui vous est le plus cher vous sollicitera au péché, dites avec franchise et indépendance : O créature, vous m'avez abusé déjà! [1] *Decepisti me* ! mais vous ne me séduirez plus à l'avenir ; j'ai promis à Dieu de lui être fidèle, j'ai engagé ma parole, je ne puis faire autrement.

Prenez donc, Mes Frères, en cette auguste solennité, la résolution de renoncer au péché, et renouvelez les promesses de votre saint baptême, afin que vous puissiez paraître dignement à la table du Seigneur, pour y nourrir votre âme du pain de vie, du gage sublime de votre salut éternel.

Ainsi soit-il.

[1] Judic., XI, 35.

## Ier SERMON

### POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

*Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos. et cœperunt simul omnes excusare.*

Un homme prépara un grand repas auquel il invita beaucoup de convives : mais ceux-ci commencèrent tous à la fois à s'excuser. (Luc., xiv, 16 et 18.)

Le festin dont il est parlé dans l'Évangile de ce jour, selon le commentaire général des saints Pères, n'est autre, Mes Frères, que le très-saint sacrement des autels. C'est ainsi que l'Église a semblé l'entendre aussi en choisissant cette parabole pour en faire l'application au très-auguste sacrement. C'est un grand festin : grand par rapport à celui qui l'institua ; grand par rapport à la nourriture qui est la chair et le sang véritables d'un Dieu fait homme ; grand par rapport à ses effets, qui sont surprenants et miraculeux.

C'est à ce grand repas, Mes Frères, que vous êtes tous conviés, et je viens aujourd'hui, du haut de cette chaire, vous l'annoncer de la part de

Dieu. Sachez que le Seigneur souhaite et désire que la salle du festin soit remplie de convives : *Compelle intrare, ut impleatur domus mea ;* il ne néglige rien pour vous y engager. Tantôt il vous promet que, par la réception de cette divine nourriture, vous ressusciterez glorieusement et que vous vivrez dans l'éternité : *Vivet in æternum*[1]. Tantôt il vous menace d'un éternel malheur, si vous négligez de manger sa chair et de boire son sang : *Non habebitis vitam in vobis*[2].

Le Fils de Dieu peut-il se donner plus de peine pour vous engager à recevoir souvent le très-auguste sacrement des autels ? Et cependant que vous approchez peu de la sainte Table ! Ne doit-on pas pleurer avec Jérémie de ce qu'il en est une foule qui se rendent rarement au festin solennel de l'Agneau ? *Eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem*[3]. On apporte , avec les invités de l'Évangile, une foule d'excuses : l'un a son négoce, et est accablé de besogne ; un autre est père de famile, et ses affaires absorbent toutes ses préoccupations ; une autre est mère, et a le fardeau d'un grand nombre d'enfants, dont l'entretien exige tous ses soins. Et c'est ainsi qu'on se laisse égarer par mille vains prétextes ! *Cœperunt simul omnes excusare*[4].

Il est donc, selon moi, de la plus haute né-

[1] Joann., VI, 52. — [2] Ib., 54. — [3] Thren., I, 4. — [4] Luc., XIV, 18.

cessité de vous engager à vous approcher fréquemment de la table du Seigneur : c'est pourquoi je vais vous montrer aujourd'hui qu'il n'est point de bonheur plus grand que de pouvoir s'en approcher, et qu'on ne s'en éloigne que parce que l'on ne connaît pas assez toute l'étendue de ce bonheur et de ce bienfait.

Qui ne s'estime pas heureux de pouvoir être admis à la table d'un roi, d'un prince, d'un grand de ce monde? Le cœur s'en trouve si rempli, qu'il ne peut contenir sa joie ni la taire. Combien donc ne doit-on pas s'estimer heureux de s'asseoir à la table du Roi des rois, du Prince de la paix, Jésus-Christ, de ce grand et puissant Dieu? Pourra-t-on renfermer dans son âme un tel bonheur, et s'empêcher de le célébrer partout dans des chants d'allégresse !

Aman, l'ami intime du roi Assuérus, qui l'avait élevé au-dessus de tous les princes de sa cour et mis au premier rang parmi les grands de son royaume, estimait tant l'honneur de s'asseoir avec le roi à la table de la reine Esther, que, ne pouvant contenir ses transports, il convoqua tous ses amis, il étala à leurs yeux la grandeur de ses richesses et la pompe de son élévation; puis, comme si ce n'était là qu'une faible partie de son bonheur, il ajouta qu'il était aussi invité à la table de la reine. *Regina quoque Esther nullum allium vocavit ad convivium cum rege præter me; apud quam*

*etiam cras cum rege pransurus sum*[1] : La reine Esther n'en a point invité d'autre que moi à son repas avec le roi, et c'est chez elle aussi que demain je dois dîner avec le roi. Si Aman regardait cela comme un si grand honneur, comme une faveur si exceptionnelle, Mes Frères, que devons-nous donc penser, nous qui sommes appelés, non à la table d'une reine Esther, d'un roi Assuérus, mais à la table du Dieu tout-puissant, du Roi des rois !

L'Écriture sainte nous apprend que ce fut un bonheur tout particulier pour les enfants de Berzellaï que David, couché sur son lit de mort, recommandât à son fils Salomon, qui devait lui succéder au trône, de les admettre à sa table pendant toute leur vie : « Vous témoignerez, » dit David, « de la reconnaissance aux enfants de Berzellaï « de Galaad, et ils mangeront à votre table ; car « ils vinrent au-devant de moi lorsque je fuyais « devant votre frère Absalon[2]. » C'était pour eux un bonheur excessif ; quel bonheur incontestablement plus grand n'est-ce point pour nous, de pouvoir pendant toute notre vie nous asseoir à la table du véritable Salomon, de celui qui est bien plus grand que Salomon, de Jésus-Christ ; de pouvoir nourrir notre âme de son propre corps caché sous les apparences du pain dans le très-auguste sacrement !

[1] Esth., v, 12. — [2] III Reg., II, 7.

Miphiboseth, fils de Jonathas, lorsqu'il apprit qu'il serait reçu tous les jours de sa vie à la table de David, regardait cette distinction comme une si insigne faveur que, frappé d'étonnement, il s'écriait en se prosternant à terre : « Qui suis-je? moi, « votre serviteur, pour que vous ayez pu jeter les « yeux sur un ver de terre comme moi ! » Est-il possible que votre infime serviteur soit élevé à un tel degré de bonheur et de gloire! Ce n'est point ici un roi de la terre qui nourrit à sa table un esclave abject; c'est le Créateur lui-même qui nous fait cet honneur, à nous ses créatures, pendant tout le temps de notre vie : notre bonheur surpasse donc incomparablement celui de Miphiboseth.

Quand nous réfléchissons à tout cela, Mes Frères, qui de nous ne s'écriera avec le prophète David : « O Seigneur! qu'est-ce l'homme pour « que vous daigniez songer à lui? et pourquoi « lui témoignez-vous tant d'affection? » Car qu'étaient les repas d'un Assuérus, d'un Salomon, d'un David, quelque puissants qu'ils fussent, en comparaison de la table où nous sommes invités, de la table de l'Homme-Dieu, du Christ, du maître du ciel et de la terre, du souverain Seigneur de toutes les puissances! Quelle différence entre les mets qui y sont offerts! on ne voyait jamais dans les premiers que de la chair des bœufs, des moutons, des veaux et de vils animaux ; on n'y buvait que

le jus des raisins pressés ; aliments et boisson dont on se dégoûte dès qu'on en est rassasié et qui souvent incommodent et surchargent le corps ; mais à la table du Christ, c'est sa propre chair qui nous est servie, sa chair dont il a dit lui-même : *Caro mea vere est cibus*[1], Ma chair est vraiment un aliment. On nous y offre pareillement son propre sang, dont il a dit aussi : *Sanguis meus vere est potus*[2], Mon sang est vraiment un breuvage. Aliment et breuvage dont on n'est jamais rassasié, dont on n'a jamais de dégoût, mais qu'on désire toujours avec plus d'ardeur, dont on est toujours affamé et altéré, parce qu'ils procurent à l'âme la santé et la vie, comme l'attestent ces paroles : *Qui edunt me, adhuc esurient ; et qui bibunt me, adhuc sitient*[3] Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif : et ailleurs, *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam*[4], Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, celui-là a la vie éternelle. Quel honneur, quelle félicité de pouvoir participer à un festin si extraordinaire, si auguste, si divin !

Lorsque la très-sainte Vierge Marie alla visiter sa cousine Élisabeth, celle-ci, frappée d'admiration à la vue du grand bonheur qui lui arrivait, s'écriait avec humilité : « D'où me vient ce

[1] Joann., VI, 56. — [2] Ib. — [3] Eccl., XXIV, 29. — [4] Joann., VI, 55.

« bonheur, que la mère de mon Seigneur vienne « à moi! » Voilà ce que disait sainte Élisabeth : que devons-nous dire, nous pauvres et misérables pécheurs que nous sommes, lorsque nous avons le bonheur de recevoir, non la Mère de Notre-Seigneur, mais le Seigneur lui-même notre Dieu, notre Créateur et notre Rédempteur ?

Si vous conceviez bien, Mes Frères, l'étendue de ce bonheur, quel cas vous en feriez! Vous vous en estimeriez heureux, dussiez-vous, pour n'en jouir qu'une seule fois dans votre vie, abandonner tous vos biens, exercer le travail le plus pénible et souffrir les plus cruelles persécutions. Vous vous en estimeriez heureux, dussiez-vous traverser les mers, pénétrer dans les contrées les plus reculées, passer à travers les flammes et mourir du plus affreux supplice. Vous vous estimeriez heureux de l'obtenir au prix de votre existence, au prix de mille existences même, si c'était possible. Et cependant n'est-ce pas un affront pour la religion et un scandale pour les chrétiens, qu'on doive les contraindre de se présenter à la table du Seigneur ?

Il est bien vrai, et rendons-en grâces au Seigneur, qu'il est encore parmi nous des âmes dévotes qui, animées d'un saint désir, ressentent en elles-mêmes une secrète ferveur qui les y attire, des âmes qui ne laissent échapper aucune occasion de s'approcher de la table sainte, et pour

qui ce serait la plus sensible punition que d'en être privées : mais que d'âmes mondaines n'y a-t-il pas qui négligent complétement de se nourrir de cet aliment céleste, de ce pain de vie! Combien d'hommes, dont le cœur desséché par les distractions du monde ou par une passion particulière qui les entraîne, ont perdu tout sentiment de dévotion! Comme si ce pain céleste dont ils devraient se nourrir ici-bas leur était devenu insipide, ils laissent passer des années entières sans le recevoir ; et alors même ils s'efforcent encore de légitimer leur conduite irréligieuse par de brillantes, mais vaines excuses!

Réellement, Mes Frères, si vous êtes du nombre de ces derniers, c'est que vous n'avez aucune idée de la grandeur du bienfait qu'on vous offre. Si l'on vous montrait un grand trésor, n'y courriez-vous pas pour l'obtenir? Si l'on vous offrait une haute dignité, n'y aspireriez-vous pas avec ardeur? Si vous étiez invités au repas de noces d'un roi de ce monde, n'y voleriez-vous pas avec empressement? Et l'on vous montre ici un trésor qui constitue toute la richesse du ciel et de la terre; on vous offre un honneur qui surpasse infiniment la dignité de toutes les grandeurs du monde : on daigne vous appeler au banquet du Roi des rois, et vous n'apportez aucun empressement à jouir d'un objet si précieux, si glorieux, si excellent!

Aussitôt qu'on eut dit à Marie, la sœur de Marthe : « Le Seigneur est arrivé, il vous de-« mande, » elle se leva sur-le-champ et ne consulta que sa ferveur : *Surgit cito* [1]. Elle courut à lui pour avoir la consolation de ramener dans sa maison celui qui est la résurrection et la vie. A l'instant où le Seigneur dit à Zachée : « Descen-« dez de cet arbre, et allez chez vous, c'est là « que je dois me reposer aujourd'hui, il des-« cendit promptement, » dit l'évangéliste : *Festinans descendit* [2], et il alla en toute hâte donner ses ordres pour recevoir avec honneur le saint Prophète, et il le reçut avec toutes les démonstrations d'une vive allégresse : *Excepit illum gaudens* [3]. Hélas ! Mes Frères, d'où vient donc cette froideur mortelle, cette cruelle indifférence, cet éloignement injurieux, que vous témoignez au même Dieu qui daigne vous honorer de sa visite dans la communion, apporter à votre âme le salut et la paix et vous enrichir de ses dons les plus précieux ? Sans doute, je le dis et je le répète encore, c'est parce que vous ne connaissez pas la grandeur du bienfait qu'on vous offre. Puissiez-vous en être efficacement pénétrés en ce jour : *Si scires donum Dei* [4].

Eh bien donc, Mes Frères, nourrissez désormais votre âme aussi souvent que possible du pain

[1] Joann., XI, 29. — [2] Luc, XIX, 6. — [3] Ibid. — [4] Joann., IV, 10.

des anges, qui chaque jour descend des cieux sur nos autels; n'imitez pas ces chrétiens indolents et lâches qui se contentent de recevoir une ou deux fois tout au plus par an cet auguste sacrement, et Dieu sait encore dans quelles dispositions! Peut-être avec un cœur souillé d'abominables péchés, peut-être plus par respect humain que dans le but de plaire à leur Seigneur et leur Dieu! Ne les suivez en aucune manière; mais mettez de côté tout soin des choses du monde, pour ne prendre à cœur que la plus essentielle et la plus importante des choses, le bien-être de votre âme : approchez de la table du Seigneur, et recevez Jésus-Christ; déposez-le dans votre cœur avec la ferveur des premiers chrétiens. C'est ainsi que vous posséderez votre Dieu, votre Créateur, votre Sauveur, qui vous ornera de plus en plus de ses grâces, qui vous animera de son esprit et vous enrichira de ses trésors; par ce pain céleste vous obtiendrez votre sanctification, votre vie, votre salut, et après avoir reçu la sainte Hostie vous pourrez vous écrier avec l'apôtre saint Paul : « Je vis, et ce n'est point moi qui vis, mais « c'est le Christ qui vit en moi [1]. »

Ainsi soit-il.

[1] Gal., II, 20.

## IIe SERMON

### POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

*Misit servum suum hora cœnæ dicere invitatis ut venirent... cœperunt simul omnes excusare.*

L'heure du souper étant venue, il envoya son serviteur dire aux invités de s'y rendre... mais ils commencèrent tous à s'excuser.

(Luc., xiv, 17 et 18.)

Comme ce père de famille qui envoyait un de ses serviteurs convier, engager et presser même différentes personnes de se rendre à son souper, de même le Seigneur envoie ses ministres, les confesseurs et les prédicateurs, pour exhorter les fidèles, pour les exciter et les conjurer instamment de se rendre à sa sainte table, où il leur offre sa propre chair en nourriture et son précieux sang en breuvage : mais qui répond avec amour et reconnaissance à cette aimable invitation de Jésus-Christ? Hélas! comme les invités de l'Évangile, la plupart des hommes se montrent ingrats et rebelles : *Cœperunt simul omnes excusare.*

N'est-ce pas la manière d'agir d'un certain nombre d'entre vous, Mes Frères? Je dois reconnaître pourtant que parmi nous il en est qui se rendent tous les mois et même plus souvent à la table du Seigneur : mais il en est bien plus qui s'en approchent rarement, il en est même qui s'y montrent à peine une fois par an.

Ils n'ont point de temps, ils ont beaucoup d'enfants à surveiller, beaucoup de bestiaux à soigner, une grande famille et un surcroît de besogne qui les empêchent de venir souvent au Seigneur. Misérables prétextes! car s'ils voulaient dire la vérité, ils devraient avouer que ce n'est point le temps qui leur manque, mais bien le zèle, l'amour et la dévotion.

D'autres n'ont point de vêtements convenables, et ils ont honte de paraître ainsi à la table sainte. C'est également une pitoyable excuse pour colorer leur lâcheté et leur indifférence : ils n'ont point de vêtements : ils ne sortent donc jamais? ils ne se laissent point voir aux hommes? mais si assurément : qu'est-ce donc qui les empêche de venir à la sainte communion? Pour qui sont les vêtements? Pour les hommes seulement; car le Seigneur ne regarde, lui, qu'à l'état de l'âme, si elle est revêtue de sa grâce sanctifiante, c'est-à-dire pure de péché mortel:

D'autres enfin cherchent à se disculper de leur lâcheté sous prétexte d'humilité : je ne suis pas

digne, disent-ils, d'aller si souvent à la sainte table. Mais s'ils voulaient parler sincèrement, ils devraient avouer que ce n'est pas tant l'humilité qui les éloigne de la sainte communion que le déréglement d'une vie qu'ils ne veulent point amender : ils sont attachés aux créatures, ils aiment la vanité, les biens et les plaisirs du monde; ils ne veulent pas y renoncer : voilà ce qui les empêche de communier souvent.

Si l'on connaissait bien tout le prix de la sainte communion, si l'on savait combien il est dangereux de la négliger, on n'apporterait aucune excuse pour s'en dispenser, on y serait porté de soi-même : on ne se contenterait pas simplement d'aller à la sainte communion; mais on s'y préparerait de son mieux pour participer aux précieux avantages qu'elle nous offre. Pour vous y exciter tous, je vais donc vous montrer que, comme rien n'est plus avantageux que de communier fréquemment et dignement, rien non plus n'est plus funeste que de s'en abstenir.

Par la sainte communion nous possédons en nous le Saint des saints, le Seigneur des seigneurs, le créateur du ciel et de la terre : nous possédons le dispensateur de tout bienfait, la source de tout don, le principe de tout bien. Mes Frères, pourrait-il donc y avoir quelque chose de plus avantageux que de communier souvent et d'une manière digne? non; les avantages qu'on en re-

tire, soit pour l'âme, soit pour le corps, sont non-seulement innombrables, mais ils sont infiniment grands et excellents.

N'en doutez aucunement : car si les trois jeunes hommes de Babylone demeurèrent intacts au milieu des flammes de la fournaise ardente, à cause de la présence d'un ange ; si l'Égyptien Putiphar fut comblé de prospérité dans ses richesses, parce que le patriarche Joseph demeurait chez lui ; si les passagers qui avec saint Paul couraient en mer le danger de périr furent, à cause de sa société, délivrés du naufrage et de la mort, ne pouvons-nous pas espérer tout salut, toute bénédiction et toute prospérité quand nous faisons une digne communion, où ce n'est point un ange, un patriarche, un apôtre, mais Jésus-Christ lui-même qui se présente à notre âme, qui y réside et qui y fixe son séjour?

Lorsque le Sauveur conversait ici-bas avec les hommes, les peuples, suivant le témoignage de saint Luc, accouraient à lui pour le toucher ; car il s'exhalait de lui une vertu qui les guérissait tous : *Virtus de illo exibat, et sanabat omnes* [1]. Le contact de ses vêtements rendait la santé aux malades les plus incurables ; l'attouchement de ses mains était un remède universel à tous les maux ; à sa voix les morts ressuscitaient bien qu'ils tom-

[1] Luc., VI, 19.

bassent déjà en putréfaction. Témoin cette femme qui fut guérie d'un flux de sang; témoin les aveugles, les sourds, les muets qui recouvrèrent la vue, l'ouïe, la parole; témoin trois morts ressuscités à son commandement Que n'avons-nous donc point à attendre quand nous mangeons dignement sa chair et que nous nous abreuvons de son sang divin, dans de fréquentes communions? Mes Frères, êtes-vous malades, il vous guérira : souffrez-vous la persécution, il vous délivrera : êtes-vous pauvres, il vous enrichira : êtes-vous en péril de mort, il vous protégera et vous gardera : de quelque malheur que vous soyez menacés, si vous recevez dignement Jésus-Christ, votre Sauveur et votre Dieu, si vous l'invoquez et si vous mettez en lui votre confiance, vous n'avez rien à craindre.

L'arche d'alliance nous offre de cela une frappante image : que de bienfaits extraordinaires ne procura-t-elle pas jadis au peuple élu de Dieu! Elle dessécha pour eux le Jourdain [1]. Elle fit tomber les murailles de Jéricho [2] et combla de bénédictions la maison d'Obededom [3]. Cette arche était une figure du très-auguste sacrement; et si, après vous être réconciliés avec Dieu, vous le recevez souvent avec respect et confiance, vous recevrez aussi une abondance de grâces. Le Christ même

[1] Jos., III. — [2] Ib. VI. — [3] II Reg., VI, 11.

nous en assure lorsqu'il dit : « Venez à moi, vous « tous qui êtes chargés et accablés » soit de pauvreté, soit de misère, soit de maladies, soit d'afflictions, soit de maux quelconques ; « venez, et je « vous réconforterai : *Venite ad me, omnes qui la-* « *boratis et onerati estis, et ego reficiam vos*[1]. »

Que d'hommes en ont fait l'heureuse expérience ! Saint François d'Assises entre autres, dans ses traverses, dans ses souffrances, dans ses afflictions, dans ses peines, avait recours à Jésus dans le très-saint sacrement de son amour, et sur l'heure il se trouvait soulagé, consolé, fortifié. Et vous-mêmes, Mes Frères, avez-vous jamais eu recours à lui, en le recevant avec respect et confiance, sans recevoir également du soulagement, de la consolation, du secours ?

Telle est l'étendue et l'excellence des avantages qu'on retire pour le corps de la communion fréquente et digne. Ceux qu'on en obtient pour l'âme ne sont pas moindres. Voulez-vous surmonter les tentations du démon, recevez souvent le très-saint Sacrement. Voulez-vous triompher de la corruption du monde, recevez souvent le saint Sacrement. Voulez-vous résister aux aiguillons d'une chair fragile, la dompter et la réduire en servitude[3], recevez souvent le saint Sacrement. C'est en vain que vos ennemis attaqueront

[1] Matth., XI, 28.

votre âme ; c'est en vain qu'ils viendront l'assaillir et l'assiéger : si vous recevez fréquemment et dans de bonnes dispositions le saint Sacrement, ce pain céleste vous fortifiera contre leur violence[1], il vous procurera une force qui mettra en fuite tous ceux qui vous oppriment[2] ; car la véritable force y est cachée : *Ibi abscondita est fortitudo*[3].

En effet si le malheureux Job, abandonné de tous les hommes et couché sur un fumier infect, osait dire à Dieu avec franchise : *Pone me juxta te et cujusvis manus pugnet contra me*[4], Seigneur, placez-moi près de vous et que la main de qui que ce soit s'élève contre moi ; combien pouvons-nous défier nos ennemis avec plus d'intrépidité quand Dieu est non-seulement près de nous, mais en nous-mêmes par la sainte communion ? Nous n'avons rien à craindre, quelle que soit la rage des ennemis de notre âme ; nous pouvons nous écrier avec David : Le Seigneur est mon protecteur ; pour qui devrai-je trembler[5] ? Le Seigneur est avec moi ; quel mal pourra me survenir[6] ? Nourris de la chair et du sang de notre Dieu, nous pourrons nous soustraire à tous les dangers qui mettent quelque obstacle à notre salut.

L'Écriture sainte nous en offre un exemple remarquable. Le Prophète Élie fuyait jadis la présence de l'impie Jézabel, qui le persécutait et

[1] Ps. CIII, 15. — [2] Ps. XXIV, 18. — [3] Hab., III, 4. — [4] Job, XVII, 3. — [5] Ps. XXVI, 1. — [6] Ps. XXII, 4.

cherchait à le faire mourir. Après avoir erré quelque temps dans la solitude, il se coucha à l'ombre d'un arbre, et, plus accablé de douleur que de fatigue, il s'endormit. Un ange lui apparut, qui lui dit en l'éveillant : *Surge et comede*, Levez-vous et mangez. Élie, s'éveillant, trouva à côté de lui un pain cuit sous la cendre et un vase plein d'eau; il mangea, il but, et fut de nouveau surpris par le sommeil. Mais alors l'ange du Seigneur revint encore à lui et lui dit : *Surge, comede; grandis enim tibi restat via*, Levez-vous et mangez, car vous avez encore un grand voyage à faire. Se réveillant à cette voix, il mangea et but une seconde fois, et se trouva si fortifié par cette nourriture, qu'il marcha pendant quarante jours et quarante nuits, jusqu'à ce qu'il arriva enfin à la montagne sainte d'Horeb[1].

Prêtez attention à cet exemple, Mes Frères. Comme le saint Prophète, nous errons dans le désert aride du monde; hélas! et comme lui nous avons encore une longue et pénible route à parcourir : *Grandis restat via!* Que de combats nous avons encore à subir! que d'ennemis à vaincre! que de dangers à traverser avant de parvenir à cette montagne spirituelle d'Horeb, au royaume des cieux! Où irons-nous chercher cette nourriture pour traverser les solitudes du monde, parsemées

[1] III Reg., XIX.

de toutes parts de ronces et d'épines? Où trouverons-nous des armes pour triompher de tous les redoutables adversaires de notre âme? Nulle part, Mes Frères, que dans une digne et fréquente réception du très-auguste sacrement des autels : c'est là le pain qui nous fortifiera dans les voies du salut; c'est là le pain qui soutiendra les forces de notre âme, jusqu'à ce que nous ayons atteint la céleste patrie.

Que de nombreux exemples pourraient ici venir à l'appui de mes paroles! mais je les omets pour n'en citer qu'un seul, celui des premiers chrétiens. Qu'est-ce qui les rendit si forts et si intrépides, qu'ils ne pouvaient être vaincus ni par la violence, ni par les peines et les supplices, ni par la tyrannie des rois et des empereurs? C'était un spectacle admirable que celui de ces tendres vierges, de ces enfants tout jeunes, s'élançant pleins de courage et de joie aux fers, aux bûchers, à la mort, comme s'ils fussent allés à un joyeux banquet! D'où leur venait ce courage, cette intrépidité, cette constance? C'est de ce pain spirituel qu'ils recevaient tous les jours dans la sainte communion, ainsi que l'atteste saint Luc : *Erant perseverantes in communicatione fractionis panis*, Ils participaient avec persévérance à la fraction du pain[1]. Ils puisaient à ce banquet sacré, où ils

[1] Act., II, 42.

se rendaient et où ils recevaient fréquemment le corps du Seigneur, le don précieux d'une infatigable persévérance. Jésus était, dans le très-auguste sacrement, leur sanctification, leur vie, leur salut.

Qui donc ne doit pas reconnaître que rien n'est plus avantageux que de communier dignement et fréquemment? Vous êtes tous d'accord sur ce point, n'est-il pas vrai, Mes Frères? il ne me reste donc qu'à vous faire voir aussi que rien n'est plus funeste que de s'éloigner de la sainte communion.

Et voulez-vous en être parfaitement convaincus? Remarquez de combien de bénédictions et de grâces on se prive par là : quand on se retire du distributeur de tous bienfaits, de la source de tout don, du principe de tout bien, on ne peut qu'être misérable et indigent, et l'on doit nécessairement manquer de tout.

Quand jadis l'enfant prodigue eut abandonné son tendre père, il tomba bientôt dans la pauvreté. Quand saint Pierre ne suivait plus que de loin son divin maître, cet amour qu'il lui portait s'affaiblit peu à peu, et il le renia jusqu'à trois fois. Quand le traître Judas se sépara de la société de Jésus, ce fut un homme perdu.

Voilà ce qui arrive encore aujourd'hui quand on abandonne le plus tendre de tous les Pères, le divin Jésus dans son très-auguste sacrement,

quand on se retire de lui et qu'on en demeure séparé. Car d'où vient que tant de chrétiens vivent sans consolation dans leurs misères, sans soulagements dans leurs douleurs, sans assistance dans leurs besoins? C'est parce qu'ils négligent de s'approcher de la sainte table. D'où vient que tant d'hommes abandonnent les voies de la justice, s'écartent du sentier de la vertu, et tombent sans cesse dans le péché? C'est parce qu'ils négligent de s'approcher de la sainte table. Et n'est-ce pas à cause de cela aussi qu'il en est peu qui vivent comme il faut; qui, d'année en année restent les mêmes et n'avancent ni dans la dévotion ni dans l'œuvre de leur salut. Ah! combien il en est qui doivent avec David s'écrier en gémissant : J'ai été frappé comme le foin et mon cœur est devenu aride, parce que j'ai oublié de manger mon pain : *Percussus sum ut fœnum et aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum*[1]. Oui, on peut dire d'eux ce que disait jadis le prophète des Israélites, qui, lorsqu'ils se trouvaient encore dans le désert, eurent du dégoût de la manne, de cette céleste nourriture : *Omnem escam abominata est anima eorum; et appropinquaverunt usque ad portas mortis*[2], Leur âme a pris en dégoût cette divine nourriture, et ils se sont ainsi approchés des portes de la mort; ils ont négligé

[1] Ps. CI, 5. — [2] Ps. CVI, 18.

la sainte communion : c'est ainsi qu'ils ont atteint le bord de l'abîme de perdition.

Je vous exhorte donc, Mes Frères, je vous prie, je vous conjure instamment de fréquenter la sainte communion et de le faire d'une manière digne. Mettez de côté toutes vos occupations mondaines pour profiter des avantages d'un si grand moyen de salut. Ne dites pas que vous n'avez pas le temps ; vous en perdez tant à rester au lit les dimanches et les jours de fête : vous en consacrez tant dans l'année à courir aux fêtes, aux noces, à vous amuser dans les cabarets et dans les tavernes. Pour l'amour de Dieu, ne nous objectez donc plus le manque de temps ; mais réveillez votre zèle et votre dévotion : voyez tant de chrétiens de votre état et de votre profession qui ne sont pas moins surchargés de besogne que vous, et qui, sans manquer en rien aux devoirs de leur condition, trouvent bien le temps d'aller à la table du Seigneur, une fois par mois, une fois par semaine, et même plus souvent. Imitez-les : donnez avant tout et par-dessus tout vos soins au bien-être de votre âme, nourrissez-la du pain des anges, qui descend chaque jour sur nos autels du haut des cieux.

Ne dites pas non plus que vous n'avez pas de vêtements pour aller à la communion et que vous en êtes indignes : mais montrez-vous vêtus suivant votre état et d'après vos moyens, et vivez

de manière à être dignes de recevoir souvent le corps du Seigneur.

Heureux si vous agissez ainsi! malheureux si vous y manquez! il est à craindre qu'en approchant peu pendant le temps de votre vie du saint sacrement des autels, vous n'ayez pas le bonheur, à l'heure de votre mort, de goûter les douceurs de l'Esprit de Jésus! Venez, dit le Seigneur : *Veni*[1]! Venez et n'apportez point de vaines excuses; car si, après avoir été convié tant de fois, vous ne venez point à moi pendant votre vie, je vous déclare qu'appelé trop tard à l'heure de votre mort, je vous refuserai à mon tour d'aller à vous : *Nemo virorum illorum gustabit cœnam meam*[2]. Funeste et terrible menace, Mes Frères, qui ne se réalise, hélas! que trop souvent de nos jours! Pouvons-nous voir sans terreur que la plupart de ceux qui meurent sans sacrements sont précisément ceux qui les ont le moins reçus durant leur vie? Prévenez donc un si affreux malheur, Mes Frères, en venant communier fréquemment et avec les dispositions requises pour cette sainte et sublime action.

Ainsi soit-il.

[1] Apoc., XXII, 17. — [2] Luc., XIV, 24.

# Ier SERMON

## POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

*Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente.*
Il y aura de la joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence. (Luc., xv, 7.)

On lit dans l'Évangile de ce jour, Mes Frères, que les Pharisiens murmuraient contre Jésus-Christ de ce qu'il recevait des pécheurs et mangeait avec eux : *Hic peccatores recipit et manducat cum illis* [1]. Le Sauveur, les ayant entendus, répondit : « Si quelqu'un de vous a cent brebis, « et qu'il en perde une, ne laissera-t-il pas là les « quatre-vingt-dix-neuf autres pour aller à la « recherche de celle qui est perdue ? Il la cher- « chera jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, et quand il « l'aura retrouvée il la prendra sur ses épaules, « et dans sa joie il convoquera ses amis et ses « voisins. Réjouissez-vous, leur dira-t-il, réjouis- « sez-vous avec moi parce que j'ai retrouvé ma « brebis qui était égarée : *Congratulamini mihi* « *quia inveni ovem meam quæ perierat.* » Le di-

[1] Luc., xv, 2.

vin Pasteur ajoute, et moi je vous dis après lui : « Il y aura plus de joie dans le Ciel pour un pé- « cheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt- « dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de péni- « tence. »

Entretenons-nous donc aujourd'hui de la miséricorde de Dieu envers le pécheur, et examinons avec quelle patience il attend sa pénitence, avec quel amour il le recherche et avec quelle joie il l'accueille.

Grande est la miséricorde du Seigneur, Mes Frères! Le prophète David dit qu'elle s'étend de l'aurore au couchant, du midi au septentrion : *Misericordia Domini plena est terra*[1]. Oh! avec quelle longanimité il attend la pénitence du pécheur! Il a déclaré par un serment solennel qu'il ne veut pas la mort des impies ; il ne dit pas simplement, Je ne veux point la mort du pécheur, mais il dit, Je ne veux pas la mort des impies, c'est-à-dire des pécheurs les plus opiniâtres et les plus endurcis : *Vivo ego! nolo mortem impii*[2].

Et que nous voyons bien cela dans la manière d'agir de Jésus! Saint Pierre croyait qu'on ne pouvait plus être digne de miséricorde après avoir péché sept fois ; Jésus lui fit bientôt comprendre qu'il n'y avait point de bornes à la clémence divine : En vérité je vous le dis, non sept

[1] Ps. XXXII, 5. — [2] Ez., XXXIII, 11.

fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois : *Non dico tibi, usque septies; sed usque septuagesies septies* [1].

Jacques et Jean pouvaient désirer que le feu du ciel tombât sur les Samaritains et détruisît ce peuple qui avait fermé les portes de leur ville devant Jésus ; mais leur divin maître les en reprend sévèrement, et leur reproche de n'être point animés de l'esprit de Dieu. Il ajoute qu'il n'était pas venu pour perdre les âmes, mais seulement pour les sauver : *Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare* [2].

Les serviteurs du père de famille pouvaient se montrer prêts à arracher l'ivraie du champ, mais il leur ordonna de la laisser croître jusqu'à la moisson : *Sinite utraque crescere usque ad messem* [3].

En vérité donc, Dieu supporte les pécheurs avec patience et longanimité ; il attend longtemps qu'ils donnent des marques de pénitence : *Expectat Dominus ut misereatur vestri* [4]. Et pour confirmer cette vérité, j'en appelle à votre propre témoignage. Que le Seigneur est bon à notre égard! mille fois nous l'avons offensé, nous avons blasphémé sa providence, nous avons transgressé ses ordres, nous avons secoué son joug, nous avons dit, sinon par nos paroles, au moins par nos actions : *Non serviam,* Je ne servirai point Dieu [5].

[1] Matth., XVIII, 22. — [2] Luc., IX, 56. — [3] Matth., XIII., 28. — [4] Is., XXX, 18. — [5] Jer., II, 20.

Il n'avait qu'à ordonner, et les cieux eussent lancé sur nous leurs foudres pour nous anéantir; la terre eût entr'ouvert ses abîmes pour nous engloutir, toutes les créatures, dit saint Thomas, se fussent armées pour tirer vengeance de l'outrage fait à leur Créateur : mais sa clémence ne l'a point voulu; il désire que nous revenions de nos désordres, que nous renoncions à nos iniquités, et que nous vivions mieux. Il nous a donc, dit saint Pierre, accordé du temps pour faire pénitence afin que nous fussions sauvés : *Patienter agit propter vos, nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti* [1]. Oh! s'il avait agi avec nous comme avec les premiers anges, où serions-nous? depuis le premier péché que nous avons commis, nous serions ensevelis dans l'enfer. Oui, Seigneur, je dois le reconnaître en présence de la terre entière, c'est à votre longanimité qu'il faut attribuer que nous ne sommes pas déjà consumés dans les flammes éternelles : *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti* [2].

Non-seulement Dieu est patient à supporter le pécheur, non-seulement il attend avec patience qu'il fasse pénitence, mais il le recherche aussi avec amour ; car n'est-ce pas dans cette intention qu'il a envoyé son Fils bien-aimé sur la terre? Je suis venu, dit le Christ en l'Évangile selon saint

[1] II Petr., III, 9. — [2] Thr., III, 22.

Luc[1], non pour les justes, mais pour les pécheurs ; mon désir, mes soins, mon travail ne tendent qu'à ce but, de rechercher et de sauver ceux qui sont égarés : *Venit Filius hominis quærere et salvum facere quid perierat.* Et en effet que d'âmes Jésus en personne n'a-t-il pas recherchées pour les retirer de leur iniquité ? N'alla-t-il pas lui-même trouver la Samaritaine, qui vivait dans l'impureté[2] ? n'alla-t-il pas lui-même chercher Matthieu dans son bureau de péage au milieu de l'injustice[3] ? n'est-ce pas lui qui fit descendre Zachée de l'arbre, pour séjourner dans sa maison et le retirer du péché[4] ?

Partout, Mes Frères, le Seigneur se révèle comme un Sauveur, il exhorte chacun à son salut : il n'est aucun pécheur qui ne reçoive des témoignages particuliers de sa bonté et de sa grâce. Pierre avait jusqu'à trois fois renié son divin maître : il reçut bientôt de lui un regard qui toucha son cœur, qui émut sa conscience et ramena son âme. Paul persécutait la sainte Église : Jésus lui apparaît, il le renverse comme privé de connaissance, et lui crie : *Saule, Saule, quid me persequeris* ? Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? Et cela lui donna la force de devenir, de persécuteur acharné des fidèles, un fervent apôtre de l'Évangile. Augustin enfin était si embourbé dans

[1] C. v, 32. — [2] Joan., iv, 10. — [3] Matth., ix, 9. — [4] Luc, xix, 5.

le vice, qu'il lui paraissait comme impossible de ne pas pécher ; un jour qu'il méditait et qu'il déplorait en lui-même son misérable état, il entendit une voix du ciel qui lui disait et lui répétait ces paroles : *Tolle, lege*; *tolle, lege*, Prenez et lisez, prenez et lisez. Il prit le livre : c'étaient les lettres de saint Paul ; il l'ouvrit, et la première phrase qu'il rencontra calma les agitations de son âme. « Ne vous adonnez pas à la débauche, « à l'ivrognerie, à la luxure, à la haine, à l'envie ; « mais tendez au Seigneur Jésus-Christ et gar- « dez-vous d'assouvir les concupiscences de la « chair. » Il prêta attention à ces paroles, il les regarda comme la voix de Dieu même, et commença sur l'heure à amender sa vie[1].

Tant il est vrai que Dieu cherche le pécheur de toutes les manières, et qu'il s'efforce de le ramener à lui : semblable à une colombe, dit saint Augustin, semblable à une colombe qui, s'efforçant de pénétrer dans une tour dont toutes les issues sont fermées, vole de tous les côtés et tout alentour, en haut, en bas, jusqu'à ce qu'elle trouve une entrée. De même agit Dieu avec le pécheur, il l'éprouve de diverses manières, il cherche par tous moyens à entrer dans son cœur, il frappe à la porte de ce cœur et ne cesse de frapper jusqu'à ce qu'on lui ait ouvert : *Ecce sto ad ostium, et pulso*[2].

[1] S. Aug., l. VIII. *Conf.*, c. 12. — [2] Ap., III, 20.

Rentrez en vous-mêmes, Mes Frères : n'est-ce pas de cette manière que Dieu a déjà maintes fois agi à votre égard? Que de moyens de salut ne vous a-t-il pas offerts? Tantôt il vous appela par la perte de vos biens, tantôt par la mort de vos amis; tantôt par les avertissements des confesseurs, tantôt par la voix des prédicateurs; tantôt par la méditation des joies du Ciel, tantôt par la crainte de l'enfer et de ses tourments. Voilà comment Dieu vous a invités à amender votre vie, et aujourd'hui encore il vous appelle tout particulièrement par mes instructions. N'en doutez pas, tout cela c'est la voix d'un Dieu plein de clémence, qui vous recherche avec amour et vous fait entendre qu'il faut venir à lui, vous qui êtes malades et accablés, afin qu'il vous rende la santé et la force : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*[1].

Si Dieu recherche le pécheur avec une telle sollicitude, Mes Frères, j'ose dire avec confiance qu'il accueille aussi son retour avec joie ; et s'il vous en fallait une preuve sensible pour en être convaincus, rappelez-vous la parabole de l'Enfant prodigue[2]. Ce fils demanda à son père la part de bien qui lui revenait, et partit pour un pays lointain et reculé. Après avoir tout dissipé

[1] Matth., XI, 28. — [2] Luc., XV.

dans la débauche, il se vit réduit à l'indigence la plus profonde. Ce malheureux état lui fit voir la folie qu'il avait faite de quitter son père, et, connaissant la bonté de celui-ci, il résolut de retourner à lui et de lui confesser ses fautes : *Surgam, et ibo ad patrem meum.* Il était encore loin quand son père le vit arriver, et celui-ci, sentant ses entrailles attendries, courut à sa rencontre, s'élança à son cou et l'embrassa tendrement : *Accurens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.* Loin de lui reprocher son ingratitude, de le réprimander, de le menacer, de le punir, il ordonna que ses serviteurs apportassent un vêtement précieux pour l'en revêtir, car il était nu ; il fit préparer un magnifique repas et voulait publier partout la joie qu'il ressentait du retour de son enfant. Réjouissons-nous, disait-il, soyons heureux : car mon fils était mort, et le voilà ressuscité ; il était perdu, et le voilà retrouvé : *Mortuus erat, et revixit : perierat, et inventus est.*

Telle est, Mes Frères, l'image que nous offre cette parabole d'un pécheur qui, fatigué enfin de ses iniquités, revient à Dieu avec repentir. Dans ce père, nous voyons l'image de Dieu qui reçoit avec une semblable joie le pécheur dans sa grâce. Oui, pécheurs, ainsi que ce fils abandonna son père, vous avez abandonné le Seigneur, votre Dieu, le meilleur des Pères. Vous vous êtes entièrement livrés au péché ; vous avez suivi vos

passions; vous avez contenté vos sens, et vous n'avez refusé aucun plaisir à votre cœur. Vos iniquités ont élevé un mur de séparation entre Dieu et vous : *Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum*[1]. Vous vous êtes éloignés de lui comme dans un pays reculé et lointain, vous avez dissipé dans le vice les biens que le Seigneur vous offrait pour votre salut : biens de la nature, biens de la grâce. Vous êtes allés si loin que vous ne trouverez plus de douceur ni dans la prière, ni dans l'audition de la parole de Dieu, ni dans la pratique de la vertu; vous ne vous approchez plus des sacrements : tout est perdu, tout est dissipé ! mais qu'en résulte-t-il ? Comme l'Enfant prodigue, vous êtes accablés sous le poids d'une extrême indigence : où vous pensiez enivrer votre cœur de jouissances, vous ne rencontrez que peines, regrets, soucis : vous comprenez enfin, par une malheureuse expérience, que tout dans le monde, hormis servir Dieu, n'est que vanité et accablement d'esprit : *Ecce universa vanitas et afflictio spiritus*[2]. Rentrez donc en vous-mêmes : *In se autem reversus;* reconnaissez le misérable état où vous a réduits le péché, et dites : *Surgam, et ibo ad Patrem !* je me relèverai, et j'irai à Dieu, mon Père céleste : quoique je ne me sois pas conduit en fils recon-

[1] Is., LIX, 2. — [2] Eccl., I, 14.

naissant, il n'oubliera pas néanmoins qu'il est mon père. Plein de cette confiance, implorez votre pardon : Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous ; je dois avouer que je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant : *Jam non sum dignus vocari filius tuus;* mais qu'il vous plaise d'oublier mes iniquités, car j'en ai un vif regret.

Le Dieu de toute miséricorde, touché par ces supplications, vous recevra avec joie : il est si tendre et si indulgent que non-seulement il vous pardonnera vos fautes, mais qu'il vous promet encore de ne jamais se souvenir de vos iniquités : *Omnium iniquitatum ejus, quas operatus est, non recordabor*[1]. Écoutez-le s'exprimer lui-même par la bouche du prophète Isaïe : Venez et accusez-moi, dit-il, *Venite et arguite me,* si vos péchés ne deviennent aussi blancs que la neige ; remarquez avec une attention toute spéciale ces paroles : *Venite et arguite,* venez et accusez-moi. C'est comme si Dieu disait : Venez, vous tous qui avez un profond repentir de vos péchés, et si je ne vous les pardonne pas, tournez-vous contre moi, traitez-moi d'imposteur, de menteur, de parjure qui ne tient pas les promesses qu'il a faites. Mais non, je vous promets le pardon de vos péchés, fût-ce les plus abominables et les plus exécrables. Votre conscience fût-elle

[1] Ez., XVIII, 21.

souillée à l'excès, je vous promets que, lavée dans mon sang, elle deviendra plus pure et plus blanche que la neige : *Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur*[1].

Vous avez donc tout à espérer de Dieu, Mes Frères, si vous revenez à lui. Malheur à vous, dit saint Augustin, si vous désespérez de sa miséricorde : *Væ a desperatione*. Mais malheur aussi à vous, si vous vous confiez témérairement en sa bonté. *Væ a perversa spe*. Celui, dit saint Bernard, qui abuse de la miséricorde de Dieu, qui pèche tranquillement et persévère dans son iniquité, sentira sa justice. Gardez-vous donc soigneusement d'abuser de la grâce que le Seigneur vous offre aujourd'hui : gardez-vous-en bien, pécheurs, qui que vous soyez, mais vous surtout qui n'accomplissez pas le devoir pascal. Ah! ne différez pas davantage votre conversion : assurez votre salut, tandis que vous en avez encore le temps et l'occasion ; car qui sait si bientôt ce temps ne vous fera pas défaut. Quels regrets, quelle amertume, quelle douleur s'empareraient de vous alors ! quelles larmes amères vous répandriez sur votre négligence! Vous demanderiez une heure seulement pour amender votre vie, pour confesser vos péchés et vous réconcilier avec Dieu, mais peut-être ne vous serait-elle pas

[1] Is., I, 18.

accordée. Hélas ! combien il en est qui se trouvent déçus et arrachés brusquement de la vie! Tremblez, tremblez que le même malheur ne vous arrive ; car le Sage, ou, pour mieux dire, Dieu lui-même déclare que celui qui s'opiniâtre à repousser l'avertissement périra à l'improviste : *Viro qui corripientem dura cervice contemnit, repentinus ei superveniet interitus* [1]. Que le Dieu de toute bonté nous préserve, Mes Frères, d'un malheur si affreux et si irréparable ! Ainsi soit-il.

---

## IIe SERMON

### POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

*Murmurabant Pharisæi et Scribæ dicentes : Quia hic peccatores recipit et manducat cum illis.*

Les Pharisiens et les Scribes disaient en murmurant : Celui-là reçoit les pécheurs, et il mange avec eux. (Luc., xv, 2.)

Il n'est rien de si parfait, Mes Frères, rien de si saint que les hommes pervers ne déprécient ou ne méprisent. Leur criminelle jalousie corrompt les plus belles vertus et répand sur les

[1] Prov., I, 18.

plus nobles actions le venin de la calomnie et des jugements téméraires; ils sont comme des serpents qui n'extraient leur venin que des fleurs les plus pures. « Les prérogatives et les mérites « de ceux qu'ils haïssent sont l'objet » et, comme dit le saint pape Grégoire, « la pâture naturelle « de leur malveillance. »

Combien cela se manifeste clairement dans l'histoire du Sauveur! Qui fut jamais plus saint et plus parfait dans sa conduite et dans son genre de vie que lui? et pourtant quelles persécutions n'eut-il pas à essuyer constamment de la part des Scribes et des Pharisiens? Aveuglés par l'envie, ils critiquaient et ils calomniaient toutes ses actions; ils étaient toujours pleins d'amertume contre lui, et ne laissaient échapper aucune occasion de le blâmer. En voici un exemple, entre autres, tiré de l'Évangile de ce jour.

Quelques pécheurs, quelques publicains viennent trouver le Sauveur pour entendre de sa bouche les vérités divines. Ils étaient convaincus de la sublimité de sa doctrine, et savaient que jusqu'alors aucun homme n'avait parlé comme lui [1]. Ils avaient entendu raconter et peut-être avaient-ils vu de leurs propres yeux les miracles signalés qu'il avait accomplis. Ils se livrent donc à lui pleins de confiance pour être mis par lui dans

[1] Joann., VII, 46.

la voie du salut. Et voyez, Mes Frères, le Seigneur les accueille avec amitié ; il les traite avec bonté ; il les instruit avec amour ; il leur prouve par ses paroles et par ses œuvres qu'il est venu appeler les pécheurs et qu'il ne désire rien avec plus de sollicitude que leur conversion. *Non veni vocare justos, sed peccatores.* Qui peut songer, croirait-on, à jeter du mépris sur cette œuvre sublime du Fils de Dieu? Personne que les Scribes et les Pharisiens hypocrites ; dévorés d'envie, ils s'emportent contre le Sauveur en paroles de blâme et de critique! ils l'accusent comme s'il se rendait coupable d'un délit contraire à la sainteté de sa personne. Voyez, disent-ils, voyez celui-là ; il reçoit les pécheurs, et il mange avec eux : *Hic peccatores recipit, et manducat cum illis.*

Cela me fournit l'occasion de vous entretenir aujourd'hui de l'envie. Puissé-je avoir le bonheur de vous en inspirer à tous une salutaire aversion. Je vais dans ce but vous montrer que l'envie est un grand péché en elle-même, et très-abominable par ses résultats.

L'envie, suivant la définition de saint Thomas, est un chagrin qu'on ressent des avantages d'autrui : *Invidia est tristitia de bonis alienis*[1]. S'affliger du bonheur de son prochain, prendre plai-

[1] D. Th., II, 2; Q. XXXVI, 1.

sir à ses revers, ne voir qu'avec tristesse prospérer ses entreprises, et voir avec une secrète satisfaction le mauvais résultat de ses efforts, s'attrister et se désoler de la gloire d'un autre, c'est le naturel propre à l'envie. Nous pouvons voir déjà d'après cela, Mes Frères, que l'envie est grandement en opposition avec l'amour que nous sommes obligés de témoigner à notre prochain. Qui donc n'avouera pas que c'est un des plus grands péchés qu'un chrétien puisse commettre? La sainte Écriture achève de nous en convaincre par ces paroles : *Qui invidet, nihil est illo nequius,* Il n'est pas être plus inique que l'envieux [1].

Tous les saints Pères sont du même sentiment : car, après avoir recherché quelle espèce de péché est l'envie, quel est son objet et quelles raisons peuvent amener l'homme à la jalousie et à la malveillance, ils se voient obligés de reconnaître qu'ils ne peuvent le concevoir, et que ce péché n'est pas un péché de ce monde, mais qu'il doit avoir pris naissance dans l'enfer même. Aussi nomment-ils l'envie un péché diabolique, un mal immense, incurable et mortel [2].

L'envie, si abominable en elle-même, Mes Frères, n'est pas moins horrible dans ses funestes résultats. Saint Cyprien n'hésite pas à déclarer que l'envie est la racine, le commencement et le

[1] Eccl., XLI, 1. — [2] SS. Bas., *Hom.* II; Chrys., *Hom.* XLIV; Cypr., *Serm. de zelo et livore.*

principe de tout mal : *Invidia radix est malorum omnium* [1]. Et en effet d'où viennent tant de jugements téméraires, tant d'impostures et de calomnies? d'où viennent tant de discordes, de divisions et de procès entre les plus proches parents, entre frères et sœurs même? d'où viennent tant de haines, tant de cruautés, tant de meurtres? d'où viennent tant de dissensions dans les communes, tant de révolutions dans les empires, tant de schismes et d'hérésies dans l'Église de Dieu? Tous ces maux dont le monde est inondé proviennent de l'envie. C'est saint Chrysostome qui le dit : *Mundum innumeris replevit malis* [2].

Et que d'exemples ne viennent pas confirmer son assertion? Qu'est-ce qui poussa le démon, cet ancien serpent, à tenter nos premier parents, à les séduire, à les amener à une funeste chute? Il enviait l'heureux état dans lequel Dieu avait créé l'homme. C'est ce qui fait dire au Sage que la mort, c'est-à-dire le péché, est entrée dans le monde par l'envie : *Invidia diaboli mors introivit in orbem terrarum* [3].

Qu'est-ce qui plus tard conduisit Caïn à un tel excès d'iniquité qu'il massacra son frère sans pitié, bien que celui-ci lui donnât toutes les marques d'un tendre amour et d'une sincère

[1] Ibid. — [2] D. Chrys., *Hom.* XLIV, *ad pop. Antioch.* — [3] Sap., II, 24.

affection? Ce ne fut encore que l'envie, parce que les offrandes d'Abel étaient agréables à Dieu, tandis que Dieu rejetait celles de son frère [1].

Qu'est-ce qui fut cause que Joseph, ce parfait modèle de pureté et d'innocence, fut haï, persécuté par ses frères, jeté dans un puits et vendu ensuite par eux aux Madianites, comme une bête de somme? Son père Jacob l'aimait davantage, parce qu'il se distinguait entre eux par sa sagesse et ses belles qualités; c'est ce qui envenima leur envie et leur fit prendre la résolution de le perdre [2].

Qu'est-ce qui aveugla le roi Saül au point que David, qui avait terrassé le cruel Goliath et vaincu les Philistins, qui avait affermi le trône, et qui récréait le roi par ses accords; qu'est-ce, dis-je, qui aveugla l'ingrat Saül, au point que David devint l'objet de ses poursuites et de ses fureurs? Ce ne fut encore une fois que l'envie; car il avait appris que les femmes de Sion attribuaient à David le triomphe sur Goliath et la défaite des Philistins; et que leurs hymnes donnaient plus de louanges à David qu'à lui: « Saül en a tué mille, « et David dix mille, » chantaient ces femmes. De ce moment il ne put plus le voir d'un bon œil, et il s'efforça par tous moyens de le faire périr [3].

Enfin, qu'est-ce qui poussa le roi Darius à jeter

[1] Gen., IV. — [2] Gen., XXXVII. — [3] I Reg., XVII, 18.

le prophète Daniel dans la fosse aux lions ? qu'est-ce qui poussa Aman à tenter la ruine de la nation juive ? qu'est-ce qui poussa Hérode à faire massacrer impitoyablement tous les enfants de deux ans et au-dessous, à Bethléem et aux environs ? Tout cela fut l'effet de l'envie.

N'est-ce pas l'envie aussi qui ameutait contre le Sauveur et le Rédempteur du monde les Juifs, les Scribes et les Pharisiens ; tantôt pour le lapider, tantôt pour le précipiter du sommet d'une montagne ; une autre fois pour le crucifier et le faire mourir ? *Quid faciemus, quia hic multa signa facit*[1]. Pourquoi tant délibérer ? il faut nous débarrasser de cet homme, dont les miracles jettent l'univers entier dans l'admiration. Ce qui aurait dû les réjouir les afflige, ce qui aurait dû leur inspirer du respect les obsède, ce qui aurait dû les toucher et les convertir ne sert qu'à aigrir leur jalousie, et c'est ainsi que la mort d'un Dieu fait homme fut la suite de l'envie.

Ah! qui pourra apprécier jamais l'étendue des maux que l'envie a causés dans le monde ? il n'est point de mal dont un homme jaloux ne soit capable. Quand l'envie règne dans un cœur, la raison, la vérité, la justice sont foulées aux pieds ; on n'épargne personne, on immole tout pour assouvir cette passion. Qu'un saint diacre Étienne,

[1] Joann., XI, 47.

rempli de grâce et de force, accomplisse des prodiges parmi le peuple et s'exprime avec une éloquence angélique ; l'envie trouve de faux témoins pour l'accuser d'avoir blasphémé contre Dieu et contre Moïse, elle trouve des pierres pour le lapider comme un vil scélérat ! Que les apôtres Pierre et Jean instruisent les peuples dans la connaissance du salut, leur apportent la véritable foi en Jésus-Christ et appuient leur doctrine par des miracles signalés, l'envie trouve des fers et des cachots pour les enchaîner et les enfermer, pour les empêcher ainsi de poursuivre leur sainte mission ! Que les vérités de notre religion soient aussi fondées, aussi certaines, aussi infaillibles que possible, l'envie saura bien les critiquer, les mettre en doute et les nier.

Quel exemple frappant nous en offre l'hérétique Luther ! L'archevêque de Mayence, selon le récit historique, avait confié aux Frères prêcheurs la mission de prêcher un jubilé ordonné par Rome, en leur en accordant les bénéfices. Luther, qui était aussi religieux, mais d'un autre ordre, s'imagina que cet honneur et ce privilége lui revenaient. Se voyant frustré de son espoir et de ses prétentions, il en fut si blessé qu'il ne put supporter ce qu'il regardait comme une injustice : il commença donc par prêcher contre le jubilé et contre les indulgences ; ensuite il s'efforça d'ébranler l'autorité du Pape ; enfin il abjura notre

sainte religion, et il devint le fondateur et le chef d'une hérésie corruptrice qui a déjà damné bien des âmes, et qui en damnera encore vraisemblablement un grand nombre.

Voyez, Mes Frères, combien l'envie est un horrible péché, et combien il est funeste dans ses suites ! combien il en est cependant qui en sont souillés ! L'envie se glisse dans la demeure des villageois, dans le comptoir du négociant, dans les cours et les palais des rois et des empereurs. Il n'est point d'état ou de condition, il n'est aucune espèce d'hommes ou de femmes, il n'est aucun âge où l'envie n'étende son empire. L'envie est si commune qu'il existe un proverbe vulgaire qui dit : *Figulus figulo invidet,* Le potier envie son confrère.

Qu'un fermier ait de belles récoltes, que ses biens s'agrandissent, que son héritage s'accroisse, que de villageois n'y a-t-il pas qui voient cela d'un œil jaloux? Qu'un commerçant ait quelque débit, qu'il prospère et qu'il réussisse dans son négoce, que ne dit-on pas sur son compte? que de censures ne doit-il pas subir? combien ses marchandises ne sont-elles pas dépréciées et méprisées? Les envieux foisonnent dans le monde. Qu'une personne par sa capacité sorte de la sphère commune, qu'elle parvienne à telle ou telle charge, qu'elle soit élevée à telle ou telle dignité, que d'envieux ne va-t-on point voir surgir ! On fait tout

ce qu'on peut pour diminuer son honneur, on répand mille calomnies et mille impostures, on met tout en œuvre pour abaisser celui que l'on envie.

Si vous avez jusqu'à ce jour été du nombre de ces jaloux, Mes Frères, que ce vous soit le sujet d'un vif repentir : accusez-vous-en en confession, et gardez-vous de retomber jamais dans un si détestable péché. Ne vous affligez plus à l'avenir de la prospérité d'autrui; ne vous réjouissez plus de son malheur. Ne prenez pas en mauvaise part que d'autres vous surpassent en richesses, en dignité, en gloire : laissez Dieu répandre sur votre prochain ses bénédictions les plus nombreuses, soit selon le corps, soit selon l'âme. Ne vous en affligez pas; mais contentez-vous des desseins de sa providence : soumettez-vous avec docilité à sa volonté, toujours sainte et toujours équitable. En un mot, suivant l'avertissement de l'Apôtre, gardez-vous de toute jalousie : pensez de quel père vous êtes les enfants : il aime tous les hommes ; il laisse briller son soleil sur les bons comme sur les méchants, et il laisse pleuvoir ses nuages sur le champ du pécheur comme sur le champ du juste. Souvenez-vous-en toujours, afin que, voulant du bien à tous les hommes, vous puissiez croître en amour fraternel ici-bas, pour ensuite être réunis au ciel dans cet amour pendant toute l'éternité.

Ainsi soit-il.

# Ier SERMON

## POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

*Præceptor, per totam noctem laborantes, nihil cepimus.*
Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre.
(Luc., v, 5.)

Le Seigneur, notre sauveur et notre rédempteur, était monté dans la barque de Pierre pour prêcher plus aisément sa parole divine à la foule du peuple, qui accourait de toutes parts pour écouter la doctrine du salut. Sa prédication terminée, il dit : Pierre, avancez dans la mer, et jetez vos filets pour pêcher. Hélas ! Maître, répondit l'Apôtre, nous avons pêché toute la nuit sans rien prendre, tous nos efforts sont demeurés stériles ; nous n'avons soulevé chaque fois que des filets vides, nous n'avons pas pris le moindre poisson : *Per totam noctem laborantes, nihil cepimus.*

Qui de nous, Mes Frères, n'aurait pitié des tristes lamentations de ce pauvre Pierre? avoir travaillé toute la nuit à la sueur de son front, sans repos du corps, au milieu d'innombrables périls, dans les ténèbres, parmi les flots d'une mer hou-

leuse ; avoir lancé mille fois ses filets, et tout cela sans prendre un poisson ! Oh ! quelle douleur ! quelle fatigue sans fruit et sans résultat ! Qui de nous, je le demande encore, n'aurait pas compassion de Pierre ? qui ne le plaindrait pas ?

Épargnez vos lamentations, Mes Frères : au lieu de plaindre Pierre, plaignez-vous vous-mêmes ; car il en est une foule parmi vous qui bien que toujours occupés ne font néanmoins aucun progrès. Il en est qui travaillent comme des esclaves du matin au soir, pendant la moitié de la nuit même ; ils labourent, ils sèment, ils font mille choses : d'autres s'appliquent à d'autres œuvres ; ils prient, ils jeûnent, ils font l'aumône : mais quel profit en retirent-ils ? hélas ! comme dit le prophète Aggée, ils ont beaucoup semé et peu ou rien récolté : *Seminastis multum, et intulistis parum*[1]. Leur travail est sans fruit et leurs œuvres sont inutiles : *Labores sine fructu et inutilia opera eorum*[2]. Ils ont pêché sans rien prendre : ô combien il en est qui à l'heure de la mort doivent s'écrier, pleins de remords et d'angoisses : C'est donc en vain que nous avons travaillé ! c'est en vain que nous avons employé nos forces ! comment cela ? Écoutez, je vais vous le dire : c'est que beaucoup travaillent la nuit, c'est-à-dire en état de péché mortel : *Per noctem laborantes*. Dans cet

[1] Agg., I, 6. — [2] Sap., III, 11.

état, où ils se trouvent privés de la grâce et de l'amour de Dieu, tout leur travail est frappé de stérilité ; ils ne peuvent rien faire qui mérite la récompense du Ciel.

Si j'avais le bonheur de réussir à vous en convaincre, quelle horreur ne vous inspirerait pas le péché mortel ? et si vous y étiez tombés, avec quel empressement vous efforceriez-vous de vous en retirer ? Pour atteindre ce but je vais aujourd'hui vous montrer que le péché mortel fait perdre à l'homme les mérites de ses bonnes œuvres passées et présentes.

Si une personne qui vit dans la justice abandonne cet état pour tomber dans le péché mortel, Mes Frères, elle perd aussi le mérite de toutes ses bonnes œuvres. Quelqu'un eût-il plus prêché, plus travaillé, ramené plus d'âmes et converti plus de pécheurs que l'apôtre saint Paul ; quelqu'un, pour propager la foi, pour détruire les erreurs et pour affermir les fidèles dans la doctrine chrétienne et dans la dévotion, eût-il plus écrit que saint Augustin ; quelqu'un eût-il, pour le nom de Jésus, pour son Évangile et sa foi, subi plus d'outrages, de persécutions et de tourments que le plus courageux des martyrs ; en un mot quelqu'un eût-il amassé d'innombrables mérites, s'il commet le péché mortel, ne fût-ce même qu'un seul, tous ses mérites lui sont ravis ; le péché ne lui en laisse rien, il le dépouille tout à fait et complétement.

Écoutez Dieu lui-même parler par la bouche du prophète Ézéchiel : *Si averterit se justus a justitia sua et fecerit iniquitatem, numquid vivet? Omnes justitiæ ejus, quas fecerat, non recordabuntur* [1]. Si le juste se détourne de sa justice et commet l'iniquité, vivra-t-il encore? Toutes les œuvres de justice qu'il avait faites seront oubliées : elles seront comme si elles n'avaient point été, sans récompense et entièrement perdues.

Oh! quelle déplorable perte! quel pénible dommage! On plaint le laboureur qui, après avoir travaillé pendant toute l'année à la sueur de son front, voit sa moisson périr par la grêle sur le champ même; on plaint un homme qui voit sa maison, ses greniers, ses troupeaux devenir la proie des flammes : mais qu'est cette perte et ce dommage en comparaison de la perte des bonnes œuvres et des mérites? Ces biens temporels peuvent à peine faire pendant quelque temps le bonheur de l'homme; mais les mérites des bonnes œuvres le rendent à jamais heureux et le sauvent pour l'Éternité : ces biens passagers peuvent nous être enlevés par nos ennemis; mais les mérites de nos bonnes œuvres, personne que nous ne peut nous les ravir. Si même il ne nous survenait aucun accident, la mort nous privera de ces biens temporels, sans aucun doute, et plus tôt peut-être

[1] Ez., XVIII, 24.

que nous ne pensons. Mais nos bonnes œuvres et nos mérites sont un trésor sur lequel la mort ne peut rien et qui nous reste dans l'éternité : et cependant que cette perte est peu déplorée, peu redoutée, peu regrettée! Vous pleurez la perte d'un argent et d'un bien passager, dit saint Augustin, pleurez plutôt la perte de vos mérites; car en perdant ceux-ci vous perdez tout.

Quand le patient homme Job, par la perversité du démon et avec la permission de la providence toute-puissante de Dieu, perdit ses troupeaux, sa demeure et ses enfants ; lorsque, privé de ses biens temporels et couvert d'un mal dévorant, il gisait nu et dépouillé sur un monceau de fumier, c'était un spectacle si pénible à voir que ses amis, venus pour déplorer son malheur et pour le consoler, ne purent prononcer une parole : ils se souvenaient de ce qu'avait été Job ; ils se demandaient comment lui, l'homme le plus riche de l'Orient, était tombé dans un tel excès de misère ; comment, jadis si bien portant et si vermeil, il était maintenant couvert d'ulcères et accablé de maux! cet épouvantable changement leur fermait la bouche et les remplissait de compassion. Mais qu'est ce changement en comparaison de celui qui est occasionné dans une âme par le péché mortel! Cette âme, enrichie par la grâce de Dieu de vertus et de mérites, devient en un instant, par le péché mortel, plus pauvre que Job : elle, auparavant si

heureuse, tombe dans un état de misère qui surpasse infiniment celle de Job. Oh! si nous nous souvenions bien de cela! quelle horreur n'aurions-nous pas pour le péché mortel? mais, hélas! il n'est personne qui y réfléchisse sérieusement: *Non est qui recogitet in corde suo* [1].

A la perte des bonnes œuvres faites antérieurement se joint la perte de celles qui sont faites en état de péché et hors de la grâce de Dieu. Un homme sans l'amour de Dieu est un arbre desséché qui ne produit aucun fruit pour le ciel. Qu'il fasse l'aumône à pleines mains, que sa foi soit si grande qu'il renverse les montagnes, qu'il parle la langue de tous les hommes et même celle des anges, sans l'amour de Dieu il n'est que néant et incapable de rien faire qui soit digne de l'éternelle récompense [2]. Le prophète Aggée dit qu'il est semblable à un artisan qui a enfermé son salaire dans un sac dont le fond est percé, et d'où s'échappe tout ce qu'il y introduit: *Qui mercedes congregavit, misit eas in sacculum pertusum* [3].

Le péché mortel, Mes Frères ne nous prive donc pas seulement des mérites de nos bonnes œuvres antérieures, mais il rend aussi nos bonnes œuvres actuelles imméritoires et inutiles à l'égard de la vie éternelle. Le péché mortel est comme un tourbillon, qui non-seulement fait tomber les

[1] Is., LVII, 1. — [2] I Cor., XIII, 2, 3. — [3] Agg., 1, 6.

fruits de l'arbre, mais en arrache aussi le tronc et la racine, de sorte qu'il ne peut plus porter de fruits. La racine, la souche des mérites est le Saint-Esprit, qui réside dans l'âme juste par l'amour de Dieu et la grâce sanctifiante : le péché mortel extirpe cette racine, chasse le Saint-Esprit, rejette l'amour de Dieu, et perd la grâce sanctifiante. Tandis que la moindre œuvre de vertu, donner par exemple un verre d'eau fraîche à un pauvre pour l'amour de Jésus, si elle est faite en état de grâce, mérite une éternelle récompense et une gloire infinie, et cela aussi souvent qu'elle se réitère [1]. Les plus grandes actions, au contraire, faites en état de péché mortel sont perdues pour le ciel. On peut dire des œuvres des justes ce que dit l'Écriture sainte des offrandes d'Abel : *Respexit Dominus ad Abel et ad munera ejus,* Le Seigneur a regardé Abel et ses offrandes : elles lui furent agréables, et il ne les a point laissées sans récompense. Mais des œuvres des pécheurs, si saintes et si dignes qu'elles puissent être, on peut en un certain sens dire ce qui est écrit des offrandes de Caïn : *Ad Caïn vero et ad munera illius non respexit,* Mais Dieu ne regarda ni Caïn ni ses dons : ils n'étaient à ses yeux ni agréables ni dignes de récompense [2] !

Peut-être s'imaginera-t-on que puisque les

[1] Matth., x, 48. — [2] Gen., iv, 4 et s.

bonnes œuvres des pécheurs n'ont aucun mérite, il n'est pas nécessaire pour eux d'en pratiquer. Loin de vous, Mes Frères, loin de vous une telle pensée; car bien qu'on puisse appliquer aux bonnes œuvres des pécheurs opiniâtres ces paroles de l'Écriture relatives aux offrandes des impies : *Dona iniquorum non probat Altissimus,* Les dons des méchants ne plaisent aucunement au Très-Haut[1]; pourtant quand un pécheur, touché et assisté du Saint-Esprit, cherche à sortir de son misérable état et à obtenir de Dieu la grâce d'une vraie conversion, qu'il prie, qu'il jeûne, qu'il fait l'aumône et d'autres bonnes œuvres, celles-ci sont agréables à Dieu : elles sont sans prix pour le ciel; elles ont toutefois un grand avantage, elles ont la vertu de toucher le cœur de Dieu et de l'incliner à la miséricorde. Les saints Pères engagent et exhortent les fidèles à pratiquer le plus de bonnes œuvres possible, quand ils sont tombés dans un grave péché, pour se réconcilier avec Dieu et obtenir la rémission de leur péché. Ils regardent les actes de pénitence comme une prédisposition à la réconciliation et en même temps comme la marque de leur conversion. Les soupirs que le pécheur contrit élève au ciel d'un cœur sincère, les pleurs amers qu'arrachent à ses yeux les regrets de sa faute, ils nomment tout cela des sug-

[1] Eccl., XXXIV, 23.

gestions de la miséricorde divine : *Misericordiæ illices.*

Puisqu'il en est ainsi, Mes Frères, je vous dirai : Êtes-vous justes? faites tout votre possible pour conserver toujours votre justice et par suite les mérites de vos bonnes œuvres. Êtes-vous pécheurs? avez-vous abandonné les voies de l'équité? priez, jeûnez, faites des aumônes pour vous convertir avec la grâce de Dieu : loin de laisser en arrière les bonnes œuvres parce qu'elles ne vous méritent rien pour le ciel, redoublez-les pour obtenir au plus vite votre justification et le principe de la grâce. Le Saint-Esprit, que vous avez chassé de vous par le péché mortel, viendra de nouveau fixer en vous sa demeure par une véritable conversion; les mérites de vos bonnes œuvres, que vous aviez perdus, vous seront rendus avec la grâce, et par elle vous serez en état d'en acquérir de nouveaux. C'est la consolation que le Dieu de toute miséricorde promet à tous les pécheurs qui se convertissent sincèrement quand il dit, par la bouche du prophète Ézéchiel : « Si « l'impie fait pénitence des péchés qu'il a com- « mis, s'il observe tous mes commandements et « s'il fait ce qui est juste et équitable, il vivra et « il ne mourra point. » Eût-il, par son iniquité, mérité la mort éternelle, par ma grâce toutefois il vivra éternellement : « Toutes les iniquités qu'il aura commises, je n'y penserai plus. » Non-seu-

lement je ne les punirai pas, mais je ne m'en souviendrai jamais : *Non recordabor*[1].

Ainsi soit-il.

---

## IIe SERMON

### POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

*In verbo tuo laxabo rete.*
Sur votre parole, je jetterai mon filet. (Luc., v, 5.)

Quel admirable spectacle, Mes Frères, nous offre l'Évangile de ce jour ! Les Apôtres Pierre et ses compagnons avaient travaillé toute une nuit à la sueur de leur front ; ils avaient plus de cent fois peut-être lancé leurs filets, et tous leurs efforts étaient cependant demeurés inutiles ; ils n'avaient pas même pris un poisson : *Per totam noctem laborantes, nihil cepimus.* Mais dès que Jésus notre Sauveur fut venu à eux, et que sur sa parole et en son nom ils eurent lancé leurs filets, voyez, ils prennent une si grande quantité de poisson que le filet se rompt et qu'ils ont besoin d'appeler du secours pour le décharger ; leur pêche est si riche, si abondante, que deux bar-

[1] Ez., xviii, 21.

ques en sont remplies et près d'être submergées : *Impleverunt ambas naviculas, ita ut pene mergerentur*[1].

Qu'est-ce, Mes Frères, qui amène un changement si soudain et si miraculeux? Y avait-il dans la mer moins de poissons pendant la nuit que pendant le jour, lorsque Jésus vint à eux? Non, sans doute : d'où vient donc que pendant la nuit ils ne prirent pas un poisson? C'est que, mettant toute leur confiance dans leur propre force, et s'appuyant sur leur propre courage, ils n'avaient pas encore travaillé au nom de Jésus; car aussitôt qu'ils le firent, aussitôt que Pierre eut dit : Maître, sur votre parole, je jetterai mon filet, *In verbo tuo laxabo rete*, leur pêche fut bénie.

Que doit nous apprendre cela, Mes Frères, sinon à accomplir toutes nos actions, dans une bonne intention, au nom de Jésus, pour l'honneur, la gloire et la louange de Dieu? car, ainsi que je vais vous le montrer, tout le mérite de nos œuvres dépend de la bonne intention avec laquelle nous les effectuons.

Créatures raisonnables, nous ne faisons rien sans raison, Mes Frères. Ce que les animaux font, ils le font par une impulsion et un instinct naturels, sans motif, sans préméditation de la fin : mais l'homme, être doué de raison, regarde un

[1] Ez., VII.

but et a toujours un motif qui le détermine à agir; et cette fin, cette intention distingue tous les actes de l'humanité, selon le mot du poëte : *Quidquid agunt homines, intentio judicat illos.*

Si notre intention, si la fin que nous nous proposons en faisant quelque chose est bonne, l'action est bonne également, agréable à Dieu et méritoire. C'est ce que nous enseigne le Christ lui-même lorsqu'il dit en saint Luc : *Lucerna corporis tui est oculus tuus : si oculus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit*[1], La lumière de votre corps, c'est votre œil; si votre œil est bon, tout votre corps sera éclairé. Par l'œil saint Augustin entend l'intention, et par le corps l'action. C'est donc comme si le Christ disait : Si votre intention est bonne, l'action que vous faites sera bonne. Saint Ambroise avait coutume de dire : *Quantum intendis, tantum facis;* c'est-à-dire votre travail, votre prière, vos abstinences, vos aumônes, tout ce que vous faites est méritoire en raison de ce que votre intention, en faisant ces choses, est digne : si votre intention est bonne, votre action sera bonne; si votre intention est excellente et très-pure, votre action sera excellente et remplie de mérite; car Dieu ne regarde pas aux actions, mais au cœur et à l'intention de l'homme : *Dominus intuetur cor.*

[1] Luc., xi, 34.

Au contraire, Mes Frères, si notre intention, si notre fin est mauvaise, notre action sera aussi mauvaise, désagréable et sans prix aux yeux de Dieu. C'est un nouvel enseignement que nous fournissent ces paroles du Christ : Si votre œil est mauvais, votre corps sera dans les ténèbres : *Si oculus nequam fuerit, etiam corpus tuum tenebrosum erit*[1]. C'est comme s'il disait : Si votre intention est mauvaise, votre œuvre le sera pareillement ; ce qui fit dire à Richard de Saint-Victor : *Quod est corpus sine vita, hoc est opus sine intentione bona*, ce qui est un corps sans vie, c'est ce qu'est une action sans bonne intention[2]. L'un est mort, l'autre est sans fruit. Voulez-vous, dit saint Laurent Justinien, ne pas travailler en vain, vous épuiser inutilement d'inquiétudes et de soucis ? dirigez toutes vos actions vers le but où Dieu veut qu'elles soient dirigées : *Ad illum quem divina lex mandat dirigat finem, ut non casso labore desudet*[3].

Puisque le motif de nos actions est la source de nos mérites, Mes Frères, il est pour nous d'un grand intérêt, d'une très-haute importance de veiller à ce qu'en faisant quelque chose nous ayons une bonne intention : quel moyen d'y parvenir ? Nous devons diriger toutes nos actions vers Dieu : ce que nous faisons, le faire pour Dieu : ce

[1] Luc., XI, 34. — [2] Rich. Vict., *Hom.* XVII. — [3] Cap. XXII, *de Reg. Præl.*

que nous souffrons, le souffrir pour Dieu : ce que nous donnons, le donner pour Dieu : en un mot, que Dieu, son honneur et sa gloire soient le point de mire, le but de toute notre conduite et de tout notre être. Les états et les emplois divers auxquels nous sommes appelés et destinés comportent des devoirs différents et des obligations diverses, comme aussi des soins et des soucis différents : mais un devoir qui doit être commun à toute espèce d'hommes, c'est de renoncer de cœur et d'affection à la gloire du monde et de tendre, par une pieuse intention de tous nos actes et de toutes les pratiques de notre état, à celui qui nous y a destinés et appelés, à Dieu. Nous existons et nous vivons non pour nous-mêmes, mais pour celui qui nous a créés et rachetés, qui est le principe et la fin : le principe d'où nous sommes tous engendrés; la fin à laquelle tous nous tendons : le principe de qui nous avons tout reçu pour l'âme et pour le corps; la fin suprême vers laquelle nous devons diriger tout.

C'est une grande vérité, mais qui est peu connue et encore moins mise en pratique; c'est une vérité qui est un point fondamental de la vie chrétienne : que de chrétiens cependant oublient leurs devoirs! ils vivent selon leur plaisir, ils cherchent leurs aises, ils contentent leurs sens; en un mot ils vivent plus pour eux-mêmes que pour Dieu : c'est parce que leur vie ne se conforme pas à

cette vérité : Tout doit se faire pour Dieu, par amour de Dieu, pour l'honneur et la gloire de Dieu. C'est pénétré de cette vérité que le roi-prophète s'écriait : *Non nobis, Domine, non nobis, sed Domini tuo da gloriam*, Non à nous, Seigneur, non à nous, mais à vous seul soit tout honneur et toute gloire ! Quelle éclatante confirmation lui donne aussi saint Paul ! écoutez-le : *Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite*, Soit que vous buviez, soit que vous mangiez, soit que vous fassiez autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu [1]. Et ailleurs : *Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi*, Tout ce que vous faites en paroles ou en actions, faites-le au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ [2].

Voyez, Mes Frères, si nous faisions ainsi toutes nos actions, combien elles seraient méritoires ! elles nous procureraient, suivant la promesse de Dieu même, une récompense immense dans le ciel : *Merces vestra copiosa est in cœlis* [3]. Il n'est point d'œuvre si humble qu'elle soit, ne fût-ce que donner un verre d'eau fraîche à un pauvre, qui ne trouverait sa récompense : *Non perdet mercedem suam* [4]. Il est si méritoire de faire ses actions avec une bonne intention que sans

[1] I Cor., x, 31. — [2] Coloss., III, 17. — [3] Matth., v, 12. — [4] Matth., x, 42.

elle les œuvres les plus sublimes sont stériles, et que les plus humbles, par elle, méritent une récompense infinie.

Combien ce sentiment est encore appuyé par l'exemple de ce Scribe qui vint trouver Jésus, près de Capharnaüm : « Maître, » dit-il, « par-« tout où vous irez, je vous suivrai. » Quelle générosité, quelle bonne volonté! Qui ne croirait pas que cette offre soit agréable à Jésus? Pourtant il refuse de l'accepter, et il dit au Scribe : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux « du ciel ont des nids; mais le Fils de l'Homme « n'a point de quoi reposer sa tête. » Et il le renvoie. Qu'est-ce qui rendait cet homme indigne de la société de Jésus? C'est qu'il avait vu le Sauveur faire deux miracles; il l'avait vu guérir le serviteur du centenier de sa paralysie et la belle-mère de Pierre de sa fièvre. Aussi, en suivant Jésus, comptait-il sur quelque profit temporel, soit de l'argent, soit de la réputation, et c'est cette intention mauvaise et intéressée qui causa son renvoi [1].

Les Scribes et les Pharisiens, cités au sixième chapitre de l'Évangile selon saint Matthieu, nous en fournissent un autre exemple. Qu'y a-t-il de plus saint et de plus agréable à Dieu que de prier, de jeûner, de faire l'aumône, quand on le fait

[1] Matth., VIII, 20.

bien et pour Dieu? Pourtant les Pharisiens qui faisaient cela furent publiquement repris par le Christ; car ils ne le faisaient que pour être vus des hommes, pour en être loués et estimés; ils le faisaient par amour-propre, et non pour Dieu. Quand ils donnaient l'aumône, ils le faisaient annoncer à son de trompe, en apparence pour réunir les pauvres, mais en réalité pour faire ainsi connaître au public et leurs personnes et leurs dons. Quand ils priaient, ils le faisaient au coin des rues, où beaucoup de gens pouvaient les apercevoir, et ils demeuraient debout, afin qu'on les vît mieux [1]. Quand ils jeûnaient, ils se montraient rasés; ils affichaient un visage pâle et triste pour que chacun pût juger de la rigueur de leurs mortifications et de l'austérité de leur vie [2]. Ils avaient ainsi dans les plus saintes actions un motif pervers : la vanité, l'orgueil, l'intérêt étaient les mobiles qui les faisaient agir. Aussi le Sauveur leur déclare-t-il qu'ils ont reçu leur récompense et qu'ils n'en ont, par conséquent, point d'autre à attendre : *Amen, dico vobis quia receperunt mercedem suam* [3].

Tout cela prouve clairement que les plus grandes actions sont vaines, stériles et sans le moindre prix si elles sont faites dans une intention mauvaise. Au contraire, si humbles et si peu impor-

[1] Matth., xv. — [2] Ib., vi. — [3] Ib., xvi.

tantes qu'elles puissent paraître, la bonne intention les élève et leur donne un prix fécond en mérites. Ne le voyons-nous pas dans cette veuve dont parle saint Luc [1], qui, bien qu'elle n'offrît que deux deniers, les donnait de manière à mériter les éloges du Christ? Écoutez le récit de l'évangéliste.

Le Christ, étant venu au temple, s'arrêta près de l'autel des sacrifices, et vit une foule de Scribes et de Pharisiens qui donnaient avec empressement de riches présents, et répandaient l'argent à pleines mains dans l'endroit destiné aux offrandes, pour que leur générosité ainsi étalée fût connue de tous. Il y vint à la fin une pauvre veuve qui déposa, non sans embarras, deux simples deniers. Lorsque le Christ la vit, il ne put s'empêcher de louer son offrande et il dit à ceux qui l'entouraient : *Vere dico vobis quia vidua hæc pauper plus quam omnes misit*, En vérité, je vous dis que cette pauvre veuve a donné plus que tous! C'était peu en apparence que ce qu'elle offrait sur l'autel; mais, si peu que ce fût, cette offrande était beaucoup plus agréable à Dieu que les riches présents des Scribes et des Pharisiens, parce que son intention était droite. Celui qui donne de bon cœur et par affection donne beaucoup, lors même qu'il ne donne que peu de

[1] C. XXI.

chose; celui qui agit avec une bonne intention fait beaucoup, lors même qu'il fait peu.

Pour devenir saint, Mes Frères, il ne faut pas faire des actions extraordinaires. Il n'est pas nécessaire, veux-je dire, que, pour amasser de grands trésors de mérites, vous alliez, comme les apôtres, annoncer l'Évangile; il n'est pas besoin que vous alliez, comme les martyrs, livrer votre vie aux bourreaux pour la foi; il ne faut pas que vous vous sépariez à jamais des hommes, pour couler vos jours dans la solitude et pour épuiser votre corps d'austérités comme les ermites. Mais faites ce que Dieu vous ordonne, ce que comporte votre vocation, ce qu'exige votre état ou votre emploi; travaillez pour le pain de votre femme et de vos enfants; travaillez à la sueur de votre front, mais faites-le pour Dieu; supportez patiemment toutes les contrariétés qui vous surviennent, en les unissant aux cruelles souffrances de Jésus-Christ. Soyez certains que cela seul vous vaudra une aussi grande récompense que leurs austérités aux solitaires, que l'effusion de leur sang aux martyrs, que la prédication de l'Évangile aux apôtres.

Oh! combien de mérites on peut amasser ainsi en faisant avec une bonne intention tout ce que l'on fait! C'est pénétrés de cette vérité que beaucoup de saints, de confesseurs, de vierges mirent la sollicitude la plus assidue à donner à toutes leurs

actions une intention pure. Drexelius rapporte d'un moine que, chaque fois qu'il devait entreprendre un travail, il se recueillait quelques instants pour réfléchir, et quand on lui demandait pour quel motif il agissait de la sorte, il répondait : « Nos œuvres n'ont aucun prix et sont inu-
« tiles si elles ne sont accompagnées d'une bonne
« intention ; et comme un archer ne laisse point
« le trait s'élancer vers le but avant d'avoir tiré
« comme une ligne du but à son œil, de même,
« quand je m'apprête à faire quoi que ce soit, je
« dirige d'abord mon intention vers Dieu, comme
« vers ma dernière fin. » Sainte Madeleine de Pazzi donnait aussi constamment ce louable exemple à ses sœurs en religion, et c'est ce qui lui fit faire de tels progrès que, lorsqu'on lui demandait à l'improviste pourquoi elle faisait telle ou telle chose, on était sûr d'obtenir pour réponse : *Propter Deum*, pour Dieu. Le bienheureux Climaque demandait un jour à un cuisinier comment il pouvait être si gai au milieu des embarras et du travail que lui causait la nourriture de deux cent trente personnes. Cet homme lui répondit « que sa joie provenait de
« ce qu'il faisait ce travail et supportait cette ser-
« vitude comme s'il l'eût fait pour Dieu lui-
« même. Cela, disait-il, me donne une si grande
« consolation et une si douce satisfaction, que ce
« travail me devient une agréable jouissance. »

Dieu fasse, Mes Frères, que vous imitiez toujours cet exemple! Dieu fasse que chacun au moins, le matin, adresse à Dieu l'intention de toutes les actions de la journée qui commence! certes vous feriez toutes vos actions non-seulement avec fruit, mais aussi avec joie; vous goûteriez le ciel sur la terre, et le ciel encore après cette vie. Toutes vos peines, toutes vos fatigues vous sembleraient par la grâce de Dieu douces et agréables : vous seriez tranquilles et satisfaits; et même au milieu de vos plus pénibles occupations, vous goûteriez une douce consolation, en pensant qu'après cette vie une récompense ineffable vous est préparée : quand viendrait le soir, vous vous féliciteriez d'avoir si bien employé la journée; la nuit passée, vous vous réjouiriez de voir arriver encore un jour aussi doux que la veille, et pendant lequel vous pouvez mériter tant de belles couronnes pour le ciel; et votre vie entière serait ainsi une continuelle préparation à ces joies qui vous attendent dans l'avenir.

Que vous êtes à plaindre, au contraire, Mes Frères, vous qui devez travailler si constamment et si péniblement, si vous n'attachez aucune bonne intention à vos œuvres : votre rude labeur vous procurera à peine un misérable salaire et des vêtements, quelques biens temporels; mais quand vous serez couchés sur votre lit de mort,

à cette heure fatale, vous devrez vous dire : Hélas! quel profit avons-nous retiré de tant de peines? Toute notre vie nous avons travaillé comme des esclaves du matin au soir ; nous avons écrit, couru, voyagé, acheté, vendu ; nous avons opéré de rudes travaux : mais qu'y trouvons-nous pour notre âme? *Quem fructum habuistis*[1]? Nous avons beaucoup semé et peu récolté! Oh! si nous avions fait toutes nos actions dans une sainte intention! quel trésor de mérites n'aurions-nous pas accumulé aujourd'hui! Et notre travail cependant n'eût pas été moins profitable au point de vue temporel ; Dieu l'eût béni : nos champs eussent produit des fruits en abondance, nos troupeaux se fussent accrus à l'infini ; nos enfants se fussent multipliés comme les étoiles du firmament, nos années se fussent, selon la promesse de Dieu, prolongées en de nombreuses générations : *Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum.* Mais, ô regrets! ô douleur! il est trop tard pour gémir : nous nous trouvons à présent les mains vides! nous perdons les biens de ce monde et en même temps les biens du ciel.

Voulez-vous vous affranchir, Mes Frères, de ces regrets? je vous exhorte instamment avec les paroles de l'Apôtre aux Corinthiens : *Omnia in gloriam Dei facite*[2], Faites tout pour Dieu, pour

[1] Rom., VI, 21. — [2] I Cor., X, 31.

l'honneur et la gloire de Dieu ; suivez l'exemple du Sauveur, qui, soit qu'il fût en Égypte, soit qu'il obéît à ses parents, soit qu'il jeûnât dans le désert, soit qu'il fît des miracles et qu'il instruisît les peuples, faisait tout pour Dieu, son Père céleste. Quand vous vous lévez le matin, remerciez Dieu, offrez-lui toutes vos actions, et appelez sur elles sa bénédiction. Si votre état le permet, venez souvent à l'Église assister au saint sacrifice de la messe. Quand vous commencez votre travail, faites le signe de la croix et dites de cœur : Tout ce que je vais faire, je veux le faire pour la plus grande gloire et le plus grand honneur de Dieu. Votre travail commencé, élevez de temps en temps votre cœur à Dieu et dites : C'est pour vous, mon Dieu, que j'ai commencé ce travail, c'est pour vous que je veux le continuer, et par vous j'espère l'accomplir. Le jour étant terminé, remerciez Dieu de ce qu'il vous a gardé de tant de péchés et de ce qu'il vous a aidé à pratiquer, tant de vertus. Examinez votre conscience, et voyez si pendant ce jour vous n'avez commis aucune faute : si vous aviez eu l'affreux malheur de tomber dans un péché mortel, efforcez-vous d'en concevoir une contrition vive, profonde, parfaite ; prenez la résolution de vous en accuser en confession le plus tôt possible, et formez un propos bien ferme de n'y pas retomber à l'avenir.

Si vous agissez ainsi, Mes Frères, en peu de

temps vous amasserez sans peine une abondante moisson de mérites, et à l'heure de votre mort, pleins d'une douce assurance, vous offrirez au ciel tous les fruits de votre travail, et vous pourrez dire avec une conscience pure : Seigneur, nous avons travaillé pour vous, nous nous sommes occupés pour vous du matin au soir ; daignez nous accorder la récompense que vous avez promise à ceux qui vous servent et vous aiment avec fidélité et avec persévérance.

Ainsi soit-il.

# Ier SERMON

## POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

*Si offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversum te, relinque ibi munus tuum ante altare, et vade prius reconciliari fratri tuo.*

Si lorsque vous présentez votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre offrande à l'autel et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère. (MATTH., v, 23, 24.)

« Aimez vos ennemis, et faites du bien à ceux qui vous haïssent[1]. » Mes Frères, c'est une loi sans exception comme sans exemption. Il est quelques commandements où l'on peut, dit saint Chrysostome, trouver des prétextes de se dispenser ; mais dans le commandement d'aimer nos ennemis il n'est point d'excuses à trouver. Quelqu'un peut dire, ajoute-t-il : Je ne puis pas jeûner, je ne puis pas donner l'aumône ; mais il n'est personne qui puisse dire : je ne

[1] Matth., v, 44.

puis pas aimer. Si nous ne pardonnons du fond de notre cœur l'outrage qui nous a été fait, il n'est point de salut pour nous : en vain pratiquerions-nous les plus sévères rigueurs de la pénitence, en vain épuiserions-nous notre corps dans le jeûne, en vain passerions-nous les jours et les nuits en prière ; si nous n'aimons nos ennemis, si nous ne nous efforçons de vivre avec eux en paix et en union, toutes ces bonnes œuvres ne nous servent de rien. C'est ce que nous déclare le Seigneur en l'Évangile de ce jour, en disant que nos prières et nos offrandes ne seront point agréées si nous ne nous sommes d'abord réconciliés avec notre frère : *Vade prius reconciliari fratri tuo.*

Telle est l'inflexible rigueur de ce précepte d'aimer nos ennemis et de pardonner les injures : cependant, qui l'accomplit de nos jours? Au lieu d'aimer ses ennemis, on les hait et on les persécute : au lieu de pardonner les outrages, on veut en tirer vengeance à tout prix. Que de fois on entend dire : Souffrirai-je cela? supporterai-je cet affront, ce mépris? le souffrirai-je d'un tel homme, d'un pareil misérable? Non, je me vengerai, dût-il m'en coûter la vie. Quel langage! rougissez, Mes Frères, de le proférer : l'outrage fût-il mille fois plus injurieux, et la personne qui l'a fait fût-elle bien plus vile encore, pardonnez-le néanmoins. Pour l'amour de votre salut,

aimez vos ennemis et faites du bien à ceux qui vous haïssent : *Diligite inimicos, benefacite his qui oderunt vos.* Puissé-je vous y engager efficacement, en vous exposant que rien n'est plus digne et plus avantageux que l'amour envers ses ennemis et le pardon des injures.

Qu'y a-t-il de plus sublime, Mes Frères, que d'aimer ses ennemis et de pardonner les injures? Saint Chrysostome dit : *Regium est condonare injurias,* C'est une action royale ; comme s'il disait : Si le sceptre et la couronne reviennent à quelqu'un, sûrement c'est à celui qui sait aimer ses ennemis et pardonner les injures ; et pour nous le prouver ce saint Père nous montre ce qui arriva entre David et Saül. Quand le doux et généreux David, fuyant la présence du roi Saül, s'était réfugié avec les siens dans la grotte d'Engaddi, il arriva, par une permission expresse de Dieu, que Saül, qui le poursuivait à la tête de trois mille hommes d'élite, vint seul dans la grotte pour y satisfaire un besoin : le peuple de David, voyant l'occasion favorable de tirer vengeance de l'outrage fait à ce prince par Saül, l'excitait à tuer celui-ci, disant que telle était la volonté du Seigneur. Mais David, ne voulant tirer aucune vengeance de Saül, s'approcha de lui, coupa doucement un coin de son vêtement et le laissa aller sain et sauf. Lorsque plus tard Saül apprit ce trait, il en fut si touché et si apaisé qu'il déclara

que David lui succéderait dans son royaume : *Nunc scio quod certissime regnaturus sis*, Je sais maintenant que sûrement vous régnerez; comme s'il disait : O David, jusqu'à présent je ne pouvais m'imaginer que vous posséderiez après moi mon royaume; mais aujourd'hui, par cela seul que vous m'avez épargné, moi votre ennemi, lorsque j'étais entre vos mains, je vois clairement que la couronne vous revient effectivement; car cette action vous rend digne d'être roi. Oui, dit saint Chrysostome, celui qui pardonne à l'ennemi qui le blesse, celui-là porte déjà la couronne de gloire : *Qui læsus inimicis parcit jam gloriæ coronam habet in capite.*

Jugez, mes Frères, combien il est glorieux d'aimer ses ennemis et de pardonner les injures qu'on nous fait. C'est une action royale ; que dis-je ? ne mérite-t-elle pas plutôt le titre de divine, parce qu'elle renferme en elle quelque chose de divin. Tel est le titre que lui donne saint Cyprien : *Divina est generositas condonare injurias.* C'est, dit-il, une générosité divine que de pardonner les injures et d'aimer ses ennemis. Il confirme cela par l'exemple du Sauveur, endisant : Bien qu'il ait accompli des prodiges qui ne peuvent être que l'effet de la toute-puissance de Dieu, il n'a pourtant point laissé briller de plus éclatant rayon de sa bonté que lorsque, suspendu à la Croix, il implorait le pardon de ses bourreaux, et priait son

Père céleste pour eux : *Numquam sic indicia divinitatis expressit.*

Ce que saint Cyprien a dit de la personne du Christ, le Christ aussi l'applique à ses imitateurs, et pour cette glorieuse générosité il leur donne le nom d'enfants de Dieu. « Aimez vos ennemis, « dit-il, faites du bien à ceux qui vous haïssent, « et priez pour ceux qui vous persécutent, afin « que vous soyez les enfants de mon Père, qui « est dans les cieux. » Oui, dit saint Grégoire de Nysse, celui qui aime ses ennemis, qui oublie les injures et qui prie pour ses persécuteurs devient même semblable à Dieu. Saint Chrysologue appuie aussi cette opinion : *Nihil facit hominem ita Deo similem sicut inimicis esse placabilem,* Rien ne rend l'homme si semblable à Dieu que la mansuétude envers ses ennemis.

Laissez donc, Mes Frères, laissez dire au monde que vous êtes un lâche et que vous manquez à votre honneur, parce que vous ne tirez pas vengeance de vos ennemis ; méprisez de tels discours, et soyez assurés qu'il n'est rien de plus généreux et de plus avantageux qu'une telle manière d'agir. Ce n'est pas la sainte Écriture seule, ce ne sont pas seulement les saints Pères qui le disent ; mais ce sont les païens mêmes, qui ne connaissaient que la raison naturelle, qui confirment cette vérité : n'ont-ils pas regardé le pardon des ennemis comme une des plus grandes vertus et comme la marque

d'une grande âme? Jamais Lycurgue ne mérita plus d'éloges parmi eux que lorsqu'il suppliait les juges d'épargner un scélérat qui lui avait crevé l'œil. Jamais Socrate ne fut plus admiré que lorsqu'il reçut un soufflet sans s'en venger. Jamais Phocion, citoyen d'Athènes, ne fit d'action plus glorieuse que lorsque, condamné à mort malgré les services qu'il avait rendus à sa patrie, il fit recommander à son fils de ne jamais tirer vengeance de sa mort ni haïr ses meurtriers.

Puis-je en dire plus, Mes Frères? Non; il est évident qu'il n'est rien de plus généreux que d'aimer ceux qui nous offensent, rien de plus glorieux que de ne pas se venger quand on pourrait le faire. Vous en êtes convaincus : puissé-je aussi vous faire voir et vous convaincre que rien n'est plus avantageux que cet amour de nos ennemis.

L'amour des ennemis rend légère l'observance des commandements de Dieu. « Celui qui aime « son ennemi, dit l'apôtre saint Paul, a accompli « la loi. » Tandis qu'un homme vindicatif se rend habituellement coupable de graves infractions, de calomnies, de larcins, de meurtres, au contraire celui qui chérit ses ennemis est communément exempt de ces péchés et de beaucoup d'autres; car, ainsi que dit encore le grand Apôtre, l'amour ne fait rien de mal, il ne pense même pas au mal : *Non agit perperam, non cogitat malum* [1].

[1] I Cor., XIII, 4, 5.

De combien de misères et de chagrins ne sommes-nous pas délivrés quand nous aimons nos ennemis! Ou l'on se venge ou l'on ne se venge pas : se venge-t-on, à combien de dangers on s'expose! que d'hommes n'ont pas ainsi perdu leurs biens temporels, leur honneur et leur vie! que de fois on a vu que ceux qui se vengeaient étaient ensuite massacrés! Ne vous vengez-vous pas, mais nourrissez-vous dans votre cœur le désir de vous venger un jour, quel trouble, quels soucis, quels chagrins n'éprouvez-vous pas! quelles tortures violentes ne ressentez-vous pas en vous-mêmes quand vous rencontrez votre ennemi, quand vous y pensez! Nuit et jour vous avez devant les yeux l'outrage qu'on vous a fait : nuit et jour cette pensée, ce souvenir cruel se représente à votre esprit : quand et comment pourrai-je enfin me venger? C'est comme un ver qui ronge incessamment votre cœur : vous êtes inaccessible à toute consolation intime ; car Dieu lui-même vous fait dire avec droit et avec raison par saint Augustin : « Vous êtes pleins d'aigreur, où voulez-vous que je répande le doux miel de mes divines consolations? » Voyez de combien de maux on est exempt quand on a de l'amour pour ses ennemis

Ajoutons à cela que rien n'est plus capable de nous ramener nos ennemis que de les aimer! Tandis que la vengeance augmente l'inimitié, tandis qu'elle rend nos ennemis plus méchants, plus

cruels, plus implacables, leur haine est adoucie par la bonté et la complaisance. Soyez aussi offensé qu'il est possible de l'être ; souffrez-le patiemment, ne vous vengez pas, saluez votre ennemi comme auparavant ; s'il vous adresse la parole, ne refusez pas de lui répondre ; si vous voulez agir parfaitement, redoublez avec lui d'amitiés, faites-lui plaisir : croyez-moi, il sera confus de votre clémence et il se repentira de ses torts ; il vous aimera désormais d'un tendre amour.

Que d'exemples je pourrais vous citer à l'appui de mes paroles! Qui fut jamais plus haï que l'empereur Auguste par Cinna? Celui-ci cherchait à le faire mourir; pourtant quand Auguste accorda la vie à Cinna et le revêtit même d'une dignité importante, celui-ci demeura confus d'une si grande bonté, et il devint dans la suite le plus fidèle ami de l'empereur. Qui fut plus calomnié que le roi Philippe par Arcadion? pourtant Arcadion, ayant reçu de lui un bon accueil et de riches présents, en fut si touché que depuis ce temps il chérit le roi de tout son cœur et devint le plus enthousiaste de ses admirateurs!

Outre cela, Mes Frères, l'amour des ennemis est grandement récompensé par Dieu, tandis que celui qui veut se venger trouvera la vengeance du Seigneur : *Qui vindicari vult a Domino inveniet vindictam* [1]. Tandis que celui qui ne veut

[1] Eccl., XXVIII, 1,

pas faire grâce à son prochain ne trouvera pas grâce pour lui-même [1], nous sommes assurés au contraire que nous sommes chers à Dieu, qu'il nous pardonne nos péchés et qu'il nous remet les châtiments que nous avons mérités, si nous aimons nos ennemis et si nous pardonnons de bon cœur les injures qu'on nous fait : *Si dimiseritis hominibus peccata eorum, dimittet et vobis Pater vester cœlestis delicta vestra* [2]. Car notre conduite sera la règle du jugement que nous subirons au tribunal de Dieu. Heureux celui qui, en paraissant devant lui, peut dire avec confiance, comme saint Grégoire de Naziance : Seigneur, traitez-moi selon mes œuvres : *Quod ego feci, fac.* Je pouvais me venger, et je ne l'ai pas fait, ne vous vengez pas non plus ; j'ai prévenu mon ennemi avec bonté, prévenez-moi aussi de votre grâce ; j'ai pardonné les outrages qu'on m'a faits, pardonnez-moi aussi les péchés que j'ai commis ; je l'ai aimé malgré son ingratitude, aimez-moi de même, ô mon Dieu, aimez-moi comme si je ne vous avais jamais irrité ; traitez-moi comme je l'ai traité : *Quod ego feci, fac.* J'ai fait ce que vous m'avez ordonné, faites ce que vous m'avez promis : « Pardonnez, et vous serez pardonné : « *Dimittite et dimittemini* [3]. » C'est donc avec raison que j'ai dit, Mes Frères, que rien n'est plus avantageux que l'amour envers ses ennemis.

[1] Matth., VI, 15. — [2] Ib., XIV. — [3] Luc., VI.

En terminant je vous exhorte, je vous prie, je vous conjure par votre bonheur éternel, par votre éternel salut, d'aimer vos ennemis, de dépouiller toute haine et toute aversion, de pardonner du fond de votre cœur toutes les injures si grandes et si fréquentes qu'elles aient pu être. Mettez-vous sous les yeux l'exemple du Christ, votre rédempteur et votre sauveur, la bouche remplie de fiel, les oreilles de vociférations, la tête couronnée d'épines aiguës, les pieds et les mains percés de clous pesants, ayant ses ennemis sous les yeux, et au milieu de ses plus cruelles souffrances, demandant grâce pour eux : « Mon père, « pardonnez-leur ! » Croyez-moi, vous ne trouverez plus de peine à pardonner toutes les injures.

Combien cette prière du Christ a calmé d'hommes ! C'est elle qui donna la patience de souffrir un outrage à saint Christophore, bien qu'il fût courageux et vaillant, et qui lui fit dire : « J'aurais rendu cet affront si je n'avais été chré- « tien ! » C'est elle qui fit prier saint Sabin pour ceux qui lui avaient fait couper les mains ; c'est elle qui fit prier saint Étienne pour ceux qui le lapidaient ; saint Engelbert, archevêque de Cologne, pour ceux qui l'assassinaient.

Rappelez-vous cette prière sublime de Jésus, « Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce « qu'ils font. » Rappelez-vous souvent à l'esprit cette prière, et, je le dis encore, vous ne trouverez

nulle difficulté à pardonner toutes les injures, nulle peine à aimer vos ennemis et à faire du bien à ceux qui vous haïssent et vous persécutent.

Ainsi soit-il.

---

## IIe SERMON

### POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

*Omnis qui irascitur fratri suo reus erit judicio.*

Tout homme qui se met en colère contre son frère sera soumis au jugement.

(MATTH., v, 22.)

L'apôtre saint Paul en sa première lettre aux Corinthiens, quatrième chapitre, distingue trois différentes espèces de jugements ou de tribunaux où se prononce la sentence de toute chose : le premier tribunal est celui que chaque homme porte en lui-même, la raison naturelle, l'intelligence, la conscience, où il se rend compte de ses propres actions; le deuxième est celui où siégent les juges et où ils prononcent leurs arrêts, soit pour maintenir le droit, soit pour expulser le mal de leurs pays et de leurs cités, soit pour le punir; le troisième tribunal enfin est celui où Dieu s'est réservé de prononcer sur tous les

hommes une sentence dictée par sa justice infinie.

Il me semble que ces trois tribunaux se trouvent désignés par le Sauveur dans l'Évangile de ce jour, où il est dit que tout homme qui se met en colère sans raison et avec excès contre son frère, c'est-à-dire contre son prochain, doit être d'abord reconnu coupable de péché par sa propre raison ; de plus, que cet homme sera aussi jugé par les tribunaux humains, s'il y est conduit et condamné pour des outrages, pour des calomnies, pour avoir ravi l'honneur d'autrui ; et que cet homme enfin sera condamné par Dieu, dont c'est le droit propre de punir le péché et l'iniquité.

L'intention que se proposait le Seigneur dans cet enseignement était d'exposer aux Pharisiens le grand mal que renferme la colère ; car les Scribes et les Pharisiens s'imaginaient que ce n'était pas pécher que de s'emporter contre son prochain, pourvu qu'on ne se laissât pas entraîner par la passion jusqu'à lui porter des coups mortels, ce qui leur semblait seul défendu par la loi de Moïse.

On dirait, Mes Frères, que beaucoup de chrétiens de notre temps partagent cette même erreur des Scribes et des Pharisiens : la colère est si commune parmi eux que souvent, pour la moindre bagatelle, ils s'y laissent entraîner et d'une manière si violente qu'ils ne conservent rien de l'ap-

parence humaine. Ce qui est plus étonnant, c'est que la colère se rencontre également chez ceux qui évitent soigneusement toutes les fautes graves et tous les péchés d'une autre nature. Tous les hommes ne sont point possédés de l'avarice et de l'orgueil, tous ne sont pas souillés de la haine ou enclins à l'ivrognerie et à l'intempérance; il en est beaucoup qui ont horreur de la moindre ombre d'impureté : mais il est très-peu d'hommes chez qui on ne rencontre la colère.

Puisse un mal si commun être enfin arraché et expulsé de nos consciences. Dans cette vue j'ai résolu de vous exposer aujourd'hui la laideur de la colère et de vous montrer qu'un homme colérique se rend semblable aux animaux privés de raison.

Saint Thomas d'Aquin demande s'il est quelquefois permis de se mettre en colère, et il se répond à lui-même : *Si quis irascitur secundum rectam rationem, tunc irasci est laudabile* [1], Si quelqu'un entre en courroux selon la saine raison, la colère est louable : car si on admettait que toute colère est péché, comment le prophète royal aurait-il osé dire : *Irascimini et nolite peccare* [2], Mettez-vous en colère, mais ne péchez pas.

Une telle colère, sans pécher, se retrouve même dans les hommes les plus saints et les plus doux.

[1] S. Thom., II, 2, Q. XV, 8, A. I. — [2] Ps. IV, 5.

Et d'abord, bien que Moïse, au témoignage de l'Écriture sainte, fût le plus pacifique de tous les hommes qui étaient sur la terre[1], on lit pourtant qu'il conçut une grande colère : *Iratusque Moyses valde, ait ad Dominum : Ne respicias sacrificia eorum*[2], Moïse, fort courroucé, dit au Seigneur : N'abaissez pas vos regards sur leurs offrandes. Moïse était un homme très-patient et très-pieux ; comment a-t-il pu se livrer à un tel emportement? Saint Thomas d'Aquin répond à cela : *Ira quæ transgreditur rationem opponitur mansuetudini, non ira quæ est moderata et ad medium reducta per rationem ; nam mansuetudo medium tenet in ira*[3], La colère qui s'emporte au delà des bornes de la raison est opposée à la mansuétude ; mais il n'en est pas de même d'une colère mesurée sur la raison. Quel motif avait Moïse d'être en colère? La gloire de Dieu était blasphémée par Coré, Dathan et Abiron avec deux cent cinquante hommes du peuple d'Israël, qui voulaient s'attribuer le sacerdoce et offrir les sacrifices à Dieu à la place d'Aaron et de ses fils.

C'est une telle colère qui anima aussi le Fils de Dieu quand il reprit de l'aveuglement de leur cœur les Pharisiens, qui ne pouvaient supporter qu'il eût témoigné sa bienveillance à un malheureux le jour du sabbat, en guérissant son bras des-

[1] Num., XII, 3. — [2] Num., XVI, 15. — [3] S. Thomas., III, 5, Q. XV, A. IX.

séché : *Circumspiciens eos cum ira*[1], Il les regarde avec colère. Une autre fois encore il éclata en une vive indignation et en un saint zèle contre les Juifs ; il fit un fouet de cordes, et il chassa du temple vendeurs et acheteurs, parce qu'ils manquaient au respect dû à son Père céleste et qu'ils profanaient la maison de Dieu[2].

C'est avec une semblable colère encore que saint Paul reprochait sévèrement leurs fautes et leurs crimes aux Corinthiens et aux Galates[3].

C'est avec un semblable courroux, saint et juste, qu'un père ou une mère doivent reprendre leurs enfants et les punir de leurs péchés ou de leurs fautes, afin qu'ils ne se fourvoient pas dans le mal ; et cette colère, loin d'être un péché, est un grand acte de vertu : cette colère qui est un des devoirs des parents, je ne vous en entretiendrai pas en ce jour.

Je me borne à traiter de cet emportement excessif qui ne concorde pas avec la raison : soit qu'on s'emporte contre un individu qui ne le mérite pas, soit pour quelque motif pour lequel il ne convient pas de le faire, soit qu'on s'emporte plus qu'il ne convient ; qu'une personne s'emporte de la première manière, de la deuxième ou de la troisième, je dis qu'elle se rend très-semblable à un animal déraisonnable. L'homme, en

[1] Marc., III, 5. — [2] Joann., II, 15. — [3] I Cor., V ; Gal., III.

effet, ne diffère des animaux que par la raison et la volonté guidée par la raison : si je vous prouve qu'un homme qui s'emporte extravagamment ne possède aucune raison, il s'ensuivra donc nécessairement qu'il ne diffère pas de la brute.

Écoutez d'abord l'opinion de saint Bernardin sur ce sujet : *Ira rationem obnubilat, ita ut faciat hominem insanum ac dementem*[1], La colère, dit-il, obscurcit la raison, au point de rendre l'homme fou et insensé.

Saint Augustin est du même sentiment : *Ira rationem suffocat, mensuram justitiæ ignorat, sapientiam calcat, sapientes infatuat*[2], La colère étouffe la raison, elle dépasse les bornes de la justice, elle foule aux pieds la sagesse et rend insensés les plus sages. Et en parlant des colériques il dit en sa cent quinzième lettre à Nebridius : Ils ne se mettent pas seulement en colère contre les hommes, mais contre leur plume en écrivant, les joueurs contre leurs dés, les peintres contre leurs pinceaux, et chacun contre l'instrument dont il croit avoir à se plaindre : l'un s'emporte contre le bois qui ne s'enflamme pas sur-le-champ ; l'autre contre un fil qui s'embrouille, un autre contre les pierres sur lesquelles il trébuche.

Xerxès, roi de Perse, ayant appris que sa flotte

[1] S. Bern., c. XVI, *in Apoc.* — [2] S. Aug., *Serm.* IX, *ad fr. in Er.*

avait été détruite en mer par une tempête, entra dans une fureur folle contre la mer et les vents, et fit donner trois cents coups de verges à l'Hellespont[1].

Plutarque, en son traité sur la colère, rapporte du même personnage qu'étant courroucé contre une montagne nommée Athos il lui adressa une lettre conçue en ces termes : « Misérable Athos, « qui vous élevez jusqu'au ciel, prenez garde de « ne pas opposer à mes travailleurs des pierres « trop grosses et trop dures à percer, car si vous « avez l'audace de le faire, je vous trancherai « jusqu'à la base et je vous ferai précipiter dans « la mer[2]. »

Le roi Cyrus, ayant perdu son cheval dans la rivière Gyndes, en fut si irrité qu'il fit diviser le fleuve en cent quatre-vingts ruisseaux, afin qu'il ne fût plus si profond et qu'il contînt moins d'eau[3].

L'empereur Maximien, voyant qu'aucun supplice ne pouvait ôter la vie à saint Pantaléon, le fit jeter aux bêtes féroces : celles-ci venant se coucher aux pieds du martyr comme des agneaux, il entra dans un tel accès de fureur qu'il assouvit sa rage sur les bêtes mêmes, en les faisant toutes massacrer.

Que peut-on imaginer de plus insensé que de fouetter une mer insensible? quoi de plus fou que

[1] Hérodot., VII. — [2] Plut., *lib. de Irac. cohib.* — [3] Hérod.

d'envoyer une lettre à une montagne, qui n'a point de vie et qui ne saurait ni lire ni parler? quoi de plus stupide que d'exercer sa veangence contre une rivière ou des animaux privés de raison? Sûrement, si nous voyions quelqu'un agir de la sorte nous n'hésiterions pas un instant à le déclarer insensé et fou.

Le Sage a très-bien dit : *Ira in sinu stulti requiescit*[1], La colère repose dans le cœur de l'insensé; ce que saint Chrysostome développe en ces termes : *Quia nimirum intelligentiæ lumen subtrahit, cum mentem permovendo confundit*, Parce que la colère prive l'intelligence de sa lumière, quand elle s'empare complétement de l'esprit de l'homme[2].

Or, à ne considérer que certains actes, quelle différence y a-t-il entre un fou, un insensé, un idiot et un animal sauvage et privé de raison? Je n'en trouve aucune en vérité : car ce que le soleil est à l'univers, ce que les yeux sont au corps, la raison l'est à l'âme humaine. Retranchez le soleil du monde, le monde tombe dans un chaos ténébreux; ôtez les yeux du corps, le corps n'est plus qu'une masse abjecte de chair; enlevez la raison à l'homme, que reste-t-il, qu'un vil animal?

C'est pour cela que saint Basile dit que la colère, en privant l'homme de sa raison, le change au

[1] Eccl, VII, 10. — [2] S. Greg., liv. V *mor.*, cap. III.

point de le rendre semblable à une bête indomptée[1]. Les yeux habituellement calmes s'allument et brillent comme les yeux enflammés du serpent : *Oculi consueti non apparent, sed ignei micantesque.* La colère aiguise ses dents, comme les défenses du sanglier sauvage : *Dentes acuunt velut sues grassantes*[2]. Sa voix est rauque, son langage inintelligible, et ce qu'il dit ne signifie rien ; la plupart de ses idées ne sont pas à moitié exprimées. Ses mains se crispent, sa bouche écume, il court en désordre çà et là comme un chien furieux qui cherche à mordre quelqu'un.

Écoutez ce que rapporte de lui-même un païen, Plutarque[3] : « Le prince de la médecine, Hippo-
« crate, dit que la maladie la plus dangereuse
« est celle où le visage du malade est le plus
« décomposé. Voyant chez les autres que dans
« la colère leur aspect, leur couleur, leur dé-
« marche, leur voix étaient altérés, je me suis
« représenté les effets d'un si grand mal, m'affli-
« geant beaucoup d'avoir jamais pu paraître si
« hideux à mes amis et aux hommes, d'avoir
« jamais eu devant eux cet air farouche accom-
« pagné de paroles rauques et sauvages. » Et il termine en ajoutant : *Quod si mihi esset famulus diligens, haud moleste ferrem si in ira speculum adferret*, « Si j'avais un serviteur dévoué, je

[1] S. Bas., *Hom. de Ira.* — [2] Ibid. — [3] Plut., *lib. de cohib. Irac.*

« ne serais pas fâché que dans ma colère il m'ap-
« portât un miroir. » Comme s'il voulait dire : Je voudrais, étant en colère, voir la laideur que ce vice produit habituellement chez l'homme.

Car selon le témoignage de Sénèque : *Quibusdam iratis profuit aspexisse speculum; perturbavit illos tanta mutatio sui*[1], Il a été utile à plusieurs de se regarder au miroir étant en colère; car le grand changement de soi-même qu'ils y découvraient les a frappés. Aussi, Mes Frères, souhaiterais-je volontiers qu'il y eût dans chaque demeure un miroir bien net où le père, la mère, les maîtres et les maîtresses, et tous les membres de la famille pussent se mirer quand ils se laissent entraîner à une grande colère.

Que ne verrait pas dans ce miroir un homme violent? Il se regarderait comme un nouveau Balaam, frappant son ânesse, qui ne le mérite pas, et prouvant qu'il est beaucoup plus stupide qu'elle, puisqu'elle lui demande le motif de sa fureur, qu'il ne pouvait lui expliquer; tandis qu'elle voyait un ange armé d'un glaive nu, qui ne lui permettait pas d'avancer[2].

Une femme emportée découvrirait dans ce miroir qu'elle est semblable à ce funeste instrument du dragon infernal, à la femme du patient Job, qui reprochait à son mari sa simplicité et

[1] Sen., l. II, *de Ira*, 36. — [2] Num., XXII, 23.

la vertu de sa vie. Mais quelle réponse reçoit-elle de Job? *Quasi una de stultis mulieribus locuta es*, Vous avez parlé comme une femme insensée et folle [1], semblable à un animal irraisonnable.

Dans ce miroir un père irascible envers ses enfants innocents reconnaîtrait l'image du cruel Hérode, qui, dans sa rage de ce que les rois d'Orient n'étaient pas revenus à lui, fit massacrer tous les enfants innocents de Bethléem [2].

Un frère emporté retrouverait dans ce miroir la figure de l'inique Esaü, qui avait résolu dans son cœur d'assassiner son frère Jacob [3]; ce qui fut découvert par sa mère Rébecca. Saint Augustin demande comment ce projet put être révélé, puisqu'il ne l'avait communiqué à personne, et le savant Rupert répond à cela: Son cœur était comme le cœur de Caïn quand ses traits s'altérèrent en présence de son frère Abel. A la férocité de son aspect elle jugea qu'il voulait tuer son frère [4].

Enfin l'homme en colère contre son prochain, dont il a même souvent reçu de grandes faveurs, reconnaîtrait dans ce miroir le cruel portrait du farouche Saül, qui, bien qu'il eût reçu de nombreux témoignages d'amitié de David, voulut plusieurs fois le percer de sa lance. De tels hommes pourraient se regarder comme des lions

[1] Job, II, 10. — [2] Matth., II, 16. — [3] Gen., XXVI, 42. — [4] Rup., l. XVII, *in Gen.*, c. 18.

dévorants qui ne vous épargneront pas, quoique vous les ayez longtemps nourris, et qui finiront par vous mettre en pièces.

Ce n'est donc pas sans fondement que le Sage a dit : *Noli esse sicut leo in domo tua, evertens domesticos tuos et opprimens subjectos tibi* [1], Ne soyez pas chez vous semblable à un lion, maltraitant vos domestiques et brutalisant vos inférieurs. Ne vous laissez pas emporter par la colère au point de faire dire de vous que vous semblez réduit au-dessous des animaux, que vous paraissez être une bête farouche et privée de raison plutôt qu'une créature humaine.

Prouvez, au contraire, Mes Frères, que vous avez été élevés à l'école de Jésus-Christ, où l'on vous a enseigné la douceur et l'amour de vos semblables : *Discite a me quia mitis sum* [2], Apprenez de moi que je suis doux, afin de n'avoir à répondre de ce chef devant aucun des trois tribunaux dont je vous ai parlé, et afin de ne pas être précipités ainsi dans les flammes éternelles ; mais tâchez de mériter d'entendre un jour ces consolantes paroles : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur* [3], Heureux les pacifiques, car ils seront appelés les enfants de Dieu.

Ainsi soit-il.

[1] Eccl., IV, 35. — [2] Matth., XI, 29. — [3] Matth., V, 9.

# Ier SERMON

## POUR LE SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

*Si dimisero eos jejunos in domum suam, deficient in via; quidam enim ex eis de longe venerunt.*

Si je les renvoie à jeun dans leurs demeures, ils succomberont en route; car plusieurs d'entre eux sont venus de loin. (MARC., VIII, 3.)

Saint Augustin remarque que les péchés, si graves et si abominables qu'ils soient, semblent, lorsqu'ils sont passés à l'état d'habitude, n'être plus des péchés, ou du moins n'être que des fautes insignifiantes : *Peccata, quantumvis magna et horrenda, cum in consuetudinem venerint, aut parva, aut nulla esse creduntur.* C'est ce que je puis appliquer aujourd'hui à l'ivrognerie, Mes Frères; car d'où vient le peu d'horreur qu'elle inspire? d'où vient qu'on y fait si peu d'attention, qu'on ne la regarde même pas comme un péché? d'où vient qu'une foule d'hommes, au lieu de rougir de ce déplorable excès, s'en glorifient, en rient et s'en vantent comme d'une action louable? C'est parce que, pour beaucoup, elle est devenue

une habitude ; c'est parce qu'elle est fort répandue ; c'est parce qu'on la rencontre partout, dans tous les états, parmi les riches et parmi les pauvres, chez les jeunes gens et chez les vieillards, dans les deux sexes : ô funeste erreur!

Un péché est-il moindre pour être plus commun? Dieu le punira-t-il avec moins de rigueur, parce qu'il est commis par beaucoup d'hommes et par des hommes parfois irréprochables sous d'autres rapports? Il ne jugera certes pas les hommes d'après les coutumes d'un monde corrompu, mais d'après le contenu de son Évangile et selon son immuable vérité. Que les impies agissent comme bon leur semble, la loi de Dieu est la règle de chacun : *Unusquisque onus suum portabit* [1], et chacun répondra pour son propre compte ; l'exemple d'autrui ne pourra justifier personne ; celui qui aura péché avec la multitude sera puni et perdu à jamais avec elle.

Qui, en écoutant cet arrêt, ne craindra pas de s'adonner à l'ivrognerie? Qui pourra s'empêcher, malgré la fréquence de ce vice, de le haïr et de le détester? Qui n'observera pas la tempérance que, dans l'Évangile de ce jour, Jésus nous propose et nous enseigne, en nous en faisant l'éloge?

Quatre mille hommes avaient quitté leurs tentes, leurs bourgades, leurs cités, pour suivre Jé-

[1] Gal., VI, 5.

sus dans une contrée déserte et aride : quand est-ce que le Fils de Dieu pourvut à leurs besoins? Apprenez-le de sa propre bouche : « J'ai compas-
« sion de ce peuple, dit-il, et pourquoi? Parce
« qu'il y a trois jours qu'ils demeurent avec moi,
« et qu'ils n'ont rien à manger ; si je les laisse
« retourner chez eux sans prendre de nourriture,
« ils succomberont en route, car plusieurs d'entre
« eux sont venus de loin : *Quidam ex eis de longe*
« *venerunt.* »

Assurément le Sauveur eût pu prévoir ce besoin et leur donner une nourriture abondante, lorsqu'ils étaient venus avec lui dans le désert ; il eût pu faire cela sans le moindre doute celui qui d'un mot exécute ce qu'il lui plaît : mais il n'agit point de cette manière, et c'est, dit saint Basile, pour nous donner à entendre que la nécessité doit être notre seule règle dans l'entretien et la nourriture de notre corps ; il condamne ainsi la gourmandise et loue la tempérance. Cet Évangile me fournit donc l'occasion de vous parler de l'ivrognerie, et puissé-je réussir à vous en inspirer une salutaire horreur en vous exposant, 1° que l'ivrognerie est un vice abominable et qui cause beaucoup de péchés ; 2° qu'elle déplaît souverainement à Dieu.

Quel vice est aussi horrible et a plus de tristes effets que l'ivrognerie, Mes Frères? elle est l'ennemie de la vertu, la mère de la malice : *Virtutis*

*inimica, malitiæ mater est*[1]. Elle est l'écueil de la pureté, la honte des mœurs, la corruption de l'âme : *Naufragium castitatis, turpitudo morum, animæ corruptela*[2]. Où est l'ivrognerie règne le démon : *Ubi ebrietas, ibi diabolus*[3] : où règne le démon périt la vertu. L'ivrognerie est donc la ruine des vertus ; c'est une iniquité au-dessus de toute iniquité : *Vitium cuncta vitia superans*[4]. Qui peut en douter ? l'Écriture sainte ne dit-elle pas que l'ivrognerie prive l'homme de son intelligence et de son jugement et l'assujettit par conséquent à beaucoup de vices[5] ?

Que d'exemples nous offrent les livres saints et l'histoire ecclésiastique, qui nous font voir que l'ivrognerie est la source d'innombrables péchés ! D'où provenait cette corruption de la chair qui, du temps de Noé, infectait toute l'étendue de la terre ? L'Écriture sainte nous l'explique en disant : *Erant comedentes et bibentes*, Ils buvaient et mangeaient. Comment Loth, demeuré pur, honnête et vertueux au milieu des impies Sodomites, comment cet ami de Dieu, digne, à cause de sa justice, de se voir délivré avec sa femme et ses deux filles de l'incendie de Sodome, put-il faillir et tomber en deux incestes[6] ? Par l'ivresse. Qu'est-ce qui dans le désert porte les Israélites à l'idolâtrie ?

[1] S. Bas., *Hom.* XIV, *in Ebr.* — [2] S. August., *ad sac. Virg.* — [3] D. J. Chrys., *ad pop. Ant.*, *Hom.* LVII. — [4] S. Aug. — [5] Osée, IV, 5. — [6] Gen., XIX.

*Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludure,* Le peuple se gorgeait d'aliments et de boisson, en ensuite ils se levaient pour célébrer le culte de l'idole; ils méprisaient le vrai Dieu et méconnaissaient ses ordres [1].

Écoutez encore un terrible exemple que nous rapporte saint Augustin [2] : « Un certain Cyrille, citoyen d'Hippone, avait un fils, et, comme il n'avait que ce garçon, il l'aimait à l'excès, et plus que Dieu même; aussi négligeait-il de corriger ce jeune homme et le laissait-il vivre à sa guise; mais quel fut le résultat d'une si mauvaise éducation? Ce fils eut bientôt dissipé dans la débauche une partie de son bien. Un jour, étant rentré ivre chez lui, il fit violence à sa mère, qui était enceinte; il voulut déshonorer sa sœur; il tua son père, accouru à ce tumulte, et il blessa mortellement deux de ses sœurs, qui voulaient secourir leur père. O ciel! quelle horreur! quelle infamie! »

Saint Augustin, qui avait déjà prêché deux fois ce jour-là, ayant appris ce funeste événement, rassembla pour la troisième fois le peuple, et monta en chaire pour lui annoncer les forfaits que venait de commettre ce misérable, et lui inspirer ainsi la juste horreur que mérite l'ivrognerie, à cause des épouvantables crimes auxquels elle

[1] Exod., XXXII, 26. — [2] Auth. *Serm. ad.fr. in Erem. rom.*, X; S. Aug., I, 33.

peut entraîner l'homme : chacun sanglotait et soupirait amèrement, et on versa des torrents de larmes pendant le récit d'un si tragique accident.

Mais pourquoi vous citer des exemples étrangers pour vous convaincre d'une chose que vous connaissez tous par expérience? Mes Frères, interrogez votre conscience! Quand avez-vous proféré des paroles impures, chanté des chansons obscènes et commis les plus honteuses actions? N'est-ce pas quand vous aviez trop bu? Quand avez-vous offensé votre prochain, méconnu l'autorité et la dignité de vos supérieurs, raillé ce que le ciel et la terre ont de plus respectable? N'est-ce pas en état d'ivresse? Quand avez-vous juré, blasphémé le nom du Seigneur et profané dans des entretiens impies tout ce qu'il y a de saint et de divin? Dans l'ivresse. N'est ce pas dans cet état aussi, qu'en rentrant chez vous, vous avez mis votre mobilier en pièces, brisé vos meubles, répandu l'épouvante dans le cœur de votre femme, de vos enfants, de vos voisins, et que vous êtes devenus ainsi la terreur des assistants, l'opprobre du peuple, le scandale de toute une commune.

Le philosophe païen Sénèque demande[1] : *Dic, quam multa ebrii faciant de quibus sobrii erubescunt?* Que ne font pas en état d'ivresse des

[1] Ep. LXXXIII.

hommes que leurs actions feraient rougir à jeun? et il ajoute que l'ivresse est une folie volontaire : *Nihil aliud esse ebreitatem quam voluntariam insaniam.* Que d'hommes, lorsqu'ils sont à jeun, sont doux, paisibles, se comportent bien; honnêtes en paroles et en actions : mais surchargés de boisson, ils s'enflamment de colère; ils jurent, ils blasphèment, ils se battent et font du vacarme: le feu d'un amour déréglé et les désirs de la chair s'allument en eux, et ils en viennent à commettre des choses auxquelles ils n'eussent osé penser; ils font parfois des actions qu'ils pleureront ensuite amèrement pendant toute leur vie! Oh! croyez-moi; un ivrogne est capable des plus grands crimes, et il est ordinairement rempli de vices : c'est pour cela que Jésus-Christ n'a point d'ennemis plus déclarés que les ivrognes, ennemis dont l'aveuglement est si grand que saint Paul n'en parle qu'en pleurant [1].

Ce que j'ai dit doit suffire, Mes Frères, à vous inspirer une profonde aversion de l'ivrognerie. Examinons maintenant comment rien n'est plus exécrable aux yeux de Dieu que cet abominable péché : *Grave vitium, Deo odibile* [2].

Voyez de quelle effroyable manière il le punit. C'est contre les ivrognes que le Seigneur a prononcé ce terrible anathème : « *Væ, qui potentes*

[1] Phil., III, 18. — [2] S. Aug.

« *estis ad bibendum vinum et viri fortes ad mis-*
« *cendam ebrietatem* [1]! Malheur à vous qui êtes
« puissants à boire le vin et qui êtes forts à sup-
« porter l'ivresse! Malheur à vous qui buvez le
« vin à pleines coupes [2]! malheur à vous qui
« vous levez le matin pour vous livrer à l'ivro-
« gnerie et pour boire jusqu'au soir, que vous
« êtes échauffés par le vin [3]! »

Et ne croyez pas, Mes Frères, que tout se borne à de simples menaces : nous n'en avons que trop d'exemples, et des exemples qui doivent nous faire trembler et frémir d'épouvante.

Quand Amnon, le premier né de David, fut-il assassiné par ses serviteurs sur l'ordre de son frère Absalon? Quand il s'enivrait à la table de celui-ci [4].

Quand Éla, roi d'Israël, fut-il privé à la fois du trône et de la vie par son propre sujet Zambri? Quand il était ivre en la ville de Thrase [5].

Quand Holopherne, le général des armées de Nabuchodonosor, fut-il égorgé par une femme et exposé aux railleries de ses ennemis? Quand il dormait plongé dans son ivresse [6]. Et n'est-ce pas aussi dans l'ivresse que Simon et ses fils furent massacrés par Ptolémée? *Cum inebriatus esset Simon et filii ejus* [7].

J'omets une foule d'autres exemples : l'expé-

[1] Is., XLV, 15. — [2] Amos, VI, 6. — [3] Is., V, 11. — [4] II Reg., III, 28. — [5] III Reg., I, 6. — [6] Jud., XIII, 4. — [7] I Mach., XVI, 16.

rience quotidienne nous en fournit d'aussi épouvantables; nous voyons souvent de nos jours que l'ivresse conduit à la mort. Qu'y a-t-il de plus commun que d'entendre dire : Un tel s'est trompé de chemin étant ivre, il est tombé à l'eau et s'est noyé; un autre étant ivre est tombé de haut, s'est blessé et est mort; un tel a trébuché sous une voiture, il a été écrasé et tué! D'autres abrutis dans la boisson ont le corps consumé par l'abus des liqueurs, et meurent en brûlant misérablement!

Voilà, Mes Frères, comment Dieu punit les ivrognes en cette vie; il met sous nos yeux de semblables exemples pour nous inspirer l'horreur de cet affreux péché : mais qui pourra exprimer les épouvantables châtiments qu'il lui réserve dans la suite? Il n'est point de honheur, point de salut, point de ciel pour les ivrognes : ils n'ont que l'enfer à attendre; c'est pour les engloutir, dit le prophète Isaïe, que l'enfer s'est dilaté : *Propterea dilatavit infernus animam suam*[1]. Le Sauveur leur prédit le même sort en l'Évangile selon saint Luc : Malheur au serviteur qui, pensant que son maître tardera encore longtemps à revenir, s'adonne sans inquiétude à la boisson et s'oublie dans l'ivresse! *Cœperit et bibere et inebriari;* car le maître de ce serviteur

[1] Is. v, 14.

viendra au jour qu'il ne pense pas et à l'heure qu'il ignore : *Veniet Dominus servi illius in die quam non sperat, et hora quam nescit.* Et il le séparera des autres serviteurs, il le chassera de sa maison, et son partage sera parmi les infidèles ; c'est-à-dire qu'il le précipitera avec les pécheurs dans le comble des douleurs, des supplices et des misères de l'enfer : *Et dividet eum, partemque ejus cum infidelibus ponet*[1]. Le grand Apôtre vient confirmer cette doctrine en disant que les ivrognes ne posséderont pas le royaume de Dieu : *Neque ebriosi regnum Dei possidebunt*[2].

Combien n'est donc pas grand l'aveuglement de ces mortels qui disent : « Venez, enivrons-nous ; « demain ressemblera à aujourd'hui, et la suite « de nos jours encore[3]. » Malheureux insensés ! ignorez-vous qu'un lendemain fatal suivra ce jour de joie ? après le rassasiement viendra la faim, et vous entendrez ces funestes paroles : *Recepisti bona in vita tua*, Vous avez reçu vos biens dans votre vie ; mais à présent le mal vous accablera ; vous avez bu et mangé avec délices, maintenant sont venus les jours de jeûne et d'indigence : mangez et buvez maintenant à votre tour, vous qui avez souffert de la fain et de la soif. « Voyez, » dit le Seigneur, « mes serviteurs se rassasieront, « et vous serez affamés ; voyez, mes serviteurs

[1] Luc., XII, 46. — [2] I Cor., VI, 10. — [3] Is., LVI, 12.

« se désaltéreront, et vous sécherez de soif. » Qui est assez insensé pour s'exposer volontairement à des maux éternels et temporels pour le plaisir fugitif du boire et du manger ! *Breve est quod delectat, æternum est quod cruciat.* Oh ! réveillez-vous, malheureux ivrognes, réveillez-vous et gémissez : *Expergiscimini, ebrii, et flete*[1]. Pleurez sur vos excès, renoncez-y et revenez véritablement à Dieu.

Parents, soyez pour vos enfants un modèle de tempérance et de sobriété, comme de toutes les vertus chrétiennes : gardez-vous de rester dans les estaminets les jours de fêtes et les dimanches jusque bien avant dans la nuit, de rentrer ivres chez vous, de scandaliser vos enfants.

Vous, aubergistes et hôteliers, refusez à celui que vous prévoyez devoir s'enivrer le moyen de le faire ; chassez les ivrognes de votre maison ; craignez de vous rendre coupables de leurs péchés, et c'est vous en rendre coupables que de ne pas empêcher le mal autant qu'il vous est possible de le faire : craignez, dis-je, car vous amasserez contre vous un trésor de colère au jour de la vengeance ; vous vous verriez au jugement de Dieu chargés dans sa balance d'un épouvantable fardeau de péchés étrangers, dont vous auriez à répondre et pour lesquels vous subiriez un châtiment mérité.

[1] Joel, I, 5.

Vous tous enfin, qui que vous soyez, suivez le précepte du Sage : *Noli esse in conviviis potatorum*[1], Fuyez la société des ivrognes. Obéissez au conseil de saint Augustin au comte Boniface : *Ornet mores tuos sobrietas et frugalitas,* Appliquez-vous à embellir vos mœurs de la tempérance et de la frugalité. Buvez peu, « un peu est salutaire « et réjouit le cœur de l'homme en lui donnant « la santé[2]; » mais l'excès est un poison pour l'âme et pour le corps. Soyez donc sobres, suivant l'exhortation de saint Paul : *Sobrii estote*[3]. Souvenez-vous « que la grâce de Dieu, votre Sauveur, « a éclairé tous les hommes en les instruisant, « pour que nous vivions avec sobriété, justice et « sainteté dans le temps[4], » afin que, nous préparant de cette manière au salut qui nous est promis, nous puissions régner un jour avec le même Rédempteur dans le siècle futur au sein de la gloire éternelle.

Ainsi soit-il.

[1] Prov., XXIII, 20. — [2] Eccl., XXXI, 36. — [3] I Petr., II, 5. — [4] Tit., II.

## IIe SERMON

### POUR LE SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

*Misereor super turbam quia esse jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent.*
J'ai pitié de ce peuple; car voici trois jours déjà qu'ils m'accompagnent, et ils n'ont rien à manger. (MARC., VIII, 2.)

Une immense foule de peuple avait suivi le Sauveur du Monde dans une solitude aride et reculée; c'était leur ardeur à s'instruire dans la doctrine salutaire de Jésus qui les entraînait : peu inquiets comment et de quoi ils pourraient y subsister, ils suivirent assidûment leur divin Maître; ils oublièrent les besoins les plus impérieux de la nature; ils négligèrent tous les soins du corps pour procurer à leur âme un aliment spirituel plus abondant.

Après que trois jours furent écoulés, comme le peuple était exténué de faim, le Seigneur eut pitié d'eux : il leur ordonna de s'asseoir sur la terre, il prit sept pains et quelques poissons, il les bénit, et, après avoir rendu grâces, il les donna à ses disciples pour les distribuer à la foule, qui,

au nombre de quatre mille personnes environ, en fut rassasiée. Ensuite il ordonna d'en ramasser les restes, dont on remplit encore douze corbeilles.

Que cet Évangile est fécond en beaux enseignements ! Cette foule avide d'entendre Jésus nous montre quel doit être notre zèle à participer à la parole de Dieu ; elle nous apprend que nous devons assister avec empressement aux sermons et aux instructions chrétiennes ; elle nous enseigne que nous devons d'abord et surtout chercher le royaume de Dieu avec la ferme confiance que le reste nous sera accordé[1].

Le Sauveur bénit les pains ainsi que les poissons, et remercia son Père céleste. Mes Frères, voulons-nous vivre en serviteurs de Dieu, en justes, en vrais imitateurs de Jésus-Christ, acquittons-nous à son exemple dans nos repas de l'un et l'autre de ces devoirs ; élevons les yeux et les mains vers le ciel pour honorer le Créateur de toutes choses, qui nous a faits et qui soutient avec bonté notre existence ; gardons-nous de jouir de ses bienfaits temporels sans l'en remercier : avant de boire ou de manger priez et rendez grâces au Seigneur. C'est ainsi que votre nourriture sera sanctifiée, comme dit l'apôtre : *Sanctificatur enim per verbum Dei et orationem*[2]. Par là vous reconnaîtrez que le boire et le manger sont les dons

[1] Matth., VI, 33. — [2] I Tim., IV, 5.

de la main de Dieu : que c'est lui qui en est le Créateur, et que c'est de lui que vous les recevrez. Les premiers chrétiens, dit l'historien Philon, observaient cette sainte coutume ; mais n'est-elle pas de nos jours presque abolie ou du moins grandement négligée dans le monde? Combien d'hommes, semblables aux pourceaux, qui avalent avidement les glands au pied de l'arbre, sans élever jamais leurs regards jusqu'aux rameaux d'où ils leur tombent ; combien d'hommes, dis-je, semblables à ces animaux, se mettent à table et en sortent sans élever une fois leur cœur jusqu'à Dieu, sans lui témoigner pour cette nourriture qu'ils reçoivent de sa main ni respect, ni amour, ni reconnaissance !

En outre, Jésus ne donna à cette foule d'aliments corporels que dans un extrême besoin, et alors seulement qu'il était à craindre que les hommes ne tombassent en défaillance. De plus, il ne leur procure que des aliments grossiers, quelques poissons et un peu de pain, aliments peu capables d'éveiller leur sensualité : il voulut ainsi condamner notre friandise et notre intempérance ; il voulut corriger notre délicatesse et notre sensualité au boire et au manger.

Enfin le Seigneur ordonna à ses apôtres de ramasser le superflu, les morceaux de pain, pour être distribués aux pauvres et destinés à des œuvres de charité. Quelle était en cela son in-

tention ? C'était pour nous faire comprendre que nous ne pouvons pas dissiper notre superflu, mais que les pauvres doivent être nourris et entretenus des restes de notre table. C'est ainsi qu'agissait saint Louis, roi de France, qui chaque jour nourrissait dans son palais un certain nombre de ces indigents que le monde méprise si fort; il les faisait asseoir à ses côtés et les servait lui-même.

Voilà, Mes Frères, les enseignements que nous fournit cet Évangile : je serais trop long si je voulais les développer tous à la fois en ce jour et les offrir à votre méditation ; je me borne à cette unique remarque, que Jésus ne donna de nourriture à la multitude que dans une extrême nécessité; je veux que vous appreniez par là toute l'abomination que renferme en soi la gourmandise, péché aussi commun de nos jours, parmi les hommes, que honteux aux yeux de Dieu.

Saint Paul se plaignait autrefois que certains habitants de Philippes vivaient en ennemis déclarés de la croix de Jésus-Christ; hommes adonnés à leur sensualité, ensevelis dans leur sensualité, idolâtres de leur sensualité, et qui ne doivent attendre d'autre fin que l'éternelle damnation : pourquoi ? Parce qu'ils font de leur ventre une idole, parce que toutes leurs facultés se concentrent dans l'assouvissement de cette chair périssable [1].

[1] Phil., III, 18 et ss.

Ce que l'Apôtre disait aux premiers chrétiens, ne pourrait-on pas le répéter à beaucoup de fidèles de ce temps? Car ne savons-nous pas que de nos jours il en est trop de cette espèce, qui ne vivent que pour remplir et satisfaire leur ventre; qui ne pensent qu'à cela, qui ne s'occupent de rien autre, qui n'ont pas d'autres desseins; qui, pour une partie de plaisir ou pour faire bonne chère, délaissent aux plus grandes fêtes tous les exercices religieux; qui, bien loin de se priver du nécessaire comme la foule de l'Évangile pour entendre Jésus-Christ dans la personne de ses ministres, manquent les prédications les plus importantes et les instructions les plus salutaires, pour ne laisser échapper aucune occasion d'assouvir leur concupiscence?

Je veux croire, Mes Frères, que vous n'êtes pas de ce nombre; mais je dois flétrir toutefois ce scandale et vous prémunir contre ce désordre. Je vais donc vous montrer, 1° que rien n'est plus honteux pour l'homme que l'ivrognerie; 2° que ce vice dissipe les fortunes, ruine la santé et abrége la vie; 3° qu'il porte à l'âme un coup mortel et conduit à l'impénitence finale.

La gourmandise, dit saint Augustin [1], est un appétit déréglé du boire et du manger : *Gula est inordinatus appetitus cibi et potus.* Quand un

[1] P. II, t. 6, *de Gula.*

homme est dominé par cette passion, il ne prend plus le boire et le manger comme des choses nécessaires à l'entretien de son corps, mais il en abuse pour assouvir sa concupiscence, et il tombe ainsi dans les péchés d'intempérance et d'ivrognerie.

L'ivrognerie, dont je veux spécialement traiter ici, est un vice suprêmement honteux pour l'homme. Le prophète Osée n'hésite pas à déclarer que le vin et l'ivresse changent le cœur de l'homme en un cœur de bête : *Vinum et ebrietas auferunt cor*[1]. Un ivrogne, dit saint Clément, se rend semblable aux pourceaux[2]. Un ivrogne est indigne de la société des créatures raisonnables. On devrait le reléguer parmi les brutes, dit saint Basile, et le bannir du sein des assemblées humaines.

Quelle turpitude ! l'homme, cette image de Dieu, doué de raison et d'intelligence, élevé bien au-dessus des animaux, cet homme oublie le propre de sa grandeur, il étouffe dans l'ivresse la lumière de sa raison, il se prive de l'usage de son intelligence, et il se rend lui-même semblable aux animaux privés d'intelligence et de raison. C'est en ce sens qu'on peut appliquer à l'homme ces paroles du Saint-Esprit : « Que l'homme est semblable aux « animaux et qu'il est de même condition que « la brute, qu'il respire comme la brute, qu'il

[1] Ps. IV, 11. — [2] S. Clem., l. II, *pæt.*, c. 1.

« vit et meurt comme la brute, et en un mot « qu'entre l'homme et la brute il n'est pas de dif- « férence [1]. »

Que dis-je? un ivrogne est moins encore qu'un animal! C'était le jugement des habitants de Sparte; les magistrats de cette ville puissante exposaient en public un esclave ivre pour inspirer à la jeunesse l'horreur de ce vice, et le peuple, à la vue de cet homme dans l'ivresse, s'écriait avec étonnement et indignation: Ah! d'où a-t-on fait venir ce monstre hideux, qui a l'apparence d'un homme et qui est doué de moins de raison qu'un animal? Et cette opinion était juste, Mes Frères; car un homme ivre est non-seulement privé de la raison et de l'intelligence, qui manquent aux bêtes, mais aussi des sensations physiques dont les animaux ont l'usage. Un animal, s'il n'a pas de raison, s'il n'use pas d'intelligence, entend, voit, se meut, est capable enfin de produire les actes auxquels l'a destiné le Créateur de la nature; mais un homme en état d'ivresse conserve à peine l'usage de ses sens. Un animal, dit saint Chrysostome [2], ne boira pas plus que ne l'exige la nature, tandis que l'ivrogne, bien loin de s'en tenir au nécessaire, ne garde dans sa passion ni mesures, ni bornes : il se laisse aller aux plus honteux excès, il oublie ce qu'il est!

[1] Eccl., XLI, 1. — [2] *Hom.* VIII, *in Matth.*

Qu'est-ce qu'un homme ivre ? quelles manières ridicules et insupportables ! quel air égaré ! écoutez le portrait qu'en trace saint Ambroise. Voyez, dit ce saint Père, quel rôle joue l'ivrogne : il crie et il tempête, il rit et soudain il pleure, il ne connaît plus ni parents ni amis, et il s'ouvre tout entier à des étrangers, comme s'il les connaissait ; tantôt il est poltron et timide, tantôt il est insolent et téméraire ; il donne, il promet, il est riche, il est puissant, il est sage ; il parle comme un philosophe, et il a moins de bon sens qu'un écolier. Son visage est rouge comme un feu ardent, ou il est pâle comme celui d'un cadavre. La tête lui tourne, ses yeux s'obscurcissent, sa langue bégaie, ses jambes flageolent, ses pieds trébuchent, il tombe par-ci par-là, il se roule à terre dans l'ordure comme un animal immonde. Il est donc pis que les animaux, dit saint Basile : *Bestiis longe pejores eos existimaverim qui ab ebrietate superantur*. Saint Chrysostome se déclare du même avis lorsqu'il dit : *Quanto melior asinus ebrioso est, quanto canis præstantior,* Un âne est meilleur, un chien est plus digne qu'un ivrogne[1].

Vous devez donc avouer avec moi, Mes Frères, qu'il n'est rien de si dégradant pour l'homme que l'ivrognerie : mais en outre ce vice est la ruine

[1] S. Chrys., *Hom.* LVIII.

de la fortune, de la santé et de l'existence, et c'est ce que nous allons examiner.

L'ivrognerie dissipe les biens : l'Écriture sainte confirme cette vérité. Celui qui aime la bonne chère, dit le Saint-Esprit au livre des Proverbes, celui-là ne sera jamais riche : *Qui amat vinum non ditabitur*[1] ; et ailleurs : ceux qui s'occupent beaucoup de boire et de faire bonne chère iront à rien : *Vacantes potibus et dantes symbola consumentur*[2].

Nous en avons un exemple convaincant dans l'enfant prodigue. Quand il eut reçu sa part d'héritage, il la dissipa promptement. Pourquoi? L'Évangile le dit : *Vivendo luxoriose*, par une vie voluptueuse, par la boisson, la gourmandise, l'ivrognerie et les autres vices qui accompagnent ces péchés. Il fut bientôt réduit à une telle indigence et à une telle détresse, qu'il n'avait pas de quoi couvrir ses membres, et qu'il fut forcé de garder les pourceaux, et parfois même de disputer à ces vils animaux une pâture enviée !

Que d'hommes semblables ne rencontre-t-on pas de nos jours? Comme autrefois saint Ambroise, je puis dire aujourd'hui que beaucoup d'ouvriers boivent parfois en peu d'heures l'amer et pénible travail de bien des jours : *Una die bibunt multorum dierum labores*. C'est en vain

[1] Prov., XXI, 17. — [2] Prov., XXIII, 21.

qu'une mère s'abreuve de larmes à la vue de son impuissance à nourrir ses enfants ; en vain des enfants prient et conjurent par leurs sanglots et leurs pleurs un père dénaturé de leur conserver la vie et de les arracher des bras de la mort, en pourvoyant à leur subsistance. Un tableau si déchirant ne trouve en ce père cruel qu'un cœur insensible et inexorable ; il le contemple d'un œil sec. Pourvu qu'il puisse seulement remplir son ventre, peu lui importent les gémissements des siens. O ivrognes! ô débauchés! allez à l'école des brutes ; voyez les lions et les tigres, ces animaux sauvages et cruels, avoir soin de leurs petits, leur réserver une portion de leur propre proie. Plus cruels qu'eux, vous vous gorgez de boissons dans les cabarets, pendant que votre femme et vos enfants se trouvent dans le besoin, pendant qu'ils soupirent après un morceau de pain et qu'ils aspirent après un breuvage réparateur! ô cœurs de pierre!

C'est à bon droit, Mes Frères, c'est à très-juste titre qu'on a nommé l'ivrogne un idolâtre[1]. Car ainsi qu'un idolâtre immole tout à ses faux dieux, de même un ivrogne sacrifie tout à son ventre : maisons et terres, champs et héritages, argent et fortune, jusqu'au dernier ustensile de son ménage, jusqu'aux matelas de son lit et aux vêtements de

[1] Phil., III, 18.

son corps ; tout, tout est sacrifié à ce dieu immonde ! Aussi le sage dit : Un ouvrier adonné à l'ivrognerie deviendra pauvre et indigent : *Operarius ebriosus non locupletabitur*[1].

En effet, d'où vient que tant de vieillards manquent de tout? d'où viennent tant de mendiants qui errent dans nos villes, dans nos bourgs, dans nos campagnes? d'où viennent tant de misérables dans les hôpitaux? Qu'est-ce qui les a réduits à cet état? S'ils voulaient reconnaître la vérité, ils vous diraient que c'est l'ivrognerie. Que de familles cette passion a réduites à rien ! C'était un propos bien sensé que celui de ce philosophe païen, de Diogène, qui disait en voyant la maison d'un de ses parents exposée en vente : « Je « savais bien que la maison où l'on buvait beau- « coup et où l'on faisait bonne chère vomirait « bientôt son maître ; » c'est-à-dire que celui-ci ne la posséderait pas longtemps. Et n'est-ce pas, Mes Frères, ce que nous voyons arriver tous les jours? Tant il est vrai que l'ivrognerie est la dissipation de la fortune.

Elle ne dissipe pas seulement le bien, mais elle attaque le corps même ; elle ne se contente pas, comme les voleurs de grand chemin, de la bourse, mais elle est comme les assassins, qui en veulent aussi à la vie. L'ivrognerie affaiblit la

[1] Eccl., XIX, 1.

santé, elle cause beaucoup de maux et abrége les jours de l'homme. C'est ce que nous enseigne le Saint-Esprit en la sainte Écriture, et l'expérience nous en convainc d'une manière sensible. Qui est-ce, demande le Sage, qui est exposé à mille accidents funestes? Il répond : Ceux qui aiment le vin et qui en boivent avec excès [1]. D'où vient que tant d'hommes meurent prématurément? C'est le vin, dit-il, c'est l'ivrognerie qui leur arrache la vie [2]. Et doit-on s'en étonner? On reçoit plus vite un coup mortel d'un ennemi dont on n'a point de défiance que d'un ennemi contre lequel on se tient en garde. La boisson, qui engendre le plaisir, semble n'offrir d'abord que des délices; mais prise immodérément c'est un poison d'autant plus dangereux qu'on y trouve plus de douceur. « Il s'insinue agréablement, » dit Salomon, « mais il finira par mordre comme un serpent, et « il répandra son venin comme un basilic [3]. »

Venons-nous à interroger l'expérience, Mes Frères? Je vous demande quelle est la cause funeste de la plupart des maladies dont tant d'hommes sont affectés. D'où vient que tant d'hommes sont retranchés de la vie par une mort prématurée? d'où vient que tant d'hommes descendent dans la tombe à la fleur de leurs jours? Nous ne devons pas chercher bien loin pour en découvrir

[1] Prov., XXIII, 29. — [2] Eccl., XXXI, 30; XXXVII, 34. — [3] Prov., XXIII, 31.

la cause. C'est l'ivrognerie. L'estomac surchargé de liqueurs ne peut plus qu'à grand peine supporter quelque aliment; les entrailles sont enflammées par des boissons fortes et ardentes; les nerfs sont ébranlés; la chaleur naturelle, les esprits vitaux, les forces se débilitent, le sang se corrompt; le corps est rempli d'humeurs vicieuses qui causent toutes sortes de maladies, et, après une vie de souffrance et de misère, l'homme succombe sous les coups d'une mort anticipée!

Il arrive ainsi une innombrable foule de suicides; il en est infiniment plus qui se tuent eux-mêmes par l'ivrognerie qu'il n'en est d'égorgés par le fer: *Plures occidit gula quam gladius*. Je sais que beaucoup se disculpent en disant qu'ils n'ont eu ni l'intention ni la volonté d'affaiblir leur santé et d'abréger leurs jours; mais il suffit, pour commettre un suicide réel, d'en poser volontairement la cause dans l'ivrognerie, attendu qu'on peut et qu'on doit prévoir ses funestes conséquences. Ils ont donc beau forger des prétextes plus ou moins spécieux, Dieu ne les excusera pas: il les jugera, et il les punira non-seulement comme ivrognes, mais aussi comme les meurtriers d'eux-mêmes.

Enfin l'ivrognerie étant de sa nature un péché mortel, elle porte aussi à l'âme un coup mortel, et elle aboutit à l'impénitence finale, à l'éternelle damnation.

L'ivrognerie, quoique beaucoup d'hommes s'y adonnent fréquemment et sans scrupule, est de sa nature un péché mortel : l'apôtre saint Paul l'enseigne expressément quand, en son épître aux Galates, il compte l'ivrognerie parmi les œuvres qui excluent l'homme du royaume de Dieu. « Les « œuvres de la chair, » dit-il, « sont bien con- « nues ; l'adultère, l'impureté, la luxure, l'ivro- « gnerie, la débauche et autres semblables : ceux « qui s'y livrent n'obtiendront pas le royaume de « Dieu[1]. » Si l'ivrognerie exclut l'homme du royaume de Dieu, du ciel, c'est un péché mortel, qui prive l'homme de la grâce sanctifiante, qui tue l'âme et lui fait mériter les flammes éternelles.

La fin de l'ivrognerie est l'impénitence finale, la damnation éternelle ; ainsi le déclare l'Apôtre en parlant aux Philippiens de ce vice : *Quorum finis interitus*[2]. Il n'est point de défauts qu'avec le secours de la grâce divine un homme ne puisse surmonter ; et néanmoins on serait presque tenté de croire qu'entreprendre de corriger un ivrogne c'est perdre son temps et ses peines. En effet, mettez-lui sous les yeux un bonheur impérissable, la félicité des cieux, des délices ineffables et éternelles, ou menacez-le d'une mort malheureuse, terrible jugement de Dieu, du feu de l'enfer, souvent vous n'aurez rien gagné : il semble qu'un

[1] Gal., v, 19, 21. — [2] Phil., III, 19.

ivrogne a déjà un pied en enfer. Il pourrait se convertir ; mais combien il est rare qu'il le fasse ! C'est un homme sans foi, sans religion ; il se joue de tout ; il vit comme s'il n'avait point d'âme ; sa chair est son maître, et son ventre est son Dieu : *Quorum Deus venter est* [1]. Malheur à vous, dit le prophète Isaïe, malheur à vous qui vous levez le matin pour boire jusqu'au soir : *Væ qui consurgitis mane ad potandum usque ad vesperam* [2] ! C'est le propre de l'ivrognerie de n'avoir point de terme ; car ceux qui s'y livrent dès le matin, c'est-à-dire dès leur jeunesse, ne cesseront pas avant le soir, c'est-à-dire qu'ils boiront jusqu'à la mort : *Usque ad vesperam.* Oui, en présence de la mort ils crieront encore : Mangeons et buvons, car demain nous mourrons : *Comedamus et bibamus, cras enim moriemur* [3].

Quel est donc le sort réservé aux ivrognes, si ce n'est l'enfer ; l'enfer, où, en châtiment de leur insatiable avidité, ils désireront et demanderont éternellement, mais en vain, une goutte d'eau pour rafraîchir cette langue desséchée qui a tant de fois ici-bas nagé dans le vin ? Témoin ce riche célèbre de l'Évangile qui faisait tous les jours bonne chère tandis que le pauvre Lazare, exténué de faim, mendiait à son seuil [4]. Condamné aux flammes éternelles depuis tant de siècles, il

[1] Phil., XIX. — [2] Is., V, 11. — [3] Is., XXII, 13. — [4] Luc., XVI, 24.

supplie Abraham de lui envoyer Lazare pour étancher la soif ardente qui l'étouffe, ne fût-ce qu'avec une goutte d'eau! Mais cela lui est refusé, et durant toute éternité il ne pourra jamais obtenir ce léger adoucissement.

Voilà, ivrognes, quel sera votre partage, à moins que vous ne fassiez à temps pénitence de vos excès. Vous éprouverez toute la vérité de ces paroles du Saint-Esprit : « Que l'homme sera puni « par où il aura péché, et qu'il sera d'autant plus « châtié qu'il aura plus satisfait ses sens. » Malheur à vous qui vous rassasiez ici-bas jusqu'à l'ivresse, car vous aurez à souffrir dans l'enfer une soif éternelle [1]!

Vous venez de voir que rien n'est plus honteux pour l'homme que l'ivrognerie; qu'elle dissipe les biens, qu'elle tue le corps et damne l'âme. Je vous prie et vous conjure donc, Mes Frères, d'écouter cette exhortation expresse et salutaire de Jésus-Christ : Prenez garde que vos cœurs soient chargés de crapule et d'ivresse : *Attendite vobis, ne forte graventur corda vestra in crapula et ebrietate* [2]. Usez du boire par nécessité, mais non par volupté; craignez les suites funestes de l'ivrognerie : une pauvreté extrême, une mort anticipée, une perte éternelle; craignez cela, dis-je, car qui sait si tous ces maux

[1] Is, LXV, 13. — [2] Luc., XXI, 31.

ne fondront pas sur vous plus tôt que vous ne pensez!

Voyez un Balthazar, roi de Babylone : il donnait un festin magnifique où était conviée toute sa cour, il faisait bonne chère avec ses courtisans, ses femmes et ses concubines ; il s'enivrait avec eux dans les vases sacrés dérobés par son père au temple de Jérusalem. Mais voilà qu'au moment où il ne pensait à rien moins qu'au châtiment et à la mort, il vit une main écrire sa sentence sur les murs de la salle du festin : et dans la même nuit, dépouillé du sceptre et de la couronne, il fut égorgé et précipité dans cette éternité à laquelle il ne pensait pas [1].

Craignez, ivrognes, craignez que la même chose ne vous arrive ; car vous savez aussi bien que moi, vous voyez, vous entendez dire tous les jours qu'il en est qui ont atteint le terme de leur carrière dans l'ivresse, d'une manière funeste et misérable! Aussi je vous le répète ; suivez cet avertissement salutaire et formel du Seigneur : « Gardez-vous « de charger vos cœurs de crapule et d'ivresse. »

Lorsque jadis Augustin vivait dans le vice, il entendit une voix qui lui criait du ciel : *Tolle, lege; tolle, lege*, Prenez et lisez, prenez et lisez. Ouvrant alors un livre qui se trouvait près de lui, les Épîtres de saint Paul, il lut silencieusement les premiers

[1] Dan., v, 30.

mots qui lui tombèrent sous les yeux : *Non in commessationibus et ebrietatibus; sed induimini Dominum Jesum Christum*[1], Non dans la débauche et l'ivresse ; mais revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ. Et cela suffit à le ramener : c'en fut assez pour le convertir réellement et en faire un sublime docteur de l'Église de Dieu et un grand saint[2].

Pensez, Mes Frères, que Dieu vous crie la même chose aujourd'hui par ma bouche, et que cette pensée vous engage à renoncer à vos excès : gardez-vous de ces festins multipliés, de ces fausses jouissances du monde; car l'Esprit de Dieu n'y est point[3]. Mais pour se revêtir de Jésus-Christ on doit s'accoutumer à une vie sobre : fuyez les occasions, les cabarets et la société des ivrognes; approchez souvent des sacrements; suivez les conseils d'un sage pasteur et les exhortations d'un directeur éclairé et prudent. En un mot, vivez sobrement; vous trouverez dans la tempérance toute consolation, toute abondance de grâces : santé, joie, repos, un bien-être spirituel et temporel; et, après avoir vécu dans la modération, vous aurez le bonheur après votre mort d'être rassasiés des éternelles délices du ciel : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ*[4]. Ainsi soit-il.

[1] Rom., XIII, 14. — [2] S. Aug., *Conf.*, l. VIII, 12. — [3] S. Aug. — [4] Ps. XXXV, 9.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME.

---

### DIMANCHE DE LA PASSION.

PREMIER SERMON..... Page 1
1° Nécessité de la contrition dans le sacrement de pénitence.
2° Qualités de la contrition.

DEUXIÈME SERMON..... Page 13
1° Le mal du mensonge.
2° Le mensonge est honteux pour l'homme.
3° Dieu le punit avec rigueur.

### DIMANCHE DES RAMEAUX.

PREMIER SERMON..... Page 27
Dieu attend les pécheurs avec patience, les recherche avec amour, les accueille avec bonté.

DEUXIÈME SERMON..... Page 40
L'horreur inhérente à une communion indigne.

### LE JOUR DE PAQUES.

PREMIER SERMON..... Page 51
Nous ressusciterons tous : les justes pour la vie éternelle, c'est là leur consolation; les pécheurs impénitents pour la mort éternelle, grand sujet de crainte.

DEUXIÈME SERMON..... Page 61
Point de conversion sincère sans changement de vie ; point de rémission de péchés sans une conversion sincère.

### PREMIER DIMANCHE APRÈS PAQUES.

PREMIER SERMON..... Page 75
1° Obligation de fuir les occasions du péché.
2° L'occasion du péché est pleine de dangers, même pour les plus timorés.

DEUXIÈME SERMON..... Page 86
1° Notre salut dépend de notre persévérance dans le bien.
2° Pour persévérer il faut fuir soigneusement les occasions du péché.

## DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

PREMIER SERMON..... Page 97
1° Obligation pour les parents d'instruire leurs enfants dans la science du salut dès l'âge le plus tendre.
2° De les avertir avec sagesse, de les reprendre, de les punir lorsqu'ils font mal, et par conséquent de les surveiller avec soin.
DEUXIÈME SERMON..... Page 108
1° Devoirs d'un pasteur spirituel envers ses brebis.
2° Devoirs des brebis envers leur pasteur.

## TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

PREMIER SERMON..... Page 118
Rien de plus salutaire que de penser sans cesse à la mort.
DEUXIÈME SERMON..... Page 128
1° Même sujet que le précédent.
2° Ceux qui négligent d'y penser vivent dans le péché et ont une fin malheureuse.
TROISIÈME SERMON..... Page 137
La mort des impies et la mort des justes.

## QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

PREMIER SERMON..... Page 146
1° Incertitude de l'heure de la mort.
2° Nécessité de se préparer à la mort à temps.
DEUXIÈME SERMON..... Page 156
Qu'est-ce que le mensonge? Fuir toute espèce de mensonge avec soin, car le mensonge déplaît à Dieu, conduit à bien d'autres péchés et finalement à la damnation.

## CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

PREMIER SERMON..... Page 166
L'excellence, la nécessité et la puissance de la prière.
DEUXIÈME SERMON..... Page 178
L'avantage et la puissance de la prière. Beaucoup prient avec indifférence.
TROISIÈME SERMON..... Page 188
1° La prière est un moyen très-facile pour obtenir de Dieu bénédiction et secours.
2° Plusieurs prient sans rien obtenir, parce qu'ils prient mal.

QUATRIÈME SERMON..... Page 198.
1° Puissance de la prière.
2° Il faut prier avec attention, avec une intention pure, avec confiance et persévérance.

SIXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

PREMIER SERMON..... Page 211
1° L'homme scandaleux est l'assassin des âmes.
2° Il subira des châtiments en cette vie et dans l'autre.

DEUXIÈME SERMON..... Page 223
1° Parmi les chrétiens il n'en est pas de plus dangereux que ceux qui tiennent des discours impurs.
2° Ces discours outragent Dieu et révoltent les personnes honnêtes.

LA PENTECOTE.

PREMIER SERMON..... Page 235
1° Bonheur de recevoir le Saint-Esprit.
2° Quelle préparation il faut à cette insigne faveur.

DEUXIÈME SERMON..... Page 249
C'est l'Esprit saint qui nous instruit dans les choses de salut, qui nous sanctifie, nous fortifie par la grâce, pour nous faire persévérer jusqu'à la fin.

FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ.

PREMIER SERMON..... Page 260
Le Père nous adopte pour enfants au saint baptême, le Fils nous y fait ses membres, le Saint-Esprit nous y consacre comme ses temples : application de ces effets à notre conduite.

DEUXIÈME SERMON..... Page 273
1° L'excellence de la grâce du baptême.
2° Les obligations qui dérivent de cette grâce.

DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

PREMIER SERMON..... Page 284
Il n'est pas de bonheur comparable à celui de s'approcher de la sainte Table ; ceux qui s'en éloignent ne connaissent ni ce bonheur ni ce bienfait.

DEUXIÈME SERMON..... Page 294
Rien de plus utile que de faire fréquemment une bonne communion ; rien de plus nuisible que de s'en éloigner.

## TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

PREMIER SERMON..... Page 307
Dieu attend les pécheurs avec patience, les cherche avec amour, les reçoit avec joie.
DEUXIÈME SERMON..... Page 318
L'envie est un péché grave en lui-même et abominable dans ses suites.

## QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

PREMIER SERMON..... Page 328
Le péché mortel fait perdre à l'homme le mérite de ses bonnes œuvres passées et présentes.
DEUXIÈME SERMON..... Page 337
Le mérite de nos œuvres dépend de l'intention qui nous fait agir.

## CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

PREMIER SERMON..... Page 352
Rien n'est plus beau, rien n'est plus avantageux qne d'aimer nos ennemis et de pardonner les injures qu'on nous a faites.
DEUXIÈME SERMON..... Page 362
Un homme porté à la colère ressemble aux animaux dépourvus de raison.

## SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

PREMIER SERMON..... Page 374
1° L'ivrognerie, vice honteux, est la source de beaucoup de péchés.
2° Ce vice est très-odieux à Dieu.
DEUXIÈME SERMON..... Page 386
1° Rien n'est plus honteux pour l'homme que l'ivrognerie.
2° Ce vice dissipe les fortunes, ruine la santé et abrége la vie.
3° Il porte à l'âme un coup mortel, et conduit à l'impénitence finale.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.